NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG - CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ROMANS NATIONAUX

— DEUXIÈME PARTIE —

480
NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

PARIS. — Imprimé chez Jules BONAVENTURE,
55, quai des Grands-Augustins.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ROMANS NATIONAUX

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

L'HOMME DU PEUPLE. — LA GUERRE

ILLUSTRÉS PAR RIOU

LE BLOCUS

ILLUSTRÉ PAR THÉOPHILE SCHULER

PARIS

J. HETZEL, ÉDITEUR, 18, RUE JACOB.

1871

Tous droits réservés.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

«—Pourquoi donc est-ce que cet enfant pleure ? » (Page 3.)

Lorsque mon père, Nicolas Clavel, bûcheron à Saint-Jean-des-Choux, sur la côte de Saverne, mourut au mois de juin 1837, j'avais neuf ans. Notre voisine, la veuve Rochard, me prit chez elle quinze jours ou trois semaines, et personne ne savait ce que j'allais devenir. La mère Rochard ne pouvait pas me garder; elle disait que nos meubles, notre lit et le reste ne payeraient pas les cierges de l'enterrement, et que mon père aurait bien fait de m'emmener avec lui.

En entendant cela, j'étais effrayé ; je pensais :

« Mon Dieu ! qui est-ce qui voudra me prendre ? »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Durant ces trois semaines, nous cherchions des myrtilles et des fraises au bois, pour les vendre en ville, et je pouvais bien en ramasser cinq ou six chopines par jour; mais la saison des myrtilles passe vite, la saison des faînes arrive bien plus tard, en automne, et je n'avais pas encore la force de porter des fagots.

Souvent l'idée me venait que j'aurais été bien heureux de mourir.

A la fin de ces trois semaines, un matin que nous étions sur notre porte, la mère Rochard me dit :

« Tiens, voilà ton cousin Guerlot, le marchand de poisson; qu'est-ce qu'il vient donc faire dans ce pays? »

Et je vis un gros homme trapu, la figure grasse et grêlée, le nez rond, un grand chapeau plat sur les yeux et des guêtres à ses jambes courtes, qui venait.

« Bonjour, monsieur Guerlot, » lui dit la mère Rochard.

Mais il passa sans répondre, et poussa la porte de la maison de mon père, en criant :

« Personne? »

Ensuite il ouvrit les volets, et presque aussitôt une grande femme rousse, en habit des dimanches, le nez long et la figure rouge, entra derrière lui dans la maison. La mère Rochard me dit :

« C'est ta cousine Hoquart, elle vend aussi du poisson; s'ils trouvent quelque chose à pêcher chez vous, ils seront malins. »

Et de minute en minute d'autres arrivaient : M. le juge de paix Dolomieu, de Saverne; son secrétaire, M. Latouche, des cousins et des tantes, tous bien habillés; et seulement à la fin notre maire, M. Binder, avec son grand tricorne et son gilet rouge. Comme il passait, la mère Rochard lui demanda :

« Qu'est-ce que tous ces gens-là viennent donc faire chez Nicolas Clavel, monsieur le maire?

— C'est pour l'enfant, » dit-il en s'arrêtant, et me regardant d'un air triste.

Et voyant que j'étais honteux à cause de ma pauvre veste déchirée, de mon vieux pantalon, de mes pieds nus, il dit encore :

« Pauvre enfant! »

Ensuite il entra. Quelques instants après, la mère Rochard me fit entrer aussi, pour voir ce qui se passait, et j'allai me mettre sous la cheminée près de l'âtre.

Tous ces gens étaient assis autour de notre vieille table, sur les bancs, se disputant entre eux, reprochant à mon père et à mère de s'être mariés, de n'avoir rien amassé, d'avoir été des fainéants, et d'autres choses pareilles que je savais bien être fausses, puisque mon pauvre père était mort à la peine. Tantôt l'un, tantôt l'autre se mettait à crier; personne ne voulait me prendre. M. le juge de paix, un homme grave, le front haut, les écoutait; et de temps en temps, quand ils criaient trop, il les reprenait en leur disant : — que je n'étais pas cause de ce malheur...; que les reproches contre mon père et ma mère ne servaient à rien...; qu'on devait tout pardonner aux malheureux, quand même ils auraient eu des torts...; qu'il fallait surtout songer aux enfants, etc.; — mais la fureur chaque fois devenait plus grande. Moi, sous la cheminée, je ne disais rien, j'étais comme un mort. Aucun de ceux qui criaient ne me regardait.

« Il faut pourtant s'entendre, dit à la fin M. le juge de paix. Voyons... Cet enfant ne peut pas rester à la charge de la commune... Vous êtes tous des gens riches... aisés... Ce serait une honte pour la famille. Monsieur Guerlot, parlez. »

Alors le gros marchand de poisson se leva furieux, et dit :

« Je nourris mes enfants, c'est bien assez!

— Et moi je dis la même chose, cria la grande femme rousse. Je nourris mes enfants; les autres ne me regardent pas. »

Et tous se levaient, en criant que c'était une abomination de leur faire perdre une journée pour des choses qui ne les regardaient pas. Le juge de paix était tout pâle. Il dit encore.

« Cet enfant vous regarde pourtant plus que la commune, je pense; c'est votre sang! S'il était riche, vous seriez ses héritiers, et je crois que vous ne l'oublieriez pas.

— Riche, lui! criait le marchand de poisson, ha! ha! ha! »

Moi, voyant cela, j'avais fini par sangloter; et, comme le juge de paix se levait, je sortis en fondant en larmes. J'allai m'asseoir dehors, sur le petit banc, à la porte. Les cousins et les cousines sortaient aussi d'un air de ne pas me voir. Mon cousin Guerlot soufflait dans ses joues, en s'allongeant les bretelles sous sa capote avec les pouces, et disait :

« Il fait chaud... une belle journée! Hé! commère Hoquart?

— Quoi?

— On pêche l'étang de Zeller après-demain; est-ce que nous serons de moitié? »

Ils s'en allaient tous à la file, le juge de paix, le greffier, le maire, les cousins, les cousines; et la mère Rochard disait :

« Te voilà bien maintenant... Personne ne te veut!

Je ne pouvais plus reprendre haleine, à force de pleurer. Et pendant que j'étais là, la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

figure toute mouillée, j'entendais les parents s'en aller, et quelqu'un venir par en haut, en descendant la ruelle des Vergers au milieu du grand bourdonnement des arbres et de la chaleur.

« Hé! bonjour, mère Balais, s'écria la mère Rochard. Vous venez donc tous les ans acheter nos cerises?

— Hé! dit cette personne, mais oui. Je ne fais pas les cerises, j'en vends; il faut que je les achète pour les vendre.

— Sans doute. Et sur les arbres on les cueille plus fraîches. »

Je ne regardais pas, j'étais dans la désolation.

Comme cette personne s'était arrêtée; je l'entendis demander :

« Pourquoi donc est-ce que cet enfant pleure? »

Et tout de suite la mère Rochard se mit à lui raconter que mon père était mort, que nous n'avions rien, que les parents ne voulaient pas de moi et que j'allais rester à la charge de la commune. Alors je sentis la main de cette personne me passer dans les cheveux lentement, pendant qu'elle me disait comme attendrie :

« Allons! regarde un peu... que je te voie. »

Je levai la tête. C'était une grande femme maigre, déjà vieille, le nez assez gros, avec une grande bouche et des dents encore blanches. Elle avait de grandes boucles d'oreilles en anneaux, un mouchoir de soie jaune autour de la tête, et un panier de cerises sous le bras. Elle me regardait en me passant toujours sa longue main dans les cheveux, et disait :

« Comment, ils ne veulent pas de lui? Mais c'est un brun superbe.... Ils ne veulent pas de lui?

—Non, répondait la mère Rochard.

—Ils sont donc fous?

—Non, mais ils ne veulent pas de cette charge.

—Une charge?... un garçon pareil! Tu n'as rien? Tu n'es pas bossu?... Tu n'es pas boiteux? »

Elle me tournait et me retournait, et s'écriait comme étonnée :

« Il n'a rien du tout! »

Ensuite elle me disait :

« Est-ce que tu as besoin de pleurer, nigaud? Oh! les gueux.... ils ne veulent pas d'un enfant pareil? »

Notre maire, qui revenait après avoir reconduit M. le juge de paix au bas du village, dit aussi :

« Bonjour, madame Balais. »

Et elle, se tournant, s'écria :

« Est-ce que c'est vrai qu'on ne veut pas de ce garçon?

—Mon Dieu! oui, c'est vrai, répondit le maire; il reste à la charge de la commune.

—Eh bien! moi, je le prends.

—Vous le prenez? dit le maire en ouvrant de grands yeux.

—Oui, je le prends à mon compte, si la commune veut, bien entendu.

—Oh! la commune ne demande pas mieux. »

En entendant cela, la vie me revenait. Je glorifiais en quelque sorte le Seigneur, pendant que cette dame m'essuyait la figure et me demandait :

« Tu as mangé? »

La mère Rochard répondit que nous avions mangé notre soupe aux pommes de terre le matin.

Alors elle sortit de sa poche un morceau de pain blanc qu'elle me donna, et dit :

« Prends aussi des cerises dans mon panier, et allons-nous-en,

—Attendez que je lui donne son paquet, s'écria la mère Rochard, en courant chercher dans un mouchoir mes souliers et mes habits des dimanches. — Voilà! je n'ai plus rien à toi, » dit-elle en me donnant le paquet.

Et nous partîmes.

« Ah! l'on ne voulait pas de toi! disait la dame; faut-il qu'on trouve des gens bêtes dans le monde? Ça fait suer, parole d'honneur! ça fait suer. Comment t'appelles-tu?

—Je m'appelle Jean-Pierre Clavel, madame.

—Eh bien! Jean-Pierre, je te garde, et bien contente encore de t'avoir. Prends-moi la main. »

Elle était très-grande, et je marchais près d'elle, la main en l'air.

Devant le petit bouchon de *la Pomme de pin*, au bout du village, stationnait la charrette du charbonnier Élie, sa petite *bique* rousse devant, à l'ombre du hangar, et, dans la charrette se trouvaient trois grands paniers de cerises.

Le vieux Élie, avec son large feutre noir et sa petite veste de toile, regardait du haut de l'escalier en dehors; il s'écria :

« Est-ce que nous partons, madame Balais?

—Oui, tout de suite. Attendez que je prenne un verre de vin, et mettez l'enfant sur la charrette.

—Mais c'est le petit de Nicolas Clavel?

—Justement! il est maintenant à moi. »

L'aubergiste Bastien, ses deux filles et un hussard regardaient à la fenêtre du bouchon. Madame Balais, en montant l'escalier, racontait que je pleurais comme un pauvre caniche abandonné par ses gueux de maîtres, et qu'elle

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

me prenait. En même temps elle disait, toute réjouie :

« Regardez-le ! On l'aurait fait exprès, avec ses cheveux bruns frisés, qu'on ne l'aurait pas voulu autrement. Allons, dépêchez-vous d'atteler, Élie, et mettez l'enfant avec les cerises. »

Le hussard, les deux filles et le père Bastien criaient :

« A la bonne heure, madame Balais ! c'est bien.... ça vous portera bonheur. »

Elle, sans répondre, entra vider sa chopine de vin. Ensuite elle sortit en criant :

« En route ! »

Et nous commençâmes à descendre la côte, moi sur la charrette, — ce qui ne m'était jamais arrivé, — Élie devant, tenant sa vieille *bique* par la bride, et madame Balais derrière, qui me disait à chaque instant :

« Mange des cerises, ne te gêne pas; mais prends garde d'avaler trop de noyaux. »

Qu'on se figure ma joie et mon attendrissement d'être sauvé ! J'en étais dans l'étonnement. Et, du haut de ma charrette, qui descendait pas à pas le chemin creux bordé de houx, je regardais Saverne au fond de la vallée, avec sa vieille église carrée, sa grande rue, ses vieux toits pointus, — où montent des étages de lucarnes en forme d'éteignoirs, — la place et la fontaine : tout cela blanc de soleil.

Cent fois j'avais vu ces choses de la Rochecreuse, mais alors je ne songeais qu'à garder les vaches, à réunir les chèvres au milieu des bruyères. A cette heure, je pensais :

« Tu vas demeurer en ville, dans l'ombre des rues ! »

Près de la belle fontaine entourée d'aunes et de grands saules pleureurs, au bord de la route, la *bique* d'Élie reprit haleine un instant. Madame Balais but une bonne gorgée d'eau, en se penchant au goulot. Il faisait une grande chaleur et l'on aurait voulu rester là jusqu'au soir. Mais nous repartîmes ensuite lentement, à l'ombre des peupliers, jusqu'à l'entrée de Saverne.

En voyant de loin la jolie maison couverte d'ardoises bleues, — un petit balcon et des volets verts autour, — qui s'avance à la montée, je pensais qu'un prince demeurait là pour sûr.

Nous entrâmes donc en ville sur les trois heures, en remontant la grande rue; et, vers le milieu, plus loin que la place du Marché, nous en prîmes une autre à droite, la petite rue des Deux-Clefs, où le soleil descendait entre les cheminées, le long des balcons vermoulus et des murs décrépits. La mère Balais disait en riant :

« Nous arrivons, Jean-Pierre. »

Moi, j'ouvrais de grands yeux, n'ayant jamais rien vu de pareil. Bientôt la charrette s'arrêta devant une vieille maison étroite, la fenêtre en bas, — plus large que haute, — garnie de petites vitres rondes et d'écheveaux de chanvre pendus à l'intérieur.

C'était la maison d'un tisserand. Une femme de trente-cinq à quarante ans, les cheveux bruns roulés en boucles sur les joues, les yeux bleus et le nez un peu relevé, nous regardait de la petite allée noire.

« Hé ! c'est vous, madame Balais ? s'écria-t-elle.

—Oui, madame Dubourg, répondit la mère Balais; et je vous amène encore quelqu'un.... mon petit Jean-Pierre, que vous ne connaissez pas. Regardez un peu ce pauvre *bichon*. »

Elle me prenait dans ses mains, et m'embrassait en me posant à terre.

Ensuite nous entrâmes dans une petite chambre grise, où le vieux métier, le fourneau de fonte, la table, et les écheveaux pendus à des perches au plafond, encombraient tous les coins. Avec les corbeilles de bobines, le vieux fauteuil à crémaillère, et l'horloge au fond, dans son étui de noyer, on ne savait pas comment se retourner. Mais c'était encore bien plus beau que notre pauvre baraque de Saint-Jean-des-Choux; c'était magnifique, des écheveaux de chanvre et des rouleaux de toile, quand on n'avait vu que nos quatre murs et notre bûcher derrière, presque toujours vide. Oui, cela me paraissait une grande richesse.

Madame Balais racontait comment elle m'avait pris. L'autre dame ne disait rien, elle me regardait. Je m'étais mis contre le mur, sans oser lever les yeux. Comme la mère Balais venait de sortir pour aider le voiturier à décharger les cerises, cette dame s'écria :

« Dubourg, arrive donc ! »

Et je vis entrer par une porte à droite, couverte d'écheveaux, un petit homme maigre et pâle, la tête déjà grisonnante, et l'air bon, avec une jolie petite fille toute rose, les yeux éveillés, qui mangeait une grosse tartine de fromage blanc.

« Tiens, regarde ce que la mère Balais nous ramène de Saint-Jean-des-Choux, dit la dame; ses parents, les Hoquart et les Guerlot ne voulaient pas de lui, elle l'a pris à sa charge.

—Cette mère Balais est une brave femme, répondit l'homme attendri.

—Oui, mais se mettre une charge pareille sur le dos !

—Mon Dieu ! fit l'homme, elle est seule.... l'enfant l'aimera.

—Mais il n'a rien ! s'écria la femme, — qui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

venait d'ouvrir mon petit paquet sur ses genoux, et qui regardait ma pauvre petite veste des dimanches, ma chemise et mes souliers, — il n'a rien du tout! On ne saura pas seulement où le coucher.

—Hé! s'écria la mère Balais, en rentrant et posant au bord du métier son dernier panier de cerises, ne vous inquiétez donc pas tant, madame Madeleine. J'ai mon oncle, le chanoine d'Espagne, vous savez bien.... celui de quatre-vingt-dix ans et demi, et qui ne peut tarder de passer l'arme à gauche..,. Je vais attraper son héritage.... Ça m'aidera pour élever le petit. »

Elle riait; madame Dubourg, la femme du tisserand, était devenue toute rouge.

« Oh! dit-elle, votre oncle d'Espagne....

—Hé! pourquoi est-ce que je n'aurais pas un oncle? répondit la mère Balais. Vous avez bien une tante, vous, une tante à Saint-Witt. Et quand les deux enfants seront grands, nous les marierons ensemble, avec les deux héritages de l'oncle et de la tante. N'est-ce pas, monsieur Antoine? »

Alors le petit homme dit en riant :

« Oui, madame Balais, oui, vous avez raison, l'héritage de votre oncle est aussi sûr que celui de notre tante Jacqueline. Mais vous avez bien fait de recueillir cet enfant.... C'est bien!

—Et je ne m'en repens pas, dit la mère Balais. Je ne suis pas embarrassée de lui. J'ai là-haut un vieil uniforme de mon pauvre défunt, nous lui taillerons un habit là-dedans. Et près de ma chambre, j'ai le petit fruitier, pour mettre son lit. Nous trouverons bien un matelas, une couverture, c'est la moindre des choses; le petit va dormir comme un dieu.— Allons, embrassez-vous, » fit-elle en m'amenant la petite fille, qui me regardait sans rien dire, ses beaux yeux bleus tout grands ouverts, et qui m'embrassa de bon cœur, en me barbouillant le nez.

Tout le monde riait, et je reprenais courage. Madame Rivel, la femme du vitrier qui demeurait au second, passait dans l'allée ; on l'appela. C'était une toute petite femme, avec un gros bonnet piqué, le fichu croisé sur la poitrine et la petite croix d'or au cou.

La mère Balais voulut aussi lui raconter mon histoire; deux ou trois voisins, appuyés sur la fenêtre ouverte, écoutaient; et ce qui s'élevait de malédictions contre les Hoquart et les Guerlot n'est pas à dire : on les traitait de gueux, on leur prédisait la misère. Madame Madeleine avait aussi fini par s'apaiser.

« Puisque c'est comme cela, tout ce que je demande, disait-elle, c'est qu'il ne fasse pas trop de bruit dans la maison. Mais les garçons...

—Bah! répondait le père Antoine, quand le métier marche, on n'entend rien. Il faut aussi que les enfants s'amusent, et la petite ne sera pas fâchée d'avoir un camarade. »

Finalement, la mère Balais reprit son panier sur sa tête et me dit :

« Arrive, Jean-Pierre. En attendant l'héritage, nous allons toujours faire une bonne soupe aux choux, et puis nous verrons pour le coucher. »

Elle entra dans l'allée, et je repris sa main, bien content de la suivre.

II

Nous avions trois étages à monter : le premier était aux Dubourg, le deuxième aux Rivel, et le troisième, sous les tuiles, à nous. C'était tout gris, tout vermoulu ; les petites fenêtres de l'escalier regardaient dans la cour, où passait une vieille galerie, sur laquelle les Dubourg faisaient sécher leur linge. C'est là qu'il fallait entendre, en automne, pleurer et batailler les chats pendant la nuit; on ne pouvait presque pas s'endormir.

Au-dessus se trouvait encore le colombier, avec son toit pointu et ses grands clous rouillés autour de la lucarne, pour arrêter les fouines. Mais les ardoises tombaient de jour en jour, et les pigeons n'y venaient plus depuis longtemps.

Voilà ce que je voyais en grimpant chez nous. La mère Balais, qui me donnait la main dans le petit escalier sombre, disait :

« Tiens-toi droit! efface tes épaules! ne marche pas en dedans! Je te dis que tu seras un bel homme; mais il faut avoir du cœur, il ne faut pas pleurer. »

Elle ouvrit en haut une porte qui se fermait au loquet, et nous entrâmes dans une grande chambre blanchie à la chaux, avec deux fenêtres en guérite sur la rue, un petit fourneau de fonte au milieu, — le tuyau en zigzag, —et une grande table de chêne au fond, où la mère Balais hachait sa ciboule, ses oignons, son persil et ses autres légumes pour faire la cuisine.

Au-dessus de la table, sur deux planches, étaient les assiettes peintes, la soupière ronde, et deux ou trois bouteilles avec des verres; dans un tiroir se trouvaient les cuillers et les fourchettes en étain; dans un autre, la chandelle, les allumettes, le briquet; au-dessous, la grosse cruche à eau.

Avec le grand lit à rideaux jaunes dans un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

enfoncement, la grande caisse couverte de tapisserie au pied du lit et trois chaises, cela faisait tout notre bien.

Contre le mur du pignon, au-dessus de la table, le portrait de M. Balais, ancien capitaine au 37e de ligne, le grand chapeau à cornes et ses deux glands d'or en travers des épaules, les yeux gris clair, les moustaches jaunes et les joues brunes, avait l'air de vous regarder en entrant. C'était un homme superbe, avec sa tête toute droite dans son haut collet bleu ; la mère Balais disait quelquefois :

« C'est Balais, mon défunt, mort au champ d'honneur le 21 juin 1813, à la retraite de Vittoria, dans l'arrière-garde. »

Alors elle serrait les lèvres et continuait à faire son ménage, toute pensive, sans parler durant des heures.

A gauche de la grande chambre s'ouvrait le fruitier, qui n'était que le grenier de la maison; ses lucarnes restaient ouvertes en été ; mais, quand la neige commençait à tomber, sur la fin de novembre, on les fermait avec de la paille. Les fruits, en bon ordre, montaient sur trois rangées de lattes, et la bonne odeur se répandait partout.

A droite se trouvait encore un cabinet, la fenêtre sur le toit de la cour. Dans ce cabinet, j'ai dormi des années ; il n'avait pas plus de huit pieds de large sur dix à douze de long ; mais il y faisait bien bon, à cause de la grande cheminée appliquée contre, où passait toute la chaleur de la maison. Jamais l'eau n'y gelait dans ma cruche en plein hiver.

Combien de fois depuis, songeant à cela, je me suis écrié :

« Jean-Pierre, tu ne trouveras plus de chambre pareille ! »

J'aime autant vous raconter ces choses tout de suite, pour vous faire comprendre ma surprise de trouver un si beau logement.

Les paniers de cerises étaient tous rangés à terre, madame Balais commença par les porter dans le fruitier ; ensuite elle revint avec une belle tête de choux, des poireaux et quelques grosses pommes de terre, qu'elle déposa sur la table d'un air de bonne humeur. Elle sortit du tiroir le pain, le sel, le poivre, avec un morceau de lard ; et comme je voyais d'avance ce qu'elle voulait faire, je pris aussitôt la hachette pour tailler du petit bois. Elle me regardait en souriant, et disait :

« Tu es un brave enfant, Jean-Pierre. Nous allons être heureux ensemble. »

Elle battit le briquet, et c'est moi qui fis le feu, pendant qu'elle épluchait la tête de chou et qu'elle pelait les pommes de terre.

« Oui, disait-elle, tes parents sont des gueux ! Mais je suis sûre que tes père et mère étaient de braves gens. »

Ces paroles me forcèrent encore une fois de pleurer. Alors elle se tut. Et, l'eau sur le feu, les légumes dedans, elle ouvrit ma chambre et sortit un matelas de son propre lit, pour faire le mien ; elle prit une couverture piquée et des draps blancs dans la grande caisse, et m'arrangea tout proprement, en disant :

« Tu seras très-bien. »

Je la regardais dans le ravissement. La nuit venait. Cela fait, vers les sept heures et demie, elle coupa le pain et servit la soupe dans deux grosses assiettes creuses, peintes de fleurs rouges et bleues, que je crois voir encore, en s'écriant joyeusement :

« Allons, Jean-Pierre, assieds-toi et dis-moi si notre soupe est bonne.

—Oh ! oui, lui dis-je, rien qu'à l'odeur elle est bien bonne, madame Balais.

—Appelle-moi mère Balais, dit-elle, j'aime mieux ça. Et maintenant souffle, petit, et courage. »

Nous mangeâmes ; jamais je n'avais goûté d'aussi bonne soupe. La mère Balais m'en donna de nouveau deux grosses cuillerées, et me voyant si content elle disait en riant :

« Tu vas devenir gras comme un chanoine de l'Estramadure. »

Ensuite, j'eus encore du lard avec une bonne tranche de pain ; de sorte que mon âme bénissait le Seigneur d'avoir empêché les Hoquart et les Guerlot de me prendre ; car ces gens avares m'auraient fait garder les vaches et manger des pommes de terre à l'eau jusqu'à la fin de mes jours. Je le disais à la mère Balais, qui riait de bon cœur et me donnait raison.

Il faisait nuit, la chandelle brillait sur la table. Madame Balais, ayant levé les couverts, se mit à visiter sa grande caisse, en rangeant sur le lit tous les vieux habits et les chemises qui lui restaient de son défunt. Moi, assis sur la pierre du petit fourneau, les genoux pliés entre les mains, je la regardais avec un grand attendrissement, pensant que l'esprit de mon père était en elle pour me sauver. Elle disait de temps en temps.

« Ceci peut encore servir ; ça nous verrons. »

Ensuite elle s'écriait :

« Tu ne parles pas, Jean-Pierre. Qu'est-ce que tu penses?

—Je pense que je suis bien heureux.

—Eh bien ! disait-elle, ça fait que nous sommes heureux tous les deux. Nous n'avons pas besoin des Guerlot, ni des Dubourg, ni de personne. Nous en avons vu bien d'autres en Allemagne; en Pologne et en Espagne....Voilà

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que Balais nous porte encore secours... Vois-tu, Jean-Pierre, là-bas, comme il nous regarde? »

Ayant tourné la tête, je crus qu'il nous regardait, et cela me fit peur; je me rappelai les prières du village, que je récitai en moi-même.

Finalement, sur les dix heures, la mère Balais s'écria :

« Tout va bien.... Allons, arrive, tu dois avoir sommeil.

—Oui, mère Balais.

—Tant mieux! je peux t'en dire autant pour mon compte. »

Nous entrâmes dans ma petite chambre; elle posa la chandelle à terre et me fit coucher, en me relevant la tête avec un oreiller. Ensuite, me tirant la grande couverture à fleurs jusqu'au menton :

« Dors bien, dit-elle, il ne faut pas te gêner. Tu n'es pas plus bête que beaucoup d'autres qui ne se gênent jamais. Allons !... »

Puis elle s'en alla.

J'aurais bien voulu penser à mon grand bonheur; mais j'avais si sommeil et j'étais si bien, que je m'endormis tout de suite.

III

Jamais je n'ai mieux dormi que cette nuit-là. Quel bonheur de savoir qu'on a trouvé son nid. Ce sont des choses qui vous reviennent même au milieu du sommeil, et qui vous aident à bien dormir.

Au petit jour, comme le soleil commençait à grisonner la fenêtre, je m'éveillai doucement. On entendait le bruit du métier dans la vieille maison; le père Antoine Dubourg faisait déjà courir sa navette entre les fils, et ce bruit, je devais l'entendre dix ans! Le tic-tac du vieux métier m'est toujours resté dans l'oreille et même au fond du cœur.

Comme j'écoutais, voilà que la mère Balais se lève dans sa chambre. Elle bat le briquet, elle ouvre sa fenêtre pour renouveler l'air; elle allume du feu dans son petit poêle et met ses gros sabots, pour aller chercher notre lait chez madame Stark, la laitière du coin. Je l'entends descendre, et je pense :

« Qu'est-ce qu'elle va faire? »

Dehors, dans la cour un coq chantait comme à Saint-Jean-des-Choux; des charrettes passaient dans la rue, la ville s'éveillait. Quelques instants après, les sabots remontèrent: la mère Balais rentre, elle prépare son café, elle met le lait au feu; puis la porte s'ouvre tout doucement, et la bonne femme, qui ne m'entendait pas remuer, regarde; elle me voit les yeux ouverts comme un lièvre, et me dit :

« Ah! ah! voyez-vous.... il fait la grasse matinée!... Oh ! ces hommes, ça ne pense qu'à se dorloter.... c'est dans le sang!... Allons, Jean-Pierre, allons, un peu de courage ! »

Je m'étais levé bien vite, et j'avais déjà tiré ma culotte. Enfin, elle me fit asseoir sur ses genoux, pour m'aider à mettre mes souliers, et puis, me passant sa grande main dans les cheveux en souriant, elle dit :

« Conduis-toi bien et tu seras beau.... oui.... tu seras beau.... Mais il ne faudra pas être trop fier. Va maintenant te laver à la pompe en bas; lave-toi la figure, le cou, les mains... La propreté est la première qualité d'un homme. Il ne faut pas avoir peur de gâter l'eau, Jean-Pierre, elle est faite pour cela.

—Oui, mère Balais, » lui répondis-je en descendant le vieil escalier tout roide.

Elle, en haut, penchée sur la rampe, avec son grand mouchoir jaune autour de la tête et ses boucles d'oreilles en argent, me criait :

« Prends garde de tomber! prends garde ! »

Ensuite elle rentra dans sa chambre. J'aperçus au bas de l'escalier l'entrée de la cour, à gauche au fond de l'allée, et la petite cuisine des Dubourg ouverte à droite; le feu brillait sur l'âtre, éclairant les casseroles et les plats. Madame Madeleine s'y trouvait; je me dépêchai de lui dire :

« Bonjour, madame Madeleine. »

Et de courir à la pompe, où je me lavai bien. Il faisait déjà chaud, le soleil arrivait dans la cour comme au fond d'un puits. Sur la balustrade de la galerie, un gros chat gris faisait semblant de dormir au soleil, les poings sous le ventre, pendant que les moineaux, en l'air, s'égosillaient et bataillaient dans les chéneaux.

Je regardais et j'écoutais ces choses nouvelles, en me séchant près de l'auge, quand la petite Annette Dubourg, du fond de l'allée, se mit à crier :

« Jean-Pierre, te voilà !

—Oui, lui dis-je, me voilà. »

Nous étions tout joyeux, et nous riions ensemble; mais madame Madeleine cria de la cuisine :

« Annette.... Annette.... ne fais donc pas la folle.... laisse Jean-Pierre tranquille! »

Alors je remontai bien vite. La mère Balais, en me voyant bien propre, bien frais, fut contente.

« C'est comme cela qu'on doit être, dit-elle. Maintenant prenons le café, et puis nous irons à la halle. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous prîmes une rue à droite. (Page 4.)

Les tasses étaient déjà sur la table. Pour la première fois de ma vie je pris le café au lait, ce que je trouvai très-bon, et même meilleur que la soupe. Ensuite il fallut balayer les chambres, laver nos écuelles et mettre tout en ordre.

Vers sept heures, nous descendîmes. La mère Balais portait un de nos paniers de cerises sur sa tête, et moi la balance et les poids dans une corbeille. C'est ainsi que nous sortîmes. Il faisait beau temps.

En remontant la grande rue, le bonnetier, l'épicier et les autres marchands, en bras de chemise sur la porte de leurs boutiques, qu'ils venaient d'ouvrir, nous regardaient passer. Le bruit s'était déjà répandu que la mère Balais avait pris à son compte un enfant de Saint-Jean-des-Choux, et plus d'une ne pouvait le croire. Deux ou trois connaissances du marché, la laitière Stark, la marchande de sabots, lui demandaient :

« Est-ce vrai que cet enfant est à vous?

—Oui, c'est vrai, disait-elle en riant. C'est rare, à mon âge, d'avoir un enfant qui mange de la soupe en venant au monde. Ça me rend glorieuse. »

Et les gens riaient. Nous arrivâmes bientôt sur la place de l'ancien palais des évêques de Saverne. Nous avions là notre baraque en planches, près de cinq ou six autres,— où l'on vendait de la viande fumée, de la bonneterie et de la poterie, — sous les acacias. Le soleil nous réjouissait la vue, et nous étions assis à l'ombre, le panier de cerises devant nous. Les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

«—Tombe dessus, Jean-Pierre ! » (Page 9.)

servantes, les hussards, venaient acheter de nos cerises, à trois sous la livre; et les enfants venaient aussi nous en demander pour deux liards.

Ces choses m'étonnaient, ne les ayant jamais vues. Deux ou trois fois la mère Balais me dit de sortir sur la place, pour faire connaissance avec des camarades. A la fin je sortis, et tout de suite les autres m'entourèrent, en me demandant :

« D'où est-ce que tu viens ? »

Je leur répondais comme je pouvais. Finalement, un grand roux, le fils du serrurier Materne, me tira la chemise du pantalon par derrière, pour faire rire les gens, et, dans le même instant, j'entendis la mère Balais me crier de loin :

« Tombe dessus, Jean-Pierre ! »

Alors j'empoignai ce grand Materne, méchant comme un âne rouge, et du premier coup je le roulai par terre. La mère Balais criait :

« Courage, Jean-Pierre !... Donne-lui son compte !... Ah ! le gueux ! »

Les autres virent en ce jour que j'étais fort, c'est pourquoi tous en ville disaient :

« Le garçon de la mère Balais est fort ! Il est de Saint-Jean-des-Choux; il a gardé les chèvres et les vaches ; il est très-fort ! »

Et j'avais de la considération partout. Le grand Materne et son frère Jérôme m'en voulaient beaucoup, mais ils n'osaient rien en dire. La mère Balais paraissait toute joyeuse :

« C'est bien, disait-elle, je suis contente ! Il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ne faut jamais attaquer personne ; mais il ne faut pas non plus se laisser manquer ; c'est à ça qu'on reconnaît les hommes. Celui qui se laisse manquer n'a pas de cœur. »

Elle se réjouissait. Vers cinq heures, ayant vendu nos cerises, nous rentrâmes à la maison faire notre cuisine, souper et dormir.

Ces choses se renouvelaient de la sorte tous les jours. Tantôt nous avions du soleil, tantôt de la pluie. Après les cerises, la mère Balais vendit des petites poires, après les poires, des prunes, etc. Elle ne voulait pas toujours m'avoir dans sa baraque, au contraire, elle me disait :

« Va courir ! On ne reste pas assis à ton âge, comme des ermites qui récitent le chapelet, en attendant que les perdrix leur tombent dans le bec ; on court, on va, on vient, on se remue. Il faut ça pour grandir et prendre de la force. Va t'amuser ! »

Naturellement je ne demandais pas mieux, et dans la première quinzaine je connaissais déjà les Materne, les Gourdier, les Poulet, les Robichon, enfin tous les bons sujets de la ville ; car de sept heures du matin à six heures du soir, on avait le temps de courir les rues, Dieu merci ! de regarder le tourneur, le forgeron, le rémouleur, le ferblantier, le menuisier ; on avait le temps de rouler dans les écuries, dans les granges, dans les greniers à foin et le long des haies, de grappiller des framboises et des mûres.

Et les batailles allaient toujours leur train ! Tous les soirs, en rentrant, j'entendais madame Dubourg crier du fond de l'allée :

« Hé ! il profite, Jean-Pierre. Regardez ses coudes... regardez ses genoux... regardez son nez... regardez ses oreilles... ça va bien ! »

Je ne répondais pas, et je me dépêchais de monter. Mais quand par hasard la mère Balais se trouvait là, ces paroles la fâchaient.

« Madame Dubourg, disait-elle, je l'aime mieux comme cela déchiré, que s'il se laissait battre. Dieu merci ! les caniches qui se sauvent quand on tape dessus. ne manquent pas ; c'est la commodité des cloutiers et des tourne-broches ; mais j'aime mieux ceux qui montrent les dents, et qui mordent quand on les attaque. Que voulez-vous ? chacun son goût. Les peureux m'ennuient ; ça me retourne le sang. Et puis, madame Madeleine, chacun doit se mêler de ce qui le regarde. »

Alors elle me prenait la main, et nous montions tout glorieux. Au-dessus, le vieux vitrier Rivel, sa porte toujours ouverte sur l'escalier dans les temps chauds, ses grosses besicles de cuivre jaune sur le nez, et ses vitres qui grinçaient sur la table, ne disait jamais rien, ni sa petite femme non plus, qui cousait du matin au soir. Et quand en passant nous leur souhaitions le bonsoir ou le bonjour, tous deux penchaient la tête en silence.

Ces gens paisibles n'avaient jamais de dispute avec personne ; ils ressemblaient en quelque sorte à leurs deux pots de réséda, qui fleurissaient au bord de leur petite fenêtre, dans l'ombre de la cour. Jamais un mot plus haut que l'autre. Quelquefois seulement la femme appelait leur chat dans l'escalier, le soir ; car ils ne pouvaient pas se coucher sans avoir fait rentrer leur chat dans la chambre.

Tout allait donc très-bien, puisque la mère Balais était contente ; mais, au bout de six semaines ou deux mois, un soir que j'avais livré bataille contre les deux Materne ensemble, derrière le cimetière des Juifs, et qu'ils m'avaient tellement roulé dans les orties que ma figure, mes mains et même mes jambes, sous mon pantalon, en étaient rouges comme des écrevisses, la mère Balais, qui me regardait tristement, dit tout à coup pendant le souper :

« Aujourd'hui, Jean-Pierre, nous n'avons pas remporté la victoire ; les autres ont emmené les canons, et nous avons eu de la peine à sauver les drapeaux. »

Alors je fus tout fâché d'entendre ces choses, et je répondis :

« Ils se sont mis à deux contre moi !

—Justement, c'est la manière des kaiserliks, dit-elle, ils sont toujours deux ou trois contre un. Mais ce qui me fait plaisir, c'est que tu ne te plains jamais, tu supportes tout très-bien. Que voulez-vous ? A la guerre comme à la guerre : on gagne, on perd, on se rattrape, on avance, on recule. — Tu ne te plains pas !... c'est comme Balais, il ne se plaignait jamais des atouts ; même le jour de sa mort, il me regardait comme pour dire : — Ce n'est rien... nous en reviendrons ! — Voilà ce qui s'appelle un homme... Il aurait pu devenir prince, duc et roi tout comme un autre ; ce n'est pas le courage qui lui manquait, ni la bonne volonté non plus. Mais il n'avait pas une belle écriture, et il ne connaissait pas les quatre règles ; sans ça, Dieu sait ce que nous serions ! Je serais peut-être madame la duchesse de Balais, ou quelque chose dans ce genre... Malheureusement, ce pauvre Balais ne savait pas les quatre règles ! Enfin, que peut-on y faire ? Mais au moins je veux que cela ne t'arrive pas plus tard, et que tu connaisses tout ; je veux te voir dans les états-majors, tu m'entends ?

—Oui, mère Balais.

—Je veux que tu commences tout de suite ; et demain je te mènerai chez M. Vassereau, qui t'apprendra toute son école. Après ça, tu

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pourras choisir dans les états celui qui te plaira le plus. On gagne sa vie de toutes les façons, les uns en dansant sur la corde, les autres en vendant des cerises et des poires comme nous, les autres en rétamant des casseroles, ou bien en se faisant tirer des coups de fusil pour le roi de Prusse, — qui ne veut que des nobles dans les grades de son armée, de sorte que le courage, le bon sens et l'instruction ne servent à rien pour passer officier. Oui, Jean-Pierre, on gagne sa vie de cinquante manières, j'ai vu ça! Mais le plus commode, c'est de s'asseoir dans un bon fauteuil rembourré, en habit noir, avec une cravate blanche et un jabot, comme j'en ai rencontré plusieurs, et de faire des grâces aux gens qui viennent vous saluer, le chapeau jusqu'à terre, en disant : — Monsieur l'ambassadeur... monsieur le préfet... monsieur le ministre, etc.—C'est très-commode, mais il faut savoir les quatre règles et avoir une belle main. Nous irons donc chez M. Vassereau, Jean-Pierre. C'est entendu, fit-elle en se levant, demain, nous irons de bonne heure, et s'il faut payer trente sous par mois, ça m'est égal. »

Ayant parlé de la sorte, nous allâmes nous coucher, et jusqu'à minuit, je ne fis que rêver à l'école, au père Vassereau, aux quatre règles, et à tout ce que la mère Balais m'avait dit.

IV

Le lendemain, de grand matin, la mère Balais s'habilla d'une manière tout à fait magnifique. Quand je sortis de ma chambre sur les sept heures, je la vis avec une grande robe chamarrée de fleurs vertes; elle s'était fait deux grosses boucles sur les oreilles avec ses cheveux gris touffus, elle avait un gros bonnet blanc, et cela lui donnait une figure très-respectable.

« Assieds-toi, Jean-Pierre, dit-elle, et déjeunons. Nous partons dans une demi-heure. »

Elle me fit mettre ensuite une chemise blanche, mes souliers neufs et ma veste de velours; elle ouvrit son grand coffre et en tira un châle très-beau qu'elle s'arrangea sur les épaules devant notre petit miroir; les franges traînaient presque à terre, au bas de la robe. Et quand tout fut prêt, elle me dit de venir.

Je n'avais vu jamais d'école à Saint-Jean-des-Choux, cela me rendait inquiet: mais comme madame Balais descendait devant moi, j'étais bien forcé de la suivre.

En bas, dans la petite allée sombre, madame Dubourg, se penchant à la porte de sa cuisine, nous regarda sortir tout étonnée. Dehors, la mère Balais me prit par la main et me dit :

« Tu commenceras par ôter ton bonnet en entrant. »

Et nous descendîmes la petite rue des Trois-Quilles derrière le jardin de M. le juge de paix, puis celle du Fossé-des-Tanneurs. Tout à coup, en face d'une vieille maison qui faisait le coin de deux rues, j'entendis une foule de voix crier ensemble : B-A BA ! — B-E BE ! — B-I BI ! ainsi de suite. Les vitres de la vieille maison en tremblaient; et parmi ces voix d'enfants, une autre voix terrible se mit à crier :

« Materne !... Attends! je me lève! »

C'était M. Vassereau qui prévenait Materne.

Nous arrivions à l'école. Rien que d'entendre cette voix, un frisson me grimpait le long du dos. En même temps, nous entrions dans une petite cour, où quelques enfants rattachaient leurs bretelles, et la mère Balais me disait :

« Arrive ! »

Elle s'avançait dans une allée sombre à gauche, où je la suivis. Au bout de l'allée se trouvait une porte, avec un petit carreau dans le milieu; c'est là qu'on entendait chanter B-A BA! au milieu d'un grand bourdonnement.

La mère Balais ouvrit la porte. Aussitôt tout se tut, et je vis la grande salle : les rangées de tables toutes jaunes et tachées d'encre autour, les bancs où des quantités d'enfants en sabots, en souliers, et même pieds nus, s'usaient les culottes depuis des années; les exemples pendues à des ficelles le long des fenêtres ; le grand fourneau de fonte à droite, derrière la porte ; le tableau noir contre le mur, au fond du même côté; et la chaire à gauche, entre deux fenêtres, où M. Vassereau, son bonnet de soie noire tiré sur la nuque, était assis, le grand martinet replié sur le pupitre. Il était là, grave, la main bien posée, les deux doigts bien tendus, en train d'écrire une exemple.

Tout fourmillait d'enfants de six à douze ans; les grands assis autour des tables, les petits sur trois rangées de bancs, en face de la chaire. Deux ou trois, debout, tendaient leur plume au maître d'école, en répétant d'une voix traînante :

« En gros, s'il vous plaît, monsieur Vassereau!

—En moyen, s'il vous plaît, monsieur Vassereau ! »

Lui ne bougeait pas : il écrivait.

Je découvris ces choses d'un coup d'œil.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Toute la salle s'était retournée pour voir qui venait d'entrer; toutes ces figures grasses, joufflues, blondes, rousses, les cheveux ébouriffés, nous regardaient en se penchant. Comme les petits bancs s'étaient tus d'un coup, M. Vassereau leva les yeux; il aperçut la mère Balais et moi sur la porte, et se leva, ramenant son bonnet de soie noire sur sa tête, comme pour saluer. On aurait alors entendu voler une mouche. La mère Balais dit :

« Restez couvert, monsieur Vassereau. »

Et tous deux, l'un en face de l'autre, se mirent à causer de moi. Autant la mère Balais était grande et magnifique, autant le père Vassereau, *habillé d'une capote marron* et d'un large gilet noir, paraissait grave et sévère; il portait encore l'ancienne culotte de ratine et les larges souliers à boucles d'argent. Il avait la figure ferme, un peu pâle, le menton large, le nez droit, bien fait, les yeux bruns, une ride entre les deux sourcils; de sorte qu'avec son martinet sous le coude, tout cela ne lui donnait pas un air tendre, et que je pensais :

« Si c'est lui qui doit m'apprendre les quatre règles, il faudra faire bien attention. »

Nous étions donc au milieu de la salle, et toute l'école écoutait. M. Vassereau paraissait avoir un grand respect pour madame Balais, qui relevait fièrement la tête, et qui lui dit :

« Je vous amène ce garçon, monsieur Vassereau; c'est un enfant de Saint-Jean-des-Choux, — que j'ai pris, parce que des parents malhonnêtes l'avaient abandonné, — et que je veux faire bien élever. Vous aurez soin de lui....vous lui montrerez tout ce qu'un homme doit savoir.... Je suis sûre qu'il profitera de vos leçons.

—S'il n'en profite pas, répondit le père Vassereau en me jetant un regard de côté, ce sera de sa faute, car j'emploierai tous les moyens. »

Et me regardant en face :

« Comment t'appelles-tu? me dit-il.

—Jean-Pierre, monsieur.

—Et ton père?

—*Mon père s'appelait Nicolas Clavel.*

—Eh bien! Clavel, qu'est-ce que tu sais? Est-ce que tu connais tes lettres?

—Non, monsieur.

—Alors, assieds-toi là, sur le petit banc. Gossard, tu lui prêteras ton *Abc*; vous lirez ensemble dans le même. »

Pendant que cela se passait et que M. Vassereau me parlait de la sorte, cinq ou six grands, au lieu de travailler, riaient entre eux, et je vis quelque chose en ce moment qui m'affermit beaucoup dans mes bonnes résolutions. Le père Vassereau, en entendant rire, avait *tourné la tête*, et il avait vu le rouge Materne qui faisait des signes à Gourdier.

Alors, sans rien dire, il était allé le secouer par l'oreille, qui s'allongeait et se raccourcissait. Il n'avait pas l'air fâché; mais le fils Materne ouvrait la bouche jusqu'au fond du gosier *avec des yeux tout ronds, et soupirait* tellement qu'on l'entendait dans toute la salle, où chacun se remit bien vite à travailler.

« Eh bien! madame Balais, dit le père Vassereau en revenant d'un air tranquille, vous pouvez compter sur moi; ce garçon profitera de mes conseils, je réponds de lui. — Clavel, va t'asseoir où je t'ai dit. »

J'allai m'asseoir au bout du petit banc, en pensant :

« Oh! oui, je profiterai.... il faut que je profite!

—Allons, monsieur Vassereau, c'est entendu, dit la mère Balais. Pour le reste, ça me regarde. »

Ils sortirent ensemble dans la petite allée; et, pendant qu'ils étaient dehors, tout le monde se retourna, riant, s'appelant, se jetant des boules de papier. Mais à peine le pas lent de M. Vassereau commençait-il à revenir, qu'on se pencha sur les tables en faisant semblant d'écrire ou d'apprendre sa leçon. Lui, jeta les yeux à droite et à gauche et se remit dans sa chaire en disant :

« Commencez l'*Abc*. — Clavel, tu vas suivre sur l'*Abc* de Gossard. »

Aussitôt on se mit à chanter ensemble l'*Abc*, et je suivis avec une grande attention, sans oser même regarder celui qui me montrait les lettres.

Le père Vassereau taillait les plumes. De temps en temps, il faisait le tour de la salle, son martinet sous le bras, et regardait l'ouvrage des grands. Quand les lettres étaient mal formées, il les appelait ânes, et corrigeait lui-même leurs fautes. Une demi-heure avant la fin de l'école, il se rasseyait dans sa chaire et criait aux petits :

« Arrêtez! »

Ensuite commençait la récitation des leçons:

« Qu'est-ce que la grammaire? — Qu'est-ce que l'article? — Qu'est-ce que le verbe? » etc. — Il prenait aussi quelquefois les petits et leur demandait les lettres. Sur le coup de dix heures le matin, sur le coup de quatre heures le soir, le premier de la première classe récitait la prière, et quand on l'entendait dire : « Ainsi soit-il! » toute l'école dégringolait des bancs, et se sauvait, le sac au dos ou le cahier sous le bras, en criant et se réjouissant jusqu'à la maison.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Cent fois M. Vassereau nous avait défendu de crier, mais dehors on n'avait plus peur, et puis il faut bien que les enfants respirent.

Le premier jour, quand on se mit à réciter la prière et à sortir en disant : « Bonjour, monsieur Vassereau ! » je fus si content d'être dehors, que j'arrivai chez nous d'un trait, et que je grimpai nos trois étages, en criant :

« C'est fini ! »

Le père Antoine Dubourg ne pouvait s'empêcher de rire ; et le vieux vitrier Rivel lui-même me regardait monter l'escalier avec ses grosses besicles, le nez en l'air, et disait à sa femme :

« Tiens, Catherine, voilà le plus beau temps de la vie ; on ne pense pas au déjeuner, au dîner ; quand l'école est finie, on a gagné sa journée. Ce temps-là ne reviendra plus. »

La mère Balais était aussi bien contente.

V

Depuis ce jour, je connaissais l'école : je connaissais la manière de chanter en traînant B-A BA, d'observer les plus petits mouvements de M. Vassereau, et d'avoir l'air de suivre avec Gossard, en regardant voler les mouches.

Le matin, aussitôt l'école finie, j'allais trouver la mère Balais dans notre baraque, sur la place ; elle me demandait presque toujours :

« Eh bien ! Jean-Pierre, ça marche ? »

Et je répondais :

« Oui, mais c'est dur tout de même.

—Hé ! faisait-elle, tout est dur dans ce monde. Si les pommes et les poires roulaient sur la grande route, on ne planterait pas d'arbres ; si le pain venait dans votre poche, on ne retournerait pas la terre, on ne sèmerait pas le grain, on ne demanderait pas la pluie et le soleil, on ne faucillerait pas, on ne mettrait pas en gerbes, on ne battrait pas en grange, on ne vannerait pas, on ne porterait pas les sacs au moulin, on ne moudrait pas, on ne traînerait pas la farine chez le boulanger, on ne pétrirait pas, on ne ferait pas cuire ; ce serait bien commode, mais ça ne peut pas venir tout seul, il faut que les gens s'en mêlent. Tout ce qui pousse seul ne vaut rien, comme les chardons, les orties, les épines, et les herbes tranchantes au fond des marais. Et plus on prend de peine, mieux ça vaut ; comme pour la vigne au milieu des pierrailles, sur les hauteurs, où l'on porte du fumier dans des hottes ; c'est aussi bien dur, Jean-Pierre, mais le vin est aussi bien bon. Si tu voyais, en Espagne, dans le midi de la France et le long du Rhin, comme on travaille au soleil pour avoir du vin, tu dirais : « C'est encore bien heureux de rester assis à l'ombre, et d'apprendre quelque chose qui nous profitera toujours ! » Maintenant je te fais retourner et ensemencer par le père Vassereau, et plus tard qui est-ce qui coupera le grain ? qui est-ce qui aura du pain sur la planche ? c'est toi ! Je fais cela parce que tu me plais, mais il faut en profiter. Je ne suis peut-être pas là pour longtemps. Profite, profite !... «

Ces choses m'attendrissaient, et je me donnais de la peine ; j'aurais voulu tout savoir, pour réjouir la mère Balais.

Il faut dire aussi que M. Vassereau n'était pas mécontent de moi, car au bout d'une semaine je connaissais mes lettres, et même il disait tout haut :

« Regardez ce Clavel, un garçon de Saint-Jean-des-Choux, il connaît ses lettres dans une semaine, au lieu que ce grand âne rouge de Materne et ce pendard de Gourdier, depuis trois ans n'ont encore appris qu'à dénicher des merles et à déterrer des carottes dans les jardins après la classe. Ah ! les gueux.... ah ! la mauvaise race ! »

Il se fâchait en parlant, et finissait par tomber dessus, de sorte que l'école était remplie de cris terribles. M. Vassereau répétait sans cesse :

« Si vous êtes pendus un jour, on ne pourra pas me faire de reproches ; car, Dieu merci ! je m'en donne de la peine pour vous redresser. J'use plus de martinets pour ces Gourdier et ces Materne, que pour tous les autres ensemble ; et encore ça ne sert à rien, ils deviennent de pire en pire, et tous les jours on vient se plaindre près de moi, comme si c'était ma faute. »

C'est vers ce temps que M. Vassereau me mit dans la troisième classe des grands, et qu'il me dit :

« Tu préviendras madame Balais de t'acheter une ardoise pour écrire en gros. »

La mère Balais eut une véritable satisfaction d'apprendre que j'avançais.

« Je suis contente de toi, Jean-Pierre, me dit-elle ; tu me feras honneur. »

Tous les gens de la maison, et madame Madeleine elle-même, avaient fini par s'habituer à me voir ; on ne criait plus contre moi. La petite Annette venait à ma rencontre, quand je sortais de l'école, en disant :

« Voici notre Jean-Pierre ! »

J'aurais dû me trouver bien heureux, mais j'avais toujours le cœur gros d'être enfermé ;

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

je ne pouvais pas m'habituer à rester assis deux heures de suite sans bouger. Ah ! la vie est une chose dure, et l'on n'arrive pas pour son amusement dans ce monde.

Combien de fois, en classe, lorsque le temps était beau, que le soleil brillait entre les exemples pendues aux fenêtres ouvertes, et que de petites mouches dansaient en rond dans la belle lumière, combien de fois j'oubliais l'ardoise, l'exemple et les parafes, la vieille salle, les camarades et la grammaire, regardant ce beau jour les yeux tout grands ouverts, comme un chat qui rêve, et me représentant la côte de Saint-Jean-des-Choux : les hautes bruyères violettes et les genêts d'or où bourdonnaient les abeilles; les chèvres grimpant à droite et à gauche dans les roches, allongeant leur long cou maigre et leur petite barbe, pour brouter un bouquet de chèvrefeuille dans le ciel pâle; les bœufs couchés à l'ombre d'un vieux hêtre, les yeux à demi fermés, mugissant lentement comme pour se plaindre de la chaleur. Et nos coups de fouet retentissant dans les échos de Saint-Witt; notre petit feu de ronces déroulant sa fumée vers les nuages; la cendre blanche où rôtissaient nos pommes de terre ; puis les grands bois de sapins tout sombres, descendant au fond des vallées; le bourdonnement de l'eau, le chant de la haute grive à la nuit, les coups de hache des bûcherons dans le silence, ébranchant les arbres... Combien de fois... combien de fois je me suis représenté ces choses !

Tout à coup une voix me criait :

« Clavel, qu'est-ce que tu regardes? »

Et je frémissais, en me remettant bien vite à écrire.

Rarement M. Vassereau me frappait. Il faisait une grande différence entre ses élèves, il ne s'indignait que contre les incorrigibles. Je crois qu'il devinait mes pensées, et qu'il en avait de semblables, les jours de beau temps, pour son village.

A ceux qui viennent du grand air, aux enfants qui, durant des années, ont niché comme les oiseaux autour des bois, il faut du temps pour s'habituer à la cage, oui, il faut du temps ! l'idée de la verdure leur revient toujours, et la bonne odeur des feuilles, des prés, des eaux courantes, leur arrive par-dessus les remparts.

Si nous n'avions pas eu les jeudis, je crois que je serais mort de chagrin ; car, malgré les bonnes soupes de la mère Balais, je maigrissais à vue d'œil. Heureusement, nous avions les jeudis : Demain nous irons au Haut-Bar, au Géroldseck, à la Roche-Plate. Nous irons cueillir des noisettes au fond de Fiquet, nous courrons dans l'ombre des sapins, nous grimperons, nous crierons, nous ferons tout ce que nous voudrons.

Oh ! les jeudis... le Seigneur devrait bien en faire deux par semaine.

Les dimanches, il fallait aller à la messe et aux vêpres, la moitié de la journée était perdue.

Mais les jeudis nous partions de grand matin, et la mère Balais me disait d'avance :

« Demain, il faut que tu coures, Jean-Pierre; je ne veux pas te voir maigrir comme ça. Cette école, c'est bon... c'est très-bon; mais on ne peut pourtant pas s'échiner à rester assis. Les enfants ont besoin d'air. Va courir ! Baigne-toi, mais prends garde d'aller dans les endroits dangereux. Avant de savoir bien nager, il faut se tenir sur les bords. Il n'y a que les bêtes qui se noient. Prends garde ! mais amuse-toi bien... Galope, grimpe; la bonne santé passe encore avant les quatre règles : c'est le principal. »

Elle n'aurait pas eu besoin de me dire tout cela, car j'y pensais deux jours d'avance, et je m'en réjouissais. Nous étions trois : le petit Jean-Paul Latouche, le fils du greffier, Emmanuel Dolomieu, le fils de notre juge de paix, et moi. Annette voulait nous suivre; elle pleurait, elle m'embrassait; mais madame Madeleine ne voulait pas; et nous étions déjà bien loin dans la rue, à courir, que nous entendions encore ses grands cris et ses pleurs.

Emmanuel et Jean-Paul avaient toujours quelques sous dans leur poche ; moi je n'avais qu'une croûte de pain, mais je trouvais plus de noisettes, plus de brimbelles, plus de tout, et nous partagions.

Notre première idée était toujours d'aller nous baigner. Ah ! la rivière de la Zorne, derrière la Roche-Plate, avec ses trembles et ses hêtres, nous connaissait bien, et je pourrais encore vous montrer le bon fond de sable, à droite du vallon de la Cible.

Quel bonheur, mon Dieu ! d'arriver au bord de la roche nue ; de voir l'immense vallée au-dessous, pleine de forêts ; les grandes prairies en bas, la rivière qui frissonne sous les trembles; le sentier creux qui descend dans le sable brûlant, entre les petites racines pendantes où filent des centaines de lézards, et de se mettre à galoper dans ce sentier bordé de hautes bruyères sèches !

Quel bonheur d'entrer dans les pâturages au fond à perte de vue ; de bien regarder si l'on ne découvre pas un garde champêtre avec son chapeau noir et sa plaque d'étain sur le bras, et d'avancer hardiment dans l'herbe jusqu'au cou, les uns derrière les autres, pour ne laisser qu'une petite trace !

Quel plaisir d'arriver au bord de la rivière,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de mettre la main dedans en criant tout bas : « Elle est chaude ! » de jeter bien vite à terre sa petite blouse, d'ôter ses souliers, son pantalon, ses bas, en se cachant et riant, pendant que l'eau siffle et bouillonne sur les cailloux noirs ; puis de se lancer à la file : un... deux... trois... et de descendre le courant comme des grenouilles, sous l'ombre qui tremblote ; tandis que les demoiselles vertes vont en zigzag et font sonner leurs ailes sous la voûte de feuillage !

O le bon temps !

Comme on frissonne en se redressant dans l'écume, comme on se tape l'un à l'autre sur le dos, pour tuer les grosses mouches grises qui veulent vous piquer ; comme on est heureux d'aller, de venir, de se jeter des poignées d'eau ; et puis d'écouter, d'avoir peur du garde !—Comme on espionne !

Et bien plus tard, lorsque vos dents se mettent à claquer et qu'on se dit : « J'ai la chair de poule... sortons ! » et qu'on s'assied dans le sable brûlant, en grelottant, la figure toute bleue, comme on se sent tout à coup bon appétit ; et, si l'on a eu soin d'emporter une croûte de pain, comme on mord dedans de bon cœur ! Dieu du ciel, il y a pourtant de beaux jours dans la vie !

Puis une fois rhabillés, quand on remonte dans le bois, tout frais, tout ragaillardis, en sifflant, et battant les buissons pour dénicher les touffes pâles des noisettes... Parlez-moi d'une existence pareille ! Quand l'école ne serait faite que pour avoir des jeudis, je soutiendrais qu'elle est bonne et qu'elle montre la sagesse du Seigneur.

Et les jours, les semaines, les mois se suivaient ; après le dimanche et le jeudi, l'école ; après l'été, l'automne : la saison des poires et des pommes qu'on range dans le fruitier, la saison où les bois se dépouillent, où de grands coups de vent traînent les feuilles mortes dans les sentiers.

Alors les noisettes, les myrtilles, les faînes sont passées. On croirait que tout va finir. — Et le froid, les premières gelées blanches, l'hiver, les portes fermées, le vieux métier qui va son train, la pluie que le vent chasse dans notre baraque sur la place : tout marche, les ennuis comptent comme le reste.

L'hiver était donc venu, l'hiver avec ses gros flocons, ses longues pluies qui s'égouttent des toits durant des semaines, l'hiver avec la chaufferette et les gros sabots fourrés de la mère Balais, avec les *balayades* du matin, lorsque les femmes, le jupon relevé, poussent la boue d'une porte à l'autre, que les pelotes de neige se croisent dans l'air, qu'on crie, qu'on bataille, qu'on a les oreilles rouges et les mains brûlantes. Une vitre tombe chez M. Reboc, l'avocat, ou chez M. Hilarius, le président... On se sauve... la servante sort... Personne n'a fait le coup !

Ensuite les grands jeudis tout gris de l'hiver, au coin du feu quand la flamme petille, que la marmite chante, qu'on se réunit en bas chez les Dubourg, en filant ; que madame Madeleine parle de la fortune de sa tante Jacqueline de Saint-Witt ; que la mère Balais raconte l'histoire des écluses de la Hollande, où Balais avait des souliers en paille tressée, pendant qu'il gelait à pierre fendre !. . et les rencontres de Torres-Vedras, de Badajoz, des Arapiles, où l'on suait sang et eau.

Et les coups de vent, la nuit, qui s'engouffrent dans la cour, en enlevant les ardoises du colombier ! Alors on raccourcit ses jambes sous la couverture, on se tire l'édredon sur le nez, on écoute : la mère Balais tousse à côté, le coucou des Rivel, en bas, sonne une heure ; on se rendort lentement.

Oui, voilà l'hiver ! Il est bien long au pied des montagnes, et pourtant avec quel bonheur on se rappelle le coin du feu, les bonnes figures empaquetées des voisins, les moufles tirées jusqu'aux coudes, les sabots remplis de peau de lapin, et jusqu'au grand fourneau de l'école, lorsqu'on arrivait un des premiers, au petit jour, avant M. Vassereau, et qu'on se réchauffait en cercle, le petit sac au dos, pendant que la pluie coulait à flots sur les vitres !

Comme on se dit plus tard : » Quand donc ce bon temps reviendra-t-il ? quand serons-nous jeunes encore une fois ? »

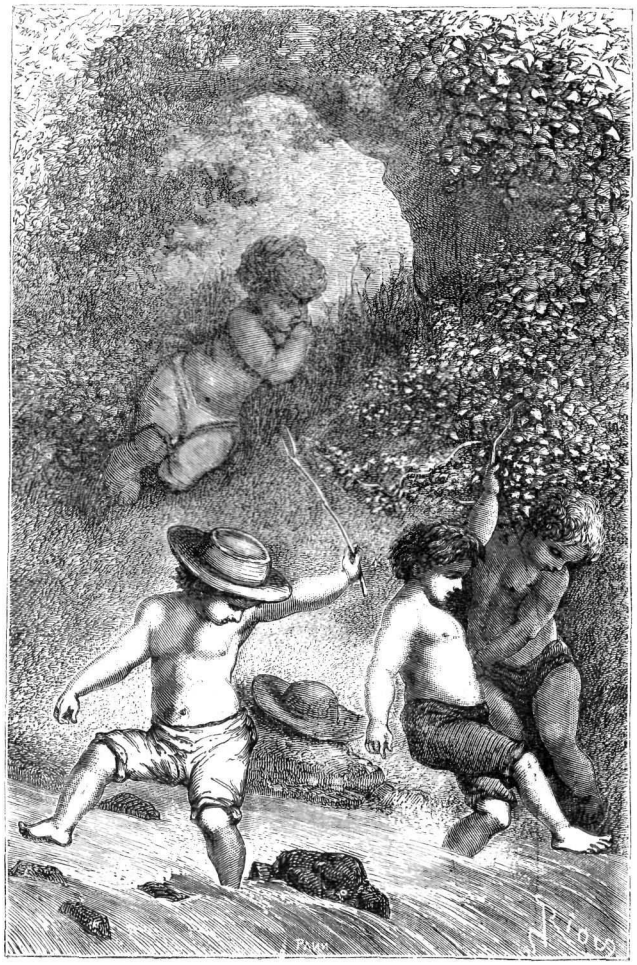
Avec tout cela, j'avançais dans mes classes, et M. Vassereau m'avait choisi pour apprendre les répons de la messe, avec trois ou quatre autres bons sujets. Il nous faisait mettre à genoux au milieu de l'école, et nous répondions tous ensemble ; l'un aidait l'autre. Il disait :

« Clavel, je te préviens que tu seras enfant de chœur ; tu prendras la chemise rouge et la toque de Blanchot, tu chanteras avec Georges Cloutier. Tu viendras tous les dimanches. »

Il me faisait chanter le solfége après dix heures, et cela me remplissait d'orgueil. Les Materne disaient que je flattais M. Vassereau ; madame Madeleine me prenait en considération ; le père Antoine me donnait deux liards pour passer à l'offrande, et la mère Balais se réjouissait de ma bonne conduite.

Souvent M. Vassereau répétait en classe que je marchais sur les traces de Robichon, capitaine au 27e de ligne,—son meilleur élève,—et que je n'avais qu'à continuer.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Descendre le courant, sous l'ombre qui tremblote. (Page 15.)

VI

Cela dura trois ans. J'étais alors l'un des premiers de l'école ; je savais mon catéchisme, j'avais une belle écriture, je connaissais un peu d'orthographe et les quatre règles. Il était temps de faire ma première communion et d'apprendre un état.

La mère Balais me répétait souvent :

« De mon temps, Jean-Pierre, où le courage et la chance faisaient tout, je t'aurais dit d'attendre tes dix-huit ans et de t'engager ; mais je vois bien aujourd'hui ce qui se passe : la vie militaire n'est plus rien ; on traîne ses guêtres de garnison en garnison, on va quelques années en Afrique pour apprendre à boire de l'absinthe, et puis on revient dans les vétérans. »

Emmanuel Dolomieu, le petit Jean-Paul et plusieurs autres de mes camarades étudiaient depuis quelques mois le latin au collége de Phalsbourg, pour devenir juges, avocats, notaires, officiers, etc.

M. Vassereau soutenait que j'avais plus de moyens qu'eux, et que c'était dommage de me laisser en route ; mais à quoi servent les moyens quand on est pauvre ? Il faut gagner sa vie !

Une grande tristesse m'entrait dans le cœur ; mais je ne voulais pas chagriner la mère Balais et je lui cachais mes peines, lorsque vers la fin du printemps il arriva quelque chose d'extraordinaire que je n'ou-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Ah ! dit la mère Balais en se redressant. » (Page 18.)

blierai jamais. Ce matin, huit jours avant ma première communion, on savait déjà que je serais à la tête des autres, que je réciterais l'*Acte de Foi*, et que je ferais les réponses. M. le curé Jacob lui-même était venu le dire à la maison, et le bruit en courait parmi toutes les bonnes femmes de la ville.

C'était un grand honneur pour nous, mais la dépense était aussi très-grande. On parlait de cela tous les jours. Madame Madeleine, qui se mêlait de tout, comptait tant pour l'habit, tant pour le gilet et la cravate blanche, tant pour le pantalon, les souliers et le chapeau ; cela faisait une bien grosse somme, et la mère Balais disait :

« Eh bien ! il faudra faire un petit effort. Jean-Pierre va maintenant apprendre un état ; c'est le dernier grand jour de sa jeunesse. »

Annette, devenue plus grande, s'écriait :

« Puisqu'il est le premier, il doit être aussi le plus beau. »

Moi qui commençais à comprendre la vie, je me taisais.

Et ce matin-là, comme on venait encore de causer en bas, dans la chambre des Dubourg, de cette grosse affaire, pendant que la mère Balais était sortie, sur le coup de huit heures, voilà que la porte s'ouvre, et qu'une grande femme rousse entre avec un panier sous le bras.

Il faisait obscur dans la petite chambre et je ne reconnus pas d'abord cette femme. Ce n'est qu'au moment où, d'une voix criarde

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

comme à la halle, elle se mit à dire : « Bonjour la compagnie, bonjour! Je viens voir notre garçon!» que je reconnus madame Hocquart, ma cousine, celle qui m'avait repoussé trois ans avant à Saint-Jean-des-Choux, en disant que mon père était un gueux.

Elle regardait de tous les côtés. Je n'avais plus une goutte de sang ; j'étais saisi.

« Eh bien ! cria-t-elle en me voyant, eh bien! Jean-Pierre, il paraît que tu te conduis bien?... Ça nous fait plaisir à tous, à tous les parents, à ce pauvre Guerlot : il en avait les larmes aux yeux... Et la Paesal... et le Kôniam !... »

Je ne répondais pas, je me sentais bouleversé.

« Asseyez-vous donc, madame Hocquart, dit madame Madeleine en avançant une chaise, asseyez-vous. Mon Dieu, oui ! on ne peut pas se plaindre. Mais voilà cette première communion... quelle dépense !

—Justement, s'écria la grande Hocquart, nous y avons pensé ! nous avons dit : « Cette brave mère Balais, elle ne peut pourtant pas tout faire ; c'est pourtant notre sang... c'est notre parent ! Alors, tenez... »

Elle leva la couverture de son panier et en tira un habit neuf, une paire de souliers, un pantalon et un gilet.

Madame Madeleine et Annette poussaient des cris d'admiration :

« Oh ! madame Hocquart !

—Oui, oui, nous pensons que ça lui ira bien !

Et comme je restais sombre derrière la table, madame Madeleine me dit :

« Mais avance donc, Jean-Pierre, viens donc remercier ta cousine, cette bonne madame Hocquart. »

Alors je sentis quelque chose se retourner en moi, quelque chose de terrible, et, sans y penser, je répondis :

« Je ne veux pas !

—Comment, tu ne veux pas?

—Non, je ne veux rien ; je ne veux pas d'habits ! »

La mère Hocquart s'était redressée tout étonnée.

« Qu'est-ce qu'il a donc ? fit-elle de sa voix traînarde, qu'est-ce qu'il a donc, notre Jean-Pierre?

—Ah ! cria madame Madeleine, il est fier ; la tête lui tourne à cause des honneurs.

—Hé ! fit la marchande de poisson, c'est dans la famille, cette fierté-là ! Cette fierté-là, c'est ce qui fait les gens riches. »

En ce moment, le bon père Antoine me dit :

« Jean-Pierre, comment, tu ne remercies pas ta cousine ! Tu n'as donc pas de reconnaissance? »

Et comme il parlait, je ne pus m'empêcher d'éclater en sanglots. J'allai me mettre le front contre le mur, en fondant en larmes.

Tout le monde s'étonnait. Le père Antoine, se levant, vint près de moi :

« Qu'est-ce que tu as? me dit-il tout bas.

—Rien.

—Tu n'as rien ?

—Non... je ne veux rien d'eux ! lui dis-je au milieu de mes sanglots.

—Pourquoi ?

—Ils m'ont chassé ; ils ont dit que mon père et ma mère étaient des gueux ! »

Le père Antoine, en m'entendant parler ainsi, devint tout pâle ; et comme madame Madeleine recommençait ses reproches, pour la première fois il lui dit brusquement :

« Tais-toi, Madeleine ! tais-toi ! »

Il se promenait de long en large dans la chambre, la tête penchée. Madame Madeleine ne disait plus rien. Moi je restais le front au mur, les joues couvertes de larmes. La petite Annette, derrière moi, disait :

« Oh ! ils sont pourtant bien beaux, les habits.... Regarde seulement, Jean-Pierre. »

Et comme la mère Hocquart, poussant un éclat de rire aigre, rempaquetait les habits et s'écriait : « Tu n'en veux pas, garçon? Oh ! il ne faut pas pleurer pour ça..., bien d'autres en voudront. Ah ! c'est comme ça que tu remercies les gens ! » comme elle disait cela, riant tout haut et refermant son panier, la porte se rouvrit, et j'entendis la mère Balais s'écrier :

« Eh bien, qu'est-ce qui se passe? Pourquoi donc est-ce que Jean-Pierre pleure?

—Hé ! répondit madame Madeleine, figurez-vous qu'il ne veut pas accepter des habits magnifiques pour sa première communion, des habits que sa cousine Hocquart apporte tout exprès de son village.

—Ah ! dit la mère Balais en se redressant ; pourquoi donc n'en veux-tu pas, Jean-Pierre?

—C'est qu'il se rappelle qu'on a traité son père de gueux à Saint-Jean-des-Choux, répondit brusquement le père Antoine.

—Ah ! ah ! il se rappelle ça.... Et c'est pour ça qu'il ne veut pas de leurs habits ! s'écria la brave femme. Eh bien ! il a raison.... il montre du cœur. »

Et regardant la mère Hocquart :

« Allez-vous-en, dit-elle, on s'est passé de vous jusqu'à présent, on s'en passera bien encore. C'est moi, Marie-Anne Balais, qui veux donner des habits à cet enfant. Allez-vous-en au diable, entendez-vous ? »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La grande Hocquart voulait crier, mais la mère Balais avait une voix bien autrement forte que la sienne, une véritable voix de tempête qui couvrait tout, criant :

» Allez-vous-en, canaille !... vous avez renié votre sang.... Vous méritez tous d'être pendus !... «

En même temps, Rivel et sa femme, et deux ou trois voisines attirées par le bruit, entraient ; de sorte que la marchande de poisson, voyant cela, n'eut que le temps de reprendre son panier et de se sauver, en disant d'un air désolé :

« Ayez donc l'idée de faire le bien.... c'est encourageant.... c'est encourageant ! »

La mère Balais alors vint me toucher l'épaule :

« C'est moi, Jean-Pierre, qui te donnerai des habits, me dit-elle.

—Oh ! m'écriai-je en l'embrassant, de vous... rien qu'une blouse... ce sera bien assez.

—Tu n'auras pas seulement une blouse, fit-elle attendrie, tu auras tout plus beau que les autres. Ne vous inquiétez donc pas tant, madame Madeleine, cet enfant a du cœur; avec du cœur on fait son chemin. »

Ainsi parla cette brave femme, que je regarderai toujours comme ma mère. Et huit jours après, j'avais de beaux habits pour ma première communion, des habits un peu grands, pour servir longtemps. Toute la maison était dans la joie.

Ces choses lointaines me sont revenues tout à l'heure, et j'en ai pleuré ! — C'étaient les derniers beaux jours de l'école, maintenant une autre vie, d'autres soins allaient commencer : la vie d'apprentissage, où l'on ne travaille pas seulement pour soi, mais pour un maître, où l'on est forcé de s'appliquer toujours et de songer à l'avenir.

VII

Deux ou trois jours après ma première communion, la mère Balais me demanda si j'aimais plus un métier qu'un autre. Nous étions justement à déjeuner. Je lui répondis que celui qui me plaisait le plus, c'était l'état de menuisier, parce que rien ne me faisait plus plaisir à voir que de beaux meubles, de grandes commodes, des armoires bien polies, des cadres en vieux noyer, et d'autres objets pareils.

Cela lui plut.

« Je suis contente, me dit-elle, que tu choisisses, car ceux qui prennent le premier métier venu montrent qu'ils n'ont d'idée pour aucun. Et quand on est décidé,—fit-elle en se levant, — autant partir tout de suite. Mets ton habit, Jean-Pierre, je vais te conduire chez le maître menuisier Nivoi, près de la fontaine. Tu ne pourrais jamais être en meilleures mains. Nivoi connaît la menuiserie mieux que pas un autre de la ville. C'est un homme de bon sens ; il a fait son tour de France, il est même resté cinq ou six ans à Paris. Je suis sûre que pour me faire plaisir, il te recevra d'emblée.

Je connaissais le père Nivoi depuis longtemps, avec sa veste de drap gris à larges poches carrées, où se trouvaient d'un côté le mètre et le tire-ligne, et de l'autre la grande tabatière en carton. Sa figure franche, ouverte, ses petits yeux malins me plaisaient. Je n'aurais pas choisi d'autre maître, et je m'habillai bien vite, pendant que la mère Balais mettait son châle.

Nous sortîmes quelques instants après, sans autres réflexions, et nous arrivâmes bientôt chez M. Nivoi, qui possédait une petite auberge à côté de son atelier, en face du magasin de bois et de la fontaine.

L'auberge avait pour enseigne deux chopes de bière mousseuse ; elle était toujours pleine de hussards, qui chantaient pendant que la scie et le rabot allaient en cadence.

Nous entrâmes dans l'atelier vers neuf heures. M. Nivoi, en train de tracer de grandes lignes à la craie rouge sur une planche, fut tout étonné de nous voir.

« Hé ! c'est la mère Balais ! dit-il. Est-ce que la baraque tombe ensemble? En avant les chevilles !

—Non, la baraque est encore solide, répondit la mère Balais en riant. Je viens vous demander un autre service.

—Tout ce qui vous plaira, dans les choses possibles, bien entendu.

—Je le savais, dit la mère Balais ; je comptais sur vous. Voici Jean-Pierre que vous connaissez... le fils de Nicolas Clavel, de Saint-Jean-des-Choux, que je regarde comme mon propre enfant. Eh bien ! il voudrait apprendre votre état ; il est plein de bonne volonté, de courage, et, si vous le recevez, je suis sûre qu'il fera son possible pour vous contenter.

—Ah ! ah ! dit le père Nivoi d'un air grave et pourtant de bonne humeur, est-ce vrai, Jean-Pierre?

—Oui, monsieur Nivoi, je promets de vous contenter, si c'est possible...

—Avec moi, c'est toujours possible, dit le vieux menuisier en déposant sa grande règle sur l'établi, et criant à la porte du cabaret :

—Marguerite ! Marguerite ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Aussitôt la femme de M. Nivoi, une femme assez grande, de bonne mine, habillée à la mode des paysans, ouvrit la porte et demanda :

« Qu'est-ce que c'est, Nivoi?

—Tu vas tirer une bonne bouteille de rouge, et tu la porteras dans la chambre, là-haut, avec deux verres. Madame Balais et moi nous sommes en affaire, nous avons besoin de causer. »

La femme descendit à la cave; et comme l'ouvrier de M. Nivoi, Michel Jâry, sec, maigre, décharné, la figure longue et pâle, cessait de raboter pour nous écouter, M. Nivoi lui dit :

« Hé! Michel, ce n'est pas pour toi que je fais monter la bouteille; tu peux continuer sans gêne, madame Balais ne t'en voudra pas à cause du bruit, ni moi non plus. »

Il dit cela d'un air sérieux, en prenant une bonne prise; et sa femme étant alors devant la porte, sur le petit escalier de bois, avec les deux verres et la bouteille :

« Mère Balais, fit-il, je vous montre le chemin. »

Ils montèrent ensemble dans la chambre qui se trouvait à côté de l'atelier, au-dessus, en forme de colombier. Elle avait une lucarne, et le vieux menuisier, de cette lucarne, en vidant sa bouteille le coude sur la table, voyait tout ce qui se passait en bas. C'est là qu'il restait une partie des matinées, avec son ami, le vieux géomètre Panard, causant de différentes choses qui leur faisaient du bon sens. Ils s'aimaient comme des frères! Et lorsqu'ils avaient vidé leur bouteille chez Nivoi, vers onze heures, ils allaient vider une autre bouteille chez Panard, qui possédait aussi une auberge sur la grande route.

Chez Nivoi, Panard payait la bouteille devant la femme, et Nivoi mettait les douze sous dans sa poche, et chez Panard, Nivoi payait la bouteille, et Panard mettait les douze sous dans sa poche; par ce moyen, les femmes étaient toujours contentes en pensant : « C'est l'autre qui paye, nous avons les douze sous! Avec ces douze sous, ils vidaient leurs caves à tous les deux, sans avoir de trouble dans leur ménage. Et cela montre bien que l'argent n'est pas aussi nécessaire qu'on pense, et qu'avec une trentaine de sous on pourrait faire rouler le commerce.

Mais tout cela n'empêchait pas M. Nivoi d'être un excellent menuisier, un homme d'esprit et de bon sens, qui ne se souciait pas de devenir riche, parce qu'il savait bien que nous finissons tous par aller derrière la bascule, les pieds en avant. Son ami Panard avait les mêmes idées. Je les ai toujours regardés comme des gens très-respectables, amateurs de bon vin.

La mère Balais et M. Nivoi étaient donc montés dans la chambre; moi je restais en bas avec Jâry, qui continuait à raboter, allongeant ses grands bras maigres d'un air de mauvaise humeur.

Je vis tout de suite que nous ne serions pas bons camarades, car au bout d'un instant, s'étant arrêté pour rajuster le rabot, il me dit en donnant de petits coups sur la tête du tranchet :

« Allons, apprenti, commence par ramasser les copeaux et mets-les dans ce panier. »

Je devins tout rouge, et je lui répondis au bout d'un instant :

« Si monsieur Nivoi veut de moi, je reviendrai cette après-midi, et je ramasserai les copeaux.

—Ah! tu as peur de salir tes beaux habits, fit-il en riant. C'est tout simple : quand on s'appelle monsieur Jean-Pierre, qu'on est le premier à l'école, qu'on connaît l'orthographe, et qu'on porte chapeau, de se baisser, ça fait mal aux reins. »

Il me dit encore plusieurs autres choses dans le même genre; comme je ne répondais pas, tout à coup la voix du père Nivoi se mit à crier de la lucarne :

« Hé! dis donc, Jâry, mêle-toi de ce qui te regarde. Je ne te donne pas cinquante sous par jour pour observer si l'on a des chapeaux ou des casquettes. Tu devrais être honteux d'ennuyer un enfant qui ne te dit rien. Est-ce que c'est sa faute, s'il n'est pas aussi bête que toi? »

Aussitôt Jâry se remit à raboter avec fureur; et quelques instants après la mère Balais et M. Nivoi redescendirent l'escalier.

« Eh bien! c'est entendu, disait M. Nivoi; Jean-Pierre viendra tout de suite après dîner et son apprentissage commencera. Je le prends pour quatre ans. Les deux premières années, il ne me servira pas beaucoup, mais les deux autres seront pour les frais d'apprentissage.

—Si vous voulez un écrit? dit la mère Balais.

—Allons donc! entre nous un écrit, s'écria le vieux menuisier. Est-ce que je ne vous connais pas? »

Ils traversaient alors l'atelier.

« Arrive, Jean-Pierre, » me dit la mère Balais.

Et nous sortîmes ensemble.

Dans la rue, M. Nivoi fit quelques pas avec nous, en expliquant que je devais arriver chaque matin à six heures en été, à sept en hiver; — que j'aurais une heure à midi pour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

aller dîner, et que le soir à sept heures je serais libre, ainsi que toutes les journées des dimanches et grandes fêtes.

Ces choses étant bien entendues, il rentra dans l'atelier, et nous retournâmes chez nous.

VIII

Durant six ans, je restai chez le père Nivoi. Que de travail, que de tristesse, et pourtant que de bonheur aussi pendant ces longues années d'apprentissage! Tout revit en moi, tout se réveille! J'entends le rabot courir, la scie crier, le marteau résonner sous le grand toit de l'atelier; j'entends les verres tinter au cabaret voisin, les hussards chanter « *En avant, Fanfan la Tulipe!* » je vois les copeaux rouler sous l'établi ; je les repousse du pied, les joues et le front converts de sueur.

Et le grand Jâry, cet être pâle, maigre, les cheveux ébouriffés, je le vois aussi, je l'entends me donner des ordres : « Apprenti, le rabot! — Apprenti, les clous! — Enlève-moi cette sciure, apprenti, et plus vite que ça.— Qu'est-ce que c'est? tu te mêles d'ajuster... Ha! ha! de bel ouvrage! Comme c'est raboté!... Comme c'est scié!... Le patron va gagner gros avec toi... Il n'a qu'à faire venir du vieux chêne, pour t'apprendre à massacrer! »

Ainsi de suite. Et toujours de la mauvaise humeur, toujours des coups de coude en passant.

« Ote-toi de là, tu ne fais rien de bon! »

Quelle patience, mon Dieu! quelle bonne volonté d'apprendre il faut avoir, pour vivre avec des gueux pareils, sans foi ni loi, sans cœur ni honneur! Plus l'ouvrage est bon, plus ils le trouvent mauvais, plus l'envie leur aigrit le sang, plus ils verdissent et jaunissent. S'ils osaient vous attaquer!... Mais le courage leur manque. Pauvres diables!... pauvres diables!...

Voilà pourtant la vie, voilà le soutien qu'il faut attendre dans ce bas monde.

Le père Nivoi voyait la jalousie de ce mauvais gueux, et quelquefois il s'écriait :

« Hé! Michel, tâche donc d'être plus honnête avec Jean-Pierre. Tu n'as pas toujours été malin pour raboter une planche et pour enfoncer un clou; ça ne t'est pas venu tout seul... Il t'a fallu des années et des années. Et malgré tout, tu n'es pas encore le grand chambellan du rabot et de l'équerre, comme on disait sous l'autre ; tu n'as pas encore deux clefs dans le dos, qui marquent ta grandeur. S'il avait fallu attendre sur toi pour inventer les chevilles, on aurait attendu longtemps. Je te défends d'être grossier avec l'apprenti; je ne veux pas de ça... Tu m'entends? »

Malheureusement, le brave homme n'était pas toujours à l'atelier; il avait des entreprises en ville, et Jâry le voyait à peine dehors, qu'il se vengeait sur moi d'avoir été forcé d'entendre ses plaisanteries.

Au milieu de ces misères, j'avais pourtant quelques instants de bonheur, et mon attachement pour la mère Balais augmentait toujours.

Il ne s'était pas encore passé six mois, que M. Nivoi m'avait permis d'emporter des copeaux à la maison. J'en mettais dans mon tablier tant qu'il pouvait en entrer. Avec quelle joie je criais sous la porte :

« Mère Balais, voici des copeaux ! nous pouvons faire bon feu, le bois ne va plus manquer! »

Elle, voyant la joie de mon cœur, faisait semblant de regarder ces copeaux comme grand'chose :

« Je n'ai jamais vu d'aussi belle flamme, disait-elle. Et puis, ça chauffe, Jean-Pierre, que c'est un véritable plaisir. »

Un peu plus tard, au bout de l'année, connaissant un peu l'état, j'avais arrangé le fruitier d'une manière admirable, par couches de lattes bien solides. C'est à cela que je passais mes dimanches. Et, plus tard encore, la famille Dubourg ayant loué dans les environs de la ville un petit jardin, c'est moi qui construisis leur gloriette; c'est moi qui posai la petite charpente et qui garnis l'intérieur de paillassons, en croisant dehors le treillage pour les plantes grimpantes.

La petite Annette venait me voir et trouvait tout très-beau ; madame Madeleine elle-même me faisait des compliments, et la mère Balais disait sans gêne :

«Jean-Pierre sera le meilleur ouvrier de Saverne; il sera même trop bon pour ce pays. C'est dans les capitales que les maîtres ouvriers doivent aller; c'est là qu'ils s'élèvent et qu'ils finissent même par épouser la fille d'un riche fabricant, soit en clavecins, soit en meubles rares de toute sorte : armoires, commodes, volières. J'ai vu cela cent fois, particulièrement à Vienne en Autriche, et à Berlin, où les gens riches ont l'usage de marier leurs filles avec des ouvriers de bon sens. »

Elle voyait tout en beau, parce qu'elle m'aimait.

Les Dubourg, contents de leur gloriette, ne répondaient rien ; mais je voyais pourtant aux yeux de madame Madeleine qu'elle trouvait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ces éloges trop grands, et qu'elle aurait bien voulu pouvoir en rabattre.

Ce qui fâchait le plus Jâry contre moi, c'étaient les copeaux; car jusqu'alors lui seul les avait pris, pour les donner à l'une de ses connaissances de la ruelle des Aveugles.—Enfin on ne peut pas contenter tout le monde.

Cela dura bien un an de la sorte. Je n'étais pas encore bien adroit dans notre métier, mais assez souvent M. Nivoi m'avait chargé de faire de petits meubles, comme les cassines qu'on nous commandait au collége, et toujours il avait paru content.

« C'est bien, Jean-Pierre, disait-il, cela peut aller; il manque encore la dernière main. Voici des jointures qui ne sont pas assez serrées, cette charnière est trop lâche... la serrure a pris trop de bois... Mais, pour un apprenti, cela marche très-bien. »

Naturellement Jâry, ces jours-là, se montrait encore plus mauvais qu'à l'ordinaire; aussitôt le maître sorti de l'atelier, il tournait en moquerie ses compliments et traitait mon ouvrage de savate. S'il avait pu tout casser et détraquer, il l'aurait fait volontiers; mais il n'osait pas, et regardait seulement en levant ses deux épaules maigres, et disait :

« Ah ! le beau chef-d'œuvre ! Écoutez comme ça s'ouvre, comme ça se ferme ! »

Il faisait aller le couvercle en répétant :

« Cric ! crac ! c'est un meuble à musique... Ça crie... ça chante... ça possède tous les agréments ensemble. On peut mettre des livres dans la cassine, et jouer en même temps de la musique au professeur..... Continue, Jean-Pierre, tu promets, tu promets ! »

Il soufflait dans ses joues, et se tenait les deux mains sur les côtes, comme pour s'empêcher de rire.

On pense si j'étais indigné; je voyais sa méchanceté. Si je n'avais pas eu tant d'égards pour M. Nivoi, pour la mère Balais et tout le monde, j'aurais dit à ce gueux ce que je pensais de lui.

J'avais bien de la peine à me contenir, mais un beau matin la coupe fut pleine, et je vais vous raconter les choses en détail, parce qu'il faut tout expliquer, pour que les honnêtes gens voient clairement de quel côté se trouvent les torts, et qu'ils se disent en eux-mêmes : « C'était trop... cela ne pouvait pas durer... nous en aurions fait autant. »

Voici donc comment la chose finit.

Au commencement de ma troisième année d'apprentissage, quelques jours avant la Sainte-Anne, qui tombe le 27 juillet, un soir, au moment de partir, M. Nivoi me dit, après avoir regardé mon travail :

« Jean-Pierre, je suis content de toi, tu m'as rendu déjà de véritables services, et je veux te montrer ma satisfaction. Dis-moi ce qui peut te faire plaisir. »

En entendant ces paroles, je sentis mon cœur battre. Jâry, qui pendait son tablier et sa veste de travail au clou, se retourna pour écouter. J'aurais bien su quoi répondre, mais je n'osais pas. Et comme j'étais là tout troublé, le père Nivoi me dit encore :

« Hé ! tu n'as jamais rien reçu de moi, Jean-Pierre ! »

En même temps il tirait de sa poche une grosse pièce de cinq francs, qu'il faisait sauter dans sa main, en disant :

« Est-ce qu'une pièce de cinq francs ne t'irait pas, pour faire le garçon? Réponds-moi hardiment; qu'est-ce que tu penses d'une pièce de cinq francs dans la poche de Jean-Pierre ? »

Mon trouble augmentait, parce que depuis longtemps j'avais une autre idée, une idée qui me paraissait magnifique, mais qui devait coûter cher. Je n'osais pas le dire, et pourtant, à la fin, ramassant tout mon courage, je répondis :

« Monsieur Nivoi, mon plus grand bonheur est d'abord de savoir que vous êtes content de moi; oui, c'est une grande joie, principalement à cause de la mère Balais...

—Sans doute, sans doute, fit-il attendri; mais toi, qu'est-ce que tu voudrais, qu'est-ce que tu pourrais désirer?

—Eh bien ! monsieur Nivoi... Mais je n'ose pas?

—Quoi?

—Eh bien, ce qui me ferait le plus de plaisir, ce serait de montrer de mon travail à la mère Balais. »

Et comme M. Nivoi écoutait toujours :

« Nous avons à la maison une vieille table qui boîte, lui dis-je, une table ronde et pliante; il faut mettre quelque chose sous un pied, pour l'empêcher de boîter. Et si c'était un effet de votre bonté de m'en laisser faire une autre, elle arriverait juste pour la Sainte-Anne.

—Oh ! oh ! s'écria le père Nivoi d'un air à moitié de bonne humeur, à moitié fâché, sais-tu bien ce que tu me demandes ? Une table, une table ronde; du vieux noyer encore, bien sûr ?

—Oh non ! en chêne.

—En chêne... c'est bon... en chêne... mais... et ton travail pendant huit jours, dix jours, tu comptes ça pour rien !

—Oh ! je travaillerais le soir, monsieur Nivoi, je reviendrais après la journée deux ou trois heures. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Alors il parut réfléchir et toussa deux ou trois fois dans sa main sans répondre, et seulement ensuite il dit :

« C'est pour la fête de la mère Balais?

—Oui.

—Et cette idée t'est venue comme ça?

—Oui, ce serait mon plus grand bonheur.

—Eh bien! soit, fit-il, j'y consens; tu travailleras le soir, et je te laisse le choix du bois. Arrive, il ne fait pas encore nuit, entrons au magasin. »

Aussitôt Jâry sortit et nous entrâmes au magasin. Il y avait de belles planches, et je regardais du vieux poirier qui m'aurait bien convenu, mais c'était trop cher. Je venais de prendre du chêne, quand M. Nivoi s'écria :

« Bah! puisque nous sommes en train de faire de la dépense, autant que ce soit tout à fait bien. Moi, Jean-Pierre, à ta place, je choisirais ce poirier. »

Cela me fit une joie si grande, que je ne pus seulement pas répondre; je pris la planche sur mon épaule, et nous rentrâmes dans l'atelier, où je la posai contre le mur. Tout ce que j'avais souhaité depuis deux ans arrivait. Je me représentais le bonheur de la mère Balais.

Je voyais déjà dans cette planche les quatre pieds, le dessus, le tour; je voyais que ce serait très-beau, que j'en aurais même de reste, et tout cela me serrait le cœur à force de contentement et d'attendrissement. Il ne m'était jamais rien arrivé de pareil; et dans le moment où je sortais en refermant l'atelier, M. Nivoi, qui voyait sur ma figure tout ce que je pensais, me demanda :

« Est-ce que tu reviendras travailler ce soir?

—Oh! oui, monsieur Nivoi, si vous voulez bien.

—Bon, bon, on mettra de l'huile dans la lampe. »

Je retournai chez nous tellement heureux, que j'arrivai dans notre petite allée sans le savoir. Je ne pensais plus qu'à ma table, et, tout de suite après le souper, j'allai prendre mes mesures et me mettre au travail.

Le plan de cette table était si bien dans ma tête que, au bout du troisième jour, toutes les pièces se trouvaient découpées et dégrossies; il ne fallait plus que les assembler, les raboter et les polir. M. Nivoi, deux ou trois fois le soir, vint me voir à l'œuvre; il examinait chaque pièce l'une après l'autre sur toutes les faces, en fermant un œil, et finalement il me dit :

« Eh bien! Jean-Pierre, maintenant que l'ouvrage avance, je dois te dire que tu as joliment profité de tes deux ans d'apprentissage, et que, pour être juste, au lieu de recevoir du vieux poirier, c'est toi qui me devrais encore du retour. »

Je petillais de joie, cela m'entrait jusque dans les cheveux.

« Enfin, dit-il, j'espère que tu me récompenseras par ton travail.

—Monsieur Nivoi, je serai votre ouvrier tant que vous voudrez! m'écriai-je; je ne mérite pas vos bontés.

—Tu les mérites cent fois, dit-il; tu es un bon ouvrier, un brave cœur, et, si tu continues, tu seras un honnête homme. Va, mon enfant, la mère Balais sera contente, et je le suis aussi. »

Il sortit alors, et cette nuit j'avançai tellement l'ouvrage, que toutes les pièces étaient jointes vers les dix heures, excepté le dessus. Le lendemain je fis le dessus; je repassai tout à la couronne de prêle, et j'appliquai le vernis pour commencer à polir la nuit suivante.

Personne ne savait rien de tout cela chez nous; la surprise et la joie devaient en être d'autant plus grandes. Mon cœur nageait de bonheur. Je n'avais qu'une crainte, c'était qu'on apprît quelque chose par hasard; et plus le moment approchait, plus mon inquiétude et ma satisfaction augmentaient.

Jâry, durant ces huit jours, n'avait rien dit; seulement il serrait les dents et me regardait d'un mauvais œil. Moi, je ne disais rien non plus.

Ma table déjà construite se trouvait dans un coin éloigné de l'établi. En entrant, le matin du jour où je devais commencer à polir, je regarde pour voir si le vernis avait séché, et qu'est-ce que je vois? un trou gros comme les deux poings dans la planche du milieu sur le bord.—Je devins tout pâle, et je tournai la tête. Jâry riait en dessous.

« Qu'est-ce qui a fait ça? lui dis-je.

—C'est le gros rabot, répondit-il en éclatant de rire; il ne faut pas mettre les beaux ouvrages sous la planche aux rabots, parce que quand les rabots tombent, ils font des trous.

—Et qu'est-ce qui a fait tomber le gros rabot?

—C'est moi, dit-il en riant plus fort; j'en avais besoin. »

A peine avait-il répondu : « C'est moi! » que je tombai sur le gueux comme un loup. J'avais la tête de moins que lui, ses mains étaient larges deux fois comme les miennes, mais du premier coup il fut culbuté, les jambes pardessus la tête, et je lui posai les genoux sur la poitrine, pendant qu'il me serrait en criant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le grand Jâry. (Page 24.)

« Ah ! brigand... ah ! tu oses !...

—Oui, j'ose, lui dis-je, » en écumant et lui donnant des coups terribles sur la figure.

Nous roulions dans les copeaux, il allongeait ses larges mains calleuses pour m'étrangler ; mais ma fureur était si grande, que malgré sa force j'avais presque fini par l'assommer, lorsque le père Nivoi et trois hussards accoururent à nos cris, et m'arrachèrent de dessus lui, comme un de ces dogues qu'il faut mordre pour les faire lâcher. Ils me tenaient en l'air par les bras et les jambes, j'avais des tremblements et des frémissements.

Le grand Jâry se leva en criant :

« Je te rattraperai ! »

Mais à peine avait-il dit : « Je te rattraperai ! » que je me lâchai d'une secousse, et que je le bousculai sur la table comme une plume. Il criait :

« A l'assassin !... à l'assassin !... »

Il fallut m'arracher encore une fois, et m'entraîner dans la chambre voisine. Le père Nivoi demandait :

« Qu'est-ce que c'est ?

Alors, fondant en larmes, je lui dis :

« Il a cassé ma table exprès.

—Ah ! il a cassé ta table ! fit-il ; le gueux... le lâche !... Ah ! il a cassé ta table exprès... Eh bien ! tu as bien fait, Jean-Pierre. Mais il peut se vanter d'en avoir reçu... Voilà pourtant la colère d'un honnête homme qu'on vole. »

Les hussards me regardaient tout surpris et se disaient entre eux :

« Tonnerre ! c'est pire qu'un chat sauvage ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il m'arrivait même d'aller danser les dimanches. (Page 26.)

La femme de M. Nivoi venait de porter dans l'atelier un baquet d'eau fraîche, où Jâry se lavait la figure. Je l'entendais gémir ; il disait :

« Je ne travaillerai plus avec ce brigand, il a voulu m'assassiner. »

En même temps, il sanglotait comme un lâche, et M. Nivoi étant retourné le voir, lui dit :

« Tu as reçu ton compte... c'est bien fait. Tu ne veux plus travailler avec cet enfant, tant mieux ! C'est une bonne occasion pour moi d'être débarrassé d'un envieux, d'un imbécile. Va te faire panser chez M. Harvig. Tu pourras revenir ce soir ou demain, si tu veux, pour recevoir ton arriéré. Mais tu ne rentreras pas dans l'atelier ; tu viendras dans cette chambre, car si Jean-Pierre te voyait, il te déchirerait.

—Lui ! cria Jâry.

—Oui, lui ! Ne crie pas si haut, il est encore là ; les hussards le retiennent, mais il pourrait s'échapper. »

Nous n'entendîmes plus rien ! Quelques instants après, M. Nivoi revint en disant :

« Le gueux est parti. J'ai regardé le trou de la table ; nous allons changer tout de suite la planche du milieu, Jean-Pierre, et demain tout sera prêt pour la fête de la mère Balais. Ainsi console-toi, sois content, tout peut être réparé ce soir. »

Je me remis alors, et je fus bien étonné de voir que j'avais battu le grand Jâry. Je pensai en moi-même : « Ah ! si j'avais su cela plus tôt, tu ne m'aurais pas tant ennuyé depuis deux ans, mauvais gueux ! J'aurais commencé par

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

où j'ai fini; mais il vaut mieux tard que jamais. »

IX

Tout marche. Ma grande bataille contre Jâry était passée depuis quelques mois ; un autre compagnon, un joyeux Picard, qui riait, chantait et rabotait ensemble, avait remplacé le gueux ; nous vivions comme des frères.

M. Nivoi me donnait alors la moitié de la journée d'un ouvrier, sept francs cinquante centimes par semaine, que je remettais le samedi soir à la mère Balais, avec quel bonheur, je n'ai pas besoin de le dire ; mais elle me forçait toujours de garder quelques sous pour le dimanche :

« Un ouvrier doit avoir quelque chose dans sa poche, disait-elle; il ne doit pas être comme un enfant. Si l'occasion se présente d'accepter un verre de vin, il doit pouvoir le rendre. »

Je comprenais qu'elle avait raison, et je ne restais en arrière avec personne. Il m'arrivait même d'aller danser les dimanches hors de la ville, au *Panier-Fleuri*. Nous prenions du bon temps ; les filles de Saint-Witt, de Dosenheim ou d'ailleurs, en rentrant des vêpres, ne manquaient jamais de s'arrêter là ; quelques filles de Saverne y venaient aussi ; la clarinette, le trombone, le fifre, les éclats de rire et le bruit des canettes retentissaient sous les pommiers en fleurs.

Que voulez-vous ? C'est la jeunesse ! Ceux qui veulent qu'on ait toujours été majestueux, ne se souviennent de rien. Moi, j'aimais à danser, et puis, en rentrant le soir, à rêver tantôt à Marguerite, tantôt à Christine.

Une chose qui m'étonne, c'est que dans ce temps je ne songeais plus à la petite Annette ; nous étions devenus en quelque sorte étrangers l'un à l'autre; je la regardais comme une demoiselle ; elle me regardait peut-être comme un simple ouvrier, je n'en sais rien. C'était une personne un peu fière, attachée à ses devoirs, et rieuse tout de même. De temps en temps, par exemple, le soir, en me voyant revenir du travail, elle me criait :

« Hé ! Jean-Pierre, arrive donc, nous avons des beignets... Arrive ! »

Elle m'en apportait de tout chauds, en disant d'un air joyeux :

« Ouvre la bouche. »

C'était comme au premier temps de la jeunesse. Mais les dimanches elle se mettait bien ; elle ne faisait plus attention à Jean-Pierre en bras de chemise, et semblait se considérer comme au-dessus d'un menuisier, d'un charpentier ou de tous autres gens de métier. — Jamais elle ne venait au *Panier-Fleuri*.

Moi, je m'imaginais avoir de l'amour pour la fille du garde champêtre Passauf, la grande Lisa, que j'avais distinguée, Dieu sait pourquoi ! Je la promenais même autour du jardin après chaque valse, en me disant :

« C'est mon amoureuse ! »

Voilà pourtant comme on se forge des idées ! Et deux ou trois mois après, quand Lisa Passauf partit pour aller en condition à Paris avec sa sœur, je me regardai comme un être désespéré. Je m'écriais en moi-même :

« Jean-Pierre, tu ne connais pas ton désespoir, c'est le bonheur de ta vie qui vient de partir ! »

Mais huit jours après j'avais une autre danseuse, Charlotte Mériau, la fille du jardinier, et huit jours après encore une autre.

Au commencement de l'été suivant, mes années d'apprentissage étant finies, je reçus la journée entière de l'ouvrier ; l'aisance entra dans notre petite chambre du troisième. La mère Balais disait que nous achèterions notre blé nous-mêmes à la halle, que nous ferions cuire notre pain chez le boulanger Chanoine, et que nous aurions une petite règle pour marquer les miches.

Elle voulait aussi faire ses provisions de légumes secs, avoir des pommes de terre à la cave et du bois au grenier ; car de tout acheter en détail, cela revient trop cher.

J'étais heureux de voir que, au lieu de rester à la charge de cette brave femme, ma seconde mère, j'allais enfin lui devenir utile et soutenir ses vieux jours. Oui, cette satisfaction dépassait toutes les autres.

Deux ans se passèrent de la sorte, sans rien amener de nouveau ; mais en 1847, les changements, les grands changements arrivèrent. On rencontre des années pareilles dans la vie. Tout ce qu'on avait senti n'était rien. Cela ressemble à ces graines abandonnées sous la terre ; on ne les voit pas, elles sont comme mortes ; mais tout à coup le printemps arrive, et les voilà qui s'étendent vers le ciel.

Je me souviens que, juste au commencement du printemps, un matin que je travaillais avec le Picard en chantant et rabotant, nos trois fenêtres ouvertes sur la petite place de la Fontaine ; je me souviens que de temps en temps nous regardions les servantes arriver en petite jupe, la cruche ou le cuveau sous le bras, et se mettre à causer entre elles, en attendant leur tour. Le temps était très-beau,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

la fontaine brillait au soleil comme un miroir; des files de vaches et de bœufs venaient s'abreuver, et puis levaient leurs mufles roses, d'où l'eau tombait goutte à goutte comme de véritables diamants, ou bien ils se sauvaient en dansant et levant les jambes de derrière, ce qui faisait pousser des cris aux servantes. Des enfants venaient aussi faire boire des chevaux et galopaient au milieu de tout cela; les fouets claquaient, les filles caquetaient et le Picard disait de bonne humeur :

« Voici la grosse Rosalie, la servante du cafetier, avec sa cruche. Ha! ha! ha! la gaillarde! Regarde ces bras, Jean-Pierre; voilà ce qu'on peut appeler une belle femme! Et l'autre donc, la fille du cordonnier; celle-là connaît toutes les histoires de la ville, elle en a pour deux heures avant de remplir sa cruche, »

Ensuite, tout en chantant, nous nous remettions à travailler. Le spectacle, les coups de fouet, les beuglements, les éclats de rire et les cris allaient leur train.

Et dans un de ces moments où nous regardions en reprenant haleine, de bien loin, du côté de la halle, je vois venir une jeune fille que je ne connaissais pas; elle avait une robe lilas, elle était en cheveux, elle s'avançait d'un bon petit pas, et longtemps d'avance je me disais :

« Quelle jolie fille! quelle est bien mise, et comme elle est bien faite! comme elle marche bien! »

J'ouvrais les yeux, pensant: «Je ne l'ai jamais vue, elle n'est pas de Saverne; mais c'est pourtant une ouvrière. Ce n'est pas une dame. «

Plus je la regardais, moins je la reconnaissais, quand tout à coup je vis que c'était Annette. Elle portait de l'ouvrage dans notre rue, à la dame de M. le commandant Tardieu; et je m'aperçus alors pour la première fois qu'elle était belle, qu'elle avait de beaux yeux bleus, des cheveux noirs très-beaux, des joues fraîches et riantes, enfin qu'elle était tout ce que j'avais vu de plus agréable. Cela me surprit tellement, que je recommençai tout de suite à pousser le rabot, dans un grand trouble, pour n'avoir pas l'air de l'avoir vue.

Et comme j'étais là, penché sur mon ouvrage, Annette en passant,—ce qui n'était jamais arrivé,—regarda dans notre atelier, en criant d'une voix gaie :

« Hé! bonjour, monsieur Jean-Pierre! Vous travaillez donc toujours, monsieur Jean-Pierre? »

Elle disait cela par plaisanterie. J'aurais dû répondre : « Eh! oui, mademoiselle Annette. Vous allez porter de l'ouvrage quelque part? » Nous aurions ri ensemble; mais alors je devins tout rouge et je me mis à bégayer je ne sais plus quoi, de sorte qu'Annette me regardait étonnée, et que le Picard se mit à dire :

« Il ne faut pas vous étonner, mademoiselle Dubourg, ce garçon est amoureux, mais tellement amoureux qu'il en perd la tête. »

Elle, alors, se dépêcha de partir en criant : « Ah! pauvre Jean-Pierre! » et riant comme une folle.

J'étais presque tombé de mon haut, en entendant ce que disait le Picard; et quand elle fut partie, je criai :

« Picard, vous êtes une vraie bête de dire des choses pareilles; vous allez me rendre malheureux pour toute ma vie.

Et même je m'assis sur le banc, la tête entre les mains, avec des envies de pleurer. J'étais désolé, j'aurais voulu me sauver. Le Picard, après m'avoir regardé quelques instants, dit :

« Écoute, Jean-Pierre, je n'ai voulu faire qu'une plaisanterie; mais je vois maintenant que j'avais raison.

—Non, ce n'est pas vrai!

—Si ce n'est pas vrai, pourquoi donc te fâches-tu?

—C'est que je suis honteux de ta bêtise.

—Ah! fit-il, tu n'as pas besoin de te désoler pour moi; je serais dix fois plus bête, que je ne m'en porterais pas plus mal. »

Avec un imbécile pareil, on ne pouvait pas raisonner, et je me remis à l'ouvrage en pensant :

« Mon Dieu! maintenant je n'oserai jamais rentrer chez nous! »

Il me semblait que tout était peint sur ma figure, et que madame Madeleine, en me rencontrant par hasard dans l'allée, allait tout voir d'un coup d'œil. J'avais bien tort; le soir, Annette ne pensait plus à rien. Qu'est-ce que cela pouvait lui faire? Quelle fille n'a pas entendu dire : « Ce garçon est amoureux! »

Tout se passa comme à l'ordinaire. Je montai chez nous sans rencontrer personne. Vers huit heures, les Dubourg ouvrirent leur fenêtre en bas sur la rue, pour renouveler l'air. La mère Balais, après souper, descendit leur raconter les histoires du marché. Deux autres voisines vinrent s'asseoir sur le banc à notre porte, causant de la Pâques et de la Trinité, du tronc des pauvres, de la vieille Rosalie, qui recevait tant du bureau de bienfaisance, etc.

Madame Madeleine balaya la chambre, Annette monta travailler pour elle, et, comme je descendais tout craintif, elle me cria :

« Bonsoir, Jean-Pierre! »

Je fus tranquillisé, je bénis le Seigneur de l'aveuglement des autres.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mais le lendemain, le surlendemain et tout le reste de la semaine, voyant qu'Annette ne faisait pas attention à moi, qu'elle cousait, qu'elle allait et venait, montait et descendait sans tourner la tête lorsque je la regardais; qu'elle me disait toujours : « Bonjour, Jean-Pierre! »— « Bonsoir, Jean-Pierre! » ni plus ni moins qu'avant, alors je m'écriai dans le fond de mon cœur :

« Qu'est-ce que ça signifie? Elle ne m'aime pas du tout! Elle me parle comme l'année dernière! »

J'étais désolé, j'aurais voulu la voir changer. Heureusement l'idée me vint que six ou huit mois avant, je n'avais de plaisir qu'à manger des châtaignes avec la grosse Julie Kermann, en me figurant que j'étais amoureux d'elle.

« C'est justement comme Annette, me dis-je, elle ne sait rien, c'est encore une véritable enfant. Mais plus tard, dans six mois, un an, elle verra que je suis un bon ouvrier, que je mérite l'estime d'une honnête fille, et que nous serions heureux d'être mariés ensemble. Le père Antoine a toujours eu de la considération pour moi; et qu'est-ce que madame Madeleine peut souhaiter de mieux que de m'avoir pour gendre? Je ne suis pas riche, mais je gagne mes cinquante sous par jour. M. Nivoi m'estime de plus en plus; il m'augmentera l'année prochaine, et qui sait? le bonhomme se fait vieux; il n'a plus la vivacité de sa jeunesse, il peut avoir besoin de quelqu'un qui le remplace pour aller acheter ses madriers dans les scieries, et pour ses autres affaires autour de la ville. Il lui faudra tôt ou tard un honnête ouvrier, un homme de confiance, capable de mesurer, de calculer, d'établir un devis et de conclure un marché. Si ce n'est pas maintenant, ce sera dans quelques années; il pourra d'abord me donner un intérêt, ensuite m'associer à ses affaires; c'est tout simple, c'est tout naturel. Alors, Jean-Pierre, avec ta petite femme, gentille, économe, ton vieux père Antoine, ta belle-mère, madame Madeleine, qui sera devenue raisonnable, et ta bonnne vieille mère Balais, qui vous aimera tous et que vous respecterez de plus en plus, alors au milieu de cette famille, quel homme pourra se glorifier d'être plus heureux que toi sur la terre? Sans parler des enfants, que nous élèverons dans le travail et le bon exemple, et qui feront la joie de tout le monde. »

Je me disais ces choses en rabotant, en sciant, en clouant. Je voyais tout d'avance sous mes yeux; cela vivait, cela marchait comme sur des roulettes; et, dans ma joie intérieure j'enlevais des étèles larges comme la main, je serrais les lèvres, je n'entendais plus seulement chanter le Picard, je ne rêvais qu'à mon idée durant des heures et des heures. La voix joyeuse du père Nivoi pouvait seule m'éveiller :

« Hé! Jean-Pierre, s'écriait-il, halte!... halte!... Tu vas tout déraciner avec ton rabot; le plancher et le toit en tremblent. En voilà un gaillard qui vous abat de la besogne!... C'est comme une scierie... ça ne s'arrête jamais. »

Alors je riais en m'essuyant le front, et je le regardais tout attendri.

« Oui, disait-il, en prenant une grosse prise selon son habitude, je suis content de toi, Jean-Pierre; on trouve rarement un ouvrier aussi courageux. »

Ensuite il voyait le travail, et trouvait tout bien; j'étais sûr d'avoir une augmentation à la fin de l'hiver, et je sentais aussi qu'elle serait méritée, ce qui doublait mon plaisir.

La mère Balais seule avait deviné quelque chose. Souvent, le matin, en me voyant devant mon petit miroir à m'arranger les cheveux, à me faire un joli nœud de cravate, à retrousser mes petites moustaches, à me brosser du haut en bas, plutôt deux fois qu'une,— ce que je n avais jamais fait avant,—elle me regardait en clignant de l'œil d'un air malin, et disait :

« Tu deviens coquet, Jean-Pierre. Hé! hé! je voudrais bien savoir pourquoi ça t'a pris tout d'un coup. Oh! tu es beau, va... Tu n'as pas besoin de tant te regarder... On te trouvera gentil... sois tranquille. »

Et comme je devenais rouge :

« Il n'y a pas de mal à ça, faisait-elle, au contraire; il ne faut pas rougir... c'est naturel... ça montre que l'esprit vous vient et qu'on respecte les gens. Moi, j'ai toujours aimé les respects. Un jeune homme qui vous respecte, c'est bien, ça vous flatte; on pense : « Il est timide, il est tout à fait bien. »

Quand elle me disait des choses pareilles, j'aurais voulu sauter par la fenêtre; je devinais sa malice, et ça me donnait des fourmis dans le dos.

Mais une seule chose m'inquiétait véritablement, c'était la conscription, qui devait venir un an après. Par bonheur, sous Louis-Philippe, en 1847, on avait la paix; les remplaçants ne coûtaient pas plus de mille à douze cents francs en Alsace, et d'ailleurs un grand nombre de numéros étaient bons.

Je pouvais gagner, et même en perdant, avec l'aide du vieux maître, en m'engageant à rester, j'aurais trouvé du crédit. Cela pouvait retarder le mariage; mais lorsqu'on a des chan-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ces de gagner, et que même en perdant il vous reste de l'espoir, lorsqu'on est amoureux et qu'on voit tout en beau, rien ne vous gêne, rien ne vous arrête; ce qui vous ennuie, on n'y pense pas, et ce qui pourrait tout renverser d'un coup, vous paraît contraire au bon sens.

X

Un soir, après le travail, je rentrais chez nous; il faisait encore un peu jour, le soleil s'étendait sur les toits; la ruelle des Deux-Clefs était sombre, et de loin nos petites fenêtres au rez-de-chaussée brillaient comme une lanterne. Il devait se passer quelque chose d'extraordinaire à la maison, car madame Madeleine n'avait pas l'habitude de brûler sa chandelle par les deux bouts.

Comme je m'approchais, me demandant : « Qu'est-ce que cela peut être? » la mère Balais sort de l'allée en criant d'un air joyeux :

« Dépêche-toi, Jean-Pierre, c'est grande fête ce soir. »

Et presque aussitôt, Annette, sur le pas de la porte, me dit :

« Ah! Jean-Pierre, si tu savais.... la tante Jacqueline vient de mourir. »

Alors j'entre tout surpris; des choses pareilles vous étonnent, on ne voit pas tout de suite les grands changements que cela fait. J'entre donc dans la petite chambre basse, et je vois à gauche le vieux métier, qu'on a reculé contre le mur, — les écheveaux, les pièces de toile, et même les perches à crochets par-dessus, pêle-mêle, pour faire de la place;—et à droite, près du poêle, la table déjà mise, avec une belle nappe blanche, sept ou huit couverts autour, et trois chandelles qui brillent, garnies de fraises en papier dans la bobèche.

La cuisine était en feu. La mère Rivel, qui passait pour une bonne cuisinière, et qui même avait cuisiné douze ans chez Bischof, à l'hôtel de l'*Aigle*, avant son mariage, la mère Rivel aidait madame Madeleine. Elles avaient un grand plat de saucisses au bord de l'armoire, une dinde farcie à la broche, et quelques bouteilles de vin cacheté sur le buffet.

Enfin c'était une véritable noce, comme je n'en avais jamais vu. Le père Antoine, assis sur son banc, les jambes croisées, me tendait les bras en s'écriant :

« Jean-Pierre, cette pauvre vieille tante Jacqueline est partie; elle n'a pas eu le temps de rien donner à l'église. Quelle chance ! »

Voilà pourtant ce qu'un honnête homme, un homme de cœur, est capable de penser quand la richesse arrive.— Il m'embrassait, et quelques secondes après, il me dit :

« Va t'habiller! Je vais aussi mettre mon bel habit marron. Le capitaine Florentin et sa femme, madame Frentzel, la mère Balais, et mon vieux camarade Villon, l'armurier, sont invités ce soir. Si nous avions su, j'aurais fait aussi prévenir Nivoi, mais la nouvelle n'est arrivée que sur les trois heures. »

Alors il ne put s'empêcher de rire, en disant :

« Dieu merci, j'en ai tissé des aunes de toile, j'en ai fait ma bonne part, j'en avais assez! »

Il levait les mains. Annette, déjà tout habillée, disait :

« Ah! maintenant je puis dire aussi : J'avais assez de couture. »

Et madame Madeleine, de la cuisine criait :

« Oui, oui, il était temps! Mais nous allons pouvoir nous donner nos aises.— Madame Rivel, mettez du beurre dans la casserole. Voici le sel et le poivre. Il ne faut plus rien épargner. »

Je sortis au milieu de tous ces propos, bien content de savoir que la mère Balais était invitée. Je me réjouissais du bonheur des Dubourg, et je me fis la barbe, en rêvant à tout cela, me figurant bien que madame Madeleine allait devenir plus fière, mais sans voir jusqu'où pouvait s'étendre sa folie.

Enfin, après avoir mis une chemise blanche et mes beaux habits, je descendis. La chambre était déjà pleine d'invités. Le capitaine Florentin riait tout haut :

« Ha! ha! ha! disait-il, quelle bonne idée cette vieille tante a eue d'amasser pour vous! Vous méritiez bien ça, monsieur Dubourg. »

Et le père Antoine expliquait comment la chose s'était faite. Il avait mis sa grande capote marron, sa grosse cravate noire; le col de sa chemise lui remontait jusqu'au haut des oreilles, et de temps en temps il s'écriait, en prenant un air grave :

« C'était une bonne femme!... Oui, nous la plaignons bien... Mais voyez pourtant la justice, monsieur Florentin; elle en voulait à Madeleine à cause de son mariage avec un simple ouvrier; elle amassait pour l'Église, et, dans les plus mauvais jours, jamais l'idée ne lui serait venue de nous donner un liard. Mais il faut que tout finisse par être juste; maintenant tout va nous revenir. La justice dans ce monde est pourtant quelque chose d'admirable.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Oh ! oui, criait madame Madeleine de la cuisine, et nous ferons dire des messes. Le Seigneur est juste à la fin des fins. »

Annette avait pensé tout de suite qu'il faudrait des habits de deuil.

La mère Balais descendit dans sa belle robe à grandes fleurs vertes. Madame Frentzel, petite et ronde comme un œuf, était la plus maligne ; elle faisait semblant de croire à la désolation de madame Madeleine, et disait :

« Il faut se consoler.... il faut se consoler.... nous sommes tous mortels !... »

Le père Villon arriva le dernier. C'était un fin renard, et qui paraissait grave en entrant ; mais quand il s'aperçut qu'on ne pleurait pas la tante, alors il rit et dit au père Antoine :

« Mon pauvre vieux Dubourg, je me souhaiterais un petit malheur comme le vôtre : un oncle ou bien une tante de quatre-vingt-dix-neuf ans et trois quarts, avec des arpents, des houblonnières, des vignes, n'importe ! La plantation ne me ferait rien ; j'accepterais tout en gros, les yeux fermés. »

Ils prirent ensemble une bonne prise, en souriant.

Madame Madeleine, étant allée s'habiller, revint au moment où la mère Rivel servait les saucisses, et l'on se mit à table.

Tout le monde avait bon appétit. Tantôt on parlait des vertus de la tante, tantôt des prés, des vergers, de la houblonnière. Et puis on plaignait le malheureux sort des gens, qui sont forcés de tout abandonner à la fin de leurs jours.

Le capitaine Florentin disait qu'on héritait aussi dans les régiments, après chaque bataille, et qu'on vendait les effets des morts à l'encan. Mais le principal, c'était toujours les prés, les vergers, et l'argent placé sur bonne hypothèque.

« Nous irons voir tout cela demain, disait le père Antoine. On aura posé les scellés.... mais nous sommes les plus proches parents.... Madeleine était la seule nièce.

—Oui, disait madame Madeleine, ma mère n'avait qu'une sœur, la pauvre tante Jacqueline de Saint-Witt ; et moi je n'avais ni frère ni sœur, j'étais unique. »

Alors on admirait cela.

Moi j'écoutais. Jamais cette tante Jacqueline n'était venue voir les Dubourg, je ne la connaissais pas, je ne pouvais donc pas beaucoup la plaindre ; et la suite de l'héritage ne me venait pas non plus à l'esprit, j'étais content.

Mais vers la fin du souper, quand madame Madeleine se mit à dire : — que maintenant, Dieu merci, la famille des Dubourg allait avoir son véritable rang ; que mademoiselle Annette, leur fille unique, n'aurait plus besoin d'aller habiller des personnes qui valaient moins qu'elle ; que plus d'un ingénieur, plus d'un avocat, plus d'un notaire serait heureux de l'obtenir en mariage ; qu'elle serait une dame, aussi bien que madame une telle, qui n'avait pas le quart de leurs biens ; que ce n'était pas difficile d'apprendre à porter chapeau, à mettre des châles et des dentelles ; qu'Annette le saurait bien vite !...—quand j'entendis cela, et que je vis que c'était la pure vérité, tout à coup je regardai Annette, qui riait en entendant ces belles choses, et, malgré le vin que j'avais bu, je me sentis froid. Au même instant la mère Balais me jetait un coup d'œil si triste, que j'aurais voulu pousser un cri et me sauver de là.

Ce qui m'étonne, c'est d'avoir eu la force de cacher mon trouble. Mais on trinquait, on buvait à la santé des braves gens ; on regardait le père Villon découper la dinde et sortir les châtaignes, de sorte que pour les autres ma pâleur et mon désespoir n'étaient rien. La mère Balais, seule, avait tout compris. Elle ne répondit qu'un mot à madame Madeleine en souriant :

« Oui, dit-elle, vous avez bien raison, madame Dubourg, il est mille fois plus facile d'apprendre à mettre des châles et des chapeaux, que d'apprendre à s'en passer, quand on en a porté longtemps. »

Les autres riaient.

Je buvais coup sur coup. J'avais besoin de cela pour me soutenir.

Ce souper dura jusque vers onze heures. Alors tout le monde partit. Le père Antoine, sur la porte, avec la chandelle allumée, criait :

« Bonne nuit ! Bonne nuit ! »

Et le capitaine Florentin, appuyé sur madame Frentzel, s'en allait dans la ruelle sombre, répondant par des éclats de rire et des : « Bonsoir, la compagnie !... Ha ! ha ! ha ! ça va bien !... »

Moi, je montai dans ma chambre. La mère Balais me suivait sans dire un mot. Maintenant je voyais clair, je savais que toutes mes espérances étaient perdues.

En haut, je battis le briquet, j'allumai nos deux lampes et je dis :

« Bonsoir, mère Balais.

—Bonne nuit, mon enfant, répondit-elle.

J'entrai dans mon cabinet en refermant la porte. Ensuite, seul, assis sur mon lit, en face de ma lampe, je fis des réflexions terribles qui ne finissaient plus. Je me rappelai tout ce qui

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

m'était arrivé depuis le commencement de ma vie... Je maudis mon sort!... Je me rappelai ce qu'avait dit la veuve Rochard : « qu'il aurait mieux valu pour moi suivre mon père! » et je trouvai qu'elle avait raison.

Ce qui m'avait paru si heureux, lorsque la mère Balais était venue me prendre, me parut le plus grand malheur : « Elle n'avait qu'à me laisser, m'écriai-je en moi-même, je serais mort de faim... Tant mieux! Ou, si j'avais résisté, je serais bûcheron, ségare, hardier, schlitteur; je couperais des troncs, je mangerais de la viande une fois l'an, je serais à moitié nu, je souffrirais le froid, la neige, le vent, la pluie... qu'est-ce que cela fait? Je ne connaîtrais rien d'autre; je ne serais pas si misérable! Maintenant tout est fini. J'étais bien fou de croire qu'Annette pourrait m'aimer; elle ne pense qu'à devenir une dame; madame Madeleine ne rêve que d'ingénieurs, d'avocats, de notaires; M. Dubourg n'a pas de courage, il fait ce qu'on veut! »

Toutes ces idées me passaient par la tête comme une rivière débordée. Les heures sonnaient, je ne bougeais pas; j'aurais voulu pleurer, mais le temps des pleurs était passé; je sentais un poids sur ma poitrine, qui m'écrasait le cœur; c'était mille fois pire que de sangloter.

Au petit jour, je me levai pour sortir. En passant, la mère Balais, qui venait de mettre un jupon, me cria :

« Jean-Pierre, tu sors? »

—Oui, lui répondis-je, l'ouvrage est pressé; M. Nivoi m'a dit de revenir aussitôt le jour.... Je déjeunerai là-bas.

—C'est bien, » fit-elle.

Je descendis et je me mis à courir la ville au hasard. Les portes et les volets étaient encore fermés; les ouvriers des champs partaient, la pioche sur l'épaule.

« Bonjour, Jean-Pierre.

—Bonjour, » leur disais-je.

J'avais besoin de fraîcheur, cela me faisait du bien.

A six heures, j'allai comme à l'ordinaire me remettre à mon travail. M. Nivoi vint à l'atelier. Je lui racontai l'héritage des Dubourg. Il trouva que c'était heureux, et dit que ces braves gens méritaient un pareil bonheur, surtout le père Antoine. Je ne répondis pas, le chagrin m'accablait.

A midi, je sortis; mais au lieu d'aller dîner à la maison, j'entrai dans le cabaret des *Trois-Rois*, boire une bouteille de vin, sans envie de manger. Je retournai prendre la scie et le rabot vers une heure; la fièvre me consumait.

Le soir, il fallut pourtant aller souper. J'avais ramassé tout mon courage; par bonheur, en arrivant devant chez nous, la mère Rivel me dit que les Dubourg étaient partis pour Saint-Witt, en voiture. Cela me soulagea; j'aurais eu de la peine à voir ces gens!

XI

Je montai notre escalier marche par marche, appuyé sur la rampe, en pensant :

« Pourquoi n'es-tu pas seul au monde? ce serait bientôt fini! »

Et comme j'arrivais en haut lentement, j'entendis quelqu'un me dire :

« C'est toi, Jean-Pierre, je t'attends depuis une heure. »

Alors, levant les yeux, je vis la mère Balais, son vieux mouchoir jaune autour de la tête, et son grand bras maigre qui tenait la lampe pour m'éclairer.

« Tu ne montes pas vite, fit-elle.

—Non, lui dis-je, je suis bien las! »

Nous étions entrés dans la mansarde, où quelques braises brillaient encore sous la cendre dans le poêle; la petite table m'attendait aussi, la soupière au milieu, recouverte d'une assiette. La mère Balais m'avança sa chaise et s'assit sur le banc en face. Elle me regardait:

« Je n'ai pas faim, lui dis-je.

—C'est égal, mange un peu. »

Mais c'était au-dessus de mes forces. Je restais là, les bras pendants, sans avoir le courage de lever ma cuiller. Cela dura bien quelques minutes, et tout à coup la mère Balais me dit avec douceur :

« Tu l'aimes donc bien, mon pauvre enfant? »

Ces paroles me déchirèrent le cœur. Je me penchai le front sur la table en sanglotant.

« Tu l'aimes depuis longtemps? fit-elle.

—Depuis toujours, mère Balais, lui répondis-je, depuis toujours ; mais principalement depuis le commencement du printemps. »

Et je lui racontai ma surprise, le jour où le Picard et moi nous l'avions vue passer dans la rue de la Fontaine; comme je l'avais trouvée belle d'un coup, tellement belle que ma vue en était éblouie, et que je frissonnais en moi-même sans oser lever les yeux; comme elle s'était penchée à la fenêtre de l'atelier, en criant : « Hé! vous travaillez donc toujours, monsieur Jean-Pierre? » et mon grand trouble, mes

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Annette, l'amoureuse à Jean-Pierre

craintes en rentrant le soir; puis mes espérances... l'idée qu'elle pourrait m'aimer un jour... que c'était presque sûr... et qu'alors j'enverrais la bonne mère Balais, un matin, faire ma déclaration, et que...

Mais je ne pus continuer. Ces pensées m'étouffaient, et je me remis à pleurer comme un enfant.

La mère Balais, pendant que je parlais, m'écoutait et disait tout bas :

« Oui... oui... c'est ça... c'est toujours comme ça!... Et l'on est heureux... bien heureux!... Et tout serait arrivé comme tu dis, Jean-Pierre; Annette t'aurait aimé, elle aurait vu que tu méritais son amour, elle aurait vu que pas un autre, à Saverne, n'était un aussi brave garçon que toi... Je dis brave et beau! car c'est la vérité! Tout serait arrivé dans l'ordre, et nous aurions tous été réunis dans la joie; la vieille Balais aurait bercé les enfants, elle se serait promenée toute fière, le petit poupon sur le bras... Ah! quel malheur! »

Et, m'entendant pleurer, elle s'écriait :

« Et c'est ce gueux d'argent qui fait tout le mal... Ah! gueux d'argent, quand tu viens par une porte, le bonheur s'en va par l'autre.— Ce matin, ils sont partis pour voir leur argent. Ils avaient avec eux ce grand pendard de Breslau, cette espèce d'avocat de deux liards, ses gros favoris bien peignés et sa moustache cirée comme un tambour-major. Ils l'emmènent pour estimer les biens; et lui, le gueux, il est déjà sur la piste de la dot!... Quels imbéciles, ces Dubourg! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Allons, Jean-Pierre, embrassons-nous. » (Page 37.)

En entendant cela, je regardais la mère Balais toute pâle ; mais elle ne faisait plus attention qu'à sa propre désolation, et s'écriait, ses deux grands bras maigres en l'air :

« Ah ! les imbéciles, ils se croient riches maintenant... Ils pensent qu'ils ne verront jamais le fond du sac ! Madeleine et la petite Annette m'ont aussi invitée ce matin... Elles voulaient me faire voir leur argenterie, leurs bijoux, mais je n'ai pas voulu... Tout cela n'est pas assez riche pour mes yeux... J'en ai vu bien d'autres !... Qu'est-ce que leur héritage ? De la misère auprès de ce que Marie-Anne Balais peut se vanter d'avoir eu dans son temps ! Ah !.... nous en avons hérité en Espagne.... nous en avons hérité des colliers de perles et de diamants, des chapelets de sequins, des piastres doubles et quadruples, or fin, vert et rouge ; et des voitures de meubles, d'habits, de chasubles qui reluisaient comme le soleil, de saints ciboires, de vieux tableaux qui valaient des mille et des mille francs !... Et qu'est-ce que nous en avons fait ? Nous avons fait comme ces Dubourg ont l'air de vouloir faire : nous avons tout avalé, tout dépensé, tout jeté par les fenêtres... Oui !... Et la mère Balais que tu vois, Jean-Pierre, sans se glorifier, était encore une autre femme que mademoiselle Annette ; elle avait d'autres cheveux, d'autres yeux, d'autres dents ; elle était grande et belle ; Balais en était fier, il pouvait en être fier devant toute l'armée.—Eh bien ! de tout ça, qu'est-ce qui reste ? Excepté quelques vieux filous qui prêchaient la discipline et l'ordre, en emplissant les four-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

gons de leur corps d'armée, — et qui sont devenus plus tard des calotins, — excepté ceux-là, tous les autres, la belle Marie-Anne en tête, ont fini par scier du bois, rétamer des casseroles, récurer des chaudrons, ou vendre des pommes et des poires sous la halle, bien heureux encore d'avoir un peu de braise dans la chaufferette en hiver! Et celui qui méprisait l'argent, qui ne voulait que des royaumes, des palais, des empires, a fini par avoir un rocher au milieu de la mer, et une baraque en papier goudronné! Voilà, Jean-Pierre, ce qui montre qu'un sou gagné par le travail vaut mieux qu'un sac de louis trouvé dans la fosse d'un mort. Ça devrait faire ouvrir les yeux aux gens; on devrait comprendre qu'un honnête ouvrier comme toi, un brave garçon, vaut bien un chenapan comme ce Breslau. »

Elle parlait bien, mais je savais ces choses. Combien de fois elle m'avait raconté ses malheurs, et puis le mal des autres ne guérit pas le nôtre.

L'idée de ce Breslau m'avait retourné le sang; je restais la tête sur la table, songeant à ce que j'avais déjà souffert sans justice, et me disant :

« Pourquoi, malheureux, es-tu dans ce monde? »

Elle avait aussi fini par se taire; et le silence durait depuis quelque temps, quand je sentis qu'elle se penchait en me prenant la tête dans ses mains, et qu'elle m'embrassait.

« Tu ne parles pas, Jean-Pierre, disait-elle tout bas. Tu souffres trop, n'est-ce pas, mon pauvre enfant? Il faut pourtant savoir à cette heure ce que nous allons faire.

—Il faut que je parte, lui dis-je sans bouger, il faut que je m'en aille!

—Que tu t'en ailles! dit-elle tremblante; où donc?

—Loin... bien loin!...

—Oh! non, s'écria la brave femme, tu ne peux pas t'en aller... c'est trop, Jean-Pierre... Et moi, je ne peux pourtant pas te suivre... je suis trop vieille maintenant. »

Alors je levai la tête en la regardant comme un désespéré. Les cheveux me dressaient sur le front, et je lui dis :

« Si vous voulez, je resterai... Mais s'il arrive, l'autre... si je le vois... malheur!... tout sera fini! »

Et comme elle me regardait dans l'étonnement de l'épouvante, je lui tendis les bras en m'écriant :

« Oh! mère Balais, pardonnez-moi... Je vous aime, je vous aime plus que ma vie!... Je vous dois tout. Je voulais rester... soutenir votre vieillesse.... C'était mon bonheur de penser à cela. Mais si je vois l'autre, je le tuerai!... »

Il faut que ma figure ait eu quelque chose de bien désolé, car cette pauvre vieille mère se mit à fondre en larmes. En même temps, elle criait :

« Tu as raison, Jean-Pierre, oui, tu as raison... Je te connais!... A quoi donc est-ce que je pensais? mon Dieu! Si ce n'était pas celui-là, ce serait un autre. Tu partiras... oui, Jean-Pierre, tu as raison! Et ne crains rien, va, nous nous reverrons... je ne suis pas si vieille qu'on pense; je conserve encore de la force pour dix, quinze ans... Nous serons encore une fois ensemble... plus tard... plus tard!... C'est moi qui veux te choisir une femme, une brave femme; et les petits enfants nous les aurons tout de même... Seulement il faut du courage... il faut du temps! »

Nous nous tenions embrassés, et nous sanglotions tous les deux.

« Vous êtes ma mère! lui disais-je.

—Oui, je suis ta bonne vieille mère Balais, faisait-elle. Je n'ai plus que toi, toute ma joie est en toi. Tu vas partir... c'est dur!... Tu iras à Paris... tu deviendras un bon ouvrier; et qui sait... j'irai peut-être... oui, j'irai si c'est possible... un jour!... Nivoi m'a déjà dit que tu devrais aller à Paris; je ne voulais pas, j'avais d'autres idées; maintenant je suis contente. J'irai voir Nivoi, tu n'as pas besoin de t'en mêler. »

D'entendre cette brave femme, si ferme, si courageuse, sangloter, cela m'arrachait le cœur. Jamais je n'aurais cru pouvoir supporter une chose pareille.

A la fin, elle ne disait plus rien; et, ses deux longues mains sur la figure, les coudes sur la table, elle rêvait à ses misères depuis trente ans; les larmes lui coulaient lentement sur les joues, sans un seul soupir.

Moi, voyant cela, j'aurais tout voulu détruire. Je prenais le genre humain en horreur, et moi-même, et tous ceux que je connaissais. Des mille et mille pensées me traversaient l'esprit; je trouvais tout abominable.

Onze heures sonnèrent au milieu de ce grand silence; alors la pauvre vieille fit un soupir, et sortit son mouchoir de sa poche pour s'essuyer la figure, en disant :

« Eh bien! Jean-Pierre... bonsoir, mon enfant. »

Je ne pus retenir un cri, et je tombai de nouveau dans ses bras en répétant :

« Pardonnez-moi, mère Balais, pardonnez-moi!

—Mais tu n'as rien fait, disait-elle, tu n'es

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cause de rien, mon pauvre enfant, je te pardonne de bon cœur. C'est le mauvais sort ! Si je pouvais t'en donner un meilleur que le mien, va, ça me serait bien égal de souffrir un peu plus... Mais il est temps d'aller nous coucher. Embrasse-moi encore une fois et allons nous coucher. »

Alors, l'ayant embrassée longtemps, je rentrai dans ma chambre et je m'étendis sur mon lit, dans la désolation. Quelques instants après, je vis aux fentes de la porte que la mère Balais venait de souffler la lampe.

Ces choses se passaient au mois de juin 1847: je ne les oublierai jamais !

XII

J'ai souvent pensé que les femmes ont plus de courage que nous, dans les grands chagrins de la vie; au lieu de se laisser abattre, elles soutiennent encore nos forces et nous relèvent le cœur. Mais c'est égal, les femmes comme la mère Balais sont rares. Le lendemain, elle paraissait déjà plus ferme, et pendant le déjeuner elle me dit :

« Écoute, Jean-Pierre, j'ai beaucoup réfléchi cette nuit, et maintenant tout cela me paraît très bien. Dans le premier moment, l'idée de te voir partir m'a porté un coup; mais tôt ou tard il aurait fallu prendre la même résolution. Qu'est-ce que tu peux apprendre ici? Ce n'est pas à Saverne qu'on peut devenir un bon ouvrier; il faut voir le monde, il faut regarder l'ouvrage des maîtres. Et puis la conscription nous aurait gênés; c'était un moment bien difficile à passer. »

Elle parlait de la sorte d'un air tranquille, et moi je faisais semblant de la croire; mais je voyais bien, à ses yeux pleins de larmes et à sa voix tremblante, qu'elle disait cela pour me consoler.

Enfin elle mit son châle et sortit en me disant :

« Je vais chez Nivoi. »

C'était un dimanche. Longtemps j'attendis son retour, songeant à nos misères. On sonnait à l'église pour la messe, et les souvenirs du bon temps, quand j'étais assis devant le chœur, à côté de la petite Annette, me revenaient : le chant des orgues, notre sortie au milieu de la foule, le contentement de la famille en rentrant pour dresser la table; la mère Balais, qui me disait dans l'allée : « Arrive, nous avons quelque chose de bon ! » et la petite Annette qui criait : « Nous avons aussi quelque chose de bon ! » Ah ! c'était encore la veille... Que le bonheur passe vite, mon Dieu! qu'il passe vite et qu'on souffre en y pensant plus tard !

Vers onze heures, la mère Balais rentra.

« J'ai tout arrangé, dit-elle. Nivoi trouve tout bien. Il aurait voulu te garder jusqu'à la fin du mois, pour avoir le temps de chercher un autre ouvrier; mais il est si content de te voir suivre ses conseils, que le reste ne lui fait rien. Voici ton arriéré, qu'il m'a remis tout de suite, ce sera pour la route; et j'ai retenu ta place à la diligence en passant, pour demain soir à cinq heures; voici le billet. Tout va bien. Maintenant je vais chercher ce qu'il te faut : des chemises neuves, deux bonnes paires de souliers, c'est le principal.

—Ah ! mère Balais, lui dis-je, quel courage vous avez !

—Bah ! fit-elle, quand on est décidé, Jean-Pierre, il vaut mieux aller vite. J'ai voyagé, Dieu merci ! je sais ce qu'il faut. »

Elle avait l'air de me sourire; moi, tout ce que je pouvais faire, c'était de ne pas sangloter. Il fallut pourtant se mettre à table, et se donner l'air de dîner comme tous les jours. Nous n'osions pas nous regarder l'un l'autre, et pour chaque parole il fallait se raffermir d'avance, de peur d'éclater d'un coup.

A la fin elle me dit :

« Est-ce que tu n'iras pas voir M. Vassereau, Jean-Pierre? Tu sais qu'il t'aime bien. »

Et je lui répondis tout de suite :

« J'y vais. Oui, mère Balais, j'aurais été capable de l'oublier. »

En même temps, je pris mon chapeau et je descendis. J'étais content de sortir, car de rester là, sans pouvoir crier, c'était trop terrible. A la porte des Dubourg, la mauvaise idée me vint de tout casser. Ce n'est pas seulement à cause de moi, c'est principalement à cause de cette bonne, de cette brave mère Balais, que je leur en voulais. Mais aussitôt, pensant qu'ils se moquaient bien à cette heure de leur vieille baraque, je sortis; et me rappelant que j'allais voir M. Vassereau, un des hommes que je respectais le plus en ville, cela me rendit un peu de calme.

Il faisait très-chaud. Dans la ruelle des Orties, derrière les jardins, tout bourdonnait le long des haies touffues. Ces choses sont encore sous mes yeux!

Quelques instants après j'arrivais dans la petite cour, et, en haut, sur le palier, je voyais au fond de la chambre à gauche,—par la porte ouverte au large,— mon vieux maître d'école encore à table, au milieu de sa famille. L'office divin, le temps d'ôter la robe de chantre et la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

toque, de les suspendre dans la sacristie et de revenir à la maison, avaient retardé son dîner, comme tous les jours de fête.

Il était là tout autre que dans la salle d'école, en bonnet de coton noir et bras de chemise, à cause de la grande chaleur ; il tenait sa petite fille sur un de ses genoux, et lui pelait gravement une pomme.

« Eh ! c'est Clavel, dit-il en m'apercevant au haut de l'escalier.

—Oui, monsieur Vassereau ; je viens prendre congé de vous.

—Ah ! tu t'en vas ?

—Je vais à Paris, monsieur Vassereau ; un ouvrier doit voir Paris au moins une fois. »

Il m'avait fait asseoir. La femme et les enfants écoutaient. Lui m'approuvait, disant qu'il avait toujours été content de moi, et que ma visite lui faisait plaisir.

« Conduis-toi bien, disait-il, conserve le respect de la religion, n'oublie pas tes devoirs de bon chrétien, et tu réussiras. »

Enfin, au bout d'une demi-heure, comme je me levais, il me conduisit jusqu'à la porte, en m'embrassant; ce qui me soulagea le cœur, car l'estime et l'amitié des honnêtes gens vous font toujours du bien.

« Bon voyage, Clavel ! dit-il encore du haut de l'escalier; bon voyage et bonne santé !

—Merci, monsieur Vassereau. »

Et je remontai la ruelle, heureux d'avoir reçu les bons souhaits d'un si brave homme.

Il pouvait être alors deux heures. Je voulus profiter du restant de la journée pour aller voir aussi M. Nivoi. Je redescendis donc la ruelle jusqu'à la place de la Fontaine; et le vieux menuisier, qui se trouvait avec son ami Panard dans la chambre au-dessus de notre atelier, — pendant que les hussards, en bas, chantaient, riaient, buvaient, et jouaient aux quilles le long du magasin de bois, — le vieux menuisier, qui me voyait venir de loin, comme je passais sous sa fenêtre, me cria :

« Jean-Pierre, par ici ! »

Je traversai l'atelier et je montai. La bouteille était là comme toujours, entre les deux verres à moitié pleins.

« Un verre, Marguerite ! » criait M. Nivoi dans l'escalier.

Et, me voyant entrer :

« Eh bien ! tu pars ! s'écria-t-il; à la bonne heure ! »

Je saluai M. Panard, qui me dit aussi que j'avais raison. Ensuite, madame Marguerite ayant apporté un verre, on le remplit et nous bûmes à notre santé.

« Vois-tu, Jean-Pierre, me disait M. Nivoi, c'est à Paris qu'un bon ouvrier doit aller; c'est là qu'il peut apprendre son état à fond. Les plus malins en province, ceux qui se croient uniques, sont étonnés, en arrivant là-bas, d'en trouver par douzaines de leur espèce, et beaucoup d'autres encore capables de leur en remontrer pour enfoncer les chevilles et détacher les étèles.

—Oui, disait M. Panard, c'est là qu'on peut s'élever. Les étrangers le savent bien, car la ville est pleine d'Allemands, d'Anglais, de Russes, d'Italiens et d'Espagnols qui s'en vont, au bout de quelques années, faire parade chez eux de ce qu'ils ont appris chez nous. »

C'étaient deux bons vieux camarades, qui s'entendaient sur tout; ce que l'un disait, l'autre l'approuvait tout de suite; et les dimanches ils avaient le nez tout rouge, à force de s'entendre.

Je restai là jusqu'à sept heures. Le père Nivoi voulait me retenir à souper. Quand il apprit que je partais le lendemain à cinq heures, il me promit d'arriver au bureau des messageries, avec une lettre de recommandation pour son ancien patron, M. Braconneau, rue de la Harpe, n° 70.

En me reconduisant, il me serra encore un écu de cinq francs dans la main ; et comme je ne voulais pas le recevoir, ayant déjà mon compte :

« Ton compte, c'est bon, dit-il; mais cet écu, c'est pour mon plaisir à moi que tu vas le prendre; c'est pour boire un coup à la santé du père Nivoi sur la route. Tu ne peux pas me refuser ça. »

J'acceptai donc; puis, étant rentré chez nous, je racontai mes visites à la mère Balais, qui parut contente. Elle avait déjà vidé sa grande malle pour y mettre mes effets; et ceux qui nous auraient vus pendant le souper ne se seraient jamais figuré que le plus grand chagrin nous accablait tous les deux, parce que nous parlions de mon voyage comme d'une chose naturelle et qui devait arriver tôt ou tard; seulement, nous avions espéré le retarder, et le moment était venu plus tôt que nous ne pensions.

Oui, voilà ce que nous disions ! Mais cette nuit-là, sachant qu'il faudrait partir le lendemain, que ma place était retenue, que je ne reverrais peut-être jamais Annette, ni celle qui m'avait recueilli, qui m'avait nourri de son travail, élevé, aimé comme son propre enfant, ni la vieille maison où j'avais passé mon enfance, ni la vieille ville, ni la côte, ni les bois, je versai des larmes bien amères; et j'entendais la brave femme, ma seconde mère, tousser de temps en temps tout bas, comme quand quel-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que chose vous étouffe, puis se lever doucement, aller à l'armoire, écouter du côté de ma chambre. J'aurais voulu lui faire croire que je dormais, mais ce n'était pas possible!

Le matin, au petit jour, lorsque j'ouvris ma porte, elle était déjà là devant ma malle, assise, les mains croisées sur ses genoux. Rien que de nous regarder, nous aurions voulu recommencer nos cris. Mais elle avait pourtant plus de courage que moi, car elle me souriait toujours.

« Tu ne m'oublieras pas, Jean-Pierre, » fit-elle.

Quand j'entendis cela, je me sauvai de nouveau dans ma chambre, éclatant en sanglots comme un malheureux. De se quitter quand on est riche, ce n'est rien; mais pauvre, lorsqu'on ne sait pas ce qu'on deviendra, voilà ce qui vous déchire. Ah! quelle mauvaise idée elle avait eue de me prendre à Saint-Jean-des-Choux, pour le bonheur qu'elle méritait! Des gueux, en faisant leurs mauvais coups, ont quelquefois plus de chance que les honnêtes gens en faisant le bien, et c'est à cause de cela que, à moins d'être un véritable bandit, il faut absolument croire en Dieu. Où donc serait la consolation sans cela? Les brigands auraient raison d'être des brigands, on ne pourrait rien leur répondre; tous les honnêtes gens seraient des bêtes!

Enfin, ces retards ne peuvent pas toujours durer; il faut pourtant que je raconte mon départ de Saverne, et c'est le plus pénible. Il faut tout dire, il faut se rappeler les grandes misères aussi bien que les bonheurs : c'est la vie.

A quatre heures, la mère Balais avait fait ma malle; elle était fermée. Moi, je l'avais regardée en l'aidant. Elle m'expliquait tout et je l'écoutais : c'était comme la voix de ma propre mère. Elle devait aussi bien voir dans mes yeux ce que je pensais; elle paraissait plus contente, de temps en temps elle disait :

« Sois tranquille, Jean-Pierre, sois tranquille, nous nous reverrons dans le bonheur. Tout cela n'a qu'un temps. »

Et je lui répondais « Oui! » tout bas.

« Tout finit par bien aller, disait-elle, pourvu qu'on ait du courage. Maintenant, moi, je suis tout à fait remise. Mais le moment approche, Jean-Pierre, il ne faut pas être en retard. Tiens, mets ça dans ta poche, mon enfant; prends garde de le perdre.

—Qu'est-ce que c'est? lui demandai-je étonné.

—Tu n'auras pas de l'ouvrage tout de suite en arrivant à Paris, fit-elle; il te faut un peu d'argent pour attendre. J'avais mis ça de côté, dans la crainte d'une maladie... et puis l'idée de la conscription... C'est soixante francs.

—Et vous?

—Oh! moi, tiens, regarde... l'argent ne me manque pas. »

Elle me montrait notre petite boîte, avec cinq ou six pièces de cinq francs.

« Oh! je ne m'oublie pas! » fit-elle.

J'étais comme étourdi. Je l'embrassai, et puis j'enlevai la malle sur mon épaule, et nous sortîmes. Dans la rue nous marchions l'un près de l'autre sans rien nous dire.

En arrivant près des messageries, nous vîmes de loin le père Nivoi, qui nous attendait sous la porte cochère. Il fit quelques pas à notre rencontre, en s'écriant :

« Vous arrivez juste, ça ne peut plus tarder. »

Il me remit en même temps la lettre pour M. Braconneau, et je la serrai dans la poche de ma veste.

Un grand trouble me possédait : je voyais ma malle sur cinq ou six autres; les gens entrer et sortir; j'entendais le père Nivoi répéter que c'était bien, que tout irait bien, que je montrais du caractère; mais, comme la voiture ne venait pas, la mère Balais et moi nous étions là tous les deux à demi morts.

De temps en temps, en nous regardant, nous nous faisions de la peine l'un à l'autre, à cause de notre épouvante. Elle ne pouvait plus rien dire. Et comme nous étions ainsi, voilà qu'on entend tout au loin la trompette du conducteur, et que la grosse voiture, avec ses paquets, sa large bâche, ses quatre chevaux gris-pommelés, et ses conscrits à calotte rouge sur l'impériale, paraît au haut de la grande rue. Tout le monde crie :

« La voilà!

—Allons, Jean-Pierre, embrassons-nous, » me dit le père Nivoi.

Moi, je jetai les yeux sur la mère Balais; elle me tendait les bras et voulait parler, mais elle ne disait rien. Alors je la pris, je la serrai... c'était comme un étranglement.

Le bruit sourd de la diligence approchait, ensuite il se tut; les grelots des chevaux tintaient à la porte. J'entendais les cris des voyageurs, je sentais la main du père Nivoi sur mon épaule, qui me tirait en parlant; mais je ne comprenais rien, je ne pensais plus à rien, je serrais toujours ma pauvre vieille mère Balais.

A la fin, je ne sais pas comment nous nous étions séparés, et moi dans la diligence, avec six ou sept conscrits qui chantaient en buvant de l'eau-de-vie. Je me retournai en criant :

« Mère Balais! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Elle était appuyée contre la porte. Nivoi essayait de l'entraîner, mais elle ne voulait pas. Moi, je rouvrais pour descendre, quand tout à coup la grosse voiture se balança lourdement et partit avec un bruit terrible : le conducteur sonnait de la trompette, les toits en équerre défilaient, quelques passants se retournaient, en se serrant contre les murs; puis le ciel parut, le bouquet de vieux sapins verts se montra sur notre droite, avec un petit carré de vigne; nous étions hors de Saverne, nous grimpions la côte, la voiture se ralentissait; et bien loin par-dessus les forêts, je voyais Saint-Jean-des-Choux, mon premier nid abandonné. Le souvenir de mon père, le pauvre bûcheron, me revint, et malgré les conscrits qui riaient et chantaient, je courbai la tête sur les genoux et je pleurai.

Ah ! que de choses me revenaient !...

Plus haut, à mi-côte, près de la belle fontaine, où descend le sentier de Saint-Jean-des-Choux, la petite porte derrière s'ouvrit, et le conducteur s'écria :

« Ceux qui veulent monter avec moi par la traverse, pour se dégourdir les jambes? »

Les conscrits descendirent; je restai seul dans la diligence, montant au pas la grande route tournante. Les chevaux soufflaient. Quelques voyageurs traversaient les bruyères à droite, avec le conducteur; moi, penché sur le bord de la petite lucarne, je regardais à gauche le beau vallon de la Schlittenbach, la maison de M. Leclerc au fond, son pavillon sur le rocher, les grands bois, les ruines du Haut-Barr et du Géroldseck dans les nuages; et puis au loin l'immense plaine d'Alsace, toute bleue, et le vieux Saverne au pied de la côte, ce vieux Saverne où j'avais passé tant de beaux jours !

Je me disais :

« Te voilà donc encore une fois seul au monde. Les autres penseront encore à toi dans un mois, dans six mois, dans un an peut-être; ensuite ils auront leurs affaires; ils se souviendront de Jean-Pierre par hasard, et puis ce sera fini... La mère Balais seule ne t'oubliera pas ! Et les arbres, les rochers, les vieilles maisons, la côte, les ruines que tu regardes depuis ton enfance, qui te faisaient rêver et que tu vois encore en ce moment, seront toujours les mêmes; d'autres les verront, d'autres penseront ce que tu as pensé, et tu ne seras plus là pour les voir ! Annette sera riche... elle sera mariée... Mon Dieu !... mon Dieu ! qu'est-ce que la vie? »

Ces pensées et mille autres pareilles traversaient mon esprit, et m'accablaient de tristesse.

On était arrivé devant le bouchon du père Faller, les conscrits étaient remontés dans la voiture, et le conducteur, sur son siége, sonnait de la trompette. Les chevaux galopaient en cadence, la poussière s'élevait, couvrant les peupliers de la route, les broussailles, les herbes; la forêt passait, on était sur le plateau.

Au bout d'une heure, le fond du Holderloch et le village des Quatre-Vents avaient défilé. Puis, après avoir changé de chevaux à la grande poste de Guise, on était arrivé à Phalsbourg, avec ses avancées, ses ponts, ses portes sombres garnies de herses, sa grande place d'armes, et l'on avait traversé tout au galop.

Quel rêve et quelle tristesse ! Plus loin, lorsque les bois étaient finis, quand on ne voyait plus que ce grand pays plat au-dessus de Mittelbronn, et de loin en loin les Vosges bleues, qui s'effaçaient dans le ciel déjà gris, quelle tristesse de se dire :

« Maintenant, tu ne verras plus les vieilles montagnes, tu ne verras plus que des carrés de blé ou d'avoine, de chanvre ou de navette, de petits arbres fruitiers, des bouts de haie; Seigneur Dieu ! »

Et plus tard la nuit qui vient, les grandes lignes d'or qui s'effilent sur cette plaine nue, les fermes, les petits villages à droite et à gauche; et finalement l'obscurité, les conscrits qui chantent, qui mangent, qui boivent, la voiture qui roule toujours, et les pieds des chevaux qui vont comme une horloge : à chaque pas on est plus loin, toujours plus loin !

Je m'étais mis dans un coin, le coude dans la bretelle; mes yeux cuisaient à force d'avoir regardé. J'aurais voulu dormir et je ne pouvais pas. A chaque relais les conscrits allaient remplir leur gourde. Ils parlaient et riaient de leurs amoureuses qu'ils abandonnaient. L'un avait reçu douze cents francs du juif, l'autre quatorze cents, l'autre plus. Ils allaient à Lille en Flandre pour la révision.

Voilà ce qu'ils disaient ! Pas un n'avait de chagrin de quitter le pays, la maison, le vieux père, la vieille mère... Et qu'est-ce que leur faisait de voir d'autres arbres? Les hommes ne sont pourtant pas tous les mêmes. C'est un grand malheur quelquefois de ne pas ressembler à des bûches qui ne sentent rien; oui, c'est un grand malheur.

Je songeais à ces choses le cœur gonflé. Les relais n'en finissaient plus; les étoiles et la lune brillaient dehors; ensuite des nuages couvrirent le ciel. Les conscrits ronflaient, moi je regardais la terre sombre courir. Cela dura bien longtemps.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous arrivâmes à Lunéville, où des dragons se promenaient sous les lanternes, devant un corps de garde. Un gendarme, avec son grand chapeau, vint regarder dans la voiture pour remplir sa consigne, mais il n'éveilla personne. Le conducteur lui dit :

« Ce sont des vendus. »

Ensuite nous repartîmes; et, sur les trois heures du matin, nous arrivâmes dans une grande ville, les rues larges bien pavées, les maisons superbes : c'était Nancy.

La voiture s'arrêta devant une cour entourée de hangars, à l'*Hôtel de l'Europe*, comme on le voyait écrit en grosses lettres sur la façade. Le conducteur vint nous ouvrir, et dit que nous avions une demi-heure. Tout le monde sortit. Qu'est-ce que je pouvais faire au milieu de la nuit, dans cette ville que je ne connaissais pas? Un monsieur, avec une serviette sur le bras, demanda si l'on voulait prendre quelque chose; deux ou trois le suivirent dans le grand hôtel, les autres se dispersèrent à droite et à gauche. Moi j'allai m'asseoir dehors sur un banc, au clair de lune. Je voyais une grande rue qui descendait, au bout de la rue une grille magnifique en fer massif et doré, plus loin une place; et devant une sorte de palais, une sentinelle qui se promenait sur le trottoir.

Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau, d'aussi grand que cette rue, cette grille et cette place. Je descendis jusqu'à la grille et je regardai. Tout dormait; on entendait, bien loin derrière, les gens de notre diligence parler, les domestiques emmener les chevaux; et devant le palais, où la lune brillait sur les grandes vitres, les pas de la sentinelle. On trouve pourtant du monde bien riche sur la terre!

J'aurais voulu voir plus loin à gauche deux fontaines couvertes d'arbres, dont l'eau tombait dans l'ombre, et une statue très-grande au milieu de la place, mais j'avais peur de revenir trop tard, et je vins me rasseoir sur mon banc, pour être là quand notre voiture repartirait.

Un petit cabaretier avait ouvert sa porte en face, pour attirer les voyageurs, mais les conscrits étaient seuls entrés; ils chantaient des airs du pays.

Toutes ces choses me reviennent, parce que j'étais pour la première fois dans une grande ville. Je pensais : « Puisque Nancy n'est qu'une ville ordinaire, qu'est-ce que doit donc être Paris? Comment se reconnaître au milieu de toutes ces rues? » Je me représentais Paris tantôt magnifique et tantôt terrible.

A trois heures et demie, le conducteur et les domestiques revinrent avec d'autres chevaux; des quantités de mendiants, hommes et femmes, arrivèrent aussi, demandant la charité.

Il faisait alors petit jour. Comme nous allions remonter en voiture, le conducteur, un bon gros homme, les joues pleines, le nez rouge, une petite casquette en peau de lièvre liée sous le menton, et de grosses bottes en peau de mouton remontant jusqu'aux genoux, me demanda :

« Vous êtes à la rotonde avec les vendus?

—Oui, monsieur, lui dis-je.

—Eh bien, si vous voulez monter à l'impériale, vous serez mieux. »

Je profitai de la permission et je m'assis à côté de lui, dans un large fauteuil en cuir. La moitié des conscrits restaient à Nancy, de sorte que nous étions seuls, le postillon devant nous.

C'est ainsi que nous repartîmes. Et comme ma figure plaisait à ce conducteur, tout en serrant et lâchant sa manivelle, il me demanda pourquoi j'avais l'air malheureux... si j'étais tombé au sort? Je lui dis que non, mais que j'avais du chagrin de quitter mon pays, que j'étais un simple ouvrier menuisier, et que je ne connaissais pas la ville de Paris, où j'allais essayer de gagner ma vie.

Alors cet homme, plein de bon sens, me dit que j'avais tort de me chagriner, que tôt ou tard il fallait quitter son village, à moins de vouloir s'encroûter dans les vieilles idées, manger des pommes de terre toute sa vie, et tomber au-dessous de rien.

Il me raconta l'histoire de trois ou quatre ouvriers de sa connaissance, qui par le travail avaient fait fortune à Paris; il les nommait, disant : « Dans telle rue, à tel numéro. » Je m'étonnais de sa mémoire, et je prenais confiance dans ses paroles.

Nous traversâmes ainsi la ville de Toul, qui possède une belle église.

Le grand air de l'impériale, la vue de ces gros chevaux qui galopaient, la tête sous le poitrail; le passage des champs, des prés, des vignes; les rivières, les bouquets d'arbres, les pauvres masures, comme il s'en trouve en Champagne, toutes ces choses nouvelles, et surtout l'idée que nous approchions de Paris, m'empêchaient de songer toujours à mes chagrins.

Le conducteur avait dans le banc une grosse bouteille de vin; il en buvait et me la repassait chaque fois, en s'écriant :

« Allons, jeune homme! »

Après Toul, nous avions dépassé Commercy, Bar-le-Duc et Vitry-le-François. A Vitry, les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les ruines du Haut-Baar et du Géroldseck. (Page 38.)

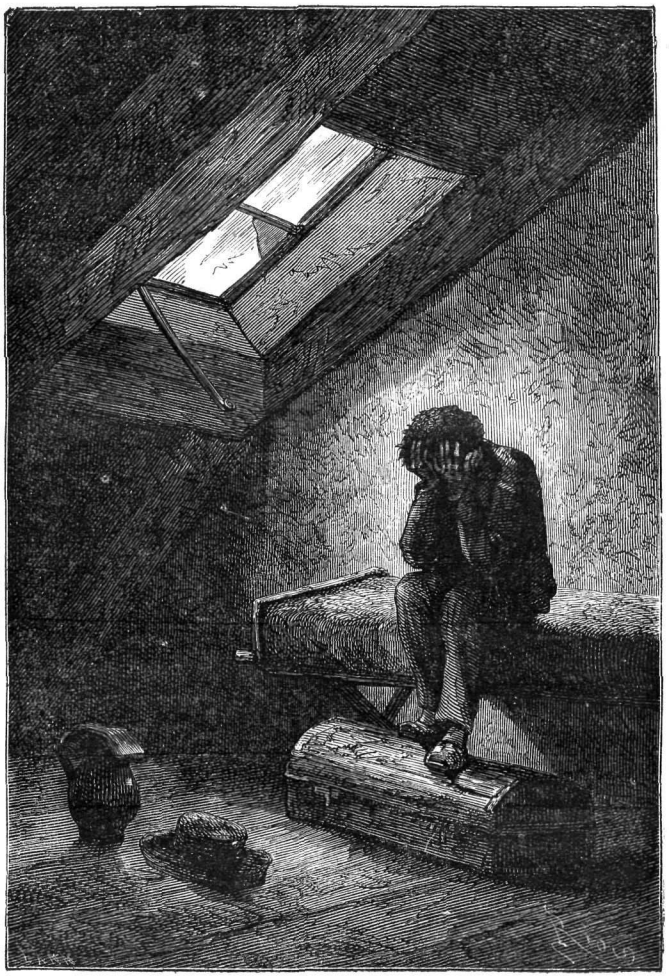
voyageurs étaient descendus pour dîner. Moi, j'avais tiré de ma poche une grosse pomme de la mère Balais, un morceau de saucisson et du pain.

Tout ce qui me revient, c'est que, après avoir roulé tout le jour, il fallut encore passer la nuit en voiture. Mais la fatigue d'être assis depuis si longtemps, et de n'avoir pas fermé l'œil la nuit précédente, m'endormit profondément. Lorsque je m'éveillai, j'avais une peau de mouton sur les jambes, la rosée coulait sur le tablier de l'impériale, tout le pays était couvert de brouillard blanc, le conducteur dormait aussi dans son coin; le cocher seul, devant, avec son chapeau de toile cirée et son manteau à triple collet, était droit, le fouet dans la main; et dessous, les gros chevaux fumants galopaient la croupe en l'air.

Il pouvait être trois heures. J'ai su par la suite que nous avions dépassé Coulommiers. Alors, à moitié dormant, à moitié éveillé, je vis passer de petits villages, des toits de chaume et d'autres. De deux heures en deux heures on faisait halte : le postillon criait, les chevaux hennissaient, le conducteur s'éveillait et descendait. La voiture dormait bien fermée, des gouttes d'eau sur les vitres. Tout cela, je le voyais comme en rêve. Une fois seulement je descendis; et ce n'est qu'au grand jour, en sentant le conducteur me secouer par le bras et me dire : « Nous n'avons donc pas envie de vider la bouteille? » que je m'éveillai tout à fait et que je bus un bon coup.

Le soleil était déjà haut, il pouvait être sept

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Je m'assis sur le lit, la tête entre les mains. (Page 46.)

heures. Nous traversâmes un grand bois sur une route magnifique; je me rappelle que mon étonnement était grand de voir tous les arbres numérotés le long de cette route. Le conducteur me dit :

« Nous approchons de Paris, nous sommes dans la forêt de Vincennes ; dans une heure nous ferons notre entrée dans la capitale. »

Ces paroles me rendirent grave et même craintif, car les joyeux propos d'un conducteur ne vous empêchent pas de réfléchir, lorsqu'on arrive pour gagner son pain dans une ville où des milliers d'autres entrent tous les jours avec la même idée.

XIII

A mesure que nous approchions de Paris, tout changeait, tout prenait un autre air : les villages devenaient plus grands, les maisons plus hautes, les fenêtres plus serrées, les enseignes,— qu'on ne met jamais chez nous que sur la porte, — montaient au premier, au second, au troisième étage, rouges, bleues, jaunes, de toutes les couleurs, jusque sous les toits. Au-dessous, les cafés, les auberges, les boutiques se rapprochaient ; devant les maisons s'avançaient des espèces de toits en toile, pour abriter le monde de la pluie et du soleil. Une foule de gens en blouse, en habit, en veste, en casquette, en chapeau, allaient et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

venaient, couraient, se dépêchaient comme de véritables fourmilières.

A droite et à gauche, de hautes cheminées en briques, carrées ou rondes, lançaient leur fumée jusque dans le ciel. On sentait venir quelque chose de grand, d'extraordinaire, de magnifique et de terrible. Et derrière nous, à gauche, s'éloignait déjà une haute fortification carrée; le conducteur m'avait dit en passant :

« C'est Vincennes. »

Moi, j'ouvrais les yeux, je ne respirais plus, je pensais :

« Me voilà donc près de Paris; je vais entrer dans cette grande ville dont j'entends parler depuis que je suis au monde, d'où reviennent tous les bons ouvriers, tous les gros bourgeois, tous les gens riches, disant : « Ah! ce n'est pas comme à Paris! »

Et ce mouvement du monde, ces voitures toujours plus nombreuses, me faisaient dire en moi-même :

« Oui, ils avaient raison, Paris est quelque chose de nouveau pour les hommes. Bienheureux ceux qui peuvent vivre de leur travail à Paris, où les ouvriers ne sont que des apprentis, et les maîtres des ouvriers! »

La grande route était devenue beaucoup plus large; elle était bien arrondie, pavée au milieu. On voyait de loin, bien loin, tout au bout, deux hauts échafaudages qui s'élevaient jusqu'aux nues.

En ce moment le conducteur donnait un pourboire au postillon, la voiture roulait comme le tonnerre. Bien d'autres voitures passaient près de nous toutes pleines de monde, des espèces de diligences ouvertes derrière, avec deux marches pour monter et descendre. Le conducteur me dit :

« Voilà les omnibus... Nous approchons, jeune homme, nous approchons. Voyez ces deux hauts échafaudages et les grilles en travers, c'est la barrière du Trône, rappelez-vous ça. Plus loin arrive le faubourg Saint-Antoine. Cette grande voûte bleue à gauche, c'est le Panthéon, et ces deux hautes tours, c'est Notre-Dame. Ça, c'est Saint-Sulpice... ça, la tour Saint-Jacques, et tout là-bas, ce carré gris-clair, c'est l'Arc de triomphe. »

Plus il parlait, plus on en voyait; et de tous les côtés, dans les champs, des centaines de maisons s'avançaient et se répandaient à plus de deux lieues. Nous n'étions pourtant pas encore à Paris : les deux grands échafaudages, à force d'être loin, n'avaient pas l'air de se rapprocher, et seulement vers neuf heures, je vis les grilles que le conducteur appelait la barrière du Trône.

Alors les voitures de toute sorte, grandes, petites, carrées, rondes, étaient si nombreuses qu'elles arrivaient par files de sept, huit, dix, en suivant le revers de la route pour nous laisser passer, car nous arrivions ventre à terre, brûlant le pavé; les chevaux sautaient, le cou et les jambes arrondis; c'était un bruit terrible et grandiose. Le conducteur commençait à plier ses habits, à boucler son manteau; il disait :

« Nous y voilà! »

Et nous entrions entre les grilles. On s'arrêtait une seconde pour laisser monter le douanier avec son habit vert; et, pendant qu'il se glissait derrière, grimpant sous la bâche et regardant les paquets, nous entrions enfin dans la grande ville, dans ce faubourg Saint-Antoine, que le Picard m'avait représenté comme un véritable paradis : — nous étions à Paris!

Ah! ceux qui n'arrivent pas de la province, ne se figureront jamais ce que c'est de voir Paris pour la première fois; non, ils ne peuvent se le figurer : ces grandes lignes de maisons hautes de six et sept étages, avec leurs fenêtres innombrables, leurs cheminées qui se dressent par milliers au-dessus des vieux quartiers, leurs trottoirs, et la foule qui passe, qui passe toujours, comme la navette du père Antoine; ces voitures aussi, ces pavés gras, cet air sombre; ces odeurs de toute sorte qu'on n'a jamais senties : les fritures, les épices, la marée, la boucherie; les gros camions pleins de balayures; le *hou-hou*, les cris des marchands, les coups de fouet, le grincement des roues.... enfin, qu'est-ce que je peux dire?

J'étais comme abasourdi, comme confondu d'entendre tout cela, et de voir notre grosse voiture s'enfoncer, s'enfoncer toujours en ville; et le même spectacle continuer, s'étendre à droite et à gauche dans des rues innombrables, — longues, droites, obliques, — avec le même fourmillement.

A travers cette confusion, nous arrivâmes sur une grande place; au milieu de la place s'élançait à la cime des airs une colonne en bronze; et dans le roulement j'entendis le conducteur me crier :

« Place de la Bastille! »

Cela ne dura qu'une seconde : la grande colonne, toute couverte de lettres d'or, un ange au haut qui se jette dans le ciel, la colonne était passée! et des milliers d'hommes allaient et venaient; j'en voyais de toutes sortes : des marchandes de fleurs en chapeau de paille, avec des vannes pleines de roses; des hommes avec de petites fontaines à clochettes sur le dos, — les robinets sous le coude, — qui ver-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

saient à boire aux passants. Je voyais tant de choses que les trois quarts me sont sorties de l'esprit.

Au moment où nous traversions la place, le conducteur, après avoir arrangé tous ses paquets, venait de se rassoir; il me cria :

« Les boulevards ! »

Ah ! je suis revenu depuis à Paris, mais jamais je n'ai senti mon admiration et mon étonnement comme alors. Qu'on se figure une rue quatre ou cinq fois plus large que les autres, bordée de maisons magnifiques, avec des rangées de balcons qui n'en finissent plus, une rue tellement grande qu'on n'en voyait pas le bout; et, à mesure qu'on avançait, — comme les boulevards tournent,—de nouvelles maisons, de nouveaux balcons, de nouvelles enseignes à perte de vue! Le conducteur criait:

« Boulevard Beaumarchais !... Boulevard du Calvaire!... Boulevard du Temple!... Place du Château-d'Eau!... Boulevard Saint-Martin ! »

Il me montrait aussi, à droite, des théâtres, des baraques, des affiches, et me disait :

« La Gaîté !... L'Ambigu !... La Porte-Saint-Martin ! »

Enfin, je n'avais pas le temps de regarder; tout passait comme un éclair. C'est ce que j'ai vu de plus étonnant. Et toujours ce monde innombrable qui courait, toujours ces voitures, ces dames, ces messieurs, cette presse de gens, ces cris des marchands et le reste.

Tout à coup la diligence tourna et descendit ventre à terre une rue plus étroite.

« La rue Saint-Martin! me cria le conducteur; apprêtez-vous, nous approchons des messageries. »

Nous filions dans la rue. Les maisons, hautes et sombres, sâles et grises, avec leurs milliers d'enseignes de toutes les couleurs, avaient l'air de se pencher. La diligence faisait un bruit terrible, les gens se serraient sur le trottoir, en continuant de courir. Ensuite la voiture prit à droite une autre rue un peu plus large.

En ce moment toutes les lucarnes de notre diligence étaient pleines de calottes rouges, qui se penchaient dehors pour voir.

« Voici la halle au blé! » me dit encore le conducteur.

Quelques instants après nous entrions au pas, sous une voûte, dans la grande cour des messageries de la rue Saint-Honoré, et des centaines de gens entouraient notre diligence.

Dans cette cour, un grand nombre d'autres diligences se trouvaient en ligne. A chaque instant il en arrivait.

A mesure que nous sortions de la voiture, ou que nous descendions de l'impériale, des gens de toute espèce nous criaient :

« A l'hôtel d'Allemagne !

« A l'hôtel de Normandie! »

Ils nous présentaient des cartes. D'autres, en blouse, avec de petites hottes, nous demandaient :

« Où allez-vous? »

Je ne savais plus de quel côté me tourner. Je regardais mon conducteur, il entrait dans le bureau et s'arrêtait devant le trou d'un grillage, son portefeuille de cuir sous le bras. Il se mit à compter avec l'homme du bureau.

Derrière nous les parents : femmes, hommes, enfants, tous en chapeaux, venaient recevoir leurs frères, leurs sœurs, leurs cousins. On s'embrassait, on envoyait quelqu'un chercher une voiture, on riait.

Moi, j'étais seul, on voyait bien que je ne devais pas être riche, on allait d'abord aider les autres. Je regardais descendre les paquets et les malles de la voiture; au milieu de tous ces gens, dont plusieurs avaient de mauvaises figures, j'étais bouleversé : si l'on m'avait pris ma malle, qu'est-ce que je serais deveuu?

Et comme je restais là, dans un grand trouble,—parmi ce monde qui s'en allait et venait, entrait et sortait, réglait ses comptes, — ne sachant où descendre, enfin comme tombé du ciel, voilà qu'une figure s'approche et me dit :

« Hé ! c'est toi, Jean-Pierre? »

Alors je regarde, et je reconnais le fils Montborne, un de mes anciens camarades chez le père Vassereau; il était en petite blouse serrée aux reins, et tenait sous le bras une de ces hottes à deux branches que j'avais déjà vues. En reconnaissant Montborne, un vieux camarade d'école, je ne pus m'empêcher de lui sauter au cou et de crier :

« C'est toi, Michel?

—Oui, dit-il de bonne humeur.

—Et qu'est-ce que tu fais donc ici?

—Hé ! je porte des paquets; je suis porteur depuis deux ans. »

Il était petit et maigre, il louchait; mais cela ne l'empêchait pas d'être fort. Je crus que le bon Dieu me l'envoyait. Après nous être embrassés bien contents, il me demanda :

« Et toi, Jean-Pierre, tu viens du pays... qu'est-ce que tu veux faire?

—Je viens travailler en menuiserie; j'ai une lettre de M. Nivoi.

—Et où est-ce que tu descends?

—Rue de la Harpe.

—Ah ! fit-il, c'est loin, mais, attends, j'ai quelque chose à porter près d'ici; je vais reve-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nir et je te porterai ta malle. Seulement, ça coûtera trente-deux sous... Je suis marié, vois-tu... un autre te ferait payer plus cher.

—C'est bien, lui dis-je, va, dépêche-toi, je t'attends. »

Il partit. J'avais un grand poids de moins sur le cœur. Je restai près de ma malle, qu'on avait mise avec beaucoup d'autres dans le bureau. Je la voyais et je ne m'en écartais pas.

Tout continuait à s'agiter dans la cour, sous la voûte et dans la rue. En écoutant ce grand bruit, je ne pouvais pas me figurer que cela durait toujours, et j'ai pourtant vu depuis que le mouvement ne cessait ni jour ni nuit dans cette ville.

Ce n'est qu'au bout d'une heure, et quand l'inquiétude commençait à me gagner, que Montborne revint.

« Eh bien ! dit-il, c'est fini, montre-moi ta malle.

—La voici.

—Et le billet?

— Le voilà.

—C'est bien. »

En même temps il tira ma malle de dessous les autres, il la posa d'abord debout sur sa petite hotte, passa la corde autour et l'enleva d'un coup d'épaule.

« En route, fit-il, suis-moi. »

Nous sortîmes. Je le suivais pas à pas. Nous passions dans la foule comme à travers une procession. Tout en marchant, il me demanda :

« Ta lettre est pour un maître menuisier, rue de la Harpe?

—Oui.

—Mais tu n'es pas encore embauché?

—Non.

—Tu ne vas pas demeurer dans sa maison?

—Non.

—Eh bien ! il faut aller te loger aux environs, dit-il ; laisse-moi faire, je connais rue des Mathurins-Saint-Jacques un endroit où l'on passe la nuit à dix sous. Ceux qui louent au mois payent sept, huit, dix francs ; ça dépend de la chambre. Tu verras. Mais on paye d'avance.

—C'est bien, lui répondis-je, conduis-moi dans cette auberge, et si tu connais un endroit où l'on mange à bon marché, tu me le montreras avant de partir.

—Justement, fit-il, à côté se trouve le restaurant de Flicoteau, un des bons endroits de Paris.

—Mais ça coûte cher, peut-être?

—Non, pas trop... ça dépend des plats et du vin. En mangeant du bœuf et buvant de l'eau, on paye de huit à dix sous. Mais si l'on demande du poulet et du vin, ça monte tout de suite à seize ou dix-huit sous, et même plus. »

Je pensai naturellement qu'avec un bon morceau de bœuf, du pain et de bonne eau, je n'aurais pas besoin de vin ni de poulet.

Nous passions alors auprès d'une grande bâtisse entourée de grilles et toute couverte de sculptures. Notre rue donnait sous la voûte de cette bâtisse magnifique, mais nous prîmes à gauche pour en faire le tour. Montborne me dit que c'était le Louvre. Comme nous tournions au coin de la grille à droite, je vis pour la première fois les quais qui suivent la Seine, le Pont-Neuf qui la traverse, et la statue de Henri IV, à cheval, au milieu du pont.

C'est là qu'on peut voir la grandeur de Paris, principalement sur le Pont-Neuf, lorsqu'on regarde à droite, le Louvre, qui s'étend aussi loin qu'il est possible de regarder, l'Arc de triomphe, à plus d'une lieue, au bout d'une grande avenue d'arbres ; et, de l'autre côté, le Palais-de-Justice, la cathédrale de Notre-Dame, et l'île de la Cité pleine de vieilles maisons qui se regardent dans l'eau.

Ces choses, je ne les ai connues que plus tard ; alors j'en étais ébloui d'admiration. Les files de ponts toujours couverts de monde, qui s'étendent sur le fleuve, n'étaient pas une des choses qui m'étonnaient le moins. Cela me paraissait aussi grand que toute l'Alsace, et si je n'avais pas été forcé de suivre Montborne, qui marchait toujours, je me serais arrêté là quelques instants.

Le Pont-Neuf était bordé de baraques où l'on faisait de la friture, mais je me suis laissé dire qu'on les a toutes abattues depuis.

Après avoir traversé ce pont et regardé la statue en courant, nous tournâmes sur l'autre côté du quai, bordé de rampes en pierre, et plus loin nous arrivâmes à droite, dans la vieille rue de la Harpe. Cette rue avait l'air de descendre sous terre, et s'étendait en remontant plus loin, jusqu'à la vieille place Saint-Michel. J'avais vu tant de palais, tant de cathédrales, tant d'arcs de triomphe, tant de maisons magnifiques, tant de richards roulant en voiture ; j'étais tellement ébloui de ces choses, qu'en remontant la vieille rue de la Harpe, toute grise, toute décrépite, pleine de gens en manches de chemise, en veste, en petite robe, en camisole, qui couraient d'une porte à l'autre, qui fumaient des pipes aux fenêtres, qui portaient de l'eau sur les épaules, qui faisaient de la friture à leur porte, et qui semblaient vivre là chez eux de père en fils, que j'en eus le cœur soulagé.

Je trouvai même à cette rue un air de vieux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Saverne; c'était vieux... vieux ! On y voyait des marchands de ferraille, comme chez nous, et de vieilles portes rondes toutes noires, où se tenaient des marchands de livres, de bretelles et de savates. Enfin je pensai :

« Maintenant, nous ne sommes plus avec des millionnaires. »

Je m'attendrissais de voir des gens de la même espèce que moi, qui vendaient, achetaient et travaillaient pour vivre. Montborne me dit que cela s'appelait le quartier Latin. Il prit ensuite une autre rue à gauche, et finit par s'arrêter devant une maison étroite, haute de six étages au moins, et me dit :

« Nous y sommes, Jean-Pierre. »

C'était près d'une vieille bâtisse en arrière de l'alignement; un mur assez bas suivait la rue, et par-dessus ce mur on voyait le toit de ce vieux nid, et ses petites fenêtres comme au couvent de Marmoutier. J'ai su plus tard que cela s'appelait l'hôtel de Cluny, et qu'on y mettait toutes les vieilleries de la France.

Mon auberge se dressait un peu plus loin. Je crois encore la voir avec son pignon décrépit, où s'avançaient des pierres d'attente jusque dans le ciel. Montborne était entré dans l'allée, tellement étroite que sa hotte râclait les murs des deux côtés, et tellement noire qu'on n'y voyait plus au bout de quatre pas. En même temps, une odeur de cuir, et d'une quantité d'autres choses, vous remplissait le nez; des bruits de toutes sortes vous faisaient tinter les oreilles : un marteau toquait, un tour bourdonnait, quelqu'un chantait, pendant que dehors tout continuait à rouler, à crier, à passer.

Nous arrivâmes enfin dans une cour d'environ six à sept pieds; et, voyant le ciel tout en haut, je crus être au fond d'un puits. Comme je regardais, quelqu'un ouvrit le châssis d'une croisée au rez-de-chaussée, en criant :

« Qu'est-ce que c'est?

—Un voyageur, » répondit Montborne.

Aussitôt la porte au fond de l'allée s'ouvrit, et un homme trapu, les joues grasses et jaunes, un bonnet de coton crasseux sur la tête, les manches de chemise retroussées, un tire-pied dans la main, sortit en me regardant.

Derrière cet homme, que je reconnus pour être un cordonnier, s'avançait une petite femme sèche, déjà grise, le nez pointu, qui me regardait d'un œil de pie.

« Vous voulez passer la nuit? me demanda le cordonnier.

—Non, monsieur, je voudrais louer une chambre au mois.

—Ah! bon, fit-il; Jacqueline va vous montrer les chambres.

—C'est un ouvrier menuisier, » dit Montborne.

Et la femme, qui m'avait bien regardé, prit un air riant.

« Il arrive du pays? dit-elle. Venez, monsieur. »

Elle avait décroché des clefs dans leur cassine et grimpait devant moi. Montborne suivait lentement.

« Vous serez bien, » disait-elle.

Nous montions, nous montions; les fenêtres s'élevaient, la cour descendait. A la fin, je n'osais plus regarder par ces fenêtres, je croyais tomber la tête en avant.

« Nous avons des chambres à tout prix, disait la vieille; mais la jeunesse aime le bon marché.

—Oui, si vous pouviez m'avoir une chambre à six ou sept francs, » lui dis-je.

A peine avais-je dit cela, qu'elle se retourna comme indignée, en s'écriant :

« A six francs? Ce n'est pas la peine de monter. »

Nous étions tout au haut de l'escalier, presque sous les tuiles, et cette vieille, dont la figure était devenue de bois, me voyant étonné, dit :

« Redescendons; notre meilleur marché c'est huit francs... payés d'avance. »

Alors, me remettant un peu, je répondis :

« Eh bien ! madame, montrez-moi la chambre à huit francs. »

Elle grimpa les dernières marches, et poussa dans les combles une petite porte coupée en équerre. Je regardai, c'était un coin du toit. Dans ce coin, sur un petit bois de lit vermoulu, s'étendaient un matelas et sa couverture, minces comme une galette. Tout contre se trouvaient la table de nuit, la cruche à eau; et dans le toit s'ouvrait une fenêtre à quatre vitres, en tabatière.

Cela me parut bien triste de loger là.

« Décidez-vous, » me disait la vieille.

Et moi, songeant que je n'étais pas sûr de trouver tout de suite de l'ouvrage, que je n'avais personne pour me prêter de l'argent, et que, dans cette ville où tout le monde ne songe qu'à soi, ma seule ressource était de ménager, je lui répondis :

« Eh bien ! puisque c'est le meilleur marché, je prends cette chambre.

— Vous faites bien, dit-elle, car les locataires ne manquent pas. »

En descendant, elle me montra dans un coin une espèce de fontaine, en me disant :

« Voici l'eau. »

Montborne montait encore, je revins avec lui. Il trouva ma chambre très-belle, d'autant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plus qu'il restait de la place pour la malle. Ensuite, comme il était pressé, je lui payai ses trente-deux sous; il me dit que deux maisons plus haut, à droite, près de l'hôtel de Cluny, je verrais le restaurant, et puis il s'en alla.

Je refermai la porte et je m'assis sur le lit, la tête entre les mains, tellement accablé d'être seul, au milieu d'une ville pareille, loin de tout secours, de toute connaissance, que pour la première fois de ma vie j'eus l'idée de m'engager.

« Qu'est-ce que je fais au monde, me disais-je. Les autres sont heureux, les autres ont leur maison, leur femme, leurs enfants, ou bien ils ont leurs père et mère, leurs frères et sœurs... Moi, je n'ai rien que ma pauvre vieille mère Balais. Eh bien ! si je m'engage, je ferai l'exercice, j'aurai la nourriture, le logement, l'habillement, et rien à soigner. Je défendrai l'ordre. Si les ouvriers se remuent, s'ils se révoltent, je ferai comme le régiment. Le père Nivoi m'en voudra, mais je ne puis pas vivre tout seul... Non, c'est trop terrible d'être seul, avec des gens qui ne pensent qu'à vous tirer de l'argent, qui vous sourient pour avoir votre bourse, et qui vous tournent le dos quand vous n'avez plus rien. »

J'étais découragé. Je n'avais personne pour me relever le cœur; l'idée du pays me faisait mal.

Pendant que ces idées tournaient dans ma tête, je me rappelai que le père d'Emmanuel m'avait dit d'aller voir son fils, mon ancien camarade, qui faisait son droit au quartier Latin. Ah ! si j'avais pu le voir seulement une heure, comme cela m'aurait fait du bien ! J'y songeais en me rappelant qu'il demeurait dans la rue des Grès, numéro 7. Mais allez donc trouver la rue des Grès en arrivant à Paris ? Malgré cela, je voulus essayer.

Quelques instants après, la vieille revint; elle mit une serviette sur la cruche en disant :

« On vous changera de draps tous les mois. Vous savez, c'est huit francs par mois, payés d'avance. »

Alors je compris pourquoi la serviette était venue si vite. L'ayant donc payée, je demandai si par hasard la rue des Grès ne se trouvait pas aux environs.

« Ce n'est pas loin, répondit-elle; est-ce que vous connaissez quelqu'un à la rue des Grès ?

—Oui, un étudiant en droit... un camarade d'enfance.

—Ah ! fit-elle d'un air de considération, mon mari vous dira mieux où c'est. Si vous avez besoin d'autre chose, il ne faut pas vous gêner.

—Je n'ai besoin maintenant que d'être seul, » lui répondis-je.

Elle sortit. J'allai remplir ma cruche; j'ouvris ma malle, je me lavai, je changeai de chemise et d'habits. Le grand bruit du dehors m'arrivait jusque par-dessus les toits. Le soleil brillait sur mes vitres.

Après avoir bien refermé ma malle et la porte, je descendis en suppliant le Seigneur de me faire la grâce, dans cette extrémité, de trouver Emmanuel, qui seul pouvait me donner de bons conseils et raffermir mon courage.

XIV

C'est en descendant que je vis encore mieux l'air misérable de la maison : l'escalier plein de boue, la corde qui servait de rampe en haut, toute luisante de graisse; les petites portes numérotées, avec de vieux paillassons à droite et à gauche; les malheureux pots de fleurs tout moisis, au bord des six étages de fenêtres, dans l'ombre de la cour; les corps pendants et les chéneaux rouillés qui descendaient au fond du gouffre, en laissant couler l'eau comme des écumoires; les tailleurs, les ferblantiers, les tourneurs, les couturières, toutes ces familles qui vivotaient là-dedans, qui tapaient, qui chantaient, qui sifflaient, qui faisaient aller leur roue, et qui tiraient leur aiguille sans se regarder les uns les autres... Oui, c'est encore là que je me fis une idée de Paris et que je pensai : « S'il existe dans cette ville des palais, des hôtels magnifiques et des balcons dorés d'une lieue, on trouve aussi des endroits où le soleil ne luit jamais, où l'on travaille des années et des années sans espérer que cela finisse. » Je ne croyais plus, comme le Picard, que la capitale était un paradis terrestre. Et plus je descendais, plus l'escalier devenait obscur; en bas, il était noir; je m'avançais à tâtons pour retrouver l'allée, quand le portier me cria :

« Hé ! jeune homme ? »

Je me retournai.

« Vous allez rue des Grès, numéro 7?

—Oui, monsieur.

—Eh bien ! prenez notre rue à droite, ensuite la première à gauche. Vous trouverez la place de la Sorbonne, et plus loin, la rue des Grès. Vous avez un ami étudiant ?

—Oui, un ancien camarade d'école.

—Ah ! » fit-il en regardant sa femme.

J'avais fini par les voir dans leur petite chambre, au fond de l'allée, mais il m'avait fallu du temps.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

» Eh bien! n'oubliez pas de prendre à droite, ensuite à gauche, et puis de traverser la place de la Sorbonne, » dit-il en se remettant à l'ouvrage.

Alors je ressortis, au milieu de la foule innombrable des marchands d'habits, des porteurs d'eau, des charbonniers auvergnats et des voitures, qui passaient toujours comme un torrent. Je n'oubliai pas ce que le portier m'avait dit, et malgré le vacarme des gros camions chargés de pavés, malgré les cris des cochers : « Gare! » et mille autres cris que je n'avais jamais entendus, je trouvai bientôt la rue des Grès, à droite de la rue Saint-Jacques. Elle descendait jusqu'au coin de l'ancienne fontaine Saint-Michel, et l'on ne voyait tout du long que des magasins de livres, le café des étudiants en haut, et le corps de garde des municipaux vers le milieu. Tout cela, je l'ai devant les yeux.

Je descendais lentement, cherchant le numéro 7; *je le vis enfin au-dessus d'une enseigne* : « Froment Pernett, libraire. »

En ce moment j'eus presque des battements de cœur. « Comment Emmanuel va-t-il me recevoir? — voilà l'idée qui me venait, — lui, il sera juge un jour, procureur du roi, quelque chose de grand; moi je ne suis et je ne serai jamais qu'un simple ouvrier. »

En pensant à cela, j'entrai dans l'allée. Il me semble voir encore au bout une statue en plâtre, qui représentait un jeune homme avec des fleurs sur la tête, et tenant dans la main une boule de verre. Auprès de cette statue, dans l'ombre, était une porte vitrée; je n'osais pour ainsi dire pas l'ouvrir, lorsqu'une grosse femme, la figure bourgeonnée, sortit en me demandant :

« Vous voulez voir quelqu'un?

—Oui, madame, je voudrais voir M. Emmanuel Dolomieu.

—Au deuxième, numéro 11, à droite, » dit-elle en rentrant.

Je montai l'escalier bien propre, et je vis au deuxième le numéro 11. La clef était sur la porte. On chantait dans cet hôtel, on riait, on se faisait du bon temps; ce n'était pas comme à la rue des Mathurins-Saint-Jacques, où l'on travaillait sans reprendre haleine.

Après avoir écouté quelques instants des femmes qui riaient, je frappai doucement; la voix d'Emmanuel cria :

« Entrez! »

Alors j'ouvris. Emmanuel était assis, dans une belle robe bleu de ciel, entre deux hautes fenêtres bien claires; il écrivait au milieu d'un tas de vieux livres; à gauche étaient son lit, entouré de rideaux blancs, et sa cheminée en marbre noir, une belle horloge dessus et un miroir derrière.

Il avait tourné la tête, et se mit à crier, les bras étendus :

« C'est toi, Jean-Pierre! »

Rien que de l'entendre, je fus soulagé. Nous nous embrassions comme en sortant de la rivière, dans le vallon de la Roche-Plate.

« *Comment, c'est toi! dit-il; ah! tant mieux*, tu me rapportes un bon air du pays... Nous allons dîner ensemble. »

Il riait, et je sentais que j'étais tout pâle.

« Qu'est-ce que tu as, Jean-Pierre? me dit-il.

—Je n'ai rien. C'est le contentement de te voir et d'être si bien reçu.

—Si bien reçu! s'écria-t-il; est-ce que je ne serais pas un gueux de te recevoir autrement? Allons... allons... assieds-toi là, dans le fauteuil. Tiens, j'ai reçu hier cette lettre de mon père; il m'annonce le grand héritage de M. Dubourg. — Et d'ailleurs rien de neuf! »

Je voyais sa joie, son contentement, cela me faisait du bien. Pendant qu'il ôtait sa belle robe, qu'il se lavait les mains et la figure, qu'il se passait le peigne dans les cheveux et dans sa petite barbe blonde, pendant qu'il allait et venait, qu'il me regardait et criait de temps en temps :

« Quelle chance! Je viens de finir mon travail. Nous allons courir, Jean-Pierre; sois tranquille, tu vas voir Paris. »

Pendant qu'il parlait de la sorte, moi je lui racontai l'héritage en détail, sans pourtant rien lui dire de mon amour pour Annette. Il m'approuvait de vouloir me perfectionner dans mon état; et comme je ne pouvais lui cacher ma crainte de ne pas trouver tout de suite de l'ouvrage :

« Bah! bah! dit-il en mettant sa redingote et son chapeau gris, un brave ouvrier comme toi ne reste pas sur le pavé. Ne t'inquiète de rien; et puisque M. Nivoi t'a remis une lettre de recommandation, commençons par tirer la chose au clair. »

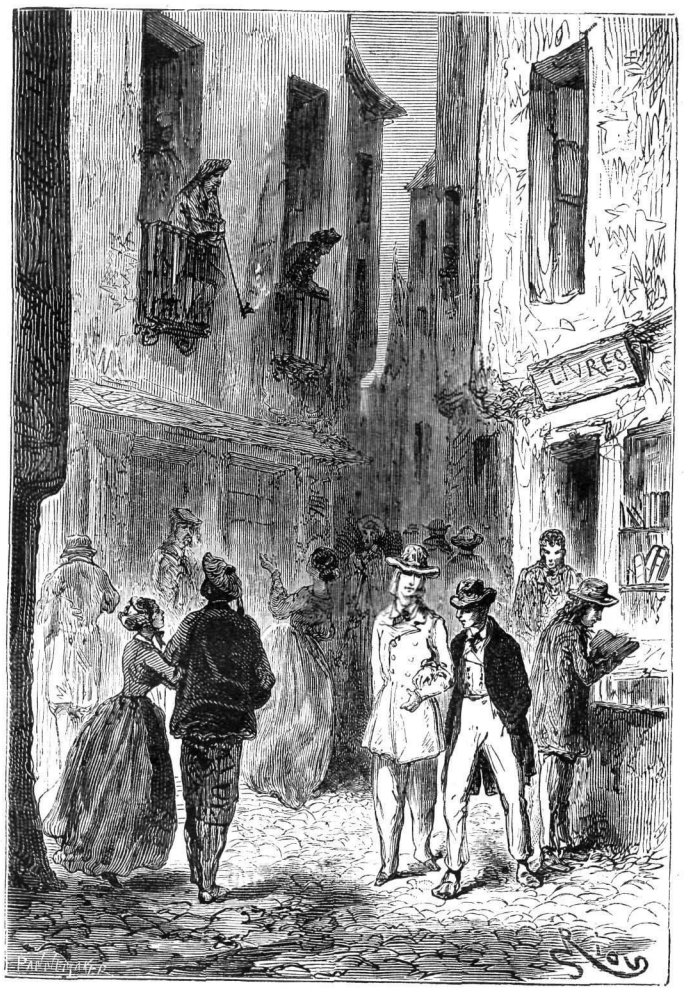
Il regarda l'adresse et s'écria :

« C'est à quatre pas... Arrive... nous allons voir! »

Toutes mes craintes étaient passées. Emmanuel, avec sa redingote, sa cravate de soie bleue, son large chapeau, sa petite barbe pointue, ses paroles claires et son bon cœur, me paraissait comme un dieu. Voilà pourtant la différence de faire des études, ou de travailler pour gagner sa vie! Enfin, quand l'instruction est bien placée, tout le monde doit s'en réjouir.

Nous étions sortis, et nous descendions la rue des Grès, bras dessus, bras dessous, en nous balançant comme les autres, et regardant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

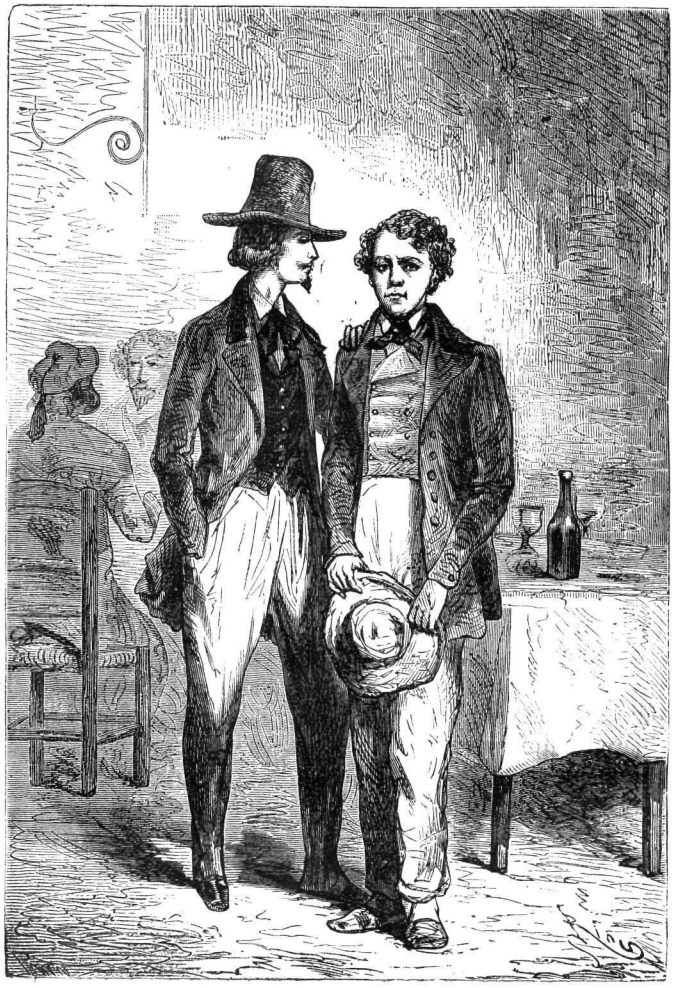


Nous descendîmes la rue, bras dessus bras dessous. (Page 48.)

en l'air les filles qui fumaient aux fenêtres de petits cigares ; car dans cette rue vivaient les étudiants : — ils avaient de gros bonnets rouges ou bleus sur l'oreille, et la plupart avaient aussi des femmes, qui venaient les voir, sans respect d'elles-mêmes, en considération de leur jeunesse. J'aime autant vous dire cela tout de suite ; c'est la vérité. — Ces femmes donc allaient avec eux comme en état de mariage légitime ; elles les suivaient à la danse, et même j'en ai vu qui fumaient pour leur faire plaisir.

J'aurais encore bien des choses à vous dire ; mais si je voulais seulement vous donner une idée de la vieille rue en pente, des vieux livres dressés contre les vitres ; des devantures en dehors remplies de bouquins que les étudiants ouvrent et lisent ; des femmes et des filles qui se promènent sans gêne, le nez en l'air, en riant et saluant de loin leurs camarades, comme de véritables garçons : « Hé ! Jacques ! Hé ! Jules ! ça va bien... Je monte... » ainsi de suite. Si je voulais vous représenter la vieille fontaine Saint-Michel au bas, avec son auge ronde, sa niche, ses deux goulots en fer, entourée des ménagères du quartier, les bras nus, de marchands d'eau avec leurs tonnes sur des voitures ; et cette vieille place Saint-Michel, que j'ai vue tant de fois, — qui s'étendait, humide et grise, au milieu de bâtisses décrépites, — toujours pleine de gens criards, de voitures innombrables ; si je voulais vous les peindre, il me faudrait des semaines et des mois : la vieille place Saint-Michel, la rue des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Jean-Pierre et son ami Emmanuel. (Page 49.)

Grès, la place de la Sorbonne, la rue de l'École-de-Médecine, la rue des Mathurins-Saint-Jacques, la rue du Foin, la rue Serpente, tout cela se ressemblait pour la vieillesse, et descendait dans la rue de la Harpe, où les boutiques, les marchands de vin, les petits hôtels, les garnis, les brasseries se touchaient jusqu'au vieux pont, en face de la Cité.

Au milieu de toute cette confusion, se dressaient dans l'ombre, entre les toits, les cheminées et les vieux pignons, la Sorbonne, l'hôtel de Cluny, les Thermes de Julien, — qui sont des ruines encore pires que le Géroldseck, — l'École de médecine, etc., etc. Que peut-on raconter? J'ai vu ces choses, et c'est fini!

C'est à travers tout cela que nous descendions. Emmanuel, à force d'en avoir vu, ne faisait plus attention à rien; moi, je m'écriais dans mon cœur :

« Maintenant, si je trouve de l'ouvrage, tout sera bien. Quelle différence pourtant d'être à Paris, ou dans un endroit comme Saverne, où le sergent de ville passe en quelque sorte pour un maréchal de France, et le sous-préfet pour le roi. Oui, cela change terriblement les idées ! »

Et, songeant à cela, nous descendions la rue de la Harpe, lorsque Emmanuel s'arrêta devant une porte cochère en regardant, et dit :

« Numéro 70, Braconneau, menuisier entrepreneur. C'est ici, Jean-Pierre. »

La peur me revint aussitôt.

D'un côté de la porte montait un large esca-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lier, de l'autre s'étendait un mur couvert d'affiches; plus loin venait une cour bien éclairée, et au fond de la cour, une sorte de halle soutenue par des piliers. J'entendais déjà le bruit du marteau, de la scie et du rabot; les grandes idées s'envolaient.

Emmanuel marchait devant moi, aussi tranquille que dans sa chambre. En traversant la cour, nous vîmes trois ou quatre ouvriers en train de clouer des caisses. A droite se trouvait un petit bureau; une jeune fille écrivait près de la fenêtre.

C'est tout ce que je vis, car alors Emmanuel ayant demandé M. Braconneau, un vieux menuisier, grand, maigre, la tête grise, les yeux encore vifs, en veste, tablier et bras de chemise, sortit de la halle au même instant et répondit :

« C'est moi, monsieur.

—Eh bien! monsieur Braconneau, dit Emmanuel sans gêne, je vous présente un brave garçon, un honnête ouvrier, qui voudrait travailler chez vous, si c'est possible. Il arrive de la province, et vous savez, dans les premiers jours, l'assurance vous manque; on se fait recommander par le premier venu.

—Vous êtes étudiant? dit le vieux menuisier, qui souriait de bonne humeur.

—Étudiant en droit, répondit Emmanuel. C'est un ancien camarade d'école que je vous recommande. »

Les ouvriers continuaient de travailler, mais la jeune personne regardait par la fenêtre du bureau. Elle était brune, un peu pâle, avec de grands yeux noirs.

« Vous avez votre livret en règle? me demanda M. Braconneau.

—Oui, monsieur, et j'ai une lettre de M. Nivoi pour vous.

—Ah! c'est vous que Nivoi m'annonce, s'écria-t-il. Nous n'avons guère d'ouvrage en ce moment, mais c'est égal, nous allons voir. Et ce bon Nivoi, il est toujours solide... ses affaires vont bien?

—Oui, monsieur.

—Allons, tant mieux. »

Il avait ouvert la lettre, en entrant dans le petit bureau. Nous le suivîmes.

« Asseyez-vous, dit-il. — Tiens, Claudine, regarde cela. »

C'était sa fille. J'ai su plus tard que bien souvent M. Nivoi l'avait fait sauter dans ses mains. Elle lut la lettre, et le vieux maître répétait :

« Les affaires vont tout doucement... J'ai les ouvriers qu'il me faut.... Malgré cela, nous ne pouvons pas laisser la lettre d'un vieil ami en souffrance. N'est-ce pas, Claudine?

—Non, dit-elle. Les ouvriers, en arrivant à Paris, sont toujours embarrassés; au bout de quelques semaines, ils se retournent, ils apprennent à connaître la place.

—Eh bien! dit M. Braconneau, coupons court. Je ne vous donnerai pas journée entière; vous aurez trois francs en attendant, et, si l'un ou l'autre de mes ouvriers me quitte, vous prendrez sa place. Cela vous convient-il? »

J'acceptai bien vite, comme on pense, en le remerciant; j'aurais pris la moitié moins dans les premiers temps.

« Eh bien! vous viendrez demain lundi à six heures, » dit-il, en ressortant pour aller se remettre au travail.

C'était un homme rond, simple, naturel, plein de bon sens. Emmanuel voulut aussi le remercier, ainsi que mademoiselle Claudine, qui rougissait. Ensuite nous ressortîmes heureux comme des rois. Moi, j'aurais voulu danser et crier victoire. Emmanuel me disait :

« Sais-tu que mademoiselle Claudine est une jolie brune? »

Mais je ne pensais pas à cela; j'étais comme un conscrit qui vient de tirer un bon numéro, je ne voyais plus clair.

Une fois dehors, Emmanuel me dit :

« Tu dois être content?

—Si je suis content? m'écriai-je, tu m'as sauvé la vie! »

Il riait.

Nous étions revenus sur la place de la Sorbonne, et nous descendions la petite rue qui longe les vieilles bâtisses et les hautes fenêtres grillées. En passant à côté de deux grandes portes en voûte, Emmanuel me fit entrer dans une vieille cour pavée, entourée de bâtiments comme une caserne, la grande ruche de la Sorbonne au-dessus, à droite dans le ciel.

« Tiens, regarde ces deux portes en face, me dit-il; c'est-là que du matin au soir des professeurs parlent sur le grec, le latin, l'histoire, les mathématiques et tout ce qu'il est possible de se figurer. Ce sont les premiers de France, et chacun peut aller les écouter. Dans une autre bâtisse, derrière nous, rue de l'École-de-Médecine, on ne parle que de médecine; dans une autre, place du Panthéon, on ne parle que de droit; dans une autre, rue Saint-Jacques, on parle d'histoire et de politique. Enfin ceux qui veulent s'instruire n'ont qu'à vouloir. »

J'étais dans l'admiration, d'autant plus qu'il me disait que cela ne coûtait rien, qu'on entretenait partout un bon feu l'hiver, et que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

notre pays payait ces savants pour l'instruction de la jeunesse.

Un grand nombre d'étudiants sortaient, avec des portefeuilles remplis de cahiers sous le bras. Ceux-là n'avaient pas de bonnets rouges, mais de vieux chapeaux râpés et des redingotes noires usées aux coudes. Ils étaient pâles, et s'en allaient en arrondissant le dos, sans rien voir.

« Ces pauvres diables seront peut-être un jour les premiers hommes de la France, me dit Emmanuel, et les autres, si magnifiques, avec *leurs femmes, leurs bonnets, leurs grands* pantalons à carreaux et leurs pipes longues, viendront leur demander audience, le chapeau bas, pour avoir une place de contrôleur ou de juge de paix dans un village. »

Moi je pensais :

« C'est bien possible !—Quel bonheur d'avoir cent francs par mois de ses père et mère, pour profiter de l'instruction. Malheureusement, la bonne volonté ne sert à rien; d'abord il faut les cent francs ! »

La vieille Sorbonne sonnait alors cinq heures; comme je restais là tout pensif, Emmanuel me dit :

« Allons, Jean-Pierre, voici l'heure de dîner. Après cela nous ferons un tour. Pendant la semaine, nous n'aurons pas beaucoup le temps de nous voir; profitons au moins du premier jour. »

Il m'avait repris le bras. Quelques pas plus loin nous entrions dans une allée étroite, moisie, vieille comme les rues, qui filait derrière d'anciennes masures et menait au cloître Saint-Benoît. C'est un des endroits de Paris qui ressemblent le plus à la cour de la vieille synagogue de Saverne. De mon temps, on n'y voyait que des lucarnes, des fenêtres longues, étroites, où pendait du vieux linge, des toits à perte de vue avec des tuyaux de poêle innombrables, de grands pans de murs, des enfoncements, des recoins gris, humides et pleins de balayures.

Rien n'était pavé dans ce trou, qui s'ouvrait sur la rue Saint-Jacques, par une espèce de poterne, — un poteau de bois au milieu, pour empêcher les voitures d'entrer dans le cul-de-sac,— et par une ruelle, sur la rue des Mathurins-Saint-Jacques.

Combien de fois je suis venu déjeuner et dîner avec Emmanuel chez M. Ober, au cloître Saint-Benoît!

Le restaurant Ober était la seule maison propre et peinte, en face de la vieille poterne. Elle avait une rangée de fenêtres au rez-de-chaussée, un petit toit en gouttière au-dessus, et trois salles bien aérées de plain-pied. Dans la petite salle du milieu, à gauche de la porte vitrée, M. Ober, un Alsacien, le nez long et pointu, les yeux vifs, en petite casquette plate, cravate noire et collet droit, était assis derrière son comptoir. Dans le moment où nous entrions, comme il était encore de bonne heure, M. Ober dit :

« Vous êtes un des premiers aujourd'hui, monsieur Emmanuel. »

En même temps il lui tendait sa tabatière.

Les trois salles qui s'ouvraient l'une dans l'autre, par deux portes carrées, étaient encore *presque vides. On voyait seulement à droite et* à gauche, devant les petites tables, quelques jeunes gens en train de manger, et là, pour la première fois, je vis des gens lire en mangeant.

Une bonne odeur de cuisine arrivait par la salle à gauche, et tout de suite je sentis que l'appétit me venait.

« Allons, une prise, répétait M. Ober.

—Merci, répondit Emmanuel, je n'en use pas.

—Oui, vous êtes un garçon rangé, » dit M. Ober.

Il me regardait.

« C'est un camarade de Saverne, dit Emmanuel.

—Ah! tant mieux, j'aime toujours à voir des pays. »

Après cela nous entrâmes dans la salle à droite. Emmanuel accrocha ma casquette et son chapeau à la muraille, et me fit asseoir en face de lui, près d'une fenêtre ouverte, en me disant :

« Qu'est-ce que nous allons prendre? D'abord une bonne bouteille de vin, avec de l'eau de Seltz, car il fait chaud; ensuite deux juliennes, deux biftecks, et puis nous verrons, n'est-ce pas?

—Écoute, Emmanuel, lui dis-je, il ne faut pas faire de dépense à cause de moi. Du pain, un morceau de bœuf et de l'eau, c'est tout ce que je demande.

Mais il se fâcha presque en entendant cela.

« De l'eau, du bœuf, quand j'invite un vieux camarade! dit-il, est-ce que tu me prends pour un avare? »

Et sans m'écouter il cria :

« Garçon, deux juliennes, du vin, de l'eau de Seltz. »

Je vis bien alors qu'il ne fallait plus rien dire. Un garçon bien frisé, qui s'appelait Jean, nous apporta deux bonnes soupes aux carottes, la bouteille de vin et l'eau de Seltz; et nous commençâmes à dîner de bon cœur.

C'est le premier dîner que j'ai fait à Paris, et je m'en souviendrai toujours, non-seulement

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à cause du vin, des viandes et de la salade, mais principalement à cause de l'amitié que me fit voir Emmanuel, et même d'autres jeunes gens qui vinrent ensuite s'asseoir à notre table, et qui me traitaient tous comme un camarade, lorsqu'il leur eut dit que nous avions été à l'école ensemble. — Oui, je n'oublierai jamais cela ; c'étaient des hommes d'esprit, qui parlaient de tout entre eux : de droit, de justice, de médecine, d'histoire, de gouvernement, enfin de tout sans se gêner.

Moi, je ne comprenais rien, je ne savais rien, et j'avais aussi le bon sens de me taire.

Un grand sec et maigre, qui s'appelait Sillery, disputait contre un autre qui s'appelait Coquille. Deux ou trois amis d'Emmanuel se mêlaient de la dispute, ils riaient, ils criaient. —A chaque seconde, il en arrivait par bandes de trois, quatre, six; au bout d'une heure, les trois salles étaient pleines; autour de chaque table on entendait des disputes pareilles.

L'air bourdonnait, les assiettes, les bouteilles tintaient, les domestiques, en manches de chemise, couraient. Ils criaient aussi à la porte de la cuisine :

« Un bœuf!

—Deux asperges !

—Un rognon sauté!

—Un bifteck !

—Une bouteille à seize ! » etc.

Ils tenaient dans leurs mains, en courant, trois, quatre, cinq assiettes à la fois, des bouteilles sous les coudes, et rien ne tombait. Chacun recevait ce qu'il venait de demander. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Ces domestiques avec leurs cris, leur mémoire et leur adresse extraordinaire, m'étonnaient encore plus que les disputes sur le gouvernement, parce que je reconnaissais mieux la rareté de leur talent, et que je commençais à comprendre les paroles de M. Nivoi, lorsqu'il me disait qu'à Paris les gens travaillaient et se remuaient plus dans une heure, que chez nous pendant une journée.

C'est aussi là, pour la première fois, que j'ai vu le gaz; car, le soir étant venu, tout à coup de belles lumières blanches et bleu de ciel en forme de tulipe, se mirent à briller au-dessus des tables. Les garçons couraient à tous les quinquets avec un bout de cire allumée, comme les bedeaux à l'église, et le gaz prenait feu tout de suite.

Depuis, je me suis souvent étonné qu'on n'ait pas encore de ces lumières dans les cathédrales; elles sont bien plus belles que la lumière jaune des cierges, et seraient plus agréables au Seigneur.

Enfin, ce dîner, ce bon vin, ces disputes continuèrent de la sorte jusqu'à la nuit close. Alors on se leva. Tous les étudiants assis à notre table se serrèrent la main. Emmanuel paya trois francs au comptoir, et nous sortîmes dans la joie et le contentement de notre âme.

Nous avions aussi mangé des choux-fleurs à l'huile, et le vin nous avait mis de bonne humeur.

C'est après être sortis du vieux cloître Saint-Benoît, par la rue des Mathurins-Saint-Jacques, en voyant les rues qui descendent sur les quais encore plus encombrées de monde qu'en plein jour, que je fus émerveillé de ce spectacle.

Tous ces gens pendant la journée travaillent chez un maître ou chez eux; à la nuit ils descendent de leurs six étages et vont respirer l'air. Voilà ce que j'ai compris plus tard; mais alors ce mouvement m'étonnait.

Deux ou trois fois des femmes nous arrêtèrent dans les petites ruelles; quand j'appris ce que c'était, une grande tristesse me serra le cœur. Je regardais Emmanuel, ne pouvant presque pas croire à d'aussi grands malheurs, et seulement plus loin, à la vue du vieux pont Saint-Michel et de tous ces milliers de lumières le long du fleuve, qui tremblotent dans l'eau sous les arches noires, et de toutes ces façades sombres des quais, qui se découpent sur le ciel, seulement à cette vue j'oubliai mes pensées terribles, et je m'écriai :

« Mon Dieu ! que c'est beau ! Mon Dieu ! que Paris est grand ! »

Nous suivions les quais sur les trottoirs. Ces longues files de voitures alignées, qui toujours attendent qu'on les prenne; ces livres rangés sur les rampes dans de petites caisses, où chacun peut chercher ce qui lui plaît; ces grandes maisons dans le fleuve couvertes de toile, où l'on peut se baigner; ces bateaux de charbon qui ressemblent à des carrières, enfin tous ces mille et mille spectacles qui montrent l'esprit des hommes, leur sagesse, leur bon sens, leur idée de s'enrichir, m'étonnaient, et je criais toujours :

« C'est plus beau qu'on ne peut le penser ! »

Emmanuel me répondait :

« Oui, mais tu vas voir, tu vas voir ! »

Il m'avait déjà conduit plus loin, à travers le Pont-Neuf et cette cour du Louvre sombre, —où se dressait la statue du duc d'Orléans;— à travers la rue Saint-Honoré, à travers dix autres rues, et je ne sentais pas la fatigue, je me disais :

« Il faut pourtant que cela finisse, ces choses nouvelles doivent avoir une fin. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Et songeant à cela, nous traversions une belle cour entourée de colonnes, fermée devant par une grille, et gardée par des municipaux, lorsque tout à coup nous arrivâmes sous une voûte de glaces, large comme une rue, éclairée intérieurement comme par le soleil, et bordée de magasins où l'or, l'argent, le cristal, les diamants, la soie, enfin tout se trouvait réuni.

C'était la galerie d'Orléans.

Quand on n'a pas vu cette galerie, on ne connaît ni les richesses, ni les magnificences de la terre.

Mais c'est plus loin, en arrivant dans le jardin du Palais-Royal, entouré d'arcades innombrables,—éclairées au gaz,—où sont abrités de la pluie, du vent, du soleil, des centaines de magasins tous plus beaux les uns que les autres, c'est en arrivant dans cette cour, sans cesse arrosée dans son intérieur par des jets d'eau, qui rafraîchissent la foule des enfants et des richards assis autour des petits prés de verdure, c'est en arrivant là que les bras me tombèrent.

Emmanuel me parlait, il me montrait tout en détail; mais je ne l'écoutais plus, j'avais tant de choses à voir que la tête m'en tournait.

Je me rappelle pourtant qu'au bout d'une de ces galeries pleines de lumières et bordées de magasins qui se ferment avec des devantures d'une seule glace, — tellement claires qu'on croirait toucher les montres d'or, les chapelets de perles, les bagues de diamants, les horloges en bronze et en marbre, représentant des fleurs, des figures, des chevaux, des cerfs, tous finement travaillés dans la dernière perfection, et qu'on devrait regarder des semaines pour en voir toutes les beautés, — je me rappelle qu'au bout d'une de ces galeries, il me dit :

« Tiens, regarde, c'est ici Véfour! »

Alors, regardant, je vis derrière la glace un petit bassin de marbre blanc, plein de tortues, où tombait un jet d'eau, et, tout autour de ce bassin, des poires, des pommes et d'autres fruits rouges, verts, jaunes, avec leurs grandes feuilles, que mon camarade m'expliquait être des ananas, des grenades, des amandes vertes et d'autres raretés venues des cinq parties du monde. Plus loin, derrière une autre glace, se trouvait du poisson et du gibier de toutes sortes, tellement frais, tellement beau, qu'on aurait cru qu'il venait d'être tué au bois, ou tiré de la rivière.

Emmanuel me dit que les petites tortues étaient pour faire de la soupe, et que le moindre dîner en cet endroit coûtait vingt francs.

J'étais dans l'étonnement. J'aurais pu là manger mes soixante francs dans un jour. Qu'on juge de ce que cela pouvait être!

A l'un des autres bouts de la galerie, nous vîmes un théâtre, le théâtre du Palais-Royal. Les gens attendaient à la file pour entrer, un municipal en grande tenue surveillait le bon ordre.

Enfin ce Palais-Royal était ce que j'avais admiré le plus, pour ses grandes richesses, ses arcades, son jardin, ses jets d'eau, et généralement pour tout.

Durant plus de deux heures, nous ne fîmes que d'aller et venir. L'ébénisterie était sous une voûte, au bout de la galerie d'Orléans. Longtemps je regardai ces objets, les admirant et n'espérant jamais pouvoir rien faire d'aussi beau; cela me paraissait au-dessus de mes moyens, et je reconnaissais que M. Nivoi avait eu raison de me dire qu'à Paris seul se trouvaient les premiers ouvriers du monde.

Nous montâmes ensuite sur les boulevards, dont le spectacle, avec son église de la Madeleine, ses promeneurs innombrables, et ses deux arcs de triomphe, est encore plus magnifique la nuit que le jour. Les lignes de gaz ne finissent plus; personne ne peut vous donner une idée de cette grandeur.

En face d'une rue très-large, Emmanuel me dit en m'arrêtant :

« La colonne Vendôme! »

Je vis au loin, sur une place profonde, cette colonne sombre, Napoléon au haut. Il était au moins onze heures, nous avions du chemin à faire pour rentrer chez nous, et nous repartîmes enfin d'un bon pas.

Emmanuel connaissait les passages aussi bien qu'à Saverne. Nous traversâmes bien d'autres arcades, bien d'autres ruelles, nous vîmes bien d'autres magasins : mais j'en avais tant et tant vu, que rien ne pouvait plus me toucher.

Vers minuit, je fus heureux d'arriver à ma porte. Au-dessus pendait une pauvre lanterne, à sa tringle de fer. Emmanuel me montra la manière de sonner, et quand le portier eut tiré son cordon :

« Allons, bonne nuit, Jean-Pierre, dit-il en me serrant la main. Au premier dimanche!

—Oui, » lui répondis-je attendri.

Il monta la rue Sorbonne, moi j'entrai dans la petite allée sombre. Le portier regarda par son châssis sans rien dire, et je grimpai l'escalier, bien content d'avoir trouvé de l'ouvrage le premier jour.

En ouvrant ma porte, je vis la lune briller sur ma petite fenêtre en tabatière. Je me déshabillai, rêvant à tout ce que je venais de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

voir, et puis, m'étant couché, je m'endormis aussitôt.

XV

Le lendemain, à cinq heures et demie, je descendais déjà l'escalier, et j'entendais crier en bas :

« Cordon, s'il vous plaît! »

D'autres ouvriers de la maison se rendaient au travail. Le portier tira son cordon, et nous sortîmes tous ensemble sans nous regarder.

On se lève tard à Paris; excepté les ouvriers et les petits marchands, qui donnent de l'air à leurs boutiques, qui balayent, qui regardent en bras de chemise, ou qui versent sur le comptoir de zinc un petit verre aux vieux ivrognes, les plus matineux des gens, tout dort encore à cinq heures.

Les laitières arrivent ensuite, leurs grandes cruches de fer-blanc sous le bras, et s'asseyent sous les portes cochères; les ménagères et les bonnes descendent, et les balayeurs de la ville rentrent chez eux par bandes, leur balai sur l'épaule.

Je voyais ces choses en passant. Les rues étaient grises, humides; mais en haut le soleil, ce beau soleil d'été qui dore les champs, les prés, les arbres couverts de fleurs et de fruits, ce beau soleil-là brillait sur les cheminées décrépites et les grands toits moisis; il descendait tout doucement le long des murs.

Combien de fois, en le voyant ainsi venir, je me le suis représenté là-bas, sur les herbes blanches de rosée, parmi les villages, les vergers et les bois! Combien de fois ne m'a-t-il pas fait songer à Saverne, à Annette, à la mère Balais!

« Maintenant, ils sortent aussi, me disais-je, ils regardent et pensent : — Voilà du beau temps! »

Oui, du beau temps pour ceux qui ne sont pas dans les rues de Paris, profondes comme des cheminées! Enfin, que voulez-vous? à chacun son sort; on doit être encore bien content d'avoir de l'ouvrage.

J'arrivai sur le coup de six heures dans notre cour; deux ou trois camarades étaient déjà sous la halle, en train d'ôter leur veste, et de prendre leur rabot. On avait un quart d'heure de grâce le matin Ils me regardaient sans rien dire; comme je les saluais, un vieux de quarante-cinq à cinquante ans, la longue barbe rousse grisonnante, le front haut, les yeux petits, la peau brune et le nez un peu camard,— un vrai maître,— le père Perrignon, s'écria d'un air joyeux :

« On se lève de bonne heure, Alsacien, dans ton pays?

—Oui, maître, lui répondis-je, on fait son devoir.

—Son devoir! son devoir! dit-il, on tâche de gagner ses cinquante sous et d'avoir à dîner; c'est tout simple. »

Alors les autres se mirent à rire, et moi je devins tout rouge; j'aurais voulu répondre, mais je ne savais pas quoi.

Le père Perrignon, qui dirigeait l'ouvrage, trouvait à redire sur tout; les ouvriers l'écoutaient et lui donnaient toujours raison. J'ai su par la suite qu'il avait été dans les prisons, pour ses idées sur la politique, et qu'il avait même frisé les galères. C'est à cause de cela qu'il jouissait d'une grande considération dans le quartier.

Enfin, on se mit au travail.

Les caisses que j'avais vu clouer la veille étaient pour enfermer des consoles, des commodes, des buffets déjà prêts au fond du magasin. Il restait encore plusieurs caisses à clouer, et c'est par là que je commençai.

M. Braconneau descendit une demi-heure après. Il fallut enfermer les meubles dans les caisses avec de la paille, ensuite les charger sur trois voitures. Cet ouvrage aurait pris un jour chez nous. A neuf heures, c'était fini, les voitures étaient en route.

On sortit pour aller déjeuner. J'avais fait connaissance avec deux camarades : un nommé Valsy, grand, pâle, très-bon ouvrier, mais presque toujours malade, et un autre qui s'appelait Quentin, la casquette sur l'oreille, la bouche bien fendue, et que le père Perrignon seul forçait à se taire en lui disant :

« Tu nous étourdis les oreilles! »

Enfin, toute la bande, en veste, descendit la rue lentement. Le père Perrignon venait le dernier. Dehors, on l'appelait monsieur Perrignon. Il avait une grande capote brune et portait un chapeau; sa grande barbe grisonnante lui donnait un air respectable.

On s'arrêta chez le premier boulanger à droite. Chacun acheta son pain, et plus bas, au coin de la rue Serpente, nous entrâmes dans une espèce de gargote, qu'on appelait le *caboulot*.

Mais il faut que je vous donne une idée de cette gargote, car il n'en manque pas de semblables à Paris; on en trouve dans toutes les rues, et c'est là que les ouvriers de tous états : charpentiers, menuisiers, bijoutiers, maçons, enfin tous, vont faire leurs repas.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Notre *caboulot*, de plain-pied avec la rue Serpente, avait deux chambres séparées par une cloison vitrée garnie de petits rideaux. D'un côté se trouvait la table des peintres, des graveurs, des journalistes,— qui sont les états distingués, où l'on gagne des sept, huit, et même dix francs par jour, — de l'autre côté, celle des maçons, des boulangers, des menuisiers, etc.

Naturellement, à gauche, on payait tout le double plus cher qu'à droite, parce que les tables avaient des nappes, et qu'il faut proportionner le prix à la bourse de chacun.

Voilà pourquoi nous n'allions jamais avec les peintres et les journalistes. Nous avions notre bouillon, notre tranche de bœuf, notre plat de légumes, notre demi-setier de vin pour quinze sous, et les autres pour trente.

Il faut dire aussi que leur chambre était peinte en vert, et que la nôtre n'avait pas de peinture; mais cela nous était bien égal.

La cuisine, au fond, toute noire, sans autre lumière qu'une chandelle en plein jour, donnait de notre côté, juste en face de la porte, et le tout ensemble ne mesurait pas plus de vingt pieds carrés. C'est là que nous mangions, coude à coude, pendant que madame Graindorge, une bonne grosse mère des Vosges, les joues pleines, les yeux petits et vifs, les dents blanches, le menton rond, allait et venait, versait le bouillon sur notre pain, riait tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et jetait de temps en temps un coup d'œil dans la chambre des journalistes, en levant un coin des rideaux.

Madame Graindorge avait une servante pour l'aider. Un brave garçon, ciseleur de son état, nommé Armand, trapu, carré, la barbe brune, le nez un peu rouge, rude dans ses manières, mais plein de cœur tout de même, lui donnait aussi parfois un coup de main.

Nous mangions en silence, pendant que les peintres, les journalistes et les autres se disputaient et criaient comme des geais pris à la glu. Nous entendions toutes leurs paroles, sur le roi, sur les ministres, sur les Chambres, sur les gueux de toute espèce, — comme ils appelaient le gouvernement, — depuis le garde-champêtre jusqu'à M. Guizot.

C'était principalement à M. Guizot qu'ils en voulaient. Cela nous instruisait touchant la politique, nous n'avions pas besoin de lire le journal, nous savions tout d'avance; et quelquefois, quand un journaliste criait qu'on avait enlevé la caisse, ou qu'on avait insulté la nation, le père Perrignon clignait de l'œil et disait tout bas :

« Écoutez! celui-là raisonne bien... il voit clair... c'est le plus fort... il a du bon sens. »

Nous aurions voulu rester jusqu'au soir, pour les entendre se chamailler entre eux. Mais à dix heures moins un quart il fallait retourner à l'ouvrage. Heureusement, en revenant dîner, nous en retrouvions presque toujours quelques-uns, tellement enroués, que madame Graindorge avait soin de laisser leur porte entr'ouverte; sans cela, nous n'aurions plus rien entendu.

J'ai souvent pensé qu'avec des députés pareils les affaires auraient marché bien autrement.

Pour en revenir à ce jour, comme nous finissions de déjeuner, le père Perrignon, qui me regardait, dit tout à coup :

« Alsacien, qu'est-ce que tu payes?

—Tout ce qu'il vous plaira, monsieur Perrignon, » lui répondis-je un peu surpris.

Alors il sourit et dit :

« Ce n'est pas seulement à moi, c'est à tous les camarades qu'il faut payer la bienvenue.

—Et c'est aussi comme cela que je le comprends, monsieur Perrignon, selon mes moyens, bien entendu, car je ne suis pas riche.

—On est toujours assez riche quand on a de la bonne volonté, » dit-il.

Et se tournant vers les autres :

« Eh bien! qu'est-ce qu'on demande? Il ne faut pas écorcher le petit, c'est un bon garçon, vous voyez. »

L'un voulait de l'eau-de-vie, l'autre du curaçao; mais le vieux Perrignon dit :

« Non, il faut trinquer ensemble. Madame Graindorge, deux bouteilles à seize! »

On apporta deux bouteilles et je remplis les verres. Les camarades burent tous à ma santé, je bus à la santé de tous; puis, ayant payé, nous sortîmes.

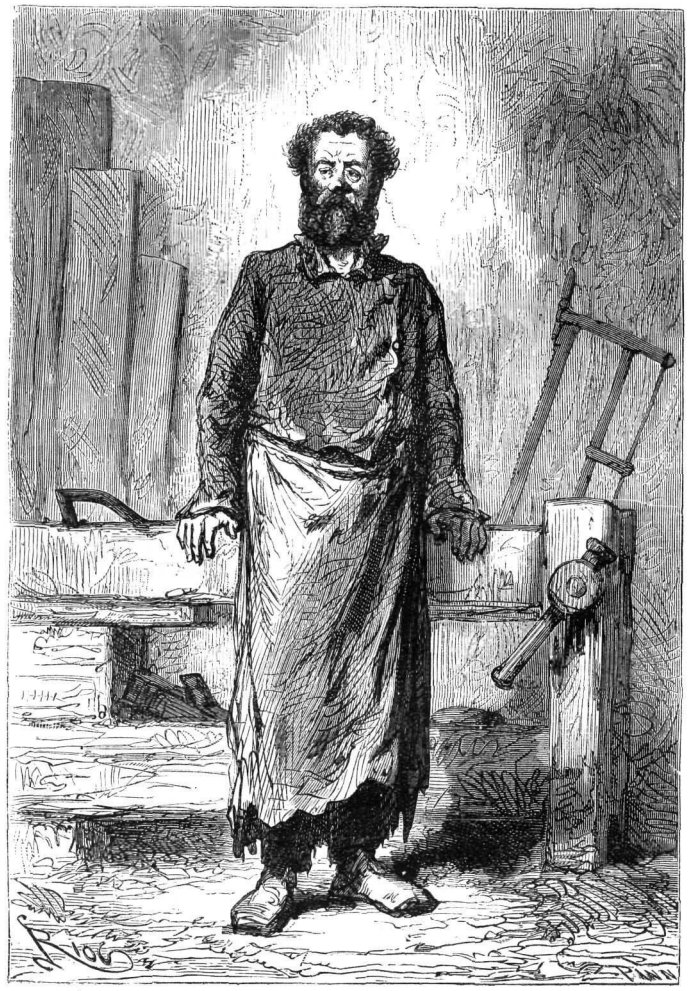
M. Perrignon paraissait content. Au lieu de m'appeler l'Alsacien, il ne m'appelait plus que le petit.

Les autres me traitaient tous depuis en bons camarades, mais cela ne les empêchait pas d'en savoir plus que moi sur le métier, parce qu'ils avaient travaillé deux, trois ou quatre ans à Paris, et que j'arrivais de Saverne. C'était même un de mes grands chagrins, non par envie, Dieu m'en préserve, mais parce que je me disais :

« Est-ce que tu gagnes trois francs par jour? Est-ce que ton maître peut te garder? »

Et j'étais bien forcé de répondre non! j'avais beau suer, me donner de la peine, je restais toujours en retard sur les camarades. J'en étais désolé, la nuit je ne dormais pas, ou je m'éveillais en pensant :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Monsieur Perrignon. (Page 54.)

« Mon Dieu! si le patron te donne congé, ce sera tout naturel; mais qu'est-ce que tu pourras faire? »

J'avais peur de voir arriver le jour de la paye, car c'est ce jour-là qu'on remercie ceux dont on ne veut plus. Oui, j'en avais peur, et pourtant mon argent diminuait vite; j'aurais eu bien besoin de remonter un peu ma bourse.

Enfin le samedi soir de la quinzaine arriva. C'est le père Perrignon que M. Braconneau consultait. Je les regardais plein de soucis. Quand ce fut mon tour, le patron me compta les vingt-sept francs sans aucune observation, et malgré cela je sortis avec une crainte de m'entendre rappeler et dire : « Écoutez, le travail diminue, » etc., etc. Ce n'est qu'après avoir traversé la cour que je me dis en respirant : « On ne t'a pas remercié, quel bonheur! »

J'étais déjà loin dans la rue, quand j'entendis derrière moi le père Perrignon crier :

« Hé! petit, ne cours pas si vite. »

Je me retournai inquiet. Le bonhomme arrivait avec sa grande capote brune, en souriant :

« Tu vas... tu vas... dit-il; on croirait que tu te sauves. »

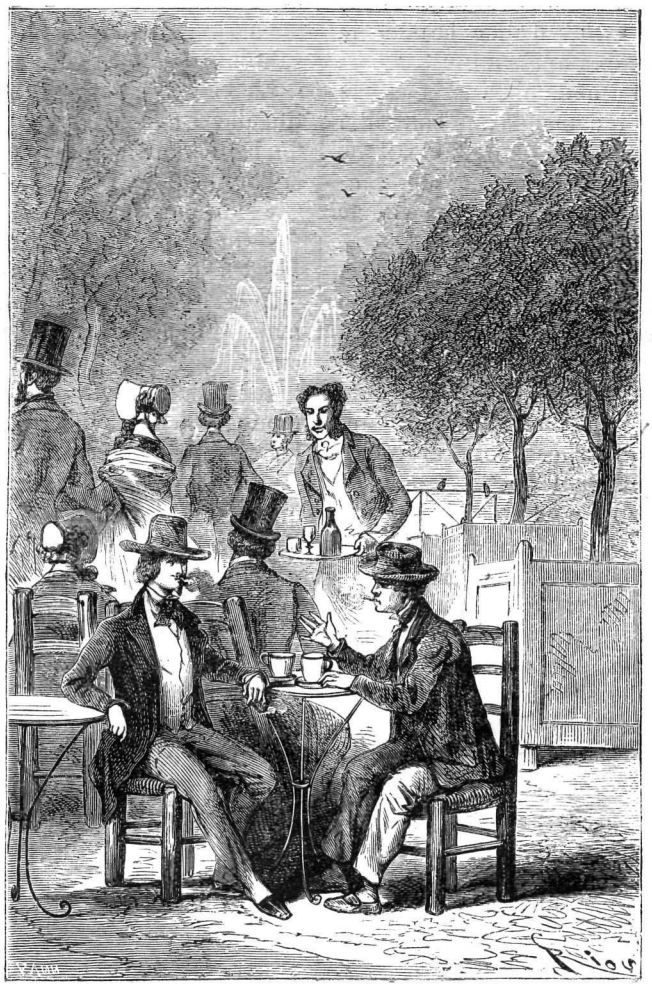
Son air joyeux me rassura, je me mis à rire.

« Tu n'as pas l'air de mauvaise humeur, ce soir, fit-il en me prenant le bras.

—Jamais, monsieur Perrignon, jamais.

—Ah! jamais! Quand tu rabotes comme un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Nous fumions comme des propriétaires. (Page 60.)

dératé pour rattraper les autres, quand la sueur te coule dans la raie du dos et que tu serres les dents... »

Alors je fus honteux : on avait vu ma peine.

« Oui, dit-il, c'est comme cela, petit; quand on n'a pas de confiance dans les anciens, quand on veut tout savoir, sans rien apprendre de personne, quand on est trop fier pour demander un conseil, il faut s'échiner du matin au soir. C'est beau, cette fierté... ça montre du caractère... mais ce n'est pas malin tout de même.

—Oh! lui dis-je, monsieur Perrignon, si j'avais osé vous consulter...

—Comment, tu n'osais pas! Est-ce que j'ai la figure d'un loup? »

Il paraissait un peu fâché; mais, se remettant aussitôt :

« Tu m'as offert une bouteille l'autre jour, dit-il, eh bien! tu vas en accepter une de moi ce soir. J'avais l'idée d'aller souper avec ma femme et mes enfants, rue Clovis, comme à l'ordinaire; mais j'ai de petits comptes à régler dans le quartier, et puis il faut que nous causions?

—Si vous voulez que je fasse vos commissions?

—Non, je les ferai moi-même. Je tiens à te donner quelques bons avis, dont tu puisses profiter tout de suite. »

J'étais attendri de cette marque d'amitié. Quand on est seul, loin du pays, on aime bien vite ceux qui vous tendent la main.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous arrivions alors devant la porte du *caboulot* et nous entrâmes. Il pouvait être sept heures et demie. M. Armand, debout sur une chaise, nettoyait le quinquet, des garçons boulangers soupaient, avant d'aller brasser la pâte jusqu'à deux heures après minuit.

M. Perrignon et moi nous nous assîmes près du vitrage, après avoir demandé une bouteille, et là, le coude allongé sur la petite table, il me parla longuement de notre état, me représentant d'abord que chaque ville, chaque village a sa manière de travailler.

« A Paris, dit-il, tout marche, tout change, tout avance. Je veux bien croire que, dans son temps, le père Nivoi était un maître ouvrier; mais depuis quinze ans le travail s'est bien simplifié, bien perfectionné. Tous les jours cette masse d'ouvriers trouvent, tantôt l'un, tantôt l'autre, quelque chose pour arriver à faire plus vite ou mieux, et chacun profite de l'invention. Toi, naturellement, tu suis la routine de Saverne; ainsi, tu mesures à la ficelle au lieu du compas; ça marche tout de même, mais il faut regarder à deux fois au lieu d'une, et chaque fois tu perds quelques instants; à la fin de la journée cela fait des heures, sans parler de la peine, des soucis et du chagrin de voir qu'on reste en retard.

—Ah ! que vous avez raison; voilà le pire, » lui dis-je.

Il rit.

« Eh bien ! petit, tout cela n'est qu'une habitude. Commence par abandonner la ficelle, et, si quelque chose t'embarrasse, fais-moi signe.

—Oh! monsieur Perrignon ! m'écriai-je, si je pouvais seulement aussi vous rendre un service !

—On ne peut pas savoir, dit-il, nous sommes ici pour nous aider. Cela viendra peut-être. Mais, dans tous les cas, fais pour les autres, plus tard, ce que je fais pour toi maintenant ; nous serons quittes. »

Là-dessus, ce brave homme se leva, décrocha son chapeau, et nous sortîmes. La nuit était venue, nous nous serrâmes la main; il prit la rue Serpente et moi la rue de la Harpe. Rien que pour ce service, je n'oublierai jamais M. Perrignon. Les hommes de ce caractère ne se rencontrent pas souvent, ils regardent leurs semblables comme des frères; et leur seul défaut, c'est de vouloir forcer les autres d'être justes comme eux. Voilà pourquoi les gueux sans cœur les appellent des fous.

Mais une grande joie m'attendait encore ce samedi soir. On pense bien qu'à mon premier jour de travail je m'étais dépêché d'acheter de l'encre, des plumes et du papier pour annoncer à la mère Balais que tout allait bien, que la lettre du père Nivoi m'avait joliment servi, qu'Emmanuel s'était montré pour moi le même bon camarade qu'à Saverne, et que maintenant je serais tout à fait heureux si je recevais de ses bonnes nouvelles.

Eh bien ! en arrivant au bout de notre petite allée sombre, comme j'allais monter, j'entendis le portier ouvrir son châssis et me crier :

« Monsieur Jean-Pierre Clavel ?

—Qu'est-ce que c'est? monsieur Trubère.

—Une lettre pour vous. »

Je reçus cette lettre dans un grand trouble; mais, en passant près de la vieille lanterne crasseuse, ayant reconnu d'abord l'écriture de la mère Balais, cela me fit déjà du bien, et je montai tellement vite, que deux minutes après j'étais assis sur ma paillasse, à côté de la veilleuse, pleurant à chaudes larmes de tout ce que cette brave femme me disait de sa santé; sur le courage qu'elle avait pris de surmonter ses chagrins après mon départ; sur la satisfaction qu'elle avait d'apprendre que j'étais en place, et sur l'espérance qu'elle conservait encore de nous voir réunis plus tard.

Elle me disait aussi que les Dubourg étaient revenus avec l'argenterie et les bijoux de la tante Jacqueline, et que leur héritage dépassait même ce qu'on avait raconté d'abord. Mais ces choses me devenaient égales, j'en détournais mon esprit et je pensais :

« Tu ne dois rien qu'à la mère Balais, c'est elle qui t'a nourri, c'est elle qui t'a soutenu toujours, c'est elle seule qui t'aime et qu'il faut aimer. Qu'est-ce que te font ces Dubourg? Quand ils seraient deux fois plus riches, ce serait une raison de plus qui leur ferait oublier leurs anciens amis. Mais ceux qui t'ont fait du bien, Jean-Pierre, à ceux-là tu dois ton travail et ta vie. Tâche de t'élever, de faire venir ta vieille mère Balais, et de lui rendre autant que possible tout le bien qu'elle t'a fait. Voilà ton devoir et ton bonheur. Le reste... il faut l'oublier !... »

Dans ces pensées attendrissantes, m'étant couché, je m'endormis à la grâce de Dieu.

XV

Depuis mon arrivée à Paris, je n'avais pas eu le temps de revoir Emmanuel; l'ouvrage était pressé dans cette quinzaine, il avait fallu travailler le premier dimanche et le lundi jusqu'au soir. Mais, le samedi suivant, en nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faisant la paye, M. Braconneau nous ayant prévenus que le lendemain on serait libre, je m'habillai de bonne heure et je courus à l'hôtel de la rue des Grès.

Cela tombait bien, car en me voyant Emmanuel s'écria :

« Je pensais à toi, Jean-Pierre ; voici les vacances, les examens sont commencés; je passe à la fin de cette semaine et je m'en retourne deux mois au pays. J'aurais eu de la peine à partir sans t'embrasser. »

Il me serrait la main. Pendant qu'il ôtait sa belle robe de chambre, je lui racontai ce qui m'avait empêché de venir.

« Eh bien! nous allons faire un tour, dit-il, nous déjeunerons au Palais-Royal. »

En l'entendant dire que nous allions déjeuner au Palais-Royal, je crus qu'il plaisantait; il vit ce que je pensais, et s'écria :

« Pas chez Véfour, bien entendu ! Il faut attendre d'avoir notre part dans la pension de Louis-Philippe. Nous irons chez Tavernier, tu verras. »

Il riait, et nous sortîmes, comme la première fois, en descendant la rue de la Harpe. Mais il voulut me faire voir alors le Palais-de-Justice, fermé devant par une grille très-belle. Derrière cette grille se trouve une cour, et au bout de la cour, un escalier qui monte dans le vestibule, où les avocats accrochent leurs robes entre des colonnes. Sur la droite, un autre escalier mène dans une grande salle, la plus grande salle de France, et qu'on appelle la salle des Pas-Perdus.

Tout autour de cette salle, très-haute, très-large, et dallée comme une cathédrale, s'en ouvrent d'autres où sont les tribunaux de toute sorte pour juger les voleurs, les filoux, les banqueroutiers, les incendiaires, les assassins, et les amateurs de politique qui trouvent que tout n'est pas bien dans ce monde, et qui voudraient essayer de changer quelque chose.

C'est ce que m'expliquait Emmanuel, et je pensais que l'idée d'entrer dans la politique ne me viendrait jamais.

Après cela, nous descendîmes derrière, par un petit escalier qui mène sur une place ouverte à l'autre bout, au milieu du Pont-Neuf. Quand nous eûmes traversé cette place, assez sombre, nous vîmes à la sortie la statue de Henri IV tout près de nous, et, plus loin, cette magnifique vue du Louvre que j'avais tant admirée la première fois. Elle me parut encore plus belle, et même aujourd'hui je me figure que rien ne peut être plus beau sur la terre : cette file de ponts, ces palais du Louvre et des Tuileries, ces grilles, ces jardins, à gauche; ces autres palais, et tout au fond l'Arc-de-Triomphe ! Non, rien ne peut vous donner une idée plus grande des hommes !

Je le disais à Emmanuel, qui me prévint que le plus beau n'était pas encore ce que nous voyions, mais l'intérieur des palais, où sont réunies toutes les richesses du monde. Cela me paraissait impossible.

Comme nous continuions de marcher, étant arrivés dans la cour du Louvre, ce fut une véritable satisfaction pour moi de contempler ces magnifiques statues dans les airs, autour de l'horloge, représentant des femmes accomplies en beauté, qui se tiennent toutes droites, deux à deux, les bras entrelacés comme des sœurs, et qui doivent avoir au moins trente pieds de haut.

Rien ne manque à ce spectacle. Seulement, plus loin, après avoir passé la voûte du côté des Tuileries, nous arrivâmes sur une vieille place encombrée de baraques, dans le genre du cloître Saint-Benoît, ce qui ne me réjouit pas la vue. Elle était pleine de marchands d'images, de guenilles, de ferrailles, et d'autres gens de cette espèce. Deux ou trois vendaient même des perroquets, des pigeons, des singes, et de petites fouines, qui ne faisaient que crier, siffler, en répandant la mauvaise odeur.

On ne pouvait pas comprendre de pareilles ordures entre deux si magnifiques palais. Emmanuel me dit que ces gens ne voulaient pas vendre leurs baraques à la ville, et que chacun est libre de vivre dans la crasse, si c'est son plaisir.

Naturellement, je trouvai que c'était juste, mais tout de même honteux.

Ayant donc regardé cette place, qui ressemblait aux foires de village, Emmanuel me prit par le bras, en disant :

« Arrive ! »

En dehors de la cour du Louvre, à gauche, s'étendait la continuation de la bâtisse, et dans la cour se trouvait une porte assez haute, où des gens bien mis entraient.

« Avant d'aller déjeuner, il faut que tu voies le musée de peinture, me dit-il ; nous en avons pour une heure. »

J'étais bien content de voir un musée; j'avais seulement entendu parler de musée, sans savoir ce que cela pouvait être.

Dans le vestibule commençait une voûte, qui se partageait en plusieurs autres, fermées par de grandes portes en châssis tendues de drap vert. Contre une de ces portes, à gauche, était assis un suisse, que je pris d'abord pour quelque chose de considérable dans le gouvernement, à cause de son magnifique chapeau à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cornes, de son habit carré, de sa culotte de velours rouge, de ses bas blancs et de son air grave; mais c'était un suisse! J'en ai vu d'autres habillés de la même façon. Ils restent assis, ou se promènent de long en large pour se dégourdir les jambes : — c'est leur état.

Une dame recevait les cannes et les parapluies dans un coin, moyennant deux sous.

A droite, s'élevait un escalier, large d'au moins cinq mètres, avec des peintures dans les voûtes. On avait du respect pour soi-même en montant un escalier pareil; on pensait : « Je monte... personne n'a rien à me dire!... »

Mais tout cela n'était rien encore. C'est en haut qu'il fallait voir! D'abord, ce grand salon éclairé par un vitrage blanc comme la neige, d'où descendait la lumière sur des peintures innombrables, tellement belles, tellement naturelles, qu'en les regardant vous auriez cru que c'étaient les choses elles-mêmes : les arbres, la terre, les hommes, au printemps, en automne, en hiver, dans toutes les saisons, selon ce que le peintre avait voulu représenter.

Voilà ce qui s'appelle une véritable magnificence! Oui, quand on pense qu'avec de la toile et de la couleur, les hommes sont arrivés à vous figurer tous les temps, tous les pays, tous les êtres, au lever et au coucher du soleil, à la lune, sur terre et sur mer, dans les moindres détails, c'est alors qu'on reconnaît le génie de notre espèce et qu'on s'écrie : « Heureux ceux qui reçoivent de l'instruction, pour laisser de pareilles œuvres après leur mort, et nous enorgueillir tous!... »

Nous nous promenions dans ce grand salon, en silence comme dans une église; nous entendions nos pas sur les parquets, qui sont de vieux chêne. Emmanuel m'expliquait tout bas ce que nous voyions; il me disait le nom des peintres, et je pensais : « Quels génies!... quelles idées grandioses ils avaient, et comme ils les peignaient vivantes!... »

Je me rappelle que, dans ce salon, l'empereur Napoléon, à cheval, en hiver, au milieu de la neige, du sang et des morts, levait les yeux au ciel. Rien que de le voir, on avait froid.

C'est une des choses qui me sont restées. Mais ces terribles tableaux, qui sont faits pour donner aux hommes l'épouvante de la guerre, me plaisaient beaucoup moins que les champs, les prés, les bœufs, les petites maisons où l'on buvait à l'ombre devant la porte. On voyait que c'étaient tous d'honnêtes gens, et cela vous réjouissait le cœur; on aurait voulu se mettre avec eux.

La représentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge, des apôtres, des saintes femmes et des anges, avec tous les chagrins qu'ils ont eus, les injustices d'Hérode et de Ponce-Pilate, vous rendaient trop triste. Enfin chacun trouve là ce qui lui plaît; chacun peut se rendre triste ou joyeux, selon ce qu'il regarde.

Après le grand salon carré, nous entrâmes dans une autre salle, longue d'au moins un quart de lieue, et puis encore dans une autre; cela n'en finissait plus. Emmanuel me parlait, mais tant de choses me troublaient l'esprit! Et comme il venait toujours plus de monde, tout à coup il me dit :

« Écoute, Jean-Pierre, c'est l'heure du déjeuner. »

Nous eûmes encore un bon quart d'heure pour remonter les salles, et, si vous voulez savoir la vérité, je fus bien content d'être dehors, au grand air. C'était trop à la fois. Et puis j'avais faim, j'étais pressé de m'asseoir devant autre chose que devant des peintures.

Nous n'étions pas loin du Palais-Royal, où nous arrivâmes en gagnant la rue Saint-Honoré. Nous revîmes, en passant, la galerie d'Orléans, le jardin, les jets d'eau, les arcades; mais ce qui me réjouit le plus, ce fut d'apercevoir l'écriteau de Tavernier, qu'Emmanuel me montra dans l'intérieur d'une de ces arcades.

Nous montâmes, et, malgré le bon dîner que nous avions fait chez Ober, je reconnus pourtant une grande différence. C'était là véritablement un restaurant parisien, bien éclairé, riche en dorures; les petites tables couvertes de nappes blanches à la file entre les hautes fenêtres, les carafes, les verres étincelants, enfin, tout vous annonçait la manière agréable de vivre en cette ville, quand on a de l'argent.

Nous étions donc assis, les domestiques arrivèrent. Emmanuel voulut avoir de l'eau de Seltz, du vin, du melon, des viandes, du dessert; et, si je n'avais pas lu les prix à mesure sur la carte, j'aurais cru que nous étions ruinés de fond en comble. Eh bien! tout cela ne montait pas à plus de trois ou quatre francs pour nous deux. C'est quelque chose d'étonnant!

Après le déjeuner, nous descendîmes prendre le café sur une petite table de tôle, au milieu du monde, dans le jardin. Emmanuel avait acheté des cigares, et nous fumions comme des propriétaires, en regardant à droite et à gauche les jolies femmes qui passaient. C'était bon pour un étudiant en droit; mais

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

moi, j'avais tout de même un peu de honte de jouer un si grand rôle. Enfin voilà l'existence de Paris. Peut-être, dans le nombre de ces messieurs et de ces dames qui m'entouraient, appelant les garçons et se faisant servir, s'en trouvait-il qui ne me valaient pas.

Il faisait très-chaud, tout était blanc de poussière, même les arbres. Vers deux heures, quelques gouttes de pluie s'étant mises à tomber, tout le monde se sauva sous les arcades. Il fallut aussi nous retirer; mais Emmanuel me dit que cela ne durerait pas, et que nous allions monter en omnibus pour nous rendre à l'Arc-de-Triomphe.

C'est ce que nous fîmes dans la rue Saint-Honoré, au coin de la place du Château-d'Eau, où se trouvait un corps de garde.

Les omnibus traversent tout Paris par centaines, et l'on peut aller d'un bout à l'autre de la ville pour six sous. Au milieu de la rue, vous n'avez qu'à faire signe, la voiture s'arrête; le conducteur vous donne la main, vous montez, et vous êtes assis sur un banc rembourré de crin, à côté de messieurs et de dames, pendant que la pluie coule sur les vitres et que les chevaux galopent.

De pareilles inventions montrent que rien ne manque dans notre pays.

Nous courions depuis dix minutes, et le soleil commençait à revenir, lorsque Emmanuel leva la main pour dire : « Halte! » Nous descendîmes sur une place grande comme deux fois Saverne, entourée de palais, de jardins et de promenades : la place de la Concorde. Je voudrais bien vous la peindre, avec ses deux fontaines en bronze, son obélisque,—une pierre en forme d'aiguille, d'au moins cent pieds, revenue d'Égypte, et couverte de sculptures, — et ses statues rangées tout autour représentant les villes principales de la France, sous la figure de femmes assises sur des canons, des boulets, des vaisseaux... Oui, je voudrais vous peindre tout cela : — le jardin des Tuileries d'un côté, les Champs-Élysées et l'Arc-de-Triomphe de l'autre, l'église de la Madeleine à droite, la Seine couverte de bateaux et la Chambre des députés à gauche; mais aucune parole ne peut vous donner l'idée de cette place immense. Autant dire tout de suite que c'est une merveille du monde, et que, dans cette merveille, tout ce qu'il y a de riche en voitures, en cavaliers, en dames, vont, viennent, se promènent et se regardent pour voir lesquels ont les plus beaux chevaux, les plus beaux plumets et les plus belles robes.

Le long de l'avenue des Champs-Élysées vous découvrez, à travers le feuillage, des centaines de maisons où les millionnaires demeurent, et plus loin, sur l'autre rive du fleuve, à gauche, l'hôtel des Invalides, son dôme dans les nues.

Sous les arbres, on voit aussi de petits théâtres pour les enfants, des chevaux de bois, des jeux de toutes sortes, des hercules, des ménageries; enfin c'est une fête depuis le premier de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Nous allions à travers tout cela. Nous voyions des statues en marbre de tous les côtés, dont je me rappelle principalement deux à l'entrée de la grande avenue, représentant deux hommes superbes et nus, qui tiennent par la bride des chevaux sauvages dressés sur les pieds de derrière, les jarrets pliés, la crinière droite, prêts à s'échapper.

Emmanuel me prévint que c'étaient des chefs-d'œuvre, et je n'eus pas de peine à le croire.

Mais le plus beau, c'est l'Arc-de-Triomphe qui s'élève au bout de l'avenue, tout gris à force d'être loin, et pourtant superbe, avec ses lignes pâles dans le ciel, et ses voûtes, où des maisons pourraient pousser.

Tout est beau, tout est grand dans cet Arc-de-Triomphe : nos victoires, qui y sont écrites partout, et qui font des listes de cinquante mètres; la beauté de l'idée, la beauté des pierres, la beauté du travail, la beauté de la grandeur et la beauté des sculptures. Quatre de ces sculptures sont en dehors, sur des socles, appuyées contre les arches, et, d'après ce qu'Emmanuel me dit, elles représentent, du côté de Paris, la Guerre, sous la figure d'une femme que les soldats français portent dans leurs bras, et qui crie : « Aux armes! » Cela vous fait dresser les cheveux sur la tête. En regardant cette femme, on l'entend, on croit que les Russes et les Prussiens arrivent; on voudrait courir dessus et tout massacrer.

Cette femme, je la vois toujours; elle ressemble à celles du Dagsberg, qui vont aider leurs hommes à déraciner des tocs. C'est terrible!

Contre l'autre arche, et séparée par la voûte, c'est la Gloire. L'empereur Napoléon figure la Gloire. Un ange lui met des couronnes sur la tête pour le bénir. C'est aussi très-beau.

Sur l'autre face, c'est l'Horreur de l'invasion, représentée par un cavalier qui écrase tout, et la Joie de la paix, représentée par des gens heureux qui rentrent leurs récoltes.

Voilà ce qu'Emmanuel m'expliqua, car je n'avais pas assez d'instruction pour deviner tout seul.

Le bœuf, le cheval et les gens sont tout ce qu'il est possible de voir d'admirable.

Je pourrais en dire beaucoup plus, mais ces

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

choses resteront là pendant des siècles; et je pense, comme M. Nivoi, qu'il faut voir Paris pour connaître la grandeur de notre nation, sa gloire et sa force.

Ayant repris le chemin de notre quartier vers cinq heures, nous repassâmes dans le jardin des Tuileries, où les plus belles statues en marbre blanc se trouvent. Quant à vous dire les personnes qu'elles représentent, j'en serais bien embarrassé. Mais c'est achevé dans toutes ses parties, c'est entouré d'arbres et de petites allées bien unies. Les enfants jouent dans ces allées, les dames s'y promènent, et, malgré la foule, des ramiers volent aux environs; ils descendent même sur le gazon, pour manger les mies de pain qu'on leur jette.

Ces ramiers vous rappellent le pays, les grands bois, les champs, et l'on pense : « Ah! si nous pouvions vivre comme vous de quelques petites graines, et si nous avions vos ailes, malgré les marbres, les palais et les colonnes, ce n'est pas ici que nous resterions. »

Je ne pouvais m'empêcher de le dire à mon camarade Emmanuel, lui rappelant comment le soir, au vallon, sous la Roche-Plate, en sortant de la rivière, — lorsque l'ombre des forêts s'allongeait dans les prairies, — on entendait les ramiers roucouler sous bois. Ils étaient par couples; mais en ce temps nous ne savions pas ce qu'ils se racontaient entre eux; je le savais maintenant, et je les trouvais bien heureux de pouvoir roucouler par couples, en se sauvant dans les ombres.

Emmanuel m'écoutait la tête penchée. J'aurais bien voulu lui parler un peu d'Annette; mais je n'osais pas... J'avais tant... tant de choses sur le cœur!

Nous étions sortis du jardin; il me conduisait à travers une grande place; où se dressait une haute maison en forme de tour, couverte d'affiches, et de loin je reconnaissais le Louvre.

Alors tout me paraissait sombre, j'avais toujours le nom d'Annette sur la langue; je regardais mon camarade, qui semblait rêver, et nous marchions dans de petites ruelles sales. Les marchands d'eau passaient; les marchands d'habits, la bouche tordue, criaient, regardant aux fenêtres. Le vrai Paris des rues revenait.

Tout à coup Emmanuel, levant les yeux, dit :

« Voici le Rosbif! entrons, Jean-Pierre, et dînons. »

Nous entrâmes; tout était plein de monde, et nous ne trouvâmes de place qu'au fond, sous une espèce de toit en vitrage.

Nous fîmes encore un bon repas, mais je ne sais pas pourquoi la tristesse était venue. Emmanuel pensait peut-être à son examen, et moi, mon esprit était à Saverne. Je voulus payer, cela le mit de mauvaise humeur :

« Quand j'invite mon meilleur camarade, dit-il, je ne supporte pas qu'il paye. C'est presque une injure que tu me fais. »

Je lui répondis que ce n'était pas mon intention; mais que j'avais du travail, et que c'était juste de payer chacun son tour.

Il ne voulut pas y consentir, et je crus même qu'il était fâché. Mais, quelques instants après, étant sortis, il me serra la main en s'écriant :

« Jean-Pierre, je n'ai pas de meilleur ami que toi! Veux-tu venir au théâtre du Palais-Royal? »

J'étais fatigué. Je lui dis que ce serait pour une autre fois, et nous remontâmes lentement la rue Saint-Honoré.

Une chose me revient encore, c'est que le même soir, en passant sur le Pont-au-Change, Emmanuel me montra la place du Châtelet, avec sa petite colonne et sa fontaine, et plus loin le bal du Prado. Mais cette place et ce pont sont des choses qui me rappellent bien d'autres souvenirs. Il faudra que j'en parle plus tard. Tout ce que j'ai besoin de dire maintenant, c'est que, étant arrivés devant ma porte, nous nous embrassâmes comme de véritables frères. Je ne pouvais pas espérer le conduire à la diligence pendant la semaine, et je lui souhaitai bon voyage.

XVII

Je ne pensais plus revoir Emmanuel avant son retour des vacances; mais, à la fin de cette semaine, une après-midi, vers deux heures, il entra tout à coup dans notre atelier en s'écriant :

« Je viens t'embrasser, Jean-Pierre, je suis reçu et je pars! »

Il était en petit frac d'été blanc et chapeau de paille, ses yeux brillaient. Tous mes camarades le regardaient, pendant que nous nous embrassions. Je le reconduisis jusque dans la cour.

« Tu n'as pas de commissions pour Saverne? » me demanda-t-il.

Alors je pris le courage de lui dire :

« Embrasse pour moi la mère Balais, dis-lui que je vais bien, que l'ouvrage continue et que je pense à elle tous les jours. Embrasse aussi le père Antoine, madame Madeleine et Annette.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Si tu passes près de la fontaine, n'oublie pas non plus M. Nivoi. Tu lui diras que je le remercie de ses bons conseils et de sa recommandation. M. Braconneau s'est souvenu de lui. »

Nous nous serrions les mains. Il partit en criant :

« A bientôt!... dans deux mois!... »

Puis il monta dans une voiture qui l'attendait à la porte, et descendit la rue au galop. Comme je rentrais, le père Perrignon me demanda :

« C'est un de tes camarades d'enfance?

—Oui, monsieur Perrignon, le fils de notre juge de paix, un camarade d'école. Il fait son droit.

—Quel brave garçon, dit-il, quelle honnête figure! »

Il n'en dit pas plus alors; mais, à trois heures, en allant dîner, il se mit à parler d'Emmanuel, disant que les bourgeois et le peuple ne font qu'un, qu'ils ont les mêmes intérêts; mais que malheureusement on rencontre trop de ces fainéants qui viennent à Paris, soi-disant pour faire leurs études, et qui dépensent l'argent de leurs parents à courir les filles de mauvaise vie. Il les traitait de canailles. Quentin et les autres l'approuvaient.

En parlant d'Emmanuel et de ceux qui lui ressemblaient, M. Perrignon disait que la place de ces jeunes gens était à la tête du peuple; que leurs pères avaient fait la Révolution de 89, et que les fils marcheraient sur leurs traces, qu'ils ne se laisseraient pas abrutir par les mauvais exemples, et que le peuple comptait sur eux.

On se figure quel plaisir j'avais d'entendre un homme aussi respectable que M. Perrignon, un maître ouvrier, parler ainsi de mon camarade.

Je me rappelle que dans ce temps les disputes des journalistes, des graveurs et des peintres redoublaient dans notre *caboulot;* qu'on disait que les cours de Michelet et de Quinet étaient suspendus et qu'ils ne recommenceraient pas après les vacances; que la grève des charpentiers devenait plus forte; que les banquets allaient leur train; qu'Odilon Barrot et Lamartine ne laisseraient pas tomber les droits du peuple; et qu'on répétait mille fois les mots de paix à tout prix, de mariages espagnols et autres choses que je ne comprenais pas.

Quand les disputes grandissaient, notre *caboulot* ressemblait à un tambour, les vitres frissonnaient, on tapait des pieds, on aurait cru qu'on allait se prendre au collet; et chaque fois que l'un de nous avait envie de tousser ou d'éternuer, le père Perrignon levait la main en disant :

« Chut! écoutez... C'est Coubé qui parle; » ou bien, « c'est Montgaillard. »

De temps en temps, l'un ou l'autre de ces journalistes et de ces peintres sortait tout pâle, sans avoir l'air de nous voir, et rentrait ensuite pour se remettre dans la bataille.

Celui qui s'appelait Coubé était petit, sec; il avait les yeux vifs, le nez crochu, la barbe grise, et parlait très-bien.

Montgaillard était grand, osseux, roux; il avait les épaules larges, le dos rond, la barbe courte, serrée, remontant jusqu'aux yeux, le front large et plat, le nez et le menton allongés, la voix rude : il ressemblait à un sanglier.

D'autres aussi criaient, piaillaient, quelques-uns riaient, mais tous étaient habillés comme des gens qui ne pensent qu'à leurs idées, le chapeau de travers, la cravate défaite, le col de la chemise dehors d'un côté, rentrant de l'autre. Ils ne faisaient attention à rien, et seulement quelquefois par hasard en passant, voyant M. Perrignon, ils lui serraient la main en s'écriant :

« Bonjour, Perrignon, bonjour! »

Puis ils rentraient et se remettaient à parler, sans écouter ce qu'on disait ni savoir ce qu'on avait dit.

Montgaillard et Coubé avaient la voix tellement forte, qu'on entendait leurs discours malgré les cris, les éclats de rire et le frémissement des vitres.

Dans les premiers temps, quand ils parlaient de grève, de réforme, de banquets, de paix à tout prix, de Pritchard, tout pêle-mêle, je ne comprenais pas un mot. Mais un samedi soir que nous étions libres à quatre heures, et que Valsy, Quentin, M. Perrignon et moi nous prenions encore un verre de vin après le départ des camarades, je leur demandai ce que cela signifiait, car à Saverne je n'avais rien entendu de pareil; c'étaient des choses inconnues, et même celui qui s'en serait occupé aurait passé pour un fou.

« Vous ne lisiez donc pas les journaux? me demanda le père Perrignon.

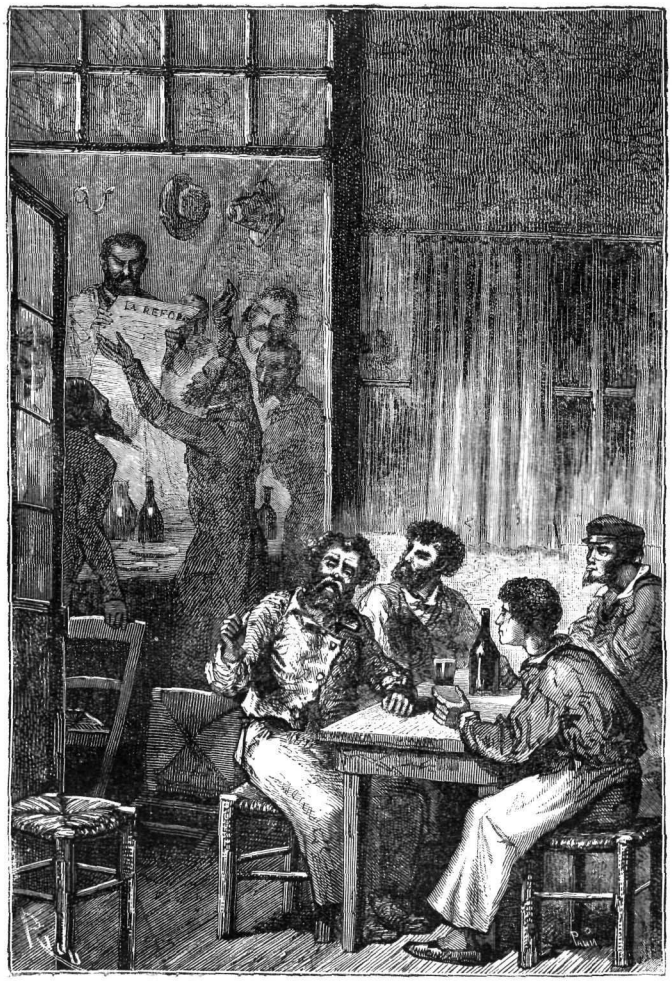
— Non, jamais.

— Alors, que faisiez-vous donc le soir après l'ouvrage?

— Moi, j'allais me promener aux environs de la ville, et les autres s'asseyaient tranquillement dans les brasseries; ils buvaient des chopes et fumaient des pipes jusqu'à dix heures. Quelquefois ils jouaient aux cartes et se trompaient entre eux tant qu'ils pouvaient.

— C'est donc un pays de crétins, dit le père

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



— Chut! Écoutez, c'est Coubé qui parle. (Page 69.)

Perrignon? Si tu m'avais raconté cela le premier jour, sais-tu que je t'aurais mis hors de l'atelier? Heureusement je te connais maintenant et je te considère comme un brave garçon. Mais il faut lire les journaux. Madame Graindorge te laissera prendre la *Réforme;* n'est-ce pas, madame Graindorge?

— Oh! bien sûr... qu'il la prenne... que voulez-vous que j'en fasse? »

C'était un vieux journal graisseux, que les journalistes jetaient en sortant sur notre table. Depuis ce jour, je le pris tous les soirs et je le lus, parce que j'étais honteux de vivre comme un imbécile, avec des camarades qui s'intéressaient aux affaires du pays, autant et plus que les riches bourgeois de chez nous.

Ce même soir, le père Perrignon me dit qu'on appelait Grève la place devant l'Hôtel de ville, sans doute parce qu'autrefois elle était couverte de sable; que les ouvriers sans travail se réunissaient sur cette place, où l'on allait les retenir; mais que souvent, quand il s'élevait une discussion entre les patrons et les ouvriers, les ouvriers en masse se retiraient sur la place, et qu'on disait alors que les charpentiers, les maçons, etc., se mettaient en grève. Cela signifiait qu'ils voulaient une augmentation de prix, ou une diminution de travail.

« Les tailleurs de pierre, les maçons, les couvreurs, me dit-il, se mettent toujours en grève sur la place de l'Hôtel de ville; mais les peintres en bâtiment vont sur la place du Châtelet, les ramoneurs à la Porte-Saint-Denis, les serruriers sur le marché Saint-Martin, les pa-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Lis-moi cela... c'est le livre du peuple français. » (Page 68.)

veurs au coin du boulevard Montmartre, ainsi pour tous les corps d'état. »

Il me dit ensuite que la réforme, dont tout le monde parlait, et que les bourgeois voulaient comme nous, était un changement dans la manière de nommer les députés du pays; que jusqu'alors il fallait, pour avoir le droit de nommer un député, payer deux cents francs de contribution, et que les gens riches seuls payaient deux cents francs de contribution, de sorte que les gens instruits et honnêtes, mais sans fortune, ne pouvaient ni nommer les députés, ni être nommés députés; — ce que lui, Perrignon, considérait comme une chose abominable, contre nature.

« Car, disait-il, les riches ne voient que la richesse, et s'inquiètent peu du sort des pauvres. Leur richesse montre très-souvent leur égoïsme; chacun sait que la générosité, la noblesse de cœur, l'amour de la patrie, le sacrifice de ses propres intérêts à la justice, ne sont pas des moyens de s'enrichir. De cette façon, les égoïstes sont seuls chargés de faire les lois pour un peuple fier et généreux. »

Il disait aussi que la suite de tout cela, c'était l'abaissement de la France, parce que ces égoïstes, nommés par d'autres égoïstes, ne songeaient qu'à remplir toutes les bonnes places, et à se les donner entre eux en famille; qu'ils ne s'inquiétaient pas de savoir si leurs fils, leurs neveux, leurs cousins étaient capables de les remplir, mais seulement de les avoir; que les imbéciles et les gueux par ce moyen avaient tout, les hommes de cœur et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les savants rien; ce qui n'était pas un grand encouragement pour s'instruire, et se sacrifier à la patrie. Qu'en outre, ces égoïstes, n'ayant en vue que de garder leurs biens, sacrifiaient notre honneur pour conserver la paix; que leur chef, M. Guizot, n'avait qu'à les prévenir qu'ils risquaient leur fortune dans la guerre, pour les faire voter la paix à tout prix; et que même ils venaient de voter des centaines de mille francs pour un apothicaire anglais nommé Pritchard, malgré l'indignation de toute la France; que les Anglais nous menaçaient toujours, voyant que cela leur réussissait si bien; enfin, que les bourgeois honnêtes étaient las de ces abominations, et qu'ils demandaient la réforme, qu'on appelait adjonction des capacités; mais que le roi Louis-Philippe tenait à M. Guizot, et que M. Guizot ne voulait pas la réforme, parce qu'il ne serait plus aussi sûr de faire peur aux députés, si dans le nombre il s'en trouvait de pauvres, décidés à soutenir l'honneur du pays, au lieu de tout sacrifier aux écus.

Voilà ce que le père Perrignon nous dit à tous, car les camarades l'écoutaient aussi, et comprenaient encore mieux la beauté de cette réforme. Il nous dit que les professeurs Michelet, Quinet, et généralement tous les gens honnêtes, bourgeois ou non, reconnaissaient la justice de ce changement; qu'ils le voulaient, que l'armée le soutenait, et que M. Guizot seul s'obstinait contre tout le monde, pour rester ministre dans les siècles des siècles.

Rien que de parler du ministre Guizot, le père Perrignon devenait tout pâle d'indignation, et naturellement sa colère me gagnait.

Depuis ce moment, toutes mes idées sur la politique étaient plus claires. Quand on parlait de grève, de réforme, de paix à tout prix, je comprenais ce qu'on voulait dire; je m'indignais avec les journalistes contre la corruption, et je regardais M. Guizot comme un être sans justice, qui ne pouvait plaire qu'aux Anglais.

Les choses continuèrent de la sorte : le travail, les disputes, de temps en temps un lundi, mes journaux le soir, et puis les souvenirs du pays : « Voici l'automne... voici que les feuilles tombent.... On va se promener au Haut-Barr, on prend des chopes au petit bouchon de Faller, et puis on redescend la côte; on est heureux.... et moi je suis ici tout seul !.... »

Je revoyais la petite ruelle des Deux-Clefs : « Depuis que les Dubourg sont partis, que fait-on là-bas? quelles gens demeurent aujourd'hui dans la vieille maison? Est-ce un charpentier, est-ce un serrurier, un tourneur? On n'entend plus le vieux métier du père Antoine. La famille Rivel loge sans doute encore au second; ils descendent et remontent toujours le vieil escalier... Oui, ils ne sont pas devenus riches, eux... ils n'ont pas abandonné le vieux nid ! »

Et songeant à cela durant de longues heures, je me figurais Annette devenue demoiselle :

« Elle ne te reconnaîtrait plus, me disais-je; tu ne serais plus pour elle Jean-Pierre. »

Cette pensée m'accablait.

Ah ! je sentais que j'aimais Annette de plus en plus ! et ce M. Breslau, qu'ils avaient pris pour conseil, je pâlissais en pensant à lui.

Enfin, que faire? le travail de tous les jours, la confiance du père Perrignon, la satisfaction de se dire : « Je gagne ma vie ! » et ces grandes disputes sur les droits du peuple, sur l'honneur de la France, sur la réforme, sur la Révolution, tout cela me faisait oublier un peu mes chagrins, tout cela me montrait un nouveau monde, et souvent je m'écriais en moi-même :

« Nous ne sommes pas seulement ici pour nous seuls, nous sommes ici pour la patrie ! Ceux qui n'ont pas de famille, pas de richesses, pas d'amour... eh bien ! ils ont la patrie; ils ont quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus éternel : ils ont la France ! Qu'elle prenne seule notre vie. Et puisque nous sommes pauvres, qu'elle soit pour nous l'amour, les richesses et la famille ! »

Ces pensées, le soir, seul dans ma chambre, me venaient en foule, et je me faisais à moi-même de semblables discours. Et puis je lisais le journal, je m'indignais de plus en plus contre les égoïstes, qui se figurent que la patrie doit les combler d'honneurs. Ah ! j'ai souvent pensé depuis que ceux-là ressemblent aux avares, aux usuriers, qui n'aiment qu'en proportion des écus qu'on leur apporte, et qui n'ont jamais connu le véritable amour !

Je me rappelle aussi qu'à la fin de septembre le quartier était devenu bien triste. Tous les étudiants étaient partis, il ne restait plus que les filles, qui maigrissaient, et dont les chapeaux, les petites robes d'indienne, les petits souliers pour la danse, s'en allaient brin à brin, comme les chandelles des prés quand souffle le vent. Elle entraient quelquefois au *caboulot*, bien tristes, bien pâles, et s'asseyaient au bout de la table, en demandant deux sous de bouillon. Elles cassaient leur croûte de pain en silence, les yeux baissés, et mangeaient cela pour se soutenir. Personne d'entre nous ne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

leur disait rien ; chacun se faisait ses réflexions à lui-même, pensant : « Est-ce la fille d'un ouvrier? Est-ce la fille d'un soldat? Comment devient-on si misérable? Et comment peut-on être assez lâche, assez éhonté, assez scélérat pour entraîner une pauvre fille, quelquefois une enfant à sa perte, et l'abandonner ensuite pour courir les champs et se réjouir avec père et mère, avant de recommencer? Est-ce que cela ne crie pas vengeance? Est-ce que de pareilles choses devraient être permises dans un pays chrétien ? »

Des centaines d'idées pareilles vous passaient par la tête. Devant Dieu, je le dis, les plus grands scélérats ne sont pas ceux qui tuent leur père, car la guillotine est près d'eux, mais ce sont ceux qui séduisent les filles et les abandonnent. Ce ne sont pas seulement des scélérats, ce sont aussi des lâches. S'ils voyaient derrière eux la main du père ou du frère, ils frémiraient. Et je leur dis :

« Vous deviendrez vieux, vous vous confesserez, mais toutes les absolutions du monde ne vous serviront à rien : celles que vous avez assassinées vous attendent ! »

En ce temps, le père Perrignon trouvait plaisir à se trouver avec moi; il me donnait des conseils pour l'ouvrage, il s'inquiétait de tout ce que je faisais, mes idées lui paraissaient justes ; et bien souvent je l'accompagnais après le travail jusque dans son quartier, rue Clovis, derrière le Panthéon, pour causer des journaux, des affaires du pays et de tout ce qui nous intéressait. Nous restions là souvent un quart d'heure à sa porte avant de nous séparer. Un soir même que je l'avais reconduit de la sorte, voyant que bien des choses ne pouvaient m'entrer dans la tête, parce que je n'avais jamais lu que le catéchisme et l'histoire sainte, il me dit .

« Écoute, petit, tu vas très-bien, mais il faut absolument que je te prête l'histoire de notre Révolution. C'est là que tu verras d'où viennent nos droits, ce que nous étions avant 89, et ce que les anciens ont fait de nous. Seulement, aie bien soin du livre.

—Soyez tranquille, monsieur Perrignon, lui dis-je, j'ai l'habitude de veiller à ce qu'on me prête. »

Alors nous montâmes ensemble. Il avait deux chambres assez grandes au cinquième sur la rue, une cuisine et un cabinet derrière. En entrant, je vis sa femme et trois enfants : une petite fille de dix à douze ans, un garçon de huit à neuf, et un autre tout petit encore au berceau. Les chambres étaient propres, bien éclairées ; la femme était grande, brune, elle pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans ; elle avait le nez droit, le front haut, le menton allongé. Cela paraissait une maîtresse femme, pleine de courage et de résolution. Rien, qu'à voir la manière dont elle sourit à son mari, je reconnus qu'elle l'aimait bien, et qu'elle le considérait comme le premier homme de France. Elle lavait justement du linge dans un cuveau sur la table, les bras en manches de chemise, nus jusqu'aux coudes. La petite fille, qui ressemblait à sa mère, cousait près d'une fenêtre; le petit garçon, en veste, et qui ressemblait tellement à Perrignon qu'on l'aurait reconnu dans la rue, écrivait gravement à l'autre bout de la table. L'enfant dans son berceau était rouge et frais ; il avait les yeux ouverts et ne criait pas.

M. Perrignon, sans rien dire, commença par ôter son chapeau, et par accrocher sa grande capote brune dans un coin. Ensuite il mit une blouse, et comme sa femme m'avançait une chaise en disant :

« Asseyez-vous, monsieur. »

Il dit :

« C'est un de mes compagnons, Marianne, un brave garçon que j'aime... dans le genre de Roger, tu sais... c'est le même caractère. »

Aussitôt la femme me regarda d'un air curieux et répondit :

« Oui, il lui ressemble. »

Après avoir dit cela, le père Perrignon embrassa sa fille, qui s'était levée et s'appuyait contre lui. Il embrassa le petit garçon, et prit son cahier en me le montrant.

« Regarde ça, Jean-Pierre, fit-il, pendant que ses joues s'animaient, qu'en penses-tu?

—Il écrit déjà bien, monsieur Perrignon.

—Oui, c'est une écriture ferme, c'est net, c'est bien posé, dit-il. Je suis content de toi, Julien. »

J'embrassai le petit, qui paraissait tout fier; et Perrignon, s'avançant vers le berceau, prit son dernier en le levant et l'embrassant, ouvrant la bouche et riant comme un bienheureux.

La mère, qui s'était remise au cuveau, riait de bon cœur, et le petit enfant, tout réjoui, étendant ses petites mains, finit aussi par rire, ce qui mit toute la famille de bonne humeur.

« Tout le monde se porte bien ici, dit alors le père en prenant l'enfant sur son bras. Donne-moi la clef de l'armoire aux livres, Marianne, il faut que je prête à mon compagnon l'*Histoire de la Révolution*. Il aime à lire, c'est ce qu'il faut dans notre temps. Il faut que chacun comprenne ses droits et ses devoirs. »

La femme lui donna la clef; il ouvrit une

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

armoire remplie de livres de haut en bas, il en prit un et me le remit en disant :

« Lis-moi cela... c'est le livre du peuple français. Tu verras le commencement de la Révolution; le commencement, car elle n'est pas finie, elle continuera jusqu'à ce que nous ayons la liberté, l'égalité et la fraternité. Beaucoup de chapitres manquent, mais, si nous ne pouvons pas les écrire, ces gaillards-là viendront après nous. »

Il montrait son garçon à table, et lui passait la main dans les cheveux.

« N'est-ce pas, Julien?

—Oui, mon père, dit l'enfant.

—A la bonne heure ! »

Et, riant tout haut en me regardant :

« Ceux qui veulent arrêter la justice, dit-il, ne sont pas au bout de leurs peines; s'ils pouvaient nous donner des enfants, cela pourrait réussir, mais nous les faisons nous-mêmes et nous les élevons dans nos idées. Regarde! tout cela, c'est pour aider la Révolution; c'est du bon grain, cela pousse pour réclamer des droits et remplir des devoirs. Nous sommes des milliers comme cela. Tout marche, tout grandit; ce qu'on fauche ne vaut pas la peine d'en parler. On nous avait abrutis pour nous conduire et nous opposer les uns aux autres; mais ces temps-là sont passés, la lumière descend partout. Quoi qu'on fasse, l'avenir est aux peuples. On met l'éteignoir sur une chandelle, on ne peut pas le mettre sur le soleil. »

Voilà ce qu'il me dit. Sa femme et ses enfants l'écoutaient d'un air de vénération.

Je dis alors que j'étais pressé de lire le livre.

« Ne te dépêche pas trop de me le rendre, fit-il, je n'en ai pas besoin, je le sais par cœur. Seulement, crains de le perdre. »

Il me reconduisit sur l'escalier; je saluai sa femme, et nous descendîmes encore ensemble trois ou quatre marches. Ensuite, m'ayant serré la main, il rentra dans la chambre, et je descendis, pensant que j'avais vu l'homme le plus heureux du monde, et me figurant que j'aurais été comme lui, sans l'héritage des Dubourg.

Cette nuit-là jusque passé minuit, je lus le livre que m'avait prêté M. Perrignon. Je ne savais pour ainsi dire rien de notre Révolution, j'avais seulement entendu maudire Robespierre à Saverne, et dire qu'il guillotinait les gens comme des mouches.

Mais toutes les grandes actions, toutes les belles lois, toutes les victoires de ces temps, personne ne m'en avait parlé. Je ne savais pas seulement que mon grand-père et tous ceux dont je venais avaient appartenu à des seigneurs qui les traitaient comme des bêtes, et non-seulement eux, mais toute la France.

J'ignorais ces choses ! Je ne savais pas non plus que la Révolution nous avait délivrés d'un coup, en chassant les autres, qui même étaient allés se mettre avec les Autrichiens, les Anglais et les Russes, pour attaquer la patrie; de sorte que si nos anciens n'avaient pas montré plus de courage et plus de génie qu'eux, s'ils ne les avaient pas battus pendant vingt ans, nous serions encore les animaux de ces gens-là.

Non ! de tout cela je ne savais pas un mot, et de temps en temps je m'écriais en moi-même :

« Comment ne nous a-t-on jamais rien appris de notre propre histoire? Qu'est-ce que me faisait le roi David, ou le prophète Jonas, à côté de cette histoire? »

J'étais indigné de voir qu'on m'avait tenu dans une pareille ignorance. Je me disais : « Il est clair qu'on veut tous nous abrutir, en nous faisant croire que nous sommes responsables de ce qu'Adam a mangé des pommes, au lieu de nous parler de nos droits et de nous apprendre à aimer et à respecter nos anciens, qui ont fait toutes ces grandes choses dont nous jouissons maintenant : — oui, c'est clair, et c'est abominable !

XVIII

C'est pendant ce mois de septembre, cinq semaines après le départ d'Emmanuel, que j'eus le mal du pays. Je me sentais dépérir. La nuit et le jour je ne revoyais que Saverne, la côte, les bois de sapins, la rivière, les ombres du soir; je sentais l'odeur des forêts, j'entendais les hautes grives s'appeler, puis le métier du père Antoine, les sabots de la mère Balais, les éclats de rire d'Annette; tout, tout me paraissait beau, tout m'attendrissait :

« Ah! mon Dieu ! si je pouvais seulement un peu respirer là-bas!... Ah! si je pouvais seulement embrasser la mère Balais et boire une bonne gorgée d'eau de la fontaine. Comme elle serait fraîche... comme je reviendrais ! Ah! je ne reverrai plus le bon temps ! je ne chanterai plus en rabotant avec le Picard, je ne reverrai plus le père Nivoi, je n'entendrai plus les servantes crier autour des auges, et les vaches galoper la queue toute droite, les jambes en l'air... C'est fini... c'est ici qu'il faut que je laisse mes os. »

Voilà cette maladie terrible. Je tombais en-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

semble, et le père Perrignon avait beau me crier :

« Allons, courage, Jean-Pierre. Que diable ! nous sommes à Paris, nous sommes dans les idées jusqu'au cou... Qu'est-ce que nous fait le reste ? J'ai connu ça dans le temps... Oui, c'est dur... mais avec du courage on surmonte le chagrin. »

Il avait beau me prendre la main, le bourdonnement de la rivière sous les vieux saules m'appelait... J'aurais voulu partir. Et dans ces temps, en le reconduisant jusqu'à sa porte, rue Clovis, quand il montait et que je restais seul, au lieu de retourner au quartier Latin, je suivais ma route, j'arrivais à la rue Contrescarpe, tout au haut de la butte : une rue déserte, abandonnée, avec quelques vieilles enseignes, de l'herbe entre les pavés et le gros dôme du Panthéon derrière, tout gris.

Je regardais en passant ces gens minables, les souliers éculés, assis sur les marches ; ces femmes jaunes, ces enfants maigres, tous ces êtres sales, déguenillés ; leurs petites vitres raccommodées avec du papier, et derrière les vitres des images du temps de la République ou de Louis XVI. Dieu sait qui les avait collées là, ces images ; les années avaient passé dessus. On y voyait les chapeaux à cornes, les perruques, les habits vert perroquet, les gilets à fleurs tombant sur les cuisses, les cravates montant jusque sous le nez. C'était vieux, vieux ! et tout restait dans le même état.

Je regardais cela, comme Joseph d'Arimathie regardait au fond du sépulcre vide.

Au bas de la vieille rue en pente, où pas une voiture ne passait, à droite d'une mairie, à gauche d'une fontaine toute neuve et blanche, la fontaine Cuvier, avec le lion où s'appuie une femme nue, l'aigle en l'air qui s'envole un mouton dans les griffes, et au-dessous tous les animaux de la création ; entre ces deux bâtisses, je voyais un vieux mur couvert de lierre.... Oh ! le beau lierre.... comme il vivait et s'étendait ! — C'était le Jardin des Plantes.

Un peu sur la gauche du mur s'ouvrait une belle porte grillée, une sentinelle auprès. Là commençait l'allée en escargot bien sablée, tournant entre les plantes rares, les tulipes roses, — une fontaine en bénitier, pleine d'eau tranquille, à l'entrée ; — et sur la butte, en l'air, par-dessus le vieux cèdre du Liban, large, plat et fort comme un chêne, se dressait le pavillon, parmi de vieilles roches représentant des bois pourris, des coquillages, des plantes, que l'invalide vous expliquait venir du déluge.

Bien souvent, de loin, avant d'oser entrer, j'avais examiné ces choses, pensant que c'était le jardin de quelque richard ou d'un prince ; mais le passage continuel des vieilles femmes, leur cabas sous le coude, des ouvriers, des enfants, des soldats, m'avait enfin appris qu'on pouvait passer, et j'étais entré comme tout le monde.

Voilà l'un de mes plus beaux moments à Paris. Au moins là tout n'était pas des pierres, au moins ces plantes vivaient. Ah ! c'est quelque chose de voir la vie ! Oui, j'en étais content, tellement content, que l'attendrissement me gagnait, et que je m'assis sur un banc à l'intérieur pour regarder, respirer et presque fondre en larmes. Depuis trois mois je n'avais pas vu d'autre verdure que les grandes allées en murailles des Tuileries, je ne savais pas ce qui me manquait, alors je le compris et je me promis bien de revenir. Ah ! s'il était tombé seulement un peu de rosée, cela m'aurait fait encore plus de bien ; mais il ne tombe pas de rosée à Paris ; tout est sec en été, tout est boueux en hiver.

La cage des serpents, derrière une file de vitres grises ; le vieil éléphant, derrière ses hautes palissades ; la girafe avec sa tête de cheval au bout d'un cou de cigogne, et qui broute les feuilles sur des arbres de vingt pieds ; les bâtisses rondes en briques rouges ; les oiseaux de la Chine et d'ailleurs qui ressemblent à nos poules, à nos oies, à nos canards ; les aigles qui crient, en regardant à travers leurs barreaux les pigeons dans les nues, et qui veulent tout à coup s'envoler ; les vautours qui perdent leurs plumes et laissent pendre la tête au bout de leur long cou, nu comme un ver ; les singes qui sautent et font des grimaces ; les ours dans leurs fosses, qui se roulent sur le pavé brûlant et regardent en louchant ceux qui leur jettent du pain ; les tigres, les lions qui bâillent ; les hyènes, des espèces de cochons avec des têtes de chauves-souris, qui répandent une odeur très-mauvaise, tout cela, pour moi, c'était de la vieillerie, comme ces carcasses de baleines et d'animaux d'avant le déluge, qui sont enfermées, avec des étiquettes, dans une grande bâtisse bien propre, et qui ressemblent à des poutres vermoulues. Je les regardais bien, mais j'aimais mieux la verdure, et rien qu'un épervier dans la montagne, quand il passe d'une roche à l'autre en jetant son cri sauvage, rien qu'un bœuf qui fume à la charrue, ou un chien de berger qui rassemble le troupeau, me paraissait mille fois plus beau que ces aigles, ces hyènes et ces lions décrépits.

C'est après avoir traversé la grande allée de tilleuls et de hêtres au milieu, — près des magnifiques baraques en verre où les plantes

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'Amérique collent leurs grandes feuilles desséchées aux vitres, — c'est de l'autre côté, sur les quais, en suivant ces immenses entrepôts où les tonnes de vin et d'eau-de-vie, les ballots et les caisses sont entassés jusqu'aux toits pendant une lieue; où les bateaux descendent la Seine et déchargent leurs marchandises et leurs provisions de toutes sortes sur les pavés en pente, derrière les tours de Notre-Dame, près de l'Hôtel-de-Ville, c'est là que la vie me revenait avec ces grandes histoires de la Révolution, où les gens, au lieu de croupir et de moisir comme ces animaux d'Asie et d'Afrique dans des cages, voulaient être libres et faire de grandes choses. Oui, c'est en face de l'Hôtel-de-Ville, cette large et sombre bâtisse couverte d'ardoises, ses deux pavillons sur les côtés, sa haute porte en voûte, au milieu, où monte le grand escalier jusqu'à l'intérieur, ses grandes fenêtres et ses niches, où les vieux juges, tous les braves gens des anciens temps, ont leur statue, c'est là que je me rappelais la terrible Commune : ces hommes de la Révolution, avec leurs habits à larges parements, leurs perruques, leurs tricornes, qui balayaient le pays avec leurs décrets, qui déclaraient qu'on gagnerait tant de victoires en Hollande, tant en Prusse, tant en Italie, ainsi de suite, — ce qui ne manquait pas d'arriver, — et qui se soutenaient avec vingt départements contre tout le reste de la France et de l'Europe, en nommant des soldats généraux et des généraux soldats, pour le service de la patrie! Oui, j'étais dans l'admiration en regardant cette bâtisse, où s'étaient accomplies de si grandes choses; je comprenais mieux l'histoire que m'avait prêtée le vieux Perrignon, je me représentais ces révolutionnaires, et je pensais : « C'étaient d'autres hommes que nous! Depuis des années et des années nous serons tous en poussière, on ne saura pas même que nous avons existé, et d'eux on parlera toujours, ils seront toujours vivants! »

J'étais un soir à cet endroit, à l'entrée du pont, rêvant à tout cela, lorsqu'un grand canonnier roux me tapa sur l'épaule, en disant :

« Qu'est-ce que tu fais donc là, Jean-Pierre? »

Je regardai tout surpris, et je reconnus Materne le cadet, celui qui s'appelait François. Nous n'avions jamais été bien amis ensemble, et plus d'une fois nous nous étions roulés à terre; mais en le voyant là, je fus tout joyeux et je lui dis :

« C'est toi, François? Ah! je suis bien content de te voir. »

Je lui serrais la main. J'aurais voulu l'embrasser.

« Qu'est-ce que tu fais donc à Paris? me demanda-t-il.

— Je suis ouvrier menuisier.

— Ah! moi, je suis dans les canonniers à Vincennes. Qu'est-ce que tu payes?

— Ce que tu voudras, Frantz. »

Et lui, me prenant aussitôt par le bras, s'écria :

« Nous avons toujours été camarades! Arrive... je connais un bon endroit... Regarde... c'est ici. »

C'était à quatre pas, et je pense que tous les endroits étaient bons pour lui, quand un autre payait. Enfin, n'importe! il décrocha son sabre, le mit sur le banc en treillis, à la porte du cabaret, et nous nous assîmes devant une petite table dehors.

Les gens allaient et venaient. Je fis apporter une bouteille de bière, mais Frantz voulut avoir de l'eau-de-vie; il dit à la femme :

« Laissez le carafon! — Ah! tu es ouvrier, Jean-Pierre, et où çà?

— Rue de la Harpe, mais je demeure rue des Mathurins-Saint-Jacques.

— Bon... bon... A ta santé! »

Je lui demandai s'il avait des nouvelles du pays; mais il se moquait bien du pays et disait :

« C'est un trou... ça ne vaut pas seulement la peine qu'on en parle...

— Mais ton père et ta mère?

— Je pense qu'ils sont encore vivants. Depuis deux ans je n'ai pas eu de lettre d'eux.

— Et toi, tu ne leur as pas écrit?

— Si, je leur ai demandé deux ou trois fois de l'argent; ils ne me répondent jamais... ça fait que je me moque d'eux. — A ta santé, Jean-Pierre! »

Il finissait toujours par là : « A ta santé, Jean-Pierre! »

Une chose qui me revient, c'est que je lui parlai de la réforme et qu'il me dit :

« Oui, c'est de la politique, et ceux qui se mêlent de politique, gare à eux! Tu sauras que chez les armuriers tous les fusils sont démontés; il manque aux uns la batterie, aux autres la cheminée; de sorte que ceux qui voudront faire de la politique, s'ils pillent les fusils, ne pourront pas tirer. Le sergent m'a dit ça! Il m'a aussi raconté qu'on mêle dans le nombre de ceux qui veulent faire de la politique, des gaillards solides, bien habillés, comme des propriétaires, — qui passent même pour les plus enragés, — et qui portent de gros bâtons plombés avec lesquels ils assomment leurs camarades. Ces gens se reconnaissent tous par des signes. Ils arrêtent les autres et se mettent toujours trois ou quatre contre un. Avec ça, la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

troupe arrive et balaye le restant de la canaille. Ainsi, ne te laisse pas entraîner dans la politique. C'est un bon camarade qui te prévient... Prends garde !

—Je te crois, lui dis-je, et je n'ai pas envie de m'en mêler. »

Comme alors le carafon était vide, Materne se rappela qu'il devait répondre à l'appel et que Vincennes était à plus d'une lieue. Il se leva, boucla son ceinturon; je lui serrai la main, et, pendant qu'il s'éloignait en traversant le pont, je payai l'eau-de-vie et la bière. Ensuite, je rentrai bien content de l'avoir vu, mais tout de même étonné de ce qu'il m'avait dit sur les gueux chargés d'assommer leurs camarades.

Je pensais :

« Si M. Guizot voulait la justice, il n'aurait pas besoin de tout cela; tous les honnêtes gens seraient avec lui. Mais quand on refuse des demandes justes, on vit toujours dans la crainte et l'on est forcé de se reposer sur des bandits. »

XIX

La rencontre de Materne m'avait fait plaisir dans le moment; mais qu'est-ce qu'un être pareil? un homme qui ne pense qu'à boire et à manger, et qui vous dit que l'endroit où vous avez passé votre jeunesse est un trou, que ce n'est pas la peine d'en parler?

En songeant à cela, l'indignation vous gagne; des camarades de cette espèce ne sont pas faits pour vous remonter le cœur, au contraire. Je souhaitais de ne plus le revoir, et ma tristesse augmentait de jour en jour, les idées de retourner au pays reprenaient le dessus; l'eau de Paris, la nourriture, l'ombre des maisons me minaient.

Souvent je m'écriais :

« C'est ici qu'il faudra laisser tes os ! Dans un endroit où tu seras mêlé parmi des milliers d'autres que tu ne connais pas, et dans un cimetière où l'on ne trouve pas de verdure.... Quelle chose terrible !... »

Le soir, je me figurais aussi dans mes rêves que la mère Balais était malade, qu'elle avait besoin de moi, qu'elle m'appelait, et je m'éveillais dans l'épouvante. Vers ce temps, j'écrivis ma désolation là-bas, demandant à la brave femme de ses nouvelles, et lui criant : « Si vous n'êtes pas morte, écrivez-moi, car cela ne peut pas durer. J'aimerais mieux tout abandonner pour venir à votre secours. Dites-moi seulement que vous n'êtes pas malade ! »

Quatre jours après je reçus sa réponse, que je garde encore, parce que ces vieux papiers font toujours plaisir à relire. C'est comme si l'on revivait une seconde fois. Voici cette lettre :

« Mon cher Jean-Pierre, je me porte très-bien. Depuis que je te sais dans une bonne place, le reste m'est égal. Qu'on soit à Paris, à Dresde, à Madrid ou à Saint-Jean-des-Choux, ça revient au même, pourvu qu'on ne manque de rien. Il ne faut pas se faire des idées. J'ai vu des cent et des mille conscrits dépérir parce qu'ils se faisaient des idées. S'ils avaient tranquillement emboîté le pas, s'ils avaient mangé leur ration, ils n'auraient pas attrapé les fièvres, ils seraient tous restés frais et bien portants. C'est toujours ceux qui ne pensent à rien qui se portent le mieux. Pense toujours que tout va bien, et tu seras content : le contentement, c'est la santé.

« Si j'étais malade ou si j'avais besoin de quelque chose, je t'écrirais tout de suite; mais je n'ai jamais été mieux portante, principalement depuis que ton camarade Emmanuel est venu me voir. Il est monté jusqu'à mon troisième, pour me raconter comme tu travailles, et comme vous courez la ville ensemble. C'est un brave et beau garçon, et même il a voulu m'embrasser pour toi. Je suis bien vieille maintenant, mais dans un temps on avait aussi son prix. Enfin, ça m'a fait plaisir de voir le bon sens de ce jeune homme. Restez toujours amis ensemble. Tu n'auras jamais de meilleure société, Jean-Pierre. Emmanuel retourne à Paris bientôt, il te racontera le reste. En attendant, figure-toi que ta bonne vieille mère Balais n'a pas envie du tout de mourir, et qu'elle espère se trouver encore avec toi des années et des années.

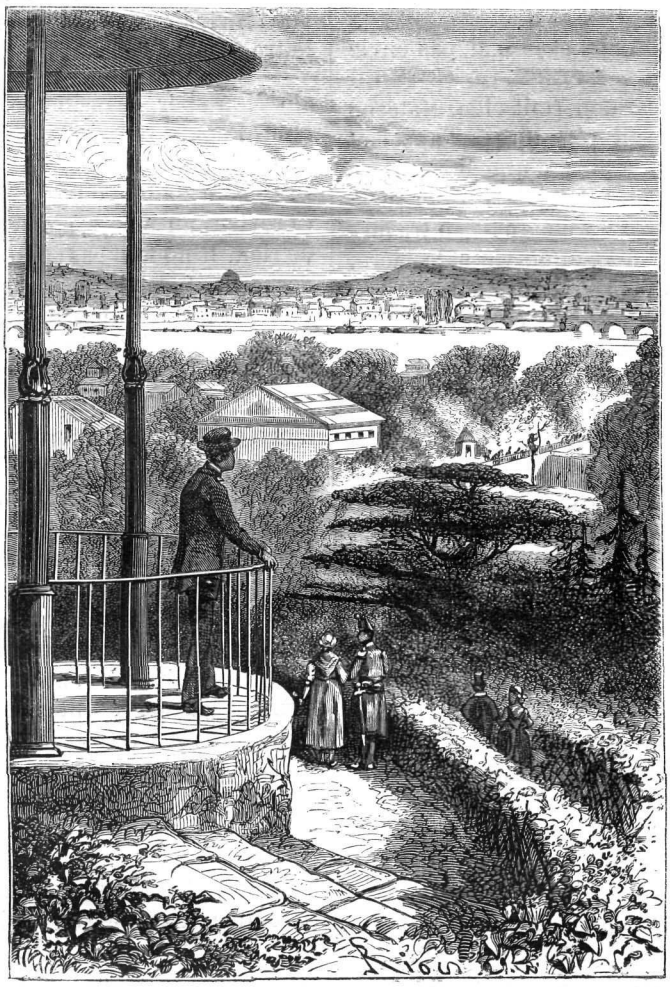
« Je voudrais bien t'en dire plus, mais je n'aime pas garder mes lunettes trop longtemps; ça gâte la vue. Voilà pourquoi je t'embrasse cent fois pour finir, Jean-Pierre, en te souhaitant d'avoir aussi bonne confiance que moi.

« Ta bonne mère, Marie-Anne Balais. »

Cette lettre me mit en quelque sorte du baume dans le sang; je repris courage et je me considérai moi-même comme un fou de me désoler sans raison. Mais il devait m'arriver encore d'autres nouvelles moins agréables.

L'automne alors tirait à sa fin. Les vieilles rues se remplissaient encore une fois d'étudiants. Ils arrivaient tout remplumés, et les filles se remplumaient aussi; elles se remettaient à danser, à crier, à rire. Par toutes les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Par-dessus le vieux cèdre du Liban se dressait le pavillon. (Page 69.)

fenêtres des garnis, rue de la Harpe, rue des Mathurins-Saint-Jacques, rue de l'École-de-Médecine et des environs, on n'entendait que chanter « *Larifla!* »

Souvent je me demandais :

« Est-ce qu'Emmanuel ne va pas revenir? Est-ce qu'il n'est pas ici? »

Je regardais en passant les figures, et je commençais à m'inquiéter, quand un soir, en rentrant de l'ouvrage, M. Trubère, le portier, me cria :

« Quelque chose pour vous. »

Il me remit un billet d'Emmanuel : « Je suis de retour dans mon ancien logement. Arrive! » Aussitôt je courus rue des Grès, nº 7. En quelques minutes j'y étais. Je grimpai l'escalier et j'ouvris la porte. Emmanuel, en robe de chambre, avait déjà fini de ranger ses effets dans la commode; il fumait sa pipe auprès d'une bonne canette.

« Hé! Jean-Pierre! » s'écria-t-il.

Nous nous entourions de nos bras. Quel bonheur d'embrasser un vieux camarade!

« Allons... allons... disait-il, c'est bien... prends un verre et fumons une pipe; que je te raconte ce qui se passe chez nous.

—Alors on va bien?

—Oui.

—La mère Balais?

—On ne peut mieux.

—Les Dubourg?

—Ça va sans dire, avec un pareil héritage! Mais toi, je te trouve un peu pâle; tu n'as pas été malade?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Hé ! c'est Jean-Pierre ! (Page 78.)

—Non, Dieu merci. Mais je me suis terriblement ennuyé : l'idée du pays, de l'automne, du bon temps, des feuilles de vigne toutes rouges sur la côte, tu comprends?

—Oui, je connais ça. Que veux-tu, mon pauvre Jean-Pierre ! de ne plus voir le ciel, c'est une habitude à prendre. Mais pour en revenir à Saverne, tu sauras que toute la ville est dans l'admiration des Dubourg. Ils ont acheté une grande maison sur la place, leurs meubles viennent de Strasbourg, et madame Madeleine, avec des falbalas, se promène dans l'avenue du Château. »

Il souriait. J'avais aussi l'air de sourire, mais ces folies me chagrinaient.

« Et le père Antoine? lui dis-je.

—Lui, c'est toujours le même brave homme. Seulement, il a une bonne capote en castorine et un large feutre noir. Il se promène aussi sur la place, mais simplement, naturellement, sans façons ; il est avec les vieux rentiers, les officiers en retraite. C'est là que je l'ai vu. Tu ne peux pas te figurer le plaisir qu'il avait de m'entendre parler de toi. « Ah ! je suis content de ce que vous me dites, monsieur Emmanuel ! s'écriait-il. J'aime Jean-Pierre, c'est un homme de cœur. » — Ainsi de suite. Il voulait m'inviter à dîner avec eux, mais les grandes manières de madame Madeleine m'auraient gêné.

—Oui, lui dis-je, tout cela, je le savais d'avance ; madame Madeleine manque de bon sens ; mais j'espère bien qu'Annette n'est pas comme elle.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Non, sans doute, répondit-il, ce qui ne va pas à une femme de quarante-cinq ans peut très-bien aller à une jeune fille de dix-sept. Annette est jolie, elle est rose, bien faite; elle a de belles dents, de beaux yeux bleus, une taille bien prise; tout cela fait que les falbalas lui vont bien. Quoique, entre nous, Jean-Pierre, un peu plus de simplicité, de modestie, irait encore mieux.

—Elle est jolie?

—Très-jolie! s'écria-t-il. Et comme la dot promet aussi d'être jolie, la maison ne désemplit pas de visiteurs. Leur garçon a bien de l'ouvrage pour cirer l'escalier.

—Ils ont un garçon qui cire l'escalier?

—Parbleu! je crois bien! »

Emmanuel voyait le mauvais effet que tout cela faisait sur moi. Mais je voulais tout savoir. Il vaudrait mille fois mieux être sourd, que de se faire raconter des histoires pareilles. Malheureusement, quand une fois on commence, il faut aller jusqu'au bout.

« Et qu'est-ce qui va donc les visiter? lui demandai-je.

—Hé! c'est tout simple, Jean-Pierre, ceux qui voudraient avoir la dot et la fille, toute la jeunesse du beau monde : les clercs d'avoué, de notaire, les jeunes avocats sans cause. Je pourrais t'en nommer plus de vingt. On met son habit noir, sa cravate blanche et ses gants; on se donne des airs graves. Et puis on dîne. M. Hesse, l'organiste, se met au piano. On chante des duos, les trois grandes fenêtres ouvertes sur la place, où les gens s'arrêtent le nez en l'air. »

Emmanuel me racontait cela comme la première histoire venue, en vidant sa chope et bourrant sa pipe. Il regardait aussi par les fenêtres ses camarades qui passaient dans la rue; puis il revenait s'asseoir, sans se douter de rien, en me disant :

« Allons, bois donc. Si nous avons le temps ce soir, Jean-Pierre, nous irons à l'Odéon. J'ai vu l'affiche : représentation extraordinaire. »

Moi, je sentais comme de petits coups de vent me passer sur les joues.

« Voilà ce que c'est de sortir par hasard d'une position gênée, fit-il, et d'arriver dans un monde qu'on ne connaît pas. Ces braves gens sont les dupes de tous les pique-assiettes du pays; des gaillards qui voudraient avoir la dot et la fille. Je ne t'en aurais pas parlé; mais naturellement on s'intéresse aux gens qu'on a connus dès l'enfance. »

J'étais penché sur ma chaise, les yeux à terre; j'aurais voulu répondre, mais je sentais comme un enrouement. Malgré cela je dis:

« Oui, cela me fait de la peine.

—Sans doute, Jean-Pierre, c'est malheureux; je crains même que la mauvaise race ne réussisse.

—Ah! tu crois qu'un de ces gueux pourrait réussir?

—Cela ne peut pas manquer. Il est même déjà question des succès de M. Breslau, un homme superbe, grand, frisé, grave, avec un collier de barbe, une large moustache brune; enfin ce qu'on peut appeler un bel homme. »

Alors je ne pus m'empêcher de dire :

« Canaille! »

Emmanuel me regarda tout surpris.

« C'est plutôt un imbécile, dit-il.

—Oui, un imbécile, un gueux, un gredin! »

Je ne pouvais plus me contenir, et je dis encore :

« Mais cela ne nous regarde pas! Si madame Madeleine est assez bête, et M. Dubourg assez faible pour souffrir chez eux des écornifleurs pareils, c'est leur affaire. Moi, je m'en moque. Seulement cette pauvre petite Annette, je la plains... Elle n'est pas cause si sa mère est à moitié folle.

—Ah! elle n'est pas tant à plaindre que tu crois, dit-il; ces visites, ces compliments, ces beaux messieurs qui se courbent devant elle en l'appelant charmante, en lui demandant la grâce de danser avec elle la six ou septième contredanse, tout cela, Jean-Pierre, ne l'ennuie pas beaucoup. Et quand le beau M. Breslau arrive bien frisé, bien pommadé, bien cravaté, bien sanglé, mademoiselle Annette n'a pas l'air bien malheureux.

—Tu l'as vu?

—Non, mais c'est le bruit de la ville. »

J'aurais voulu casser quelque chose. Jamais je n'ai fait d'efforts pareils pour me contenir; mais cela ne pouvait pas durer. Je me levai tout à coup en disant :

« C'est bon... J'étais venu seulement en passant ce soir...

—Mais où vas-tu?

—Je vais chez M. Perrignon, mon chef d'atelier. Il m'a prêté un livre sur la Révolution; il faut que je lui rende son livre.

—Ah! tu as lu l'histoire de la Révolution, Jean-Pierre; et qu'est-ce que tu penses de tout cela?

—C'est magnifique.

—Oui, Danton, Vergniaud, Hoche, Kléber, Marceau!... Allons, nous sommes d'accord. Tant mieux! Mais vide donc ton verre!

—Merci, c'est assez. »

J'aurais voulu me sauver; mes joues trem-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

blaient, et je crois qu'en ce moment Emmanuel se douta de quelque chose, car il dit :

« Eh bien ! va, demain ou après nous causerons... nous nous reverrons. »

Il m'éclairait avec sa bougie sur l'escalier. Je lui serrai la main en répondant :

« Oui... nous nous reverrons. »

Je ne voyais plus clair et je descendis l'escalier en dégringolant. Une fois dehors, le grand air m'excita pour ainsi dire encore plus. Je courais, je passais sur les trottoirs en écartant les gens comme un fou. Deux ou trois fois il me sembla même avoir entendu des personnes me crier : « Prenez donc garde ! » mais je n'en suis pas sûr. Tout défilait devant mes yeux comme un rêve : les becs de gaz, les voitures qui roulaient, les boutiques, les coins de rue où l'on criait : « Gare ! » Mon idée la plus claire était :

« Tu vas partir pour Saverne, tu tomberas sur Breslau, tu l'étrangleras; on t'assommera, mais c'est égal, tant mieux, ce sera fini ! »

Ensuite, je voyais la figure du père Antoine, celle de M. Nivoi, de la mère Balais, et je pensais :

« Qu'est-ce qu'ils diront ? »

Cela me troublait. Mais j'en voulais terriblement à madame Madeleine, que je considérais comme la principale cause de tout, par sa bêtise et sa vanité. Je l'avais en horreur !

Ce n'est que bien loin, après avoir passé par la rue Copeau, par le Jardin des Plantes et par le pont en face, que je me trouvai place de la Bastille, près de la colonne, où le marchand de coco faisait résonner ses timbales. Le monde m'entourait. Alors, les genoux tremblants, j'allai m'asseoir sous la tente d'un café, en demandant de la bière, et là, les jambes croisées, je me mis à regarder la foule qui se croisait, criait, montait en omnibus, les voitures par douzaines qui passaient, les cochers en l'air qui s'injuriaient.

J'étais comme au milieu d'un songe. Une diligence qui retournait au pays me réveilla ; je me dis en moi-même :

« Ah ! si j'étais là-haut !... après-demain je serais à Saverne, et malheur à Breslau, malheur ! »

Je me levai, je payai et je partis sans avoir bu ma bière.

Je traversai à la nuit noire la place de l'Hôtel-de-Ville. Plus loin, les grandes ombres des tours Notre-Dame, du pont et des vieilles maisons remplissaient la rivière creuse, qui clapotait et brillait au-dessous. Les terribles histoires de la Révolution me revinrent, et je pensai :

« Combien la vieille rivière a déjà porté de morts ! des gueux et des braves gens... Maintenant, ils dorment !... Mais ceux qui se tuent sont des lâches... ils ont peur de souffrir ! »

Quelques minutes après, je tirais le cordon, la porte s'ouvrait, et je grimpais dans ma chambre.

XX

Depuis ce moment, de temps en temps, l'idée me revenait encore d'aller à Saverne et d'assommer M. Breslau ; mais je me répétais chaque fois :

« A quoi cela servirait-il ? A te faire prendre par les gendarmes et à désoler la mère Balais. Toute la ville te mépriserait ; madame Madeleine te regarderait d'un air d'indignation ; mademoiselle Annette, en te voyant, détournerait la tête, le père Antoine s'écrierait : « Jamais je n'aurais cru ça de lui ! » M. Nivoi, le père Vassereau, le capitaine Florentin, madame Frentzel, enfin, tous les braves gens du pays seraient forcés de te donner tort. Reste tranquille, Jean-Pierre ! »

Naturellement ces idées ne me réjouissaient pas beaucoup ; mais quand on n'est pas le plus fort, on finit tout de même par se faire une raison.

L'hiver approchait : les Savoyards, en grosses vestes rapiécées aux coudes et pantalons de toile, le bonnet de laine crasseux tiré dans la nuque, la figure et les mains noires, sous la porte des marchands de vin, près de leurs réchauds en tôle, commençaient à vendre des marrons ; les joueurs d'orgue arrivaient aussi, le Prado s'ouvrait ; des files d'étudiants, leur cahier sous le bras, le dos rond, le col relevé, les mains dans les poches, couraient à leurs écoles ; les petites averses froides et les nuages gris annonçaient l'hiver.

Ah ! l'hiver n'arrive pas à Paris avec des sacs de pommes de terre et des fagots ! Ceux des villages croient connaître l'hiver, ils disent : « Des pommes de terre à l'eau !... toujours des pommes de terre ! » Mais s'ils étaient forcés de dire : « Pas de pommes de terre ! » ce serait encore autre chose.

Enfin j'avais de l'ouvrage, et le soir en rentrant me coucher, je trouvais ma bonne couverture. Quand on vient de passer dans la nuit pluvieuse, près de cinq ou six mendiants, de femmes à demi nues, leurs petits enfants dans les bras, ou de vieux tout grelottants, assis sous le réverbère qui tremblote, une couverture chaude vous paraît bonne.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

On ne pense pas :

« Les autres ont des lits de plume, les autres ont de bons tapis, les autres ont de la musique et des festins jusqu'à minuit, les autres dansent au Prado et boivent du punch en attendant le carnaval ! »

On pense :

« Beaucoup d'autres, qui me valent, n'ont que le pavé pour reposer leur tête et les nuages gris pour s'abriter ! »

On pense aussi :

« Supposons que tu sois marié, par malheur, et que l'ouvrage manque, qu'est-ce que deviendraient ta femme et tes enfants ? Et dans la vieillesse, qu'est-ce que tu deviendras toi-même ? »

Ces idées apprennent aux ouvriers de Paris à réfléchir ; au lieu de vivre sur leur propre cave, comme les paysans, ils s'inquiètent les uns des autres ; en s'inquiétant des autres, ils s'inquiètent pour eux-mêmes ; et je me rappelle que dans ce temps ils avaient déjà des idées de s'associer. Ces idées sont devenues plus fortes de jour en jour. Moi, malgré tout ce qu'on dit contre, je trouve ces idées justes. Quels êtres assez barbares pourraient dire à leurs semblables :

« Vous travaillerez toute votre vie, et puis vous mourrez dans la misère. Nous ne voulons pas que vous vous aidiez ! »

Ce serait abominable, et pourtant il se trouve des égoïstes pareils ! Tout ce que je leur souhaite, c'est que Dieu les prenne en grâce.

Pendant ce temps, le travail continuait et les disputes du *caboulot* allaient leur train ; elles devenaient même tellement fortes, que les journalistes et les peintres avaient l'air quelquefois de se prendre aux cheveux. Ils ne parlaient alors que des banquets réformistes : c'étaient des banquets où les députés de l'opposition faisaient des discours, en laissant les fenêtres ouvertes pour être entendus de tout le monde.

Montgaillard lisait ces discours, — qui revenaient de Dijon, de Châlons, de Lille, de Mâcon, — tellement beaux, tellement justes, que j'en avais les larmes aux yeux. Je pensais :

« Voilà des gens qui parlent bien, qui disent ce que tout le monde sait. Maintenant M. Guizot verra clair ; il reconnaîtra lui-même ses torts, et, mon Dieu ! nous lui pardonnerons, pourvu qu'il promette de ne plus recommencer. A tout péché miséricorde ! »

Je n'en voulais pas à cet homme, mais d'autres ne pouvaient plus entendre parler de lui sans devenir furieux. Montgaillard tenait pour Ledru-Rollin, Coubé pour Lamartine, d'autres pour Odilon Barrot et pour Duvergier. Moi je trouvais tout très-bien ; j'aurais été bien embarrassé de faire une différence entre eux.

En sortant du *caboulot*, il m'arrivait quelquefois de demander à M. Perrignon lequel lui plaisait le mieux, mais il me répondait toujours :

« Les hommes ne font rien à la chose ; nous avons le malheur en France de nous attacher aux hommes, qui finissent tous par croire qu'on ne peut plus se passer d'eux. Combien j'en ai vu de cette espèce depuis trente ans ! Eh bien ! tous sont partis, et la nation est toujours là, qui ne s'en porte pas plus mal. C'est pourquoi, Jean-Pierre, il faut s'attacher aux idées. Odilon Barrot demande l'adjonction des capacités, Ledru-Rollin demande le suffrage universel. Si le peuple était instruit, le suffrage universel serait très-bon ; mais dans ce moment où le quart de la nation ne sait pas lire, l'adjonction des capacités me paraît meilleure.

« Guizot et Louis-Philippe ne veulent dans leur Chambre que l'esprit de gain et d'avarice, qu'ils appellent l'esprit d'ordre, de conservation ; ils repoussent l'esprit d'honneur, de justice et de liberté, qui fait pourtant seul les grandes choses : ils repoussent l'adjonction des capacités.

« Odilon Barrot et Duvergier ne demandent que cela pour le moment ; je leur donne raison. Il faut d'abord instruire le peuple, et quand il est instruit, lui demander son avis.

« L'opinion d'un aveugle sur les couleurs ne signifie rien, et ce serait même se moquer de son infirmité, que de lui demander sa manière de voir sur un tableau ; ce serait se moquer de tout le monde, que de déclarer ensuite qu'il juge bien, qu'il voit seul clair et que les autres sont aveugles. Mais les grandes injustices produisent des contre-coups pareils ; en se repoussant, tantôt les uns, tantôt les autres dépassent le but. C'est dans la justice qu'il faut rester ! »

Il me disait cela simplement, mais les autres camarades voulaient le suffrage universel, et Quentin s'écriait :

« Les hommes sont égaux, ils doivent tout mettre en commun, à commencer par les idées. Quand le vote de l'un ne vaudra pas plus que celui de l'autre, alors ceux qui n'ont rien ou pas grand'chose voteront qu'il faut tout rapporter à la masse. Ce sera la révolution pacifique, et l'on partagera tous par portions égales. »

Lorsqu'il parlait, je trouvais aussi son idée très-belle ; mais un jour qu'il disait ces choses

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

au *caboulot*, le père Perrignon, qui souriait d'un air triste, lui répondit :

« Tu raisonnes bien, Quentin, tu fais des progrès ! Oui, c'est juste, tous les hommes sont égaux ; il n'y a plus de fainéants, de voleurs, d'imbéciles ; plus de lâches, plus d'envieux. Et puisque nous sommes tous bons travailleurs, d'abord les salaires doivent être égaux. Ensuite, puisque nous sommes tous honnêtes, tous courageux, tous intelligents, tous prêts à mourir pour la justice, il ne doit pas non plus exister de différences entre nous, soit par la fortune, soit par l'estime du pays, soit de toute autre façon. Il faut donc abandonner tous les biens particuliers, et nous ranger au même niveau : il faut établir le communisme ! »

Il souriait, mais on voyait bien que cela lui paraissait méprisable.

« Eh bien ! oui, dit Quentin, est-ce que vous trouvez que ce n'est pas juste ?

—Je trouve que c'est commode pour les fainéants, les voleurs et les imbéciles, pour les lâches et les envieux, répondit-il. Voilà tout ! Seulement, je crains que cela ne cause de terribles batailles. Est-ce que tu crois qu'il suffise de déclarer à la majorité que deux et deux font cinq, pour avoir raison ? Est-ce que les choses changent parce que nous sommes des bêtes, et que nous les voyons à rebours, ou parce que nous sommes des gueux, qui voulons les cacher et les pervertir à notre avantage ? Est-ce que le bon sens ne finit pas toujours par avoir le dessus, la mauvaise foi et la bêtise le dessous ? Est-ce que tu crois qu'il suffise de se voter les biens des autres, pour qu'ils vous les donnent ? Est-ce que tu crois que ces autres, après avoir gagné leurs biens par le travail, le courage et l'obstination contre les fainéants, les voleurs, les imbéciles, les lâches et les envieux,— qui se sont opposés à leur fortune de toutes les manières, — crois-tu qu'ils ne sauront pas les défendre contre ces mêmes fainéants, ces mêmes voleurs, ces mêmes imbéciles, ces mêmes lâches et ces mêmes envieux ? Détrompe-toi, Quentin, leur position pour les défendre est bien meilleure qu'elle n'était pour les gagner. Et la même force qu'ils ont eue, ils l'auront toujours. Dans les premiers temps, ils pourront être surpris ; mais ils se remettront et se vengeront. Et si, par impossible, le nombre les accablait, alors la vieille race française serait perdue ; la vieille race laborieuse, courageuse et fière, qui fait l'admiration du monde depuis des milliers d'années, n'existerait plus ; et les fainéants, après avoir dévoré dans la paresse les richesses de la nation, en faisant des phrases contre le bon sens, finiraient par se manger les uns les autres. Les Russes, les Prussiens, les Anglais, viendraient les aider, et mettraient tout en commun dans leur poche, les communistes avec, en les forçant alors de travailler au moyen du knout. C'est ainsi que la France pourrait voir sa fin, comme d'autres nations aussi grandes, aussi fortes, se sont vues périr misérablement, lorsque la vermine des jouisseurs et des fainéants avait pris le dessus chez eux.

« Une injustice en amène toujours une autre. M. Guizot repousse l'adjonction des capacités, chose juste, utile, que tous les braves gens veulent ; alors, d'autres demandent le communisme ! S'il coule du sang, c'est sur la tête de M. Guizot qu'il doit retomber. Il voit où nous allons... mais il tient à son ministère, et nous dit : « Choisissez entre mon orgueil et l'abîme ! soumettez-vous, ou périssez ! »

En parlant ainsi, M. Perrignon était devenu tout pâle ; et tout à coup, sans rien ajouter, il se leva et sortit.

Quentin dit alors :

« Je voudrais le voir discuter contre Cabet ; comme il l'écraserait ! Moi, je ne veux rien répondre ; c'est un vieux de 89, qui se figure qu'il n'y a rien au-dessus de la liberté. »

Mais, depuis, j'avais une grande défiance contre ceux qui voulaient se voter les biens des autres. Je me promettais en moi-même, de me tenir toujours avec ceux qui veulent gagner leurs biens par le travail et la bonne conduite. Et je pensais aussi que, si nous avions le suffrage universel un jour, on instruirait le peuple, et qu'alors tout le monde reconnaîtrait que rien n'était meilleur pour la nation.

XXI

A la fin de novembre, on n'aurait plus trouvé de différence entre les deux côtés de notre *caboulot*. Plus l'ouverture des Chambres approchait, plus les disputes augmentaient. Tout le monde se mêlait de politique, les ouvriers comme les peintres et les journalistes ; chacun soutenait son idée sur la réforme, sur l'adjonction des capacités, sur les banquets, sur le suffrage universel.

Dans le même temps il pleuvait tous les jours. Je ne crois pas qu'il existe une ville plus humide en hiver que Paris, principalement dans ces petites rues larges de trois ou quatre pas, où les chéneaux manquent. La pluie s'égoutte du matin au soir, et quand elle a fini de s'égoutter, une nouvelle averse arrive. La

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nuit, on entend clapoter ces gouttières durant des heures, les ivrognes passer dans la boue en grognant, et les rondes des municipaux arriver ensuite avec leurs falots, car les réverbères s'éteignent.

On ne peut pourtant pas rester toujours jusqu'à minuit dans sa chambre, à regarder l'eau couler sur ses vitres en tabatière, et la lune brouillée écarter de temps en temps les nuages. J'avais acheté, rue Mazarine, un vieux caban de laine chez un fripier, où les étudiants laissent tout en partant pour les vacances. Il était brun, il avait de longs poils, et je sortais le soir avec cela sur le dos. Je me promenais le long des quais, entre le pont Saint-Michel et le Pont-Neuf, une ou deux heures, pour respirer, regardant la Seine toute jaune de terre glaise, qui montait jusqu'aux arches, et rêvant au pays, à la mère Balais, à M. Breslau, à la politique, aux misères de la vie, à tout.

Quand mes jambes commençaient à se fatiguer, je rentrais me coucher.

Un soir que j'avais fait ainsi mon tour et que je remontais la rue de la Harpe, sur le coup de neuf heures, j'aperçus Emmanuel qui venait juste en face de moi, quelques livres sous le bras, un petit manteau de toile cirée sur les épaules.

« Hé! c'est Jean-Pierre! s'écria-t-il.

—Où vas-tu donc si tard? lui dis-je.

—A la conférence de Harlay. Tiens, arrive, je parle justement ce soir.

—Mais qu'est-ce que c'est?

—Une réunion d'étudiants de troisième année. On discute, on s'habitue à plaider.

—Et où ça?

—Au Palais-de-Justice, septième chambre de police correctionnelle. Quand les tribunaux finissent, nous commençons. Lorsque les chats sont partis, les rats tiennent leur chapitre. »

Il riait. Je le suivais, curieux de voir cela.

« Mais je n'oserai peut-être pas entrer, Emmanuel?

—Sois donc tranquille. »

Nous arrivions alors à la grille sombre, gardée par un municipal, l'arme au bras. Tout se taisait pendant que nous traversions la cour et que nous montions le grand escalier; rien ne bougeait. Dans le vestibule, entre les colonnes, une petite lanterne accrochée au mur éclairait l'entrée de l'escalier à droite.

Nous montâmes, et deux minutes après nous arrivâmes dans l'immense salle des Pas-Perdus, sombre, humide et froide. Nos pas résonnaient sur les dalles au loin. Alors aussi quelques voix, une espèce de bourdonnement, s'entendait. Emmanuel me dit :

« Je crois que la conférence est commencée. »

Il entra dans une allée. Il fallut encore monter un escalier en zigzag et pousser une porte. A cette porte était un autre municipal assis sur une chaise. Et je vis alors la septième chambre de police correctionnelle; de vieilles peintures à la voûte, une estrade au fond, les étudiants, représentant les avocats, assis en bas dans des bancs en demi-cercle, et deux ou trois en robe sur l'estrade, des tables devant eux, représentant les juges. Plusieurs tournèrent la tête, d'autres tendirent la main à Emmanuel, qui me dit en s'asseyant :

« Tiens, mets-toi là. »

On parlait déjà. C'était tout à fait comme un tribunal. Je reconnus aussi dans le nombre Coquille, Sillery, et plusieurs autres que j'avais vus cinq mois auparavant au restaurant Ober.

Celui qui plaidait parlait très-bien; c'était un petit bossu qui s'appelait Vauquier. Le président s'appelait Faur-Méras; il avait une belle figure et portait la barbe pleine.

Emmanuel m'expliquait ces choses tout bas à l'oreille. Je me souviendrai toujours que le petit bossu parlait du gouvernement chargé de tout en France : de la paix et de la guerre, du recouvrement des impôts, de l'entretien des routes, de la vente du sel, du service des postes; enfin de tout. Il disait que ce n'était pas de même en Angleterre, que dans ce pays le gouvernement ne se mêlait pas des grandes entreprises, et que la prospérité de son agriculture, la grandeur de son industrie, la force de sa marine, l'étendue de son commerce et de ses colonies venaient de là; qu'il laissait à chacun sa liberté, pendant que chez nous le gouvernement se mêlait des affaires de tout le monde.

Il finit par dire que le gouvernement ne devait pas se mêler de l'instruction, que les pères et mères devaient être libres, que c'était leur droit naturel, et que les droits naturels passent avant les autres. Ensuite, il s'assit.

Je me rappelle bien tout cela, parce que c'était du nouveau pour moi.

Le tour d'Emmanuel étant venu, j'eus peur de le voir embarrassé; mais il se leva sans gêne et parla si bien que j'en fus étonné.

Il dit que les pères et mères devaient être libres d'instruire leurs enfants de la manière qui leur conviendrait, comme ils sont libres de les nourrir selon leurs moyens; mais qu'ils ne sont pas libres de les laisser mourir de faim, parce que c'est contraire à la morale, ni de les laisser dans l'ignorance, parce que c'est aussi contraire à la morale.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il dit que chacun est libre de s'habiller comme il lui plaît, mais que dans un pays civilisé comme le nôtre, on ne doit pas être libre d'aller nu ; que ceux qui réclament des libertés pareilles sont des fous.

Il dit ensuite que l'instruction n'est pas une entreprise de commerce, mais que c'est un bienfait de la patrie, un droit pour tous les Français d'en jouir, comme de respirer l'air de la France ; que le gouvernement ne doit pas se charger de fournir l'air, le soleil, l'instruction ; mais qu'il a le devoir d'empêcher qu'on en prive les enfants, et qu'il doit même ordonner que chacun en jouisse selon le hameau, le village, la ville où il se trouve ; et que s'il fait des routes pour cause d'utilité publique, il ferait aussi bien de bâtir des écoles.

Il dit aussi que l'amour de la patrie est en proportion du bien que la patrie vous fait, et qu'un Français à vingt ans doit s'écrier en lui-même :

« Quel bonheur pour moi d'être né plutôt en France qu'en Russie, en Espagne, ou partout ailleurs ! mon pays m'a donné de l'instruction ; il m'a montré mes droits et mes devoirs. Ailleurs, je ne serais qu'une brute ; ici, je suis un homme !

« Le devoir de tous les gouvernements est de faire des citoyens. Celui qui ne répand pas l'instruction ne fait pas de citoyens ; il est responsable envers la patrie, envers le genre humain, envers Dieu, du bien qu'il ne fait pas et qu'il pourrait faire. »

Voilà ce qu'Emmanuel dit avec beaucoup de force.

D'autres encore parlèrent, et seulement vers minuit nous sortîmes de cette conférence. Il pleuvait très-fort. La nuit était bien noire.

La sentinelle sortit une seconde de sa guérite pour nous voir passer, puis elle rentra.

Nous remontions la rue tout seuls, Emmanuel et moi, la tête baissée sous la pluie, en allongeant le pas, et je lui disais :

« Oui, tu as bien raison, ceux qui n'ont pas d'instruction n'ont pas de patrie. Ils sont toujours pour celui qui leur donne du pain, qu'il s'appelle Jacques, Jean ou Nicolas, qu'il soit Anglais, Russe ou Français. Ils se moquent de leur pays, ils ne connaissent qu'un homme. Ceux qui doivent l'instruction à la patrie mettent leurs devoirs envers elle au-dessus de tout.

—Je le pense, » fit-il.

Nous étions alors au coin de la rue des Mathurins-Saint-Jacques. Il me serra la main et nous nous séparâmes,

« Quelle chose magnifique de pouvoir s'instruire ! me disais-je. Dans quelques années Emmanuel sera juge, avocat, procureur du roi. Toi, malgré ta bonne volonté, tu seras toujours ouvrier menuisier. Mais il ne faut pas te plaindre, bien d'autres voudraient être à ta place et avoir un bon état. »

XXII

Les Chambres s'ouvrirent le 27 décembre 1847. Tout ce qui me revient sur cela, c'est que Louis-Philippe commença par faire un discours, où les gens des banquets étaient traités d'aveugles et d'ennemis, et qu'ensuite, durant trois semaines, on ne fit que batailler pour savoir ce qu'il fallait lui répondre ; que Lamartine, Thiers, Odilon Barrot, Duvergier, Ledru-Rollin et beaucoup d'autres s'en mêlèrent, et que finalement la majorité vota comme toujours que M. Guizot avait raison.

Chacun peut encore lire, dans les anciennes gazettes, ces discours où les uns criaient que tout était bien et les autres que tout était mal.

En même temps, les étudiants réclamaient leurs professeurs Mickiewicz, Quinet et Michelet ; ils ne voulaient pas des nouveaux, et je me rappelle qu'un matin toute la rue Saint-Jacques, depuis la place Sorbonne jusqu'au pont Notre-Dame, était remplie de troupes. Il pleuvait à verse. Ces pauvres soldats, leurs larges baudriers en croix, la giberne aux reins et l'arme au pied, étaient trempés comme des malheureux. On n'entendait plus passer les voitures, on n'entendait plus que les crosses de fusils sur les pavés, et le piétinement des hommes dans la boue.

C'était triste de voir des choses pareilles dans une ville comme Paris. Les étudiants défilaient entre les rangs pour se rendre à leur école. C'est par ce moyen qu'on croyait leur donner le goût des études et l'amour de leurs nouveaux professeurs ! S'ils ont fini par se révolter, est-ce que c'est étonnant ? Tout le monde criait contre ces abominations, et donnait raison aux étudiants. Malgré cela, les gens restaient calmes. Seulement le bruit courait que nous aurions bientôt un banquet au douzième arrondissement.

Nous autres, chez M. Braconneau, nous travaillions comme à l'ordinaire, et ce qui m'étonnait le plus, c'est que dans notre pauvre petite gargote, rue Serpente, les journalistes et les peintres se taisaient alors. Seulement, tantôt l'un, tantôt l'autre, se mettait à lire tout haut et lentement les discours de la Chambre. On aurait cru qu'ils avaient peur d'ajouter un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Toute la rue Saint-Jacques était remplie de troupes. (Page 79.)

mot à ces discours, et, pour mon compte, je trouve qu'ils avaient raison.

Tous sortaient en silence, la figure sombre; Montgaillard seul clignait de l'œil quelquefois à Quentin, en faisant tourner une grosse trique autour de son épaule.

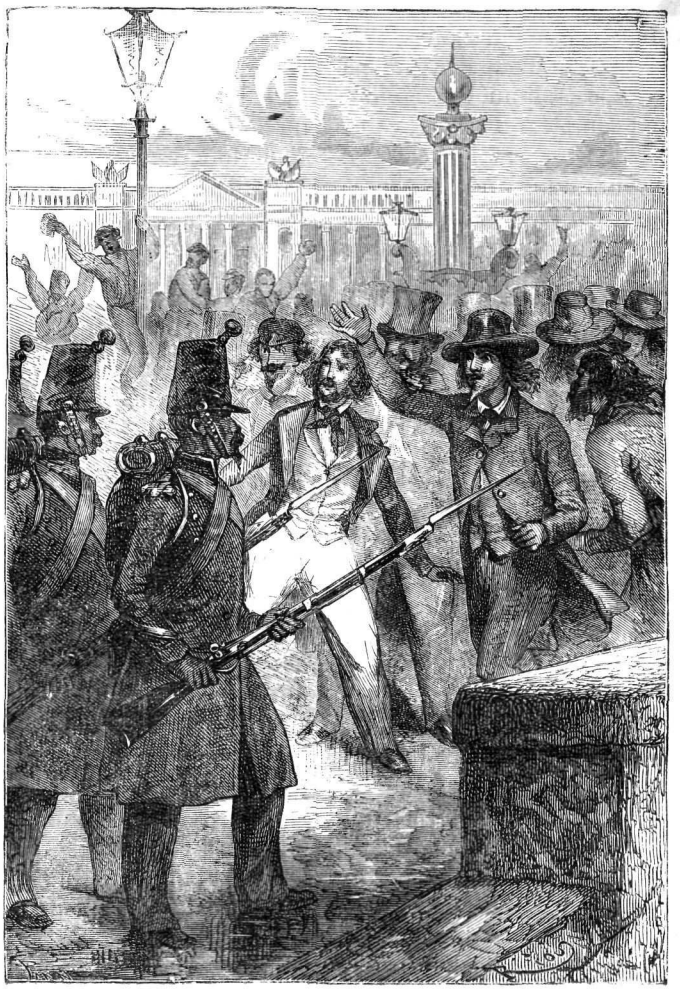
Un jour, comme je disais au père Perrignon, en rentrant à l'ouvrage, que tout avait l'air de s'apaiser, il me répondit :

« C'est toujours ainsi la veille d'un grand coup, Jean-Pierre. A mesure que le mouvement s'approche, chacun fait ses réflexions, chacun se demande : « Jusqu'où faut-il aller? Est-ce que cela vaut la peine de risquer ma vie? celle de ma femme et de mes enfants? » Un grand nombre alors se retirent, d'autres prennent leur parti, et tout semble tranquille. Si tu connaissais le bord de la mer, je t'expliquerais mieux la chose. J'ai vu cela de ma prison, au fort Saint-Michel, vers le temps de la pleine lune. Tout a l'air paisible sur le rivage. La mer s'enfle en haut; elle s'approche comme une seule vague, et d'un coup tout monte avec fracas, de vingt, trente et quarante pieds : c'est le flot!

« Plus tard tout s'affaisse encore une fois.

« En profitant du flot, on peut s'avancer bien loin dans les terres, et par le reflux on peut reculer d'autant. Voilà l'histoire des hommes, la vraie cause des révolutions, des grands progrès et des grandes reculades. Quand le flot pousse, rien ne peut l'arrêter; quand il recule, il faut jeter l'ancre où l'on est, pour attendre un nouveau flot.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



— Camarade, pas de mauvaise plaisanterie! (Page 85)

« Ceux qui sont à la tête des gouvernements, s'ils ont un grain de bon sens, s'ils ne sont pas gonflés d'orgueil, s'ils méritent la confiance que le pays leur accorde, doivent sentir le flot qui vient, ils doivent le laisser passer :— c'est un progrès naturel comme l'adjonction des capacités. S'ils lui résistent, s'ils veulent le briser à coups de canon, cela peut devenir le déluge.

« La bêtise humaine est cause de ces malheurs. Nous avons eu dans ce temps notre premier flot en 89; la résistance des Allemands, des Anglais et des aristocrates de tous les pays en a fait 93. Et le flot, après avoir tout surmonté, s'est répandu jusqu'au fond de la Russie. Il s'est retiré en 1814. Il est revenu en 1830. Il revient... il reviendra toujours! Il a toujours existé; mais les hommes, encore dans l'ignorance, ne l'ont pas compris; ils ont voulu se mettre contre, ils n'ont pas vu que c'était nécessaire et forcé, comme le retour du soleil et la marche des saisons. Maintenant ce sera plus clair, espérons-le; les égoïstes seuls et les orgueilleux se feront noyer, en allant contre le flot qui monte. »

Quand le vieux Perrignon m'expliquait ces choses, je voyais qu'il réfléchissait pour lui-même; ses grosses joues se plissaient, il serrait les lèvres et toussait tout bas en répétant :

« Ça marchera! »

Tous les jours je l'accompagnais, mais au lieu d'aller directement rue Clovis, comme autrefois, nous prenions d'abord le chemin de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'Odéon par la rue Racine, et nous passions sous les arcades. Il achetait l'*Histoire des Girondins*, de Lamartine, et me disait :

« Quand j'aurai tous les cahiers, je les ferai relier et je te les prêterai ! Ce que j'en ai déjà lu me plaît; c'est juste, c'est beau, c'est grand. Chacun y trouve son compte, les républicains comme les autres. Lamartine, malgré ces professeurs qui se figurent être des génies à force d'orgueil et d'insolence, a plus de clarté et de bon sens qu'eux tous, parce qu'il a plus de cœur. On dit de lui : « C'est un poëte ! » Oui, c'est un poëte, il voit plutôt la grandeur de l'homme que sa bassesse; mais c'est le défaut de tous ceux qui voient de haut et de loin, ce n'est pas le défaut des fourmis. Cet homme comprend la liberté. Si le flot arrive, c'est lui qui devra tenir le gouvernail et jeter l'ancre au reflux. Dieu veuille que le peuple comprenne ses intérêts ! »

Ces paroles me donnaient confiance; et ce n'est pas seulement moi, ce n'est pas M. Perrignon et quelques autres qui se reposaient sur Lamartine, c'étaient presque tous les ouvriers. Un bien petit nombre parlaient de Louis Blanc, de Cabet et de Raspail, que tous reconnaissaient pour de vrais républicains, mais qui n'avaient pas encore dit tout ce qu'ils voulaient. Un seul livre de Louis Blanc, sur l'égalité des salaires, faisait réfléchir les fainéants qu'on pouvait tout avoir sans rien gagner; les bons travailleurs n'en voulaient pas. C'est ce qui me revient à la minute.

Oui, le père Perrignon parlait de ce livre comme de la plus dangereuse folie du monde. Il m'a répété souvent :

« Ce livre semble dire aux ouvriers laborieux : « Échinez-vous ! les fainéants auront le plaisir de manger votre gain ; ce sera votre réjouissance. »

Enfin, il faut que j'arrive à la révolution. Si je n'ai pas été partout, au moins ce que j'ai vu, j'en suis sûr; voilà le principal.

Depuis trois ou quatre jours on disait : « Nous aurons le banquet ! » Ensuite : « Nous ne l'aurons pas, le préfet de police s'y oppose. » Ensuite : « On l'aura tout de même; Odilon Barrot est à la tête. » Ensuite : « Odilon Barrot renonce ! » etc., etc.

Finalement, le 21 février, vers neuf heures du matin, nous étions à l'ouvrage, lorsqu'un vieux à barbe grise, pâle, le nez long, les sourcils blancs, le chapeau à larges bords penché sur la nuque, une grosse cravate de laine roulée autour du cou, et la figure assez respectable, entra dans notre atelier en demandant :

« Monsieur Braconneau?

—Il n'y est pas ; c'est moi qui le remplace, répondit le père Perrignon.

—Eh bien ! vous le préviendrez que le banquet aura lieu demain aux Champs-Élysées, dit cet homme, en nous regardant avec ses yeux gris très-vifs. C'est en tenue de garde national qu'il doit venir, et sans armes.

—Alors, nous autres qui ne sommes pas de la garde nationale, on nous laisse dehors? dit M. Perrignon.

—Au contraire... au contraire... venez tous! Plus il viendra de monde, mieux ça vaudra, répondit cet homme en souriant et clignant de l'œil. C'est une protestation, une protestation pacifique, bien entendu. Pas d'armes... beaucoup d'uniformes de gardes nationaux... Beaucoup de monde... c'est ce qu'il faut. »

Et regardant le père Perrignon, il ajouta :

« Vous êtes un ancien, vous devez me comprendre?

—Oui, et nous sommes d'accord.

—Ah ! tant mieux ! Vous vous appelez?

—Perrignon.

—Hé ! parbleu ! moi je suis Delaroche ; nous devons nous connaître... nous avons vu les mêmes pays. »

Ils riaient.

Ce vieux avait mis la main sur l'épaule du père Perrignon.

Ils prirent une bonne prise, et Quentin demanda :

« C'est pour demain ?

—Demain, à dix heures, en route ! pour être là-bas vers onze heures. Mais je suis pressé, j'ai d'autres connaissances à voir, dit ce vieux. N'oubliez pas l'uniforme de M. Braconneau, c'est indispensable.

—Soyez tranquille, » répondit le père Perrignon en lui serrant la main.

Alors il sortit; et comme chacun se croisait les bras, M. Perrignon tira sa grosse montre du gousset en s'écriant :

« Encore dix minutes avant d'aller prendre un bouillon. »

Et l'on se remit à l'ouvrage, la tête pleine de ces choses.

Au bout de dix minutes, chacun passa sa veste, on sortit, on acheta son pain et l'on descendit ensemble au *caboulot*.

La nouvelle était partout. Madame Graindorge, ses gros bras croisés, riait comme une bienheureuse :

« Eh bien ! votre banquet, vous l'aurez à la fin, criait-elle : ce n'est pas malheureux, voilà bien assez de temps qu'on en parle. »

Les journalistes et les peintres, dans leur chambre, parlaient de mettre de l'ordre dans la marche. Coubé disait :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Lamartine, Thiers, Barrot viendront »

Montgaillard criait.

« Nous n'avons pas besoin d'eux ! »

Enfin les cris recommençaient au *caboulot.*

« Et qu'est-ce que dira M. Braconneau? demanda Valsy.

—C'est bon, je m'en charge, répondit le père Perrignon. L'ouvrage presse; mais, s'il le faut, nous passerons la nuit. »

Tout le monde s'écria qu'on passerait deux ou trois nuits s'il le fallait. Je n'ai jamais senti de mouvement pareil en moi-même. C'était la première fois qu'au lieu de travailler, de raboter et de soigner pour mon propre compte, j'allais aussi faire quelque chose pour le pays. J'étais dans la masse, c'est vrai, je ne devais pas compter pour beaucoup, mais au moins je n'étais pas un zéro. Je voulais le banquet contre la Chambre des satisfaits, et je pensais :

« Ah ! gueux, vous voulez nous empêcher de nous réunir ! Est-ce que nous ne sommes pas Français comme vous? Est-ce que nous n'avons pas autant de droits que vous? »

L'idée de ces espèces de bandits dont m'avait parlé Materne, qu'on mêlait avec le peuple sous la figures d'honnêtes gens, pour assommer leurs camarades, me revenait, et je me disais :

« Tant mieux... on les étranglera ! »

C'est ainsi que la colère me gagnait. Je voyais à la mine des autres qu'ils se faisaient des raisonnements semblables.

Comme nous rentrions à l'atelier, M. Braconneau arriva. Le père Perrignon lui dit aussitôt :

« Il est venu quelqu'un ce matin vous inviter au banquet du douzième arrondissement, en recommandant bien de vous prévenir qu'il fallait mettre l'uniforme de garde national.

—Nous n'avons pas d'ordres, et je n'aime pas le désordre, répondit M. Braconneau.

—Eh bien ! vous ferez ce que vous voudrez, répondit M. Perrignon, mais nous irons tous !

—Comment? dit le patron en nous regardant étonné.

—Oui, nous irons, parce que c'est notre devoir, s'écria Quentin; depuis trop longtemps on humilie le pays avec ces députés à deux cents francs de contribution, qui ne nous regardent pas. Nous en voulons d'autres. Nous voulons que les capacités arrivent.

—C'est bon, Quentin, dit M. Braconneau, il n'est pas nécessaire de crier. Nous ne sommes pas en révolution ici, j'espère ! Mon Dieu, la réforme, tout le monde la veut. Seulement, Perrignon, réfléchissez que vous avez femme et enfants. Ce n'est plus comme dans le temps, quand vous étiez garçon. Le désordre n'amène jamais rien de bon : les ateliers se ferment, les ouvriers meurent de faim et les patrons se ruinent. Je n'aime pas le désordre.

—Ni moi non plus, répondit Perrignon. Mais je veux avant tout la justice; et quand l'ordre est établi pour élever les intrigants et tenir les travailleurs dans la bassesse, pour donner aux uns la fortune, les honneurs, les bonnes places de père en fils, et refuser aux autres tous les droits, tous les biens, et même toute espérance; quand il faut encore acheter cette espèce d'ordre par la honte du pays... Eh bien ! qu'il s'en aille au diable, et nous tous avec ! Si la garde nationale avait toujours fait son devoir, monsieur Braconneau ; si la bourgeoisie riche avait pensé qu'elle n'est pas seule au monde, que les ouvriers, les artisans, les laboureurs ont aussi des droits ; que le devoir des premiers arrivés est d'aider les autres à monter, de leur donner l'instruction et de les rendre capables, — d'autant plus que c'est grâce à eux qu'on est arrivé les premiers ; — si elle n'avait pas vécu dans l'égoïsme depuis dix-huit ans, trouvant tout beau, parce qu'on lui adjugeait les revenus du pays, en ne lui demandant que de voter en masse pour les ministres ; si elle n'avait pas cru que cela pouvait durer... aujourd'hui, tout serait en ordre, et le gouvernement nous aurait accordé de lui-même ce que nous serons peut-être forcés de prendre,

—Moi, je ne veux pas plus de Guizot que vous, dit le patron. Depuis longtemps cet homme m'ennuie. Son insolence avec les députés de l'opposition me paraît quelque chose de bien bas ! Mais voilà !... l'ouvrage presse, les commandes attendent...

—Nous travaillerons le soir, répondit Perrignon. N'est-ce pas, vous autres? »

Nous répondîmes tous que oui, que nous passerions deux nuits s'il le fallait. Et comme le patron allait sortir, le père Perrignon lui dit encore :

« Monsieur Braconneau, venez avec votre uniforme. Si Louis-Philippe apprend que beaucoup de gardes nationaux sont mêlés au peuple, il réfléchira que toute la nation veut la réforme, et nous l'aurons tout de suite : Guizot sautera, tout redeviendra tranquille. Mais si nous sommes seuls, le roi comptera sur la garde nationale, et... vous comprenez ! Notre intérêt est d'être unis. Si nous sommes désunis, tout est perdu.

—Allons... allons... c'est bon, nous verrons ça, dit le père Braconneau; peut-être bien que j'irai. Mais, dans tous les cas, vous reviendrez aussitôt le banquet fini?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—C'est entendu, » dirent Valsy et Quentin.

Alors on se remit à l'ouvrage, et le soir chacun alla de son côté. Je courus chez Emmanuel; il était sorti. Je courus au restaurant Ober, cloître Saint-Benoît; il n'y était pas. Tout semblait calme dans le quartier. Les municipaux étaient à leur poste, rue des Grès. Les gens allaient et venaient comme à l'ordinaire; les voitures se croisaient; en passant près des cafés, on entendait les billes rouler et les joueurs compter leurs points. Personne ne parlait de politique.

J'allai voir sur la place du Panthéon; tout était désert, pas une âme ne se promenait devant les grilles. Quelques vieilles, la capuche tombant sur le nez, sortaient de la petite église de Saint-Étienne-du-Mont. Le dôme sombre se découpait sur le ciel éblouissant d'étoiles.

Je rentrai vers onze heures, sans avoir trouvé mon camarade. C'était le 21 février 1848. Louis-Philippe et sa famille ne se doutaient pas qu'ils se sauveraient trois jours après. M. Guizot s'obstinait, Odilon Barrot se retirait, les gens paraissaient paisibles.—Voilà pourtant la vie.

XXIII

Le lendemain 22, en m'éveillant, je vis qu'il allait faire beau temps. Le ciel était gris comme en hiver; des nuages s'étendaient au-dessus de mes petites vitres, mais ils étaient hauts, et je m'habillai, pensant que nous n'aurions pas de pluie.

Rien ne me pressait, puisqu'on ne devait pas travailler le matin; vers neuf heures seulement je descendis pour aller déjeuner.

J'avais une longue bourse en forme de bas, et comme l'idée des gueux qui tuaient les gens avec des triques plombées me revenait, je mis dans cette bourse un paquet de gros sous, pour me défendre en cas de besoin.

Avec cela je partis. La rue des Mathurins-Saint-Jacques, celles de la Harpe et de l'École-de-Médecine fourmillaient déjà de monde. Au *caboulot*, la porte était ouverte, et les tables étaient garnies de gens qui prenaient un verre de vin en mangeant un morceau sur le pouce; tous des étrangers, comme il arrive les jours de fête, où chacun dîne dans l'endroit où il se trouve.

Enfin, ayant pris ma tranche de bœuf et ma chopine de vin, j'allais me rendre sur la place du Panthéon, où les étudiants et les ouvriers du quartier devaient se réunir, quand un grand bruit de pas, de voix et de cris : « Vive la réforme! » se fit entendre. Tous les assistants se levèrent en disant :

« C'est la première colonne! »

Et l'on courut dehors.

Les étudiants, les ouvriers, les bourgeois, enfin tous les braves gens, sur une seule file, par trois, quatre et six, descendaient bras dessus bras dessous la rue de la Harpe. J'aperçus Emmanuel dans les premiers; il avait un large feutre gris et marchait la tête penchée, tout rêveur, au milieu de ces mille cris de : « Vive la réforme! Vive la réforme! » Aussitôt je courus à lui :

« Te voilà! lui dis-je; je t'ai cherché hier soir jusque vers onze heures. »

Il leva la tête et me serra la main. Son air grave m'étonnait. Les autres autour de nous parlaient, riaient, criaient, chantaient; lui, marchait sans rien dire. A la fin pourtant, au passage du Commerce, rue Dauphine, il me dit :

« Ce qui m'étonne, Jean-Pierre, c'est que cinq ou six individus assis dans ce moment quelque part aux Tuileries, ou partout ailleurs, en train de déjeuner, de griffonner, ou de se gratter l'oreille; des gens qui s'appellent des ministres conservateurs, des philosophes ou tout ce qu'on voudra, des êtres qui n'ont jamais connu les souffrances du peuple : — l'hiver, où la neige tombe par le toit sur la vieille grand'mère malade, sur la femme enceinte, sur le petit enfant qui vient de naître; le printemps, où l'homme à la charrue souffle des journées entières auprès de ses bœufs; l'été, où il fauche nuit et jour, les reins serrés dans son mouchoir, tout brisé de fatigue! — ce qui m'étonne, c'est que ces cinq ou six personnages, honorés, flagornés, comblés de tous les biens par le travail de la nation, s'imaginent qu'ils sont tout, que tout est fait pour eux, qu'ils ont tout dit en ouvrant leur grande bouche, et en criant d'un air solennel : « Nous ne voulons pas! nous n'approuvons pas! » et qu'ils se figurent que les trente-deux millions d'autres, dont le moindre vaut autant qu'eux, vont se courber sous leur sentence. C'est ce qui me fait rêver. Je vois ces ministres! je les vois qui sont là dans leurs fauteuils, les jambes étendues, qui se caressent le menton et qui se disent : « Oui... le peuple... la multitude... Elle ose bouger... elle ose! » Oh! que cela m'étonne, Jean-Pierre, et que cet orgueil me paraît dégoûtant! A force d'avoir joué la comédie, ces gens finissent par croire que la comédie, c'est le monde! »

Voilà ce qu'il me disait au milieu de la foule, d'un air calme comme dans sa cham-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

bre, et je trouvais qu'il avait bien raison. Ces ministres disaient :

« Nous sommes responsables, ça nous regarde ! »

Mais le plus responsable, c'était Louis-Philippe, puisqu'il risquait tout en écoutant leurs conseils.

Enfin, après avoir traversé le Pont-Neuf et la rue de la Monnaie, nous remontions la rue Saint-Honoré. On n'a jamais vu de plus magnifique spectacle. De toutes les fenêtres, à droite et à gauche, des femmes se penchaient en agitant leurs mouchoirs blancs. A cette vue les cris de : « Vive la réforme ! » redoublaient; d'un bout de la file à l'autre, cela ne faisait que monter et descendre, et je me réjouissais en moi-même.

Tant d'idées de toute sorte sur la Révolution, sur les droits du peuple, sur la justice, vous traversaient la tête, qu'on avançait sans le savoir. Plusieurs disaient qu'au printemps nous aurions été couverts de fleurs, à cause de notre belle conduite, et je veux le croire; car plus nous avancions, plus l'enthousiasme redoublait.

Notre colonne, étant arrivée enfin à la hauteur de la place Vendôme, prit à droite et gagna les boulevards sans rencontrer de troupes. Mais en approchant de la Madeleine, à travers la foule toujours plus épaisse, nous vîmes tout à coup des régiments d'infanterie en ligne, l'arme au pied; ils s'étendaient devant les grilles sur les côtés de l'église, et nous en fîmes le tour, criant d'une seule voix :

« Vive la réforme ! »

Les soldats riaient en nous regardant d'un air de bonne humeur.

Nous fîmes donc le tour de ces régiments, en bon ordre, et plusieurs d'entre nous restèrent sur cette place pour rendre visite à des députés dans un café voisin; mais la grande masse poursuivit sa route vers la place de la Concorde.

Toutes ces choses, je les ai devant les yeux comme si c'était hier. Alors le bruit courait que nous allions porter une pétition à la Chambre, et la foule s'écarta pour nous laisser passer.

Nous arrivâmes près de la fontaine. Et ce qui m'a toujours fait réfléchir depuis, c'est qu'en ce moment un homme habillé en général du premier empire, — un vieux, la figure couleur lie-de-vin, tout ridé, les yeux encore vifs et l'air fin comme un renard, son chapeau à cornes penché sur l'oreille, — passa le long de notre colonne, en nous disant tout bas :

« Criez : Vive la ligne ! Criez : Vive la ligne ! »

Il clignait des yeux, et tout de suite je pensai :

« Ce vieux a certainement une bonne idée. Nous n'en voulons pas à la ligne, et la ligne ne peut pas non plus nous en vouloir. Tous les soldats de la ligne sont des fils d'ouvriers ou de paysans comme nous. Qu'est-ce que nous demandons? La réforme ! elle est aussi bonne pour eux que pour nous. Ils n'ont pas d'intérêt à tirer sur ceux qui leur veulent du bien. »

J'admirais donc les paroles de ce vieux, et je réfléchissais que c'était aussi bon pour les dragons, pour les hussards, pour les cuirassiers, pour tous les Français, qui doivent s'aimer, s'entr'aider, et ne pas se massacrer entre eux comme des bêtes.

En songeant à cela, je vis que nous arrivions au pont de la Concorde, où personne ne se trouvait encore. Mais au même instant un poste de municipaux, nous voyant approcher, sortit du corps-de-garde à droite, et vint se ranger en travers de ce pont. C'était un simple sergent qui le commandait, et, je pense, un Alsacien, car il avait la figure rouge et les cheveux jaune clair. Il ne commandait pas plus de quinze ou vingt hommes.

Nous étions plus de mille, sans parler de la foule qui nous suivait. Ces hommes, en se mettant à deux pas l'un de l'autre, n'auraient pu barrer le pont. Je dois le savoir, puisque j'étais dans les trente ou quarante premiers. Le sergent ayant dit à ses hommes, qui venaient l'un après l'autre, tout essoufflés, de mettre la baïonnette au bout du fusil, Emmanuel lui cria en alsacien : « Camarade, pas de mauvaise plaisanterie ! » Et comme, malgré sa colère, on passait à droite et à gauche, il replia son poste, et tout le monde passa.

C'est ce que j'ai vu moi-même ! Personne n'eut besoin de découvrir sa poitrine en criant : « Tirez ! » parce que ces municipaux s'en allèrent de bonne volonté, à la file, voyant bien que de vouloir, à quinze, arrêter tous les gens de la place, cela n'aurait pas eu de bon sens. Mais il faut bien inventer des choses extraordinaires; sans cela, ce ne serait pas assez beau.

Enfin, nous passâmes ce pont, et de l'autre côté, les grilles du palais des députés étant ouvertes, en arrivant auprès, toute la colonne se débanda d'un coup, courant dans les grilles, et grimpant le grand escalier comme un troupeau.

Plusieurs criaient :

« Vive la réforme ! A bas Guizot ! »

J'étais déjà sur la plate-forme, en avant des colonnes, et je me retournais pour retrouver Emmanuel, quand je vis des gardes nationaux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

refermer les grilles derrière nous. Aussitôt l'idée me vint que nous allions être pris comme des rats dans une ratière, et voyant Emmanuel, je redescendis en lui criant :

« Arrive ! »

Au même instant les vitres de la Chambre, entre les colonnes, tombaient avec un grand bruit; ceux d'entre nous qui restaient en haut y jetaient des pierres.

En bas, Emmanuel se précipita sur un garde national, pour l'empêcher de fermer la petite grille à gauche; c'était la dernière ouverte. Un grand nombre d'autres vinrent nous aider, pendant que les gardes nationaux couraient au poste voisin chercher du renfort.

Plusieurs disent que des députés sortirent, afin de nous apaiser, mais je n'ai rien vu de semblable.

Le tumulte était grand. Un nouveau poste de gardes nationaux parvint à fermer la dernière porte, en chassant ceux qui se trouvaient encore à l'intérieur. La foule, arrivant alors de la place, grimpait aux grilles, et des enfants essayaient de monter sur les deux grands socles, où l'on voit des statues de vieillards en robes et longues barbes, assis d'un air majestueux.

« Partons, Jean-Pierre, me disait Emmanuel; retirons-nous plus loin, car ici la débâcle va commencer, ce n'est pas possible autrement. »

Nous repassâmes aussitôt le pont.

De l'autre côté s'avançaient en pointe les fossés des Tuileries, où s'étendaient de petits jardins bien entretenus; de larges garde-fous en pierre bordaient ces fossés. Nous montâmes dessus, pour voir ce qui se passait derrière nous.

A peine étions-nous là, que toute la foule en masse se mit à courir sur le pont. Nous ne voyions pas pourquoi, quand, regardant par hasard du côté de l'Institut, nous aperçûmes une file de dragons qui venaient ventre à terre. Mais cet escadron était encore si loin, qu'il n'avait pas l'air d'avancer vite; il ne lui fallut pourtant pas plus de deux minutes pour arriver au pont. Tout le monde criait :

« Vivent les dragons ! »

Les dragons passèrent au galop sur le pont, et quelques secondes encore, on vit leurs casques briller au milieu de la foule, qui s'écartait devant eux, et se refermait aussitôt derrière. La place était alors encombrée de monde. Il ne tombait pas une goutte d'eau, mais l'air était humide.

Longtemps encore nous regardâmes ce mouvement; puis étant descendus de notre rampe, vers une heure, nous allions au hasard, quand du côté de la Madeleine s'éleva le chant de *la Marseillaise*. Ce chant, que je ne connaissais pas, me parut terrible et grandiose. Emmanuel, tout pâle, me dit :

« C'est *la Marseillaise*. »

Nous allongions le pas pour nous approcher de l'église, mais tout était noir de têtes dans la rue en face, et bientôt il nous fut impossible de passer.

En approchant de la fontaine, plus loin que l'obélisque, je voyais une grande barbe, le chapeau en l'air à la main, qui chantait; des centaines d'autres se pressaient autour, et je me disais :

« C'est Perrignon. »

On peut se figurer si je faisais des efforts pour arriver. Emmanuel criait derrière moi : « Mais attends donc ! »

Dans le même instant je posais la main sur l'épaule de Perrignon, tellement heureux de chanter *la Marseillaise*, qu'il ne sentait rien. Je le secouais, criant :

« Hé ! monsieur Perrignon ! »

Alors il regarda et me dit :

« C'est toi, petit ! »

Il serra la main d'Emmanuel, en se remettant à chanter.

Ensuite tout se tut, et l'on apprit que des troupes arrivaient par le pont de la Concorde; puis que des charges commençaient dans les Champs-Élysées.—On criait :

« A bas les municipaux ! »

Mais toutes ces choses étaient tellement confuses, les gens par masses tourbillonnaient en si grand nombre, qu'on ne voyait plus à cent pas de soi. On espérait des nouvelles, on ne se tenait plus de fatigue. Les heures se suivaient, la nuit venait lentement.

Tout à coup, sur les cinq heures, Perrignon nous dit :

« Nous ne saurons rien avant demain. Entrons quelque part. »

Il s'avançait vers la rue de Rivoli, où la foule innombrable commençait à s'écouler. Nous le suivîmes. Les gens ne criaient plus; on avait froid, l'humidité vous faisait grelotter.

Près du grand bureau des omnibus, au coin de la place du Carrousel, à chaque pas nous rencontrions des municipaux à cheval; nous étions entourés de troupes, toutes les rues étaient gardées.

« Allons au Rosbif, me dit Emmanuel; je tombe de faim et de fatigue. »

J'invitai le père Perrignon, qui me répondit :

« Allons où vous voudrez. »

Je voyais que sa tête était pleine de mille pensées.

Après avoir gagné la rue de Valois, nous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vîmes le restaurant, où nous entrâmes. Deux municipaux à cheval, le sabre à la hanche, gardaient aussi cette rue. On aurait pu les prendre à la bride, en allongeant le bras; mais ces pensées ne vous venaient pas encore.

Une fois assis, nous mangeâmes sans parler. On était pressés l'un contre l'autre autour des tables. Quelques-uns disaient :

« C'est fini... le ministère reste! »

D'autres parlaient d'une femme écrasée dans une charge; d'autres, de troupes qui venaient de Saint-Germain; d'autres, de quarante mille obus et boulets transportés à Vincennes, où commandait Montpensier. Mais tout cela sans grands discours. On écoutait, on ne répondait pas. Les yeux du père Perrignon brillaient; il avait l'air de vouloir parler, puis il se taisait. Emmanuel était comme abattu. Sur toutes les figures, autour de nous, on ne voyait que l'inquiétude.

Enfin, à sept heures, Emmanuel se leva, paya, et nous sortîmes. Le père Perrignon alors me dit :

« Nous allons prendre le café près d'ici. »

Nous tournâmes au coin de la rue, à droite, devant le Palais-Royal. La place du Château-d'Eau était sombre, parce qu'on avait éteint le gaz. Cela n'empêchait pas le monde d'aller et de venir. Le vieux Perrignon avait pris mon bras, moi je tenais celui d'Emmanuel; plus loin, au tournant de la rue des Bons-Enfants, nous entrâmes dans un café, le café Fuchs. C'était une espèce de brasserie allemande, la porte de plain-pied avec la rue, le comptoir à droite, la grande salle devant, une autre plus loin, avec un billard, et tout au fond une petite cour.

Dans la première salle, du même côté que le comptoir, montait un escalier en vrille. Et là-haut, dans une pièce occupant tout le premier, s'est tenu plus tard le club des Allemands, qui chantaient en chœur des airs mélancoliques, et parlaient de réunir l'Alsace et la Lorraine à l'Allemagne, au moyen du suffrage universel. J'en ris encore chaque fois que j'y pense.

M. Fuchs, un ancien tailleur de la Souabe, carré des épaules, le front large et haut, les yeux petits, le nez en forme de prune, — un être boiteux et rusé, malgré son air bonasse, — tenait cet établissement avec sa femme, une Allemande pâle, et les yeux bleu-faïence.

C'est dans ce coin de la rue des Bons-Enfants que deux jours après les balles se mirent à pleuvoir du poste du Château-d'Eau, et que l'on transporta le plus de blessés sur des paillasses.

Mais en ce moment, qui se serait douté que de pareilles choses pouvaient arriver? Depuis la première république, cette rue des Bons-Enfants était paisible, et dans le café Fuchs on n'avait jamais entendu que le bruit des chopes et des canettes.

Enfin, voilà comme les choses changent du jour au lendemain.

Un grand nombre de buveurs se pressaient dans l'établissement. On nous servit le café d'abord, ensuite de la bière. De tous côtés on entendait dire que Guizot avait le dessus, qu'on allait empoigner les émeutiers.

On buvait, on riait. Dehors tout s'apaisait. De temps en temps quelques buveurs entraient encore, mais il en sortait beaucoup plus. Le cafetier allait d'une table à l'autre, disant :

« Vous ferez bien, messieurs, de partir, car la rue sera gardée. On commencera les arrestations ce soir. Tous ceux qu'on trouvera dehors, après onze heures, seront pris. Je tiens à vendre ma marchandise, mais je tiens encore plus à mes pratiques. »

Il connaissait le père Perrignon, et s'arrêtant près de nous, en lui présentant sa grosse tabatière de carton :

« Allons, une prise... et puis, en route? » disait-il.

Le vieux Perrignon lui demanda :

« Vous nous chassez?

— Non!... mais je vous parle pour votre bien.

— Mêlez-vous de vos affaires! lui dit alors Perrignon.

— Comme vous voudrez, répondit Fuchs; si l'on vous arrête, ça ne me fera ni chaud ni froid. »

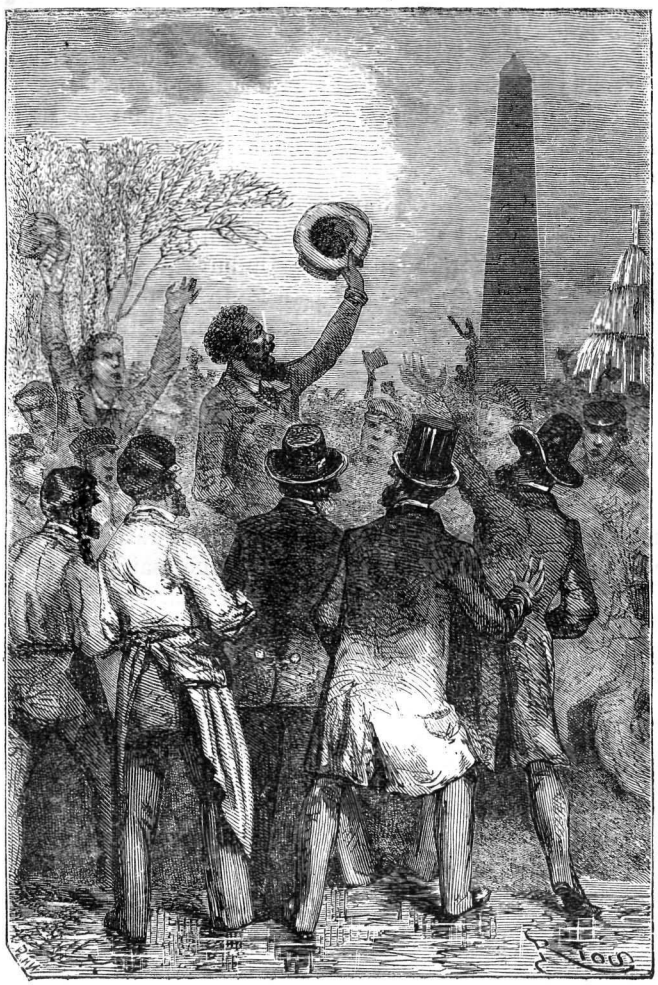
Il s'en alla d'un air de mauvaise humeur à la table voisine.

Le café se vidait de plus en plus.

Ce qui me revient le mieux, c'est qu'Emmanuel ayant dit, comme tout le monde, que le mouvement était arrêté, le père Perrignon, se penchant sur les coudes entre nous, lui répondit tout bas :

« Au contraire, c'est maintenant que le mouvement commence. Les ouvriers, jusqu'à cette heure, se méfiaient de la garde nationale, mais ils voient que Louis-Philippe et Guizot n'ont pas osé faire battre le rappel; ils voient que tout ira bien; car, lorsque la garde nationale et le peuple marchent ensemble, qu'est-ce qui peut leur résister? Est-ce que toute l'armée n'est pas tirée de la bourgeoisie et du peuple? Est-ce que les soldats sacrifieront père et mère, pour soutenir M. Guizot? Le roi, les ministres et deux ou trois cents députés satisfaits, — dont les trois quarts sont des fonctionnaires, — se trouvent d'un côté, et la nation de l'autre. Si vous pouviez entrer cette nuit dans les maisons

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Je voyais une grande barbe, le chapeau en l'air à la main. (Page 86.)

du faubourg Saint-Antoine, ou du faubourg Saint-Marceau, vous verriez que tout se prépare. Les femmes font comme toujours : elles résistent... elles ne tiennent qu'à la couvée !... mais les hommes et les garçons s'apprêtent. Dans plus d'un endroit on retire de dessous les tuiles le vieux fusil de 1830; et partout où monte un peu de fumée, je vous réponds qu'on coule des balles. Plus tout paraît tranquille, plus tout menace. Je ne comprends pas que Louis-Philippe, qu'on dit si fin, ait laissé venir les choses jusque-là. Demain cela commencera; si ce n'est pas cette nuit. »

Il pouvait être onze heures quand il nous disait cela, et sauf deux ou trois buveurs des environs, tout le monde était parti.

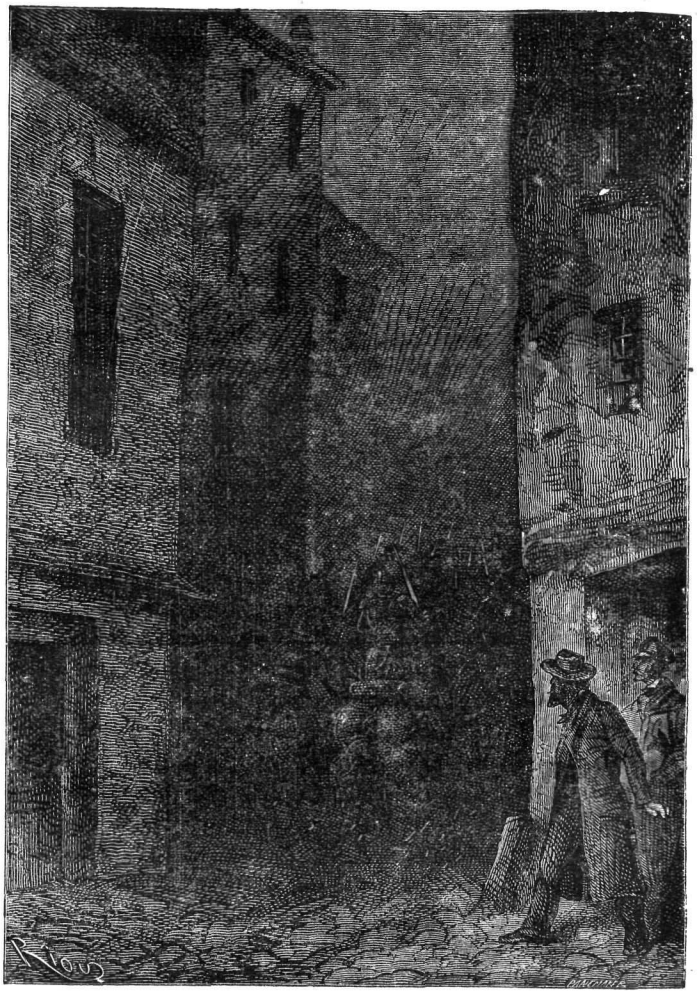
Nous nous levâmes aussi pour retourner chez nous, rêvant à ce que nous venions de voir et d'entendre. Perrignon paya et nous sortîmes. Il faisait tellement noir dehors, qu'on n'a jamais rien vu de pareil; pour gagner le coin de la rue, il fallait tâter les murs : plus un seul bec de gaz, plus un seul réverbère allumé. Et dans cette ville de Paris, où les voitures roulent comme un torrent jour et nuit, on n'entendait rien; on aurait cru que tout était mort.

Dans la rue Saint-Honoré seulement, vers le Palais-Royal, nous entendions venir cinq ou six chevaux au pas; et nous étant arrêtés pour écouter, nous entendîmes aussi cliqueter des fourreaux de sabres.

Alors Perrignon nous dit tout bas :

« Chut ! ce sont des rondes qui se promè-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



— En route! nous dit alors le père Perrignon. (Page 89.)

nent pour empêcher les barricades... Des chasseurs ou des dragons... S'ils nous entendaient, ils viendraient ventre à terre. »

Nous continuâmes à marcher doucement, le long des maisons. Mais presque aussitôt, du côté de la Halle, d'autres pas de chevaux arrivèrent à notre rencontre, et Perrignon, d'une voix nette, s'écria tout bas :

« Halte ! nous sommes pris entre deux piquets. Effacez-vous dans les portes ! »

Ce que nous fîmes.

Deux minutes après, cinq ou six cavaliers passaient près de nous, écoutant et regardant comme à l'affût. Heureusement le temps était très-sombre, car avec une seule étoile au ciel ils nous auraient vus. Mais eux, nous les voyions bien au milieu de la rue, à quinze pas avec leurs casques,—le petit plumet droit—et l'éclair bleu de leurs sabres. Ils s'arrêtaient pour écouter... Leurs chevaux, en grattant le pavé, faisaient un bruit qu'on pouvait entendre sur les toits. C'étaient des dragons. Ils ne disaient rien et finirent par continuer leur ronde.

A cent pas plus loin, les deux piquets se réunirent, et tout à coup ils repassèrent comme le vent. Les étincelles sautaient des pavés. Longtemps nous entendîmes ce bruit terrible du galop, qui se prolongeait dans le silence jusque derrière les Halles.

« En route ! nous dit alors le père Perrignon. »

Nous gagnâmes la rue du Louvre, puis le Pont-Neuf et le quartier Latin, sans rien de nouveau.

NÜMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

XXIV

Le lendemain, au petit jour, le mouvement de la rue recommença comme à l'ordinaire. En descendant, je regardai dehors par la lucarne du cinquième, rien n'était changé; le vieux quartier plein de boue, avec ses cheminées innombrables, ses girouettes, sa Sorbonne, son hôtel de Cluny, ses marchands d'habits, ses porteurs d'eau, ses êtres déguenillés, était toujours là.

Qu'est-ce que deux mille, quatre mille, dix mille individus qui se fâchent et veulent des changements, dans une ville pareille? C'est comme si deux ou trois mendiants se révoltaient à Saverne, et qu'on envoyât la garde pour les prendre. C'est encore moins, parce que personne ne dit : « Jean-Claude, ou Jean-Nicolas, viennent d'être mis au violon. »

Enfin, c'était le même spectacle que la veille; il pleuvait, et je descendis en pensant :

« Nous avons cassé les vitres de la chambre, et c'est comme si nous n'avions rien fait. Le vieux Perrignon voit tout en gros; il se figure que les ouvriers du faubourg Saint-Antoine ont coulé des balles cette nuit, et qu'ils ont retrouvé les fusils de 1830; mais ces ouvriers se moquent bien de la réforme; ils n'ont pas un *caboulot* pour entendre crier du matin au soir qu'on ne peut pas vivre sans la réforme. Allons, Jean-Pierre, la révolution est finie, pourvu que cela ne devienne pas pire. »

Et rêvant à ces choses, je me rappelais que nous avions promis de revenir travailler la veille au soir; je m'attendais à recevoir des reproches, ce que je trouvais juste, puisque nous avions manqué de parole. Mais quelle ne fut pas ma surprise, en arrivant dans notre cour, de rencontrer M. Braconneau et mademoiselle Claudine, seuls sous le hangar. Le vieux maître dressait des planches contre le mur; il parut étonné de me voir.

« C'est vous, Jean-Pierre ? me dit-il.

—Oui, monsieur Braconneau. Vous m'excuserez si je ne suis pas venu travailler hier à la nuit; nous sommes rentrés si tard!

—Oh ! si ce n'était que cela, » dit ce brave homme en souriant d'un air triste.

Je lui demandai :

« Où sont donc les autres?

—Les autres! Perrignon, Quentin, Valsy, dit-il, les autres sont à se faire casser les reins quelque part, bien sûr! Enfin, pourvu que la réforme arrive... pourvu qu'elle arrive bientôt!

—Vous repasserez dans trois ou quatre jours, monsieur Jean-Pierre, me dit alors mademoiselle Claudine.

—Oui, s'écria le vieux menuisier, vous avez encore les bonnes habitudes de la province, vous; mais qu'est-ce que vous pourriez faire tout seul? Revenez dans tous les cas samedi, que je vous solde votre compte. »

En même temps il tirait la porte de l'atelier, la fermait à double tour, et mettait la clef dans sa poche. Nous traversâmes ainsi la cour ensemble; ils montèrent leur escalier, et moi je descendis la rue en me disant :

« Te voilà sur le pavé. »

Ensuite, songeant que M. Guizot était cause de tout, j'en pris une fureur terrible; j'aurais voulu savoir où trouver les camarades, pour me mettre avec eux.

En passant près d'un autre atelier, plus bas, je vis qu'il était aussi fermé.

« Maintenant, Jean-Pierre, me dis-je, il ne te reste plus qu'à manger, jour par jour, les quatre-vingts francs que tu as économisés avec tant de peine, et puis à mourir de faim. »

Je sentais mes joues trembler. Je me représentais le ministre Guizot sous la figure de Jâry cassant ma table. Autant j'étais prêt à me remettre au travail une demi-heure auparavant, autant alors j'aurais voulu me battre. Cela montre bien que la grande faute retombe sur les êtres obstinés qui poussent les gens dans la misère; ils devraient être responsables de tout; mais presque toujours ils s'échappent, pendant que les malheureux qu'ils ont excités périssent par milliers de toutes les façons. Ah! si ces hommes ont un peu de conscience, quels reproches ils doivent se faire! Et s'ils croient en Dieu, quel compte ils doivent s'apprêter à lui rendre!

J'allais devant moi, sans rien voir, dans un trouble qu'on ne peut pas se figurer. Tout à coup, en arrivant au pont Saint-Michel, j'aperçus une grande foule dans la rue de la Barillerie.

« La bataille va commencer, » me dis-je.

L'indignation me possédait. J'allongeai le pas, et quelques instants après j'arrivais sur le pont au Change, couvert de monde. Là, depuis la fontaine du Palmier jusqu'à l'Hôtel de ville, des milliers de casques, de sabres et de baïonnettes fourmillaient par escadrons et par régiments. Le jour gris de l'hiver brillait dessus comme sur du givre; c'était terrible.

Pourquoi tous ces milliers d'hommes étaient-ils là? Pour soutenir la plus grande des injustices contre les honnêtes gens du pays; pour leur dire avec insolence :

« Vous auriez cent mille fois raison, que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nous ne voulons pas vous écouter. Quand on a les sabres, les baïonnettes et la mitraille pour soi, on fait la pluie et le beau temps, le juste et l'injuste; on se moque de toutes les raisons du monde, et si les autres ne sont pas contents, on les envoie aux galères par centaines. »

Voilà ce que ces sabres et ces baïonnettes voulaient dire !—Et les pauvres gens qui regardaient le long du quai de l'Horloge, sans armes, la bouche ouverte et les mains dans les poches, pensaient :

« On trouve pourtant de grands gueux sur la terre ! »

Personne ne bougeait, personne ne criait; chacun avait encore peur d'être assommé par les bâtons plombés, qui sont aussi des raisons, comme les sabres et les baïonnettes.

Mais le plus triste de tout, c'est que derrière ces troupes et ces grandes bâtisses grises de la rive droite, derrière ces vieilles maisons qui longent le quai,—avec leurs magasins de ferrailles, de cannes à pêche, de vieux casques et de lances en forme de hache, du temps de Henri IV,—derrière tout cela, dans les petites ruelles sombres, on entendait des coups de fusil, qui se suivaient un à un, puis des feux de file, puis des rumeurs, de grands cris étouffés par la hauteur des masures et la profondeur de ces quartiers.

Voilà ce qui vous serrait le cœur!

Des vieilles près de moi se disaient :

« C'est là-bas qu'ils se battent !... Votre garçon est aussi parti?

—Oui, madame, de grand matin... »

Alors elles écoutaient, leurs mentons tremblotaient. Ces malheureuses me faisaient une peine que je ne puis pas dire.

Oui, ces pauvres vieilles, avec leurs capuches du temps passé, ces vieux ouvriers tout gris, en petite blouse, sous la pluie, ces centaines de femmes, leur petit dernier à la main, et ces garçons qui regardaient tout pâles le fond de la rue en face, où des troupes de ligne en bon ordre stationnaient l'arme au pied, — tous ces gens dont les uns pensaient à leurs frères, les autres à leur père, à leur mari, et qui s'effrayaient de ne rien savoir, de ne pas pouvoir courir chercher des nouvelles, ou porter secours à leurs parents qu'on exterminait peut-être,— voilà ce qui me paraissait le plus épouvantable.

On parle toujours des curieux, on dit que les curieux doivent rester dans leurs maisons, et que si l'on tire dessus, c'est leur faute! Oui, mais ceux qui disent cela, s'ils avaient des enfants ou des amis au milieu de ces dangers de mort, est-ce qu'ils resteraient chez eux? Est-ce qu'ils trouveraient juste d'être fusillés, lorsque l'épouvante les pousserait dehors?

Toutes ces choses sont de véritables abominations. Des égoïstes sans cœur peuvent seuls parler de la sorte; ils méritent que Dieu les punisse.

Moi je m'en voulais de n'être pas parti de grand matin, et j'en voulais au vieux Perrignon de ne pas m'avoir prévenu. Mais il m'a dit plus tard qu'en ces sortes d'affaires chacun doit suivre sa conscience, et que pour lui, c'était bien assez de risquer sa propre vie, sans entraîner des camarades.

Depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, tout resta dans le même état. Les voitures ne passaient plus, les gens étaient arrêtés sur le pont, les feux de file au quartier Saint-Martin continuaient. De temps en temps, dans la rue Saint-Denis, une bouffée de fumée sortait d'une lucarne. Tous les yeux se levaient, on disait à voix basse : « Un coup de feu ! » mais on n'entendait pas de bruit.

J'étais allé manger vers onze heures. Au *caboulot*, on n'avait vu ni Montgaillard, ni Coubé, ni Perrignon, ni personne de nous, et je repartis tout de suite en pensant :

« Il faut que je passe... il faut que j'arrive de l'autre côté, coûte que coûte !... »

Mais à cette heure, vous allez voir comment on traitait les gens qui n'avaient pas les mêmes idées que M. Guizot; vous allez voir le respect des droits du peuple; vous allez voir la plus grande gueuserie qu'on ait jamais vue dans ce monde.

J'arrivais à peine sur le pont au Change, pour la seconde fois,—sans me méfier de rien, —que deux cuirassiers en sentinelle au milieu de la chaussée à droite se retirèrent; et les autres troupes se retirèrent aussi plus loin, du côté de l'Hôtel de ville.

Chacun naturellement se disait :

« C'est pour faire place aux personnes arrêtées, qui veulent descendre dans la rue Saint-Denis. »

En même temps un général s'approchait à gauche sur les quais, au milieu de son état-major. Il venait des Tuileries. Quelques soldats d'infanterie remplaçaient les cuirassiers sur les trottoirs du pont. Tout le monde devenait attentif. Le général, en face de nous, s'arrêta quelques instants à regarder.

Je vous raconte ces choses en détail, pour que chacun puisse reconnaître la justice de M. Guizot. Ce général n'aurait eu qu'à faire signe aux sentinelles de déblayer le pont, personne n'aurait opposé de résistance : on n'avait pas d'armes. Mais il s'y prit autrement.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il se mit donc à regarder d'un air calme, et je crois encore le voir. Il avait un petit képi à larges galons d'or et de petites épaulettes, il avait le teint brun, la figure osseuse, le nez droit, le menton carré; ses yeux noirs voyaient tout. Il parlait, mais nous ne l'entendions pas, à cause de ses officiers d'état-major qui caracolaient autour de lui. Enfin il étendit deux ou trois fois la main, et partit au trot vers l'Hôtel de ville.

Nous le regardions au milieu de ses officiers, sans penser à rien, et j'allais même profiter du passage pour gagner la rue Saint-Denis, quand tout à coup un grand cri, un cri épouvantable s'éleva jusqu'au ciel.

Je me retourne, et qu'est-ce que je vois? Un escadron de municipaux qui venait ventre à terre, le long du quai de l'Horloge, en écrasant tout ce qu'il rencontrait sur son passage.

Quelle idée ces hommes se faisaient-ils de la nation? Je n'en sais rien. Des Autrichiens, des Espagnols, des Russes, des ennemis, en temps de guerre on les entoure, on les sabre, on les écrase : ils ont des armes pour se défendre! Mais des Français, des gens qui travaillent pour nous, qui payent notre solde, notre pain et notre équipement, qui nous font des pensions, qui nous mettent aux Invalides dans nos vieux jours, qui nous honorent, qui nous appellent leurs défenseurs et leurs soutiens; des gens du même sang que nous! les surprendre par derrière sans qu'ils se méfient, et qu'ils aient seulement des bâtons pour se défendre, qu'est-ce que c'est? Je le demande aux juges de notre pays, je le demande aux pères de famille, je le demande à tous les honnêtes gens du monde : « Est-ce que ce n'est pas infâme, une conduite pareille? »

Ce général venait d'ordonner notre massacre. Les municipaux ne demandaient pas mieux. Les femmes, les enfants se sauvaient, en poussant des cris qui devaient s'entendre jusqu'au Jardin des Plantes. Elles couraient si vite, que leurs robes n'étaient pas assez larges pour laisser s'étendre leurs jambes. Deux vieilles appelaient au secours. Mais tout cela ne dura pas une minute, car la charge arrivait comme le vent. La terre en tremblait.

Moi, je ne voulais pas me sauver; c'était contre ma nature, et je me disais :

« C'est fini, Jean-Pierre! »

Je restai seul sur le trottoir du pont, avec une des vieilles à quinze pas de moi, le dos contre la rampe, et un enfant de neuf à dix ans, les cheveux ébouriffés, qui courait à droite et à gauche, sans savoir où se mettre. L'autre vieille, boiteuse, ne pouvait pas monter les marches du trottoir.

Au même instant la charge arrivait : les municipaux, tellement allongés, la pointe en avant, qu'on ne voyait que le haut de leurs casques et la queue derrière. J'entendis un cri: la pauvre boiteuse roulait sous les chevaux comme une guenille, et les coups de sabre me passaient devant la figure comme des éclairs. Ces sabres, depuis la pointe jusqu'à la garde, et même le pompon de cuir blanc qui ballottait à la poignée, me sont toujours restés peints dans l'œil. A chaque coup je croyais avoir la tête en bas des épaules.

C'est tout ce que j'avais à vous dire de cette charge dont tout Paris a parlé. Elle partit du Pont-Neuf, elle passa le pont au Change et tourna du côté de l'Hôtel de ville.

L'enfant qui se trouvait près de moi reçut un coup de sabre à la nuque, et même le municipal s'allongea pour le toucher, car il était loin au tournant du trottoir.

Je m'en allais lentement, plein d'horreur; et le factionnaire, au bout du pont, tout pâle, me disait en croisant sa baïonnette :

« Sauvez-vous!... sauvez-vous!... »

Seulement alors l'idée de me sauver m'empoigna. Je me mis à sauter les six marches, et à courir en faisant des bonds de quinze pieds. J'entendais tirer derrière moi. Je croyais chaque fois sentir une balle m'entrer dans le dos; et l'épouvante de voir comme on massacrait le monde m'empêchait en quelque sorte de reprendre haleine.

C'est ainsi que je traversai la place du Châtelet, à droite, en prenant la petite ruelle de la Lanterne, qui me conduisit heureusement à la première barricade, en face du quai de Gèvres. Elle était en triangle. Les hommes qui la défendaient me criaient : « Dépêche-toi! » car ils voyaient l'infanterie tourner au coin de la place du Châtelet.

On pense aussi que je me dépêchais!

Quand j'eus grimpé par-dessus le tas de pavés, les camarades recommencèrent à répondre au feu de la rue Planche-Mibray. Mais ces choses veulent être peintes en détail, on n'en voit pas de semblables tous les jours.

XXV

Dans ce temps, le pâté de maisons entre la tour Saint-Jacques et la place du Châtelet n'était pas encore abattu. C'est là que se trouvaient les vieilles rues Saint-Jacques-de-la-Boucherie, de la place aux Veaux, de la Lanterne, etc. C'était sale, gris, vieux, décrépit,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

étroit. En levant les yeux, on voyait toujours au-dessus des pignons le haut de la tour, avec son lion ailé, son bœuf griffon et son vieux saint Jacques, qui vous regardaient comme au fond d'une citerne.

Les jours ordinaires, lorsque les porteurs d'eau, les marchands d'habits, les chanteurs en plein vent, entourés de monde, les lavandières de la Seine, les gens de la Halle et du marché des Innocents allaient, venaient, criaient dans un rayon de soleil, c'était bien. Mais un jour de pluie, au milieu des pavés soulevés, cela changeait de mine.

La première chose que je fis, ce fut de regarder par-dessus la barricade, du côté du quai, et chacun peut se figurer mon étonnement, en voyant les troupes en colonne à deux cents pas de nous, les sapeurs en tête, le grand bonnet à poils carrément planté sur les sourcils, le large tablier de cuir blanc descendant de l'estomac jusqu'aux genoux, le mousqueton en bandoulière et la hache sur l'épaule, prêts à marcher.

Oui, cette vue m'étonna. J'aurais tout donné pour avoir un fusil ; mais ma surprise fut encore autrement grande en regardant les camarades, et, pour dire la vérité, je n'ai jamais revu leurs pareils. Ils étaient une quinzaine ; un vieux tout blanc, la poitrine débraillée, le nez en crampon, la bouche creuse ; les autres, des hommes faits, et deux garçons de dix à douze ans : tout cela couvert de boue, trempé par la pluie, des souliers éculés ; quelques-uns en blouse, d'autres en veste, et même deux ou trois sans chemise.

Notre barricade n'avait pas plus de trois ou quatre pieds de haut ; la pluie qui tombait formait des deux côtés une mare où l'on enfonçait jusqu'aux genoux. Ces gens entraient dans une allée à gauche, pour charger cinq ou six vieilles patraques de fusils à pierre, et deux grands pistolets mangés de rouille, qu'ils venaient décharger ensuite de minute en minute sur les sapeurs, en riant comme des fous. Il leur fallait du temps pour mettre la poudre, pour déchirer une mèche de la blouse qui servait de bourre, et serrer la balle. Chaque coup retentissait dans ces boyaux comme le tonnerre.

De temps en temps il partait aussi quelques coups de fusil d'autres barricades aux environs, qu'on ne voyait pas ; des feux de peloton leur répondaient.

Jamais on ne se figurera rien de plus triste, de plus sauvage, de plus terrible que cette espèce de massacre dans des recoins détournés, sous la pluie continuelle. Le crépi des vieux murs pleuvait, les volets détraqués se balançaient à leurs gonds, les enseignes étaient criblées. Ces pavés entassés en triangle vous représentaient un véritable coupe-gorge, quelque chose d'effrayant et de sinistre.

Pourquoi les sapeurs restaient-ils là comme des cibles? Je n'en sais rien, car, au bout d'une bonne demi-heure, ils se retirèrent sans avoir donné, et le feu roulant recommença sur nous.

J'étais adossé au coin de l'allée. Le vent remplissait tellement la ruelle de fumée, que je ne voyais plus passer les autres que comme des ombres. L'idée me venait à chaque instant qu'on allait courir sur nous, et que nous étions tous perdus.

Cela dura longtemps. Le pire, c'est qu'on avait encore la crainte d'être pris par derrière.

Je me rappelle que dans ce moment, au milieu du vacarme épouvantable des balles qui s'aplatissaient sur le pavé et qui raclaient les murs, l'idée me vint de faire un vœu ; cela me paraissait alors notre seule ressource. Mais à force d'avoir entendu rire le père Nivoi des *ex-voto* de la Bonne-Fontaine et de Saint-Witt, j'étais honteux de prononcer mon vœu, quand quelque chose de mou s'affaissa contre mes jambes : un de ceux qui tiraient venait de recevoir une balle dans la tête, et malgré l'horreur de cette blessure qui faisait un trou gros comme le poing, je me baissais pour ramasser son fusil, lorsqu'on se mit à crier :

« Les voilà ! »

Un des jeunes garçons qui se trouvaient avec nous, criait aussi d'une voix moqueuse, en se sauvant : « Tra! tra! tra! » comme pour sonner la retraite, et j'entendais les souliers des fantassins rouler en masses sur le pavé.

Alors, sans tourner la tête ni perdre une seconde, je me mis à courir de toutes mes forces dans la rue des Arcis. Ça m'ennuyait de me sauver ; mais qu'est-ce que je pouvais faire contre cette masse de gens, avec un fusil sans baïonnette? Il ne fallut pas seulement une minute aux soldats pour sauter dans notre barricade ; et tout de suite ils se mirent à nous poursuivre en nous fusillant. Moi, j'avais déjà dépassé la rue des Lombards sans rencontrer une seule porte ouverte. J'avais même essayé deux fois d'en pousser une en secouant, mais on avait mis les verrous ; et comme j'entendais toujours le sifflement des balles, cela me faisait courir plus loin.

A la rue Aubry-le-Boucher, ne pouvant plus reprendre haleine, je tournais à gauche pour gagner le marché des Innocents, quand je me vis face à face avec un bataillon d'infanterie rangé le long des vieilles baraques, en bon ordre, l'arme au pied.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ce bataillon n'aurait eu qu'à faire cent pas en avant, pour couper la retraite à toutes les barricades plus haut, et pour les mettre entre deux feux. Cela m'étonne encore quand j'y pense. Qu'est-ce que ce bataillon faisait là? Ceux auxquels j'en ai parlé m'ont dit que M. le duc de Nemours commandait, et qu'il oubliait de donner des ordres; de sorte qu'un grand nombre de nous lui doivent la vie.

Enfin, à cette vue, je repris de nouvelles forces, et ce n'est que bien plus haut, tout au bout de la rue Saint-Martin, dans une barricade tournée vers le boulevard, que je m'arrêtai pour la seconde fois. J'en avais passé six ou sept autres, mais toutes abandonnées.

Dans ce quartier, bien des combats s'étaient livrés : à la caserne Saint-Martin, à l'École des Arts-et-Métiers, et principalement dans la rue Bourg-l'Abbé. Tout était cassé, brisé; des brancards passaient à chaque minute avec des blessés. Les municipaux étaient cause de tout. On criait :

« Vive la garde nationale! Vive la ligne! A bas les municipaux!... »

Il pouvait être alors près de cinq heures; le temps commençait à s'éclaircir, mais la nuit venait. Sur les boulevards des masses de gens descendaient vers la Madeleine, en répétant leurs cris de : « Vive la garde nationale! Vive la ligne! » Les gardes nationaux se mêlaient avec le peuple, un grand nombre avaient même donné leurs fusils. Tout le monde voulait la réforme.

Après avoir regardé ce spectacle quelque temps, la pensée me vint de retourner dans notre quartier. Tout paraissait fini. Des officiers d'état-major, en passant, criaient que M Guizot s'en allait; mais les ouvriers ne voulaient pas les croire; ils descendaient par bandes le long des boulevards en répétant toujours :

« Vive la ligne! A bas Guizot! »

Qu'est-ce qui pourrait peindre une confusion pareille? Les épaulettes et les collets rouges, dans la foule, bras dessus bras dessous avec des blouses!

J'avais aussi fini par sortir de la barricade, et je croyais à chaque instant reconnaître Perrignon, Quentin, Valsy, dans ces tourbillons; mais, voyant ensuite que je m'étais trompé, je me les représentais déjà tous au *caboulot*, en train de se réjouir et de boire à la santé de la réforme.

Au milieu de ces pensées, je repris le chemin de la maison, la bretelle de mon vieux fusil rouillé sur l'épaule. Jamais l'idée ne me serait venue que la bataille continuait encore le long des quais; que M. le duc de Nemours avait oublié de prévenir les municipaux de suspendre leurs charges, et de leur dire qu'ils en avaient assez fait, qu'il n'était plus nécessaire de massacrer les gens! Eh bien, en repassant par la place du Châtelet, je les vis encore là, prêts à charger. Leurs chevaux tremblaient sous eux de fatigue et de faim, eux-mêmes grelottaient de froid; mais la rage d'entendre crier : « Vive la ligne! A bas les municipaux! » durait toujours.

Presque toute la troupe de ligne s'était alors retirée vers l'Hôtel de ville et les Tuileries.

Sur le pont Saint-Michel, un brancard marchait lentement, deux hommes le portaient. Presque tous les autres blessés de la rue Saint-Martin allaient à l'Hôtel-Dieu. Dans la rue de la Harpe quelques femmes entourèrent le brancard. Moi je tombais de fatigue, et j'entrai dans le *caboulot*, où je mangeai seul au bout de la table.

Madame Graindorge paraissait désolée; elle me dit que pas un seul d'entre nous n'était venu dans la journée, et que M. Armand lui-même avait fini par s'en aller, en criant qu'il ne voulait pas passer pour un lâche!

Pendant qu'elle me racontait cela, je tremblais de froid; mes habits, ma chemise, mes souliers, tout était trempé, et seulement alors je sentis qu'il fallait me changer bien vite : mes dents claquaient. Je sortis dans la nuit noire et je courus à la maison. Le portier, en me reconnaissant sur l'escalier, me cria :

« Eh! monsieur Jean-Pierre, vous en avez fait de belles! vous êtes signalé dans tout le quartier. On est venu demander de vos nouvelles. »

Et comme il était sorti sur le pas de sa loge, en apercevant mon fusil il s'écria :

« Ah! ah!... Je pensais bien... On va venir vous *agrafer!*

—Celui qui viendra le premier, lui dis-je en ouvrant le bassinet, n'aura pas beau jeu; regardez... l'amorce est encore sèche. »

Il ne répondit rien, et je montai quatre à quatre.

Je me déshabillais assis sur mon lit, quand tout à coup le tocsin de Notre-Dame se mit à sonner lentement. Mes petites vitres en grelottaient, et moi, d'entendre cela au milieu de la nuit, les cheveux m'en dressaient sur la tête; le livre du vieux Perrignon s'ouvrait en quelque sorte devant mes yeux; je me rappelais les grandes choses que nos anciens avaient faites, et je pensais à celles que nous pourrions faire.

Bientôt toutes les autres églises répondirent à Notre-Dame. Le ciel était plein d'un chant magnifique et terrible.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ces choses sont passées depuis dix-sept ans; mais ceux qui vivaient en ce temps et qui n'avaient pas un cœur de pierre se souviendront toujours du tocsin de Notre-Dame, dans la nuit du 23 au 24 février : — cela parlait aux hommes de justice et de liberté!...

XXVI

Le lendemain, lorsque je m'éveillai, il faisait grand jour, un de ces jours humides où l'on pense : « Il pourra bien pleuvoir! »

En bas, dans la rue, des rumeurs s'élevaient, des paroles confuses s'entendaient, des crosses de fusil résonnaient sur les pavés. Dans la maison, pas un bruit : le tic-tac du cordonnier au-dessous, le bourdonnement du tourneur, les coups sourds du brocheur, tout se taisait.

Je sautai de mon lit et je m'habillai bien vite. Une fois sur l'escalier, ce fut encore autre chose : la maison était abandonnée, les portes étaient ouvertes, les marches glissantes; les fenêtres dans la cour battaient les murs; et pas une âme pour me dire ce que cela signifiait.

Je déboulai de mes cinq étages, mon fusil sur l'épaule. Mais comment vous peindre la vieille rue des Mathurins-Saint-Jacques et les autres aux environs? Ces barricades bâties comme des remparts, droites d'un côté, en pente de l'autre, avec un passage étroit contre les maisons; la sentinelle en blouse, l'arme au bras, dessus. Et tous ces gens qui se promènent, qui causent, qui rient à l'intérieur des tranchées : les vieilles sur leur porte, les enfants en route pour tout voir, les hommes avec leurs sabres, leurs fusils, leurs piques, qui montent la garde? Non, ce n'est pas à peindre. Les rues, les ruelles, les places, les carrefours de Paris, avec les mille et mille boyaux qui se croisent, ressemblaient à nos pauvres villages, où le fumier, la boue, les tas de fagots, les enfoncements, les hangars sont aussi des barricades. Ce n'était plus Paris, c'était la fraternisation du genre humain. Les ouvriers et les bourgeois s'entendaient; et de temps en temps il fallait répéter : « Ce n'est pas fini; ça va seulement commencer! » Car on aurait cru que nous étions déjà maîtres de tout.

Durant cette nuit, quinze cents barricades s'étaient élevées. Il faut avoir vu ces choses pour les croire; et, Dieu merci, les armes ne manquaient pas, on les avait toutes déterrées depuis les premiers temps de la grande République.

Enfin, je sortis de notre petite allée sombre, au milieu de ce bouleversement, comme un rat de son trou, les oreilles droites, regardant en l'air les sentinelles sur le ciel gris, et les gens penchés à tous les étages dans l'étonnement et l'admiration.

Je m'avançais, observant ce spectacle et me demandant :

« Est-ce possible? Est-ce que cet homme avec sa casquette, son sarrau et sa giberne, est un ouvrier? Est-ce que tout ce monde est de Paris? »

J'en avais en quelque sorte perdu la voix, et seulement au bout de quelques minutes, je me dis :

« Jean-Pierre, est-ce que le *caboulot* donne encore à manger et à boire? »

Alors, regardant du côté de l'hôtel de Cluny, je vis deux barricades qui montaient l'une sur l'autre; elles n'avaient pas de passage, il fallut grimper sur les pavés; et de là-haut j'en vis encore une troisième à l'entrée de la rue de la Harpe, tournée sur la place Saint-Michel. Mais ce qui me réjouit le plus, c'est que tous les marchands avaient leurs boutiques ouvertes; qu'on entrait et qu'on sortait, qu'on mangeait et qu'on buvait comme à l'ordinaire. On vivait entre ces tas de pierres et de boue, comme si la bataille avait dû continuer dans les siècles des siècles.

Ayant donc contemplé notre rue, en me faisant des réflexions sur la force de la justice, et m'écriant en moi-même : « O grande nation! O noble peuple de Paris! » et d'autres choses semblables qui m'attendrissaient et m'élevaient le cœur, je grimpai de barricade en barricade jusqu'à la rue Serpente, entendant répéter partout que Montpensier arrivait de Vincennes... que Bugeaud voulait tout avaler.

Tout le monde se plaignait de n'avoir pas assez de cartouches; moi, je n'avais que mon coup chargé. Dans la rue de la Harpe, un garde national auquel je demandai où l'on pouvait trouver de la poudre, me répondit :

« A la caserne du Foin; arrivez! »

Il marchait à la tête d'une dizaine d'hommes, et paraissait réjoui de les mener dans un endroit où l'on pouvait tout avoir.

La caserne était un peu plus haut, dans la ruelle du Foin, derrière les Thermes. C'était un véritable conduit où nous courions à la file dans l'ombre, nos fusils et nos piques sur l'épaule. On entendait déjà les pavés tomber contre la grande porte, à l'autre bout, et des cris terribles :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ça m'ennuyait de me sauver. (Page 93.)

« Ouvrez !... »

Une demi-compagnie de fusiliers, avec un lieutenant, s'étaient enfermés là. La porte criait, et comme nous approchions, elle s'ouvrit. La foule se jeta dans la cour, les soldats furent désarmés en un clin d'œil ; l'un prenait le fusil, l'autre vidait la giberne. Ces pauvres fusiliers ne disaient rien. Qu'est-ce qu'ils pouvaient faire ?

J'ai malheureusement aussi quinze ou vingt de leurs cartouches sur la conscience, que je pris dans la giberne d'un de ces pauvres diables, en lui disant :

« Vive la ligne ! »

Il me répondait :

« Vous me ferez avoir de la peine !... »

C'était bien sûr le fils d'un paysan comme moi, qui venait d'arriver au régiment. Depuis, souvent ces paroles simples et tristes me sont revenues, et je me suis écrié : « Tu n'aurais pas dû faire cela, Jean-Pierre, non ! » Mais que voulez-vous ? la fureur d'avoir des cartouches était trop grande !

Une autre chose qui me fait plus de plaisir quand j'y pense, c'est qu'un homme, au milieu de la confusion et des cris, voulait ôter son sabre à l'officier, et que mon cœur en fut révolté. Cet officier, je le vois : il était petit, pâle; il avait la moustache grise et semblait calme dans son malheur. Un vieux soldat, déjà dépouillé de son fusil et de sa giberne, étendait les bras comme pour le défendre; lui, disait en le regardant tout attendri :

« Cet homme m'aime ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quentin, sans rien dire, enleva l'affiche d'un coup de baïonnette. (Page 100.)

Alors, voyant cela, je criai :

« Ne touchez pas au sabre de l'officier ! »

Il paraît que j'avais une figure terrible, car celui qui tenait déjà la poignée du sabre recula. Dans le même instant, j'aperçus Emmanuel; il venait d'enlever un fusil, et me tendait la main en criant : « Jean-Pierre ! »

D'autres étudiants arrivaient. Nous entourâmes l'officier, qui sortit avec nous. Je lui disais :

« Ne craignez rien, lieutenant. »

Il me répondait d'un air sombre :

« Je ne crains rien non plus... Qu'est-ce qui peut m'arriver de pire? »

La caserne était envahie jusqu'en haut, la foule se précipitait dans un large escalier en voûte, à droite, en répétant :

« Des armes ! des armes ! »

On croyait que la caserne du Fort était pleine de munitions; plusieurs même levaient les madriers pour en trouver, mais on avait tout évacué depuis quelques jours.

Au bout de la ruelle, l'officier nous quitta. Je ne l'ai plus revu.

Emmanuel et moi, bras dessus bras dessous, nous étions si fiers d'être armés, que l'idée du malheur des autres ne nous venait pas. Il voulait m'entraîner au cloître Saint-Benoît, chez Ober, mais je lui déclarai qu'il viendrait cette fois au *caboulot*, et nous y descendîmes par-dessus les barricades.

Le *caboulot* était plein de monde, il avait même fallu dresser une table en haut, dans la chambre de madame Graindorge. On montait,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

on descendait, on vidait un verre, on sortait; d'autres entraient, cassaient une croûte; quelques-uns s'asseyaient. Les camarades remplissaient la chambre des journalistes, qui se trouvaient sans doute réunis à la *Réforme*, ou bien au *National*, est ce que je pense.

Tout de suite en entrant, j'avais reconnu la voix de Perrignon, ce qui me réjouit, comme on peut croire. J'ouvrais à peine le cabinet, que toute la table se mit à crier :

« Le voilà ! voilà Clavel !... Qu'est-ce qu'il est devenu depuis deux jours? »

On riait. Moi je posai modestement mon fusil dans un coin, avec celui d'Emmanuel. Perrignon se leva, riant jusque dans les cheveux :

« Hé! petit, nous l'avons ! criait-il; nous la tenons cette fois, la réforme; elle ne nous échappera plus ! »

Il nous serrait la main. Quentin, derrière lui, disait :

« Bah ! la réforme, elle vient trop tard... Il nous faut autre chose maintenant. »

Mais personne ne lui répondait. On se serrait pour nous faire place. En même temps, madame Graindorge venait nous servir.

C'était un beau jour, on peut le dire, la joie brillait sur toutes les figures.

Tandis que nous mangions, les autres parlaient tous ensemble de ce qu'ils avaient fait. L'un criait qu'il s'était trouvé de grand matin rue Saint-Méry, l'autre à l'attaque de la caserne Saint-Martin, l'autre à la prise du magasin d'armes de Lepage, dans la rue Bourg-l'Abbé, où l'on espérait trouver beaucoup de fusils. Quand on apprit que j'avais combattu dans la barricade de la petite rue de la Lanterne, et qu'ensuite je m'étais sauvé jusqu'à la grande barricade près de la rue du Vert-Bois, ce fut un éclat de rire de bonheur.

« Mon pauvre Jean-Pierre, criait Perrignon, je savais bien que tu ferais ton devoir. L'atelier s'est distingué. »

Il riait tellement que les larmes lui en coulaient dans la barbe.

Emmanuel alors nous raconta l'affaire du boulevard des Capucines : la foule, qui se promenait vers neuf heures sans défiance, admirant l'illumination depuis la Madeleine jusqu'à la place de la Bastille; la descente des colonnes d'ouvriers et de bourgeois par toutes les rues, le drapeau tricolore en tête; puis l'arrivée de la grande colonne du faubourg Saint-Antoine, avec le drapeau rouge, chantant la *Marseillaise;* le bataillon du 14e de ligne, qui s'était mis en travers pour l'empêcher de passer; l'ordre de croiser la baïonnette; un coup de feu; la décharge horrible des soldats dans cette foule, à bout portant; les cris des femmes qui s'entendaient comme des coups de sifflet, et l'épouvante des gens qui se marchaient les uns sur les autres, en se précipitant dans la rue Basse-du-Rempart. Ensuite la promenade des morts au *National*, à la *Réforme*, dans toutes les ruelles, avec des torches; les cris de vengeance et le tocsin !

Je sus pour la première fois d'où venait le mouvement de la nuit, et pourquoi ces centaines de barricades s'étaient élevées en quelque sorte d'elles-mêmes. Les camarades connaissaient tous cette histoire. Emmanuel, lui, s'y trouvait mêlé : il était descendu dans la foule jusqu'à la Madeleine : il avait tout vu.

Enfin, ayant fini de manger en quelques instants, car tout ce que je viens de raconter n'avait pas pris un quart d'heure, le vieux Perrignon s'écria :

« En route ! »

Il avait l'air de nous commander. Tout le monde se leva, chacun prit son fusil, et nous sortîmes.

« Tu as des cartouches? me demanda Perrignon.

—J'en ai quelques-unes.

—Et vous? fit-il en se tournant du côté d'Emmanuel.

—Moi, je n'en ai pas.

—Donne-lui la moitié des tiennes, » me dit Perrignon.

Ce que je fis aussitôt.

Nous marchions derrière la troupe, qui gagnait la rue Saint-André-des-Arts.

Perrignon tout pensif, nous dit :

« C'est maintenant que l'affaire va devenir sérieuse; les barricades ne manquent pas, il s'agit de les défendre. Cette nuit, Bugeaud a remplacé le duc de Nemours; il commande l'armée de Paris et nous regarde tous comme des Arabes. Il occupe le Louvre, la place du Carrousel, les Tuileries et la place de la Concorde avec une quinzaine de mille hommes. Le reste de l'armée est sur la place de la Bastille, devant l'Hôtel de ville et sur la place du Panthéon. Nous sommes entre les divisions; elles vont essayer de se réunir, en nous passant sur le ventre.

—Comment savez-vous cela? lui demanda Emmanuel.

—Nous savons bien des choses ! dit-il sans répondre. Pendant qu'on nous attaquera par derrière sur la place Saint-Michel, la principale attaque viendra par le quai d'Orsai, le quai Voltaire et le quai de Conti. Voilà pourquoi nous allons de ce côté. Bugeaud croit qu'on va courir à l'attaque de la place Saint-Michel, il se

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

trompe : chacun reste à sa barricade. Nous n'avons pas trop de munitions, mais les troupes n'en ont pas beaucoup plus que nous. Les convois de Vincennes sont arrêtés. Les soldats veulent la réforme comme nous; ils aiment autant fraterniser avec le peuple que de se battre contre lui. C'est tout naturel, nous sommes du même sang. Et la garde nationale non plus n'a pas envie de se faire échiner pour soutenir Guizot, qu'elle voudrait voir au diable. Ainsi, quand on regarde bien, nous n'avons contre nous que Bugeaud, avec les municipaux éreintés. La première manche est gagnée! Hier, nous n'avions pas d'armes, pas de barricades; aujourd'hui, nous avons tout. L'affaire se présente mieux qu'en 1830. Bugeaud est plus fin, plus acharné que le duc de Raguse; mais les soldats français ne sont pas non plus des Suisses; ils ne voudraient pas nous massacrer, ou se faire massacrer jusqu'au dernier en l'honneur du roi de Prusse. Ainsi, mes enfants, tout va bien. — Nous voici dans notre barricade ! »

Alors, levant les yeux, nous vîmes une haute et solide barricade, au croisement des rues Dauphine et Mazarine avec celle de l'Ancienne-Comédie. Elle était très-bien faite. Quelques étudiants la gardaient; ils furent contents de nous voir.

Perrignon, en s'approchant, nous dit :

« Vous le voyez, nous pouvons descendre au Pont-Neuf ou sur le quai Malaquais; nous pouvons appuyer à droite ou à gauche, en cas de besoin; et si nous sommes repoussés, nos forces se réunissent. C'est ce qu'on peut souhaiter de mieux. Deux autres barricades empêcheront Bugeaud d'arriver par la rue de Seine; elles sont bien commandées. »

En arrivant près de la barricade, il dit aux étudiants que nous avions les mêmes idées qu'eux, et que nous les soutiendrions jusqu'à la mort. Ces braves jeunes gens criaient :

« Vive la réforme! A bas Bugeaud ! »

Emmanuel reconnut dans le nombre un de ses camarades de l'école, le fils d'un riche marchand de bois, qui s'appelait Compagnon. Ils se serrèrent la main.

Plusieurs étudiants n'avaient pas de fusils, mais ils devaient prendre les armes de ceux qui tomberaient pendant le combat. En attendant, ils se tenaient dans le tournant de la rue de Seine.

Perrignon mit aussitôt Quentin en sentinelle sur la barricade, et fit descendre les étudiants qui se tenaient en haut, en leur disant :

« La première décharge peut arriver d'un instant à l'autre. Il vaut mieux qu'un seul homme soit exposé que plusieurs. »

Il parlait comme un chef, et tout le monde lui obéissait.

XXVII

Ce qui se passa de huit heures du matin à une heure de l'après-midi me semble encore un rêve; les heures se suivaient lentement, sans rien annoncer de nouveau. Perrignon disait :

« L'attaque devrait être commencée depuis longtemps; qu'est-ce que Bugeaud peut faire? Est-ce qu'il nous entoure d'un autre côté? »

La pluie tombait toujours. Les étudiants entraient de temps en temps dans un café voisin, puis ils venaient voir en demandant :

« Rien de nouveau? »

Nous autres nous fumions des pipes, nous prenions patience. A la fin, l'inquiétude nous gagnait tellement, que plusieurs descendirent à gauche, sous la voûte de l'Institut, pour découvrir ce qui se passait. Ils ne revenaient plus, et par instants il nous semblait entendre comme un bourdonnement de fusillade au loin, bien loin sur l'autre rive. Mais la pluie qui tombait en clapotant le long des murs, les pas des hommes dans la boue, les paroles au fond de la rue nous empêchaient d'être sûrs de rien.

On sait aujourd'hui que du quartier des Halles, sur la rive droite, le peuple s'était avancé de barricade en barricade jusqu'au Louvre, derrière le Carrousel, et même plus loin dans la rue de Rivoli; et que pour ne pas laisser en arrière un poste dangereux, il avait attaqué le corps de garde du Château-d'Eau, où se trouvait un détachement du 14e de ligne. La fusillade était terrible, et voilà sans doute ce que nous entendions.

Vers onze heures, cinq ou six étudiants arrivèrent jusqu'à nous, en remontant la rue Jacob, sur la gauche. Ils avaient des affiches et criaient :

« Changement de ministère ! Odilon Barrot, chef du cabinet. »

Nos étudiants se réunirent à eux. Ils entrèrent même dans le café chercher de la colle, pour poser leur affiche. Mais tout cela nous était bien égal à nous, et Perrignon en fut même indigné.

Les étudiants montaient alors au Luxembourg, avec leurs paquets d'affiches sous le bras, et continuaient de crier :

« Nouveau ministère, etc. »

Quelques étudiants restaient avec nous et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

riaient de bon cœur. Quentin, sans rien dire, enleva l'affiche d'un coup de baïonnette.

Environ une heure après, des gardes nationaux arrivèrent à la file, en criant :

« Le roi vient d'abdiquer; c'est le comte de Paris qui le remplace, avec la régence. »

Ils étaient dans l'enthousiasme.

« C'est bon, dit Perrigon, pourvu que le roi parte avec le duc de Nemours, et que Lamartine soit premier ministre. En attendant, restons fixes à notre poste; puisque tout va si bien, peut-être que nous apprendrons encore quelque chose de meilleur. Ne nous pressons pas; il faut être sûrs de tout avant de bouger. »

Quelqus ouvriers de Rouen arrivèrent aussi pour nous soutenir, tous de solides gaillards en blouses neuves et calottes rouges, avec des fusils, et des gibernes bien garnies. Ils s'étaient mis en chemin de fer à la première nouvelle, et nous pûmes alors nous reposer un instant, prendre un verre de vin et nous asseoir. La pluie nous coulait jusque dans les souliers; nous tremblions et nous grelottions; mais c'est égal, de voir les affaires prendre une si bonne tournure, cela nous réjouissait le cœur.

Une des choses les plus agréables, c'est que vers une heure le 7e régiment de ligne tout entier s'avança dans la rue Dauphine, l'arme au bras. Nous croyions d'abord que c'était l'attaque; tout le monde se tenait prêt à la repousser courageusement; Perrigon avait fait descendre la sentinelle et criait :

« Attention ! «

Mais, à la hauteur de la rue de Lodi, les soldats, deux à deux, se mirent à défiler sur la gauche, en lâchant leurs fusils en l'air, ce qui formait à cent pas de nous comme le bourdonnement d'une rivière qui tombe de l'écluse. Les officiers, en même temps, s'avançaient de notre côté l'un après l'autre, leurs petits manteaux de toile cirée serrés sur les épaulettes, le sabre sous le bras, comme des bourgeois qui rentrent chez eux. Nous leur tendîmes la main pour les aider à grimper les pavés, en criant :

« Vive la ligne ! Appuyez-vous, commandant ! — Ne vous gênez pas, capitaine ! — Vive la liberté ! — Vive la France ! — Nous sommes tous frères ! »

On aurait voulu les embrasser. On leur disait même :

« Restez avec nous ! »

Mais ils répondaient merci ! brusquement, et continuaient leur chemin dans le haut de la rue. Alors, voyant cela, nous comprîmes que le peuple était vainqueur, et qu'il ne fallait plus rien craindre. Perrignon aurait bien voulu nous retenir encore, mais on ne l'écoutait plus, et tous pêle-mêle nous descendîmes par-dessus la barricade jusqu'au Pont-Neuf.

Sur les quais, nous pensions voir des masses de soldats, mais tous étaient déjà partis, excepté deux ou trois officiers d'état-major, qui filaient ventre à terre le long du Louvre. Nous traversâmes le pont en chantant *la Marseillaise* comme des bienheureux. Perrignon seul criait toujours :

« Attention !... attention aux fenêtres du Louvre ! c'est de là que les Suisses, en 1830, ont ouvert le feu.. Attention !... »

Mais on avait beau regarder, rien ne paraissait.

Quelques étudiants s'étaient mis aussi avec nous; et c'est ainsi que nous passâmes d'abord devant le Louvre, ensuite le long des Tuileries, jusqu'à la deuxième voûte, sans rencontrer d'obstacle.

Il paraît que toute l'armée réunie au Carrousel était partie comme le 7e de ligne : un régiment à droite, un autre à gauche.

Ce que je dis, bien des gens auront de la peine à le croire, et c'est pourtant la simple vérité. On veut toujours que les révolutions soient terribles ! Eh bien ! j'ai vu qu'elles marchent en quelque sorte toutes seules, quand l'heure de la justice est venue.

Une chose qui me revient encore, c'est que, auprès des Tuileries, un officier d'état-major ayant voulu passer au galop, nous le fîmes descendre de cheval, pour mettre à sa place une étudiante, qui chantait *la Marseillaise* comme un ange; et bientôt après nous arrivâmes dans la cour des Tuileries sans embarras, étonnés nous-mêmes, et pensant à chaque seconde voir les feux de file commencer par toutes les fenêtres du palais.

Les grilles des Tuileries étaient ouvertes. Plusieurs d'entre nous, malgré les cris de Perrignon, qui leur disait de ménager les cartouches, tiraient des coups de fusil en signe de joie. On courait à la débandade et l'on se réunit devant la grande porte.

Nous n'étions pas plus de vingt-cinq ou trente dans cette cour immense. Nous montâmes d'abord les quelques marches qui mènent à la voûte, ensuite le grand escalier à droite; un escalier superbe, plein de dorures et de moulures. Au milieu pendait une grande lanterne ronde, formée d'une seule glace; et comme sur cet escalier s'étendaient des tapis, on ne s'entendait pas marcher, chacun aurait cru être seul; le moindre bruit, quand on touchait son fusil ou qu'on éternuait, avait de l'écho.

C'est ainsi que nous montâmes, les yeux levés, dans une admiration extraordinaire, et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

même avec une sorte de crainte, parce que l'idée des coups de fusil vous suivait partout.

En haut, nous entrâmes dans une salle longue et magnifique. Rien que la rangée de ses hautes fenêtres sur la cour du Carrousel lui donnait un air grandiose; mais tout autour s'étendaient des dorures et des peintures qui vous éblouissaient la vue.

Ce qui m'étonne encore plus aujourd'hui, quand j'y pense, c'est qu'on n'entendait pas le moindre bruit de la vie. C'est là que les gens pouvaient bien dormir et se reposer. Ce n'était pas comme dans la rue des Mathurins-Saint-Jacques.

Je me disais en marchant :

« Comme on doit être bien ici, comme on a bon air ! »

Et, regardant au fond de la cour, je voyais que tout était vide : ce pavé bien carrelé, ce large trottoir, cette grille superbe, ce petit arc de triomphe en marbre rose, tout était fait pour charmer les regards.

Bien souvent depuis, me rappelant ce spectacle, j'ai pensé que les princes sont heureux de venir au monde : — Oui, c'est un fameux état !

Entre les fenêtres, et tout le long des murailles peintes, de trois pas en trois pas sortaient des candélabres dorés, en forme de branches, dont chaque feuille soutenait une bougie qu'on devait allumer le soir.

Alors ce que m'avait dit Emmanuel six mois avant : — que l'intérieur de ce palais était encore plus riche que le dehors,—me parut être la vérité.

Je ne sais pas ce que les camarades étaient devenus. Les uns avaient pris à droite, les autres à gauche, comme dans une église; car toutes ces salles superbes aboutissaient les unes dans les autres, toujours avec la même beauté. Emmanuel et moi nous allions seuls; il me disait :

« Tout cela, c'est le bien de la nation, Jean-Pierre. Il faut tout respecter... C'est notre bien !... »

Je lui répondais :

« Ça va sans dire ! Nous l'avons gagné, et si ce n'est pas nous, ce sont nos pères, les bûcherons, les vignerons, les marchands, les laboureurs, tous ces malheureux qui travaillent et suent du matin au soir pour l'honneur de la France. Nous serions bien bêtes de gâter notre propre bien. Et nous serions des gueux d'avoir l'idée de rien prendre, puisque c'est à tous ! »

J'avais des idées pareilles, qui m'élevaient l'esprit et me faisaient voir les choses en grand; mais j'ai bien reconnu par la suite que ce n'étaient pas les pensées de tout le monde, ni le moyen de s'enrichir. Enfin, j'aime pourtant mieux être comme cela.

Et regardant de la sorte ces richesses, nous arrivâmes au fond, dans une autre salle en travers de la nôtre. Je ne saurais pas dire si c'était la salle du trône, ou la chambre à coucher de Louis-Philippe. Elle était plus large que la première et moins longue, éclairée par les deux bouts, remplie de peintures, et sur la gauche, dans l'épaisseur du mur, se trouvait une niche en forme de chapelle, recouverte de tentures à franges d'or. Dans le fond, entre les tentures, je voyais une sorte de lit ou de trône. Emmanuel et moi nous ne voulûmes pas entrer, pensant que cela ne convenait pas.

Nous étant retournés au bout de quelques instants, nous vîmes devant une table ronde et massive en marbre rose, un homme assis, qui mangeait un morceau de pain et du fromage dans un papier. Nous ne l'avions pas vu d'abord. C'est pour vous dire combien ces salles étaient grandes, puisqu'un homme ne se voyait pas en entrant, du premier coup d'œil. Emmanuel lui dit :

« Bon appétit ! »

L'autre, avec un chapeau à larges bords et une camisole brune, la figure pleine et réjouie, le fusil en bandoulière, lui répondit :

« A votre service !... Tout à l'heure nous irons boire à la cave. »

Il riait et clignait des yeux.

Dans ce moment, on commençait à entendre un grand murmure dehors, un tumulte, des coups de fusil. Nous allâmes regarder aux fenêtres; c'était la grande masse du peuple qui s'approchait au loin sur la place du Carrousel avec défiance. Nous pensions :

« Vous pouvez venir sans crainte; on ne vous gênera pas ! »

Et songeant à cela, nous continuions à marcher lentement, regardant tout avec curiosité. Nous arrivâmes même dans un théâtre, où la toile du fond représentait un port de mer. Plus loin, nous entrâmes de plain-pied sur le balcon d'une chapelle; la chapelle était au bas, avec des vases d'or, des candélabres et le saint-sacrement. Il y avait des fauteuils, et, sur le devant du balcon, une bordure en velours cramoisi. C'est là que Louis-Philippe écoutait la messe. Comme nous étions fatigués, nous nous assîmes dans les fauteuils, les coudes sur ces bordures. Emmanuel alluma sa pipe, et nous regardâmes longtemps cette chapelle avec admiration.

A la fin il me dit :

« Si quelqn'un m'avait annoncé hier, quand cinquante mille hommes défendaient les Tui-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

leries, que je fumerais aujourd'hui tranquillement ma pipe dans l'endroit où la famille du roi, la reine, les princes, venaient entendre la messe, jamais je n'aurais pu le croire.

—Oui, lui répondis-je, c'est étonnant. Qui peut dire : « Ceci m'arrivera !... Cela ne m'arrivera pas !... » Tout est dans la main de Dieu! Ceux qui sont forts et qui jugent les autres sont faibles le lendemain comme des enfants. Ils pleurent et demandent grâce, sans se souvenir qu'ils n'ont pas fait grâce, Voilà pourquoi nous devons toujours suivre notre conscience. Dieu seul nous juge, et Dieu seul est le maître. »

Ces choses ont été dites là ; ce sont des choses vraies.

Nous causions encore, lorsqu'un fracas épouvantable nous réveilla de ces pensées ; le peuple débordait dans le palais. C'était un roulement sourd, terrible. Des coups de fusil partaient, les vitres tombaient, des coups de hache écrasaient les meubles, les tableaux, les planchers, les murs.

Tandis que nous écoutions tout pâles, cinq ou six hommes, le cou nu, les cheveux ébouriffés, la figure sauvage, arrivaient de tous les côtés à la fois, les yeux étincelants comme des bandes de loups la nuit dans un bois. Ils regardaient... ils tournaient dans le balcon... et se mettaient à tout casser avec fureur, sans rien dire. Ces malheureux venaient de la bataille ; ils avaient peut-être vu tomber leurs amis, leurs enfants, leurs frères, et se vengeaient.

« Arrive, Jean-Pierre, me dit alors Emmanuel, en me prenant par le bras, sortons ! »

Nous traversâmes de nouveau les grandes salles. Quelques hommes, debout sur des chaises, prenaient les bougies dans les candélabres; j'ai su plus tard que c'était pour entrer dans les caves. D'autres précipitaient les tableaux par les fenêtres.

Comme nous redescendions le grand escalier, au milieu de la foule qui montait, une baïonnette s'éleva tout à coup au bout de son fusil, et la magnifique lanterne que j'avais admirée en entrant, tomba comme une bulle de savon qui crève.

En bas, plusieurs étaient déjà couchés à terre, dans les coins, une bouteille à la main, le fusil contre le mur ; ils n'avaient plus la force de se lever... Il faut tout dire : les gueux de toute espèce, qu'ils soient du peuple, ou qu'ils soient des seigneurs, font la honte de la nation et du genre humain.

XXVIII

Nous sortîmes de là sans tourner la tête.

Des centaines d'autres bandes, en blouse, en haillons, en uniformes de gardes nationaux, avec des fusils, des drapeaux, des haches, des baïonnettes emmanchées, arrivaient pêle-mêle en courant, par la place du Carrousel, par les quais, par la rue de Rivoli, et de partout.

Quelques élèves de l'École polytechnique, des jeunes gens de dix-huit à vingt ans, l'épée au côté, le petit chapeau à cornes sur l'oreille, essayaient d'adoucir ces gens des faubourgs, aux guenilles pendantes, qui ne les regardaient seulement pas et continuaient leur chemin en criant d'une voix enrouée :

« A bas les vendus !... A bas les corrompus !... Vive la république ! »

Aussi loin que pouvaient s'étendre les yeux, on ne voyait que cela ; tout venait de notre côté comme un débordement.

« A la Commune, Jean-Pierre ! » me dit Emmanuel.

Et tout à coup l'idée de la grande République me frappa l'esprit ; je fus bouleversé d'enthousiasme. Nous allongions le pas en traversant les masses, et répétant toujours :

« A la Commune, citoyens ! à la Commune ! »

Plusieurs s'arrêtaient et finissaient par nous suivre, criant comme nous :

« A la Commune ! »

Mais les grandes fenêtres des Tuileries, qu'on voyait derrière par-dessus les grilles ; les papiers qui s'envolaient, les drapeaux qui flottaient, les cris, les coups de fusil, tout ce spectacle immense les détachait bientôt de notre troupe ; ils se repentaient d'avoir perdu du temps, et se remettaient à suivre le torrent.

En approchant de l'Hôtel de ville, le long des quais, par-dessus les barricades éboulées, nous n'étions plus qu'une dizaine. En ce moment, à la hauteur du pont Notre-Dame, quelqu'un s'écria :

« Les municipaux ! »

Alors nous étant retournés, nous vîmes venir derrière nous plusieurs escadrons de municipaux à cheval. Tout mon sang ne fit qu'un tour. Ah ! nous n'étions plus désarmés, maintenant, on ne pouvait plus nous écraser comme de la paille ! Mais ils s'avançaient au pas, le sabre au fourreau. Les barricades renversées

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sur leur route, et d'autres encore restées debout sur le quai de Gèvres, les empêchaient de nous charger. Ils battaient en retraite de Paris.

L'idée de la vengeance me passa par la tête comme un éclair, et je couchai en joue leur général, à cent pas. Lorsqu'il me vit,—car ses yeux tournaient de tous les côtés : en haut, en bas, en avant, en arrière,—il prit tout de suite une bonne figure, en me saluant avec son grand chapeau bordé de blanc.

Mes bras en tombèrent, et je m'écriai en moi-même : « Tu ne peux pourtant pas tuer un homme qui te salue, Jean-Pierre ; non, c'est impossible ! » Mais d'autres en grand nombre venaient alors du pont et des rues voisines ; ils se jetèrent en avant et se mirent à crier :

« Faisons-les prisonniers ! »

Cela me parut meilleur, et tout de suite je pris un de ces municipaux par la bride en lui disant :

« Descendez ! »

Il ne répondit pas. Plusieurs ayant suivi mon exemple, ces escadrons bleus, le casque luisant, le sabre pendant sur la cuisse et l'air sombre, étaient arrêtés dans les pavés, dans la boue, un homme à la bride de chaque file, la baïonnette ou la pique sous le nez du municipal.

Et comme, malgré cela, pas un ne voulait obéir, des enfants venaient encore des barricades se pendre à leurs grandes bottes.

Enfin, tous ces gens semblaient prisonniers. Je me réjouissais d'avance de mener un cheval dans la rue des Mathurins-Saint-Jacques ; lorsque tout à coup le général, qui se trouvait au milieu de la colonne, se mit à crier :

« En avant ! »

Le maréchal des logis, que je tenais par la bride, me donna sur la figure un coup de poing tellement fort, que je fus renversé contre la barricade, la bouche pleine de sang. En même temps, les escadrons partaient ventre à terre. Tous les municipaux avaient fait la même chose à ceux qui tenaient leur cheval par la bride.

C'était un feu roulant des deux côtés de la rue et du pont sur ces pauvres diables. Leurs grosses bottes tournaient en l'air, leurs casques s'aplatissaient sur les pavés, leurs chevaux s'affaissaient en les culbutant à dix pas ; le feu roulait toujours, et l'on voyait au loin, à travers la fumée, les dos ronds des cavaliers penchés en avant, les queues flottantes et les grosses croupes des chevaux, lancés à fond de train au-dessus de ces murs de pavés, où l'on n'aurait jamais cru qu'un cheval pouvait passer.

Quel carnage, mon Dieu !

Le pire, c'est que, une fois la fumée dissipée, nous vîmes deux ou trois d'entre nous souffler la mort, et, sur le pont, d'autres malheureux par tas, la face contre terre, avec des balles dans le ventre. Tous les coups qui n'avaient pas porté sur les municipaux étaient entrés dans la foule, à droite et à gauche.

Voilà le spectacle des guerres civiles !

Un enfant s'en allait tranquillement par-dessus les morts, avec un casque enfoncé jusqu'aux épaules ; des femmes se penchaient aux fenêtres ; des vieilles sortaient, les mains au ciel, criant :

« Quel malheur ! »

Dieu veuille que ces exemples profitent à ceux qui viendront après nous, et que nous n'ayons pas souffert inutilement.

Nous repartîmes de cet endroit, encore pleins d'indignation, et nous arrivâmes à la grande porte de l'Hôtel de ville, où des gardes nationaux firent mine de nous arrêter ; mais, comme nous armions nos fusils, ils s'écartèrent et nous montâmes.

C'est sur le grand escalier de l'Hôtel de ville, où tant d'actions terribles et grandioses se sont accomplies durant la Révolution, où tant de paroles généreuses ont été prononcées pour la défense de la justice, c'est là que nous reprîmes un peu de calme, en pensant à ce que de pauvres petits êtres tels que nous étaient auprès de ces hommes de la Commune, auxquels nous devons presque tous nos droits. Oui, tous ces vieux souvenirs bourdonnaient sous les hautes voûtes avec les pas des hommes du peuple, qui montaient fièrement et semblaient dire :

« Nous sommes ici chez nous ! Quand la France parle d'ici à l'Europe, tous les rois tremblent !... »

Un souffle de force et de grandeur me passait sur la figure.

Et sur cette grande terrasse intérieure, éclairée par la voûte,—où des cadavres de municipaux, blancs comme la cire, dormaient pour toujours,—dans cette salle où les premiers révolutionnaires ont fini par se tuer de désespoir, lorsque le peuple les avait abandonnés, c'est là que les idées en foule nous vinrent devant les morts.

Nous avions fait halte, et nous entendions parler au fond d'une allée à gauche. Au bout de quelques instants, nous prîmes ce chemin. J'étais devant, mon fusil sur l'épaule. Un vieux général, très-petit et la tête blanche, sa large croix sur la poitrine, nous rencontra dans l'allée, et m'arrêta par le bras en me demandant :

« Où allez-vous ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Leurs grosses bottes tournaient en l'air, leurs casques s'aplatissaient sur les pavés. (Page 103.)

—Nous allons voir ce que disent les autres, lui répondis-je étonné.

—On délibère, fit-il.

—Eh bien ! nous voulons aussi délibérer, » dit Emmanuel.

Alors, voyant qu'il ne gagnait rien sur nous, il dit encore, en me retenant toujours :

« Je suis un soldat de 92 ! »

Et je lui répondis :

« Raison de plus... nous avons les mêmes idées... Voilà pourquoi nous voulons délibérer. »

Il ne dit plus rien et s'en alla.

Nous entrâmes dans la salle où l'on parlait. Elle n'était pas très-grande. Au milieu se trouvait une table en fer à cheval; de l'autre côté, le dos tourné à la rangée de fenêtres vers la place, étaient assis trois hommes en habit noir. Ils écrivaient. Une trentaine d'autres remplissaient la salle. Tout le monde parlait et criait; deux, debout sur des meubles, faisaient des discours.

Nous allâmes nous placer dans l'intérieur du fer à cheval, juste en face des trois hommes en habit noir. Celui du milieu s'appelait Garnier-Pagès, comme je l'ai su plus tard. Il avait de longs cheveux, le front haut, le nez un peu camard, le menton allongé. Il était pâle. Quand nous entrâmes, nos fusils en bandoulière, il nous regarda tout surpris.

Les paroles de la foule montaient et descendaient avec les cris de ceux qui s'égosillaient sur les meubles. On ne pouvait rien comprendre; je ne sais pas ce qu'ils disaient. L'un, ce-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ces feux éclairaient les sentinelles immobiles au haut des barricades. (Page 108.)

lui de droite, était grand, très-maigre, il avait le nez long et les cheveux gris pendant derrière. Il criait le plus fort.

Chaque fois qu'il criait, ses joues s'enflaient; il parlait du fond de la poitrine, en allongeant ses grands bras comme un télégraphe.

Cela dura bien dix minutes. On répétait autour de nous :

« Garnier-Pagès vient d'être nommé maire de Paris. »

Nous avions mis la crosse à terre, et nous attendions avec patience ce qui pourrait arriver. Un de ceux qui se trouvaient avec nous depuis les Tuileries n'avait pas de chemise, mais une vieille blouse ouverte sur la poitrine. C'est lui que Garnier-Pagès regardait le plus souvent, et puis moi ensuite, à cause du sang qui me coulait de la bouche. Je le voyais, cela l'étonnait, mais il ne disait rien. Seulement, au bout de quelques minutes, l'écrivain à sa gauche l'ayant averti de quelque chose, il leva la main, et tous les assistants se mirent à crier :

« Chut !... chut !... Écoutez !... »

Ceux qui faisaient des discours descendirent de leurs meubles; toute la salle se tut.

Garnier-Pagès se mit à lire ce que l'autre avait écrit. Je me rappelle très-bien que cela commençait ainsi : « Le roi Louis-Philippe vient d'abdiquer... » Mais il avait à peine lu ces mots, que de tous les côtés des cris partaient :

« Non !... non !... Il n'a pas abdiqué... On l'a chassé ! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ce qui rendit Garnier-Pagès encore plus pâle. Il faisait signe de se taire, mais il fallut du temps.

Comme le silence commençait, Emmanuel tout à coup lui dit face à face :

« Il nous faut des garanties. »

Cela le surprit beaucoup. Toute la salle écoutait. Il répondit :

« Quelles garanties? »

Emmanuel dit :

« Proclamez la république ! »

Garnier-Pagès répondit :

« Quelle république? Voulez-vous une constituante, une législative?... »

Je vis bien alors qu'il était très-fin, car les gens n'avaient pas encore eu le temps de réfléchir à ce qu'ils voulaient. Emmanuel fut embarrassé; mais un autre derrière, cria :

« N'importe! nous verrons plus tard... Proclamez toujours la république... Le reste ne nous embarrassera pas ! »

Et tout le monde se mit à crier :

« Oui... oui... la république ! »

Ces choses sont tellement dans mon esprit, que je crois encore les voir et les entendre; j'y suis. C'est mot à mot la vérité. Seulement plusieurs parlaient à la fois, criant des paroles qu'on ne pouvait pas comprendre, et Garnier-Pagès faisait semblant de les écouter. Mais je voyais bien qu'il réfléchissait en lui-même comment il pourrait se tirer de là, car à la fin il leva la main, et les gens s'étant tus, il dit d'un air chagrin :

« Messieurs, vous voyez qu'on ne peut rien faire de sérieux dans ce tumulte. Messieurs les secrétaires et moi nous allons passer dans la pièce voisine, et quand notre proclamation sera terminée, nous viendrons vous en donner lecture »

En même temps, sans attendre la réponse, il se leva et les deux autres aussi. Cela causa du tumulte. Au bout de la table, de leur côté, se trouvait une porte; comme ils allaient à cette porte, leurs papiers sous le bras, celui qui n'avait pas de chemise me dit, en se penchant à mon oreille :

« Il trahit !... Est-ce que je dois le fusiller ? »

Mais, malgré ma mauvaise humeur, l'idée de fusiller un homme pareil me parut abominable, et je répondis :

« Non, c'est Garnier-Pagès ! »

Tout le monde avait entendu parler de Garnier-Pagès. — Pendant que nous parlions, ils passèrent dans l'autre chambre.

Une fois hors de notre salle, et la porte refermée derrière eux, ces gens devaient se réjouir de leur bon tour. Nous autres, nous étions là comme des imbéciles.

Tout le monde criait sans écouter ses voisins, de sorte que l'ennui nous gagnait avec la colère. Emmanuel me dit :

« Sortons ! Qu'est-ce que nous faisons avec ces braillards? »

Nous sortîmes, furieux d'avoir perdu notre temps. Mais, comme nous arrivions sur la plate-forme intérieure, d'où descend le grand escalier, voilà que bien d'autres cris, bien d'autres rumeurs arrivent de la place. Ceux qui venaient des Tuileries, après avoir ravagé les glaces, les tables, les livres, les vases, les tableaux de fond en comble, arrivaient à l'Hôtel de ville; sans parler d'une foule d'autres qui sortaient des quartiers voisins et même des faubourgs. Ils criaient : « Vive la République ! » et tiraient des coups de fusil.

Nous descendîmes bien vite, pour ne pas rester engouffrés jusqu'au soir dans la bâtisse.

XXIX

Nous avions raison, car à peine étions-nous en bas, hors de la grille, que toute cette masse de peuple débordait du quai Pelletier, des rues de la Vannerie, de la Tannerie et du pont d'Arcole, avec des habits galonnés, des franges du trône, des chapeaux de femme, et mille autres guenilles au bout des baïonnettes; sans parler des drapeaux rouges et des drapeaux tricolores dégouttant de pluie et de boue. Tout cela s'avançait, chantait, lâchait des coups de fusil, et malheureusement aussi trébuchait, car on avait vidé les caves de Louis-Philippe, on avait bu tout ce qu'on pouvait boire, et les bouteilles à moitié vides, on les avait jetées aux murs.

Enfin, je suis bien forcé de le dire, c'était honteux pour un grand nombre. Ceux qui boivent un jour pareil, jusqu'à ne plus pouvoir se tenir sur leurs jambes, sont des êtres indignes de soutenir la justice.

Mais que faire? Ce monde innombrable tourbillonnait sur la place, comme un essaim qui cherche un arbre. Nous eûmes encore le temps de gagner le quai aux Fleurs, par le pont Notre-Dame, et là nous fîmes halte pour regarder. Tout était noir de têtes, tout grouillait, tout montait dans la maison commune; et les cris, ces grands cris de la multitude qui s'élèvent comme le chant de la mer,—ces cris qui ne finissent jamais,—à chaque instant semblaient grandir et s'entendre plus loin :

Emmanuel me dit :

« Maintenant Dieu veuille, Jean Pierre, que les troupes soient bien dispersées ! Dieu veuille

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que Bugeaud ne les ait pas réunies sous sa main quelque part, car, avec cette quantité d'ivrognes, qui brûle notre poudre pour faire du bruit, nous serions bien malades. »

Je pensais comme lui :—la bêtise du peuple me faisait frémir.

Et pourtant, c'était encore la moindre des choses. La bataille, c'est la bataille, on s'extermine, on se défend, on n'a peur de rien; ceux qui réchappent réchappent, ceux qui meurent ont leur pain cuit; mais après la bataille, qu'est-ce qui va venir? Qu'est-ce que le pays dira demain! Qu'est-ce que les royalistes, les communistes, les socialistes feront? Qu'est-ce qui sera maître? Est-ce que nous sommes en 92, est-ce que nous sommes en 1830? Est-ce que les Prussiens, les Anglais, les Russes viendront? Quoi...? Quoi?

Quand tout va bien, quand on travaille, quand les soldats montent leur garde, et que les juges rendent la justice; quand les femmes vont à l'église et les enfants à l'école, alors on ne pense à rien, on se figure que tout est en ordre, et que cela continuera dans les siècles; mais quand tout culbute, quand tout est à terre d'un coup, combien d'idées auxquelles on n'avait jamais songé vous arrivent!

Emmanuel et moi nous passions devant le Palais-de-Justice, et, plus loin, sur le pont Saint-Michel, à travers mille espèces de gens qui couraient vers la place de Grève. Nous n'avions pas besoin de nous dire nos idées, elles nous venaient toutes seules; et ce que nous avait demandé Garnier-Pagès :—« Quelle espèce de république voulez-vous? » me paraissait alors plein de bon sens. Je me rappelais le livre de Perrignon, et je m'écriais en moi-même :

« Est-ce que nous voulons une constituante? est-ce que nous voulons un directoire? est-ce que nous voulons des consuls? ou bien est-ce que nous voulons autre chose de nouveau? Si nous voulons quelque chose de nouveau, il faut pourtant savoir quoi. Jean-Pierre, qu'est-ce que tu veux? »

J'étais embarrassé de me répondre; je pensais :

« Si Perrignon était là, bien sûr qu'il t'ouvrirait les idées. »

J'avais aussi des inquiétudes pour ce bon vieux Perrignon, que j'aimais comme moi-même. Nous avions été séparés malgré nous. Qu'est-ce qu'il était devenu?

Emmanuel, la tête penchée, ne disait rien. La nuit descendait. Les gens qui couraient, criaient tous : « Vive la République! » Pas une âme ne savait encore que nous avions un gouvernement provisoire.

Dans la rue Serpente, nous vîmes que le *caboulot* était fermé.

« Arrive! » me dit Emmanuel.

Et nous remontâmes par la rue des Mathurins jusqu'au cloître Saint-Benoît. Il faisait déjà nuit noire; pas un réverbère, pas une lanterne ne nous montrait le chemin. Par bonheur, la porte du restaurant d'Ober était ouverte. Nous entrâmes. Deux quinquets brillaient dans la salle à gauche, et quelques étudiants mangeaient sans rien dire. M. Ober était sorti. Nous posâmes nos fusils dans un coin, près des fenêtres, et l'on vint nous servir.

Dehors, au loin, bien loin, les rumeurs, les cris, les coups de fusil s'élevaient de temps en temps, puis se taisaient. Le tocsin sonnait toujours; mais pendant que nous mangions, tout à coup le gros bourdon de Notre-Dame se tut, ce qui produisit une sorte de silence. On entendait mieux les rumeurs du quartier, le passage des gens dans le cloître.

Emmanuel, à la fin de notre repas, me demanda :

« Qu'est-ce que nous allons faire cette nuit?

—Je ne sais pas, lui répondis-je... puisque tout est fini...

—Moi, dit-il, je vais changer d'habits; mes bottes, à force d'être mouillées, me serrent les pieds.

—Eh bien, allons changer, lui dis-je, et, dans une demi-heure, vingt minutes, réunissons-nous quelque part.

—Oui, tu viendras à la brasserie de Strasbourg, rue de la Harpe. »

Nous sortîmes. Dans ce moment, une foule de gens rentraient déjà dans le quartier; on criait : « Vive la République!—Vive le gouvernement provisoire! » Des étudiants traversaient le cloître; ils parlaient de Lamartine, de Ledru-Rollin, d'Arago. Nous écoutions. Sous la porte Saint-Jacques, au moment de nous séparer, Emmanuel me dit :

« Il paraît que nous avons un gouvernement provisoire; tant mieux, c'est meilleur que rien. »

Il remonta la rue Saint-Jacques. Je la descendis par-dessus les pavés, jusqu'au coin de la rue des Mathurins, où j'allais tourner, quand je vis arriver en face de moi un piquet de trois hommes, conduit par un caporal en chapeau rond et longue capote, qui portait une petite lanterne carrée, et me dit en la levant :

« C'est toi, Jean-Pierre! Je suis content de te retrouver, petit. »

Celui qui me disait cela, c'était Perrignon. Il venait d'établir un poste dans la rue Saint-Jacques, au coin de la ruelle du Foin, pour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

tous les hommes de bonne volonté; il conduisait sa première ronde.

On se figure comme je l'embrassai. Je lui promis aussitôt de venir veiller à son poste, après avoir été prévenir Emmanuel.

Nous étions à l'entrée de la rue des Mathurins : je n'eus qu'une centaine de pas à faire pour gagner la maison et monter à ma chambre, où je changeai d'habits. Ensuite j'allai prendre Emmanuel à la brasserie de Strasbourg.

Il pouvait être six heures. Pas un bec de gaz ne brillait dehors. Quelques étoiles troubles se montraient à peine; une petite pluie froide tremblotait dans l'air, et de tous les côtés on entendait déjà crier :

« Qui vive !... qui vive !... »

Dans cette nuit noire, cela produisait un grand effet. L'idée me vint que les Parisiens ont tout de même du bon sens, puisque, dans la crainte de Bugeaud, ils se gardaient tout de suite comme la troupe, pendant que les ivrognes dormaient dans leur coin.

Emmanuel fut bien content d'apprendre ces choses, et nous sortîmes de la brasserie à tâtons.

Dans plus d'un endroit on voyait au loin des feux allumés, avec des hommes assis autour sur les pavés, fumant leur pipe et causant entre eux, le fusil en bandoulière. Ces feux éclairaient les sentinelles immobiles au haut des barricades, et les vieilles maisons à droite et à gauche. La lumière montait toute rouge, comme un éclair, jusqu'aux toits, puis descendait en se resserrant autour de la flamme : tout redevenait sombre.

La masse des pavés nous arrêtait souvent. Plus d'une fois nos pieds tapèrent dans la boue profonde; mais nous arrivâmes pourtant à notre corps de garde, rue Saint-Jacques, l'un des meilleurs du quartier. Il était grand, il avait un lit de camp, un râtelier pour les armes, et une large cheminée à droite en entrant, où le feu petillait et flamboyait comme dans les scieries de notre pays, ce qui vous réjouissait la vue, par un temps de pluie et de brouillard pareil.

Autour d'une grosse table de chêne, les camarades, ouvriers et gardes nationaux, à dix ou quinze, buvaient et mangeaient. Ils avaient fait apporter du vin dans un broc, avec un grand pâté où chacun tranchait à son aise.

« Voici du renfort, s'écria Perrignon tout joyeux, en venant nous serrer la main. Vous avez mangé?

—Nous sortons de chez Ober, répondit Emmanuel.

—Eh bien! mettez vos fusils au râtelier. Dans un quart d'heure vous monterez la garde. »

Les autres continuaient à boire, à rire, à se raconter ce qu'ils avaient fait depuis trois jours. L'un parlait de l'attaque du Château-d'Eau, l'autre de la fuite du roi, un autre de l'enlèvement du trône, qu'on avait brûlé sur la place de la Bastille.

Chacun avait vu quelque chose d'extraordinaire, et c'est là que j'entendis pour la première fois un garde national chanter l'air « *Par la voix du canon d'alarme,* » etc., dont plus tard les gens eurent les oreilles tellement remplies, qu'ils s'écriaient : « Mon Dieu! si nous entendions seulement encore une fois le bruit des charrettes et les cris des marchands d'habits! Quel malheur! Cela ne finira donc jamais! »

Ce garde national avait tous les couplets écrits sur un morceau de papier; il chantait d'une petite voix tendre, et nous répétions tous en chœur :

« *Mourir pour la patrie! Mourir pour la patrie!...* »

Les larmes nous en venaient aux yeux.

Perrignon, assis derrière avec nous, sur le lit de camp, nous racontait l'envahissement de la Chambre, où se trouvait déjà la duchesse d'Orléans avec ses deux enfants; la manière honteuse dont les députés satisfaits l'avaient abandonnée,—lorsque le général Bedeau, sur la place de la Concorde, leur demandait des ordres, et que personne, ni les ministres, ni le président, n'osait en donner; — l'arrivée du peuple, et l'obstination de cette veuve, habillée en noir, au milieu du débordement, malgré les cris et la fureur; son calme, lorsque Marie et Crémieux demandaient le gouvernement provisoire, et que Lamartine faisait un discours superbe, déclarant que la nation seule pouvait décider ce qu'elle voulait selon la justice.

« Elle serait restée là, dit-il, en saluant toute pâle ceux qui prononçaient des mots pour elle; rien n'aurait pu la forcer de partir, si la grande multitude n'avait à la fin rempli tous les bancs, et si Ledru-Rollin n'avait en quelque sorte proclamé la république. Alors le torrent l'entraîna. »

Perrignon disait que le courage de cette femme l'avait attendri; que pas une reine de France n'avait encore montré la même fermeté; seulement que dans cette race de satisfaits,—qui depuis dix-huit ans approuvait tout, votait tout les yeux fermés, — pas un seul n'avait eu le courage de se faire tuer pour la défendre!

Il disait aussi que malheureusement ces

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

êtres sans cœur ne manquent jamais sous aucun gouvernement, qu'ils arrivent tout de suite se mettre à table, en écartant les bons citoyens des deux coudes, en parlant de leur dévouement, en ayant encore l'air de se sacrifier, la bouche pleine et le ventre gonflé de nourriture; mais qu'au premier coup de feu tous disparaissent comme des ombres; qu'ils trouvent leur peau trop délicate pour recevoir un accroc!

« J'ai vu ça, mes enfants, disait-il; l'affaire de 1830 m'a découvert la bassesse humaine. Combien pensez-vous qu'il y avait de combattants derrière les barricades, hier et avant-hier? Quelques centaines! Eh bien! demain vous verrez les vainqueurs sortir de terre par milliers, comme les limaces après la pluie; ils lèveront le sabre et crieront, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles : « Rangez-vous! Tambours, battez la charge! En avant! » Si le mot de république pouvait changer cette bassesse en grandeur, ce serait magnifique, mais je n'ose pas seulement l'espérer. »

Perrignon, assis au bord du lit de camp, nous parlait de la sorte; Emmanuel et moi nous l'écoutions en silence; derrière nous Quentin et Valsy dormaient comme des bienheureux.

Il faut savoir aussi qu'à chaque instant des rondes arrivaient, ramenant des prisonniers. C'étaient les soldats de la caserne du Foin ou d'ailleurs, dispersés le matin, et qui pensaient s'en aller à la nuit. Mais en sortant des allées, ces pauvres garçons de la Bretagne, de la Normandie, de l'Alsace, n'avaient pas fait cinquante pas qu'ils entendaient crier : « Qui vive! » Et l'on pense si cela les étonnait de voir la sentinelle en casquette ou en chapeau, l'arme prête, remplir leur service et leur crier :

« Passez au mot d'ordre! »

Ils arrivaient tout doucement, et on leur disait :

« Allez au poste! »

Là, sur la porte du corps-de-garde, ils voyaient les citoyens réjouis de la victoire, qui leur criaient :

« Arrivez ici, camarades!.... Réchauffez-vous... Asseyez-vous... Buvez un coup! »

On leur passait le broc, on leur donnait le couteau. Pas un seul ne refusait, au contraire; après avoir passé la journée au fond d'une cour, dans un bûcher ou partout ailleurs, ils étaient bien contents de s'asseoir à table avec les soutiens de l'ordre. Quand on leur demandait :

« Eh bien, qu'est-ce que vous allez faire, maintenant? »

Tous répondaient :

« Mon Dieu, nous allons retourner au village; nous ne comptions pas encore sur notre congé, mais c'est égal, la vieille mère ne sera pas fâchée tout de même de nous voir revenir avant les sept ans. »

Chacun trouvait cela très-naturel, et l'on croyait aussi que tout le monde, à l'avenir, ferait partie de la garde nationale, qui remplacerait l'armée. C'était la première idée qui vous venait. Qu'est-ce que la France aurait eu à craindre, si nous avions tous été soldats, de dix-huit à vingt-cinq ans, pour marcher en cas de besoin, et de vingt-cinq à cinquante pour faire le service de l'intérieur? Les Allemands et les Russes nous auraient laissés bien tranquilles, en se rappelant ce qui leur était arrivé pendant vingt ans, pour s'être mêlés de nos affaires.

Enfin il fallut relever les postes. Perrignon nous avertit, et nous partîmes ensemble à cinq ou six, en descendant la rue Saint-Jacques.

C'est moi qui relevai la sentinelle de la première barricade. Le mot d'ordre était : « Liberté, ordre public! »

Les autres partirent; je restai seul. C'est encore un des grands souvenirs de ma vie : cette nuit sombre, ces hommes qui s'en vont le fusil sur l'épaule et dont les pas se perdent dans le lointain; ces cris de : « Qui vive! » répétés dans la profondeur des quartiers, et qui semblaient dire : « Attention, citoyens! veillez pour la patrie et la liberté! » Et ces rumeurs du côté de la place de Grève, ces coups de fusil que suivent de longs silences où l'on entend la pluie tomber des gouttières; la lanterne cassée, au haut de la barricade, dont la flamme jaune et rouge sort par instant de la vitre humide, éclairant les flaques d'eau à cinq ou six pas :—Oui, c'était quelque chose d'étrange.

J'écoutais! Dans la rue, pas un bruit; au loin, les paroles du corps de garde, les éclats de rire, l'arrivée d'une ronde, les crosses de fusil qui se reposent sur les dalles, le départ d'un piquet, la vieille Sorbonne qui tinte la demi-heure. — Ah! que de pensées vous viennent après une journée pareille!... comme ce qu'on a vu vous repasse devant les yeux :—Ce palais magnifique des Tuileries, ce tumulte sur les quais, ces municipaux, l'Hôtel de ville! — Et maintenant, que va-t-il arriver? Lamartine est là, heureusement, il travaille; dix autres autour de lui, des hommes de cœur, l'aident; ils préviennent la France, ils calment le peuple, ils sont forcés de songer à tout pour nous!

Oui, ce sont de grands souvenirs, pour un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

simple homme tel que moi. Souvent je me demande :

« As-tu vu ces choses, Jean-Pierre? as-tu veillé sur cette barricade?... N'est-ce pas un rêve? »

J'étais là depuis environ une demi-heure, écoutant au milieu du silence, et songeant à tous ces changements incroyables survenus depuis trois jours; rien ne bougeait, et ma garde avait l'air de vouloir continuer ainsi, quand au loin, derrière moi, vers la place Sorbonne, des pas se mirent à descendre la rue. Ce n'était pas une ronde, car les gens passèrent devant notre corps de garde sans s'arrêter. Ils parlaient à demi-voix, et, en arrivant au coin de la rue, voyant la haute barricade, ils s'arrêtèrent pour chercher un passage.

Alors, j'armai mon fusil en criant :

« Qui vive ! »

Trois restèrent en arrière; un quatrième, un élève de l'Élève polytechnique, grimpa sur les pavés et me dit :

« C'est M. Arago; il se rend au gouvernement provisoire. »

J'avais bien entendu parler de M. Arago, mais beaucoup de gens, par une nuit pareille, des ennemis, peuvent dire :

« Je suis Arago... je suis Lamartine ou Ledru-Rollin. »

On n'est pas forcé de les croire; c'est pourquoi je répondis :

« Allez prendre le mot d'ordre au corps de garde. »

Il descendit, et les trois autres personnes s'avancèrent plus près, à quatre ou cinq pas. L'élève de l'École polytechnique se mit à courir en remontant la rue. Arago était près de la lanterne, que le vent faisait tourbillonner. Je vois encore ce vieillard avec sa longue capote, son chapeau rond, le dos un peu courbé, les mains croisées derrière et la tête penchée. Il ne me regardait pas; il regardait devant lui, toujours à la même place. Je le vois dans cette ombre, les lèvres serrées, celle de dessous avançant sur l'autre, le nez un peu aquilin, les gros sourcils gris, immobile et songeur. Il pensait à combien de choses !

Les autres se tenaient plus loin dans le silence.

Pour Arago nous n'étions pas là, ni les pavés, ni la nuit, ni le vent, ni la lanterne tremblotante, ni l'épais brouillard; dans sa pensée, il voyait la France, le bouleversement de tout, l'armée en déroute, le courage qu'il faudrait pour tout rétablir avec la liberté.

Je ne savais pas, moi, quel était cet homme; je ne savais pas que c'était le plus grand esprit de notre temps, le plus ferme, le plus juste. Je ne savais pas que depuis sa jeunesse il avait travaillé, toujours travaillé, pour grandir et honorer sa patrie, et qu'on parlait dans tout l'univers d'Arago, comme d'un des plus grands génies de l'Europe. Non, je ne pouvais pas me figurer le quart de ces choses ! Pourtant de voir là ce vieillard tellement pensif et la figure si noble, j'avais le plus grand respect; des idées de grandeur, de force, de bonté, de justice me passaient par la tête; et depuis que j'ai su quel génie était là devant moi dans cette nuit brumeuse, au milieu de ces événements extraordinaires dont les siècles parleront, depuis, je l'ai toujours comme peint devant les yeux, sur le fond noir des pavés entassés, près de la lanterne qui tourbillonne.

Enfin on accourait du corps de garde, et l'élève de l'École polytechnique me dit à l'oreille :

« Liberté, ordre public ! »

Je répondis :

« Passez ! »

Perrignon et deux autres camarades étaient aussi venus. Ils se tinrent en arrière. Arago et ses amis passèrent en silence dans la petite allée à gauche; Perrignon se retira.

Il était alors sept heures au moins. J'ai souvent entendu dire depuis qu'Arago se trouvait à l'Hôtel de ville, avec les autres membres du gouvernement provisoire; mais ce que je raconte est sûr. Arago n'est pas arrivé avant sept heures et demie à la Commune. Il faisait nuit dehors comme dans un four; il avait peut-être eu beaucoup de barricades à grimper avant d'arriver à la nôtre; il demeurait peut-être loin, je n'en sais rien; mais voilà ce que j'ai vu moi-même.

Ma faction continua jusqu'à huit heures, et je ne me rappelle rien de nouveau jusqu'au moment où l'on vint me relever.

En entrant, Perrignon me parla du gouvernement provisoire, de Lamartine, d'Arago, de Dupont de l'Eure, etc. Il me disait que la maison était détruite, qu'il ne restait que trois ou quatre vieux pans de murs de 92, qu'aucun incendie ne peut entamer; que les pierres et le mortier ne manquaient pas non plus, mais que, si l'on changeait d'architecte, que si l'un voulait une caserne, l'autre une église, l'autre un phalanstère, on ne viendrait à bout de rien.

Moi, la fatigue m'accablait, je dormais aux trois quarts, et pourtant je me souviens que sa grande crainte était de voir arriver les individus contraires au bon sens, les communistes, les cabétiens, et tous ceux que nous avons vus depuis faire si bien la besogne de nos ennemis.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Entre quatre et cinq heures, il fallut encore monter une garde. Alors le petit jour était arrivé, le danger passé; chacun se retira. Je montai dans ma chambre et je dormis jusque onze heures d'un trait.

XXX

C'est le 25 février qu'il aurait fallu voir le mouvement de Paris au milieu des barricades! cette masse de gens qui sortaient en quelque sorte de dessous terre, en criant « Victoire! » le tambour qui battait le rappel; les braves qui donnaient aux citoyens l'ordre de se mettre en rang; les boutiques des marchands de vin, ouvertes au large, où l'on buvait à la santé de la république; les trois ou quatre listes du gouvernement provisoire affichées aux coins des rues : celle de la Chambre des députés, celle de la Commune, celle de la préfecture de police.

Emmanuel, Perrignon, Valsy et moi, nous étions convenus de nous réunir à la brasserie de Strasbourg, vers dix heures; mais j'avais dormi si longtemps que je n'espérais plus les trouver, et sur mon chemin j'entendais déjà crier :

« Méfiez-vous! ne laissez pas démolir vos barricades... La place du peuple est dans les barricades... Réunissez-vous sur la place de Grève... Observez bien la Commune!... Prenez garde qu'on vous confisque votre révolution comme en 1830! »

Les tambours roulaient. Des individus qu'on ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam levaient le sabre en criant :

« Rangez-vous! »

Quelques-uns, avec des fusils, les écoutaient; ils partaient par escouades de quatre, six, dix, l'arme au bras; pendant que l'autre, le chef, se dandinait devant et se retournait pour voir si ses troupes marchaient en bon ordre.

Le principal était d'avoir un tambour; quand le tambour battait, on emboîtait le pas.

Malheureusement, tous ne voulaient pas se ranger; car, en arrivant à la brasserie de Strasbourg, je vis une confusion auprès de laquelle celle de l'Hôtel de ville, que j'avais vue la veille, n'était encore rien. Tout grouillait, tout parlait, tout criait. Sur chaque table, trois ou quatre orateurs, comme on les appelait, faisaient des discours. Quand on écoutait à droite, on entendait parler de clubs; à gauche, de Vincennes; devant, de phalanstère; derrière, de garanties, de drapeau rouge, de droit au travail; enfin de tout.

C'était tellement nouveau, tellement extraordinaire, que, s'ils avaient parlé chacun à leur tour, on se serait assis par curiosité pour les entendre. Mais ils parlaient tous ensemble sans s'arrêter.

Chacun d'eux avait aussi trois ou quatre camarades qui lui prêtaient attention, et quand il en arrivait de nouveaux, ces trois ou quatre voulaient les faire écouter, en disant : « Écoutez, c'est un tel! » qu'on ne connaissait pas.

Je me souviens que, en regardant au fond de la salle pour tâcher de trouver Perrignon, un de ces hommes en blouse blanche me dit :

« C'est Odénat!... le grand Odénat qui parle! Il a plus de génie que toute la Convention ensemble. »

Et que, m'étant retourné sans savoir lequel était Odénat, un autre me prit par le bras, en disant :

« Écoutez, citoyen, c'est Quilliot.... Il a plus de profondeur dans l'esprit que Saint-Just. »

J'aurais cru que ces gens se moquaient de moi, s'ils n'avaient pas été si graves. Depuis, j'ai vu qu'ils disaient tous la même chose les uns des autres, et qu'ils le croyaient. Dans leur âme et conscience, ils regardaient Arago, Lamartine, Ledru-Rollin, Marie, Crémieux comme bien au-dessous du moindre d'entre eux, et comme ayant pris leur place dans la direction du peuple. Ils le croyaient, s'étant répété cela entre eux pendant des années; mais ils n'étaient pas méchants, ils ne demandaient aux gens que d'avoir la même idée qu'eux sur leur propre compte.

Je regardais donc tout étonné, quand Emmanuel, Perrignon et Valsy, qui m'avaient attendu, sortirent de la brasserie, et nous descendîmes ensemble au *caboulot*. Perrignon marchait devant, sa grosse tête penchée d'un air triste. Tout à coup il nous dit :

« Mes enfants, ce n'est pas une plaisanterie; ce que je craignais arrive, ces saint-simoniens, ces cabétiens, ces fouriéristes, ces communistes de toute sorte se contentent maintenant de parler, ils veulent nous gagner par la douceur; mais comme ils ne peuvent pas tous avoir raison, nous serons forcés de choisir entre eux, et les autres nous tomberont dessus. Ou bien nous les adopterons tous, et nous aurons quinze ou vingt gouvernements qui se feront la guerre; ou bien la nation soutiendra le gouvernement provisoire, et tous seront nos ennemis, des ennemis terribles, parce qu'ils croient avoir rai-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Alors j'armai mon fusil en criant : — Qui vive! (Page 110.)

son. Aujourd'hui, tout se passe encore en douceur; ils sont contents de pouvoir parler; mais demain ils deviendront aigres, et leur aigreur augmentera de jour en jour jusqu'à la bataille. J'ai vu cela! Appuyons-nous au gouvernement, soutenons-le, c'est notre seule ressource. »

Voilà ce qu'il nous dit. Et ce jour-là nous mangeâmes encore au *caboulot* comme à l'ordinaire; puis je rentrai rue des Mathurins-Saint-Jacques, pour écrire à ma bonne vieille mère Balais que nous avions la république.

Le lendemain, entre deux et trois heures de l'après-midi, voyant la foule se porter sur les quais, sans savoir ce que cela signifiait, je pris mon fusil pour descendre jusqu'au pont d'Arcole. *La foule augmentait de minute en minute*, et, sur la place Notre-Dame, on avait déjà de la peine à passer. J'arrivai pourtant en face de la Commune vers trois heures, et là je montai sur un tas de pierres pour découvrir d'où venait un pareil rassemblement. On n'a jamais vu tant de têtes, tant de baïonnettes, d'étendards pêle-mêle, tant de femmes et d'enfants, de vieux et de vieilles. C'était incroyable !

Quelques figures se montraient de temps en temps derrière les hautes fenêtres de l'Hôtel de ville, et tout de suite des rumeurs immenses s'élevaient et se prolongeaient avec des frémissements sourds, des trépignements et des cris jusqu'au quai des Ormes, et du côté du Louvre, plus loin que le Pont-Neuf. Dieu *sait combien de milliers d'âmes attendaient là*

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ces choses se passaient le 25 ou le 26 février 1848. (Page 111.)

quelque chose d'extraordinaire. — Excepté le chant de *la Marseillaise*, qui s'élevait tantôt à droite, tantôt à gauche, tout semblait calme. Seulement comme l'air était humide et que les femmes ne pouvaient plus s'en aller, on les entendait se plaindre et demander à partir ; mais on ne bougeait pas, on aurait craint de perdre de vue la mairie un instant.

Après mon arrivée, cela dura plus d'une demi-heure.

Tout à coup un grand murmure s'étendit sur la place; ceux qui chantaient se turent. Je m'étais assis; je me redressai bien vite, et du premier coup d'œil, par-dessus cette foule innombrable, ces milliers de casquettes, de chapeaux, de bonnets, d'étendards, je vis quelques hommes, l'écharpe tricolore autour des reins, la tête nue, qui descendaient le grand escalier de l'Hôtel de ville. On entendait murmurer tout bas : « Lamartine, Dupont de l'Eure, Louis Blanc, » etc. C'est là que j'ai vu pour la première fois notre gouvernement provisoire : Dupont de l'Eure, tout blanc et comme affaissé; on le soutenait par les bras. La vue de ce pauvre vieillard, venu dans l'intérêt du peuple, vous remuait le cœur. Les autres paraissaient encore jeunes auprès de lui.

Tous descendirent cet escalier sombre, jusque devant une espèce d'estrade, dont Lamartine monta les marches. Il était grand, droit, sa tête grisonnait, l'écharpe tricolore couvrait sa grande taille maigre. Il tenait à la main un papier qu'il avait l'air de lire, mais il ne lisait pas et parlait d'abondance; et, malgré le grand

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

murmure de la place, je l'entendais comme si j'avais été près de lui.

« Citoyens, dit-il, le gouvernement provisoire de la République vous annonce de bonnes nouvelles. La royauté est abolie, la république proclamée. Le peuple exercera ses droits politiques. Des ateliers nationaux sont ouverts pour les ouvriers sans salaire. L'armée se réorganise. La garde nationale s'unit indissolublement avec le peuple, pour fonder l'ordre de la même main qui vient de conquérir la liberté. Enfin, messieurs, le gouvernement provisoire a voulu vous apporter lui-même, le dernier décret qu'il vient de délibérer et de signer dans cette séance mémorable : l'abolition de la peine de mort en matière politique..... C'est le plus beau décret, messieurs, qui soit jamais sorti de la bouche d'un peuple le lendemain de sa victoire. C'est le caractère de la nation française, qui s'échappe en un cri spontané de l'âme de son gouvernement. Nous vous l'apportons. Il n'y a pas de plus grand hommage au peuple, que le spectacle de sa propre magnanimité ! »

La voix de Lamartine était très-forte, grave et belle. Elle s'étendait sur la place, aussi loin que la voix d'un homme peut aller. Quand il eut fini, des milliers de cris : « Vive la République ! Vive Lamartine ! Vive le gouvernement provisoire ! » s'élevèrent jusqu'au ciel, en se prolongeant le long des quais, sur la place et dans les rues comme un roulement de tonnerre.

On n'aurait jamais cru que la République pouvait tomber; on l'aurait crue forte, éternelle comme la justice. Dieu ne l'a pas voulu ! Peut-être aussi n'étions-nous pas encore dignes de l'avoir !

Ces choses se passaient le 25 ou le 26 février 1848, je ne sais plus au juste; mais je les ai vues.

Et maintenant il faut que je vous raconte la bataille de juin, mille fois plus terrible que celle de Waterloo, puisque les Français combattaient entre eux, et que la victoire des uns ou des autres devait couvrir la patrie de deuil.

Je garde cette histoire épouvantable pour une autre fois, afin que chacun ait le temps de réfléchir à ce que j'ai dit, et que je puisse moi-même rassembler mes souvenirs.

FIN DE L'HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

LES BOHÉMIENS SOUS LA RÉVOLUTION

« Puisque tu veux savoir pourquoi nous avons quitté la France, me dit le vieux bohémien Bockes*, rappelle-toi d'abord la grande caverne du Harberg. Elle est à mi-côte, sous une roche couverte de bruyères, où passe le sentier de Dagsbourg. On l'appelle maintenant le Trou-de-l'Ermite, parce qu'un vieil ermite y demeure. Mais bien des années avant, quand les seigneurs avaient encore des châteaux en Alsace et dans les Vosges, nos gens vivaient dans ce trou de père en fils. Personne ne venait nous troubler; au contraire, on nous faisait du bien; nos femmes et nos filles allaient dire la bonne aventure jusqu'au fond de la Lorraine, nos hommes jouaient de la musique; les tout vieux et les toutes vieilles restaient seuls au Harberg, couchés sur des tas de feuilles avec les petits enfants.

« Je te dis, Christian, que nous étions une fourmilière, on ne pouvait pas nous compter. Souvent il rentrait trois et quatre troupes par jour; le pain, le vin, le lard, le fromage ne manquaient pas; tout venait en abondance.

« Au fond de ce creux, nous avions aussi le grand-père Daniel, blanc comme une chouette qui perd son duvet à force de vieillesse, et tout à fait aveugle. On ne pouvait le réveiller qu'en lui mettant un bon morceau sous le nez; alors il soupirait, et se redressait un peu le dos contre la roche. — Deux autres vieilles ratatinées et chauves lui tenaient compagie.

« C'est là, parmi des centaines d'autres,

* Bacchus.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que je suis venu au monde, au moins je le pense. Il est bien possible que ce soit sur un sentier d'Alsace ou des Vosges; mais ce qui me revient d'abord, c'est notre caverne, nos gens qui rentraient par bandes avec leurs cors, leurs trompettes et leurs cymbales.

« Une chose qui me fait encore plus de plaisir quand j'y pense, ce sont mes premiers voyages sur le dos de ma mère. Elle était jeune, toute brune, et bien contente de m'avoir. Elle me portait dans un vieux châle garni de franges, lié sur son épaule, et je passais la tête dans un pli, pour regarder les environs. — Un grand noir, qui jouait du trombone, nous suivait, et me clignait des yeux en riant de bonne humeur. C'était mon père!

« Nous montions et nous descendions. Je regardais défiler les arbres, les rochers, les vallons, les ruisseaux où ma mère entrait jusqu'aux genoux, les fermes, les moulins et les scieries. Nous allions toujours, et le soir nous faisions du feu sous une roche, au coin d'un bois. On suspendait la marmite, d'autres troupes arrivaient, chacun apportait quelque chose à frire. On s'allongeait les jambes, on allumait sa pipe on riait, les garçons et les filles dansaient. Quelle vie! Dans cent ans je verrais la flamme rouge qui monte dans les genêts, les grosses branches qui s'étendent dans l'air,—les étoiles au-dessus; j'entendrais le vent qui passe dans les feuilles, le moulin qui marche toujours, et les hautes grives se répondre d'un bout de la forêt à l'autre.

« Vous autres, vous ne connaissez pas ces choses! Vous aimez un bon feu l'hiver, en racontant vos histoires à la veillée, avec des pommes de terre et des navets dans votre cave. Qu'est-ce que cela, Christian, auprès de notre marmite qui fume dans les bois, quand la lune monte lentement au-dessus des sapinières, quand le feu s'endort et que le sommeil arrive?

« Moi, pendant des heures, j'aurais pu regarder la lune.

« Et le lendemain, au petit jour, quand le coq de la ferme voisine nous éveillait, que la rosée tombait doucement et qu'on se secouait...

« Ah! gueux de coq, nous ne t'avons pas attrapé; mais gare... ton tour viendra!

« Si les chrétiens connaissaient cette vie, ils n'en voudraient pas d'autre.

« Malheureusement, les meilleures choses ne peuvent pas durer. Quelques mois plus tard, au lieu d'être bien à l'aise sur le dos de ma mère, je galopais derrière elle, les pieds nus, et j'en regardais un autre plus petit, crépu comme moi, les lèvres grosses et le nez un peu camard, qui se dorlotait dans mon bon sac, sans s'inquiéter de rien. C'est à lui que le grand noir souriait, et c'est lui que ma mère couvrait bien le soir, en me disant seulement: — « Approche-toi du feu. »

« Je grelottais, et je pensais en regardant l'autre: —« Que la peste t'étouffe! sans toi, je serais encore dans le sac et j'attraperais les bons morceaux. — Je ne le trouvais pas aussi beau que moi. Je ne comprenais pas pourquoi ce gueux avait pris ma place, et je ne pouvais pas le sentir.

« Mais le pire, c'est qu'il fallut bientôt gagner sa vie.

« Tu sauras, Christian, que nous avions chez nous des danseurs de corde, des musiciens et des diseuses de bonne aventure. — Le grand noir essaya d'abord de me faire danser sur la corde, mais la tête me tournait, je croyais toujours tomber, et je m'accrochais avec les mains malgré moi; enfin ce n'était pas mon idée.

« Alors un vieux qui s'appelait Horni m'adopta pour jouer de la trompette, et tout de suite j'attrapai l'embouchure. Après la trompette, j'appris le cor, après le cor, le trombone. Dans toute notre troupe, on n'avait jamais eu de meilleur trombone que moi. Pendant que les autres risquaient de se casser le cou en dansant sur la corde, je soufflais avec un grand courage; et j'allais aussi faire les publications, je battais de la caisse comme un tambour-maître.

« Nous revenions toujours au Harberg, et j'avais déjà cinq ou six petits frères et sœurs, lorsqu'arriva le commencement de la guerre entre tout le monde. Cela commença du côté de Sarrebourg, où les gens se mirent à tomber sur les juifs; on leur cassait les vitres, on jetait les plumes de leurs lits par les fenêtres, de sorte que vous marchiez dans ces plumes jusqu'aux genoux. Les gens chantaient: « *Ça ira!* Tout était en l'air, et je me rappelle que nous avions été forcés de nous sauver de Lixheim, où l'on brûlait les papiers de la mairie devant l'église.

« Le vieux Horni disait que le monde devenait fou. Nous courions à travers les bois, parce que le tocsin sonnait à Mittelbronn, à Lutzelbourg, au Dagsberg; tous les paysans, hommes, femmes, enfants, s'avançaient hors des villages avec leurs fourches, leurs haches et leur pioches en chantant:—« Ça va! ça ira!...» « Plusieurs tiraient des coups de fusil.

« Comme nous arrivions à la nuit sur le plateau de Hâselbourg, Horni s'arrêta, car il ne pouvait plus courir; il étendit la main du côté de l'Alsace, et tout le long des montagnes, au-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dessus des bois, je vis les châteaux et les couvents brûler jusqu'aux frontières de la Suisse. La fumée rouge montait dans le ciel! —Nous tremblions comme des malheureux.

« En arrivant vers une heure du matin à la caverne du Harberg, aucun bruit ne s'entendait; nous croyions que tous nos gens venaient d'être exterminés. Par bonheur, ce n'était rien; notre monde restait assis dans l'ombre sans oser allumer du feu; et toute cette nuit, les troupes arrivaient de Lorraine et d'Alsace, disant: — Tel château brûle! Telle église est en feu! Dans tel endroit on veut pendre le curé!... Dans tel autre on chasse les moines!.. Les seigneurs se sauvent!.. Le régiment d'Auvergne, qui est à Phalsbourg, a cassé tout ses officiers nobles; il a nommé des caporaux et des sergents à leur place, etc., etc.

« Cette extermination dura plusieurs années. Les paysans étaient las des couvents et des châteaux ; ils voulaient cultiver la terre pour leur propre compte.

« Nous autres, à la fin, nous avions repris courage, et nous recommencions nos tournées. Tout était changé, les gens avaient des cocardes à leurs bonnets, ils se mettaient tous à prêcher et s'appelaient citoyens entre eux; les semaines avaient dix jours, et le dimanche s'appelait *décadi*, mais cela nous était bien égal et même nous vivions de mieux en mieux, parce que les citoyens laissaient leurs portes ouvertes, en criant que c'était le règne de la vertu.

« Pas un seul d'entre nous n'avait de défiance, lorsqu'un matin, au commencement des foires d'automne, au petit jour, et comme les bandes allaient se mettre en route, la vieille Ouldine vit une quinzaine de gendarmes à l'entrée de la caverne, et derrière eux une ligne de baïonnettes. Aussitôt elle rentra, les mains en l'air, et chacun allait voir. Des paysans arrivaient aussi plus loin avec une longe file de charrettes pour nous emmener. Tu penses, Christian, quels cris les femmes poussaient; mais les hommes ne disaient rien. C'était le temps où l'on coupait le cou des gens par douzaines, et nous croyions tous qu'on allait nous conduire à Sarrebourg pour avoir le cou coupé.

« Malgré nos cris, on nous fit sortir deux à deux. Le brigadier disait : « Ça ne finira donc jamais! »

« Nous étions près de deux cents. — Les femmes et les petits enfants montaient sur les charrettes. Les hommes et les garçons marchaient derrière, entre deux files de soldats.

« Lorsqu'on fit sortir le vieux Daniel et la vieille Margareth, à peine étaient-ils dehors, au grand air, qu'ils moururent tout de suite. On les mit tout de même sur une charrette. Horni, Kleinmichel et moi, nous suivions en pleurant. Toutes nos femmes étaient comme mortes de frayeur. On ne voulait pourtant pas nous faire de mal, on voulait seulement nous forcer d'avoir des noms de famille, pour nous reconnaître à la conscription.

« Tous les gens des villages où nous passions venaient nous voir et nous appelaient aristocrates.—Une fois à Sarrebourg devant la mairie, au milieu des soldats, on nous fit monter, l'un après l'autre, prendre des noms, qu'on écrivait sur un gros livre.

« Le père Grébus eut de l'ouvrage avec nous jusqu'au soir. — On nous forçait aussi de choisir un logement ailleurs qu'au Harberg.

« C'est depuis ce temps que je me suis appelé Bockes. J'étais alors un grand et beau garçon de vingt ans, tout droit, avec une belle chevelure frisée. « Toi, me dit le maire en me regardant, tu ressembles au dieu du bon vin; tu t'appelleras Bockes ! »

« Il dit au vieux Horni qu'il s'appellerait Silénas, à cause de son gros ventre, et tout le monde riait. — On nous relâcha les uns après les autres.

« Horni, Kleinmichel et moi, nous restions ensemble dans une chambre au Bigelberg; nous courions toujours les foires, mais, depuis que nous avions des noms et qu'on nous appelait citoyens, la joie s'en était allée.

« Aussi, lorsqu'un peu plus tard on voulut nous forcer de prendre des métiers et de travailler comme tout le monde, Silénas me dit :

« Écoute, Bockes, tout cela m'ennuie. Quand j'ai vu les Français brûler les couvents et les châteaux, j'étais content; je pensais: — Ils veulent se faire bohémiens ! — Mais à présent je vois bien qu'ils sont fous. J'aimerais mieux être mort que de cultiver la terre comme un gorgio*. Allons nous-en ! »

« Et le même jour nous partîmes pour la Forêt-Noire.

« Voilà cinquante ans que nous roulons dans ce pays, Kleinmichel et moi. Les Allemands nous laissent bien tranquilles! Pourvu qu'on leur joue des valses et des *hopser* pendant qu'il boivent des chopes, ils sont heureux et ne demandent pas autre chose. — C'est un bon peuple ! »

* Chrétien.

FIN.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LA GUERRE

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

Au voleur ! au voleur ! (Page 1)

PREMIÈRE SÉRIE — SOUWOROW L'INVINCIBLE

PREMIER TABLEAU

LE DÉPART DE SOUWOROW

La grande place d'Alexandrie. A gauche, la boutique du fripier Zampieri, encombrée de manteaux, de chaussures, de vêtements. A droite, un café. Au fond, la cathédrale Saint-Laurent. Les fenêtres, les balcons autour de la place regorgent de monde. La foule encombre les marches et les porches de la cathédrale, où se chante le *Te Deum*. L'orgue, par instants, se fait entendre au-dessus des voix innombrables. Les banderoles, les drapeaux, les bannières aux couleurs de la Russie, flottent partout. Un régiment de cosaques traverse la place; le fripier Zampieri et sa fille Marietta déploient des vêtements à l'étalage.

SCÈNE PREMIÈRE

ZAMPIERI, MARIETTA, SOLDATS RUSSES, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE, puis JONAS.

VOIX NOMBREUSES.

Vivent les Russes! Vivent les libérateurs *de l'Italie! Vivent les soldats de Souworow!*

(Grandes acclamations qui se prolongent dans les rues voisines. Jonas paraît à droite.)

ZAMPIERI, apercevant un cosaque qui cherche à décrocher une paire de bottes avec sa lance.

Au voleur! au voleur! (Il sort en courant.)

LE COSAQUE.

Hourra! (Il pique des deux et disparaît à gauche.)

JONAS, s'approchant de l'échoppe.

Hé! maître Zampieri, encore un peu... (Il montre la paire de bottes en souriant. Zampieri se retourne.)

ZAMPIERI.

C'est vous, Jonas! (S'adressant à sa fille). Marietta, rentre bien vite les marchandises de l'étalage.. Dépêche-toi.

MARIETTA.

Oui, mon père.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ZAMPIERI, s'approchant de Jonas.

Nos bons amis les cosaques ont des lances si longues, et des baïonnettes si pointues, qu'elles accrochent toujours quelque chose en passant.

JONAS, riant de bon cœur.

Ne dites pas à des Italiens qu'ils mentent... Ne dites pas à des Russes qu'ils volent!...

ZAMPIERI.

Et qu'est-ce qu'il ne faut pas vous dire, à vous?

JONAS.

Dites ce que vous voudrez, je ne vous croirai pas.

ZAMPIERI, souriant.

Jonas, vous êtes un honnête homme.

JONAS, regardant à droite et à gauche d'un air comique.

Je n'ai pas de témoins, Zampieri, vous l'auriez payé cher.

(Tous deux rient et se serrent la main.)

ZAMPIERI, montrant les troupes qui défilent.

Eh bien! ils partent... Ils quittent décidément l'Italie.

JONAS.

Oui, Souworow ne pouvait plus s'entendre avec les généraux autrichiens, ça menaçait de prendre une mauvaise tournure; il va rejoindre le corps d'armée russe qui est en Suisse.

ZAMPIERI.

Ma foi, Jonas, je ne suis pas fâché de les voir partir. Ces Russes sont les plus grands voleurs de la terre.

JONAS, avec ironie.

A quoi pensez-vous, maître Zampieri! Parler ainsi des sauveurs de la foi, des restaurateurs de l'ordre, des vainqueurs de Cassano, de la Trebia, de Novi, des libérateurs de l'Italie...

ZAMPIERI, s'emportant.

Eh! tous ces libérateurs ne pensent qu'à nous dépouiller!...

JONAS, avec vivacité.

Prenez garde... on pourrait vous entendre. (Il indique du regard des soldats de police, qui font circuler la foule. Zampieri se calme subitement. Jonas l'attire sur le devant de la scène.) Je viens vous proposer une affaire, Zampieri.

ZAMPIERI.

Quoi?

JONAS.

Deux cent cinquante habits russes, cent paires de souliers, des pantalons, des épaulettes, des pompons.

ZAMPIERI.

De l'hôpital Saint-Laurent?

JONAS.

Non, tout arrive de Novi, c'est marqué à la baïonnette.

ZAMPIERI.

Et le prix?

JONAS.

Deux cent vingt ducats en bloc.

ZAMPIERI.

Écoutez, Jonas, apportez-moi cela dans mon magasin... Je ne peux rien dire avant d'avoir vu la marchandise.

JONAS.

Quand?

ZAMPIERI.

Quand l'arrière-garde de Souworow aura quitté Alexandrie. Je connais l'intendance russe, elle reprend volontiers ce qu'elle a vendu, pour le vendre une seconde fois.

(Grand tumulte au fond; quelques officiers russes passent au galop.)

VOIX NOMBREUSES.

Vivent les Russes! Vivent les sauveurs de l'Italie!...

(Acclamations.)

ZAMPIERI.

Quels braillards!

JONAS.

Bah! laissez-les faire; ils criaient aussi fort au passage de Bonaparte... Si les Français reviennent...

L'ESPION OGISKI

déguisé en crieur public, traversant la place, un paquet de brochures sous le bras.

Histoire d'Alexandre-Basilowitche Souworow, vainqueur de Kinburn, de Foxhani, du Rymnik, d'Ismaïl, de Praga. Histoire de Souworow, fameux généralissime du tzar Paul. Histoire du vainqueur de Cassano, de la Trebia, de Novi. Histoire de Souworow l'invincible!

(Il disparaît à gauche, en recommençant : — Histoire, etc.)

PLUSIEURS VOIX, dans la rue à gauche.

Par ici! hé! par ici!

(En ce moment Zampieri aperçoit des enfants, qui grimpent aux piliers de son échoppe.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, puis un DOMESTIQUE

ZAMPIERI, criant.

Descendrez-vous, canailles! Descendrez-vous!

(Les enfants se laissent glisser et se sauvent.)

JONAS.

Quelle race!

LE DOMESTIQUE, arrivant tout essoufflé.

Le signor Zampieri?

ZAMPIERI, arrivant derrière.

Me voilà.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE DOMESTIQUE.

Signor Zampieri, la signora Isabella vous demande de lui faire la grâce...

ZAMPIERI, encore fâché.

Je sais... je sais... la signora veut voir passer le feld-maréchal Souworow, avec son petit casque et son grand sabre... Il lui faudrait une fenêtre sur la place... Toutes mes fenêtres sont louées.

LE DOMESTIQUE.

Pour la signora...

ZAMPIERI.

Pour la signora Isabella, j'entends bien. Toutes mes fenêtres sont louées, il fallait venir hier.

LE DOMESTIQUE, d'un accent pathétique.

Ah! signor Zampieri, vous êtes cruel.

ZAMPIERI, avec emportement.

Hé! je ne puis pas trouver de fenêtres dans ma maison, quand il n'y en a plus.

LE DOMESTIQUE.

Oh! signor Zampieri, pour la signora!

ZAMPIERI, se fâchant.

Allez au diable! Pour la signora!... pour la signora!

MARIETTA, arrangeant des vêtements à l'étalage.

Allez chez l'épicier du coin, tenez là... il en a,lui.. mais dépêchez-vous, le *Te Deum* va finir.

LE DOMESTIQUE, s'en allant.

La sainte Madone vous entende! signora Marietta.

ZAMPIERI, à Jonas.

Quel ennui... Des fenêtres... des fenêtres, pour voir passer ce vieux barbare!...

JONAS, regardant les balcons.

Je voudrais bien en avoir quelques-unes à louer, cela ne m'ennuierait pas du tout, au contraire.

(Un général russe et un vieillard en costume d'émigré paraissent à droite.)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LE GÉNÉRAL RUSSE
LE VIEILLARD

LE VIEILLARD.

Ainsi, général, c'est une chose positive : je puis en informer le Comité royaliste?

LE GÉNÉRAL.

Oui, monsieur le comte. Nous sommes aujourd'hui le 10 septembre. Le 16 et le 17 l'armée se concentrera à Bellinzona. Le 19 nous attaquerons le Saint-Gothard; le 20 et le 21 nous pousserons l'ennemi dans la vallée de la Reuss; le 22 nous serons maîtres d'Altorf, où Linken et Jellachich doivent nous attendre; le 24 nous battrons Masséna, et six semaines après nous entrerons à Paris.

LE COMTE.

Dieu vous entende, général.

LE GÉNÉRAL.

Il n'y a pas le moindre doute à concevoir. Tout a été prévu par le feld-maréchal; les ordres les plus précis ont été expédiés au général Korsakow d'attaquer Masséna de front le 24, pendant que nous le prendrons à revers....

LE COMTE.

Je vous crois, général... J'ai la confiance la plus absolue dans le génie de l'illustre feld-maréchal Souworow... mais cette marche de toute une armée, — qui traîne des canons et des bagages,—à travers les plus hautes montagnes de l'Europe, où l'ennemi s'est fortifié depuis deux mois, me paraît tellement extraordinaire...

LE GÉNÉRAL, souriant et lui posant la main sur le bras.

Nous connaissons exactement la force et les positions de l'ennemi. L'officier qui a porté à Korsakow les ordres du feld-maréchal a traversé, en revenant, la vallée de la Reuss et le massif du Saint-Gothard. Il a tout vu!... Quant aux bagages, à la grosse artillerie, ils fileront, sur les Grisons, par Chiavenna. Nous ne prendrons avec nous que les pièces de montagne, transportables à dos de mulet. — Je vous le répète, monsieur le comte, vous pouvez écrire au Comité royaliste de se tenir prêt à nous appuyer vigoureusement... Qu'il envoie des agents en Alsace et en Lorraine... Qu'il prépare un mouvement à Paris.

LE COMTE.

Général, les royalistes sont prêts; ils n'attendent que l'entrée du feld-maréchal Souworow en France, pour courir aux armes et proclamer Sa Majesté Louis XVIII. Nos agents remplissent les administrations; nous avons des intelligences dans les ministères et dans le Directoire : si l'armée de Masséna manque de vêtements et de vivres, si elle meurt littéralement de faim au milieu des neiges de la Suisse, c'est au Comité royaliste qu'en revient l'honneur. Du reste, la France est lasse de ce ridicule système de liberté et d'égalité.

LE GÉNÉRAL.

En ce cas, tout ira plus vite encore que nous ne l'espérions. (Tendant la main au comte.) Au revoir donc, monsieur le comte; à bientôt.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE COMTE, lui serrant la main.

Au revoir, général.

(Le général s'éloigne.)

LE GÉNÉRAL, se retournant au moment de sortir, et criant.

A Paris... dans six semaines...

LE COMTE.

A Paris !...

(Le général fait de la main un geste d'adieu et sort par la gauche ; le comte se perd dans la foule. Jonas et Zampieri ont entendu les dernières paroles du vieillard et du général.)

SCÈNE IV

JONAS, ZAMPIERI, MARIETTA

JONAS.

Il paraît qu'ils marchent sur Paris.

ZAMPIERI.

Oui, depuis qu'ils ont gagné deux ou trois batailles, ces Russes ne doutent plus de rien.

MARIETTA.

C'est bien loin, Paris?

ZAMPIERI.

Derrière les Alpes... A deux cents lieues plus loin que la Suisse.

MARIETTA.

Pauvres gens !

ZAMPIERI.

Je te conseille de les plaindre ; ils n'avaient qu'à rester chez eux.

(Rumeurs au fond, cris : — Voici les grenadiers !)

VOIX NOMBREUSES.

Vivent les grenadiers de Rymnik !... Vivent les vainqueurs de la Trebia !...

(On voit défiler une colonne de grenadiers.)

CRIS A GAUCHE, dans la rue.

Halte !... Arrêtez !...

ZAMPIERI.

Qu'est-ce que c'est?

JONAS, faisant quelques pas dehors, puis rentrant.

Un encombrement dans la rue des Foins.

ZAMPIERI.

Comment passer avec des bagages dans une rue pareille? un véritable boyau!

JONAS.

Ça les regarde; ils en verront bien d'autres en Suisse, sans parler des coups de canon.

(On voit paraître à droite une charrette. Sur la charrette est assise contre une tonne, des sacs et un chaudron, une vieille femme, toute grise et toute ridée ; c'est Hattouine la cantinière. Une jeune fille, Ivanowna, tient le cheval par la bride. Tout le monde regarde.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, HATTOUINE, IVANOWNA

HATTOUINE, criant avec colère.

Hue ! .. hue donc !...

IVANOWNA.

Attendez, mère Hattouine, la rue est fermée là-bas.

HATTOUINE, criant.

Qu'on démolisse la rue !... qu'on démolisse la rue ! Les grenadiers de Rymnik ne doivent jamais être arrêtés... Hue ! hue !...

ZAMPIERI.

Oh ! la vieille sorcière !... vous l'entendez ?

JONAS, riant.

C'est la plus vieille cantinière de l'armée russe, maître Zampieri. L'autre jour, à la caserne Saint-Joseph, je me suis laissé dire qu'elle a fait toutes les guerres depuis soixante ans, en Prusse, en Turquie, en Crimée, en Pologne, et que Souworow l'aime comme ses yeux.

ZAMPIERI.

S'il aimait la petite, à la bonne heure, je comprendrais ça. C'est la fille de cette vieille?

JONAS.

Non, c'est une Polonaise. La mère Hattouine l'a adoptée au pillage de je ne sais quelle ville. Voilà du moins ce que m'a raconté le chirurgien des grenadiers de Rymnik.

ZAMPIERI.

La jolie créature !

(L'encombrement augmente. Ivanowna tire le cheval par la bride hors de la foule, du côté de l'échoppe de Zampieri. Au même instant, un jeune officier russe, à cheval, fend la presse et s'arrête près de la charrette.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, IVANOWITCHE

IVANOWITCHE.

Hé ! vous voilà... je vous cherche depuis une heure.

HATTOUINE.

Est-ce que tu n'es pas à l'avant-garde ?

IVANOWITCHE.

Oui, et c'est justement pour cela que je voulais vous voir. Qui sait si je vous rencontrerai d'ici quinze jours.

HATTOUINE.

Ce n'est pas pour moi que tu viens?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IVANOWITCHE, tendant la main à Ivanowna.

Non ! pas tout à fait, *matouchka* *.

HATTOUINE.

Oh ! le gueux, il ose encore le dire ! —Allons, embrasse-la, va... il n'y a pas de mal.

IVANOWITCHE, tenant toujours la main de la jeune fille.

Veux-tu, Ivanowna ?

IVANOWNA.

Oh ! oui !...

(Elle met le pied sur la botte d'Ivanowitche ; il l'attire à lui et l'embrasse.)

HATTOUINE, riant.

Ah ! ah ! ah !

IVANOWITCHE, riant aussi.

Maintenant je suis content... je puis m'en aller. Rien ne vous manque pour la route, Ivanowna.

IVANOWNA.

Non, rien, Ivanowitche.

HATTOUINE.

J'ai ma tonne pleine d'eau-de-vie, mon sac rempli de farine, et mon chaudron plein de lard. Qu'est-ce qu'il nous faut de plus ?

IVANOWITCHE.

Oui, *matouchka*, tout ira bien, nous arriverons à Paris, et là-bas, nous ferons le mariage.

HATTOUINE.

Quand tu seras capitaine, Ivanowitche, rappelle-toi ce que je t'ai dit : pas avant !

IVANOWITCHE.

Oh ! soyez tranquille, je serai capitaine !... Nous allons avoir des batailles en Suisse. (Il tient toujours la main d'Ivanowna.) N'est-ce pas, Ivanowna, le pope de Paris nous mariera ?

IVANOWNA.

Si la mère Hattouine le veut... moi, je serai bien contente.

HATTOUINE.

Quand il sera capitaine ! Je vous donnerai mes âmes en Esthonie ; vous aurez cinquante âmes qui travailleront pour vous. Mais je veux qu'il soit capitaine.

IVANOWITCHE.

Hé ! si je ne le suis pas bientôt, ce ne sera pas ma faute. (On entend la voix d'Ogiski à gauche.)

OGISKI.

Histoire de Souworow !... Qu'est-ce qui demande l'histoire d'Alexandre - Basilowitche Souworow, généralissime des armées du tzar Paul ; vainqueur de Cassano, de la Trebia, de Novi ! Qu'est-ce qui veut l'histoire de Souworow l'invincible ?...

IVANOWITCHE, regardant par-dessus la foule, et levant la main.

Hé ! par ici... par ici... l'histoire de Souworow.

* Mère.

OGISKI, fendant la presse.

On demande l'histoire de Souworow ?

IVANOWITCHE.

Oui, par ici.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, OGISKI

OGISKI, présentant la feuille à Ivanowitche.

Voici, capitaine, l'histoire de l'illustre feld-maréchal.

HATTOUINE, riant.

Il t'appelle capitaine, Ivanowitche, ça vaut deux *kopecks* de plus.

IVANOWITCHE.

Et je veux qu'il les ait. Tiens, mon brave.

OGISKI.

Merci, commandant.

IVANOWITCHE.

Ah ! le gueux, il va m'appeler général, il faudra que je lui donne ma bourse. (Pliant la feuille. — A Ogiski.) Tu n'es cependant pas Italien ?

OGISKI.

Pardon, colonel !

IVANOWITCHE, secouant la tête.

Un Italien avec des cheveux blonds et des yeux bleus ! Regardez-moi ce gaillard-là, mère Hattouine. Vous avez vu des figures de tous les pays depuis soixante ans, est-ce qu'il n'a pas une tête de Slave ?

HATTOUINE, regardant Ogiski.

C'est pourtant vrai !

OGISKI, à Hattouine.

Votre Seigneurie me fait trop d'honneur !

IVANOWITCHE, riant.

Ah ! voilà qui tranche la question ! Du moment qu'il appelle la vieille *matouchka* : Votre Seigneurie ! — ça ne peut être qu'un Italien.

HATTOUINE, riant.

Oui... oui... c'est un véritable Italien... Ah ! le gueux... Il me fait du bon sang !...

(Ils se mettent tous à rire. Ogiski salue et sort par la droite, en criant : —Histoire de Souworow, etc. — Le défilé recommence.)

IVANOWITCHE, tendant le papier à Ivanowna.

Tiens, Ivanowna, tu liras ça à la mère Hattouine le soir, au bivouac, ça lui rappellera ses anciennes campagnes. Et maintenant, en route ! Je vous ai vues, rien ne vous manque, je pars tranquille... Allons, Ivanowna, allons, *matouchka* !...

(Il leur serre la main et part.)

IVANOWNA, criant.

Tu viendras nous voir en chemin.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IVANOWITCHE, se retournant et agitant la main.

Oui... oui... quand je pourrai... Chaque fois...

(Il disparaît à gauche.)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, moins IVANOWITCHE et OGISKI

JONAS, à Zampieri.

Un gaillard qui m'a l'air heureux!

ZAMPIERI.

Je crois bien, il a de bonnes raisons!...

JONAS, voyant les grenadiers défiler.

Voilà que tout se remet en marche, la rue des Foins est débouchée.

HATTOUINE.

Hue! hue! passe-moi la trique, Ivanowna; cette vieille bique ne va plus.

IVANOWNA.

Oh! non, nous ne sommes pas si pressés.

(La charrette sort. La foule augmente sur la place.)

JONAS, montrant les grenadiers.

De beaux hommes! ces grenadiers russes, maître Zampieri.

ZAMPIERI.

Oui, mais quand on pense que dans un mois ou deux, la moitié, peut-être les trois quarts seront exterminés...

JONAS.

Que voulez-vous? Chacun sa partie.

(Les cloches de la cathédrale s'ébranlent. Des cavaliers russes paraissent à droite, conduisant par la bride des chevaux richement caparaçonnés. Grande rumeur, cris : «Faites place!... Faites place!...» Des troupes entrent et se rangent en bataille à droite et à gauche, en faisant refluer le monde dans les rues voisines.)

ZAMPIERI.

Voici la fin du *Te Deum*.

JONAS.

Oui, il est temps que je m'en aille. On va cerner la place, pour le passage de Souworow. Ainsi, c'est entendu, maître Zampieri, j'apporterai les habits chez vous?

ZAMPIERI.

Après le départ des Russes. Quant aux pompons et aux épaulettes, vous pouvez les garder, ça ne vaut pas une bonne prise de tabac.

(Il présente sa tabatière à Jonas; tous deux prennent une prise en riant.)

JONAS.

Allons, bonjour, mademoiselle Marietta, bonjour Zampieri.

MARIETTA.

Bonjour, signor Jonas!

(Il sort par la droite. Zampieri se rapproche de sa boutique. Au même instant, les portes de la cathédrale s'ouvrent tout au large, les chants de l'église débordent sur la place. Les fenêtres, les balcons se garnissent de curieux. Des milliers de cris : «Vive Souworow!» s'élèvent. La foule se tasse. Des officiers autrichiens en petite tenue sortent du café à droite, et se rangent devant les fenêtres; d'autres paraissent au balcon. La porte de la maison attenante à celle de Zampieri s'ouvre; des voisins et des voisines en sortent. Ogiski paraît au fond, son paquet de brochures sous le bras.)

SCÈNE IX

ZAMPIERI, MARIETTA, OGISKI, OFFICIERS AUTRICHIENS, VOISINS ET VOISINES

UNE VOISINE.

Maître Zampieri, laissez-nous regarder sous votre échoppe.

ZAMPIERI.

Ne vous gênez pas, voisine, que personne ne se gêne; seulement, prenez garde qu'on n'enlève quelque chose.

LA VOISINE.

Soyez tranquille, nous veillerons.

(Les nouveaux venus se placent derrière les piliers. Silence. L'orgue se fait entendre.)

UN MAJOR AUTRICHIEN,
à un de ses camarades qui entre par la droite.

Vous n'assistez donc pas au *Te Deum* de l'illustre généralissime, capitaine Braun?

LE CAPITAINE.

Hé! que voulez-vous, mon cher commandant, les propos de l'invincible Souworow sur l'armée autrichienne sont difficiles à digérer. Depuis sa grande manœuvre de Novi...

UN OFFICIER, avec ironie.

Oh! la belle manœuvre!

LE MAJOR.

Formez trois colonnes massives; faites détruire la première, mitrailler la seconde, et la troisième entrera. Avec soixante mille hommes, vous en écraserez vingt mille. Barbare!

UN VIEIL OFFICIER.

Barbare si l'on veut, major, mais barbare de génie. Il a découvert cela, c'est quelque chose.

LE MAJOR.

C'est vrai, il a le génie de l'insolence. (s'animant.) Comment! traiter de vieux soldats, de vieux officiers, qui n'ont jamais reculé devant le devoir, qui, dans cinq campagnes, ont soutenu l'honneur de leur drapeau, contre des généraux tels que Bonaparte, Hoche, Jourdan, Moreau, les traiter de petits-maîtres... dire qu'on mettra les petits-maîtres à la porte... Et cela quand on arrive le dernier, pour jeter

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lourdement ses baïonnettes dans la balance. Allons donc... Allons donc... du génie !...

LE CAPITAINE.

Patience, major, patience, l'illustre généralissime part pour la Suisse; il va faire sa grande manœuvre en présence de Masséna...

CRIS, sur la place.

Vive Souworow ! vive Souworow !

(Souworow paraît sur les marches de la cathédrale, entouré d'une foule d'officiers russes. C'est un petit vieillard d'apparence faible et délicate, la bouche grande, l'œil perçant, la figure et surtout le front couverts de rides innombrables, dont la mobilité donne à sa physionomie un caractère bizarre. Il est vêtu d'une culotte, d'un gilet et d'un habit de bazin blanc. Un petit casque de feutre, garni de franges vertes, coiffe sa tête chauve ; de hautes bottes à retroussis lui montent jusqu'au-dessus des genoux. Il est tellement maigre et fluet, que ses habits ont l'air de tenir à peine sur lui, et que son grand sabre traînant, suspendu à un ceinturon, fait pencher son corps à gauche.)

LA VOISINE, debout devant l'échoppe.

Le voilà !... c'est lui... le voilà !... Seigneur Dieu, que de monde... Il descend des marches... C'est le vieux blanc qui monte à cheval... Vous le voyez, Marietta ?

MARIETTA.

Oh ! oui... qu'il est beau !...

(Redoublement d'enthousiasme.)

CRIS INNOMBRABLES.

Vive Souworow !... Vive le vainqueur de la Trebia !...

(Le chant de l'orgue cesse, grand silence.)

UN OFFICIER RUSSE A CHEVAL, accourant du fond.

Portez armes !... Présentez armes !...

(Les tambours battent aux champs, Souworow, entouré de son état-major, s'avance au pas.)

CRIS IMMENSES.

Vive Souworow ! Vive Souworow ! Vive le vainqueur de Novi ! Vive le libérateur de l'Italie ! Vive le sauveur de la religion !

LE CAPITAINE AUTRICHIEN.

Si tu n'es pas content, Souworow, tu seras difficile...

NOUVEAUX CRIS.

Vive Souworow Italikski !...

(Les femmes agitent leurs mouchoirs aux balcons, et jettent des couronnes. C'est un enthousiasme indescriptible.)

UNE FEMME DU PEUPLE, levant son enfant des deux mains.

Regarde, enfant... regarde... c'est Souworow !...

LE MAJOR AUTRICHIEN.

Voyez donc le vieux Cosaque... sa figure éclate d'orgueil.

OGISKI,
debout sur une table, d'une voix éclatante, en agitant son chapeau.

Vive Souworow l'invincible !...

LA FEMME.

Tu l'as vu, Antonini !... Tu l'as vu, mon enfant ?... Il faut te rappeler...

ZAMPIERI, riant.

Cela lui fera des rentes !...

(Arrivé sur le front de la bataille, Souworow lève la main. Les tambours cessent, le silence s'établit.)

LE MAJOR AUTRICHIEN.

Peuple stupide... Allons-nous-en, capitaine.

LE CAPITAINE.

Mais non ! Voici le plus beau... Il va se vanter comme un charlatan... C'est lui qui aura gagné toutes les batailles... Nous n'aurons rien fait, nous autres...

CRIS dans la foule.

Silence ! silence !...

(La voix d'Ogiski domine toutes les autres.)

LE MAJOR AUTRICHIEN.

Cette comédie me dégoûte...

(Il rentre dans le café. — Silence profond.)

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW,
au milieu de son état-major, sur le front de bataille.

SOUWOROW, d'une voix éclatante.

Soldats de la sainte Russie ! le tzar Paul, notre père, nous avait envoyés en Occident, pour délivrer l'Italie du joug des athées républicains et rétablir l'ordre légitime. Les républicains sont vaincus, l'Italie est libre, les princes remontent sur leurs trônes ! En quatre mois, nous avons livré six combats, pris huit places fortes et gagné trois grandes batailles. Ces terribles républicains, qui faisaient trembler la vieille Europe, qui avaient battu tant de fois les armées autrichiennes, qui parlaient de détrôner Dieu lui-même ! nous les avons écrasés à Cassano, nous les avons écrasés à la Trebia, nous les avons écrasés à Novi !—Autant de victoires que de rencontres !— Le monde a vu les athées fuir comme des lièvres... Où sont-ils maintenant ? Ceux qui ont échappé au dernier désastre se cachent dans les Apennins; ils n'osent plus affronter nos baïonnettes !

TOUS LES SOLDATS.

Vive Souworow !... Vive le père Souworow !

(Acclamations de la foule qui n'en finissent plus. La figure de Souworow, jusqu'alors impassible, s'anime tout à coup, ses joues tremblent, ses yeux brillent.)

LE CAPITAINE AUTRICHIEN, à ses camarades.

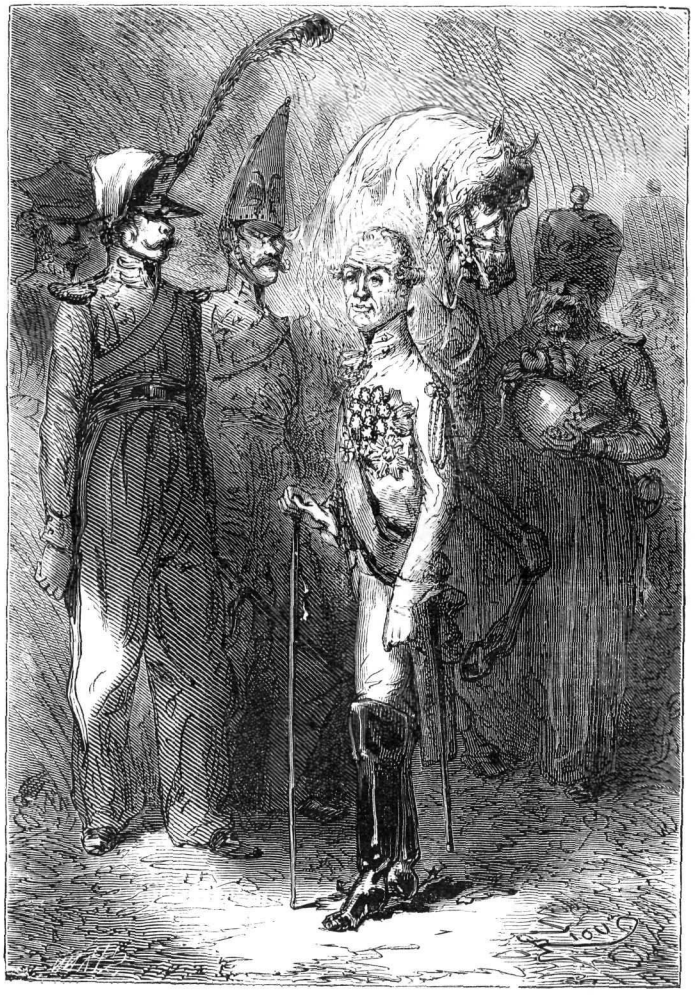
Eh bien, vous l'entendez... J'en étais sûr... Il a tout fait... tout écrasé... L'armée autrichienne...

VOIX NOMBREUSES DANS LA FOULE.

Silence... silence... Chut !... Écoutez !

(Le silence se rétablit.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Souwarow l'invincible, d'après les gravures du temps.

SOUWOROW, d'une voix vibrante.

Soldats! le tzar est content de vous!—Ce que nous avons si bien commencé, il nous ordonne de le finir : Il nous ordonne d'aller rejoindre Korsakow en Suisse, d'écraser la dernière armée républicaine, comme nous avons écrasé les autres, de marcher sur Paris et de rétablir le roi Louis XVIII sur son trône. Préparez-vous donc à de nouveaux combats, et purifiez vos âmes par la prière. Nous avons des montagnes à gravir, des torrents et des lacs à traverser, des marches forcées à faire, des batailles à livrer au milieu des neiges; mais nous triompherons de tous les obstacles, parce que Dieu est avec nous : C'est sa cause que nous défendons, c'est la cause des rois, de la vérité et de la justice!... Heureux celui qui combat pour la justice, heureux celui qui verse son sang pour le tzar, heureux celui qui tombe pour le Seigneur : Tous ses péchés lui seront remis... il jouira de la vie éternelle!... (Tirant son sabre, et poussant son cheval d'un geste fébrile.) Frères! la dernière heure des républicains est venue... En avant... Et hourra! pour la sainte Russie!...

TOUS LES SOLDATS,

levant leurs bonnets au bout des baïonnettes.

Hourra! pour la sainte Russie!... Hourra! En avant!... A Paris! à Paris!...

(Les officiers brandissent leurs épées. Un coup de canon retentit. Le défilé commence au milieu des acclamations de la foule et des cris des soldats : « A Paris! à Paris! » Cavalerie, artillerie, infanterie, tout s'ébranle. Les couronnes pleuvent des fenêtres, les mouchoirs s'agitent. — Marche guerrière.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Vous êtes du régiment des hussards de Zeckler. (Page 14)

DEUXIÈME TABLEAU

LE QUARTIER GÉNÉRAL DE MASSÉNA

Scène de nuit au quartier général de Masséna, sur le mont Albis. C'est une grande salle à la mode suisse, boisée de sapin. Vaste cheminée à droite, où brille un bon feu. Fenêtres nombreuses et rapprochées au fond. Portes à droite et à gauche. Les fenêtres du fond sont ouvertes, et laissent voir dans la nuit les feux de l'armée ennemie, qui scintillent sur le lac de Zurich. A mesure que le jour arrive, on distingue mieux le paysage, la ville, la Limmat, les positions de l'armée austro-russe. Masséna est en reconnaissance avec le chef d'état-major Oudinot; des officiers rédigent ses ordres sur une grande table en sapin; le sous-chef d'état-major Rheinwald les parcourt, les signe et les expédie.

SCÈNE PREMIÈRE

RHEINWALD, ZERNEST

Officiers d'état-major. Quelques hussards dehors, leurs chevaux en main et prêts à partir. Groupes de paysans et de paysannes dans l'attente, sur les côtés.

RHEINWALD, après avoir parcouru un ordre, appelant.

Chaussier?

UN HUSSARD, entrant.

Voilà, mon général.

RHEINWALD, signant et cachetant.

Vous allez porter ça, d'un temps de galop, à Bremgarten. Vous direz au bourgmestre que si la réquisition n'est pas prête au petit jour, il recevra notre visite... Vous m'entendez?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE HUSSARD.

Oui, mon général. (Il sort.)

RHEINWALD, *prenant un second ordre et le parcourant.*

Ces braves Suisses se figurent que les armées de la République peuvent vivre de l'air du temps. (Appelant.) Maréchal des logis Trubert! (Un maréchal des logis de hussards entre.) Combien avez-vous d'hommes?

LE MARÉCHAL DES LOGIS.

Cinq hommes de l'escadron, mon général.

RHEINWALD, signant.

Cela suffit. Vous allez prendre à Mellingen un convoi de poudre. Voici l'ordre que vous remettrez au chef du parc d'artillerie Vaubois; vous escorterez les six fourgons jusqu'aux avant-postes de Dietikon, sans retard.

LE MARÉCHAL DES LOGIS, s'en allant.

C'est bon, mon général.

RHEINWALD, criant.

Ayez l'œil à ce que vos hommes ne fument pas leur pipe.

LE MARÉCHAL DES LOGIS, sortant.

On connaît la consigne.

RHEINWALD, appelant.

Michau?

UN CHASSEUR, entrant.

Mon général.

RHEINWALD.

Tu sais lire?

LE CHASSEUR.

Oui, mon général.

RHEINWALD, lui présentant deux ordres.

Lis ça.

LE CHASSEUR, lisant.

Au chef d'escadron Foy. Au commandant Barré.

RHEINWALD, riant.

Tu lis comme un ancien. Eh bien, tu vas porter ces deux ordres au chef d'escadron Foy à Dietikon, et au commandant Barré à Brugg. Dans trois heures, il faut que chacun ait son affaire. Tâche de ne pas te tromper.

LE CHASSEUR, s'en allant.

Pas de danger... c'est trop bien écrit.

RHEINWALD, se levant, à Zernest.

Eh bien, tous nos ordres sont expédiés, commandant?

ZERNEST.

Oui, général.

RHEINWALD,
apercevant les paysans qui regardent aux fenêtres, dehors.

Hé! maréchal des logis Forbin, écartez donc ces gens-là. Tout à l'heure ils vont nous envahir.

(On écarte les paysans.)

ZERNEST.

La faim les enhardit.

RHEINWALD.

Ils ne trouveront rien ici... Nous sommes aussi pauvres qu'eux! (Se promenant.) C'est égal, on a beau dire, la République ne nous dore pas sur tranches; le vertueux Barras compte un peu trop sur la bêtise du soldat.

ZERNEST.

Quel tas de gueux, ce Directoire! Quand nous sommes ici depuis six mois, — la dernière armée de la République, — nous laisser périr de faim... nous payer avec du papier dont personne ne veut plus!

RHEINWALD.

Eh! ce n'est pas le Directoire qu'il faut accuser, c'est le ministre de la guerre, Bernadotte. Cet homme-là nous a fait plus de mal que toute l'armée autrichienne.

ZERNEST.

Il espérait décourager Masséna, et lui succéder dans le commandement.

RHEINWALD.

Oui!... ce Gascon ne doute plus de rien, depuis qu'il s'est allié à la famille Bonaparte.

(On entend au loin le cri de : — « Qui vive! »—Rheinwald s'arrête.)

UN OFFICIER, qui vient de sortir, rentrant.

Un courrier sur la route de Bâle.

RHEINWALD, reprenant sa promenade.

Les courriers ne manquent pas; c'est plus facile à nous expédier que des espèces.

ZERNEST, à la fenêtre.

Il arrive au quartier général.

RHEINWALD, riant.

Il nous apporte l'ordre de livrer bataille; ce sera le troisième depuis un mois.

(Le courrier s'arrête devant les fenêtres. Il descend de cheval.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LE COURRIER, en grosses bottes.

RHEINWALD.

Hé! c'est mon vieux Chabot!

LE COURRIER.

Rheinwald! (Ils s'embrassent; puis, le courrier se retournant :) Zernest, Aiguillau, Guérin, ah! ah! ah! les anciens, comme vous voilà faits! (Il regarde autour de la salle.) Ça ne ressemble guère à la chancellerie!

RHEINWALD.

Tu viens de Paris?

LE COURRIER.

En ligne droite : parti le 5e jour complémen-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

taire de l'an VII, à six heures du matin, arrivé à Bâle hier soir, 2 vendémiaire, ou comme disent les muscadins : 23 septembre 1799.

RHEINWALD.

C'est bien marché !

LE COURRIER.

C'est-à-dire que je suis moulu.

RHEINWALD.

Assieds-toi là, près du feu, allonge tes jambes, sèche tes bottes.

LE COURRIER.

Mais dites donc, je voudrais être débarrassé de ma dépêche... Est-ce que je ne pourrais pas voir le général en chef?

ZERNEST.

Il est en reconnaissance, avec Oudinot.

RHEINWALD, riant.

Une dépêche du Directoire ?... (Il ouvre un tiroir.) Tiens, regarde, Chabot, il n'en manque pas.

LE COURRIER.

Qu'est-ce que c'est?

RHEINWALD.

C'est l'ordre de livrer bataille. Sais-tu ce que Masséna va te répondre?

LE COURRIER.

Quoi?

RHEINWALD, imitant l'accent méridional de Masséna.

Je ne veux pas livrer bataille; je veux gagner la bataille. Si quelqu'un veut perdre la bataille, que le Directoire l'envoie... Voici ma démission ! moi je ne veux pas risquer la dernière armée de la République... Je veux gagner la bataille !

LE COURRIER.

Ah ! voilà ce qu'il répond?

RHEINWALD.

Depuis trois mois, ça n'a pas changé... Mais il te dira encore autre chose.

LE COURRIER.

Qu'est-ce qu'il me dira?

RHEINWALD, imitant l'accent de Masséna.

Si vous m'apportez de l'argent, soyez le bienvenu ! Il me faudrait du renfort, il me faudrait des chevaux, il me faudrait des vivres, il me faudrait des munitions, il me faudrait de l'argent. Si vous m'apportez de l'argent, soyez le bienvenu, mais si vous ne m'apportez pas d'argent... hé ! laissez-moi tranquille !

LE COURRIER, se grattant la nuque.

Je ne pense pas avoir d'argent dans ma dépêche.

RHEINWALD, riant.

Oh ! ne t'inquiète pas, je la mettrai dans le tiroir, et tout sera dit!—Mais raconte-nous donc un peu ce qui se passe à Paris, nous n'avons pas de nouvelles, nous autres.

LE COURRIER.

A Paris... à Paris... tout suit son train ordinaire.

ZERNEST.

Les journaux, les courses au bois de Boulogne, les représentations du *Jeune Henri*, de *Phrosine et Mélidor ?*

LE COURRIER.

Oui, c'est toujours la même histoire; cela devient monotone en diable.

UN JEUNE OFFICIER.

Cette monotonie-là vaut bien la nôtre.

RHEINWALD.

Et les muscadins assomment toujours les patriotes?

LE COURRIER.

Parbleu, maintenant qu'ils attendent les Russes !

(Silence.)

RHEINWALD, après s'être promené quelque temps tout pensif.

Ah ! mon pauvre Chabot, il est loin déjà le temps où nous quittions notre village, le vieux mousquet sur l'épaule; où tout marchait, hommes et femmes, aux cris de la patrie en danger! Les muscadins, dans ce temps-là, étaient bien petits.

ZERNEST.

Ils le seraient encore, si nous avions les quarante mille vieux soldats que Bonaparte a emmenés en Égypte !

RHEINWALD, se promenant.

Oui, nous n'aurions perdu ni Cassano, ni la Trebia, ni Novi... La France ne serait pas menacée d'une invasion... Mais Bonaparte voulait de la gloire... (Avec amertume.) Ah ! ce Bonaparte !

(Silence.)

LE COURRIER, se levant.

Enfin, d'après tout cela, vous ne nagez pas positivement dans l'abondance.

RHEINWALD,
allant à la fenêtre et montrant les malheureux paysans qui sont revenus.

Dans l'abondance?... Regarde! Ce n'est pas assez de souffrir le froid, la faim, de traîner sa guenille, de risquer sa peau tous les jours, il faut encore avoir ce spectacle sous les yeux.

LE COURRIER, regardant.

Qui ça?

RHEINWALD.

Les paysans ruinés par la guerre : des femmes, des enfants, des vieillards, qui viennent nous demander du pain, réclamer contre le soldat, affamé lui-même. Il faut se durcir le

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

cœur, se rappeler à chaque instant qu'on défend la France ; qu'après soi tout est perdu ; que les émigrés reviennent à la suite des Cosaques, avec leurs titres et priviléges apostillés par le tzar! Voilà, Chabot, voilà l'œuvre du Directoire, et de son ministre Bernadotte.

LE COURRIER.

Ce n'est pas gai.

RHEINWALD.

Comment veux-tu que ce soit autrement, avec des départements qui doivent livrer des denrées, et qui ne livrent rien ; avec une régie qui doit manutentionner, et qui ne confectionne rien; avec une compagnie particulière qui doit fournir des vivres, et qui renonce au service; avec la fourniture des fourrages laissée aux Suisses, qui voudraient nous voir au diable? Est-ce de cette manière qu'on peut obtenir cent mille rations par jour?

ZERNEST.

Avec tout cela, pas de solde depuis deux mois, des agents royalistes répandus par centaines pour décourager les troupes; l'archiduc Charles qui nous presse au centre, Korsakow, Hotze, Linken, Jellachich, qui menacent nos ailes, et les trois quarts de la République helvétique, qui n'attendent que l'occasion de nous tomber sur le dos.

LE COURRIER.

Enfin, malgré tout, notre ligne de défense est bonne.

RHEINWALD.

Oui, le jour vient, tu peux en juger toi-même. (Ils vont aux fenêtres.) Tu vois cette nappe blanche, en face de nous?

LE COURRIER.

Oui.

RHEINWALD.

C'est le lac de Zurich; la ville au bout, à gauche... Plus loin, sur notre droite, se trouve le lac de Wallenstatt, à une dizaine de lieues. Entre ces deux lacs coule la Linth. Le centre de notre position est ici, sur la chaîne du mont Albis. A gauche, cette rivière qui traverse Zurich, en sortant du lac, c'est la Limmat.

LE COURRIER.

Je vois très-bien, Rheinwald.

RHEINWALD.

Eh bien ! les Autrichiens et les Russes occupent Zurich, l'autre côté des deux lacs et des deux rivières, la Linth et la Limmat. Ils reçoivent des grains, du bétail, des fourrages et des munitions d'Allemagne. Nous autres, nous avons les rochers, les neiges et les torrents de la Suisse à dos, et nous ne recevons rien de France, que des ordres de livrer bataille !

LE COURRIER.

Raison de plus pour attaquer tout de suite; plus on attendra, plus la famine grandira.

RHEINWALD.

Oui, tu crois qu'il vaudrait mieux se casser le cou tout de suite ! Mais ce n'est pas l'avis de Masséna, ni le nôtre. Pour attaquer, il faudrait descendre des collines, et traverser les deux rivières, et les marais à droite et à gauche des lacs, sous le feu de l'ennemi. Tu comprends, Chabot, que ce n'est pas aussi facile que d'avaler sa demi-tasse au café Procope.

LE COURRIER.

Alors, pour trancher le mot, la République est enfoncée !...

ZERNEST.

Une chose nous sauve : depuis sa bataille de Novi, Souworow se fait donner des fêtes à Turin, il ne profite pas de sa victoire.

LE COURRIER.

Mais si, par malheur, il avait l'idée de venir en Suisse rejoindre Korsakow?

RHEINWALD.

Lecourbe, Gudin, Loison et Molitor sont bien là-bas, dans les glaces du Saint-Gothard, avec onze mille hommes pour l'arrêter au besoin; mais si, par malheur la jonction s'opérait, ce serait notre coup de grâce.

LE COURRIER.

Jamais ce fou sauvage n'aura d'idée pareille.

UNE VOIX, dehors.

Qui vive?

ZERNEST, allant aux fenêtres.

La reconnaissance est terminée ; voici le général en chef.

(Aussitôt le courrier se lève. Un groupe d'officiers d'état-major à cheval paraît à quelque distance, en face des fenêtres. Les paysans se précipitent à sa rencontre, en criant d'une voix lamentable. Tumulte au dehors. La salle se remplit d'officiers ; quelques paysans et paysannes se trouvent dans le nombre.)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR, MASSÉNA, poursuivi par les malheureux.

UN PAYSAN.

Général ! au nom de Dieu, général...

(Il veut l'arrêter.)

MASSÉNA.

Qu'est-ce que ces gens-là?... Qu'est-ce que tout cela? J'avais déjà dit...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

UN AUTRE PAYSAN.

Général, le village tout entier vient d'être pillé... J'arrive...

MASSÉNA.

J'avais déjà dit d'écarter ce monde... Ils viennent me redemander leurs vaches, leurs chevaux, leur foin, leur paille... (Apercevant une vieille femme et sa fille, à genoux devant lui, il s'arrête en s'écriant :) Mon Dieu, que voulez-vous que j'y fasse? (S'attendrissant.) On les a pris... on les a mangés... On avait faim !... Que voulez-vous?... moi, je ne suis pas un dieu... Je ne peux pas empêcher les soldats d'avoir faim !...

LA VIEILLE FEMME, en sanglotant.

Général, on nous a tout pris... Je suis vieille... J'ai toujours travaillé pour vivre... maintenant faut-il apprendre à mendier?

MASSÉNA, ému.

Qui vous a pillé, brave femme, dites?

LA FEMME.

Vos soldats...

MASSÉNA.

De quel bataillon?

LA FEMME.

Je ne sais pas... Je n'ai pas regardé... ma pauvre enfant criait...

(La fille sanglote.)

MASSÉNA.

Quelle est votre village?

LA FEMME.

Le hameau de Weerde.

MASSÉNA, à Rheinwald.

Général, vous saurez ce qui s'est passé là... Je veux qu'on me fasse un rapport demain... je veux... (Attendri.) Pauvre vieille mère !... Pauvre fille !... Ils seront fusillés !... mais après... après? (S'éloignant.) La guerre !... Oh! la guerre !...

(Deux sentinelles entrent, et font évacuer la salle par les paysans.)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, moins LES PAYSANS

RHEINWALD, présentant le courrier à Masséna.

Un courrier du Directoire.

MASSÉNA.

Un courrier !... S'il nous apporte de l'argent, il est le bienvenu... Oui, le fameux million qu'on nous promet depuis cinq mois, s'il arrive, est le bienvenu (Lisant la dépêche.) Ah! je sais... je sais... on m'a déjà prévenu : le général Muller assiége Philipsbourg... Les Autrichiens feront sans doute un détachement, pour sauver cette place... Ce sera autant de moins le jour de la bataille ! (Tendant la dépêche à Rheinwald.) Tenez, Rheinwald, ce n'est pas de l'argent... mais c'est quelque chose !... (Regardant le feu.) Un beau feu! Allons, messieurs, allons, c'est bien.

(Les officiers qui accompagnaient Masséna sortent.)

RHEINWALD.

Général, faut-il donner des ordres pour introduire ici?...

MASSÉNA.

Oui, je reste, ce beau feu me réjouit. Qu'on fasse venir les ordonnances, les prisonniers, et que les autres s'en aillent... qu'ils s'en aillent tous! (Il jette son manteau et son chapeau sur une chaise. Tout le monde sort, à l'exception de Rheinwald.) Rheinwald, vous écrirez !... Oudinot ne rentrera pas cette nuit... Il surveille le transport des barques, à Dietikon... C'est une opération délicate... Mais demain tout sera prêt, et si l'occasion se présente !...

(Il s'assied, les jambes étendues en face du feu, et bâille dans sa main d'un air rêveur. Deux factionnaires se promènent derrière les fenêtres, qu'un aide de camp a fermées avant de sortir. Rheinwald prend un registre et se pose au coin de la table.)

SCÈNE V

MASSÉNA, RHEINWALD

MASSÉNA, d'un air pensif, se parlant à lui-même.

Oui, les Autrichiens manœuvrent; Korsakow les remplace sur la Limmat. (Silence.) Qu'est-ce qu'ils veulent faire? (Regardant une carte.) Qu'est-ce qu'ils veulent faire? (Nouveau silence. — A Rheinwald.) Général, les rapports de Soult, de Mortier, de Turreau et de Lecourbe.

RHEINWALD.

Voici, général.

MASSÉNA, parcourant les rapports.

« Sur la Linth, rien de nouveau... Sur la Reuss, rien... Au Gothard et dans le Valais, rien ! » Ils manœuvrent à notre gauche, voilà... Qu'est-ce que signifie ce mouvement à gauche? (Reprenant la carte.) Je ne vois rien. L'archiduc m'étonne. (Il se lève et se promène quelques instants. — A Rheinwald.) Et toujours pas de nouvelles d'Ogiski?

RHEINVALD.

Aucune, général.

MASSÉNA.

C'est bien étonnant... Sa dernière dépêche était datée d'Alexandrie?

RHEINWALD.

Oui, général.

MASSÉNA.

Relisez-la.

RHEINWALD, il cherche la dépêche, puis il la lit.

« Alexandrie, le 1er septembre 1799. Au « général Masséna. De grands événements « se préparent. Souworow se concentre à

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Alexandrie. Ses forces sont de 18,000 « hommes d'infanterie, 4,000 cavaliers et « 28 pièces de montagne. Le bruit court qu'il « part pour la Suisse, mais rien encore n'est « assuré. J'aurai soin de vous tenir au cou- « rant de ses mouvements ultérieurs. — « Ogiski. »

MASSÉNA.

Et depuis pas un mot!... Il se sera fait prendre et fusiller.

RHEINWALD.

C'est peut-être autre chose...

MASSÉNA, s'arrêtant.

Quoi?

RHEINWALD.

Un espion... cela se gagne... le fameux million aurait pu le retenir avec nous.

MASSÉNA, secouant la tête.

Je suis sûr d'Ogiski !... ce n'est pas un espion comme Pfersdorf, et tous les autres... C'est un homme qui se venge... Il est Polonais!... Je l'ai connu en Italie, dans la légion polonaise... parmi les plus braves!...

RHEINWALD.

Un soldat se faire espion!

MASSÉNA.

Hé! que voulez-vous? quand le ciel et la terre vous abandonnent! Souworowa mis la Pologne à feu et à sang... Il a fusillé, pendu, déporté les patriotes... Ogiski hait ce vieux barbare... C'est tout naturel... Il s'est fait espion pour se venger...

(On voit des prisonniers, entourés de soldats, s'arrêter devant les fenêtres.)

RHEINWALD.

Voici les prisonniers, général.

MASSÉNA, s'asseyant.

Ah! bon... qu'ils entrent!

(Rheinwald sort sur la porte, et fait signe d'introduire un prisonnier.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, UN HUSSARD DU RÉGIMENT DE SZEKLER

MASSÉNA, se retournant à demi sur sa chaise.

Vous êtes du régiment des hussards de Szekler, à ce que je vois?

LE PRISONNIER.

Sous-officier aux hussards de Szekler.

MASSÉNA, l'observant.

Je ne vous en fais pas mon compliment.

(Le prisonnier baisse la tête.)

RHEINWALD.

Il commandait une patrouille, interceptée aux avant-postes de Dattwyl, la nuit dernière, entre onze heures et minuit.

MASSÉNA.

On fait beaucoup de patrouilles maintenant, sur la Limmat!

LE PRISONNIER.

Beaucoup.

MASSÉNA.

Qu'est-ce qui se passe donc? Je ne comprends pas, moi, ces patrouilles? (Le prisonnier se tait.—Masséna d'un ton indigné :) Ce n'est pas assez pour les hussards de Szekler, d'avoir assassiné les plénipotentiaires de la République, à Rastadt... ils traversent encore la Limmat pour piller... Et puis on répand le bruit que ce sont les Républicains qui pillent.

LE PRISONNIER, intimidé.

Nous ne pillons pas, général.

MASSÉNA.

Je m'étonne qu'on ne vous ait pas massacré, en vous reconnaissant pour un Szekler! Je dis que les hommes qui assassinent des plénipotentiaires ne méritent pas qu'on les traite comme des soldats... Vous êtes des hussards de grande route... des pillards de nuit... Je vais faire un exemple!

LE PRISONNIER, intimidé.

Nous étions en éclaireurs, général.

MASSÉNA.

Sur la rive gauche de la Limmat?

LE PRISONNIER.

Oui, général...

MASSÉNA, haussant les épaules.

Il n'y a rien à éclairer sur la rive gauche de la Limmat... Vous n'avez pas de postes de ce côté de la rivière.

LE PRISONNIER, avec hésitation.

On pouvait nous observer...

MASSÉNA.

Qu'est-ce que nous pouvions observer?... Qu'est-ce qui se passait donc? (Silence du prisonnier.) Non, toutes ces patrouilles ne sont que des prétextes... Vous avez traversé la rivière pour piller... Je dis qu'il faut fusiller les pillards... (S'adressant à Rheinwald.) Général...

LE PRISONNIER, vivement.

Il y avait un défilé sur la route...

MASSÉNA.

Sur quelle route?...

LE PRISONNIER.

Sur la route de Hongg à Schaffhouse...

MASSÉNA.

De l'autre côté de la Limmat?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE PRISONNIER.

Oui.

MASSÉNA, jetant un coup d'œil sur la carte.

A onze heures de la nuit?...

LE PRISONNIER.

Oui, général.

MASSÉNA.

Beaucoup de régiments?

LE PRISONNIER.

Beaucoup.

MASSÉNA.

De la cavalerie et de l'infanterie?

LE PRISONNIER.

Oui.

MASSÉNA.

Et des canons?

LE PRISONNIER.

Oui.

MASSÉNA, le regardant d'un air sévère.

Je saurai ça... s'il ment... c'est un pillard... Je ferai fusiller tous les pillards! (Silence.) Et ce défilé... c'étaient des Autriciens?

LE PRISONNIER.

Oui, général.

MASSÉNA.

Il n'y avait pas de Russes?

LE PRISONNIER.

Non.

MASSÉNA.

Alors les Autrichiens s'en vont, et laissent les Russes? (Fixant le prisonnier) Où vont-ils?...

LE PRISONNIER, baissant la tête.

Je ne sais pas.

MASSÉNA.

Prenez garde!... Rappelez-vous que vous êtes des hussards de Szekler, et que votre gouvernement n'a pas encore donné satisfaction de l'assassinat de nos plénipotentiaires... Nous pourrions bien nous faire justice nous-mêmes. (Brusquement.) Voyons... regardez-moi... (*Le prisonnier lève vivement la tête.*) Où allait l'armée autrichienne?

LE PRISONNIER, à voix basse.

Le bruit courait que nous allions en Souabe.

MASSÉNA.

Avec l'archiduc?

LE PRISONNIER

Oui.

(*Silence.*)

MASSÉNA, secouant la tête. A part.

Ce n'est pas possible!... (Haut, à Rheinwald.) Ce hussard de Zeckler ment... Il s'est fait prendre pour me tromper...

LE PRISONNIER, relevant la tête.

Général... épargnez un vieux soldat... Je vous ai dit tout ce que je savais...

(Entre un officier d'état-major par la droite.)

L'OFFICIER.

Général, un homme désire vous parler.

MASSÉNA, contrarié.

Plus tard... (Se ravisant.) Qu'est-ce qu'il est?... Qu'est-ce qu'il veut?

L'OFFICIER.

C'est un bourgeois du canton de Zurich... il arrive des avant-postes... voici deux mots de lui.

MASSÉNA, jetant un coup d'œil sur le papier.

Ah! bon... bon... Je le connais... c'est un de nos fournisseurs. Qu'il vienne.... (L'officier sort. A Rheinwald.) Faites sortir le prisonnier par ce côté-là... Qu'on le garde au poste... J'aurai peut-être besoin de l'interroger de nouveau? (Bas, montrant le papier à Rheinwald.) C'est Pfersdorf... vous savez... il se gêne devant le monde...

RHEINWALD, de même.

C'est bien, général, j'attendrai vos ordres dans la pièce voisine.

(Il sort avec le prisonnier par la gauche. Au même instant, Pfersdorf paraît à droite, sous escorte. Il est en gros manteau bordé de fourrure, bottes molles et bonnet de loutre à galons d'argent. Sa figure paraît grave et digne.)

SCÈNE VII

MASSÉNA, PFERSDORF, L'ESCORTE

PFERSDORF, saluant.

Général

MASSÉNA, *vivement*.

Hé! c'est monsieur Réber... Comment vous portez-vous, monsieur Réber? (Aux hommes de l'escorte.) Allez... ce monsieur, je le connais... c'est un de mes fournisseurs... (L'escorte se retire. Masséna va lui-même refermer la porte vivement et revient.) Vous avez passé par Bâle, Pfersdorf!

PFERSDORF.

Oui, général.

MASSÉNA.

Vous avez vu le banquier?

PFERSDORF.

Oui, général.

MASSÉNA.

Vous avez touché votre argent?

PFERSDORF.

Sans difficulté.

MASSÉNA.

Alors vous êtes content?

PFERSDORF.

Très-content.

MASSÉNA.

Voilà ce que je veux... Il faut que vous soyez content! — Vous me coûtez plus qu'un général de division.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Hé! c'est monsieur Réber... (Page 15.)

PFERSDORF.

Je suis aussi forcé de dépenser beaucoup... Toujours la bourse à la main, général, toujours délier les cordons...

MASSÉNA, vivement.

C'est bien! je ne vous fais pas de reproches, au contraire. Les bons comptes font les bons amis. Maintenant vous arrivez?...

PFERSDORF.

De Zurich!... où j'ai passé quinze jours à l'hôtel de Bellevue, avec les officiers de l'état-major russe.

(Il sourit.)

MASSÉNA.

Qu'est-ce qui se passe?

PFERSDORF.

De grands changements... L'armée autrichienne se retire en Souabe.

MASSÉNA, vivement.

En Souabe!... Est-ce bien vrai?...

PFERSDORF.

C'est positif.

MASSÉNA.

Et qu'est-ce qu'elle va faire en Souabe?

PFERSDORF.

Elle va débloquer Philipsbourg.

MASSÉNA, secouant la tête d'un air de doute.

Il ne faut pas soixante mille hommes pour débloquer Philipsbourg; vingt-cinq ou trente mille suffisent!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mes bons amis, encore un coup d'épaule. (Page 19.)

PFERSDORF.

Oui, général, mais les Autrichiens et les Russes ne pouvaient plus s'entendre. En arrivant avec ses vingt-cinq milles Russes, Korsakow voulait attaquer tout de suite. L'archiduc Charles, lui, ne voulait pas. Depuis ce temps, les soldats des deux empereurs ne pouvaient plus se voir; les Russes traitaient les Autrichiens avec mépris, les officiers se refusaient le salut.

MASSÉNA, riant.

Hé! les Russes sont des héros... Ils sont fiers, les Russes, ils gagnent toujours, à Cassano, à la Trébia, à Novi... C'est juste, ils ne doivent pas le salut aux Autrichiens! Et Korsakow est aussi un bien plus grand général que l'archiduc... il ne doit pas non plus recevoir d'ordres... Je comprends... je comprends!... Je tiens avec les Russes!...

PFERSDORF.

L'archiduc Charles a profité de l'invasion des Français sur le Mein, pour s'en aller; il a déclaré que son premier devoir était de couvrir les États du duc de Wurtzbourg et de l'électeur palatin... Et maintenant l'armée autrichienne est en route pour Philipsbourg

MASSÉNA, d'un accent pénétrant.

Toute l'armée?

PFERSDORF.

Trente bataillons et quarante-deux escadrons; j'ai couru moi-même à Schaffhouse pour les voir défiler... Je voulais être sûr... J'ai compté moi-même.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

MASSÉNA, d'un accent bref, en se levant.

C'est bien ! (Il fait trois ou quatre tours, l'air absorbé ; puis revient s'asseoir brusquement.) Et qu'est-ce qui reste en position

PFERSDORF.

L'archiduc a laissé le général Hotze sur la Linth, pour défendre les petits cantons, avec vingt mille hommes et les trois régiments suisses à la solde des Anglais ; son quartier général est à Wésen. Le général Korsakow commande ses vingt-cinq mille Russes; son quartier général est à Zurich; et le général Nauendorf, avec dix mille hommes, reste sur la rive droite du Rhin, pour former un corps de réserve; il observe le val d'Enfer et les villes forestières.

MASSÉNA, qui s'est remis à marcher avec agitation, la tête penchée.

Hotze, vingt-cinq mille hommes... Korsakow, vingt-cinq mille... Nauendorf, dix mille... Soixante mille hommes ! (D'un ton d'agitation extrême, exprimant le doute et l'audace.) Soixante mille hommes !... (S'arrêtant devant Pfersdorf.) Ce n'est pas possible... l'archiduc me connaît... il connaît aussi mes forces !...

PFERSDORF.

Général, avant de partir, l'archiduc lui-même a conduit Korsakow dans chaque position. Il lui disait : — un régiment ici... un bataillon là ! — Et le Russe lui répondait : — Oui, un régiment autrichien, cela veut dire un bataillon russe !... Un bataillon autrichien, cela veut dire une compagnie russe !

MASSÉNA, d'un ton goguenard.

Ah ! si les compagnies russes valent des bataillons autrichiens, Korsakow a raison... il est le plus fort !...

PFERSDORF.

Vous ne croiriez jamais, général, ce que les jeunes officiers russes racontent à leur table !

MASSÉNA.

Quoi ?

PFERSDORFF.

Qu'ils marchent sur Paris, et qu'ils vous emmèneront à Saint-Pétersbourg.

MASSÉNA.

Moi ?

PFERSDORF.

Oui, général.

MASSÉNA.

J'espère aussi qu'ils viendront à Paris, après la bataille... Mais Saint-Pétersbourg est un peu trop loin, pour y mener soixante-dix mille hommes. (Se rasseyant et regardant la carte.) Laissons ces jeunes gens fumer leur cigare ; la jeunesse voit des châteaux en Espagne. (Changeant de ton brusquement.) Je dis que le départ de l'archiduc est une ruse, pour m'engager à livrer bataille. Je dis qu'il se tient là-bas, tout prêt à revenir au bruit du canon, tomber sur mon aile gauche... L'archiduc est un homme de guerre... il sait ce qu'il fait... Son départ pour la Souabe me livrerait Hotze et Korsakow... On ne court pas de tels risques, pour satisfaire de petites rancunes d'état-major.

PFERSDORF.

Général, je vous affirme que l'archiduc Charles est en route pour la Souabe... qu'il va débloquer Philipsbourg...

MASSÉNA, l'interrompant.

C'est impossible !... A moins que les Russes n'attendent des renforts...

RHEINWALD, paraissant à gauche.

Général, une dépêche d'Italie...

MASSÉNA.

Ah ! (Il reçoit la dépêche, l'ouvre avec précipitation et y jette un coup d'œil. Criant :) Voilà !.., Souworow est en route !... (D'un accent de résolution.) Ah ! maintenant, je comprends !... L'archiduc est parti, parce que Souworow vient le remplacer... (Agitant la dépêche avec vivacité.) Maintenant il n'y a plus une minute à perdre... (D'un accent impérieux.) Que le porteur de la dépêche entre... que je lui parle... que je sache... (Rheinwald sort par la gauche.—A Pfersdorf.) Laissez-nous, Pfersdorf.

PFERSDORF, saluant.

Général !...

(Il sort par la droite. Au même instant, la porte de gauche s'ouvre, Ogiski paraît sur le seuil, brisé de fatigue.)

SCÈNE VIII

MASSÉNA, OGISKI, puis RHEINWALD

MASSÉNA.

Ogiski !...

OGISKI.

Oui, général, c'est moi !... La nouvelle était si grave, que j'ai voulu l'apporter moi-même... Je craignais...

MASSÉNA, vivement.

Asseyez-vous ! (Ogiski s'assied.) Souworow a quitté Alexandrie le 10 septembre ?

OGISKI.

Avec vingt-quatre mille hommes... j'étais là.... déguisé en crieur public... j'ai tout vu... tout entendu... En partant, il a annoncé à ses soldats qu'il allait rejoindre Korsakow, et qu'après vous avoir écrasé, il marcherait sur Paris, pour rétablir les Bourbons. Son avant-garde était à Bellinzona le 19 ; elle arrivera aujourd'hui au pied du Saint-Gothard.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

MASSÉNA, brusquement.

Nous avons le temps de livrer bataille ! (Courant à la porte de gauche.) Rheinwald ?

RHEINWALD, entrant.

Général ?

MASSÉNA, d'une voix sourde.

Nous allons nous battre !... Le prince Charles est parti pour débloquer Philipsbourg... Souworow vient le remplacer... Le hussard de Szekler avait raison !... Tout le monde à cheval... Faites entrer les officiers d'état-major... Je vais dicter mes ordres. (Rheinwald se dirige rapidement vers la droite.) Pas de bruit... du calme !...

(Rheinwald incline la tête et sort.)

SCÈNE IX

MASSÉNA, OGISKI, puis RHEINWALD

MASSÉNA, se retournant vers Ogiski.

Êtes-vous encore en état de monter à cheval, Ogiski ?

OGISKI.

De quoi s'agit-il, général ?

MASSÉNA.

De porter mes ordres au général Lecourbe. Vous pouvez lui être très-utile, dans la lutte qu'il va soutenir contre Souworow.

OGISKI, se levant.

Je suis prêt !

MASSÉNA.

Bon ! (Il s'assied devant la table. Écrivant.) « Au général « Lecourbe. Mon cher général. L'archiduc est « parti pour la Souabe, avec trente bataillons « et quarante-deux escadrons. Souworow vient « le remplacer. Retardez sa marche autant que « possible, disputez-lui chaque pouce de terrain. Moi, j'attaque Hotze et Korsakow ; aussitôt que j'en aurai fini avec eux, j'arriverai « à votre secours, et nous tâcherons d'enfermer Souworow dans les montagnes. Salut et « amitié. — Masséna. — Confiance absolue dans « le porteur. (Il plie la lettre et la cachette. Se levant.) Voilà ! »

OGISKI, recevant la lettre.

Je serai à Altorf entre deux et trois heures.

RHEINWALD, entrant.

Général, tout est prêt... les officiers sont là...

MASSÉNA.

Qu'ils entrent !... (A Ogiski, qui se dispose à sortir :) Prenez un de mes chevaux, Ogiski.

OGISKI, se retournant.

Merci, général !

MASSÉNA, le regardant sortir. A part.

Voilà les plus terribles ennemis de la Russie !

(Les officiers d'état-major entrent et se placent devant les tables. Masséna reste debout.)

SCÈNE X

MASSÉNA, RHEINWALD, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR

MASSÉNA, après un instant de réflexion, dictant :

« Quartier général du mont Albis, le 2 ven-
« démiaire, an VIII de la République fran-
« çaise. Soldats de l'armée d'Helvétie ! Je vais
« vous conduire au combat... »

TOUS LES OFFICIERS, se levant comme un seul homme.

Vive la République !

TROISIÈME TABLEAU

L'ATTAQUE DU SAINT-GOTHARD

Un chemin creux, profondément raviné, sur la pente du Saint-Gothard. Au-dessus du chemin, une assise à droite, et sur l'assise un chalet, la toiture moussue chargée de pierres. A gauche du chemin, la gorge de Trémola comblée de neige ; en face, des rochers à pic jusqu'aux nuages ; au-dessus, les cimes blanches du Saint-Gothard. C'est un coup d'œil épouvantable. Une file de soldats russes, le sac au dos, le fusil sur l'épaule, poussent aux roues d'une charrette embourbée jusqu'aux essieux. Sur la charrette se trouvent Hattouine, son chaudron, ses provisions, sa tonne d'eau-de-vie et une malle en cuir. Ivanowna, devant, tient le cheval par la bride. D'autres soldats russes sur le plateau continuent à défiler. On comprend que la charrette forme, avec les ambulances, une queue de colonne. Quelques cosaques, près du chalet, lèvent les yeux d'un air de stupeur.

SCÈNE PREMIÈRE

HATTOUINE, IVANOWNA, SOLDATS RUSSES

IVANOWNA.

Allons, mes bons amis, allons ! encore un coup d'épaule, nous arriverons sur le plateau. Courage !

UN SOLDAT, poussant.

Hue !

UN AUTRE.

Des pierres, Swerkof, des pierres, ou le *kibitk* redescend.

UN AUTRE, apportant une grosse pierre.

Prenez garde ! (Il la met sous la roue.) Voilà, nous pouvons un peu respirer.

(La charrette reste comme suspendue sur la pente, le cheval en haut.)

HATTOUINE.

A cette heure, je vois que vous êtes mes enfants ; vous n'abandonnez pas la vieille Hattouine !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

PLUSIEURS.

Non... non... ne crains rien, *matouchka*, ne crains rien; mais nous aurons du *schnaps* *.

HATTOUINE.

Vous en aurez... Vous en aurez !

UN SOLDAT.

Ah ! quel chemin depuis Airolo, quel chemin !

HATTOUINE.

Oui, j'ai vu de vilains chemins depuis cinquante ans, j'en ai vu partout, dans l'Ukraine, en Crimée, chez les Turcs, j'en ai vu chez les Polonais, mais jamais comme celui-ci.

UN SOLDAT.

Et tout cela, *matouchka*, n'est encore rien... Regarde là-haut... regarde... des rochers... des rochers... de la neige, de la glace.

UN AUTRE.

Comment passer avec le *kibitk* ? Il faudra tout démonter, les roues, le timon; il faudra porter la vieille *matouchka*, la marmite, le tonneau... Saint Nicolas, viens à notre secours !

UN AUTRE, se retournant et regardant en arrière.

Et le beau soleil là-bas... les belles maisons, le bon pain, le schnaps, la viande... Oh ! Italie !... Italie !...

(Il joint les mains.)

IVANOWNA.

Tais-toi, Mikalowitch, tais-toi, nous allons tous pleurer !

HATTOUINE.

Non, ce n'est pas un chemin pour des chrétiens. (Élevant la voix.) Souworow, tu demandes trop à tes enfants ! Le Seigneur a déjà beaucoup fait pour Alexis Basilowitche; mais tu ne regardes à rien, tu cries : —En avant ! en avant ! —Il faut marcher.

IVANOWNA, attirant le cheval.

Allons... courage... hue !

(Tous se remettent aux roues. La charrette franchit le dernier passage, et s'arrête au bord du plateau.)

TOUS LES SOLDATS, d'un ton de satisfaction.

Du schnaps !... *matouchka*, du schnaps !...

HATTOUINE, descendant de la charrette.

Oui, vous l'avez bien gagné ! qu'on pose la tonne là. Ivanowna, sors le gobelet: mes enfants auront du schnaps !

(Les soldats se dépêchent de lever la tonne ; ils la posent sur la malle en cuir. Pendant ces préparatifs, d'autres défilent ; ceux de la charrette restent seuls.)

* Eau de-vie.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, au bord du plateau; LE MAJOR BELINSKI ET LE DOCTEUR STHAL, au-dessous. (Continuation du défilé.)

LE DOCTEUR, criant au major qui le précède.

Hé ! major, une petite halte... Mon pauvre Jacob n'en peut plus; vous savez qu'il a quinze ans de service.

LE MAJOR.

Je vous avais prévenu de l'abattre après Novi ; c'est une vieille bête ruinée, poussive.

LE DOCTEUR.

Je le sais bien, mais quand on a passé par Ismaïlow ensemble, par Praga, on n'aime pas de se séparer. (Tapant sur le cou de son cheval.) N'est-ce pas, Jacob ?

LE MAJOR.

Il finira par vous laisser en route, docteur.

LE DOCTEUR.

Ce ne serait pas étonnant, dans un chemin pareil. (En ce moment, il lève la tête, et voit le tonneau d'eau-de-vie sur sa malle ; sautant à bas de cheval.) Oh ! mille tonnerres !

LE MAJOR.

Qu'est-ce que c'est ?

LE DOCTEUR, tirant son cheval par la bride.

Tous mes instruments écrasés !

(Il veut rouler la tonne.)

HATTOUINE.

Qu'est-ce que tu demandes, coupeur de jambes ?

LE DOCTEUR, aux soldats.

Otez-moi cela, canailles ? (Les soldats enlèvent la tonne. Le docteur ouvre sa malle et regarde.) Dieu soit loué, tout est en bon état.

(Le major, Hattouine, Ivanowna et les soldats se penchent et regardent.)

HATTOUINE.

Ne regardez pas, ce sont les petits couteaux !

LE DOCTEUR, riant.

Les petits et les grands; et nous allons en avoir besoin tout à l'heure ! (Montrant une large scie au major.) Les gueux m'ont fait trembler ! Rien que cette scie anglaise me coûte trois livres sterling.

(Le major, sans répondre, poursuit sa route en criant aux soldats qui continuent de défiler : En avant !... en avant !...)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, moins LE MAJOR

(Ivanowna, toute pensive, regarde défiler les soldats.)

HATTOUINE.

Allons... allons... c'est bon... referme ta caisse... bois plutôt un verre de schnaps,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE DOCTEUR, après avoir refermé sa caisse, se lève et dit aux soldats :

Hé! Mikalowitche, porte-moi ça dans le chalet. Et vous deux, allez au grenier à foin, et répandez de la paille sur le plancher, du haut en bas. Vous m'entendez! (Levant les yeux, et regardant le défilé.) Ça va chauffer là-haut... Avant une heure, nous aurons besoin des petits couteaux! (Les soldats s'éloignent; Swerkof emmène le cheval du docteur et celui de Hattouine. — Le docteur à Hattouine.) Où est donc le major?

HATTOUINE.

Il est parti tout de suite.

LE DOCTEUR, vidant un verre d'eau-devie, de bonne humeur.

Je pensais bien que la grosse scie lui ferait de l'effet. Hé! hé! hé!

HATTOUINE.

Ah! vieux corbeau, tu ris... tu ris à cause de l'odeur du sang.

LE DOCTEUR, riant.

Cette vieille à des idées drôles. (Il sort une tabatière de sa poche et prise.) Oui, ça va chauffer... Tu te rappelles Praga, Hattouine?...

HATTOUINE, levant les mains.

Praga!... Praga!...

LE DOCTEUR, le nez en l'air.

Eh bien, si je ne me trompe, nous aurons autant d'ouvrage ce soir. Seulement, au lieu d'être des brûlures, ce seront des glissades, des os cassés, et cætera, et cætera! (Il aperçoit les soldats, qui regardent aux fenêtres du chalet, et leur crie:) Vous dépêcherez-vous... vous dépêcherez-vous!

(Les soldats se retirent.)

HATTOUINE, criant.

Ivanowna?

IVANOWNA, éveillée de sa contemplation.

Mère Hattouine!

HATTOUINE.

A quoi penses-tu donc?

IVANOWNA.

Je regarde, mère Hattouine.

HATTOUINE.

Oui, tu regardes si quelqu'un va bientôt passer... Ne crains rien, Axenti Ivanowitche n'est pas loin.

LE DOCTEUR, riant.

Ah! c'est Ivanowitche qu'elle attend!

HATTOUINE.

Hé! la jeunesse... la jeunesse... que voulez-vous?

LE DOCTEUR.

Un brave garçon... et qui n'a pas peur du feu.

HATTOUINE.

Trop brave!... trop brave!...

LE DOCTEUR.

C'est lui qui a porté à Korsakow les ordres du feld-maréchal.

HATTOUINE.

Oui! Pour aller plus vite en revenant, il a traversé tous les républicains.

LE DOCTEUR.

Il est revenu tout de même.

HATTOUINE, riant.

C'est un renard... un fin renard.

LE DOCTEUR.

Souworow est content de lui?

HATTOUINE.

S'il est content! tu penses bien... Il lui a dit: « Axenti, c'est bien... Tâche que je me souvienne de toi... Tu feras ton chemin, Ivanowitche! »

LE DOCTEUR, regardant Ivanowna du coin de l'œil.

C'est égal, d'avoir un bon ami comme Ivanowitche, qui porte des ordres à travers les républicains, et qu'on fusille tout de suite, quand il se laisse prendre, c'est dur... ça vous donne beaucoup à penser.

HATTOUINE, bas.

Tais-toi.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas comme moi... Je suis vieux, j'ai le nez rouge... mais je me porte bien... les balles ne pleuvent pas autour du docteur Sthâl... Il garde les petits couteaux pour ses camarades.

HATTOUINE, riant.

Tais-toi, vieux hanneton! Tais-toi... le temps des fleurs est passé... Le temps du schnaps est venu... Tiens... bois... mais laisse Ivanowna tranquille.

LE DOCTEUR, prenant le verre.

Vieux hanneton!... C'est un peu fort... Sans le verre de schnaps, Hattouine, je me fâcherais!

HATTOUINE, à Ivanowna.

Allons, décharge le linge du docteur, tout devrait déjà être prêt.

LE DOCTEUR, après avoir vidé son verre.

Oui, il va falloir du linge, pour raccommoder les têtes cassées. Découpez-moi des bandes... (Regardant en l'air.) La colonne approche... nous allons entendre le grand roulement.

(Ivanowna et Hattouine s'asseyent au bord de la terrasse, sur quelques sacs de linge, et se mettent à découper des bandes.)

HATTOUINE, à Ivanowna.

Tiens le linge, je couperai, nous irons plus vite.

LE DOCTEUR, criant aux soldats, qui se sont remis aux fenêtres.

Hé! montez le drapeau noir sur la baraque!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ces imbéciles ne pensent à rien... Tout à l'heure nous allons recevoir des balles à l'ambulance... Ah! race de crétins!

(Pendant cette scène, le défilé continue. En ce moment, Ivanowna voit monter un nouveau groupe de soldats; au milieu de ce groupe se trouve un jeune officier à cheval, il tient le drapeau russe : c'est Ivanowitche.)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, IVANOWITCHE, au milieu de ses soldats.

IVANOWNA, se levant.

Axenti Ivanowitche!

IVANOWITCHE, aux soldats.

Halte! reposez-vous! (Montrant le chemin qui monte.) Tout à l'heure, il faudra courir.

(Il s'approche et prend la main d'Ivanowna; les soldats mettent l'arme au pied. Tous regardent en l'air le défilé qui s'opère lentement.)

LE DOCTEUR.

On vous attendait, Ivanowitche.

IVANOWITCHE, souriant à Ivanowna.

Je pense bien, aussi je me suis pressé.

LE DOCTEUR.

Vous arrivez d'Airolo?

IVANOWITCHE.

Oui, docteur.

LE DOCTEUR.

La colonne du général Strauch est en marche par la gauche?

IVANOWITCHE.

Les trois colonnes sont en marche; celle de Strauch, à gauche, et celle de Schweikoski à droite. Le feld-maréchal Souworow suit la nôtre; il a voulu tout voir : l'organisation des convois, le démontage des canons et des caissons...

LE DOCTEUR.

Nous avons du canon...

IVANOWITCHE.

Vingt-huit petites pièces, pour les trois colonnes. Elles arrivent à dos de mulet. Il a fallu démonter la moitié des cosaques, pour le transport des affûts. Le feld-maréchal a tout surveillé lui-même... Quel homme!... il ne connaît pas d'obstacles!

HATTOUINE.

Oui, plus il vieillit, plus il s'obstine, c'est comme un mulet.

LE DOCTEUR, riant.

Hattouine ne se gêne pas.

IVANOWNA à Ivanowitche

Ne l'écoute pas, Axenti, ne l'écoute pas...

IVANOWITCHE, riant.

On lui pardonne tout. Souworow lui-même rit des idées de la vieille *matouchka*, quand il est de bonne humeur.

LE DOCTEUR.

Oui, mais c'est une rude montée tout de même, Ivanowitche.

IVANOWITCHE.

Ah! nous ne sommes pas au bout... Si vous la connaissiez comme moi!... (Se retournant à cheval, et montrant les cimes.) Figurez-vous à cinq ou six cents mètres au-dessus de nous, le plateau couvert de retranchements, d'abatis, de fortifications en terre; les rochers à droite et à gauche pleins d'embuscades, et la route au-dessus, qui tourne vingt fois le long de précipices dont il est impossible de voir le fond. Si par malheur votre pied glisse, vous descendez à deux lieues, dans les gorges de Tremola.

LE DOCTEUR.

Les républicains y sont pourtant venus.

IVANOWITCHE.

Oui, mais ils avaient en face d'eux les Autrichiens, et nous avons les Français.

LE DOCTEUR.

Ils sont beaucoup?

IVANOWITCHE.

Six à sept cents sur le plateau, avec le général Gudin.

HATTOUINE.

Tu les a vus? Ivanowitche.

IVANOWITCHE.

Oui, *matouchka*, en revenant de Zurich; ils vivent là-haut de neige fondue et de pain de seigle... Les pauvres diables sont maigres comme la famine.

LE DOCTEUR.

Quels enragés!

IVANOWITCHE.

Sans les trois attaques combinées, malgré nos vingt-cinq mille hommes et Souworow, je n'aurais pas trop confiance. Mais nous arriverons, Ivanowna, ne crains rien.

IVANOWNA.

Tu ne seras pas toujours en tête, Axenti?

IVANOWITCHE.

Non, pour toi, je me tiendrai un peu sur les côtés... où l'on ne glisse pas!

(Il sourit.)

HATTOUINE.

Oui, oui, sur les côtés... quand les balles pleuvent partout..... Allez donc aimer un soldat!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE DOCTEUR.

Vous en avez bien aimé un, vous, Hattouine.

HATTOUINE.

Que voulez-vous? on est folle une fois au moins dans sa vie. J'espérais toujours en être débarrassée, c'était ma seule consolation, et la sienne c'était le schnaps.

LE DOCTEUR.

Et sur le plateau, Ivanowitche, nous serons maîtres de tout?

IVANOWITCHE.

Sur le plateau du Saint-Gothard, il faudra descendre comme nous montons; il faudra traverser, de l'autre côté, la Reuss, encaissée entre des rochers de six cents pieds à pic, sur des ponts en dos d'âne, plus hauts que le Kremlin, et larges de deux brasses.

HATTOUINE.

Souworow se fait vieux, il perd la tête.

LE DOCTEUR.

Il n'y a donc pas d'autre route pour entrer en Suisse.

IVANOWITCHE, étendant le bras vers la droite du Saint-Gothard.

Il y a la route de Bellinzona à Coire, par Roveredo; mais elle est beaucoup plus longue. Celle-ci coupe au court, et puis elle nous mène sur les derrières de Masséna. Une fois à Altorf, au fond de la vallée de la Reuss, nous prendrons les Français à revers, pendant que Korsakow les attaquera de front.

LE DOCTEUR.

C'est un beau plan, mais difficile à exécuter.

IVANOWITCHE.

Bah! rien n'est impossible à Souworow. Tout ce qu'il entreprend est écrit là-haut! (Il lève la main. — Aux soldats:) En avant! (A Ivanowna, qui le retient:) Ivanowna, il faut que je sois capitaine; tu sais, la vieille *matouchka* veut que je sois capitaine, pour nous marier ensemble.

(Il embrasse Ivanowna, puis galope à la suite de son détachement. Ivanowna le regarde s'éloigner.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, moins IVANOWITCHE

LE DOCTEUR.

Quel brave garçon! Cela ne connaît que l'amour et la bataille.

HATTOUINE.

Oui, et ça ne t'empêchera pas de lui couper les os comme au premier venu, s'il arrive sur le brancard.

LE DOCTEUR.

Quand on arrive sur le brancard, Hattouine, on n'est plus Ivanowitche, on n'est plus Souworow, on n'est plus qu'un homme avec des os cassés, des balles dans le corps, ou la tête aplatie... Moi, je tâche d'arranger la chose si c'est possible; et quand ce n'est pas possible, je les recommande à saint Nicolas. Qu'est-ce qu'on peut me demander de plus?

HATTOUINE.

Allons... l'ouvrage reste en arrière. Tout ce linge devrait être découpé.—Ivanowna?

IVANOWNA.

Mère Hattouine.

HATTOUINE.

Quand tu regarderais cent ans, il est parti!... Si Dieu veut qu'il revienne, il reviendra. Allons, mon enfant, aide-moi; tiens le linge et ne pense plus au reste.

(Ivanowna s'assied, elles reprennent leur ouvrage; les aides du docteur arrivent.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, LES AIDES DU DOCTEUR

LE DOCTEUR.

Que voulez-vous?

MIKALOWITCHE.

Major, nous avons fait tout ce que vous avez dit: Nous avons répandu de la paille partout, nous avons monté la grande table, ouvert la caisse, et rangé les couteaux au bord; nous avons aussi cherché les baquets. Maintenant, qu'est-ce qu'il faut faire?

LE DOCTEUR.

Maintenant vous ferez ce vous avez toujours fait, imbéciles! Quand on apportera les blessés, vous les monterez, vous les déshabillerez, vous les tiendrez sur la table; vous pincerez avec les pinces ce que je vous dirai de pincer, vous enlèverez le sang avec la grosse éponge, et quand le baquet sera plein, vous irez le vider en bas. (D'un ton indigné.) C'est drôle, voilà plus d'un an que ces crétins me suivent, à Cassano, à la Trebia, à Novi, partout! et chaque fois ils me font répéter la même chose. Ah! mon Dieu, mon Dieu, quelle race!... On a bien raison de leur apprendre à marcher, ils iraient toute leur vie à quatre pattes.

(Arrivent quelques cosaques. Les aides du docteur rentrent dans le chalet.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ivanowna, il faut que je sois capitaine. (Page 23.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, LES COSAQUES

UN COSAQUE.

Du schnaps, *matouchka?*

HATTOUINE.

Je n'ai pas de schnaps pour vous.

LE HETTMANN, d'un ton impérieux.

Donne du schnaps à mes hommes... Tu me dois obéissance, vieille..., donne du schnaps!

LE DOCTEUR, à Hattouine.

Et moi je te défends de verser du schnaps!

LE HETTMANN.

Tu le défends.

LE DOCTEUR.

Oui, c'est moi qui commande ici, ce schnaps est en réquisition pour les blessés.

LE HETTMANN.

J'en veux.

LE DOCTEUR.

Quand tu reviendras avec une balle dans le ventre, je t'en mettrai une compresse dessus, hettmann, mais pas avant.

LE HETTMANN.

Tu n'es pas un chef.

LE DOCTEUR, sortant une paire de pistolets de la charrette.

Je suis assez chef pour te brûler les moustaches, si tu bouges, hettmann. Je m'appelle docteur Sthâl, chirurgien aux grenadiers de Rymnik, et si je dis un mot de ta conduite...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sauve qui peut! (Page 27.)

LE HETTMANN.

Allons... c'était pour rire... pour voir ce que tu répondrais.

LE DOCTEUR.

A la bonne heure! seulement, je n'aime pas les plaisanteries cosaques.

(Grande rumeur au-dessous du plateau. Hattouine se lève et regarde.)

HATTOUINE.

Le régiment d'Ismaïl arrive.

CRIS.

Vive Souworow !... Vive Souworow!...

LE DOCTEUR.

Ah ! ah ! le feld-maréchal...

NOUVEAUX CRIS.

Vive Souworow!... vive Souworow !...

(Une file de mules paraissent, portant les canons et les affûts démontés. Des soldats d'artillerie escortent ce convoi; quelques-uns s'arrêtent sur le plateau pour reprendre haleine. Au moment où la queue de colonne s'engage dans le défilé, Souworow paraît avec son état-major.)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW, L'ÉTAT-MAJOR

SOUWOROW, d'une voix vibrante.

Hettmann!

LE HETTMANN.

Feld-maréchal?

SOUWOROW.

D'où viens-tu?

LE HETTMANN.

J'arrive de là-haut... en reconnaissance.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

SOUWOROW.

Pourquoi l'attaque n'est-elle pas commencée?

LE HETTMANN.

La route est difficile, feld-maréchal ; elle devient toujours plus roide, et puis les trous...

SOUWOROW.

Il n'y a pas de route difficile. (Avec violence.) Qu'on attaque... qu'on attaque !... Va dire que Souworow arrive ! (Le hettmann part un galop, avec ses cosaques.—Souworow regardant sa montre.) Il est midi... le colonel royal-impérial de Strauch devrait avoir ouvert son feu depuis vingt minutes... C'est inconcevable.

LE COLONEL D'ÉTAT-MAJOR MANDRIKINE.

Si les routes sont coupées, feld-maréchal!...

SOUWOROW, l'interrompant.

A la guerre, toutes les raisons bonnes ou mauvaises ne signifient rien. Quand on est convenu d'un mouvement, il doit s'exécuter à la minute, pour ne pas rendre l'attaque insuffisante. A quoi me sert-il d'avoir de bonnes raisons, si je suis battu ?

(En ce moment, le canon tonne et la fusillade s'engage.)

SOUWOROW, remettant sa montre en poche.

Enfin ! (Regardant autour de lui, et voyant des canonniers au repos.) Qu'est-ce que ces hommes font là?

MANDRIKINE.

Ils escortent le convoi.

SOUWOROW.

Eh bien, le convoi est passé. (Aux soldats.) Allez.. allez... vivement !... (Se retournant vers Mandrikine.) Tous ces détachements à droite et à gauche sont des pertes ! (Les soldats montent. — A ses officiers.) Il est midi juste, à deux heures nous serons sur le plateau. Mais il faut aller brusquement... il faut déconcerter l'ennemi par l'impétuosité de l'attaque... Plus la position est désavantageuse pour nous, plus il faut en brusquer la fin. En avant, messieurs, en avant !

(Ils partent.)

SCÈNE IX

HATTOUINE, LE DOCTEUR, IVANOWNA

HATTOUINE, riant.

Il est toujours jeune, Alexis Basilowitche, il ne change pas; comme je l'ai vu la première fois, il y a cinquante ans, il est encore.

LE DOCTEUR.

Oui, mais écoute, Hattouine, écoute comme ça va bien ! Il est temps que j'aille me retrousser les manches.

(Il entre dans le chalet, Hattouine et Ivanowna restent seules. Le bruit de la bataille redouble.)

SCÈNE X

HATTOUINE, IVANOWNA

HATTOUINE.

A quoi penses-tu, Ivanowna ?

IVANOWNA.

J'écoute, mère Hattouine.

HATTOUINE.

Oui, c'est une grande bataille... Déjà beaucoup sont tombés... (Elle regarde.) Ah ! Souworow est là maintenant... Comme la fumée monte !

(Immense rumeur dans le lointain, au milieu de la fusillade.)

IVANOWNA.

C'est terrible !

(Elle se couvre les yeux.)

HATTOUINE.

Tu pries?...

IVANOWNA.

Oui, je prie...

HATTOUINE, après un instant de silence.

Il reviendra... mais beaucoup ne reviendront plus !... Ivanowitche reviendra... Il est brave comme Souworow, et Souworow est devenu vieux... Il a blanchi dans la guerre... Ne crains rien !... (Apercevant deux soldats qui apportent un blessé.) Ah ! voici déjà qu'on apporte de l'ouvrage au vieux coupeur de jambes.

(Ivanowna regarde, puis se lève et court à la rencontre de ceux qui apportent le blessé. Le docteur paraît à la fenêtre du chalet, il est en bras de chemise et large tablier remontant jusqu'au cou.)

IVANOWNA, regardant le blessé.

Ce n'est pas lui !

(Les porteurs s'arrêtent devant le chalet. Les aides du docteur entourent le blessé.)

SCÈNE XI

HATTOUINE, IVANOWNA, LES PORTEURS, LE BLESSÉ LE DOCTEUR

LE DOCTEUR, criant à la fenêtre.

Qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce que vous faites là?...

UN AIDE.

C'est un commandant.

LE DOCTEUR, avec colère.

Qu'est-ce que ça me fait qu'il soit commandant? Apportez-le... montez-le, mille tonnerres !... Ah ! les crétins. (Levant les yeux, et voyant d'autres blessés qu'on apporte à la file.) En voilà !... En voilà !...

(Les porteurs entrent le blessé dans le chalet, avec les aides. Hattouine se lève et va regarder les autres, à mesure qu'ils arrivent.)

HATTOUINE.

Des vieux... des jeunes !... Des vieux... des

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

jeunes!... Oh! nous retournerons seuls en Russie... Tous partent... tous!

(A mesure que les blessés arrivent, on les porte dans le chalet. Clameurs immenses dans le lointain, roulement de la fusillade. Cris : — En avant!... en avant!...)

LE DOCTEUR, criant de l'intérieur du chalet.

Du linge, *matouchka*, du linge!

HATTOUINE, prenant un paquet de bandes.

Aide-moi, Ivanowna, aide-moi.

(Elle remet le paquet à un aide, qui est venu le prendre.)

IVANOWNA, regardant en l'air.

Mon Dieu, tous s'arrêtent...

HATTOUINE.

Ils reculent!... les soldats de Souworow reculent!...

(Silence. Une file de blessés arrivent à pied.)

IVANOWNA, regardant le premier.

Un homme du bataillon...

LE BLESSÉ, s'adossant au mur.

Matouchka!...

HATTOUINE, accourant.

Daroch!

LE BLESSÉ.

Ah! *matouchka*... je ne verrai plus la Russie...

HATTOUINE, le faisant asseoir sur le banc.

Qu'est-ce que tu as?

LE BLESSÉ, montrant son épaule droite.

Une balle ici, *matouchka*... une balle... c'est fini.

HATTOUINE, à Ivanowna.

Vite, un verre de schnaps! (Au blessé.) Et là-haut?

LE BLESSÉ.

On ne peut pas passer... des trous... des...

HATTOUINE, lui présentant le verre qu'Ivanowna vient d'apporter.

Tiens, bois.

(Il boit et se ranime un peu.)

LE BLESSÉ.

C'est bon!... (Lui rendant le verre.) Oh! bonne *matouchka!*...

HATTOUINE.

Qu'est-ce que tu as vu là-haut?

LE BLESSÉ.

J'ai vu des files d'hommes tomber... rouler... (Avec un geste d'horreur.) Ah! c'était tout bleu... tout noir au fond... Ils tombent toujours, *matouchka!*

(Il se couvre les yeux d'une main et s'affaisse contre le mur.)

HATTOUINE, se retournant.

Souworow... Souworow... mangeur d'hommes... sois content... sois content... tout est fini... tout va périr!

(Grondement de la fusillade, qui se rapproche. Mouvement de retraite. Cris : — En avant!... Halte!... halte!... En avant!... — Le hettmann arrive au galop, suivi de ses cosaques. Le cheval d'un cosaque, blessé d'un coup de feu, se cabre au bord du précipice; le cavalier pousse un cri terrible : l'homme et le cheval disparaissent.)

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, LE HETTMANN, COSAQUES

LE HETTMANN, criant.

L'attaque est repoussée... Tout est perdu...

(Il pique des deux et disparaît.)

LES AUTRES COSAQUES.

Sauve qui peut!

(Ils sortent au galop.)

HATTOUINE.

Ivanowna, attelle la charrette... vite... vite...

IVANOWNA.

Non! il est mort... Il ne se sauvera pas... je reste! — Va, mère Hattouine, va! Moi, je veux aussi mourir.

(Elle s'assied et se couvre la face. Hattouine jette tout pêle-mêle sur la charrette. Des files de soldats traversent le plateau en courant, comme saisis de terreur panique, et disparaissent à gauche. Au moment où Hattouine va chercher son cheval, Ivanowitche paraît, le sabre à la main. Ivanowna pousse un cri.)

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, IVANOWITCHE, SOLDATS

IVANOWITCHE, criant aux soldats qui fuient :

Arrêtez... lâches!... lâches!...

(Il s'élance à gauche et se met en travers du sentier.)

IVANOWITCHE, aux soldats qui veulent passer.

Le premier qui s'approche, je le tue!...

TOUS.

Tout est perdu... Laisse-nous passer...

(De nouveaux fuyards arrivent, la scène s'encombre. Tumulte, cris.)

TOUS, furieux et se poussant.

Laisse-nous passer?... Laisse-nous passer!...

IVANOWITCHE.

Non!...

(Un soldat couche Ivanowitche en joue. Ivanowna se précipite sur lui et lève son fusil. Le coup part. Souworow paraît au milieu d'un groupe d'officiers. Il est défait, couvert de sang, et regarde d'un œil sombre sa colonne en déroute. La fusillade cesse.)

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR

SOUWOROW, d'une voix tonnante.

A vos rangs!... Reformez la colonne... C'est moi, Souworow, qui vais vous conduire! (Grand silence, aucun soldat ne bouge.) Soldats... c'est votre père Souworow qui parle... A vos rangs!... En avant!...

(Silence. Tous les soldats baissent les yeux, ou détournent la tête devant le regard de leur chef.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

SOUWOROW, d'une voix tremblante de colère.

N'êtes-vous plus les soldats de Praga, de Cassano, de la Trebia, de Novi? N'êtes-vous plus les enfants de la sainte Russie? Une poignée de républicains athées vous fait peur! A vos rangs!... En colonne!... Suivez le vieux Souworow!... A vos rangs!...

(Il fait mine de partir, puis regarde; aucun ne bouge. Plusieurs s'affaissent, la tête sur les genoux, comme désespérés. — Grand silence.)

SOUWOROW, d'une voix saccadée.

Vous refusez de suivre votre chef... votre vieux père... celui que le Tzar a mis à votre tête... vous refusez? (Tous les soldats se détournent. La figure de Souworow se décompose. D'une voix navrante :) C'est bien! les braves sont morts... Souworow doit aussi mourir! Qu'on creuse ici ma fosse... (Il arrache ses décorations et les jette à terre.) On dira de vous : — Ils ont abandonné leur vieux général... ce sont des lâches!... (Jetant son épée.) Qu'on me tue... Qu'on me couvre de terre... Souworow a vécu trop longtemps!...

(Il s'étend à terre tout du long. Immense sanglot des soldats, qui se relèvent en criant : — Père, lève-toi! Père, lève-toi!... — Souworow ne bouge pas et ne répond pas. Il se couvre la face des deux mains. Un vieux soldat le prend à bras le corps, et le soulève en criant : — Père... lève-toi... nous marchons!...)

HATTOUINE, aidant le vieux soldat.—D'une voix attendrie :

Lève-toi, Basilowitche, mon fils, ils marcheront tous!... N'est-ce pas, vous autres?

TOUS LES SOLDATS.

Oui... oui... en avant... conduis-nous!...

(Souworow se relève et regarde Hattouine, les yeux pleins de larmes. Tous les soldats se pressent autour de lui : les uns s'agenouillent, d'autres lui baisent les mains, d'autres lui présentent son épée, en criant : — Pardonne-nous, père... Reprends ton épée... Nous mourrons pour toi jusqu'au dernier!)

SOUWOROW, reprenant son épée.

C'est bien!... je vois que vous êtes toujours mes enfants... Je vais vous conduire... Nous mourrons tous, ou nous passerons!...

TOUS LES SOLDATS, agitant leurs armes.

Oui... oui... En avant!... en avant!...

(Souworow remonte à cheval. La charge bat.)

QUATRIÈME TABLEAU

L'ESPION

Scène de nuit. Le plateau d'Ospizio, sur le Saint-Gothard. On découvre autour les cimes de Fiendo, de Fibia, de Stella, de Gospis, toutes blanches de neige. La route partage la scène. A gauche, un vieil hospice incendié, où flotte le drapeau russe; il ne reste plus que les pignons, quelques piliers sur le devant, les poutres carbonisées, et les arêtes du toit. A droite, un hangar. Contre un des pignons de l'hospice, s'adossent une suite d'étables à moitié ruinées; contre l'autre, une sorte de grange, dont les lucarnes et la porte sont vivement éclairées de l'intérieur. Le reste du paysage est sombre; des torches s'y promènent, la lune brille sur les glaciers. Plusieurs détachements font leur appel; les plus éloignés s'entendent confusément; le plus proche en ligne, sur la droite de la route, est une compagnie du régiment de Rymnik. On remarque dans les rangs des têtes bandées, des vêtements sanglants. C'est le tableau du soldat après une action meurtrière. Deux sous-officiers, sur le front de bataille, continuent l'appel; l'un tient en l'air une torche, l'autre lit les noms. Devant le hangar, Hattouine et Ivanowna dételent leur charrette; elles conduisent leur cheval dans l'étable en face, et de temps en temps se retournent pour écouter.

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMPAGNIE DU RÉGIMENT DE RYMNIK, LES DEUX SOUS-OFFICIERS, HATTOUINE, IVANOWNA, PUIS LE COLONEL D'ÉTAT-MAJOR MANDRIKINE.

LE PREMIER SOUS-OFFICIER, lisant.

Bélinski?

UN SOLDAT.

Présent.

LE SOUS-OFFICIER.

Bistraya?

UN SOLDAT.

Présent.

LE SOUS-OFFICIER.

Kolskow?

PLUSIEURS SOLDATS.

Disparu.

(Le sous-officier écrit.)

LE SOUS-OFFICIER.

Pousckine?

PLUSIEURS.

Mort.

LE SOUS-OFFICIER.

Lermanskoff?

PLUSIEURS.

Blessé.

LE SOUS-OFFICIER.

Nichipoure?

(Silence. Arrive le colonel d'état-major Mandrikine par le fond.)

MANDRIKINE, criant.

Allons, dépêchons-nous... Le feld-maréchal arrive! Il veut avoir le relevé tout de suite.

LE SOUS-OFFICIER répétant.

Nichipoure?

(Silence.)

MANDRIKINE, avec impatience.

Personne ne sait ce qu'est devenu Nichipoure? (Silence. Au sous-officier.) Portez-le disparu.

LE SOUS-OFFICIER, continuant l'appel.

Swerkoff?

UN SOLDAT.

Présent.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE SOUS-OFFICIER.

Mikola?

PLUSIEURS.

Blessé.

LE SOUS-OFFICIER.

Garabetz?

PLUSIEURS.

Mort.

MANDRIKINE.

C'est fini?

LE SOUS-OFFICIER.

Oui, colonel.

MANDRIKINE.

Eh bien, donnez! (Il parcourt la liste et compte.) Seize morts, vingt-quatre disparus et blessés (Il marque sur un carnet.) 1re *compagnie du 1er bataillon des* grenadiers de Rymnik : Seize morts, vingt-quatre blessés? (Additionnant.) Pour le régiment de Rymnik, total : 319 hommes hors de combat; pour la colonne, en tout onze cent vingt-cinq.

(Souworow paraît au fond, avec son état-major.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR

LE SOUS-OFFICIER.

Portez armes ! Présentez armes !

SOUWOROW, à Mandrikine.

Eh bien, Mandrikine?

MANDRIKINE.

Voici le relevé, feld-maréchal.

(Il lui présente le carnet.)

SOUWOROW, jetant un coup d'œil.

Onze cent vingt-cinq hommes... C'est bien... Tout a bien marché! (Reconnaissant le régiment de Rymnik.) Ah! ah! les grenadiers de Rymnik!... Vous voilà... Je suis content de vous, garçons... Vous avez bravement réparé un moment de panique... C'était difficile... les athées s'étaient bien retranchés... ils se sont bien défendus... mais nous sommes entrés tout de même! (Il rit.) Nous sommes toujours les enfants de la sainte Russie.., C'est très-bien. (Il mit pied à terre, et se promène devant le front de la compagnie.) Oui, le plus difficile est fait... Nous voilà sur le Saint-Gothard, nous n'aurons plus qu'à descendre. (D'une voix plus grave, en s'arrêtant.) Je veux vous montrer ma satisfaction, grenadiers de Rymnik, c'est votre régiment qui fournira la garde d'honneur à Souworow, jusqu'à nouvel ordre. Vous pourrez dire plus tard, j'étais du régiment de Rymnik, à la grande attaque du Saint-Gothard, et le même soir nous montions la garde près d'Alexis Basilowitche Souworow, au haut de la montagne, vous pourrez le dire ! (Se remettant à marcher.) Toute l'armée a fait son devoir. Quand les mules arriveront, je veux que chaque homme reçoive double ration d'eau-de-vie. (Au capitaine de la compagnie.) Maintenant faites rompre les rangs... Tâchons de nous reposer... Il va falloir poursuivre les athées au petit jour.

LE CAPITAINE, à ses soldats.

Portez armes ! Reposez armes ! Rompez les rangs !

(Les soldats rompent les rangs et mettent leurs fusils en faisceaux. Puis ils ôtent leurs sacs et se groupent par escouades.)

SOUWOROW, au milieu de ses officiers.

Messieurs, je n'ai rien de particulier à vous dire. Il s'agit de réparer le temps que les Autrichiens *nous ont fait perdre à Bellinzona.* Nous sommes le 25 septembre; le 26 nous serons à Wasen, le 27 à Altorf, et le 28 nous attaquerons Masséna par derrière, pendant que Korsakow le poussera de front. Ce sera l'action décisive de la campagne. Nous avons écrasé Joubert, Moreau, Macdonald en Italie; nous écraserons Masséna en Suisse. Après cela, en route pour Paris ! Là, nous pourrons nous reposer, après avoir rétabli les Bourbons sur leur trône. Le plan est simple... Ainsi pas de retard... (Regardant sa montre.) Il est minuit, à quatre heures la diane! Qu'on se procure du bois, qu'on allume les feux du bivac, si c'est possible... Les sacs et les gourdes ne doivent pas encore être tout à fait vides. (A un général.) Bagration, je vous retiens à souper. (Saluant les autres.) Messieurs !

(Les officiers saluent et se retirent. Bagration, Souworow et Mandrikine se dirigent vers la grange et passent devant le hangar, où Hattouine vient d'allumer son feu, pendant les scènes précédentes.)

SCÈNE III

SOUWOROW, BAGRATION, MANDRIKINE, HATTOUINE IVANOWNA, QUELQUES SOLDATS DE RYMNIK

SOUWOROW, d'un accent joyeux, à Hattouine.

Hé ! c'est toi, *matouchka?*

HATTOUINE.

Oui, Basilowitche, c'est moi.

SOUWOROW.

Tu suivras donc toujours les armées avec ton kibith ?

HATTOUINE.

Toujours, Basilowitche, toujours... Qu'est-ce que je puis faire? Il faut bien que je suive mes enfants... je suis la mère du bataillon.

SOUWOROW, à Bagration.

Voyez, Bagration, voilà notre plus vieille *matouchka*... la vieille des vieilles... Quel âge as-tu, *matouchka ?*

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

HATTOUINE.

Oh! qu'est-ce qui peut savoir? Depuis longtemps je ne compte plus les années, Basilowitche, depuis bien longtemps!

SOUWOROW.

Combien de fois tu m'as versé le schnaps! Tu te rappelles, à Pétersbourg?

HATTOUINE.

Si je me rappelle! c'était pendant les grandes manœuvres de la garde, il y a cinquante ans. Tu étais alors sous-officier!... Tu ne pensais pas, je serai feld-maréchal, Rymnikski, prince Italikski... hé! hé! hé! Et moi je te disais: Basilowitche, courage, courage... Tiens, bois ce verre de schnaps... Conserve-toi, mon fils!

SOUWOROW, attendri.

C'est vrai, *matouchka*. (A Bagration.) Elle me disait ça, Bagration. Ah! vieille *matouchka*, que je suis content de te voir en bonne santé... Tu n'as besoin de rien? Rien ne te manque?

HATTOUINE.

Rien, Basilowitche.

SOUWOROW.

Tu as de l'eau-de-vie dans ta tonne?

HATTOUINE.

Un peu... un peu... Le chirurgien, en bas, m'en a pris beaucoup pour les blessés, je n'en ai presque plus.

SOUWOROW.

Eh bien, verse le reste à ces braves enfants, verse-leur tout; les mules vont venir, on remplira la tonne jusqu'au haut, je le veux... Allons, *matouchka*, bonne nuit! Tu dois être bien lasse?

HATTOUINE.

Oui, les chemins d'Italie valaient mieux que celui-ci; je marchais tout doucement, tout doucement derrière les enfants!

SOUWOROW, riant.

Ah! voyez-vous ça... les bons chemins... Elle aime les bons chemins! Et la gloire, *matouchka*, la gloire, tu comptes ça pour rien?

HATTOUINE.

La gloire est pour Souworow, les vilains chemins sont pour tout le monde.

SOUWOROW, riant.

Hé! hé! hé! la vieille *matouchka* qui me dit ses vérités. (Il s'éloigne. A la porte de la grange il se retourne.) Allons, Bagration.

(Ils entrent.)

SCÈNE IV

HATTOUINE, IVANOWNA, LES SOLDATS

LES SOLDATS, autour de Hattouine.

Eh bien, *matouchka*, le feld-maréchal a dit que tu nous donnes du schnaps.

HATTOUINE.

Oui, mais ne criez pas si fort, les autres là-bas vont vous entendre.

TOUS, regardant autour d'eux.

Chut! chut!

UN SOLDAT, frappant à la tonne.

Hé, hé! il en reste.

UN AUTRE, marquant du doigt.

Jusque-là.

IVANOWNA.

Commencez par arranger le feu; la marmite est pleine de neige, il faut un bon feu pour la fondre.

HATTOUINE.

Oui, et puis mettez une botte de paille là, pour que je puisse bien m'asseoir.

LES SOLDATS.

Tout de suite, *matouchka*, tout de suite!

(Ils s'empressent de traîner la paille des étables.)

HATTOUINE.

Et une autre ici, pour Ivanowna.

Les soldats obéissent; Hattouine s'assied, puis sort le gobelet de sa poche. Les soldats, en cercle autour d'elle, la regardent d'un air d'adoration.)

UN SOLDAT.

Ça va faire du bien.

HATTOUINE, tournant le robinet.

Voilà! (Tous tendent la main.) Attendez... le plus ancien d'abord.

UN SOLDAT.

C'est moi. (Tous regardent en silence. Hattouine lui remet le gobelet; il boit à petites gorgées, puis hume ses moustaches, et recueille les dernières gouttes dans sa main, en disant:) C'est dommage que ce soit sitôt fini.

HATTOUINE, versant.

Maintenant, le second.

(Même jeu: Le troisième, le quatrième, etc.)

UN SOLDAT, pendant cette scène, frappant à la tonne.

Il en reste toujours, il en reste.

HATTOUINE.

Allons, c'est ton tour.

LE SOLDAT, recevant le gobelet.

Hé! vers la fin, j'avais peur.

(Il boit en riant.)

PLUSIEURS, frappant à la tonne.

Il en reste encore.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

UN SOLDAT.

Le feld-maréchal a dit qu'on vide la tonne, *matouchka*, et qu'on la remplirait avec l'eau-de-vie des mulets.

D'AUTRES SOLDATS.

Il l'a dit, *matouchka*, il l'a dit.

HATTOUINE.

Quand les mules arriveront, je vous donnerai le reste, pas avant. C'est assez!

PLUSIEURS, avec expression.

Oh! *matouchka*, il fait si froid.

HATTOUINE, remettant le gobelet dans sa poche.

C'est bon pour une fois.

UN SOLDAT, faisant mine de l'embrasser.

Oh! *matouchka!*...

HATTOUINE, d'un ton fâché.

Allons, vilains ivrognes, n'avez-vous pas chacun votre part?

PLUSIEURS.

Ne te fâche pas, *matouchka*, ne te fâche pas! C'est assez... Quand les mules viendront, tu nous verseras le reste.

(Alors ils font mine de danser; ils se balancent, en faisant claquer les pouces d'un air grotesque, et Hattouine rit.)

IVANOWNA, regardant dans la marmite.

La neige est fondue, l'eau commence à bouillir, mère Hattouine.

HATTOUINE.

Ah! c'est bon... Va chercher la farine.

IVANOWNA.

Il n'y en a plus guère, mère Hattouine. (Aux soldats.) Si vous voulez avoir votre part de la soupe, que chacun vide son sac. (Ivanowna va chercher un petit sac sur la charrette; elle en vide le contenu dans la marmite.) Voilà ce qui reste!

(Plusieurs soldats ouvrent aussi leur sac et vident leurs provisions dans la marmite, puis ils s'asseyent en rond autour du feu.)

HATTOUINE,

remuant le contenu de la marmite avec une grande cuiller de bois.

De la farine mouillée... des croûtes de pain cuites dans l'eau de neige, sans sel et sans beurre... ça ne peut pas faire une bonne soupe.

UN SOLDAT.

Nous la mangerons tout de même, va, *matouchka*... Oh! si tu savais comme nous avons faim!...

(En ce moment, Ogiski, déguisé en vieux pope, la longue barbe grise tombant sur la poitrine, le caftan vert, bordé de peau de mouton, serré aux reins, le colback tiré sur les oreilles, un grand bâton à la main et le chapelet à la ceinture, passe lentement devant l'hospice, en suivant la route. Il regarde à droite et à gauche, comme un homme qui cherche son chemin. A la vue du drapeau russe flottant sur l'hospice, il s'arrête et semble réfléchir.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, OGISKI déguisé en vieux pope.

UN SOLDAT, se retournant.

Un pope!

TOUS.

Oui, un pope!

OGISKI, à part.

Voici le quartier général!

HATTOUINE, élevant la voix.

Où vas-tu donc, pope, si tard?

OGISKI, se retournant, et levant la main pour bénir.

Que le grand saint Nicolas soit avec vous!

TOUS.

Amen!

OGISKI, à Hattouine.

Je vais rejoindre mon régiment, *matouchka*. (A part, descendant vers Hattouine.) Il faut que je reste ici.

HATTOUINE.

Et quel est ton régiment?

OGISKI.

La quatrième des Cosaques.

HATTOUINE.

Oh! les Cosaques... les Cosaques sont bien loin en avant; ils poursuivent les républicains, là-bas, sur l'autre pente de la montagne. Reste plutôt avec nous... chauffe-toi... demain au jour tu partiras. Tu pourrais te perdre dans ces mauvais chemins, et tomber.

OGISKI.

Oui, *matouchka*, tu as raison... il fait bien noir... et je ne suis plus jeune...

HATTOUINE, remplissant son gobelet d'eau-de-vie.

Tiens, bois un coup de schnaps, pope, ça te réchauffera. Assieds-toi là, près de moi.

OGISKI, recevant le gobelet.

Que le Seigneur te le rende, bonne *matouchka*.

(Il boit.)

HATTOUINE, aux soldats.

Vous voyez, maintenant, si je vous avais tout donné, le bon pope n'aurait rien eu!

OGISKI, s'asseyant.

Eh bien! oui, je reste avec mes enfants, mes bons enfants!...

IVANOWNA.

Vous êtes bien en retard sur les Cosaques, bon pope?

OGISKI.

C'est vrai, ma fille, c'est vrai... les chemins sont difficiles... Et puis, à chaque pas, des blessés qu'il fallait bénir!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tiens, bois un coup de schnaps, pope ; ça te réchauffera ... (Page 31.)

HATTOUINE.

Ah ! oui... les morts et les blessés ne manquent pas !... J'en ai vu partout depuis des années ; mais dans un seul chemin, jamais autant !

OGISKI, levant les mains.

Seigneur, reçois leurs âmes... Qu'elles montent au pied de ton trône... Qu'elles soient heureuses dans les siècles des siècles !

LES SOLDATS, faisant le signe de la croix.

Ainsi soit-il !... ainsi soit-il.

OGISKI, levant le couvercle de la marmite.

Vous aurez de la soupe ce soir, mes enfants... Il n'y en a pas beaucoup qui ont de la soupe, ce soir... J'ai vu toutes les marmites vides, en traversant les bivacs.

HATTOUINE.

Hé ! c'est de la mauvaise soupe sans beurre, avec des croûtes de pain et de l'eau de neige ; mais à la guerre comme à la guerre. Si tu en veux, bon pope, je t'en emplirai mon écuelle.

OGISKI.

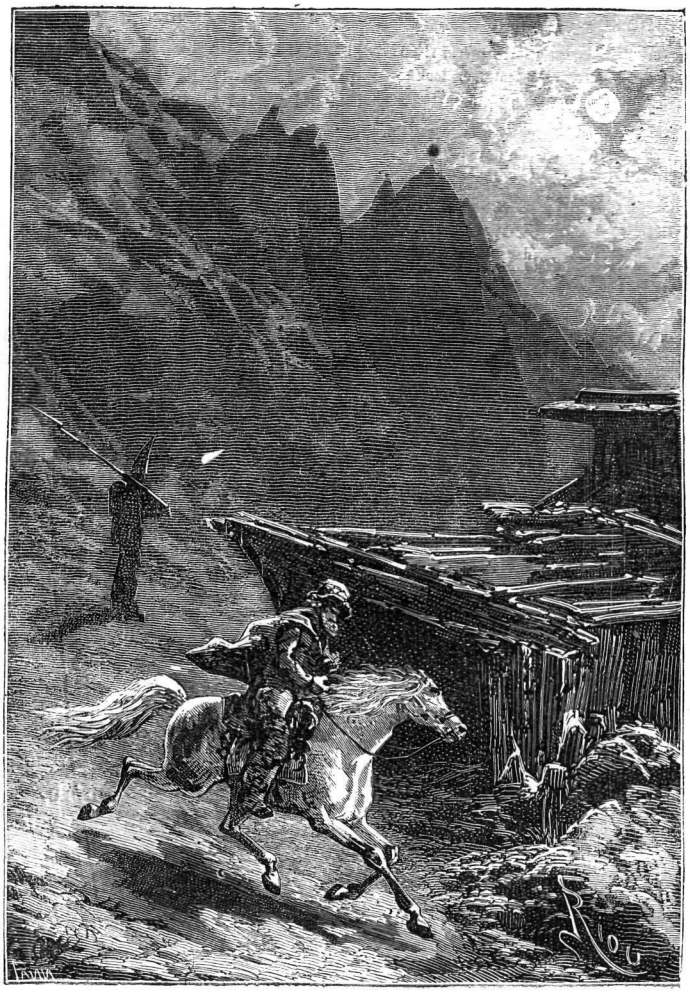
Je veux bien, *matouchka !* Oui... oui... je le vois, le Seigneur m'a fait la grâce de me conduire, il me tenait par la main. Qu'il soit loué mille fois, avec saint Nicolas, notre glorieux patron.

(Ivanowna commence alors à emplir les gamelles. Elle donne la première à Ogiski. Chaque soldat reçoit ensuite la sienne, et mange en la tenant entre ses genoux.)

IVANOWNA.

Prenez garde, bon pope, elle est chaude, il faut souffler... (Elle se met aussi à manger. Silence.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



OGISKI l'espion.
Allons !..... (Page 36.)

HATTOUINE.

Eh bien, pope, comment la trouves-tu?

OGISKI, mangeant.

J'en ai mangé de meilleure, *matouchka*, mais quand on a faim...

UN SOLDAT.

Ah! *matouchka*, quelle différence avec les bonnes soupes d'Italie!...

HATTOUINE.

Oui, nous avons mangé notre pain blanc le premier. Rien ne peut venir dans ce pays de montagnes... les gens doivent être pauvres... Je crois que nous attraperons plus de coups de fusil que de bons morceaux... Souworow aurait mieux fait de nous laisser là-bas, où tout allait si bien!

(Elle mange. Plusieurs soldats, après avoir vidé leurs gamelles, font leurs préparatifs pour dormir. Ils arrangent leurs sacs au fond du hangar. D'autres cherchent une botte de paille et s'étendent dessus en disant : « Bon sommeil, camarades ! » Ivanowna entre dans la première étable et revient aussitôt.)

IVANOWNA.

Oh! le bon lit de feuilles, mère Hattouine, tu ne viens pas dormir?

HATTOUINE.

Non, je n'ai pas encore sommeil... j'aime mieux rester près du feu.

(Elle rapproche sa botte de paille et regarde le feu, les mains croisées autour des genoux. Ivanowna se penche derrière elle et l'embrasse.)

IVANOWNA.

Eh bien, bonsoir, mère Hattouine.

HATTOUINE.

Bonsoir, mon enfant, couvre-toi bien.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IVANOWNA.

Et vous aussi, bon pope, dormez bien.

OGISKI.

Que le Seigneur veille sur toi !

(Il lève la main ; elle entre dans l'étable. On entend au loin le cri de : — Qui vive ? — des sentinelles qui se répondent, puis tout se tait.)

SCÈNE VI

HATTOUINE, OGISKI

OGISKI.

Elle t'aime bien, la belle enfant !...

HATTOUINE.

Je l'aime bien aussi... nous nous aimons depuis longtemps.

OGISKI.

C'est ta fille ?

HATTOUINE.

Non, pope, non, je n'ai pas de fille... je n'ai pas de garçon.

OGISKI.

Je te croyais sa mère.

HATTOUINE.

Si l'on peut appeler une mère celle qui nous prend, qui nous donne son pain, qui nous aime... je suis bien sa mère. (Silence.) Te rappelles-tu la dernière guerre contre les Polonais, pope ?

OGISKI, d'un accent rêveur.

Oui, je me rappelle cette guerre.

HATTOUINE.

Et la prise de Praga ?

OGISKI, du même ton.

Très-bien...

HATTOUINE.

Et le pillage ?

OGISKI.

Ces choses, je les vois... Ceux qui les ont vues ne les oublieront jamais.

HATTOUINE.

Eh bien, ce jour-là, quand tout brûlait... que dans chaque maison on entendait de grands cris, des pleurs, des coups de fusil, et que tout s'en allait en fumée... ce jour-là, pope, j'étais avec ma charrette devant une église.

OGISKI.

Quelle église ?

HATTOUINE.

Une église couverte en ardoises, le clocher rond.

OGISKI.

Toutes les églises de Praga sont couvertes en ardoises, et leurs clochers sont ronds... Mais qu'est-il arrivé ?

HATTOUINE.

J'étais donc là... et j'attendais la fin du grand pillage, en regardant les pauvres Polonais, qu'on poursuivait à coups de fusil dans les rues, et qui se sauvaient, pleurant et criant...

OGISKI, *l'interrompant.*

C'est bien... c'est bien... j'ai vu les mêmes choses... mais l'enfant ?...

HATTOUINE.

Je l'ai trouvée derrière l'église, dans un coin plein de sang, au milieu de beaucoup d'autres... *des vieux et des jeunes !... La pauvre* enfant était comme morte... elle avait reçu un coup de lance... Je l'ai prise, car elle était belle et cela me faisait de la peine. (Ogiski cache sa figure dans ses mains.) Je l'ai donc emmenée sur mon *kibitk*... Le chef de bataillon criait bien... mais au bout de trois mois elle dansait et chantait sur la charrette, et tous les soldats l'aimaient ; alors le vieux Zoritch finit par s'attendrir, et jusqu'à sa mort il disait : — C'est l'enfant du 1er bataillon de Rymnik... C'est notre Ivanowna !

OGISKI.

Ah ! c'est ainsi qu'elle est ta fille !

HATTOUINE.

Oui, c'est une Polonaise. (Riant.) Et fière comme une Polonaise... Si tu savais ?...

OGISKI.

Quoi ?

HATTOUINE.

Elle ne veut pas d'un soldat... Elle veut un officier.

OGISKI.

Quel officier ?

HATTOUINE.

Hé ! pour se marier... Elle veut un brave... Elle ne peut pas voir les lâches... C'est une vraie Polonaise !

OGISKI, avec un sourire amer.

Et pas un officier ne veut d'elle ?

HATTOUINE.

Oh ! si... un jeune officier ! Ce n'est pas un noble, mais un enfant de troupe de Rymnik, le fils d'un soldat... un brave... Axenti Ivanowitche. Souworow l'aime... c'est lui qui a porté les ordres à Korsakow.

OGISKI.

Quels ordres ?

HATTOUINE.

Hé ! pour la grande bataille du 28.

OGISKI.

Il a porté cet ordre ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

HATTOUINE.

Oui; et Souworow lui a dit : — Tâche que je me souvienne de toi, Ivanowitche!

OGISKI.

C'est un grand honneur, *matouchka*, un grand honneur pour Ivanowitche.

HATTOUINE.

Oui! Et maintenant nous allons descendre en Suisse; après-demain nous arriverons près d'un grand lac, que nous tournerons à gauche; c'est Souworow qui l'a dit aux officiers, et nous serons derrière les républicains, pendant que Korsakow les attaquera en face .. Hé! hé! hé! Ivanowitche deviendra capitaine, et nous irons nous marier à Paris.

OGISKI.

Dieu t'entende, *matouchka*, c'est bien!...

(En ce moment, le cri de : — Qui vive? — s'élève; ils écoutent. Puis arrive un cosaque au galop du fond de la scène; il se dirige vers la grange, où Souworow et Bagration sont entrés.)

OGISKI.

Une estafette...

HATTOUINE.

Oui... le vieux Souworow est comme nous... il ne dort pas... Il donne des ordres, il reçoit des nouvelles, il répond jour et nuit.

(Un officier d'état-major sort de la grange.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, L'ESTAFETTE, L'OFFICIER

L'OFFICIER, au cosaque.

Tu viens?

LE COSAQUE.

Du Maderaner Thâl, près du pont d'Amsteig, à sept lieues d'ici.

L'OFFICIER.

Ta dépêche est?

LE COSAQUE.

Du général Auffemberg.

L'OFFICIER, recevant la dépêche.

C'est bon, tu peux mettre pied à terre!

(Il rentre dans la grange. Le cosaque met pied à terre et regarde à droite et à gauche. Il est tout blanc de givre; des glaçons pendent à sa barbe.)

OGISKI, à Hattouine.

Il a bien froid... tu devrais l'appeler, *matouchka*.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, moins L'OFFICIER

HATTOUINE, à l'estafette.

Hé! hé! tu n'as pas l'air d'avoir trop chaud, cosaque!

LE COSAQUE.

Non, *matouchka*, non, je n'ai pas chaud.

HATTOUINE.

Attache ton cheval, et viens te chauffer... Viens prendre un verre de schnaps.

LE COSAQUE, attachant son cheval au pilier du hangar.

Je veux bien, *matouchka*... Oh! ho!

(Il grelotte.)

OGISKI.

Tu as l'onglée?

LE COSAQUE.

Oui, l'air est plein de grésil, et quand on galope cinq heures, ça vous entre dans le sang. (Il boit.) Hé! ceci fait du bien!... Ça réchauffe.

(Il rend le gobelet à Hattouine et veut la payer.)

HATTOUINE.

Garde tes *kopecks*... C'est le schnaps de Souworow que je verse... Il fera remplir la tonne... Garde tes *kopecks!*

LE COSAQUE.

Alors, Dieu te le rende, et à Souworow.

(Il remet les kopecks dans sa poche et se chauffe, les mains étendues sur la flamme.)

OGISKI.

Tu as couru cinq grandes heures... C'est dur, la nuit, et sur des pentes glissantes.

LE COSAQUE.

Oui, pope, c'est dur! Les chevaux glissent malgré les pointes de fer; ils tremblent. Il faut toujours serrer la bride, et le vent vous coupe la figure.

OGISKI.

Il se passe donc des choses graves là-bas, pour faire courir tellement le pauvre monde?

LE COSAQUE.

Non, pope, je viens dire que tout va bien; les républicains seront bientôt tournés.

OGISKI.

Tournés!... Comment... Par qui?

LE COSAQUE.

Par la colonne du général autrichien Auffemberg, qui est partie d'Ilanz, pendant que Souworow attaquait le Gothard. Les républicains ne se doutent de rien; ils sont de l'autre côté du pont, et ne savent pas qu'Auffemberg s'avance derrière eux.

OGISKI.

Combien sont-ils?

LE COSAQUE.

Huit ou neuf cents, au pied du Saint-Gothard, avec leur général Gudin; mais quatre à cinq mille autres viennent à leur secours

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

par la vallée de la Reuss, avec le général Lecourbe; et, quand ils seront réunis, on les attaquera devant et derrière. Ils seront forcés de mettre bas les armes.

HATTOUINE, riant tout haut.

Ha! ha! ha! c'est un tour de Souworow... Voyez-vous... voyez-vous la malice du vieux renard! Plus il devient vieux, plus il attrape de finesse... Ah! vont-ils être étonnés, les républicains... Ha! ha! ha! vont-ils être étonnés! (Elle rit aux éclats.) Tu ne ris pas, pope; tu ne comprends pas...

OGISKI, se mettant à rire.

Hé! hé! hé! oui je comprends... Auffemberg arrive derrière... Mais par où... par où?

LE COSAQUE.

Par la droite, pope. Tiens, voici la montagne (il montre du pied) : Auffemberg est ici, sur la droite de la Reuss, les républicains sont là, sur la rive gauche; ils remontent la vallée pour venir rejoindre ceux que vous avez repoussés du Gothard, et quand ils auront tous défilé, demain matin, vers sept ou huit heures, Auffemberg passera le pont d'Amsteig avec deux mille hommes et les attaquera par derrière, pendant que les dix-huit mille de Souworow descendront la montagne et les attaqueront en face. Ils n'auront pas de retraite.

HATTOUINE, s'essuyant les yeux de la manche.

Ah! vieux Souworow! j'étais sûre que tu ferais un bon tour aux républicains... ça ne pouvait pas manquer!

(L'officier ressort en ce moment de la grange et regarde.)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER

L'OFFICIER, criant.

Estafette!

LE COSAQUE.

Capitaine.

L'OFFICIER.

Arrive! Le feld-maréchal te demande.

(Le cosaque jette son manteau sur son cheval, et entre dans la grange avec l'officier.)

SCÈNE X

HATTOUINE, OGISKI

OGISKI, se levant et s'approchant du cheval.

Comme la pauvre bête a chaud!

HATTOUINE.

Oui... elle fume... elle a bien couru...

OGISKI.

Le cosaque va peut-être rester longtemps... Le cheval risque d'attraper froid... Si l'on pouvait l'abriter?...

HATTOUINE, se levant.

Attends, pope, je vais voir s'il reste de la place.

(Elle entre dans la seconde étable.)

SCÈNE XI

OGISKI, seul.

OGISKI, vivement, en mettant la main dans les fontes.

Les pistolets y sont... c'est bien! (Regardant de tous côtés.) Personne! la sentinelle tourne le dos!.. Il faut que Lecourbe soit prévenu... qu'il arrête son mouvement...

(Il regarde encore. Hattouine ressort.)

SCÈNE XII

OGISKI, HATTOUINE, sur la porte de l'étable.

HATTOUINE.

La place ne manque pas... mais des soldats sont couchés à terre...

OGISKI, qui a fait un geste menaçant.

Le cheval pourrait marcher dessus, *matouchka*, il faut prendre garde!

HATTOUINE.

Oui, je pensais à ça.

OGISKI.

Eh bien, prends un tison... va voir un peu dans l'étable à côté. (Il montre l'autre étable.)

HATTOUINE, prenant un tison.

Je vais voir, pope, je vais voir.

(Elle entre dans l'autre étable.)

OGISKI, vivement.

Allons!

(Il se jette le manteau du cosaque sur les épaules, détache le cheval, monte dessus, et part d'abord au trot, puis plus loin on l'entend prendre le galop. La sentinelle, après l'avoir regardé passer, reprend sa marche. Au même instant Hattouine ressort et regarde.)

SCÈNE XIII

HATTOUINE, puis le COSAQUE

HATTOUINE, sur la porte de l'étable.

Il n'y a pas de place... (Regardant.) Où donc est le pope? Il sera bien sûr entré dans l'autre étable... Oui, il aura conduit le cheval à côté, c'est un bon pope!

(Elle s'assied devant le feu; au même instant, le cosaque sort de la grange et s'avance.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE COSAQUE, arrivant.

Eh bien, *matouchka*, voilà mon service fini jusqu'au petit jour.

HATTOUINE.

Tu veux encore un verre de schnaps?

LE COSAQUE.

Oui, après ça, je me couche et je dors, (Hattouine lui verse un verre d'eau-de-vie, il boit.) Mais où donc est mon cheval ?

HATTOUINE.

Le pope l'a conduit dans l'étable.

LE COSAQUE.

Ah ! c'est bon... c'est bon. (Au bout d'un instant.) Je voudrais bien avoir mon manteau, pour dormir; dans quelle étable est le cheval?

HATTOUINE.

Je ne sais pas... j'étais entrée là, pour chercher une bonne place, et puis en sortant le pope et le cheval étaient partis, j'ai pensé qu'ils étaient à côté.

LE COSAQUE,
prenant un tison avec vivacité, court à l'étable et regarde.

Le cheval n'est pas ici ! (Il court à l'autre,) ni là !.., (Se retournant et criant.) Ce pope est un voleur !

HATTOUINE.

Non, cosaque, il avait une bonne figure.

LE COSAQUE, d'une voix brusque.

Sentinelle, tu n'as pas vu passer un homme?

LA SENTINELLE, se retournant.

Un homme à cheval, — l'estafette, — il est reparti.

LE COSAQUE, avec fureur.

L'estafette, c'est moi ! Le pope est un voleur ! (A Hattouine.) Je te dis, femme, que ce pope est un voleur.

HATTOUINE.

Il avait l'air d'un si brave homme.

LE COSAQUE, criant plus fort.

Je veux ravoir mon cheval, mon manteau !.., Sentinelle, m'entends-tu, c'est toi qui me réponds de tout !...

(L'officier sort brusquement de la grange; les soldats endormis se lèvent, puis d'autres sortent des étables, d'autres arrivent par le fond : la scène s'encombre.)

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR puis SOUWOROW

L'OFFICIER.

Qu'est-ce que c'est? Pourquoi ces cris ?

LE COSAQUE.

On a pris mon cheval, mon manteau, mes pistolets, capitaine.

L'OFFICIER.

Qui ?

LE COSAQUE.

Un misérable pope... un voleur !..

SOUWOROW, sortant avec précipitation.

Un pope a pris ton cheval... quand?...où?...

LE COSAQUE, consterné.

Feld-maréchal, il était là, sous le hangar, il se chauffait... Je me suis approché quelques *instants... j'avais attaché mon cheval à ce pilier*... et puis, quand le feld-maréchal m'a fait venir, il a profité...

SOUWOROW, brusquement.

Avant d'entrer, tu t'es approché du feu?

LE COSAQUE.

Oui, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Tu as parlé... qu'est-ce que tu as dit? (Le cosaque paraît consterné. — A Hattouine.) Qu'est-ce qu'il a dit?

HATTOUINE.

Ne te fâche pas, Basilowitche, mon fils, il n'a rien dit... Il a dit que les républicains étaient tournés, et que demain Auffemberg tomberait dessus par derrière.

SOUWOROW, avec explosion.

Il a dit cela!... Ce pope est peut-être un espion... (Il s'élance le bras levé, pour frapper; le cosaque croise les mains sur la poitrine et courbe la tête.) Misérable, je te casse. (Lui arrachant son sabre.) Tu es trop bête pour porter des dépêches, tu porteras le sac... (Criant.) Qu'on coure après ce pope... il me le faut... (A Hattouine.) Quelle est la couleur de son cheval?...

(Un officier entre au galop, suivi d'une douzaine de cosaques, et s'avance vers Souworow, chapeau bas.)

HATTOUINE.

C'est un cheval blanc, Basilowitche...

SOUWOROW, à l'officier.

Un homme déguisé en pope, monté sur un cheval blanc, avec un manteau de cosaque... il me le faut dans vingt minutes... Allez!... (L'officier sort au galop. Souworow se retourne vers le cosaque, qui est resté la tête penchée et les mains croisées sur la poitrine.) Une estafette se laisser prendre son cheval, son manteau, ses pistolets... (S'exaltant à mesure qu'il parle.) bavarder dans le service comme une femme... raconter les mouvements de l'armée au premier venu... compromettre le succès des opérations... (Apercevant un caporal en face de lui.) Caporal, *cinquante coups de knout à cet homme!...*

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE COSAQUE, tombant à genoux, les mains étendues.

Père... pardonne à ton fils !...

(Grand silence. Le caporal s'approche le knout à la main. Arrivé près du cosaque, il tourne la tête vers Souworow, et semble l'interroger du regard.)

SOUWOROW, d'une voix rude, la main étendue.

Frappe !...

(Le caporal lève son knout... Quelques coups de feu retentissent au loin, à gauche.)

CINQUIÈME TABLEAU

LA DÉFENSE DU PONT

La petite place d'Andermatt; elle est entourée de vieilles maisons à la mode suisse : Galeries et escaliers extérieurs sur piliers, toitures plates chargées de pierres, etc. L'auberge du Cheval-Blanc à droite; pont au fond, d'une seule arche, sur la Reuss. Le jour arrive, ses premières lueurs brillent sur les glaciers à l'horizon; la place est déserte. Un paysan à cheval traverse le pont au galop, en criant d'une voix traînante : — Levez-vous, habitants d'Andermatt, levez-vous !... l'ennemi s'avance... levez-vous !—Il traverse la scène, et frappe à coups redoublés aux volets de l'auberge. Une fenêtre s'ouvre au-dessus de la porte cochère; l'aubergiste Jacob, en bras de chemise, se penche et regarde.

SCÈNE PREMIÈRE

KASPER EVIG et L'AUBERGISTE JACOB

JACOB, criant de sa fenêtre.

Qu'est-ce qui fait ce bruit dans la nuit? qu'est-ce qui réveille le village?

KASPER.

C'est moi, maître Jacob, Kasper Evig, le fils de l'aubergiste de Hospenthâl, votre cousin; levez-vous bien vite... pas une minute à perdre!

(On voit des volets s'ouvrir à droite et à gauche, et des gens se pencher pour entendre.

JACOB.

Qu'est-ce qui se passe donc, Kasper?

KASPER.

Les Russes arrivent!

JACOB, d'un air étonné.

Les Russes?

KASPER.

Oui, maître Jacob, ils descendent du Saint-Gothard, ils remplissent déjà la vallée d'Urséren. Levez-vous, rassemblez votre bétail, sauvez-vous dans la montagne, ne perdez pas de temps! Ils arrivent... ils pillent tout, ils dévorent tout!... mon père m'a fait monter à cheval pour vous prévenir.

JACOB, se retournant et criant dans sa chambre.

Katel, habille-toi... les ennemis s'approchent!

UNE VOIX DE FEMME, répondant.

Oh! mon Dieu! ça ne finira donc jamais!

(Grande rumeur dans le village : les portes s'ouvrent, les habitants sortent; l'aubergiste et sa femme paraissent aussi, à demi-vêtus.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LES HABITANTS DU VILLAGE à demi-habillés.

UN HABITANT.

Ce n'est pas possible, les Russes! Qu'est-ce qui a jamais entendu parler des Russes dans la vallée d'Urséren?

UN AUTRE.

Les Russes sont à quarante lieues d'ici, du côté de Zurich, avec leur général Korsakow.

KASPER.

Je vous dis qu'ils ont passé le Gothard... Ils arrivent d'Italie... C'est Souworow qui les commande... Les républicains se sont battus là-haut contre eux hier toute la journée; mais les autres étaient dix contre un, et les républicains ont fini par se retirer sur le mont Furça, dans les glaciers, avec le général Gudin. Maintenant les Russes descendent; leurs baïonnettes couvrent la route à plus d'une lieue. Ce sont des sauvages qui pillent tout... Voilà ce que je vous dis; si vous ne voulez pas me croire, tant pis pour vous; dans une heure, ou peut-être avant, vous verrez si j'avais raison.

(Tous les habitants, après avoir écouté en cercle, lèvent les mains d'un air désolé.)

KATEL.

Seigneur, ayez pitié de nous!

UNE FEMME.

Ce n'est pas assez d'avoir eu les Autrichiens et les Français! Il fallait encore voir arriver les Russes!

JACOB.

Oui, c'est une abomination; si cela dure, nous irons tous mendier!

UN HABITANT.

Ah! les gueux... la canaille... si nous pouvions nous défendre!

UN AUTRE.

Tais-toi, Yokel; qu'est-ce qu'une poignée de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

malheureux Suisses peuvent faire contre tous les brigands du monde!...

(En ce moment, d'autres fuyards traversent le pont en criant : — Les Russes arrivent !)

KASPER, montrant ces gens.

Vous entendez... Qu'est-ce que je vous ai dit?

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LES FUYARDS arrivant de Hospenthâl.

UN FUYARD, criant.

Tous les villages sont inondés!... Votre tour va venir... Apprêtez-vous!...

UN AUTRE.

Oui, c'est comme le déluge; ils descendent dans les Lignes grises, par Tavetsch et Dissentis; ils s'étendent dans le Valais par Réalp; ils s'avancent dans la vallée d'Urséren... C'est fini... Tout est perdu!

(Ils traversent la place en courant.)

D'AUTRES, au loin.

Ils arrivent!... ils arrivent!

JACOB, d'une voix forte.

Tous ces cris ne servent à rien. Niclausse, cours chez le pâtre; qu'il sonne tout de suite de sa corne pour réunir le bétail. (Niclausse sort en courant. — A la foule :) Tâchons de sauver le bétail. Quand on a des vaches, on a du lait, du beurre, du fromage; quand on a des bœufs, on a de la viande... On ne meurt pas de faim!...

TOUS.

Oui, oui, sauvons le bétail... Le bourgmestre a raison, il faut sauver les bêtes!

JACOB.

Nous conduirons le troupeau sur le Gurschen, près du glacier; l'ennemi n'osera jamais s'avancer jusque-là. Chacun prendra son fusil; il faut se défendre.

KASPER.

Oui, mais qu'on se dépêche, il est temps!

(La foule se disperse.)

JACOB, criant.

Et que chacun attelle sa charrette; qu'on charge tout ce qu'on pourra, les lits, les meubles...

PLUSIEURS, courant.

Oui, bourgmestre, soyez tranquille.

(On entend sonner la corne à l'autre bout du village. La foule se disperse. Jacob et Kasper vont entrer dans l'auberge.)

SCÈNE IV

JACOB, SA FEMME, puis NICLAUSSE

JACOB, à Kasper.

Tu remercieras ton père; on reconnaît les vieux amis dans un pareil moment.

KASPER.

Oui, nous avions été pillés, et tout de suite il m'a dit : « Monte sur Rappel, et cours prévenir le cousin Jacob. »

JACOB.

Si ces gueux de Russes étaient venus d'abord ici, j'aurais fait la même chose.

NICLAUSSE, arrivant essoufflé.

Le pâtre sonne, je vais ouvrir l'étable derrière; beaucoup d'autres font déjà grimper leurs bêtes sur la côte... Regardez là-bas, dans les sapins.

(Il montre la côte, à droite.)

KATEL.

Dépêche-toi, Niclausse; moi je vais vider les armoires.

JACOB.

Écoutez !

(Tous prêtent l'oreille; on entend au loin, sur la gauche, le bourdonnement d'un tambour.

KASPER.

C'est un tambour.

KATEL.

Mais les Russes ne doivent pas venir par là !

KASPER.

Non, c'est la route d'Altorf; les Russes sont de l'autre côté.

KATEL.

Ah ! mon Dieu ! si c'étaient les républicains, qui viennent au secours de leurs camarades.

(Le bruit du tambour se rapproche; il bat le pas accéléré. Tous se regardent d'un air de stupéfaction.)

JACOB, d'un accent désolé.

Maintenant tout est perdu ! Voilà Lecourbe avec ses républicains, qui vient du côté d'Altorf, pendant que les Russes descendent de Hospenthâl; ils vont se rencontrer ici sur le pont, devant mon auberge... Quelle misère!... Tenez... voyez... les hussards!... Ah!... le Seigneur nous abandonne!

(Il lève les mains. Une quinzaine de hussards arrivent ventre à terre, par la gauche, et traversent le pont au galop.)

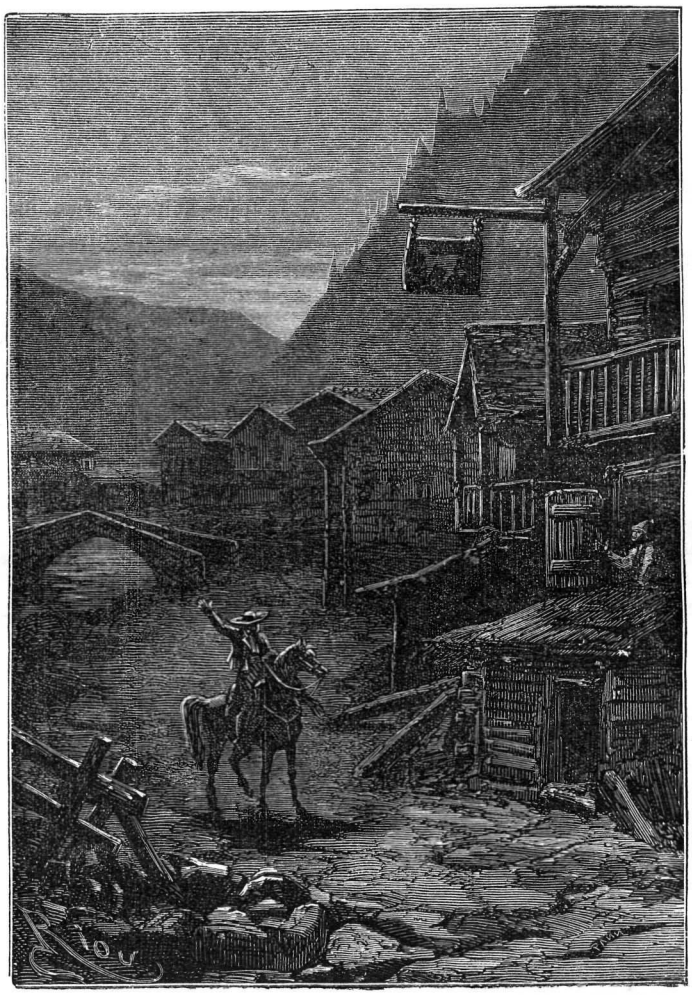
NICLAUSSE.

Il ne reste pas de chemin pour faire sauver le bétail.

JACOB.

Il ne reste plus qu'à se cacher. (D'un ton d'indignation.) Nous sommes les derniers des derniers; la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Qu'est-ce qui fait ce bruit dans la nuit? qu'est-ce qui réveille le village? (Page 38.)

Suisse ne compte plus... Toutes ces guerres ne nous regardent pas, et c'est chez nous qu'on vient se battre... c'est nous qui payons toujours!

SCÈNE V

JACOB, KASPER, NICLAUSSE, UN BATAILLON RÉPUBLICAIN

(On voit arriver un bataillon au fond, à gauche, et, plus loin, deux pièces de huit, au galop. Tous les paysans, sur leurs portes, regardent avec stupeur.

LE COMMANDANT, au bataillon, devant l'auberge.

Halte! Front! Portez armes! Reposez armes! En place, repos!

(Les artilleurs à cheval tournent en face du pont; ils dételient et mettent leurs pièces en batterie.)

KASPER, bas à Jacob.

Ils veulent défendre le pont.

JACOB.

Oui, et les Russes tireront sur le village, tout sera brûlé. (S'adressant au commandant.) Commandant!

LE COMMANDANT, se tournant.

Que voulez-vous?

JACOB.

Vous allez défendre le pont?

LE COMMANDANT.

Mêlez-vous de vos affaires. (Elevant la voix.) Sergent Duchêne faites évacuer la place... et vivement... Le général Lecourbe arrive.

(Le sergent avec quatre hommes s'approche. Aussitôt Jacob, sa femme, Kasper et Niclausse entrent dans l'auberge. Les hommes retournent à leurs rangs. Silence. Arrivent au galop Lecourbe, Daumas et quelques officiers.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les deux pièces tirent à mitraille. Le pont saute. (Page 46.)

SCÈNE VI

LECOURBE, DAUMAS, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR, SOLDATS

LECOURBE, d'une voix vibrante.

Plus loin, commandant, plus loin... Prolongez le village... Faites occuper les fenêtres le long de la rivière.

LE COMMANDANT.

Portez armes! — Arme bras!... — Par file à droite, en avant, pas accéléré, marche!

(Le bataillon disparaît à droite. Pendant le défilé, les fenêtres de l'auberge s'ouvrent. Jacob, sa femme, Kasper, Niclausse regardent. Un autre bataillon arrive aussitôt par la gauche et fait halte sur la place.)

LE COMMANDANT.

Halte!... Front!... Portez armes!... Reposez armes! En place, repos.

(Lecourbe, pendant ce mouvement, s'est porté en avant du pont avec ses officiers; il observe la position. Deux nouvelles pièces arrivent avec des caissons.)

SCÈNE VII

LECOURBE, SON ÉTAT-MAJOR, SOLDATS. — JACOB, SA FEMME, NICLAUSSE, KASPER, aux fenêtres.

LECOURBE, d'une voix brève, aux artilleurs qui viennent.

Là... là... dans le coude de la rivière... Dépêchez-vous d'élever un épaulement. (Les artilleurs obéissent. Lecourbe, s'adressant aux premiers arrivés :) Pointez en face, dans la grande rue. Vous attendrez que

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

les colonnes ennemies aient dépassé les premières maisons pour ouvrir le feu ! (Se retournant et parlant à l'un de ses officiers.) Capitaine Barroi, faites attacher les pétards; vous veillerez à cela. (S'adressant à un autre.) Faites avancer la 1re compagnie de la 38e, pour soutenir les pièces. Que les autres se tiennent prêtes à charger à la baïonnette. (L'officier part. Lecourbe, traversant la place et montrant les fenêtres de l'auberge :) Commandant Humbert, faites donc occuper cette maison !

(Il se rapproche de l'avant-scène avec Daumas; les officiers d'état-major restent en arrière.)

LECOURBE, à Daumas.

Nous sommes arrivés à temps, Daumas; Souworow ne montre pas son activité habituelle.

DAUMAS.

La difficulté des chemins, général, le retard de ses convois...

LECOURBE.

C'est peut-être autre chose... Les éclaireurs sont partis ?

DAUMAS.

Depuis vingt minutes.

LECOURBE.

Bien ! (Se retournant; à l'un de ses officiers). Touchard, faites arrêter le bourgmestre, l'agent des postes, le garde champêtre; qu'on me les amène... Il faut voir clair.

(Lecourbe et Daumas sont arrivés devant l'auberge, dont les fenêtres se garnissent de soldats. Kasper, Niclausse et les autres en sortent; ils paraissent désespérés.)

SCÈNE VIII

LECOURBE, DAUMAS, JACOB, KASPER, NICLAUSSE, OFFICIERS, SOLDATS, ETC.

JACOB, sur la porte de son allée.

On n'a pas besoin de m'arrêter... me voilà... c'est moi... le bourgmestre.

LECOURBE.

Ah ! vous êtes le bourgmestre ?

JACOB.

Oui, et j'ai des plaintes à faire.

LECOURBE, étonné.

Des plaintes ?

JACOB, d'un accent pathétique.

Oui, des plaintes !... Quand on parle toujours aux gens de liberté, d'égalité, de fraternité, comme vous, on ne vient pas les ruiner de fond en comble.

LECOURBE.

Brave homme, rappelez-vous ceci : La guerre ne fait jamais de bien à personne, et quant aux Français, ils vous feront toujours le moins de mal possible. — Mais il ne s'agit pas de cela... Vous êtes bourgmestre, vous devez connaître le pays ?

JACOB.

Je le connais.

LECOURBE.

Existe-t-il un gué d'ici Hospenthâl ?

JACOB.

Non, la Reuss est profonde partout.

LECOURBE

Vous en êtes sûr ?

JACOB.

J'en suis sûr.

LECOURBE, s'adressant à Kasper et à Niclausse.

Et vous autres ?

NICLAUSSE.

Il n'y a pas de gué au-dessus du village.

JACOB.

Si vous voulez en savoir plus, voici un garçon de Hospenthâl, qui vous dira la même chose.

(Il montre Kasper.)

LECOURBE, à Kasper.

Ah ! vous êtes de Hospenthâl ?

KASPER.

Oui, je suis venu ce matin prévenir maître Jacob que les Russes arrivent.

LECOURBE.

Vous êtes parti de là-bas à quelle heure ?

KASPER.

Vers trois heures du matin.

LECOURBE.

Et les Russes étaient arrivés chez vous ?

KASPER.

A deux heures.

LECOURBE.

Alors, ils sont restés à Hospenthâl jusqu'à trois heures ?

KASPER.

Oui.

LECOURBE.

Ils n'ont pas fait de détachements sur Dissentis ?

KASPER.

Je ne sais pas... Ils étaient affamés... ils pillaient le village.

LECOURBE.

Ils n'avaient donc pas de convois : des mulets, des charrettes ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

KASPER.

Ils n'avaient que leurs sacs, leurs gibernes et leurs fusils.

LECOURBE.

Et vous n'avez pas entendu dire qu'ils avaient envoyé du monde, sur leur droite, du côté de Dissentis?

KASPER.

Non.

LECOURBE.

Cela suffit... Vous pouvez partir.

JACOB, d'un ton désolé.

Laissez-nous au moins emmener nos troupeaux.

LECOURBE.

Qu'est-ce qui vous en empêche, mon brave homme? Emmenez tout... Chargez sur vos charrettes tout ce que vous pourrez!... Si les Russes arrivent, moins ils trouveront de bétail et de vivres chez vous, plus je serai content.

JACOB.

A cette heure, je vois que vous êtes un brave homme! (Se retournant.) Vite, Niclausse, ouvre les étables sur le grand pré, mène les bêtes sur le Gurschen; moi, je vais charger la voiture, Kasper m'aidera.

(Ils rentrent dans la maison.)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, moins JACOB, KASPER et NICLAUSSE

LECOURBE, à Daumas.

L'attaque devrait être commencée; nous aurions dû trouver les Cosaques dans le village en arrivant, et le pont au pouvoir de l'ennemi. Cette lenteur n'est pas dans le caractère de Souworow. Voudrait-il nous attirer dans la plaine d'Urséren pour nous écraser avec ses masses, ou bien est-ce autre chose?... Enfin, n'importe! (S'adressant à un officier d'état-major.) Que les chefs de corps se réunissent, je veux leur parler. (L'officier sort. A Daumas.) Nos premières mesures sont bonnes, et s'il n'arrive pas d'autres avis, nous en resterons là!...

(Les commandants entrent, l'épée à la main, et se réunissent autour de Lecourbe et de Daumas.)

SCÈNE X

LES COMMANDANTS, en cercle, LECOURBE et DAUMAS, à l'intérieur.

LECOURBE.

Messieurs, il faut nous attendre à une attaque furieuse; nous sommes trois bataillons, et nous allons avoir vingt-cinq mille vieux soldats sur les bras, commandés par Souworow en personne. Vous connaissez la jactance du vainqueur de Cassano, de la Trébia et de Novi; vous savez qu'il se vante de nous passer sur le corps, d'écraser Masséna comme Joubert, Macdonald et Moreau, et de marcher sur Paris. Souvenez-vous que nous sommes le 3 vendémiaire; qu'aujourd'hui l'action décisive de la campagne s'engage entre Masséna et Korsakow sur toute la ligne, de la Linth à la Limmat. Souvenez-vous de la dépêche du général en chef, qui nous ordonne de défendre le terrain pied à pied, de mourir s'il le faut jusqu'au dernier pour retarder la marche de Souworow, et l'empêcher d'arriver sur le champ de bataille. C'est la République qui nous parle; vous justifierez tous sa confiance, j'en suis sûr!

(En ce moment, on entend s'engager au loin le feu des tirailleurs; plusieurs hussards à la file repassent le pont au galop.

DAUMAS.

Voici nos éclaireurs qui se replient, général.

LECOURBE, aux commandants.

Allez, messieurs, que chacun retourne à son poste; et surtout du calme, de la vigueur, de la décision.

(Les commandants s'éloignent; les éclaireurs continuent d'arriver.)

SCÈNE XI

LECOURBE, DAUMAS, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR, SOLDATS, HUSSARDS, UN CAPITAINE DE HUSSARDS

(On aperçoit dans la rue en face deux hussards poursuivis par quelques cosaques; les hussards serrés de près, se retournent à la tête du pont, engagent un combat à l'arme blanche, puis se retirent. Un capitaine de hussards arrive plus loin; il est entouré de cosaques et s'en dégage rapidement. Deux cosaques s'acharnent à sa poursuite; il se retourne, abat d'un coup de pistolet le plus proche, puis traverse le pont et arrive près de Lecourbe, le sabre pendu au poing. Tout cela se passe en quelques secondes, pendant que le feu s'engage à toutes les fenêtres.)

LE CAPITAINE DE HUSSARDS, arrivant au galop.

Général, la reconnaissance est terminée, nous avons poussé jusqu'à portée de canon de Hospenthâl. Les Russes descendent la vallée en colonne de marche. Leur avant-garde, en colonne d'attaque, est de trois bataillons de grenadiers, d'un pulk de cosaques et de deux pièces de huit.

LECOURBE, à Daumas.

Trois bataillons à l'avant-garde, cela suppose un corps d'armée de quinze mille hommes; Souworow, d'après le rapport d'Ogiski, en *amène vingt-cinq mille d'Italie; que sont de*venus les dix mille autres?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

DAUMAS.

Il a dû faire un détachement à la poursuite de Gudin, sur le Furça.

LECOURBE.

Oui... mais ce détachement ne peut être de dix mille hommes... Deux ou trois bataillons suffisent contre la petite colonne de Gudin. Enfin... nous verrons !... (Au capitaine.) C'est bien, capitaine, allez rallier vos hommes et soyez prêt à charger.

(Le capitaine s'éloigne. La fusillade redouble ; on voit quelques paysans sortir effarés de chez eux, ouvrir leurs caves et disparaître. Au milieu de la fumée et des détonations, qui se prolongent dans tout le village, la tête de colonne russe paraît au bout de la rue.)

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, TÊTE DE COLONNE RUSSE, qui s'avance de l'autre côté du pont.

L'OFFICIER D'ARTILLERIE.

Canonniers, à vos pièces !

(Alors la tête de colonne russe s'avance au pas de course. On entend battre ses tambours au milieu de la fusillade. Quelques cosaques tourbillonnent en avant, et s'approchent du pont d'un air de bravade, agitant leurs lances et criant : Hourrah ! hourrah ! Tout est calme du côté des Français, sauf le feu des fenêtres. Les compagnies de soutien restent l'arme au bras ; les canonniers secouent leurs mèches en attendant le commandement.)

LECOURBE, à l'officier d'artillerie.

Voici le moment.

L'OFFICIER.

Feu !

(Les deux pièces du pont tirent, puis les deux autres plus loin, dans le coude de la rivière. La scène se remplit de fumée. Grande rumeur du côté des Russes. La fusillade des fenêtres augmente,)

L'OFFICIER.

Chargez !...

LECOURBE, observant les Russes.

La colonne s'arrête. (Vivement aux canonniers :) Feu !... Feu !...

(Les deux pièces tirent, puis les deux autres. Lecourbe s'élance devant le front du bataillon.)

LECOURBE.

En avant les grenadiers de la 38e ! A la baïonnette !

(Une compagnie de grenadiers s'élance sur le pont ; la fusillade petille à droite et à gauche. On entend des cris, des commandements. Quand la fumée se dissipe, on voit la colonne russe qui se retire en désordre. Les grenadiers républicains occupent la tête du pont.)

LECOURBE.

L'attaque est repoussée ! Cessez le feu ! Que les grenadiers de la 38e reprennent leur position.

(Les grenadiers repassent le pont, et viennent reprendre la position qu'ils occupaient. On entend la batterie de « La colonne russe a disparu. Le feu cesse.)

LECOURBE.

C'est bien... Je suis content de vous. A la bonne heure.

(Il rit.)

DAUMAS.

L'affaire commence bien, général.

LECOURBE.

Oui, ça prend une bonne tournure.

DAUMAS.

Avec deux ou trois bataillons de plus...

LECOURBE.

Bah ! nous tiendrons tout de même... Deux mille hommes déterminés à la tête d'un pont en valent dix mille.

(En ce moment, le feu de l'artillerie russe éclate sur toute la ligne. Les premiers boulets arrivent dans le village, des toits s'affaissent ; l'enseigne du Cheval-Blanc tombe. L'artillerie française répond.)

DAUMAS.

Voici les giboulées qui commencent.

LECOURBE, riant.

Oui, Souworow se fâche. Il ne comptait pas sur nous à Andermatt. (Un boulet renverse la cheminée de l'auberge du Cheval-Blanc ; tout s'écroule avec fracas.) Il s'impatiente, le vieux feld-maréchal ; il veut arriver au rendez-vous ; mais j'espère bien lui faire perdre ici quelques heures.

(Un boulet passe dans les rangs des grenadiers, trois hommes tombent.)

LE COMMANDANT, d'une voix calme.

Serrez les rangs !...

(Un officier d'état-major entre au galop.)

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR

L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, à Lecourbe.

Général, le capitaine Meunier, qui commande l'arrière-garde, vous fait dire qu'il entend le canon sur nos derrières.

LECOURBE, vivement.

Dans quelle direction ? A quelle distance ?...

L'OFFICIER.

Du côté de Wâsen, à deux ou trois lieues.

LECOURBE, criant.

Lieutenant Ganier, prenez un piquet de hussards, et courez sur la route de Wâsen. On se bat de ce côté... Je veux savoir le plus tôt possible ce qui se passe... Vite... vite... (L'officier sort au galop. Lecourbe à l'officier d'état-major :) Dites au capitaine Meunier de se tenir prêt à marcher.

L'OFFICIER.

Oui, général.

(Il sort.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LECOURBE, à Daumas.

Eh bien, Daumas, voilà du nouveau !

DAUMAS.

Sans doute une démonstration, général. L'affaire sérieuse est ici.

(Un boulet passe dans les rangs et jette six hommes à terre.)

LE COMMANDANT, d'une voix calme.

Serrez...

(Il étend les bras, pousse un cri et laisse tomber son sabre. Un officier se jette à la tête du cheval. Des soldats se précipitent, et reçoivent le commandant dans leurs bras. Le feu des pièces continue pendant toute cette scène.)

UN SOLDAT.

C'est un coup de mitraille.

(Lecourbe et Daumas s'approchent vivement.)

L'OFFICIER, appelant.

Commandant !... Commandant !

UN SOLDAT.

Il est mort !...

LECOURBE.

Qu'on le porte à l'ambulance ! Capitaine Victor, prenez le commandement du bataillon.

(*Des soldats emportent le commandant. Le capitaine sort des rangs.*)

LE CAPITAINE, sur le devant du bataillon.

Serrez les rangs !...

LECOURBE, regardant les soldats emporter le commandant.

Encore un vieux de l'armée du Rhin...

DAUMAS.

Pauvre Humbert !

LECOURBE.

Nous y passerons tous !

(Grande rumeur à droite ; la fusillade recommence.)

DAUMAS.

La seconde attaque...

LECOURBE,

se rapprochant de la rive, pour voir les colonnes ennemies.

Oui, le corps d'armée va donner. (Courant vers les grenadiers, et criant à Daumas :) Général, surveillez le service des pièces... Je conduis la charge !...

(Le feu des fenêtres recommence, et se confond dans un roulement terrible avec celui des Russes. Le canon tonne des deux côtés. La scène se remplit de fumée. Au milieu de ce bruit, on entend tout à coup battre la charge, et l'on voit la mêlée sur le pont. Cette mêlée dure quelques instants, puis la fusillade se tait, la fumée se dissipe, et l'on voit Lecourbe, à cheval au milieu de sa colonne, sur l'autre rive. Les Russes sont en retraite, leur canon seul gronde encore. Quelques grenadiers veulent poursuivre l'ennemi. Lecourbe les arrête.)

LECOURBE.

Halte !... Serrez les rangs !... Par file à droite !...

Ils repassent le pont et reprennent leur position, à côté des pièces. Tout cela s'exécute avec ordre. Le pont est couvert de morts et de blessés. Dans les rangs, quelques soldats, l'arme au pied, se bandent *l'un la tête, l'autre le bras ; leurs camarades les aident.* Quelques-uns se retirent, en s'appuyant sur leur fusil. — Le feu des Russes, *pendant cette scène, continue ;* les maisons à moitié démolies tombent en décombres ; les tirailleurs qui les occupent en sortent à la file.)

LECOURBE, à ses officiers.

Ralliez les tirailleurs de la 76e. Formez-en deux colonnes, et qu'ils soient prêts à repousser la troisième attaque. Que la 38e passe en seconde ligne. (Passant au galop devant le front de bataille.) Tout va bien !... Notre position est bonne... Souworow ne passera pas !... Vive la République !..,

CRIS DANS LES RANGS.

Vive la République !... vive Lecourbe !...

(Un sous-officier de hussards entre au galop.)

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, LE SOUS-OFFICIER, puis OGISKI, au milieu d'un piquet de hussards.

LE SOUS-OFFICIER DE HUSSARDS.

Le général ! Où est le général ?...

LECOURBE, se retournant.

Qu'est-ce ?

LE SOUS-OFFICIER.

Un cosaque... un déserteur... mon général ; il demande à vous parler.

LECOURBE, arrivant.

Un déserteur ? Où est-il ?...

LE SOUS-OFFICIER, se retournant et faisant signe.

Par ici !... Arrivez !...

(*Ogiski paraît au milieu d'un piquet de hussards ; ses habits de pope* sont en lambeaux, son cheval est couvert de boue.)

OGISKI, ôtant son bonnet de peau de mouton.

C'est moi, général.

LECOURBE.

Ogiski !.... (Aux hussards :) Laissez-nous !... (Les hussards s'écartent. Lecourbe et Ogiski descendent de cheval.—Lecourbe, bas et vivement.) Eh bien, quelles nouvelles ?

OGISKI.

Vous êtes tourné, général !

LECOURBE.

Tourné !... Par qui ?...

OGISKI.

Par Auffemberg... Il est parti d'Ilanz, pendant que Souworow abordait le Saint-Gothard. Hier, à minuit, il campait dans le Maderaner Thâl, sur vos derrières... Il doit attaquer en ce moment le pont d'Amsteig ; sa force est de deux mille hommes.

LECOURBE.

Amsteig !... je n'ai laissé là que quatre compagnies. Comment savez-vous cela, Ogiski ?

OGISKI.

J'arrive du quartier général de Souworow, à Ospizio.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LECOURBE.

Vous avez pénétré jusqu'au quartier général?

OGISKI.

Oui, déguisé en pope. A deux heures, le cosaque chargé de la dépêche arriva; — j'étais au bivac voisin, — lui-même annonça le mouvement d'Auffemberg. Et comme le feldmaréchal l'avait rappelé, sans doute pour quelque renseignement, un coup de folie me fit enfourcher son cheval... Il fallait vous prévenir à tout prix... il fallait...

LECOURBE.

Mais on a dû vous poursuivre?

OGISKI.

Pendant deux heures... (Ouvrant son manteau, criblé de trous de balles.) Voyez, général !

LECOURBE, stupéfait.

Et vous n'êtes pas blessé?

OGISKI.

Non... (Avec exaltation.) Dieu venge la Pologne... Dieu veut que Souworow périsse dans ces montagnes !

LECOURBE.

S'il n'y laisse pas ses os, ce ne sera pas ma faute ! (Remontant la scène, et s'adressant au sous-officier de hussards.) Maréchal des logis, courez au pont d'Amsteig... Dites au commandant Richemont de tenir ferme... Que j'arrive à son secours. (Le sous-officier sort au galop. Lecourbe criant :) Daumas ! où est Daumas?...

(Le général Daumas paraît à droite. Ogiski va s'asseoir sur le perron de l'auberge.

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, moins LE SOUS-OFFICIER DE HUSSARDS, DAUMAS

DAUMAS, accourant.

Me voici, général !

LECOURBE, vivement.

Tous mes doutes sont confirmés. Le général Auffemberg est sur nos derrières, avec un corps de deux mille hommes. Il attaque Amsteig en ce moment... Nous n'avons que quatre compagnies au pont d'Amsteig.... j'espère qu'elles tiendront jusqu'à mon arrivée... (Regardant sa montre.) Il est huit heures...A dix heures au plus tard, je serai là !... Je vous laisse la 38e, deux pièces et les munitions nécessaires... Vous ferez sauter le pont... Vous empêcherez l'ennemi d'en jeter un autre... Votre ligne de retraite est la mienne, par la route de Wâsen... Vous me retrouverez à Amsteig... Défendez aussi et faites sauter le pont du Diable... Il s'agit de retarder le plus possible la marche des Russes... de laisser à Masséna le temps de battre et de détruire Korsakow... Ce résultat obtenu, nous prendrons l'offensive à notre tour, et nous tâcherons d'enfermer Souworow dans les montagnes. (Remontant la scène, pour observer la position de l'ennemi.) La troisième colonne d'attaque se forme. (Descendant; à un officier d'état-major.) Le deuxième bataillon de la 76e, est en colonne?

L'OFFICIER.

Oui, général.

LECOURBE.

Je l'emmène à Amsteig... Dites au commandant Rogeard de se mettre en marche tout de suite, avec les deux pièces en amont... Le capitaine Meunier fera tête de colonne...

(L'officier sort au galop. La fusillade recommence et se prolonge bientôt sur toute la ligne. On voit revenir les pièces, qui se mettent en route par la gauche, en longeant les maisons; le 2e bataillon de la 76e les suit le fusil sur l'épaule. Lecourbe, au milieu de la fumée qui remplit de nouveau la scène, monte à cheval et donne la main à Daumas.

LECOURBE, apercevant Ogiski debout sur le perron de l'auberge.

Ogiski, vous voulez donc vous faire tuer?

OGISKI.

Non, général, je veux voir !...

(Lecourbe part au galop. Daumas se porte vers les pièces du fond. On le voit donner rapidement des ordres aux chefs de pièce. Les canons reculent. Un artilleur se glisse sous le pont. Les détonations se succèdent, les maisons s'écroulent, le feu éclate dans l'auberge du Cheval-Blanc. Enfin, quand la scène s'est vidée, et que le bataillon de la 38e seul reste en face du pont, à gauche, on voit paraître les Russes, on entend leurs tambours battre la charge, et leurs cris innombrables : — Hourrah ! hourrah !)

DAUMAS, d'une voix calme.

Attention !... Laissez venir !...

(La tête de colonne russe s'engage sur le pont.)

LES RUSSES,

se bousculant pour arriver plus vite; leurs officiers, l'épée en l'air :

Hourrah !... hourrah !... hourrah !...

DAUMAS.

Feu !...

(Les deux pièces tirent à mitraille. Le pont saute.)

SIXIÈME TABLEAU

L'ESTAFETTE

Les Russes campent dans la vallée d'Altorf, sur les rives du lac des Quatre-Cantons. A droite, des montagnes; à gauche, les rochers où coule la Reuss à son embouchure. Le soleil se couche sur le lac; à mesure qu'il descend, l'onde devient plus lumineuse; les nuages au-dessus s'éclairent et forment de longues traînées de pourpre. Quand il a disparu, tout devient sombre; les feux de bivacs s'allument et rayonnent

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

sur les flots. C'est une scène calme et solennelle. Souworow, ses officiers d'état-major et quelques cosaques campent sur le chemin d'Altorf à Fluélen, sous une masse de rochers en demi-voûte; les chevaux sont attachés aux arbres. Ce groupe tient toute la droite de la scène. A gauche, au second plan, un poste du régiment de Rymnik, accroupi autour d'un bon feu, prépare sa soupe en silence; la marmite bout, quelques soldats fument leur pipe, d'autres récurent leur gamelle. Hattouine et Ivanowna sont dans le nombre. Hattouine écume le bouillon; sa charrette est dételée, la tonne déposée à l'arrière sur deux bottes de paille, pour tourner le robinet. Le cheval mange sa pitance. Plus loin, l'armée russe, les fusils en faisceaux, se découvre en perspective. De temps en temps de nouveaux détachements arrivent par la droite; des fourgons, des canons, des traînards défilent à l'angle des rochers, puis se perdent à gauche. Souworow et le colonel d'état-major Mandrikine sont isolés à l'avant-scène. Mandrikine est assis devant une petite table pliante. Souworow est debout; son sabre et son manteau pendent à une broussaille. Des cartes sont déroulées sur un quartier de roc. On entend quelquefois dans le lointain le cri de *Qui vive!* Du reste, tout se tait. Les officiers d'état-major, à quelque distance sur la droite, se chauffent autour d'un bon feu de bivac, au tournant du chemin d'Altorf.

SCÈNE PREMIÈRE

SOUWOROW, MANDRIKINE, OFFICIERS, GROUPES DE SOLDATS, ETC., ETC.

SOUWOROW.

Relisez.

MANDRIKINE, lisant.

« A messieurs les généraux Korsakow, baron de Hotz et baron de Linken. — Quartier « général de Séedorf, en avant d'Altorf, le 27 « septembre 1799. — Je vous annonçais de « Bellinzona, le 22 de ce mois, que les troupes « impériales russes, restées en Italie, seraient « maîtresses du Saint-Gothard, le 25; qu'elles « repousseraient les républicains de la vallée « d'Urséren, le 26, et qu'elles s'empareraient « d'Altorf le 27. Malgré la résistance acharnée « du général Lecourbe, qui m'a disputé tous « les ponts de la Reuss, et qui ne m'a pas « laissé un pouce de terrain sans le défendre, « j'ai tenu parole. Les troupes impériales rus- « ses de l'armée d'Italie ont surmonté tous « les obstacles; quinze mille de mes meil- « leurs soldats occupent la vallée, entre Altorf « et Fluélen, aujourd'hui 27, et sont en me- « sure de tourner le lac des Quatre-Can- « tons par la gauche. Lecourbe tient encore « au pont de Séedorf, avec trois bataillons; « mais cette résistance ne peut nous retarder « plus d'une ou deux heures. Au reçu de la « présente dépêche, vous attaquerez donc im- « médiatement sur toute la ligne; demain, « je serai sur les derrières de Masséna, « et nous terminerons la campagne d'Hel- « vétie comme les autres, par un coup de ton- « nerre. »

SOUWOROW.

C'est bien. (Il s'assied et signe.) Expédiez cela tout de suite.

(En ce moment, arrive Ivanowitche à cheval. Il met pied à terre et prend des informations auprès du groupe d'officiers, à l'angle du chemin, à droite. On lui indique l'endroit où campe Souworow; il attache son cheval et s'avance. Mandrikine, de son côté, cachète la dépêche.)

HATTOUINE, voyant passer Ivanowitche.

Ivanowitche qui va chez le feld-maréchal.

IVANOWNA.

Oui, mère Hattouine, il ne nous voit pas.

(Elles reprennent leur attitude.)

SCÈNE II

SOUWOROW, MANDRIKINE, IVANOWITCHE

SOUWOROW, se retournant.

Hé! C'est toi, la reconnaissance est terminée?

IVANOWITCHE.

Oui, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Vous avez poussé?...

IVANOWITCHE.

Jusqu'au fond du Schaechenthal, à six ou sept lieues de Glaris.

SOUWOROW.

Et vous avez trouvé les avant-postes de Linken?

IVANOWITCHE.

Non, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Alors ceux de Jellachich?

IVANOWITCHE.

Nous n'avons trouvé personne.

SOUWOROW.

(Avec une indignation contenue.) Voyez, Mandrikine, la lourdeur de ces Allemands! (Avec explosion.) Il était pourtant bien convenu que Linken et Jellachich s'avanceraient dans le canton de Glaris, le 26, qu'ils se réuniraient par leur droite au général Hotz, et qu'ils me donneraient la main par la gauche. Allez donc compter sur des lourdauds pareils! Pendant que l'armée russe d'Italie fait soixante lieues pour les joindre, par-dessus le Saint-Gothard, ils ne peuvent pas en faire quinze ou vingt. Quelle abominable race! (Dominant sa colère.) Enfin tu as pris des informations?

IVANOWITCHE.

Oui, feld-maréchal, sur toute ma route; pas un Autrichien n'a paru dans la montagne. Mais

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Hé! c'est toi, la reconnaissance est terminée? (Page 47.)

j'ai rencontré en revenant, près du hameau de Trudelingen, un soldat de Korsakow.

SOUWOROW, brusquement.

Un déserteur?

IVANOWITCHE.

Il dit être échappé des avant-postes républicains, qui l'avaient pris à Rapperschwyl.

SOUWOROW.

Tu l'as amené?

IVANOWITCHE.

Il est près d'ici, feld-maréchal.

SOUWOROW.

C'est bien, qu'il vienne. Nous allons voir cela. Peut-être aurons-nous des indications.

(Ivanowitche sort par la droite.)

SCÈNE III

SOUWOROW, MANDRIKINE.

MANDRIKINE.

Si le retard de Linken se prolonge, il faudra peut-être contremander...

SOUWOROW, sèchement.

On ne contremandera rien... Nous sommes vainqueurs... nous avons tout bousculé... nous sommes sur les derrières de Masséna... les troupes ne demandent qu'à se battre... S'il le faut, on se passera des Autrichiens... Korsakow et moi, nous terminerons seuls la campagne... Allez... que la dépêche parte!

(Mandrikine va remettre la dépêche à un officier, qui monte aussitôt à cheval. Au même instant, Ivanowitche amène Ogiski, déguisé en soldat russe, rasé, sauf les moustaches, et les cheveux coupés. Mandrikine cause avec les officiers d'état-major.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tiens... souffle dessus... elle est chaude. (Page 52.)

SCÈNE IV

SOUWOROW, IVANOWITCHE, OGISKI

SOUWOROW, à Ivanowitche.

C'est ton homme?

IVANOWITCHE.

Oui, feld-maréchal.

SOUWOROW, brusquement à Ogiski.

De quel régiment es-tu?

OGISKI.

Du régiment de Markow.

SOUWOROW.

Quand as-tu déserté ?

OGISKI.

Je n'ai pas déserté, feld-maréchal, nous avons été pris à plusieurs par des hussards français.

SOUWOROW.

Quand?... où?

OGISKI.

Voilà maintenant le quatrième jour. Les Autrichiens partaient; nous les remplacions le long des deux lacs et des deux rivières. Nous ne connaissions pas encore bien les positions; notre détachement s'est perdu la nuit dans un coude.

SOUWOROW.

Dans quel coude?

OGISKI.

Près d'un village, entre deux lacs.

SOUWOROW, regardant la carte.

A Rapperschwyl... c'est possible... Après?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

OGISKI.

Après, les hussards sont arrivés... On s'est battu longtemps... Nous avons perdu la moitié de notre monde... Des troupes de ligne sont encore venues au secours des hussards. Il a fallu se rendre.

SOUWOROW.

Comment se fait-il alors qu'on te trouve dans la vallée de Schaechenthal, à vingt lieues de là? Réponds clairement...

(Il lui lance un coup d'œil sévère.)

OGISKI.

Nous étions encore quinze hommes, avec le lieutenant Swerkow; et d'abord les républicains nous menèrent sur la montagne à droite.

SOUWOROW.

Au mont Albis?

OGISKI.

Je crois que oui; près d'une vieille maison en planches, où demeure leur feld-maréchal.

SOUWOROW.

Comment s'appelle-t-il?

OGISKI.

Je ne sais pas.... C'est un grand sec, maigre, brun, les cheveux un peu crépus.

SOUWOROW, regardant Ivanowitche en souriant.

Masséna. (Sa figure s'éclaire.) Ah! ah! Et qu'est-ce qu'il voulait de vous?

OGISKI.

Le lieutenant Swerkow est seul entré. Nous autres, on nous gardait dehors.

SOUWOROW, l'interrompant.

Mais si tu n'es pas entré, comment peux-tu savoir que le feld-maréchal des républicains est grand, sec, maigre?

OGISKI, avec le plus grand calme.

Le lieutenant Swerkow nous l'a dit... Il nous a dit aussi que le feld-maréchal des républicains voulait savoir où les Autrichiens allaient, combien nous restions, et si nous attendions du renfort; mais qu'il avait répondu que nous ne savions rien de ces choses.

SOUWOROW, riant.

C'est bon... Alors on vous a maltraités?

OGISKI.

Non, feld-maréchal; on nous a conduits plus loin, et nous avons eu des fèves à manger, le soir.

SOUWOROW.

Et pas de viande?

OGISKI.

Oh non! feld-maréchal, les républicains sont dans la plus grande misère; ils meurent de faim... ils n'ont pas un verre de schnaps... ils n'ont rien du tout.

SOUWOROW.

Ils doivent être tristes?

OGISKI.

Non, feld-maréchal:.. Ils chantent.. ils jouent aux cartes.

SOUWOROW.

C'est bien cela... (Riant de bon cœur.) Et tu t'es échappé?

OGISKI.

Avant-hier, à la nuit; ils n'avaient que deux sentinelles pour nous tous, dans un petit village brûlé. Alors, avec trois camarades, j'ai sauté par une fenêtre dans les champs. Les sentinelles ont tiré sur nous; je n'ai pas tourné la tête, j'ai couru tant que je pouvais, en pensant rejoindre le régiment; malheureusement dans la nuit, au lieu de prendre à gauche, j'avais pris à droite, et le matin j'étais dans la montagne, sans pouvoir me reconnaître. Je n'ai fait depuis que marcher.

SOUWOROW.

C'est bon. Cela suffit. (Silence.) Alors, au moment où vous avez été pris, l'archiduc était en route, l'armée austro-russe occupait ses positions à Zurich, le long de la Linth et de la Limmat?

OGISKI.

Oui, feld-maréchal, avec les Suisses rouges.

SOUWOROW.

Et tu n'as rencontré dans la montagne aucun détachement autrichien?

OGISKI.

Non; si j'en avais rencontré, je leur aurais demandé mon chemin. J'étais perdu, quand l'ordonnance m'a arrêté près d'un petit village.

SOUWOROW.

Je suis content de toi... Va manger la soupe avec les soldats de Rymnik... Tu suivras la colonne... Demain ou après, nous rencontrerons ton régiment. (Ogiski tourne sur ses talons, en faisant le salut militaire, puis s'éloigne gravement. Souworow le regarde d'un air satisfait.) Ce soldat m'en a plus appris que mes ordonnances. Il en sait plus qu'un officier de l'archiduc... On le prend par la faute des autres... et il se sauve tout seul!...

(Au moment où Ogiski s'éloigne, une députation d'Altorf paraît dans le chemin, à droite, le landamann en tête. Mandrikine, resté près du bivac des officiers, se porte à sa rencontre et parle avec le landamann.)

OGISKI, à part, s'éloignant.

Me voilà dans la place! (Apercevant Hattouine dans le groupe de gauche.) La *matouchka* du Saint-Gothard!

(Il s'arrête et détourne doucement la tête.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IVANOWITCHE, à Souworow.

Est-ce que le feld-maréchal n'a pas d'autres ordres pour moi?

SOUWOROW.

Non... tu peux reconduire tes hommes à l'escadron.

(Souworow jette une carte sur la table et s'accoude dessus. Ivanowitche se dirige vers le groupe de Hattouine.)

IVANOWITCHE, à Ogiski.

Qu'est-ce que tu fais là, toi?

OGISKI.

Lieutenant, le feld-maréchal a dit : Va manger la soupe avec les soldats de Rymnik...

IVANOWITCHE.

Eh bien?

OGISKI.

Il n'a pas donné d'ordre; ils ne voudront pas me recevoir.

IVANOWITCHE.

Ah! bon... arrive!

(Il se dirige vers le groupe de Hattouine.)

OGISKI, à part.

Diable!...

IVANOWITCHE, se retournant.

Avance donc!...

(Ogiski, faisant bonne contenance, le suit. Les soldats, Hattouine et Ivanowna se retournent.)

HATTOUINE.

C'est Ivanowitche!

IVANOWITCHE, souriant à Ivanowna.

Oui, *matouchka*, c'est moi. (Aux soldats.) Vous allez donner la soupe à ce camarade, c'est un brave soldat du régiment de Markow. Les républicains l'avaient pris, il s'est sauvé!... Qu'on lui fasse place au feu!

HATTOUINE.

C'est bon, Ivanowitche, il n'a qu'à s'asseoir.

IVANOWITCHE, bas, à Ivanowna.

Je reviens de suite... Tout a bien marché... Le feld-maréchal est content. Je vais reconduire mes hommes à l'escadron, et puis j'arrive. (Il lui serre la main.)

IVANOWNA, le regardant partir.

Dépêche-toi.

OGISKI, faisant l'aimable.

Excusez, camarades!

(Les soldats se serrent. Il s'assied dans le cercle.)

SCÈNE V

SOUWOROW, MANDRIKINE, puis LA DÉPUTATION D'ALTORF

MANDRIKINE, qui s'est approché du feld-maréchal.

Feld-maréchal, une députation de bourgeois d'Altorf sollicite l'honneur de vous être présentée.

(Il montre la députation arrêtée au milieu du chemin.)

SOUWOROW, regardant par-dessus l'épaule.

Qu'est-ce que ces gens-là me veulent?

MANDRIKINE.

Sans doute quelque réclamation, au sujet des nouvelles réquisitions.

SOUWOROW.

Eh bien, qu'on les laisse venir.

(Il reprend son attitude. Mandrikine fait signe à la députation d'approcher; les soldats et les officiers, autour de leurs feux, regardent un instant avec indifférence.)

MANDRIKINE, présentant la députation.

Une députation de la ville d'Altorf, feld-maréchal.

(Souworow incline la tête sans répondre et sans se lever.)

LE LANDAMANN, faisant trois pas en avant de la députation.

Illustre feld-maréchal, la malheureuse ville d'Altorf vient vous exposer, par la voix de son magistrat, qu'elle souffre depuis trois ans tous les fléaux de la guerre; que, depuis trois ans, tantôt les Autrichiens, tantôt les Français, la frappent de nouvelles réquisitions; qu'elle est épuisée de tout; que la misère est devenue si grande, qu'une foule de vieilles familles, ayant droit de bourgeoisie, sont forcées de s'expatrier. Et c'est quand l'invincible armée de Souworow arrive au milieu de nous, c'est quand toute la Suisse espère enfin sa délivrance, qu'on nous impose d'abord vingt-cinq mille rations, que nous avons eu mille peines à fournir... ensuite vingt-cinq mille autres, que tous nos efforts, toute notre bonne volonté ne réuniront jamais... Non, illustre feld-maréchal, vous ne pouvez exiger...

SOUWOROW, l'interrompant brusquement.

Écoute, landamann, je m'appelle Basilowitche Souworow. Quand je suis assis dans ma baraque, en Esthonie, j'aime assez les beaux sermons d'un pope avec le son des cloches; mais quand je campe en pays ennemi, les longs discours m'ennuient terriblement. Tu sauras qu'en Prusse, en Pologne, en Turquie, en Italie, depuis quarante-cinq ans, j'ai fait brûler plus de villes et de villages que vous n'avez de bicoques en ce pays, et que j'ai fait fusiller plus de récalcitrants, que tu n'as de cheveux sur la tête!... C'est pour te faire comprendre, landamann, ainsi qu'à tes camarades, que si je n'ai pas, dans trois heures, les rations de pain, de viande, de vin, de schnaps et de fourrage qui sont inscrites sur cette pancarte, je mettrai le feu dans tous les coins de la ville, après avoir pris tous ce que je pourrai prendre, bien entendu. — Tu dois sentir, landamann,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

qu'on n'entretient pas une armée avec des sermons, et que les Russes, vainqueurs, ne peuvent pas supporter les privations, dans un endroit où les républicains en déroute se sont régalés. C'est contraire au bon sens ! — Ainsi, dans trois heures, j'aurai ce que je demande, ou bien mes soldats commenceront leur visite chez vous avec des torches. — Allez... et réfléchissez aux paroles de Basilowitche Souworow, qui ne parle jamais en vain.

LE LANDAMANN.

Illustre feld-maréchal... au nom de l'humanité...

SOUWOROW, frappant sur la table avec colère.

Assez !... Toutes les réflexions sont inutiles.

(La députation se retire, et reprend le chemin à droite d'un air désespéré. Souworow se lève.)

SCÈNE VI

SOUWOROW, MANDRIKINE

SOUWOROW, à Mandrikine, montrant quelques ordres sur la table.

Distribuez les ordres tout de suite ; l'attaque de Séedorf aura lieu dans quatre heures, avec ou sans bateaux. Que tout soit prêt ! Je vais surveiller moi-même le service des réquisitions... Quand des hommes se battent bien, ils doivent bien manger et bien boire. Pour qu'un cheval marche, il lui faut de l'avoine. (Mandrikine sort. — Souworow, repliant sa carte.) Oui, nous nous passerons de Linken et de Jellachich... Tant pis pour eux ! Demain nous arriverons sur le champ de bataille.

(Il jette la carte sur la roche à droite, puis il s'équipe pour sortir. Un cosaque lui amène son cheval. Les officiers d'état-major se préparent à l'accompagner. Pendant cette scène muette, on entend la conversation du groupe de gauche.)

SCÈNE VII

HATTOUINE, OGISKI, IVANOWNA, SOLDATS

HATTOUINE, à Ogiski.

Les républicains t'avaient fait prisonnier ?

OGISKI.

Oui, *matouchka*.

HATTOUINE.

A l'armée de Korsakow ?

OGISKI.

Oui, les gueux m'avaient pris, mais je me suis sauvé.

HATTOUINE.

Est-ce qu'elle est encore loin, l'armée de Korsakow ?

OGISKI.

Douze ou quinze lieues, *matouchka*.

HATTOUINE.

Est-ce qu'on se battait souvent, chez vous ?

OGISKI.

Tous les jours... de petits combats... mais la grande bataille approchait... Vous devez plutôt savoir ce qui se passe là-bas que moi, puisque j'ai quitté depuis plusieurs jours.

HATTOUINE.

Nous ne savons rien du tout... il n'y a pas de nouvelles.

OGISKI, à part.

Pas de nouvelles ! Masséna a dû attaquer avant-hier... Korsakow ne dit rien... bon signe !

(En ce moment, Souworow s'avance à cheval. Tous les soldats se lèvent et restent immobiles. Souworow s'arrête en apercevant Hattouine.)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW, COSAQUES, ÉTAT-MAJOR

SOUWOROW, de bonne humeur.

Hé ! vieille *matouchka*, tu ne dis rien, ce soir ?

HATTOUINE.

Non, Basilowitche, mon fils, j'écume la soupe.

SOUWOROW, riant.

Je te croyais bavarde ?

HATTOUINE.

Quand j'ai bien mangé, Basilowitche, et que j'ai bu deux ou trois bons coups, je suis bavarde ; mais quand je suis à jeun, je rêve.

SOUWOROW, riant.

Tu rêves à quoi, *matouchka* ?

HATTOUINE.

Je rêve à toutes sortes de choses, mon fils : à la Russie, à nos anciennes campagnes.

SOUWOROW.

Ah !... oui... nous en avons vu du pays... nous en avons vu, depuis quarante-cinq ans... (Silence.) Et la soupe est bonne ?

HATTOUINE.

Oh ! elle est très-bonne... Avec du bon bœuf et du bon pain, on fait de la bonne soupe, Basilowitche... Si tu veux en goûter ?...

SOUWOROW, riant.

Je le veux bien ?

HATTOUINE, lui présentant la grande cuiller.

Tiens... souffle dessus... elle est chaude.

(Souworow goûte la soupe.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

TOUS LES SOLDATS.

Vive Souworow !

SOUWOROW, rendant la cuiller à Hattouine.

Oui, *matouchka*, elle est fameuse, cette soupe-là !

HATTOUINE.

Nous aurions été bien contents d'en avoir une gamelle au Saint-Gothard.

SOUWOROW.

Ah ! oui, mes enfants ont bien souffert depuis le Saint-Gothard.

HATTOUINE.

Un vilain chemin, Basilowitche ; toujours monter et descendre... Et puis, pas de rations... Ces gueux de républicains avaient tout pillé ; ils voulaient nous faire crever dans la montagne. Ah ! les gueux !...

SOUWOROW, aux soldats.

Oui, elle a raison, la *matouchka ;* les républicains voulaient nous faire mourir de faim ; mais nous allons les arranger... (Montrant la gauche.) Ils sont là-bas ! Dans quelques heures, soldats de Rymnik, vous serez à l'avant-garde ; Souworow veut vous faire de l'honneur jusqu'à la fin, à cause de votre belle conduite au Saint-Gothard.

TOUS LES SOLDATS.

Vive Souworow l'invincible !

SOUWOROW.

Vous enlèverez le pont, et puis la grande bataille viendra... la dernière... Nous irons à Paris ; nous aurons du schnaps, du vin, du lard et de la bonne soupe tous les jours.

TOUS LES SOLDATS.

Vive le père Souworow !

SOUWOROW.

Allons ! mangez bien, buvez bien. La tonne est pleine maintenant, *matouchka?*

HATTOUINE.

Oui, mon fils, elle est pleine... Du bon schnaps blanc... du vrai schnaps !

SOUWOROW.

Tu vas verser deux verres à chaque soldat de Rymnik, et puis encore un grand verre avant l'attaque du pont... Tu m'entends?

HATTOUINE.

Oui, je sais bien, Basilowitche, je sais bien ; ce n'est pas la première fois que je fais la guerre... A l'attaque, il faut toujours du schnaps !

SOUWOROW, riant.

Bon ! et je vais faire avancer d'autres tonnes pour toi, *matouchka ;* il faut que mes enfants aient toujours du schnaps !...

TOUS LES SOLDATS, attendris.

Vive le bon père Souworow !

(Ils lèvent leurs bonnets.)

SOUWOROW, au moment de se retirer, montrant Ivanowna.

Et la belle fille... elle ne dit rien, *matouchka ?*

HATTOUINE.

Elle pense à Ivanowitche, vois-tu !

SOUWOROW, s'arrêtant.

Ivanowitche?

HATTOUINE.

Oui, tu sais... un enfant de Rymnik... Celui qui a porté les dépêches à Korsakow, à travers les républicains.

SOUWOROW.

Ah ! ah ! Elle l'aime !... C'est un brave.

HATTOUINE.

Quand il sera capitaine, nous les marierons.

SOUWOROW.

Que j'entende parler de lui... et il sera bientôt capitaine.

IVANOWNA, timidement.

Oh ! merci, feld-maréchal, merci !...

SOUWOROW.

Oui, tout ira bien !... Et maintenant, buvez, mangez, prenez des forces. Ces républicains se défendent comme des enragés, mais nous en viendrons à bout... C'est Basilowitche Souworow qui vous le dit... Courage !...

(Il s'éloigne et sort par la droite. Les cosaques et les officiers d'état-major le suivent. Les cris de « Vive Souworow » s'étendent dans toute la vallée. Alors la nuit est venue, et les feux de bivac brillent au loin.)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, moins SOUWOROW, LES OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR ET LES COSAQUES

HATTOUINE, puisant la soupe.

Allons, vous autres, avancez vos gamelles... Ah ! elle sent bon, la soupe.

UN SOLDAT.

Oui, *matouchka*. Et nous pourrons dire : J'ai soupé avec Souworow !

TOUS, avec enthousiasme.

Oh ! le bon père. Oh ! comme il aime ses enfants de Rymnik !

HATTOUINE, continuant de remplir les gamelles.

Je crois bien qu'il vous aime ! Celui qui ne passerait pas dans le feu pour lui ne serait qu'un gueux. Quand on a de la soupe pareille, avec deux bons verres de schnaps, il faut en lever tous les ponts. (S'adressant à Ogiski, resté derrière.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Hé ! soldat de Markow, avance donc, c'est ton tour.

(Ogiski présente une gamelle. Hattouine, en la remplissant, le regarde avec une sorte d'étonnement.)

OGISKI.

Merci, *matouchka !*

HATTOUINE.

Où donc est-ce que je t'ai vu, toi? Plus je te regarde, plus je te reconnais.

OGISKI, riant.

Oh ! je vous reconnais aussi, *matouchka.*

HATTOUINE.

Où donc est-ce que je t'ai vu?

OGISKI.

Vous m'avez vu d'abord au camp de Toulczine, ensuite aux grandes manœuvres du sabre et de la baïonnette, à Varsovie. C'est là que le régiment de Markow et celui de Rymnik étaient ensemble, et que la bonne *matouchka* leur versait du schnaps.

HATTOUINE, riant aux éclats.

Ah ! oui... oui... Maintenant je me rappelle... Il fallait du schnaps ! il en fallait, pour soutenir les charges des dragons ! Les coups de sabre, les vrais coups de sabre pleuvaient ! C'était la manœuvre de mon fils Basilowitche... il criait : — Tapez... tapez ferme... Ça leur apprendra à parer ! — Ha ! ha ! ha ! tu étais là... je ne m'étonne plus si je te reconnais.

OGISKI, mangeant.

Oui, *matouchka*; moi, je vous ai reconnue tout de suite.

HATTOUINE.

Ah ! c'était un bon temps... Tiens régale-toi.

(Elle lui verse encore une cuillerée de soupe. Toute la troupe mange. Hattouine et Ivanowna se servent les dernières.)

IVANOWNA, bas, à Hattouine.

Oh ! mère Hattouine, que vous avez bien fait de parler d'Ivanowitche au feld-maréchal !

HATTOUINE, de même, en clignant les yeux avec malice.

Oui, la vieille *matouchka* n'est pas bête... Souworow va penser à lui, maintenant... Et demain, s'il se conduit bien à la grande bataille...

IVANOWNA.

Qu'il sera content, mère Hattouine, d'apprendre...

HATTOUINE.

C'est bon... c'est bon... il ne faut pas oublier la soupe. (Elles se remettent à manger.)

PLUSIEURS SOLDATS, se levant.

A cette heure, le schnaps, *matouchka*, le schnaps !

HATTOUINE.

Attendez donc que j'aie fini.

D'AUTRES, avec impatience.

Le schnaps ! le schnaps !

HATTOUINE, donnant son gobelet à Ivanowna.

Va ! les ivrognes ne peuvent pas attendre.

(Ivanowna se lève; elle remplit le gobelet à la tonne, et le passe tour à tour aux soldats, qui le vident d'un trait, claquent de la langue, hument leurs moustaches et font place aux autres. Des éclats de rire retentissent de tous côtés, comme dans une troupe d'enfants.)

HATTOUINE, arrivant à son tour.

Allons, Ivanowna, la vieille *matouchka* a soif. Il ne faut pas tout laisser aux autres.

(Ivanowna lui présente le gobelet, elle le vide, puis se met à rire tout haut, en faisant mine de danser.)

UN SOLDAT, riant.

Hé ! la *matouchka* veut danser.

HATTOUINE.

Oui, ce bon schnaps m'entre jusque dans les jambes.

LE PRÉCÉDENT.

Hé ! Kolskow, va donc chercher ton tambour.

HATTOUINE.

Non... non... je ne danserai pas... Je suis trop vieille... Que les autres dansent !

UN AUTRE SOLDAT.

Vous n'êtes pas si vieille que vous dites; je me marierais encore bien avec vous.

HATTOUINE.

Oui, pour boire mon schnaps.

PLUSIEURS SOLDATS.

Matouchka ! matouckka ! il faut danser.

HATTOUINE.

Qu'Ivanowna danse... moi je ne danse jamais sans fifre.

UN SOLDAT.

Le pauvre Bélinski est mort au grand pont, il ne peut plus souffler.

UN AUTRE, tirant un fifre de son sac.

Voici bien son fifre... mais lui n'est plus là.

OGISKI, s'avançant d'un air modeste.

Écoutez, camarades, au régiment de Markow, j'ai quelquefois joué du fifre... Je ne suis pas un bon fifre... mais je joue un peu tout de même.

(Il reçoit le fifre et en tire quelques sons rapides.)

LES SOLDATS.

Oh ! il joue mieux que Bélinski !

(Tous se balancent, rient et font des contorsions grotesques. Le tambour exécute une batterie, Ogiski l'accompagne.)

UN SOLDAT.

Puisque la *matouchka* ne veut pas danser, qu'elle chante.

HATTOUINE.

Je suis trop vieille... Ivanowna chanterait mieux que moi.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IVANOWNA.

Vous savez bien, mère Hattouine, que je ne connais pas la musique.

(Les soldats se font des signes ; le tambour et le fifre reprennent et s'animent peu à peu ; ils semblent attirer la vieille cantinière, qui s'avance à la fin d'un pas timide.)

HATTOUINE.

Vous ne rirez pas de moi... C'est un vieil air... l'air du *Soldat de Koslugi*, du temps de la guerre des Turcs.

OGISKI, jouant et dansant.

Allons, *matouchka*... courage !...

HATTOUINE.

Il faut aussi que le fifre joue bien.

OGISKI.

Soyez tranquille... je connais l'air du *Soldat de Koslugi*.

(On forme le cercle ; Hattouine se balance et chante au milieu. Le tambour et le fifre l'accompagnent doucement. A la fin du premier couplet, tous les soldats entonnent le refrain en chœur. Puis les applaudissements éclatent.)

LES SOLDATS.

Oh ! c'est très-bien ! oh ! c'est très-bien ! Quel bon fifre ! Comme la *matouchka* chante bien !

(Le chant continue. A la fin d'un couplet, on entend tout à coup sonner au loin la retraite des Français. Toute la troupe se retourne et prête l'oreille.)

UN SOLDAT.

Ce sont les Français !

UN AUTRE.

Oui, ils n'ont pas de fifre, les gueux !

UN AUTRE.

Ils ont des trompettes !

HATTOUINE.

C'est de la mauvaise race !

IVANOWNA.

Écoutez !...

(On entend les trompettes de la cavalerie.)

UN SOLDAT, levant le poing.

Attendez !... attendez !... vous ne ferez pas longtemps votre musique... Nous allons venir.

(Le bruit des tambours et des trompettes cesse.)

HATTOUINE.

Ils ont fini.

PLUSIEURS.

Oui... Recommençons !...

(Le fifre et le tambour recommencent. Hattouine chante les derniers couplets. Tout à coup les tambours russes battent la retraite.)

HATTOUINE, allant à la tonne.

C'est la retraite ! Arrivez... buvons encore un coup.

TOUS, à voix basse.

Oui, buvons encore un coup.

(Ils suivent Hattouine. Chacun reçoit son verre d'eau-de-vie, et boit dans le plus grand silence. Pendant cette scène, les tambours russes traversent le fond, de droite à gauche, en battant la retraite.

HATTOUINE, à Ogiski.

Tiens, fifre, je vais t'en donner deux... Il faut rester au régiment de Rymnik, tu seras notre fifre.

OGISKI.

Je voudrais bien.

CRIS DES SENTINELLES, à droite.

Sentinelles... garde à vous !...

(Ce cri se répète sur toute la ligne, et va se perdre à gauche.)

HATTOUINE, après avoir bu la dernière.

Chut !... que chacun se couche... Il va bientôt falloir attaquer... Tâchons de dormir un peu.

(Elle arrange une botte de paille contre la roue de sa charrette. Les autres se couchent à droite et à gauche, autour du feu, la tête sur leur sac. Ivanowna seule reste assise près du feu, qui baisse en projetant sa faible lueur sur la scène. La lune monte à droite, au-dessus des Alpes.)

HATTOUINE, se couchant.

Ah ! je vais m'en donner. (A Ivanowna.) Tu n'as pas envie de dormir, Ivanowna ?

IVANOWNA.

Non, mère Hattouine, je n'ai pas encore sommeil.

HATTOUINE, d'une voix somnolente.

Oui... oui... je pense bien.

(Elle s'endort... Silence général... Au bout d'un instant, Ogiski, resté derrière Ivanowna, se lève doucement sur le coude regarde autour de lui, puis il se rapproche du rocher à droite, où brille encore le feu de Souworow, et se recouche.)

SCÈNE X

IVANOWNA seule, puis IVANOWITCHE

IVANOWNA, seule.

Il a promis de revenir.

(Elle écoute.)

TOUT AU LOIN, de poste en poste.

Sentinelles... garde à vous !... Sentinelles... garde à vous !...

(Nouveau silence.)

IVANOWNA.

Comme il tarde !

(Elle jette du bois dans le feu, qui se ranime.)

UNE SENTINELLE, à droite.

Qui vive !

VOIX D'IVANOWITCHE, répondant.

Rymnik !

IVANOWNA.

C'est lui !... (Elle se lève.)

IVANOWITCHE, accourant.

Me voici !...

IVANOWNA.

Comme tu es resté longtemps ?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Tu n'as pas envie de dormir, Ivanowna?

IVANOWITCHE.

J'ai été obligé de surveiller la distribution du fourrage. (Il lui prend les mains.) Mais je pensais bien que tu m'attendrais.

(Il rit.)

IVANOWNA.

Chut! pas si haut... la *matouchka* dort.

IVANOWITCHE, regardant.

Ah! oui... comme elle dort bien... la pauvre vieille *matouchka*.

IVANOWNA.

Viens... assieds-toi là... j'ai quelque chose de bon à t'apprendre.

IVANOWITCHE, s' assyant à côté d'Ivanowna.

Quoi?

IVANOWNA.

Le feld-maréchal s'est arrêté près de notre feu en passant... Il a goûté la soupe.

IVANOWITCHE, étonné.

Il a goûté la soupe?

IVANOWNA.

Oui!... et la *matouchka* lui a parlé

IVANOWITCHE.

Qu'est-ce qu'elle lui a dit?

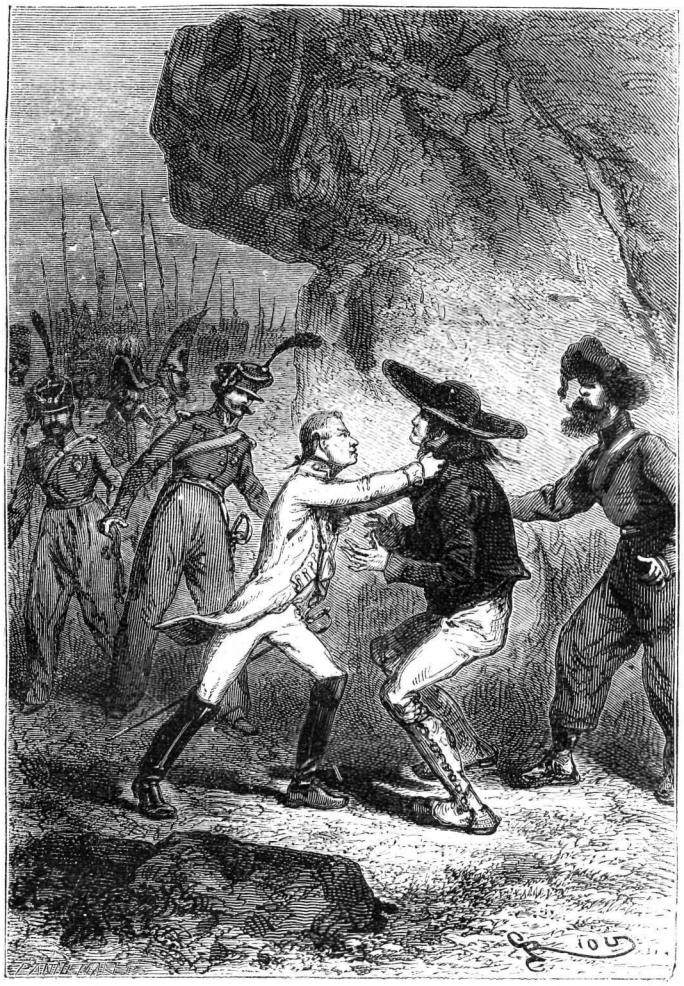
IVANOWNA.

Quelque chose de très-bon... oh! de très-bon.

IVANOWITCHE.

Elle est maligne... et Souworow l'aime bien.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



—Tu mens !... Tu mens !... Qu'on le fusille ! (Page 59.)

IVANOWNA, à voix basse, en se penchant à l'oreille d'Ivanowitche.

Elle lui a dit qu'elle nous marierait ensemble, quand tu serais capitaine !

IVANOWITCHE, stupéfait.

Elle lui a dit cela ?

IVANOWNA.

Oui ! Et elle a bien dit :—Ivanowitche, le fils de Rymnik, celui qui a porté les ordres à Korsakow.

IVANOWITCHE, la main sur son cœur, et regardant Hattouine.

Oh ! la bonne *matouchka*... la brave *matouchka!*... (A Ivanowna.) Et qu'est-ce que Souworow a répondu, Ivanowna ?

IVANOWNA.

Il a dit : « —Ivanowitche... Ah ! je le connais... c'est un brave... que j'entende parler de lui, et il sera bientôt capitaine !... »

IVANOWITCHE.

Souworow a dit : « Que j'entende parler de lui ! » Tu en es sûre, Ivanowna ?

IVANOWNA.

Oh ! oui, bien sûre !

IVANOWITCHE, se levant.

Alors, je serai capitaine demain. (Se promenant.) Ah ! Souworow veut entendre parler de moi.., Eh bien, il n'attendra pas longtemps.

IVANOWNA, inquiète.

Qu'est-ce que tu veux faire ?

IVANOWITCHE, s'arrêtant et frappant sur son sabre.

Je veux te gagner avec ça !... Il me faut un

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

drapeau ou un canon ! (s'exaltant.) Malheur à ceux qui seront devant le sabre d'Ivanowitche !

IVANOWNA, vivement.

Oui... mais prends garde... ils se défendent bien, les autres... Mon Dieu... s'ils allaient te tuer !...

IVANOWITCHE, riant.

Ne crains rien, va !... Demain soir, je serai capitaine. Nous nous marierons... nous resterons toujours ensemble... (Avec entraînement.) Oh ! Ivanowna, pour la bonne nouvelle, il faut que je t'embrasse !

(Il s'approche de la jeune fille, les bras étendus.)

IVANOWNA, le repoussant avec douceur

Pas maintenant, Ivanowitche.

IVANOWITCHE, étonné.

Pourquoi ?

IVANOWNA, montrant Hattouine.

La *matouchka* dort...

IVANOWITCHE, s'avançant.

Qu'est-ce que cela fait?

IVANOWNA, reculant.

Non !... Quand la *matouchka* dort... ce n'est pas bien...

IVANOWITCHE, regardant Hattouine.

Ah ! si elle pouvait seulement s'éveiller un peu !

HATTOUINE.

Je n'ai pas besoin de m'éveiller, puisque tu m'empêches de dormir, avec tes cris.

IVANOWITCHE, riant, les bras étendus vers Ivanowna.

Eh bien ! Ivanowna?

(Ivanowna se jette dans ses bras ; ils s'embrassent.)

IVANOWITCHE, attendri.

Maintenant tout est bien... je suis content !... (Se retournant vers Hattouine.) Et vous, vieille *matouchka*, il faut que je vous embrasse aussi.

(Il se baisse et embrasse Hattouine.)

HATTOUINE.

Oui, je sais bien que tu es un brave garçon. Prends garde seulement, demain, avec tes canons et tes drapeaux, de te faire casser les côtes.

IVANOWITCHE.

Vous avez des idées drôles, mère Hattouine.

HATTOUINE.

Pas si drôles que tu penses. Tu ne serais pas le premier. Les républicains ont aussi des sabres et des baïonnettes... Rappelle-toi le grand pont, où la moitié d'un bataillon a sauté... Rappelle-toi que ces sans-culottes se défendent comme le diable.

(A ce moment, on entend au loin un bruit de trot, et le « qui-vive ! » de plusieurs sentinelles.)

IVANOWITCHE, se retournant.

Qu'est-ce que c'est ?

HATTOUINE, se levant.

Ça veut dire que je ne dormirai pas cette nuit.

(Plusieurs soldats se réveillent, et regardent s'approcher un fort piquet de cosaques, au milieu duquel se trouve un paysan suisse.)

OGISKI, à part, regardant.

Voici du nouveau !

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, LE HETTMANN, LE PAYSAN, COSAQUES, OGISKI, SOLDATS DE RYMNIK

LE HETTMANN.

Le feld-maréchal !

IVANOWITCHE.

Voici son quartier général... Lui, il est parti pour Altorf.

LE HETTMANN.

De grandes nouvelles, lieutenant... des nouvelles graves !...

(Ogiski devient plus attentif.)

IVANOWITCHE.

Qu'est-ce que c'est?

LE HETTMANN.

Je ne puis parler qu'au feld-maréchal.

IVANOWITCHE.

Eh bien ! allez à Altorf...

LE HETTMANN.

Et si le feld-maréchal revient par un autre chemin, je serai responsable du retard... Non ! je ne veux pas qu'il m'arrive la même chose qu'à l'estafette Mézenkow, sur le Saint-Gothard !

IVANOWITCHE.

Qu'est-ce qui t'empêche d'envoyer un de tes hommes à la grande halle d'Altorf, où le feld-maréchal inspecte les réquisitions?

LE HETTMANN, appelant.

Gawrilow, pousse un temps de galop jusqu'à la ville. Dis au feld-maréchal que de grandes nouvelles sont arrivées au quartier général... des nouvelles de Korsakow.

OGISKI, à part.

Ah ! ah !

(Il se lève.)

LE COSAQUE.

C'est bon, hettmann.

(Il part au galop.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE HETTMAN, criant.

Approchez, vous autres!

(Alors tous les soldats du bivouac sont éveillés. On rallume le feu. Les cosaques mettent pied à terre. On forme cercle autour du paysan; c'est un homme en veste, large feutre noir, guêtres de toile à boutons d'os, et qui présente toute l'apparence d'un boucher du pays. Du reste, il paraît calme. Ogiski l'observe avec attention et se rapproche. Le paysan finit par s'asseoir sur le timon de la charrette de Hattouine, en face du feu, son bâton entre les genoux.)

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, LE HETTMANN, LES COSAQUES, LE PAYSAN

IVANOWITCHE, au hettmann.

C'est lui qui apporte les nouvelles?

LE HETTMANN.

Oui, lieutenant.

IVANOWITCHE.

Il est venu seul... de lui-même?

LE HETTMANN.

Je ne puis rien dire qu'au feld-maréchal.

HATTOUINE, s'approchant et regardant d'un air de mépris.

Ça, c'est un boucher... Le hettmann veut faire ses embarras... Il veut attraper une bonne gratification, pour avoir du schnaps... Qu'est-ce qu'un boucher peut savoir?

UNE VOIX, au loin.

Qui vive?

(Les cris de ! Qui vive! se rapprochent rapidement par la droite. Des cris de : Vive Souworow ! s'entendent aussi dans la même direction.)

IVANOWITCHE.

On crie : Vive Souworow! Le cosaque aura rencontré le feld-maréchal en route.

HATTOUINE.

Oui, c'est bientôt l'heure de l'attaque... il revient.

CRIS RAPPROCHÉS.

Vive Souworow!... vive Souworow!...

(Souworow paraît au tournant du chemin, à droite, avec Mandrikine et ses officiers d'état-major. Le cosaque envoyé par le hettmann est dans le nombre.)

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW, MANDRIKINE, SES OFFICIERS

SOUWOROW, arrivant au galop et s'adressant au hettmann.

Vous avez pris cet homme à Brunnen?

LE HETTMANN

Oui, feld-maréchal, sur la droite du lac, dans une auberge... Il répandait des nouvelles mauvaises.

SOUWOROW,
mettant pied à terre et regardant le paysan, qui s'est levé.

Tu viens d'où?

LE PAYSAN.

De Lucerne.

SOUWOROW.

Tu es quoi?

LE PAYSAN.

Je suis marchand de bétail, à votre service.

SOUWOROW.

Tu répandais des nouvelles, à Brunnen; quelles nouvelles?

LE PAYSAN.

Je racontais ce qu'on m'avait dit

SOUWOROW.

Qu'est-ce qu'on t'avait dit?

LE PAYSAN.

Avant-hier, au marché de Horbe, tous ceux qui venaient de la vallée d'Albis, racontaient que les républicains, dans la nuit, étaient descendus sur les deux lacs et les deux rivières, et qu'une terrible bataille se livrait depuis Mellingen jusqu'à Wésen.

SOUWOROW.

Et puis?

LE PAYSAN.

Et le lendemain, qui est donc hier, le bruit courut vers le soir, que les républicains avaient repris Zurich...

SOUWOROW, avec fureur.

Tu mens... c'est faux!...

LE PAYSAN, épouvanté.

Général, tout le monde le disait...

SOUWOROW, le saisissant à la gorge.

Tu mens!... Tu mens!... Qu'on le fusille!

LE PAYSAN, à demi renversé.

Général! général! C'est la vérité...

SOUWOROW, avec rage.

Qu'on le fusille!... Qu'on fusille ce chien-là contre cette roche.

(Les soldats se précipitent sur le paysan et l'entraînent à gauche.)

OGISKI, à part, détournant la tête.

Barbare!...

LE PAYSAN, d'un accent désespéré.

Général, je suis un père de famille... On l'a dit, général... c'est la vérité!...

(En ce moment retentit un coup de canon au loin sur la gauche. Tout le monde se retourne, les soldats s'arrêtent; Souworow regarde, pâle de colère, il écoute... Silence. — Second coup de canon.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

SOUWOROW, au hettmann.

Va voir ce que c'est!

(Pendant la scène précédente, on remarque toujours Ogiski au premier rang. Il se retire au premier coup de canon, durant quelques minutes. Une joie profonde éclate dans son regard; puis il s'avance de nouveau en composant ses traits.)

HATTOUINE, à Ivanowna.

Ça, ce n'est pas bon signe... Ces coups de canon des républicains sont un mauvais signe.

IVANOWNA.

Oh! mère Hattouine, taisez-vous... le feld-maréchal est en colère...

(Troisième coup de canon. Au même instant arrive un officier d'état-major, au trot, par la droite. Il soutient à cheval un autre officier, en uniforme autrichien, et dont le côté droit est taché de sang.)

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, L'ESTAFETTE

L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR.

Feld-maréchal, une estafette de Linken.

SOUWOROW, se retournant vivement.

Une estafette de Linken! (Il regarde.) Cet homme est blessé?

L'OFFICIER.

Oui, feld-maréchal, d'un coup de feu.

SOUWOROW, vivement.

Qu'on le descende... qu'on le fouille... Il doit avoir une dépêche, un mot...

(Des soldats entourent l'Autrichien et l'étendent à terre, contre le rocher; l'officier russe descend et le fouille.)

SOUWOROW, avec impatience.

Eh bien?

L'OFFICIER.

Il n'a rien, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Alors qu'il parle... qu'il parle!...

HATTOUINE, s'approchant avec son gobelet rempli de schnaps.

Il va parler, mon fils Basilowitche, ne te fâche pas... Il va parler...

(Elle s'agenouille et donne à boire au blessé, qui se ranime et regarde, hagard.)

L'ESTAFETTE, d'une voix faible.

Le feld-maréchal Souworow?...

SOUWOROW.

Me voilà!... Vous me reconnaissez?

L'ESTAFETTE.

Oui, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Pourquoi n'avez-vous pas de commission écrite? L'ennemi vous l'a enlevée?

L'ESTAFETTE.

Non, feld-maréchal, nous sommes partis à huit de Glaris... nous pouvions être interceptés... nous n'avions rien d'écrit...

SOUWOROW.

Interceptés d'ici Glaris!... Les républicains s'étendent donc sur ma droite?

L'ESTAFETTE.

Oui, ils sont en marche pour vous tourner.

SOUWOROW, d'une voix indignée.

Pour me tourner! Et Hotze... Linken... Jellachich?...

(L'officier fait un effort pour répondre et tombe évanoui.)

SOUWOROW, se baissant et le secouant.

Hotze!... Linken!... Jellachich!... Répondez!...

(Silence. — La foule se presse et se penche autour d'eux. On remarque toujours Ogiski au premier rang. Sa figure exprime malgré lui une satisfaction terrible.)

SOUWOROW, se redressant et criant d'une voix irritée.

Qu'est-ce que vous voulez? Retirez-vous! Sentinelles, écartez ces gens-là! Qu'on donne de l'air à cet homme... qu'il parle. Un chirurgien! qu'on cherche un chirurgien!... (Puis voyant la foule toujours pressée.) Portez-le là... là... près du rocher!...

(En même temps il se précipite vers le rocher, prend une carte, la déroule sur la table et se penche avidement. Quatre soldats prennent le blessé et le portent sous la roche en demi-voûte. Les officiers les suivent. Des sentinelles écartent les autres. Hattouine, Ivanowitche et Ivanowna restent isolés auprès de la charrette. La foule compacte est tenue à distance, à gauche; elle forme muraille; les sentinelles se promènent devant. Ogiski est toujours là, le plus rapproché de la roche; il écoute, et transmet à voix basse aux soldats les mots qui lui arrivent.)

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, LE HETTMANN

LE HETTMANN, fendant la presse.

Feld-maréchal, ce n'est rien... l'ennemi tire à poudre.

OGISKI, à part.

Ils tirent pour la victoire de Masséna!...

SOUWOROW, penché sur sa carte.

Ils s'étendent sur ma droite! (Suivant du doigt.) Schwitz... Glaris... Wésen...

MANDRIKINE.

L'estafette se ranime...

SOUWOROW, accourant.

Voyons, qu'on lui relève le corps... la tête... (Se penchant.) Linken était à Glaris, quand vous êtes parti?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'ESTAFETTE, d'une voix faible.

Il commençait sa retraite.

SOUWOROW.

Sa retraite?...

L'ESTAFETTE.

Oui... sur les Grisons...

SOUWOROW.

Et Hotze?

L'ESTAFETTE.

Il est mort!

SOUWOROW.

Mort! On a donc livré bataille?... On a donc attaqué avant le jour convenu?... On a voulu gagner sans moi!... (s'emportant.) Oh! les misérables!... les misérables!...

(L'officier fait des efforts pour répondre. — Silence.)

OGISKI, aux soldats, en étouffant sa voix.

Linken se sauve... Hotze est tué!

L'ESTAFETTE,
d'une voix entrecoupée, une main appuyée sur sa blessure.

Non, feld-maréchal... Les républicains nous ont prévenus... Ils ont commencé leur attaque, dans la nuit... du 24 au 25... Vingt mille hommes se sont portés... sur la Linth... par Wésen... Ils ont écrasé le régiment de Bender... et un bataillon de Hongrois... Le général Hotze est accouru... avec son état-major... Il a été tué... et son corps d'armée mis en déroute... (Il s'arrête, épuisé. — Faisant un effort suprême.) Tout ce que le général Linken a pu faire... c'était de vous prévenir... du désastre...

(Il pousse un cri de douleur et s'évanouit.)

SOUWOROW, se penchant,—d'une voix déchirante.

Et Korsakow?... Korsakow?...(Silence,—se relevant, la face contractée.) Allons... il faudra périr ici, sans rien apprendre de plus... Hotze... Linken... Jellachich... Tout est perdu... tout est en déroute... tout!...

OGISKI, aux soldats, bas.

Le feld-maréchal dit que tout est perdu... en déroute...

(Les soldats se regardent stupéfaits. En ce moment, l'horizon à gauche s'éclaire sur toute l'étendue du lac.)

OGISKI, étendant le bras.

Regardez!... Les républicains illuminent!...

(La foule se retourne et pousse un long murmure de stupeur. Souworow regarde. Entre le chirurgien Sthâl.)

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, LE DOCTEUR STHAL

SOUWOROW, retournant à sa carte.

Voyez ce qu'il reste à faire pour cet homme... qu'il parle... Non! j'en sais assez! (Avec rage.) On me promet tout... j'avance... je renverse les obstacles... Encore un jour... je suis le maître! Et au lieu de soixante mille hommes en bataille... je ne trouve plus un soldat... plus rien... rien!...

(Il froisse sa carte. Les officiers autour de lui n'osent lui parler. Il s'assied, se relève, tourne comme une bête fauve, et se rassied. Le chirurgien Sthâl s'agenouille près du blessé; il lui ouvre son uniforme et débride la blessure; le sang coule, le blessé se ranime.)

L'ESTAFETTE.

Oh!... je respire...

STHAL, à son voisin.

Le sang l'étouffait... (Se relevant, et parlant à Souworow.) Il va répondre, feld-maréchal.

SOUWOROW, accourant brusquement.

Qu'est devenu Korsakow, lui? qu'est-ce qu'il est devenu? Il s'est aussi sauvé, sans doute?

L'ESTAFETTE.

Non, feld-maréchal!... Le même jour les républicains ont passé la Limmat... Ils ont écrasé les corps d'armée de Markow et de Durazow, en rejetant toute l'armée... dans Zurich... Et le lendemain, ils ont coupé la ligne de retraite au lieutenant général Korsakow sur Schaffouse... Ils ont pris son trésor... son artillerie et ses bagages...

(A mesure qu'il parle, Ogiski, l'oreille tendue, répète à voix basse :)

« Ils ont écrasé Markow et Durazow!... Ils « ont pris le trésor, les canons et les voitures « de Korsakow! »

(Les soldats se regardent terrifiés.)

SOUWOROW, d'une voix vibrante.

Et maintenant ils sont en marche, par Schwitz, Wésen, Glaris, pour venir écraser le vieux Souworow!... le vieux Souworow seul!... (Avec un redoublement de fureur.) Mais Souworow n'est pas un Linken, un Jellachich, un Korsakow... Souworow a gagné ses grades sur le champ de bataille... C'est un soldat de fortune... Ce n'est pas un baron... un courtisan... un archiduc... C'est un vieux Cosaque!... (Silence.) Eh bien, qu'ils viennent couper sa retraite... qu'ils viennent!...

(Il marche, et tout à coup s'assied, se couche sur la carte et semble dominer sa fureur.)

UNE VOIX, au fond des groupes silencieux.

Nous sommes entourés! Il ne reste plus qu'à se rendre!..

SOUWOROW, se relevant, et bondissant à travers le cercle.

Qui a parlé de se rendre?... qu'on l'assomme... qu'on le déchire! (Grand silence. Personne ne bouge. Souvorow se parlant à lui-même.) Du calme, Souworow... du calme... tout n'est pas perdu!... tâche de sauver tes vieux soldats... (Nouveau silence. Il se rassied, regarde la carte, puis se retourne et crie :) Le chef de la reconnaissance du Schæchenthal!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

HATTOUINE, à Ivanowitche, — le poussant.

C'est toi, Ivanowitche... c'est toi qu'il appelle.

IVANOWITCHE, bondissant de sa place et fendant la presse.

Feld-maréchal?

SOUWOROW.

Tu as poussé ce matin jusqu'aux environs de Muotta?

IVANOWITCHE.

Oui, feld-maréchal, à sept lieues de Glaris.

SOUWOROW.

C'est un chemin praticable à l'artillerie?

IVANOWITCHE.

Non, deux hommes peuvent à peine y passer de front; il est bordé de précipices.

SOUWOROW.

N'importe !... c'est notre seule ligne de retraite... on y passera!.. Tu vas partir en éclaireur avec deux cents cosaques. Tu traverseras le plus rapidement possible le défilé du Schæchenthal. Une fois de l'autre côté, tu pousseras des reconnaissances vers Schwitz et Glaris... Tâche de te renseigner exactement sur la force et les positions des corps ennemis, qui voudraient s'opposer à notre passage. Il faut qu'en arrivant nous puissions attaquer sans perdre une minute... Tu comprends?

IVANOWITCHE.

Oui, feld-maréchal.

SOUWOROW.

C'est bien... va!... (Ivanowitche s'éloigne et se dirige du côté de Hattouine. — Appelant.) Bagration?

MANDRIKINE.

Il n'est pas là, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Qu'on le cherche !

(Mandrikine se retourne et dit un mot à un officier, qui s'éloigne. Souworow se penche sur sa carte.)

IVANOWITCHE, à Hattouine et à Ivanowna.

Je pars...

HATTOUINE.

Où vas-tu?

(Ogiski se rapproche et prête l'oreille.)

IVANOWITCHE.

Le feld-maréchal m'envoie en éclaireur du côté de Schwitz et de Glaris.

IVANOWNA, inquiète.

Est-ce que nous irons aussi de ce côté-là?

IVANOWITCHE.

Oui, l'armée va traverser le Schæchenthal... nous nous retrouverons demain... Allons... au revoir, Ivanowna... et vous aussi, *matouchka*... Bon courage!..

(Il leur serre la main et s'éloigne rapidement. Au même instant, Bagration paraît à gauche.)

OGISKI, à part, regardant sortir Ivanowitche.

Va... cours!... Je serai à Glaris avant toi...

(Il se perd dans la foule.)

BAGRATION, s'arrêtant près de Souworow.

Vous m'avez fait appeler, feld-maréchal?

SOUWOROW.

Ah! c'est vous, Bagration... Nous allons traverser le Schæchenthal... Vous prendrez le commandement de l'avant-garde... Les pièces seront démontées comme au Saint-Gothard. Chaque mulet recevra cent gargousses. Il s'agit de gagner l'ennemi de vitesse, de passer sur le ventre aux corps républicains qui voudraient nous fermer le chemin de Glaris, et de rallier les débris de Hotze et de Korsakow.

BAGRATION.

C'est tout, feld-maréchal?

SOUWOROW.

Oui... point de retard... Une marche rapide peut tout sauver!... Je compte sur vous, Bagration. (Bagration salue, et sort vivement.) Général Rosemberg!

ROSEMBERG, s'avançant.

Feld-maréchal?

SOUWOROW.

Je vous confie le commandement de mon arrière-garde.

ROSEMBERG.

Merci, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Les feux resteront allumés. On les entretiendra jusqu'à la dernière heure... Si Lecourbe vous presse, tenez comme un roc!... Nous ne pouvons passer qu'un à un dans le Schæchenthal... Il faudra du temps!.. Au besoin vous brûlerez Altorf et tous les villages sur vos derrières, pour retarder la marche de l'ennemi. (Rosemberg salue et sort. Souworow appelant.) Mandrikine!

MANDRIKINE.

Feld-maréchal?

SOUWOROW.

Ecrivez! (Il se lève et dicte.) « Aux lieutenants généraux Korsakow, Linken et Jellachich.—Quartier général de Séedorf, le 28 septembre 1799.— J'apprends votre déroute... J'arrive réparer vos fautes... Tenez ferme comme des murs... Encore un pas en arrière, et je ne ferai point de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

grâce. » (Mandrikine lui présente la plume, il signe sans s'asseoir.) Faites partir tout de suite.

(Mandrikine se dirige vers le groupe des officiers d'état-major. On le voit donner des ordres avec vivacité. Plusieurs officiers montent à cheval; une grande agitation règne dans le fond. Souworow reste seul sur le devant de la scène.)

SOUWOROW, à part.

Il me reste dix-huit mille hommes... Les débris de Hotze et de Korsakow m'en donneront bien trente mille... Nauendorf arrive avec une réserve de dix mille Bavarois... On peut presser sa marche... Dans quatre ou cinq jours j'aurai soixante mille hommes, et je recommencerai la bataille.

MANDRIKINE.

Feld-maréchal... les ordres sont partis!... Faut-il commencer la retraite?

SOUWOROW,
avec colère, et de façon à être entendu de tout le monde.

Souworow ne bat pas en retraite!... Il va rejoindre les débris de Hotze et de Korsakow... et réparer les sottises des généraux d'antichambre!

(Il saute brusquement à cheval et sort au galop. Les officiers d'état-major le suivent. Le tambour bat de tous côtés. Les soldats mettent leurs sacs, prennent leurs fusils, etc. Grand mouvement. A peine les tambours russes ont-ils fini leurs roulements sourds, qu'on entend au loin, à gauche, dans le silence de la nuit, s'élever le chant de la *la Marseillaise :*

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé...

SEPTIÈME TABLEAU

LE PARLEMENTAIRE

Un village dans la gorge du Klœnthâl. Au fond, la maison du bourgmestre occupée par Molitor; devant la maison un jardin. A droite, sous un grand hangar en planches, se tient la cantine. On chante, on rit, les verres et les bouteilles tintent; on ne fait qu'entrer et sortir. A gauche, en montant, se prolonge la rue jusqu'au défilé de Glotten, qu'on aperçoit. Au-dessus du défilé s'étendent les cimes des montagnes. C'est une scène matinale, au petit jour. Quelques lumières brillent encore à la cantine, et dans la *maison du fond. Un poste de garde est en* train de se faire la perruque : une file de soldats, à cheval sur un banc, se ficellent la queue l'un à l'autre. Plusieurs essayent des effets d'habillement, qu'ils tirent de sacs autrichiens, enlevés au combat de la veille contre Linken. Une sentinelle se promène, l'arme au bras, devant le jardin. Le drapeau français flotte sur la maison du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

LE SERGENT GAUCHÉ, LE SOLDAT RABOT, D'AUTRES SOLDATS.

LES SOLDATS, fredonnant, en se ficelant la queue.

Dansons la carmagnole,
Vive le son... vive le son...
Dansons la carmagnole,
Vive le son du canon!

LE SERGENT, fouillant dans un sac autrichien.

Des bouffettes!... Excusez... Il avait des bouffettes roses, le kaiserlick! (Se retournant, et s'adressant à l'un des soldats.) Philidor, tu vas mettre cet ornement à ma queue... j'aurai l'air d'un garçon de noce.

(*Tous rient.*)

UN SOLDAT.

Vous feriez mieux de les donner à la citoyenne Marie-Anne, sergent.

LE SERGENT.

C'est une idée... nous verrons ça. (Continuant à fouiller.) Et du savon!... Du savon... un peigne... des rasoirs!... Ah! gueux d'Autrichiens, ils s'en passent des agréments en campagne!

(Plusieurs se lèvent et viennent regarder; d'autres les remplacent sur le banc.

LE SOLDAT RABOT, ouvrant aussi son sac.

A mon tour... Je vais voir s'il y a moyen de se renipper.

UN AUTRE.

Encore une ou deux rencontres avec Linken et Jellachich, et toute la brigade Molitor aurait été remontée de fond en comble.

LE SERGENT.

Et sans compromettre le trésor de la République! (Ramenant une brosse.) Une brosse à dents!... non, une brosse à cirage. Il se cirait les bottes, le muscadin! (*Grands éclats de rire. Le sergent se lève et regarde* autour de lui, d'un air comique et solennel.) Ça, camarades (il montre la brosse), ça prouve que le kaiserlick avait des bottes au fond de son sac. C'est démonstratif... Ouf! (Il se baisse, bouscule tout, et tire du fond du sac une paire de bottes par les oreilles. Il les montre à la ronde.) Ah! fichtre! je les tiens... (Regardant les soldats penchés autour de lui;—d'un air grave.) Nous allons les essayer... Qu'en pensez-vous? Attention aux projectiles! (D'un coup de pied, il lance ses vieux souliers éculés à droite et à gauche, puis il s'assied au bout du banc, en tirant ses bottes avec force grimaces.) Ah! gueux de kaiserlick, ça devait être un fils de famille... Tous les fils de famille ont de petits pieds, à cause des mois de nourrice... Canaille!...

(Pendant ce temps, le soldat Rabot a tiré de son sac avec colère une foule de vieilles guenilles; l'indignation est peinte sur sa figure.)

UN SOLDAT, criant.

Hé! vous autres, regardez donc le sac de Rabot.

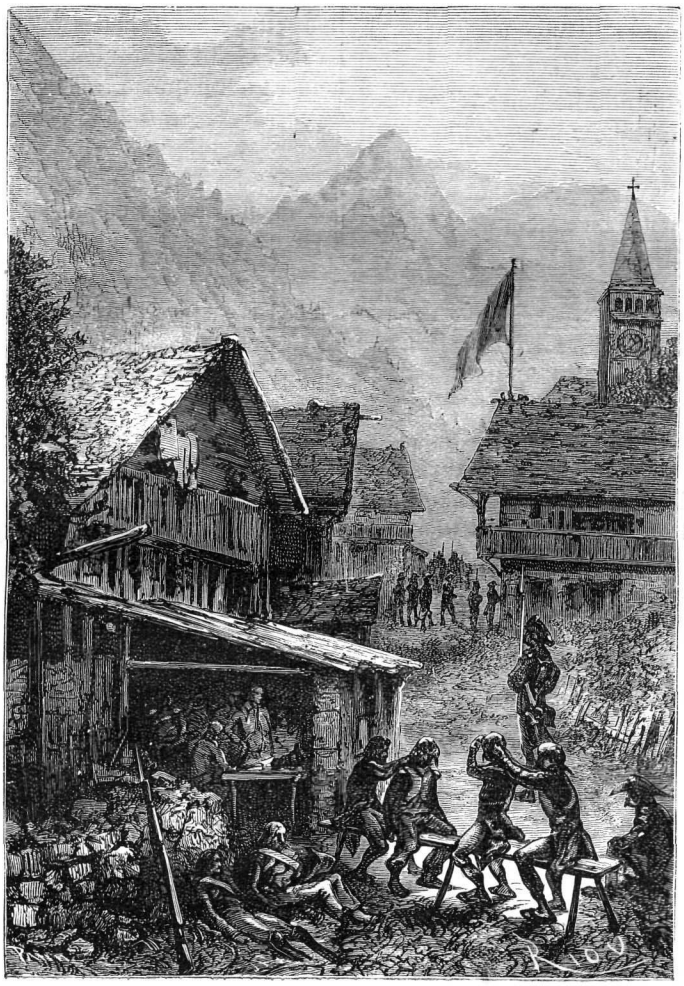
(Tous se retournent.)

RABOT, rejetant du sac un tas de guenilles.

Ce n'est pas le sac d'un Autrichien ça... C'est le sac d'un sans-culotte... d'un volontaire de la République... Le kaiserlick m'a mis dedans!...

(Tous rient.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



SEPTIÈME TABLEAU.

Le village de Schœnberg. (Page 63.)

LE SERGENT, se promenant après avoir mis les bottes.

J'y suis! (Se tournant vers les soldats d'un air goguenard.) Vous les trouverez toujours sur le chemin de l'honneur!... Paroles mémorables d'un ci-devant plumet-blanc. Je les adjuge à mes bottes... Elles en sont dignes!

RABOT, vidant son sac avec fureur.

Je n'ai jamais eu de chance!

UN AUTRE.

Encore, si ce n'était pas la fin de la danse, tu pourrais te rattraper... Mais allez courir après les sacs de Linken, ha! ha! ha!

RABOT, jetant le sac.

Canaille de kaiserlick!...

LE SERGENT, après avoir fait deux ou trois tours.

Décidément, elles ont été faites pour moi. (Se tournant vers les soldats.) Ah! ça, camarades, voyons le reste... (Il retourne son sac.) Deux chemises de rechange... rien que ça... ha! ha! ha! Il connaissait mon amour du beau linge!... Et des bas... des bas blancs, tricotés comme par ma grand'mère!... (Se relevant, et s'essuyant le coin de l'œil.) Ce souvenir m'attendrit. Il avait peur des rhumes de cerveau, le bon kaiserlick!... ha! ha! ha!

(Les soldats éclatent de rire. La cantinière paraît sous le hangar à droite, et regarde.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LA CANTINIÈRE MARIE-ANNE

LA CANTINIÈRE.

Qu'est-ce que vous avez donc à rire, vous autres?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

— Hé! payse, arrive un peu contempler les trophées de la victoire. (Page 65.)

LE SERGENT, criant.

Hé! payse, arrive un peu contempler les trophées de la victoire!

MARIE-ANNE, arrivant.

Qu'est-ce que c'est?

LE SERGENT.

Tiens... regarde, citoyenne; qu'est-ce que tu penses de ça?

MARIE-ANNE.

Du savon... des bouffettes... un peigne... Oh! Gauché, tu vas me faire un don patriotique. J'ai perdu mon peigne, j'ai usé mon savon depuis thermidor.

LE SERGENT.

Hé! hé! comme tu y vas, payse!... Les bouffettes, oui... c'est un ornement du beau sexe... mais le savon... le peigne... *motus*.

MARIE-ANNE.

Oh! le beau linge! Qu'est-ce que tu demandes de ces chemises?

LE SERGENT.

Elles sont en réquisition pour le service du sergent Gauché, citoyenne.

MARIE-ANNE.

Si tu me les consacres, Gauché, je suis capable de te sauter au cou.

LE SERGENT.

Ça me flatterait, payse, oui!... Mais vu l'état du fourniment et l'arriéré de la solde, je suis forcé de les rempaqueter pour le fils de maman... Ça me saigne le cœur!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

MARIE-ANNE.

Au moins, donne-moi le savon?...

LE SERGENT.

Et qu'est-ce qui fera la barbe du sergent Gauché? (Se levant d'un air solennel.) Marie-Anne, vous êtes ambitieuse : l'ambition perd les États. Mais, nonobstant l'observation, je vous consacre mon savon, à cette fin que vous versiez un petit verre aux hommes du poste, après la garde. Ça va-t-il?

MARIE-ANNE.

Ça va! (Ils se donnent la main. Elle reçoit le savon, qu'elle fourre dans sa poche. Le sergent ferme son sac. Marie-Anne regarde les autres.) Vous voilà tous renippés.

UN SOLDAT.

Oui, citoyenne, nous avons tous de bons souliers autrichiens.

UN AUTRE.

Ah! si l'on pouvait mettre les capotes et les culottes des kaiserlicks (Il montre une capote autrichienne), nous serions des mirliflores!

MARIE-ANNE, riant.

Hé! ils ont tous des chemises et des souliers... Ah! les gueux, les voilà remplumés pour longtemps.

LE SERGENT.

Et ça ne coûte rien à la République une et indivisible; c'est le citoyen François II qui se charge des fournitures.

MARIE-ANNE.

Ah! oui, mais il était temps... il était temps!

UN OFFICIER, sur le seuil du hangar, appelant.

Marie-Anne?

MARIE-ANNE.

Voici, lieutenant, voici.

(Elle rentre.)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, moins LA CANTINIÈRE

LE SERGENT, se retournant et regardant Rabot tout déconfit.

Quant à toi, Rabot, vu la débâcle de Korsakow, de Jellachich, de Linken et de tous nos fournisseurs ordinaires, tu vas rester au bataillon avec ta vieille culotte, ton vieux morceau de chemise et tes paquets de ficelles aux jambes, comme un monument de la glorieuse campagne d'Helvétie de l'an VII. Tu reposeras sur tes lauriers, ça doit te consoler.

RABOT.

J'aimerais mieux des chemises et des souliers.

LE SERGENT.

Sans doute! mais quand on repose sur ses lauriers, la récolte des chemises est finie, et les souliers autrichiens et russes s'en vont à marches forcées. Je te plains, mais je me console. Il faut attendre la campagne de l'an VIII.

(En ce moment passent deux officiers d'état-major, arrivant au galop de la maison du fond, où l'on voit l'agitation d'un quartier général.)

UN SOLDAT, regardant les officiers

Ils ont l'air bien pressés.

UN AUTRE.

C'est pour distribuer les billets de logement.

LE SERGENT.

Oui, nous allons prendre nos quartiers d'hiver, et ce n'est pas trop tôt.

UN AUTRE.

Depuis la campagne des Grisons, les cuisses m'entrent dans les côtes.

LE SERGENT.

Le fait est qu'on trouverait des promenades plus agréables.

(On entend battre le tambour, à droite du village.)

UN SOLDAT, écoutant.

Qu'est-ce que c'est?

LE SERGENT.

Ça m'a l'air d'être du nouveau.

(Tous écoutent. Le tambour bat de tous les côtés.)

UN SOLDAT.

On bat la générale.

LE SERGENT

Oui.

MARIE-ANNE, sortant de la cantine.

Hé! Gauché?

LE SERGENT.

Payse?

MARIE-ANNE.

Qu'est-ce qui se passe?

LE SERGENT.

Je crois que ces gueux d'Autrichiens reviennent se frotter à nos baïonnettes!... (Se tournant vers Rabot.) Ça doit te flatter, toi, tu ris dans ta barbe?

RABOT, riant

Je ne vous cache pas, sergent, que ça me flatte... C'est une bonne occasion de me rattraper!

(Passent deux nouveaux officiers d'état-major.)

LE SERGENT, regardant.

Encore! (Se tournant vers les soldats.) Ah! ça, camarades, il paraît décidément que les kaiserlicks n'en ont pas assez!... Tant mieux... Je me faisais à part moi la réflexion qu'il me manque encore de la cire à moustaches.

(Tous rient. Le bruit du tambour continue.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, UN OFFICIER DE RONDE

CRI, à droite.

Qui vive!

LE SERGENT,

La ronde!... A vos armes!...

(Les soldats prennent leurs fusils et se mettent sur deux rangs, à droite.)

LE CAPITAINE DE RONDE, arrivant avec un falot éteint.

Rien de nouveau?

LE SERGENT.

Un particulier sous escorte est venu vers cinq heures... Il voulait voir le général Molitor; sur les ordres du planton, il a passé.

LE CAPITAINE.

C'est tout?

LE SERGENT.

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE.

C'est bien...

(Arrive un officier d'état-major du quartier général, au galop; il tient plusieurs feuilles volantes à la main.)

L'OFFICIER D'ÉTAT-MAJOR, au capitaine.

Proclamation du général Molitor!

(Il lui remet une feuille et sort au galop. On l'entend crier en s'éloignant : — Proclamation du général Molitor! — Sa voix se perd au milieu du bruit des tambours, qui battent la générale, et des trompettes de la cavalerie qui sonnent à gauche du village.)

LE CAPITAINE,

après avoir parcouru la feuille d'un air de bonne humeur.

Ah! ah! voilà du nouveau... (Il se place devant les soldats et lit.) « Ordre du jour du général Molitor. — Schœnberg, le 8 vendémiaire, an VIII de la République. — Officiers, sous-officiers et soldats de la 84e. Après avoir soutenu seuls les efforts de Linken et de Jellachich, et couronné vos drapeaux d'une gloire immortelle en rejetant deux corps d'armée, l'un au delà des monts Keresen, l'autre au fond des lignes grises, pendant que le général en chef Masséna écrasait les Austro-Russes devant Zurich, le moment du repos semblait venu. Mais Souworow s'avance à son tour. Il remonte le Schæchenthal à la tête de vingt mille hommes. Le vainqueur de Cassano, de la Trébia et de Novi vient rejoindre ses lieutenants qui n'existent plus, et réparer les fautes d'une armée en pleine déroute. C'est à vous encore qu'il appartient de l'arrêter, de venger nos frères tombés en Italie, et de donner aux généraux Masséna et Lecourbe le temps d'accourir et de l'enfermer dans les montagnes! — Soldats de la 84e, la République se repose sur vous. Notre position est excellente : dans un défilé, trois bataillons résolus en valent cinquante... Je ne vous en dis pas plus; les soldats de la France ne comptent pas leurs ennemis! — Vive la République! »

LE CAPITAINE, levant son chapeau.

Vive la République!

TOUS.

Vive la République!

(Molitor et Ogiski paraissent sur les marches de la maison du fond. Ils descendent l'allée du jardin en causant. Quelques officiers d'état-major les suivent à distance; des hussards viennent derrière, tenant des chevaux. Ogiski est en costume de montagnard suisse.)

LE CAPITAINE, commandant.

Présentez armes!

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, MOLITOR, OGISKI, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR, HUSSARDS

MOLITOR, s'arrêtant à l'entrée du jardin, devant le poste.

Et vous avez eu le temps de voir Lecourbe?

OGISKI.

Je l'ai vu le soir même à Séedorf, en quittant le camp russe. C'est en ma présence que ses courriers sont partis pour Schwitz, prévenir le général en chef du mouvement de Souworow dans le Schæchenthal. J'ai voulu vous porter moi-même l'avis de ce mouvement, et vous mettre en garde contre toute surprise.

MOLITOR.

Je vous remercie au nom de la République.

(Il fait un signe de la main au capitaine.)

LE CAPITAINE, commandant.

Portez armes!... Armes bras!... Fixe!

(Arrive au galop, par la droite, un officier de hussards.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER DE HUSSARDS

L'OFFICIER.

Général, le commandant Bergeron vous prévient qu'une forte colonne russe est en vue de nos avant-postes.

MOLITOR.

Elle descend le Pragel?

L'OFFICIER.

Oui, général; tous les chemins de la montagne se couvrent de baïonnettes.

MOLITOR.

C'est bien... nos dispositions sont prises pour les recevoir. Dites au commandant de faire re-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

plier nos avant-postes sur le défilé de Glotten. (L'officier part au galop. Se tournant vers Ogiski.) Vous n'avez rien à me demander, Ogiski?

OGISKI.

Pardon, général... une grâce.

MOLITOR.

Laquelle?

OGISKI.

Ma mission est finie... Souworow est cerné dans les montagnes... Avant d'être ce que je suis... j'étais soldat...

MOLITOR.

Vous voulez combattre?

OGISKI.

Oui, général... C'est la seule récompense que j'ambitionne.

MOLITOR.

Vous l'avez bien gagnée! (Se tournant vers ses officiers.) Capitaine Barroy?

LE CAPITAINE, sortant vivement du groupe.

Général?

MOLITOR.

Vous allez présenter le citoyen Ogiski au colonel Dubourg; qu'on lui remette des armes, et qu'il choisisse parmi les chevaux des hussards tués hier, celui qu'il voudra... Il combattra dans nos rangs... C'est un soldat!...

OGISKI, avec émotion.

Merci, général!

(Il s'éloigne avec le capitaine. Au même instant, entre par la gauche l'officier de hussards qui est venu annoncer l'apparition de la première colonne russe.)

SCÈNE VII

MOLITOR, L'OFFICIER DE HUSSARDS, SOLDATS, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR

L'OFFICIER, *arrivant au galop.*

Général, un parlementaire russe...

MOLITOR.

Vous l'avez amené?

L'OFFICIER.

Oui, général.

MOLITOR.

Faites-le venir.

(L'officier sort. Molitor et ses officiers d'état-major montent à cheval. Presque aussitôt l'officier de hussards rentre avec un dragon russe; c'est le commandant Popritchine; il a les yeux bandés; deux hussards l'accompagnent. A l'arrivée du parlementaire, Marie-Anne sort de la cantine pour entendre; des gens du village regardent aussi aux fenêtres; les officiers d'état-major s'avancent et forment le demi-cercle. Les soldats du poste restent toujours en rang, l'arme au bras.)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, LE PARLEMENTAIRE, MARIE-ANNE, HUSSARDS, ETC.

MOLITOR, à l'officier de hussards.

Otez le bandeau du parlementaire.

(L'officier obéit.)

POPRITCHINE, d'un ton hautain.

Le général Molitor?

MOLITOR.

C'est moi.

POPRITCHINE.

Le feld-maréchal Souworow, avant d'attaquer le défilé de Glotten (Appuyant sur les mots.), défendu par vos trois bataillons, me charge de vous prévenir qu'il connaît vos forces et votre position entre Linken, Jellachich et lui. Il me charge de vous inviter, au nom de l'humanité, à bien peser les conséquences d'une résistance inutile, et de vous faire savoir qu'il vous accorde un quart d'heure pour déposer les armes.

MOLITOR.

C'est tout?

POPRITCHINE.

Oui, c'est tout, général.

MOLITOR, d'un accent ironique, en regardant sa montre.

Un quart d'heure de réflexion... Le feld-maréchal Souworow est généreux! moi, je lui donne vingt minutes, pour se rendre avec armes et bagages. C'est également au nom de l'humanité que je lui parle. Sa position m'est parfaitement connue: il a Lecourbe en queue; dans quelques heures il aura Soult et Masséna en flanc, et, en attendant, il a Molitor en tête. (D'un accent indigné.) Dites à Son Excellence que le temps de la jactance est passé, que de pareils moyens peuvent réussir avec des Turcs; mais que les Français trouvent ridicule toute sommation de ce genre, quand on n'est plus en état de joindre les actes à la menace. — Dites-lui que Linken et Jellachich sont battus... Que Jellachich a repassé les montagnes de Keresen, et que Linken est en pleine retraite sur les Grisons. — Qu'il réfléchisse à mon invitation... Quand une porte est fermée, on est heureux quelquefois de s'échapper par les fenêtres.

POPRITCHINE, *d'un ton sec et dur, en regardant sa montre.*

Vous avez encore dix minutes.

MOLITOR, riant.

Dans ce cas, Son Excellence le feld-maréchal n'a plus qu'un quart d'heure! (A l'officier de hussards, d'un ton froid.) Reconduisez le parlementaire. (On

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

remet son bandeau à Popritchine, et comme on le reconduit, Molitor ajoute :) Ces gens-là parlent toujours comme au lendemain de Novi... Ils ne veulent pas comprendre que Masséna a gagné, il y a deux jours, la bataille de Zurich! (Puis s'adressant à ses officiers, d'un ton de bonne humeur.) Allons... messieurs... allons! Lecourbe arrive derrière les colonnes russes... Soult et Masséna viennent par la droite... Tout ira bien !... Nous avons battu Linken hier, et Jellachich avant-hier... Il s'agit de battre aujourd'hui Souworow l'Invincible !

(Il pique des deux et sort par la gauche. L'état-major le suit.)

LE CAPITAINE, commandant.

Par le flanc droit... droit!... En avant... par file à gauche... pas accéléré... marche !

MARIE-ANNE, regardant défiler le peloton.

Rabot, tâche d'attraper un bon sac !...

RABOT, se retournant.

Soyez tranquille, citoyenne Marie-Anne, on aura ce soir des bottes en cuir de Russie !

(Marie-Anne rit. D'autres troupes arrivent par la droite, et défilent tambour en tête.)

HUITIÈME TABLEAU

LE CHAMP DE BATAILLE

La grande rue du hameau, après le combat. Il fait nuit noire. La lune éclaire quelques pignons restés debout; les fenêtres des masures reçoivent un reflet rouge de l'incendie, qui les consume encore à l'intérieur. Des cadavres amoncelés apparaissent confusément à l'angle des ruelles. De lointaines rumeurs sur la gauche annoncent la retraite précipitée de Souworow. Un groupe d'hommes descend lentement la ruelle sombre en face, à la lueur d'une torche : la torche s'abaisse, tourne autour des tas de morts, puis se remet en marche. Parfois elle disparaît : ce sont les chirurgiens et leurs aides qui relèvent les blessés. A gauche, derrière une maison presque rasée par les boulets, se trouvent Hattouine et Ivanowna ; elles se dépêchent d'atteler le cheval au kibitk. Des cosaques, arrivant par la gauche, traversent la scène au galop et disparaissent à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

HATTOUINE, IVANOWNA, COSAQUES, BLESSÉS RUSSES

PLUSIEURS COSAQUES, traversant la scène au galop.

En retraite !... En retraite !...

HATTOUINE, harnachant le cheval.

Dépêchons-nous, Ivanowna, la retraite commence. Quand les enfants de Rymnik passeront, nous partirons avec eux. Donne-moi le collier.

IVANOWNA, lui donnant le collier du cheval.

Mon Dieu !... pourvu qu'Ivanowitche ne soit pas blessé !

(Elle aide Hattouine.)

UN BLESSÉ, se soulevant.

Un verre de schnaps, *matouchka*.

UN AUTRE.

Tout mon sang coule... Je n'ai plus de force... un morceau de pain pour l'amour de Dieu !

UN AUTRE, au fond, d'une voix pitoyable.

De l'eau !... de l'eau !...

(On entend des gémissements de tous côtés.)

HATTOUINE, continuant à harnacher son cheval.

Les voilà qui recommencent... (Criant.) Hé ! je vous ai donné tout ce que j'avais... Je n'ai plus de schnaps... je n'ai plus de pain... je n'ai plus de linge... je n'ai plus d'eau... La charrette est vide... Que voulez-vous que j'y fasse ? Prenez patience... les chirurgiens arrivent... Voyez, là-haut, les torches... on vous relèvera...

UN BLESSÉ.

Les chirurgiens ne pourront jamais relever tout le monde cette nuit, il y en a trop...

UN AUTRE.

Nous sommes perdus !

(Il se recouche d'un air désespéré.)

UN AUTRE, levant le bras.

Mon Dieu !... mon Dieu !

HATTOUINE, à Ivanowna.

Passe la bride dans les anneaux... dépêche-toi.

UNE VOIX, à gauche.

En avant !... en avant !...

IVANOWNA, se précipitant vers le fond.

Ivanowitche !

(Ivanowitche paraît à gauche, à la tête d'une douzaine de dragons. En apercevant Ivanowna, il arrête brusquement son cheval lancé au galop.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, IVANOWITCHE, DRAGONS

IVANOWITCHE.

Halte ! (Sautant à bas de son cheval, et courant à Ivanowna.) Ivanowna !... (Il l'embrasse.—Apercevant Hattouine.) La *matouchka*... Ah ! je suis content de vous voir !

IVANOWNA.

Tu n'es pas blessé ?

IVANOWITCHE.

Non, je n'ai rien...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

IVANOWNA.

Oh ! j'avais peur.

HATTOUINE.

Où vas-tu donc avec ces dragons ?

IVANOWITCHE.

Le feld-maréchal m'a dit de courir en avant, de fouiller les villages, pour trouver des guides.

HATTOUINE.

Alors c'est fini... nous partons ?

IVANOWITCHE.

Oui, *matouchka*, toutes nos attaques pour forcer le passage ont été repoussées.. Les républicains arrivent par la gauche, par la droite ; les villages brûlés coupent leurs ponts derrière nous ; il ne nous reste qu'un chemin libre, celui de la vallée d'Engi ; demain il serait trop tard.

HATTOUINE.

Est-ce que le Rymnik a perdu beaucoup de monde ?

IVANOWITCHE.

Environ quatre cents hommes. Le commandant Novozilzow, les capitaines Brizenski, Lagonon et Buxhowden sont tués.

HATTOUINE.

Quatre cents hommes ! — Et les autres ?

IVANOWITCHE.

Les autres ont aussi perdu beaucoup de monde... Ismaïl est presque détruit. Les républicains ont tenu comme des murs. C'est terrible ! Vous feriez bien de partir tout de suite, *matouchka*, puisque le kibitk est prêt ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

HATTOUINE.

Je veux partir avec mon régiment.

IVANOWITCHE.

Mais le Rymnik va soutenir la retraite. Vous serez toujours au milieu du feu.

HATTOUINE, secouant la tête.

La vieille *matouchka* ne quitte pas ses enfants !

UN SOUS-OFFICIER DE DRAGONS.

Lieutenant, la tête de colonne arrive au bout de la rue ; nous allons être en retard.

IVANOWNA, se jetant au cou d'Ivanowitche.

Reste avec nous, Ivanowitche !

HATTOUINE, attirant Ivanowna.

Non... c'est son devoir... il faut qu'il parte... (A Ivanowitche.) Va ! nous nous retrouverons en route.

IVANOWITCHE.

Oui... demain... je vous attendrai... (Sautant à cheval.) Je te la confie, *matouchka*...

HATTOUINE.

C'est bon... c'est bon.

IVANOWITCHE, étendant le bras.

Ivanowna... à demain !... (Il disparaît, les dragons le suivent. On l'entend crier dehors d'une voix enrouée.) Attention... la rue est pleine de blessés... Maintenez vos chevaux !

(Sa voix se perd.)

IVANOWNA.

Je ne le verrai plus !...

(Elle s'assied sur un tas de décombres, la figure dans ses mains, et pleure.)

SCÈNE III

HATTOUINE, IVANOWNA

HATTOUINE, à part, regardant Ivanowna.

Oui... oui... c'est comme cela.., elle ne pense qu'à Ivanowitche... les autres ne sont rien... Oh ! la jeunesse... la jeunesse !... (Elle va ramasser le foin qu'a laissé le cheval, et le jette sur la voiture.) Enfin... voilà... tout est prêt... quand le Rymnik arrivera nous partirons. (Tournant autour de la voiture, et regardant chaque chose en détail.) Pourvu que le kibitk ne casse pas en route... Ces mauvais chemins l'ont tout détraqué... Ah ! je voyais bien que ces gueux de républicains nous attiraient dans l'entonnoir... je le voyais bien... mais Souworow ne voyait rien, lui... Il criait :—En avant !... En avant !... — comme un vieux fou !... Et maintenant nous sommes battus... entourés... affamés... il faut partir la nuit comme des voleurs... prendre le chemin des neiges !... Oui... je l'ai vu, ce chemin... je l'ai vu de loin... il monte... il monte... et les précipices montent aussi... et là-haut ceux qui ne périront pas de fatigue, ou qui ne tomberont pas dans les abîmes... mourront de faim... Oh ! Souworow... qu'as-tu fait de tes enfants ! La vieille *matouchka* aimerait mieux être morte !...

(Pendant les scènes précédentes, la torche qu'on a vue dès le début, tout au fond, s'est rapprochée peu à peu. Aux dernières paroles de Hattouine, elle débouche dans la rue qui traverse la scène ; le docteur Stâhl paraît au milieu d'un groupe d'aides et de soldats portant des civières.)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, LE DOCTEUR, AIDES, SOLDATS, ETC.

LE DOCTEUR, à l'encoignure du fond, criant.

Éclairez par ici... En voilà !... (Hattouine se retourne

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

et regarde. — Le docteur se baissant.) Celui-ci n'est pas mort... qu'on l'enlève!

(Deux soldats placent le blessé sur une civière et l'emportent.)

HATTOUINE, à part, regardant.

C'est le coupeur de jambes.

LE DOCTEUR.

Les autres sont perdus... (il se relève.) Toujours ces terribles coups de baïonnettes. (S'approchant d'un autre tas.) Allons... approchez... (il regarde.) Ah! la mitraille a donné dans ce coin... En voilà deux coupés par le milieu... Ceux-là n'ont plus besoin de remèdes... Ils sont guéris de tout. . Approchez donc, imbéciles... Hé! voyons, aidez-moi.

(On l'aide à soulever un blessé.)

LE BLESSÉ, se ranimant.

De l'eau... Un verre d'eau!...

LE DOCTEUR.

Ah! bon... il parle... qu'on le mette sur la civière.

(Les soldats obéissent. Hattouine, pendant cette scène, a regardé, immobile.)

HATTOUINE.

L'ouvrage ne manque pas aujourd'hui, coupeur de jambes?

LE DOCTEUR, se relevant, étonné

Hé! c'est toi, *matouchka*.. Qu'est-ce que tu fais donc là. Tu devrais être partie depuis longtemps!...

HATTOUINE.

J'attends le régiment de Rymnik.

LE DOCTEUR.

Ah! bon... (il prend une prise.) C'est égal, tu ferais mieux de t'en aller tout de suite... (se baissant et regardant.) Encore de la mitraille!...

HATTOUINE.

Mais toi, tu restes bien!

LE DOCTEUR.

Moi, je suis forcé de faire mon état... (Aux aides.) — Enlevez ces deux-là. — (A Hattouine.) de relever les blessés... et de les remettre à l'ennemi.

HATTOUINE.

On abandonne les blessés?...

LE DOCTEUR.

Eh! que veux-tu? Les voitures et les chevaux manquent. Il a déjà fallu démonter les cosaques pour l'artillerie... Souworow veut emmener ses canons!

HATTOUINE.

Mais si les républicains te retiennent?

LE DOCTEUR.

Eh bien... ils me retiendront... A la guerre comme à la guerre! Ces républicains sont des hommes. Je leur parlerai de Brutus, d'Horatius Coclès... nous finirons par nous entendre... Ils m'emmèneront à Paris... Tu sais que nous devions aller à Paris, *matouchka*... (Prenant la torche et l'élevant; — à l'un de ses aides:) Hé! Litow, faites avancer toutes les civières.

LITOW.

Oui, major.

(Il sort par la gauche.)

LE DOCTEUR, la torche haute, regardant à droite.

Quel massacre!... La rue est encombrée jusqu'au bout... Oui... oui... nous allons en avoir de l'ouvrage; c'est pire qu'à Praga!...

(En ce moment, on voit arriver une pièce de canon attelée de quatre chevaux; elle est arrêtée par les décombres, et l'on entend les cris : — Hue!... hue!... — les coups de fouet et les jurements des conducteurs. Puis arrive un colonel d'artillerie au galop. Le docteur, ses aides et Hattouine se retournent. Ivanowna lève la tête et regarde.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, LE COLONEL, ARTILLEURS A CHEVAL

LE COLONEL, d'un ton rude.

Place!... faites place!...

(Les aides se rangent.)

LE DOCTEUR.

Vous allez passer dans cette rue avec les canons, colonel?

LE COLONEL, s'arrêtant.

Oui... Pourquoi?

LE DOCTEUR.

Elle est encombrée de blessés. (Levant la torche.) Regardez!...

(On entend à gauche des cris : — Hé! là-bas!... avancez donc!... hue! — et tous les bruits d'un convoi arrêté brusquement.)

LE COLONEL, regardant. — Avec hésitation.

Les ordres du feld-maréchal sont positifs : sauver les canons à tout prix!

LE DOCTEUR, abaissant la torche.

Mais, colonel, ces blessés sont des Russes!... Le feld-maréchal ne savait pas...

UN DRAGON, entrant au galop, le sabre à la main.

Le feld-maréchal! Le feld-maréchal!

(Il passe.)

SOUWOROW, à la cantonade.

En avant!... En avant!...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—C'est le coupeur de jambes. (Page 71.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW ET SON ÉTAT-MAJOR, puis UN AIDE DE CAMP

SOUWOROW,
entrant au galop, à la tête de son état-major. — D'une voix irritée.

Pourquoi les canons ne passent-ils pas?... J'ai donné des ordres... (Apercevant le colonel :) Colonel!...

LE COLONEL, troublé.

Feld-maréchal, la rue est remplie de blessés russes...

SOUWOROW, au docteur.

Pourquoi ne les a-t-on pas relevés?...

LE DOCTEUR.

Nous avons fait notre possible, feld-maréchal... Nous ne savions pas que la retraite...

SOUWOROW, l'interrompant.

Y a-t-il un autre chemin?

LE COLONEL.

Non, feld-maréchal, les autres rues sont trop étroites, et d'ailleurs remplies de décombres!

SOUWOROW, avec une fureur concentrée.

Je ne veux pas laisser de canons à l'ennemi!... (Au docteur.) Combien faut-il de temps pour relever ces blessés?...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Adieu!... Adieu!... Souworow ne vous répondra pas. (Page 76.)

LE DOCTEUR.

Une bonne heure, feld-maréchal, en y mettant beaucoup de monde.

SOUWOROW, à un de ses officiers.

Faites avancer deux compagnies... Qu'on s'y mette tout de suite.

(Un side de camp entre au galop.)

L'AIDE DE CAMP,
s'arrêtant près de Souworow, le chapeau à la main.

Feld-maréchal, une colonne ennemie est en route pour nous couper la retraite.

SOUWOROW, d'un ton furieux.

Qui vous envoie?...

L'AIDE DE CAMP.

Le général Bagration... Voici ma dépêche!...

(Il lui remet une dépêche. Le docteur lève la torche; Souworow lit.

UN BLESSÉ, se soulevant.

Vive Souworow!

(Il retombe.)

SOUWOROW, froissant la dépêche.

Oh! ce Molitor!... (Il jette un regard terrible autour de lui, puis il enfonce ses éperons dans le ventre de son cheval, et part en criant:)

Sauvez les canons!...

(Son état-major le suit. Les conducteurs d'artillerie fouettent leurs chevaux; les pièces défilent au grand galop, et s'engouffrent dans la rue, à droite, où s'élèvent les cris épouvantables des blessés qu'elles écrasent. Hattouine et Ivanowna se couvrent la tête pour ne pas entendre; le docteur lève les mains au ciel.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NEUVIÈME TABLEAU

LA RETRAITE DE SOUWOROW

Le sentier de Panix, entre le Wichlerstock et le Vorab; il côtoie les précipices du Rinkenkopf, à la cime des airs. A gauche, un angle de ce sentier, en corniche sur l'abîme; il est couvert de glace. A droite, au fond, le vide bleuâtre; et, plus loin, au delà de la vallée de la Sernft, d'autres cimes neigeuses qui montent à perte de vue. Une file de soldats russes passent en silence. Ils semblent harassés et se traînent avec peine; la plupart ont abandonné leur sac, et quelques-uns leurs armes.

SCÈNE PREMIÈRE

SOLDATS, UN VIEUX SERGENT

LE SERGENT, *derrière.*

Avancez! Avancez!

UN SOLDAT.

Qu'on nous laisse respirer un peu.

LE SERGENT.

Non, non... Les canons arrivent!

UN SOLDAT, se couchant.

Moi, j'aime mieux rester ici.

LE SERGENT.

Fais ce que tu voudras.

UN AUTRE, glissant.

Ah! mon Dieu!...

(Il disparaît dans l'abîme.)

LE SERGENT, en passant.

Encore un de moins!...

(Arrivent aussitôt derrière deux guides et des artilleurs.)

SCÈNE II

LA QUEUE DES PREMIERS, LES GUIDES, LES ARTILLEURS, UN COLONEL A CHEVAL

LE GUIDE FRISAT, criant.

Attention ici!...

L'AUTRE GUIDE SEPTIMER, se retournant.

Halte!... N'avancez pas!

(On voit apparaître à droite la tête d'un attelage.)

LE COLONEL, avec fureur.

Avancez!...

FRISAT.

Colonel, les canons ne passeront jamais là!

LE COLONEL.

Il passeront... le feld-maréchal veut qu'ils passent.

SEPTIMER.

Je suis un vieux guide, colonel, depuis trente-trois ans je cours la montagne, et je sais que les canons ne passeront pas.

LE COLONEL.

Le chemin est assez large pour les roues. (Se retournant.) En avant!

FRISAT, criant.

Prenez garde!... Depuis trois jours, huit mille hommes ont défilé sur ce chemin. Il est fatigué par tout ce monde et ces chevaux. Le coin, sous un poids pareil, ne tiendra pas!

LE COLONEL.

En avant!...

SEPTIMER, d'un accent solennel.

Nous n'avons plus qu'à recommander notre âme à Dieu. Le coin va tomber; il entraînera plus d'un arpent de terre. Nous allons tous rouler avec les rochers dans le Vinkelthal, à deux lieues d'ici!

(Il montre l'abîme. — La pièce s'avance.)

LE COLONEL, aux artilleurs.

Arrêtez!... (Aux guides.) Vous êtes de la canaille... vous nous avez conduits dans un mauvais chemin... vous serez fusillés!...

FRISAT.

Colonel, nous sommes des pères de famille... nous tenons à conserver notre vie... C'est malgré nous que nous sommes venus!...

SEPTIMER.

J'ai prévenu votre général, en partant, que les canons défonceraient tout... Il n'a pas voulu m'écouter.

GRANDS CRIS, derrière.

En avant!... en avant!...

(La scène s'encombre de nouveaux arrivants. Plusieurs se laissent tomber de fatigue, d'autres s'appuient sur leur fusil d'un air accablé; la faim, la misère, le froid sont peints sur la figure de ces malheureux. Officiers et soldats, tous sont dans le même état. Un soldat veut passer à côté de la pièce, son pied glisse, un camarade lui tend la main; ils disparaissent tous les deux.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LES NOUVEAUX VENUS, entassés dans le coin, à droite.

UN SOLDAT.

C'est Koweski?

UN AUTRE.

Oui, et son frère Pétrowitch... (S'asseyant accablé.) Ils ne souffrent plus maintenant!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

UN AUTRE, criant.

Ce chemin sera notre mort à tous!...

D'AUTRES.

On meurt de faim... on gèle... on glisse!...

LE COLONEL, du haut de son cheval.

Taisez-vous... Ce soir nous serons dans la vallée, à Ilanz...

UN SOLDAT, avec audace.

Dans la vallée!... oui... comme ceux-là... Regardez... regardez... (Montrant la queue de la colonne, qui se déroule à perte de vue sur les crêtes.) Voyez-vous la voiture qui roule?.. et là-bas ces autres qui glissent... les voyez-vous?... ils s'accrochent... mais les voilà dans le bleu!... C'est comme cela, camarades, que nous arriverons dans la vallée.

(En parlant, il prend son fusil par le canon, le casse sur la pièce et en jette les morceaux dans l'abîme. Le colonel tire un pistolet et l'ajuste.)

CRIS TERRIBLES DES SOLDATS.

Tombons sur le colonel!...

LE COLONEL, remettant son pistolet dans sa ceinture.

Êtes-vous des lâches!

UN SOLDAT.

On nous a trahis... Nous devions arriver le lendemain... et depuis trois jours nous sommes en route... Ça n'en finit plus.

UN AUTRE, criant.

Pas un de nous ne reverra le pays!

LE COLONEL, aux guides, avec fureur.

Vous entendez, malheureux!... c'est vous qui nous avez trahis... Il existe d'autres chemins.

FRISAT.

Oui, colonel, il en existe un autre par le Plattenberg; mais deux fois plus long et pas meilleur. Votre général n'a pas voulu le prendre; nous n'avions rien à dire.

(On entend en ce moment quelques détonations profondes, qui se répandent dans les vallées comme un roulement de tonnerre.)

LE COLONEL.

Écoutez!...

SEPTIMER.

C'est une avalanche, colonel.

FRISAT.

Non!... c'est autre chose... Regardez là-haut sur la montagne en face, cette fumée qui monte... Voyez-vous les républicains!... Ils n'ont pas besoin de chemin, eux, pour grimper... Les voyez-vous? Tenez... voilà une de leurs balles!... Ah! maintenant ça va devenir plus terrible!

(Au moment où il parle, un soldat tombe et roule; il disparaît dans le gouffre. Des cris s'élèvent et se prolongent au loin jusqu'au bout de la vallée.)

LE COLONEL, avec animation.

Ils veulent nous tourner.

FRISAT.

Oui... ils essayent d'arriver au col de Pignu, et s'ils arrivent là, tous ceux qui restent encore en arrière seront perdus!

LE COLONEL, sortant au galop, par la droite.

Place!... Il faut prévenir le feld-maréchal.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, moins LE COLONEL

(La fusillade des républicains continue au loin.)

CRIS AU LOIN, en arrière.

En avant!... en avant!...

UN VIEUX SERGENT.

Puisque les balles des républicains arrivent ici, nous pouvons bien leur répondre.

(Il charge son fusil.)

UN SOLDAT.

Bah!.... qu'ils tirent.... qu'ils nous tuent... Je donnerais ma vie pour un morceau de pain!

UN VIEUX SOLDAT.

Et moi pour un verre de schnaps... Je me laisserais glisser, et j'arriverais d'un coup dans mon village, du côté de Kiew.

UN AUTRE.

Oui, c'est le plus commode, mais sans schnaps le courage vous manque.

UN ARTILLEUR.

Les pièces ne peuvent pas passer... mo je dételle et je m'en vais tranquillement.

UN VIEUX CHEF DE PIÈCE.

Essaye de dételer, je te passe mon sabre dans le ventre!

FRISAT, à son camarade.

Les républicains défilent toujours.

SEPTIMER.

Oui, s'ils arrivent au col, je serai bien content de me rendre.

FRISAT.

Si je connaissais un sentier de traverse, depuis longtemps je l'aurais pris.

CRIS DERRIÈRE, à droite.

Place!... place!.., Le feld-maréchal!...

FRISAT, bas, à Septimer.

Voilà le vieux gueux qui nous a mis dans la misère.

SEPTIMER, de même.

Prends garde... le voici!

(Souworow, à cheval, apparaît au tournant du chemin.)

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, SOUWOROW, LE COLONEL, DEUX GÉNÉRAUX, OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR

SOUWOROW, d'une voix brève, après avoir regardé le passage.

Vous êtes sûrs que les canons emporteront ce coin ?

FRISAT.

Oui, feld-maréchal, nous en sommes sûrs.

SOUWOROW.

Des mules passent par là tous les jours.

FRISAT.

C'est vrai, mais pas dans cette saison. Quand la terre est détrempée, elles passent une à une.

SEPTIMER.

Et puis, feld-maréchal, une mule ne pèse pas dix mille.

(La fusillade des républicains redouble. Souworow regarde.)

SOUWOROW.

Les balles de ces gens-là viennent jusqu'ici !

SEPTIMER.

Quelques-unes... en tirant beaucoup plus haut que le chemin.

SOUWOROW, reprenant sa première idée.

Et si ce chemin tombe, est-ce qu'on ne pourrait pas en tracer un autre tout de suite, plus bas ?

FRISAT.

Non feld-maréchal, à moins de reculer de deux lieues, jusqu'à Jætz, et de prendre l'autre crête de la gorge. On ne trouve que du rocher... et puis il faudrait du temps.

SOUWOROW, d'un accent poignant.

Et là... dans le fond... si nous les précipitons... est-ce qu'on les retrouvera?

FRISAT.

Jamais ! Au-dessous, pendant une bonne demi-lieue, on ne trouve que du rocher ; avant d'arriver en bas, les pièces seront tordues; et tout au fond elles tomberont dans le gouffre du Vinkelthal, où les aigles seuls peuvent descendre.

SOUWOROW, se retournant et regardant ses canons.

Je vous avais glorifiés à Cassano, à la Trébia, à Novi, au Saint-Gothard... Je vous avais sauvés partout !... Il faut donc maintenant que je vous quitte... Mais avant de vous précipiter dans cet abîme, je veux vous entendre pour la dernière fois... (Aux artilleurs.) Qu'on les retourne, et qu'ils fassent entendre aux républicains que Souworow est toujours là!... (Les artilleurs obéissent. Souworow regarde les tirailleurs français. — Aux guides.) Comment ces gens-là sont-ils là haut ?... Il passe donc un sentier en face de nous ?

FRISAT.

Il n'ont pas besoin de sentier, feld-maréchal, les républicains, depuis deux ans, courent la montagne, ils ont le pied des chasseurs de chamois.

SOUWOROW, se retournant.

Je ne les aime pas... mais ce sont des braves !... (Aux artilleurs, avec force.) Allons !... Feu !...

(Détonations successives au-dessus de l'abime.)

SOUWOROW, se découvrant. — D'un accent solennel.

C'est le dernier adieu de Souworow à ses braves soldats, à ses vieux compagnons de gloire, tombés dans ces montagnes par la trahison des Autrichiens !

LE COLONEL.

Chargez?

SOUWOROW.

Non... non... Ce bruit maintenant me déchire le cœur! (Aux soldats.) Qu'on les précipite!

(Les soldats coupent les traits des chevaux et poussent aux roues ; les pièces culbutent sur le talus et disparaissent dans l'abime, sans produire aucun bruit.)

SOUWOROW, d'une voix éclatante et terrible.

Adieu !... adieu !... (Aux soldats.) Et maintenant passez !... Que les républicains tirent, Souworow ne leur répondra plus !...

(Il s'éloigne. Quelques soldats se relèvent et se remettent en route ; d'autres, accroupis, la tête sur les genoux, restent immobiles et mornes. Les guides suivent en précipitant le pas. Un groupe de hussards, de cosaques et de dragons démontés s'avancent en se pressant, et passent. Derrière s'entend un bruit de fusillade, qui se rapproche de seconde en seconde.)

SCÈNE VI

GROUPE DE COSAQUES ET D'AUTRES CAVALIERS DÉMONTÉS

UN CAPITAINE.

Place... place... je suis capitaine aux hussards de Bauer.

UN SOLDAT, se retournant.

Je me moque de toi... ma peau vaut autant que la tienne.

LE CAPITAINE.

Prends garde !

LE SOLDAT.

Prends garde toi-même !

(Ils se poussent.)

PLUSIEURS SOLDATS.

Jetez l'Autrichien en bas !...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE CAPITAINE.

Allons... allons... camarades, ne nous fâchons pas.

UN HETTMANN, en passant.

Chacun pour soi !... Tâche de marcher droit !

(Il tient un long pistolet à la main.)

LE PREMIER SOLDAT, *d'un ton sourd*, au capitaine.

Tu passeras quand j'aurai passé !

(Il s'avance péniblement ; la colonne le suit en silence. On entend toujours des deux côtés la fusillade qui se rapproche. D'autres misérables défilent et tournent un à un l'angle du chemin. Tout à coup la fusillade en avant, à gauche, redouble ; cinq ou six balles arrivent en ricochant dans le sentier, des soldats tombent, et l'on aperçoit sur une roche, en face, de l'autre côté de la gorge, le feu roulant d'une compagnie de républicains. Grand tumulte en avant.)

CRIS LOINTAINS, en avant.

Halte ! halte !

AUTRES CRIS DERRIÈRE, à droite.

En avant !

UN OFFICIER,
arrivant au tournant du chemin, à gauche, s'arrête et crie :

Halte ! Nous sommes coupés... Les républicains arrivent !

UN SOLDAT, derrière l'officier.

Avanceras-tu ?

(Il essaye de le pousser avec sa baïonnette. *L'officier se retourne et* lui lance un coup de sabre. Tous deux glissent et s'accrochent.)

L'OFFICIER, d'une voix sourde et haletante.

Ah ! brigand !...

LE SOLDAT.

Tu tomberas avec moi !...

D'AUTRES, poussant par derrière.

Avancez !... avancez !...

(Le feu redouble et se rapproche à droite et à gauche. Malgré la résistance de ceux qui rebroussent chemin, la colonne qui défile se remet en marche. Arrive un nouveau groupe de cavaliers démontés et de fantassins, pêle-mêle ; derrière ce groupe s'avancent Hattouine et Ivanowna. Hattouine est assise sur son vieux bidet, Ivanowna tient la bride. Puis on aperçoit Ivanowitche à cheval, le drapeau russe à la main, au milieu d'une compagnie de grenadiers de Rymnik, qui reculent en combattant. Un vieux tambour, à longues moustaches grises, debout à côté d'Ivanowitche, bat la grenadière d'un air impassible.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS,
HATTOUINE, IVANOWNA, IVANOWITCHE, SOLDATS, GRENADIERS DE RYMNIK

IVANOWITCHE, se retournant.

Passe, *matouchka*... passe vite... Voici les républicains.

HATTOUINE.

Merci, mon bon fils Ivanowitche.. Courage Ivanowna !...

IVANOWNA, traînant le cheval.

Hue ! hue ! (Elles entrent dans la foule.)

IVANOWITCHE, criant aux soldats qui l'entourent :

Grenadiers de Rymnik, tenez ferme autour du drapeau... Donnons aux autres le temps de passer !...

(Fusillade très-rapprochée. Coups de canon. Des masses de fumée passent. Ivanowitche lève le drapeau. Les grenadiers de Rymnik répondent au feu des Français. Au moment où Hattouine et Ivanowna vont passer sur la corniche, un boulet arrive et ébranle l'angle du chemin, qui se penche lentement et s'écroule dans l'abîme. Plusieurs soldats coulent en poussant un cri terrible et confus. Les autres reculent épouvantés.)

TOUS.

Plus de chemin... Nous sommes perdus !...

(Les uns jettent leurs armes, d'autres lèvent les mains vers le ciel.)

IVANOWITCHE, d'une voix terrible.

Grenadiers de Rymnik, plus de retraite... c'est ici qu'il faut mourir !... Vengeons-nous... En avant... à la baïonnette !...

LES GRENADIERS DE RYMNIK.

Vive Souworow !...

(Ils croisent la baïonnette et chargent tête baissée. Quelques soldats ramassent des armes et les suivent. On entend le bruit du combat, le roulement du tambour, les clameurs, la fusillade, les cris des blessés.)

SCÈNE VIII

HATTOUINE, IVANOWNA, SOLDATS

HATTOUINE, qui s'est laissée glisser de cheval.

Maintenant, tout est fini, les républicains vont venir... Ils nous tueront !

IVANOWNA, se jetant dans les bras de Hattouine.

Sauvons-nous, mère Hattouine... Ils arrivent !...

(Le bruit du combat se rapproche. Les grenadiers de Rymnik rentrent en combattant ; quelques-uns s'affaissent dans le chemin. Ivanowitche apparaît un des derniers, au milieu d'un petit groupe. Comme il rentre en scène, on voit une colonne française déboucher de l'autre côté de la corniche, drapeau en tête. Le vieux tambour est toujours près d'Ivanowitche ; son bras gauche, brisé par une balle, pend inerte, le long de son corps ; il bat la grenadière de la main droite.)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, IVANOWITCHE, GRENADIERS DE RYMNIK, OFFICIERS ET SOLDATS FRANÇAIS, *puis* OGISKI, à la tête d'une compagnie de républicains.

IVANOWITCHE, à ses soldats.

Grenadiers de Rymnik, soutenez votre drapeau !

UN OFFICIER FRANÇAIS, de l'autre côté de la corniche, à gauche.

Rendez-vous !

OGISKI,
paraissant à droite, le sabre en main, à la tête d'une compagnie.

Mettez la crosse en l'air !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

UN VIEUX SOLDAT.

Tout est perdu... Rendons-nous!...

(Il lève la crosse de son fusil.)

TOUS LES AUTRES.

Oui... oui... rendons-nous!...

(Ils lèvent la crosse.)

IVANOWITCHE, criant.

Lâches!...

OGISKI, à Ivanowitche.

Abaisse le drapeau!...

IVANOWITCHE.

Non!...

OGISKI, tirant un pistolet de sa ceinture.

Abaisse le drapeau... ou tu es mort!...

(Il l'ajuste.)

IVANOWNA, d'une voix suppliante.

Ivanowitche!...

IVANOWITCHE.

Adieu!... (Élevant son drapeau.) Vive le Tzar!...

(Il s'élance dans l'abîme. Ivanowna pousse un cri déchirant et tombe évanouie. Hattouine la soutient.)

HATTOUINE, d'une voix navrante, les yeux levés au ciel.

Oh! Souworow... Souworow!...

DIXIÈME TABLEAU

LE BULLETIN DE LA VICTOIRE

La salle du Conseil des Anciens, au palais des Tuileries (ancienne salle de la Convention). Tribune à droite. Galeries autour. Les bancs en hémicycle. Le Conseil est en séance. Les tribunes des galeries regorgent de monde. On lit un rapport sur les finances. Le tumulte règne dans la salle et dans les tribunes.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CONSEIL, LE PRÉSIDENT, LE RAPPORTEUR, LE PUBLIC DES GALERIES

CRIS DANS LES TRIBUNES, à droite.

La dépêche!... La dépêche!...

UNE VOIX DANS LES TRIBUNES, à gauche.

Il n'y a pas de dépêche.

AUTRE VOIX, à droite.

On ne dit rien... l'armée est en déroute!

CRIS NOMBREUX, à gauche.

A la porte les muscadins!... à la porte les alarmistes!

LE PRÉSIDENT.

Silence aux tribunes! (Au rapporteur.) Continuez, citoyen rapporteur.

LE RAPPORTEUR.

Il est impossible de se faire entendre.

LE PRÉSIDENT, agitant sa sonnette.

Citoyens représentants, écoutez la lecture du rapport; la matière est sérieuse, elle mérite toute votre attention.

UNE VOIX DANS LES GALERIES, à droite.

Une dépêche du général Masséna est arrivée ce matin au Luxembourg.

AUTRES VOIX, à gauche.

Non, il n'y a pas de dépêche... Écoutez!...

LE PRÉSIDENT.

Je vais faire évacuer les tribunes.

UN REPRÉSENTANT, de sa place.

On assure qu'une dépêche est arrivée ce matin au Directoire exécutif; pourquoi ne nous est-elle pas communiquée?

UNE VOIX DANS LES TRIBUNES, à droite.

La bataille est perdue... Souworow est en marche sur Paris!

(Grande rumeur; le président agite sa sonnette.)

CRIS DANS LES TRIBUNES, à droite.

La dépêche!... La dépêche!...

UN REPRÉSENTANT.

Depuis deux jours, l'avis d'une bataille décisive court de bouche en bouche; des bruits sinistres se répandent... les factions royalistes s'agitent... le silence du Directoire nous accable!

UN AUTRE.

On nous cache la situation.

UN AUTRE, avec force.

Si la patrie est en danger, qu'on le déclare!

LE PRÉSIDENT.

Citoyens représentants, quelles que soient les circonstances, vous devez l'exemple du calme au pays. Je n'ai reçu aucune communication du Directoire exécutif.

CRIS DANS LES TRIBUNES, à droite.

La dépêche!...

LE PRÉSIDENT, aux huissiers.

Faites évacuer les tribunes!

(Les huissiers descendent à droite. Au même instant, un envoyé du Directoire se présente à la porte de gauche, une dépêche à la main. Grandes acclamations au dehors. Silence dans la salle. L'envoyé remet sa dépêche à un secrétaire, qui la porte au président. Dehors, les acclamations redoublent.)

VOIX NOMBREUSES.

Écoutez!... écoutez!...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE PRÉSIDENT, ouvrant la dépêche.

Communication du Directoire exécutif au Conseil des Anciens. Dépêche du général Masséna.

(Il se lève. — Grande rumeur, suivie d'un profond silence.)

LE PRÉSIDENT, lisant.

« *Le général en chef de l'armée d'Helvétie au Directoire exécutif.*

« Quartier général de Zurich.

« Citoyens directeurs,

« Le sort de la campagne est décidé. Les « puissances coalisées avaient réuni trois ar- « mées, pour envahir l'Helvétie et pénétrer en « France. En deux jours, nous avons confondu « leurs projets. Nous avons franchi la Lim- « mat, anéanti l'armée de Korsakow, pris tous « ses canons, ses bagages, son trésor, et en- « levé de vive force Zurich, où il a laissé six « mille prisonniers et trois généraux bles- « sés. »

(Bruyantes acclamations.)

VOIX NOMBREUSES DANS LES TRIBUNES, à droite.

Silence !. . . silence !...

(Nouvelles acclamations plus vives.)

UN REPRÉSENTANT, se levant.

La République est sauvée !

UN AUTRE.

Vive Masséna !

(Le silence se rétablit.)

LE PRÉSIDENT, continuant sa lecture.

« Nous avons franchi la Linth et battu l'ar- « mée autrichienne. Nous lui avons fait trois « mille cinq cents prisonniers, et pris vingt « pièces de canon. Son général en chef est « resté sur le champ de bataille. — L'armée « de Souworow... »

VOIX NOMBREUSES DANS LES TRIBUNES, à droite.

Ah ! ha !...

CRIS VIOLENTS DANS TOUTE LA SALLE.

Silence !... silence... A la porte les royalistes !

(Profond silence. — Acclamations au dehors.)

LE PRÉSIDENT, reprenant d'une voix plus forte.

« L'armée de Souworow, après avoir forcé « le Saint-Gothard, s'était avancée jusqu'à Al- « torf. Nous l'avons battue dans la vallée de « Mutten; nous lui avons enlevé un drapeau « et deux canons. Forcée à une retraite pré- « cipitée, elle a abandonné à notre généro- « sité ses blessés, parmi lesquels un général et « nombre d'officiers. Rejetée sur Glaris, nous « l'avons encore battue; nous lui avons fait « quinze cents prisonniers, pris un drapeau et « tué un général. N'espérant de salut que dans « la fuite, Souworow s'est jeté dans les Gri- « sons, en nous abandonnant encore quinze « cents prisonniers. Il a perdu en outre son « artillerie et ses bagages. »

TOUS LES REPRÉSENTANTS, se levant comme un seul homme.

Vive la République !

(Immense acclamation au dehors et dans les tribunes de gauche.)

LE PRÉSIDENT, continuant.

« Sur le Rhin, les débris des corps battus, « renforcés par le corps bavarois du général « Nauendorf et par celui de Condé, ont tenté « vainement une nouvelle attaque. Nous étions « déjà là pour la recevoir. Du côté de Schaf- « fouse, nous leur avons fait quinze cents pri- « sonniers, pris des drapeaux, des canons, et « tué un général. A Constance, nous avons fait « des prisonniers, enlevé le drapeau des gre- « nadiers de Bourbon, plusieurs pièces de ca- « non, et tué deux généraux du corps de « Condé. Tel est, citoyens Directeurs, le ré- « sultat général de la bataille de Zurich. A « demain de plus amples détails, et les cita- « tions à l'ordre du jour. — Salut et respect. « Masséna. » (Levant la dépêche.) Vive l'armée d'Helvétie !...

TOUS LES DÉPUTÉS, se levant.

Vive l'armée d'Helvétie !... Vive Masséna !... Vive la République !...

(Un coup de canon retentit. Les acclamations redoublent. La foule du dehors envahit les tribunes, en chantant la *Marseillaise.*)

ONZIÈME TABLEAU

LA RECONNAISSANCE DU TZAR

Chambre boisée de chêne. Alcôve à gauche, porte à droite, deux fenêtres au fond, donnant sur la rue. Souworow, étendu dans un grand fauteuil, près de l'alcôve, est à la dernière extrémité. Basilianof, son domestique, se tient debout derrière le fauteuil. Dehors, au loin, s'entend une marche militaire.

SCÈNE PREMIÈRE

SOUWOROW, BASILIANOF, puis HATTOUINE

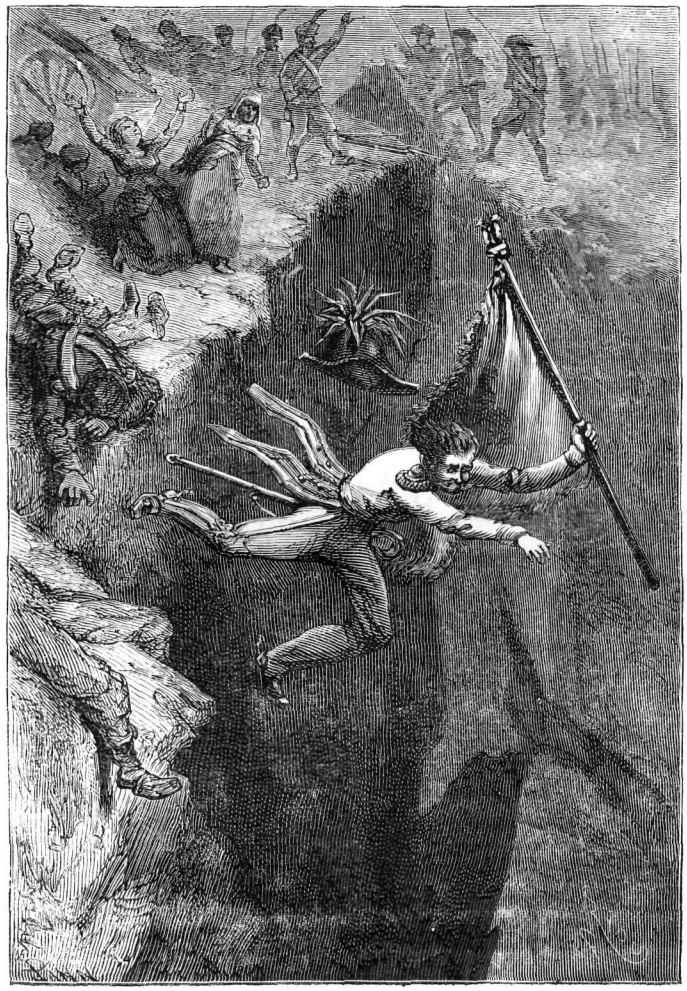
SOUWOROW, avec effort, après un instant de silence.

Basilianof ?...

BASILIANO

Feld-maréchal !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



— Adieu !... Vive le tzar !... (Page 78.)

SOUWOROW, d'une voix navrante.

Je ne suis plus feld-maréchal... Je suis un vieux soldat qu'on appelle Souworow... Le Tzar ne me connaît pas... je ne suis rien !

BASILIANOF.

Tout cela n'est qu'un petit orage, feld-maréchal, notre glorieux Tzar ne peut pas vous oublier ; il se souviendra bientôt de son serviteur Souworow, Rymnikski, Italikski...

SOUWOROW, d'un accent poignant.

Oui, quand il aura besoin de moi !... (Silence. La musique se rapppoche.) On fait de la musique, dehors, Basilianof ?

BASILIANOF.

Oui, feld-maréchal, les régiments viennent de passer la revue sur la place Tzaritzine.

SOUWOROW.

Quels régiments ?

BASILIANOF.

Ceux de Rymnik, d'Ismaïl, de Markow, les dragons, les canons...

SOUWOROW.

Pousse mon fauteuil... que je les voie... (Basilianof pousse le fauteuil près de la fenêtre, et lève le rideau. Souworow regarde.) C'est le Rymnik ! Ils défilent... Ils défilent... Pas un ne tourne la tête... Ils savent pourtant bien que Souworow, le père Souworow se meurt ici !... (Silence.) Ah !... le drapeau !... (Il se lève péniblement, les mains cramponnées aux bras de son fauteuil. Le drapeau tout déchiré du régiment de Rymnik passe devant les fenêtres. Souworow se redresse, fait le salut militaire et retombe. — A Basilianof :) Ferme le rideau, Basilianof, je ne puis

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Oh! mon fils Basilowitche, dans quel état je te retrouve! (Page 82.)

plus voir cela!... (Avec accablement.) Cette musique me tue!

BASILIANOF, tournant le fauteuil.

Le défilé ne sera plus long, feld-maréchal, la revue est finie...

SOUWOROW, se parlant à lui-même.

Oui... oui... la grande revue viendra bientôt... Elle viendra pour tous... pour les tzars... pour les princes... pour les feld-maréchaux... pour les simples soldats... (Silence.) Ah! la gloire!...

(Il respire avec effort. On voit dans la rue une vieille femme se pencher à la fenêtre, et regarder dans la chambre.)

BASILIANOF, frappant contre les vitres.

Dieu te bénisse?...

SOUWOROW, essayant de se retourner.

Qu'est-ce que c'est?

BASILIANOF.

Une vieille mendiante.

SOUWOROW.

Donne-lui quelques kopecks... Va!...

(Le domestique obéit.)

BASILIANOF, sur la porte à droite.

Tiens, et laisse-nous tranquilles.

LA FEMME, dehors.

Merci, je n'ai besoin de rien.

BASILIANOF.

Alors, qu'est-ce que tu veux?

LA FEMME.

N'est-ce pas ici que demeure Souworow?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG: CARRAUD-BAUDRY

SOUWOROW, écoutant.

Je connais cette voix.

BASILIANOF.

Le feld-maréchal ne reçoit personne.

SOUWOROW, d'une voix faible.

Laisse entrer la femme.

BASILIANOF.

Le feld-maréchal est malade.

LA FEMME.

Je veux le voir... Il *me connaît*... Dis-lui que c'est la vieille *matouchka* du Rymnik.

SOUWOROW, avec effort.

Ah! qu'elle entre... qu'elle entre!...

BASILIANOF, se retournant.

Cette femme, feld-maréchal, dit vous connaître.

SOUWOROW.

Oui... oui... depuis longtemps.

(Sa voix s'éteint. Hattouine paraît sur le seuil, puis s'approche et regarde en silence. Souworow lui tend les mains; elle s'agenouille et les embrasse en fondant en larmes. Basilianof se tient debout derrière.)

HATTOUINE, en sanglotant.

Oh! mon fils, Basilowitche, dans quel état je te retrouve!

SOUWOROW, profondément ému.

Lève-toi, *matouchka!*

HATTOUINE, sanglotant.

J'avais tout perdu... Ivanowna... Ivanowitche... tout!... Je pensais : — Mon fils Souworow est encore là... il est heureux, lui... — Ça me consolait un peu! On me disait bien : le Tzar n'a pas voulu le voir... mais je ne le croyais pas!... Qu'est-ce qu'il nous reproche donc, le Tzar? Est-ce que nous n'avons pas tout souffert pour lui?... Est-ce que nous n'avons pas tout donné?... Est-ce que c'est notre faute, si les autres se sont laissé battre... si Korsakow s'est sauvé... si les Autrichiens nous ont tout laissé tomber sur le dos?...

SOUWOROW, à son domestique.

Tiens, Basilianof, regarde cette vieille *matouchka*!... Elle connaît mieux la guerre que tous ces cadets, ces officiers de parade, ces tas de pieds-plats, de ducs, de princes, de barons, qu'on nous envoie avec des brevets de génie, et dont la bêtise, malheureusement, ne se montre que sur le champ de bataille! — Lève-toi, *matouchka*, je suis content de te voir!

HATTOUINE, se levant.

Nous avons eu bien des misères depuis cinquante ans, mais celle-ci est la plus grande.

SOUWOROW, avec amertume.

Oui... tu as raison.

BASILIANOF.

Notre glorieux Tzar verra qu'il s'est trompé, feld-maréchal.

SOUWOROW, d'un ton de dédain.

Feld-maréchal!... Laisse tous ces titres, Basilianof. Quand on arrive où j'en suis, tout devient clair... Où sont mes amis?... Où sont ceux auxquels j'ai rendu service? Ils craignent de déplaire au Tzar!... La vieille *matouchka*, seule...

BASILIANOF, vivement.

Hé! je vous le disais bien, feld-maréchal, le Tzar Paul pense encore à nous!...

(Il montre de la main une voiture de la cour, qui vient de s'arrêter devant les fenêtres; quelques dignitaires en descendent. Silence. On entend la porte de la maison s'ouvrir.

HATTOUINE.

A cette heure, je m'en vais.

SOUWOROW.

Non, reste!...

BASILIANOF, sur le seuil, annonçant.

Monsieur le comte Kalb.

SOUWOROW, essayant de se lever.

Monsieur le comte Kalb... Je ne connais aucune famille russe de ce nom... N'importe... qu'il entre!... (A Hattouine.) Aide-moi, *matouchka*.

(Le comte paraît, suivi de plusieurs dignitaires en costume de cour.)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE KALB, SEIGNEURS

SOUWOROW, regardant le comte.

Monsieur le comte... comment?

LE COMTE.

Kalb, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Ah! fort bien... Vous excuserez mon étonnement, monsieur le comte. Ce nom russe est nouveau pour moi... A quelle circonstance dois-je l'honneur et la faveur de votre visite?

LE COMTE.

Sa Majesté le Tzar Paul me charge de vous présenter ses compliments, feld-maréchal.

SOUWOROW.

Je suis touché... profondément touché... monsieur le comte...?

LE COMTE.

Kalb.

SOUWOROW.

Un nom russe, n'est-ce pas?

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE COMTE.

Je suis né en Turquie; c'est à la grâce du monarque que je dois mon titre.

SOUWOROW.

Ah! monsieur le comte, vous avez sans doute rendu quelque service éminent? Dans quel corps avez-vous servi? A quelle bataille avez-vous assisté?...

LE COMTE.

Je n'ai jamais servi dans l'armée.

SOUWOROW.

Ah! je comprends... c'est dans la diplomatie.

LE COMTE.

Non, feld-mâréchal.

SOUWOROW.

Ou dans quelque ministère?

LE COMTE.

Je n'ai jamais servi dans aucun ministère. J'ai toujours été auprès de l'auguste personne de Sa Majesté.

SOUWOROW, faisant l'étonné.

Ah! mon Dieu! Et en quelle qualité, s'il vous plaît?

LE COMTE.

J'ai été premier valet de chambre de Sa Majesté impériale.

SOUWOROW, après un silence.

Ah! très-bien!... très-bien! (Se tournant vers son domestique.) Basilianof, vois-tu ce seigneur! Il a été ce que tu es... A la vérité, c'était auprès de notre très-gracieux souverain... Tu vois le beau chemin qu'il a fait?... Le voilà devenu comte... le voilà décoré des ordres de Saint-André, de Saint-Alexandre-Newski, de Saint-Volodimir, de tous les ordres de Russie!... Ainsi, tâche de te bien conduire, Basilianof... *Qui sait ce que tu peux devenir un jour?...* C'est encourageant!... (Au comte.) Monsieur le comte, vous exprimerez à Sa Majesté toute ma gratitude de l'honneur qu'elle me fait... J'aurais désiré pouvoir vous épargner cette peine, mais nos services, à nous autres vieux soldats, sont plus pénibles que les vôtres, quoique moins glorieux, sans doute!... Et vous direz à Sa Majesté... (Une suffocation le prend. Il se jette en arrière, en étendant la main et criant :) *Matouchka...* adieu!...

(Sa tête retombe, il s'affaisse dans son fauteuil. Le comte sort précipitamment, les autres seigneurs le suivent. Hattouine s'agenouille.)

BASILIANOF, après un long silence.

Le feld-maréchal est mort!...

FIN DE LA GUERRE

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

LE BLOCUS

PAR

ERCKMANN-CHATRIAN

Tout était mort; on aurait dit un long cimetière. (Page 3.)

I

Puisque tu veux connaître le blocus de Phalsbourg en 1814, me dit le père Moïse, de la rue des Juifs, je vais tout te raconter en détail.

Je demeurais alors dans la petite maison qui fait le coin à droite de la halle; j'avais mon commerce de fer à la livre, en bas sous la voûte, et je restais au-dessus avec ma femme Sorlé[1] et mon petit Sâfel, l'enfant de ma vieillesse.

Mes deux autres garçons, Itzig et Frômel,

1. Sara.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

étaient déjà partis pour l'Amérique, et ma fille Zeffen était mariée avec Baruch, le marchand de cuir, à Saverne.

Outre mon commerce de fer, je trafiquais aussi de vieux souliers, de vieux linge, et de tous ces vieux habits que les conscrits vendent en arrivant à leur dépôt, lorsqu'ils reçoivent des effets militaires. Les marchands ambulants me rachetaient les vieilles chemises pour en faire du papier, et le reste je le vendais aux paysans.

Ce commerce allait très-bien, parce que des milliers de conscrits passaient à Phalsbourg de semaine en semaine, et de mois en mois. On les toisait tout de suite à la mairie, on les habillait, et puis on les faisait filer sur Mayence, sur Strasbourg ou bien ailleurs.

Cela dura longtemps; mais vers la fin on était las de la guerre, surtout après la campagne de Russie et le grand recrutement de 1813.

Tu penses bien, Fritz, que je n'avais pas attendu si longtemps pour mettre mes deux garçons hors de la griffe des recruteurs. C'étaient deux enfants qui ne manquaient pas de bon sens; à douze ans leurs idées étaient déjà très-claires, et, plutôt que d'aller se battre pour le roi de Prusse, ils se seraient sauvés jusqu'au bout du monde.

Le soir, quand nous étions réunis à souper autour de la lampe à sept becs, leur mère disait quelquefois en se couvrant la figure :

« Mes pauvres enfants!... mes pauvres enfants!... Quand je pense que l'âge approche où vous irez au milieu des coups de fusil et des coups de baïonnette, parmi les éclairs et les tonnerres!... Ah! mon Dieu!... quel malheur!... »

Et je voyais qu'ils devenaient tout pâles. Je riais en moi-même... Je pensais :

« Vous n'êtes pas des imbéciles... Vous tenez à votre vie... C'est bien!... »

Si j'avais eu des enfants capables de se faire soldats, j'en serais mort de chagrin; je me serais dit :

« Ceux-ci ne sont pas de ma race!... »

Mais ces enfants grandissaient en force, en beauté. A quinze ans, Itzig faisait déjà de bonnes affaires; il achetait du bétail pour son compte dans les villages, et le revendait au boucher Borich, de Mittelbronn, avec bénéfice; et Frômel ne restait pas en arrière, c'est lui qui savait le mieux revendre la vieille marchandise que nous avions entassée dans trois baraques, sous la halle.

J'aurais bien voulu conserver ces garçons près de moi. C'était mon bonheur de les voir avec mon petit Sâfel, — la tête crépue et les yeux vifs comme un véritable écureuil, — oui, c'était ma joie! Souvent je les serrais dans mes bras sans rien dire, et même ils s'en étonnaient, je leur faisais peur; mais des idées terribles me passaient par l'esprit, après 1812. Je savais qu'en revenant à Paris, l'Empereur demandait chaque fois quatre cents millions et deux ou trois cent mille hommes, et je me disais :

« Cette fois, il faudra que tout marche... jusqu'aux enfants de dix-sept et dix-huit ans! »

Comme les nouvelles devenaient toujours plus mauvaises, un soir je leur dis :

« Écoutez!... vous savez tous les deux le commerce, et ce que vous ne savez pas encore, vous l'apprendrez. Maintenant, si vous voulez attendre quelques mois, vous tirerez à la conscription, et vous perdrez comme tous les autres; on vous mènera sur la place, on vous montrera la manière de charger un fusil, et puis vous partirez, et je n'aurai plus de vos nouvelles! »

Sorlé sanglotait, et tous ensemble nous sanglotions. Ensuite, au bout d'un instant, je continuai :

« Mais si vous partez tout de suite pour l'Amérique, en prenant le chemin du Havre, vous arriverez là-bas sains et saufs; vous ferez le commerce comme ici, vous gagnerez de l'argent, vous vous marierez, vous multiplierez, selon la promesse de l'Éternel, et vous m'enverrez aussi de l'argent, selon le commandement de Dieu : — Honore ton père et ta mère! — Je vous bénirai comme Isaac a béni Jacob, et vous aurez une longue vie... Choisissez!... »

Ils choisirent tout de suite d'aller en Amérique, et moi-même je les conduisis jusqu'à Sarrebourg. Chacun d'eux avait déjà gagné pour son compte vingt louis, je n'eus besoin que de leur donner ma bénédiction.

Et ce que je leur ai dit est arrivé : tous les deux vivent encore, ils ont des enfants en nombre, qui sont ma postérité, et quand j'ai besoin de quelque chose ils me l'envoient.

Itzig et Frômel étaient donc partis, il ne me restait que Sâfel, mon Benjamin, le dernier, qu'on aime encore plus que les autres, si c'est possible. Et puis j'avais ma fille Zeffen, mariée à Saverne avec un brave et honnête homme, Baruch; c'était l'aînée, elle m'avait déjà donné un petit-fils nommé David, selon la volonté de l'Éternel, qui veut qu'on remplace les morts dans les mêmes familles : David était le nom du grand-père de Baruch. — Celui qu'on attendait devait s'appeler comme mon père : Esdras.

Voilà, Fritz, dans quelle position j'étais avant le blocus de Phalsbourg, en 1814. Tout avait été bien jusqu'alors, mais, depuis six semaines, tout allait très-mal en ville et dans

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

le pays. Nous avions le typhus, des milliers de blessés encombraient les maisons; et, comme les bras manquaient à la terre depuis deux ans, tout était cher : le pain, la viande et les boissons. Ceux d'Alsace et de Lorraine ne venaient plus au marché, les marchandises en magasin ne se vendaient plus; et quand une marchandise ne se vend plus, elle vaut autant que du sable ou de la pierre : on vit dans la misère au milieu de l'abondance, la famine arrive de tous les côtés.

Eh bien! malgré tout, l'Éternel me réservait encore une grande satisfaction, car en ce temps, au commencement de novembre, la nouvelle m'arriva qu'un second fils venait de naître à Zeffen, et qu'il était plein de santé. Ma joie en fut si grande, que je partis tout de suite pour Saverne.

Il faut savoir, Fritz, que si ma joie était grande, cela ne venait pas seulement de la naissance d'un petit-fils, mais de ce que mon gendre ne serait pas forcé de partir, si l'enfant vivait. Baruch avait toujours eu du bonheur jusqu'alors : dans le moment où l'Empereur avait fait voter par son Sénat, que les hommes non mariés seraient forcés de partir, il venait de se marier avec Zeffen; et quand le Sénat avait voté que les hommes mariés, sans enfants, partiraient, il avait déjà son premier enfant. Maintenant, d'après les mauvaises nouvelles, on allait voter que les pères de famille qui n'auraient qu'un enfant partiraient tout de même, et Baruch en avait deux.

Dans ce temps, c'était un bonheur d'avoir des quantités d'enfants, qui vous empêchaient d'être massacré; on ne pouvait rien désirer de mieux. Voilà pourquoi j'avais pris tout de suite mon bâton, pour aller reconnaître si l'enfant était solide, et s'il sauverait son père.

Mais bien des années encore, si Dieu prolonge ma vie, je me rappellerai ce jour et ce que je rencontrai sur ma route.

Figure-toi que la côte était tellement encombrée de charrettes pleines de blessés et de malades, qu'elles ne formaient qu'une seule file, depuis les Quatre-Vents jusqu'à Saverne. Les paysans, mis en réquisition en Alsace pour conduire ces malheureux, avaient dételé leurs chevaux et s'étaient sauvés pendant la nuit, abandonnant leurs voitures; le givre avait passé dessus : rien ne remuait plus, tout était mort, on aurait dit un long cimetière! Des milliers de corbeaux couvraient le ciel comme un nuage, on ne voyait que des ailes remuer dans l'air, et l'on n'entendait qu'un seul bourdonnement de cris innombrables. Jamais je n'aurais cru que le ciel et la terre pouvaient produire tant de corbeaux. Ils descendaient jusque sur les charrettes; mais à mesure qu'un homme vivant s'approchait, tous ces êtres se levaient et s'envolaient, soit sur la forêt de la Bonne-Fontaine, soit sur les ruines du vieux couvent de Dann.

Moi, j'allongeais le pas au bord de la route, je sentais qu'il ne fallait pas attendre, que le typhus marchait sur mes talons.

Heureusement les premiers froids de l'hiver arrivent vite à Phalsbourg. Il soufflait un vent frais du Schnéeberg, et les grands courants d'air de la montagne chassent toutes ces mauvaises maladies, même, à ce qu'on raconte, la vraie peste noire.

Ce que je te dis là, c'est la retraite de Leipzig, dans les commencements de novembre.

Comme j'arrivais à Saverne, la ville était encombrée de troupes, artillerie, infanterie et cavalerie, pêle-mêle.

Je me souviens que, dans la grande rue, les fenêtres d'une auberge étaient ouvertes, et qu'on voyait une longue table avec sa nappe blanche, servie à l'intérieur. Tous les gardes d'honneur s'arrêtaient là; c'étaient des jeunes gens de familles riches, l'argent ne leur manquait pas, malgré leurs uniformes délabrés. A peine avaient-ils vu cette table en passant, qu'ils sautaient à terre et se précipitaient dans la salle. Mais l'aubergiste Hannès leur faisait payer cinq francs d'avance, et, au moment où ces pauvres enfants se mettaient à manger, la servante accourait en criant :

« Les Prussiens!... les Prussiens!... »

Aussitôt ils se levaient et se remettaient à cheval comme des fous, sans tourner la tête, de sorte que Hannès vendit son dîner plus de vingt fois.

J'ai souvent pensé, depuis, que des brigands pareils méritaient la corde; oui, cette façon de s'enrichir n'est pas du vrai commerce. J'en étais révolté!

Mais si je te peignais le reste : la figure de ceux que la maladie tenait, la manière dont ils se couchaient, les plaintes qu'ils poussaient, et principalement les larmes de ceux qui se forçaient de marcher et qui ne pouvaient plus; si je te disais cela, ce serait encore pire... il y en aurait trop! J'ai vu, sur la rampe du vieux pont de la Tannerie, un petit garde d'honneur de dix-sept à dix-huit ans, étendu, l'oreille contre la pierre. Cet enfant-là ne m'est jamais sorti de la mémoire; il se relevait de temps en temps et montrait sa main noire comme de la suie : il avait une balle dans le dos et sa main s'en allait. Le pauvre être était sans doute tombé d'une charrette. Les gens n'osaient pas le secourir, parce qu'on se disait :

« Il a le typhus!... Il a le typhus! .. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ah ! quels malheurs !... On n'ose pas y penser!

Maintenant, Fritz, il faut que je te raconte encore autre chose de ce jour, où j'ai vu le maréchal Victor.

J'étais parti tard de Phalsbourg, et la nuit venait, quand, en remontant la grande rue, je vis toutes les fenêtres de l'auberge du *Soleil* illuminées de haut en bas. Deux factionnaires se promenaient sous la voûte; des officiers en grand uniforme entraient et sortaient, des chevaux magnifiques étaient attachés aux anneaux, le long des murs, et dans le fond de la cour brillaient les lanternes d'une calèche, comme deux étoiles.

Les sentinelles écartaient le monde de la rue; il fallait pourtant passer, puisque Baruch demeurait plus loin.

Je m'avançais à travers la foule, devant l'auberge, et la première sentinelle me criait : « En arrière!... En arrière! » lorsqu'un officier de hussards, un petit homme trapu, à gros favoris roux, sortit de la voûte et vint à ma rencontre en s'écriant :

« C'est toi, Moïse, c'est toi !... Je suis content de te revoir!... »

Il me serrait la main.

Naturellement, j'ouvrais de grands yeux : un officier supérieur qui serre la main d'un simple homme du peuple, cela ne se voit pas tous les jours. Je regardais bien étonné.

Alors je reconnus Zimmer, le commandant.

Nous avions été, trente-cinq ans avant, à l'école chez le père Genaudet, et nous avions couru la ville, les fossés et les glacis ensemble, comme font les enfants, c'est vrai! Mais, depuis, Zimmer avait passé bien des fois à Phalsbourg, sans se rappeler son ancien camarade Samuel Moïse.

« Hé! dit-il en riant et me prenant par le bras, arrive!... Il faut que je te présente au maréchal. »

Et malgré moi, sans avoir dit un mot, j'entrai sous la voûte, et de la voûte dans une grande salle, où le couvert de l'état-major était mis sur deux longues tables chargées de lumières et de bouteilles.

Une quantité d'officiers supérieurs : généraux, colonels, commandants de hussards, de dragons et de chasseurs, en chapeaux à plumes, en casques, en shakos rouges, le menton dans leur grosse cravate, le sabre traînant, allaient et venaient tout pensifs, ou causaient entre eux en attendant le moment de se mettre à table.

C'est à peine si l'on pouvait traverser tout ce monde, mais Zimmer me tenait toujours par le bras et m'entraînait au fond, vers une petite porte bien éclairée.

Nous entrâmes dans une chambre haute, avec deux fenêtres sur le jardin.

Le maréchal était là, debout, la tête nue; il nous tournait le dos et dictait des ordres. Deux officiers d'état-major écrivaient.

C'est tout ce que je remarquai dans le moment, à cause de mon trouble.

Comme nous venions d'entrer, le maréchal se retourna; je vis qu'il avait une bonne figure de vieux paysan lorrain. C'était un homme grand et fort, la tête grisonnante; il approchait de cinquante ans et paraissait terriblement solide pour son âge.

« Maréchal, voici notre homme! lui dit Zimmer. C'est un de mes anciens camarades d'école, Samuel Moïse, un gaillard qui court le pays depuis trente ans et qui connaît tous les villages d'Alsace et de Lorraine. »

Le maréchal me regardait à quatre pas. Je tenais mon bonnet à la main, tout saisi. Après m'avoir observé deux secondes, il prit le papier que l'un de ses secrétaires lui tendait, il le lut et signa, puis il se retourna :

« Eh bien! mon brave, dit-il, qu'est-ce qu'on raconte de la dernière campagne? Qu'est-ce qu'on pense dans vos villages? »

En entendant qu'il m'appelait « mon brave! » je repris courage, et je lui répondis que le typhus faisait beaucoup de mal, mais qu'on ne perdait pas confiance, parce qu'on savait bien que l'Empereur avec son armée était toujours là...

Et comme il me dit brusquement :

« Oui !... Mais veut-on se défendre? »

Je répondis :

« Les Alsaciens et les Lorrains sont des gens qui se défendront jusqu'à la mort, parce qu'ils aiment leur Empereur, et qu'ils se sacrifieraient tous pour lui! »

Je disais cela par prudence, mais il voyait bien à ma figure que je n'étais pas ami des batailles, car il se mit à sourire d'un air de bonne humeur, et dit :

« Cela suffit, commandant, c'est très-bien! »

Les secrétaires avaient continué d'écrire. Zimmer me fit signe de la main, et nous sortîmes ensemble. Dehors il me cria :

« Bon voyage, Moïse, bon voyage! »

Les sentinelles me laissèrent passer, et je continuai mon chemin, encore tout tremblant.

J'arrivai bientôt à la petite porte de Baruch, au fond de la ruelle des anciennes écuries du cardinal, où je frappai quelques instants.

Il faisait nuit noire.

Quel bonheur, Fritz, après avoir vu ces choses terribles, d'arriver près de l'endroit où re-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

posent ceux qu'on aime! comme le cœur vous bat doucement, et comme on regarde en pitié toute cette force et cette gloire, qui font le malheur de tant de monde!

Au bout d'un instant, j'entendis mon gendre entrer dans l'allée et ouvrir la porte. Baruch et Zeffen ne m'attendaient plus depuis longtemps.

« C'est vous, mon père? me demanda Baruch.

—Oui, mon fils, c'est moi. J'arrive tard... j'ai été retardé!

—Arrivez! » dit-il.

Et nous entrâmes dans la petite allée, puis dans la chambre où Zeffen, ma fille, reposait sur son lit, toute blanche et heureuse.

Elle m'avait déjà reconnu à la voix et me souriait. Moi, mon cœur battait de contentement, je ne pouvais rien dire, et j'embrassai d'abord ma fille, en regardant de tous les côtés, où se trouvait la place du petit. Zeffen le tenait dans ses bras, sous la couverture.

« Le voici! » dit-elle.

Alors elle me le montra dans son maillot. Je vis d'abord qu'il était gras et bien portant, avec de petites mains fermées, et je m'écriai:

« Baruch, celui-ci, c'est Esdras, mon père! Qu'il soit le bien venu dans ce monde! »

Et je voulus le voir tout nu, je le déshabillai. Il faisait chaud dans la petite chambre, à cause de la lampe à sept becs qui brillait. Je le déshabillai en tremblant; il ne criait pas, et les blanches mains de ma fille m'aidaient :

« Attends, mon père, attends! » disait-elle.

Mon gendre, derrière moi, regardait. Nous avions tous les larmes aux yeux.

Je le mis donc tout nu; il était rose, et sa grosse tête ballottait, encore endormie du grand sommeil des siècles. Et je le levai au-dessus de ma tête; je regardai ses cuisses rondes, en anneaux, et ses petits pieds retirés, sa large poitrine et ses reins charnus, et j'aurais voulu danser comme David devant l'Arche, j'aurais voulu chanter: « Louez l'Éternel!... Louez-le, serviteurs de l'Éternel! — Louez le nom de l'Éternel! — Que le nom de l'Éternel soit béni dès maintenant et à toujours! — Le nom de l'Éternel est digne de louanges, depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant! — L'Éternel est élevé par-dessus toutes les nations; sa gloire est par-dessus les cieux! — Qui est semblable à l'Eternel, notre Dieu, qui tire les petits de la poudre, qui donne de la famille à celle qui était stérile, la rendant mère de plusieurs enfants, et joyeuse? — Louez l'Éternel! »

Oui, j'aurais voulu chanter, mais tout ce que je pus dire, c'est : « Il est beau, il est bien fait, il vivra longtemps! Il sera la bénédiction de notre race et le bonheur de nos vieux jours! »

Et je les bénis tous.

Ensuite, l'ayant rendu à sa mère pour l'envelopper, j'allai embrasser l'autre, qui dormait profondément dans son berceau.

Nous restâmes là bien longtemps, à nous regarder dans la joie. Dehors les chevaux passaient, les soldats criaient, les voitures roulaient. Ici tout était calme; la mère donnait le sein à son enfant.

Ah! Fritz, je suis bien vieux, et ces choses lointaines sont toujours là, devant moi, comme à la première heure; mon cœur bat toujours en me les rappelant, et je remercie Dieu de sa grande bonté, je le remercie : il m'a comblé d'années, il m'a laissé voir jusqu'à ma troisième génération, et je ne suis pas rassasié de jours; je voudrais vivre encore, pour voir la quatrième et la cinquième... Que sa volonté s'accomplisse!

J'aurais voulu parler de ce qui venait de m'arriver à l'hôtel du *Soleil*, mais à côté de ma joie tout le reste était misérable; et seulement après être sorti de la chambre, en prenant une bouchée de pain et buvant un verre de vin dans la salle à côté, pour laisser dormir Zeffen, je racontai cette histoire à Baruch, qui fut bien étonné.

« Écoute, mon fils, lui dis-je, cet homme m'a demandé si nous voulions nous défendre. Cela montre que les alliés suivent nos armées, qu'ils sont en marche par centaines de mille, et qu'on ne peut plus les empêcher d'entrer en France; et voilà qu'au milieu de notre bonheur, de très-grandes misères sont à craindre; voilà que les autres vont nous rendre tout le mal que nous leur avons fait depuis dix ans. Je le crois... Dieu veuille que je me trompe! »

Après ces paroles, nous allâmes aussi nous coucher. Il était bien onze heures, et le tumulte continuait dehors.

II

Le lendemain, de bonne heure, après le déjeuner, je repris mon bâton pour retourner à Phalsbourg. Zeffen et Baruch voulaient me retenir, mais je leur dis :

« Vous ne pensez pas à la mère, qui m'attend. Elle n'a plus une minute de repos, elle monte, elle descend, elle regarde à la fenêtre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Non, il faut que je parte. Maintenant que nous sommes tranquilles, Sorlé ne doit pas rester dans l'inquiétude. »

Zeffen alors ne dit plus rien et remplit mes poches de pommes et de noix, pour son frère Sâfel. Je les embrassai tous de nouveau, les petits et les grands ; puis Baruch me reconduisit jusqu'au bas des jardins, à l'endroit où les chemins de la Schlittenbach et de Lutzelbourg se séparent.

Toutes les troupes étaient parties, il ne restait plus que les traînards et les malades. Mais on voyait encore la file de charrettes arrêtées dans le lointain, au haut de la côte, et des bandes de journaliers en train de creuser des fosses au revers de la route.

L'idée seule de repasser là me troublait. Je serrai donc la main de Baruch à cet embranchement, en lui promettant de revenir avec la grand'mère, pour la circoncision, et je pris ensuite le sentier de la vallée, qui longe la Zorn à travers bois.

Ce sentier était plein de feuilles mortes, et durant deux heures je marchai sur le talus, rêvant tantôt à l'auberge du *Soleil*, à Zimmer, au maréchal Victor, — que je revoyais avec sa haute taille, ses épaules carrées, sa tête grise et son habit couvert de broderies. Tantôt je me représentais la chambre de Zeffen, le petit enfant et la mère ; puis la guerre que nous risquions d'avoir, cette masse d'ennemis qui s'avançaient de tous les côtés.

Je m'arrêtais quelquefois au milieu de ces vallées, qui s'engrènent à perte de vue, toutes couvertes de sapins, de chênes et de hêtres, et je me disais :

« Qui sait ? les Prussiens, les Autrichiens et les Russes passeront peut-être bientôt ici ! »

Mais ce qui me réjouissait, c'était de penser :

« Moïse, tes deux garçons Itzig et Frômel sont en Amérique, loin des coups de canon ; ils sont là-bas, leur ballot sur l'épaule, ils vont de village en village et ne courent aucun danger. Et ta fille Zeffen peut aussi dormir tranquille ; Baruch a deux beaux enfants, et tous les ans il en aura, jusqu'à la fin de la guerre. Il vendra du cuir pour faire des sacs et des souliers à ceux qui partent, mais, lui, restera dans sa maison. »

Je riais en songeant que j'étais trop vieux pour devenir conscrit, que j'avais la barbe grise, et que les recruteurs n'auraient aucun de nous. Oui, je riais, en voyant que j'avais agi très-sagement en toutes choses, et que le Seigneur avait en quelque sorte balayé mon sentier.

C'est une grande satisfaction, Fritz, de voir que tout va bien pour notre compte.

Au milieu de ces pensées, j'arrivai tranquillement à Lutzelbourg, et j'entrai chez Brestel, à l'auberge de *la Cigogne*, prendre une tasse de café noir.

Là se trouvaient Bernard, le marchand de savon, que tu n'as pas connu, — c'était un petit homme chauve jusqu'à la nuque, avec de grosses loupes sur la tête, — et Donadieu, le garde forestier du Harberg. Ils avaient posé, l'un sa hotte et l'autre son fusil contre le mur, et vidaient une bouteille de vin ensemble. Brestel les aidait.

« Hé ! c'est Moïse, s'écria Bernard. D'où diable viens-tu, Moïse, de si bonne heure ? »

Les chrétiens, en ce temps, avaient l'habitude de tutoyer tous les juifs, même les vieillards. Je lui répondis que j'arrivais de Saverne, par la vallée.

« Ah ! tu viens de voir les blessés, dit le garde. Que penses-tu de cela, Moïse ?

— Je les ai vus, lui répondis-je tristement, je les ai vus hier soir, c'est terrible !

— Oui, tout le monde est là-haut maintenant, dit-il, parce que la vieille Grédel des Quatre-Vents a découvert sur une charrette son neveu Joseph Bertha, le petit horloger boiteux, qui travaillait encore l'année dernière chez le père Goulden ; ceux de Dagsberg, de la Houpe, de Garbourg croient qu'ils vont aussi déterrer leurs frères, leurs fils ou leurs cousins dans le tas ! »

Il levait les épaules d'un air de pitié.

« Ces choses sont tristes, dit Brestel, mais elles devaient arriver. Depuis deux ans le commerce ne va plus ; j'ai là derrière, dans ma cour, pour trois mille livres de planches et de madriers. Autrefois cela me durait six semaines ou deux mois, aujourd'hui tout pourrit sur place : on n'en veut plus sur la Sarre, on n'en veut plus en Alsace, on ne demande plus rien, et l'on n'achète plus rien. L'auberge est dans le même état. Les gens n'ont plus le sou, chacun reste chez soi, bien content d'avoir des pommes de terre à manger, et de l'eau fraîche à boire. En attendant, mon vin et ma bière aigrissent à la cave et se couvrent de fleurs. Et tout cela n'empêche pas les traites d'arriver : il faut payer, ou recevoir la visite de l'huissier.

— Hé ! s'écria Bernard, c'est la même chose pour tout. Mais qu'est-ce que cela peut faire à l'Empereur, qu'on vende ou qu'on ne vende pas des planches ou du savon, pourvu que les contributions rentrent et que les conscrits arrivent ? »

Donadieu vit alors que son camarade avait pris un verre de vin de trop, il se leva, remit son fusil en bandoulière, et sortit en criant :

« Bonjour, la compagnie, bonjour ! Nous recauserons de cela plus tard. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quelques instants après, ayant payé ma tasse de café, je suivis son exemple.

J'avais les mêmes idées que Brestel et Bernard ; je voyais que mon commerce de fer et de vieux habits n'allait plus, et tout en remontant la côte des Baraques, je pensais : « Tâche de trouver autre chose, Moïse. Tout est arrêté. On ne peut pourtant pas consommer son propre bien jusqu'au dernier liard. Il faut se retourner. . . il faut trouver un article qui marche toujours... mais lequel marche toujours? Tous les commerces vont un temps et puis s'arrêtent. »

Et, rêvant à cela, j'avais traversé les Baraques du Bois-de-Chênes. J'arrivais déjà sur le plateau d'où l'on découvre les glacis, la ligne des remparts et les bastions, quand un coup de canon m'avertit que le maréchal sortait de la place. En même temps je vis à gauche, tout au loin, du côté de Mittelbronn, la file des sabres qui glissaient comme des éclairs entre les peupliers de la grande route. Les arbres étaient dépouillés de leurs feuilles, on découvrait aussi la voiture et ses postillons, qui courait comme le vent au milieu des plumets et des colbacs.

Les coups de canon se suivaient de seconde en seconde, les montagnes rendaient coup pour coup jusqu'au fond de leurs vallées; et moi, songeant que j'avais vu cet homme la veille, j'en étais saisi, je croyais avoir fait un rêve.

Enfin, vers dix heures, je passais le pont de la Porte-de-France. Le dernier coup de canon tonnait sur le bastion de la poudrière; les gens, hommes, femmes, enfants, descendaient des remparts en se réjouissant comme pour une fête ; ils ne savaient rien, ils ne pensaient à rien, les cris de *Vive l'Empereur !* s'élevaient dans toutes les rues.

Je traversais la foule, bien content d'apporter une bonne nouvelle à ma femme, et je murmurais d'avance : « Le petit va bien, Sorlé ! » quand, au coin de la halle, je la vis sur notre porte. Aussitôt je levai mon bâton en riant, comme pour lui dire : « Baruch est sauvé... nous pouvons rire ! »

Elle m'avait déjà compris, et rentra tout de suite ; mais sur l'escalier je la rattrapai, et je lui dis en l'embrassant :

« C'est un solide gaillard, va ! Quel enfant .. tout rond et tout rose ! Et Zeffen va très-bien. Baruch m'a dit de t'embrasser pour lui. Où donc est Sâfel?

—Il est sous la halle, en train de vendre.

—Ah! bon. »

Nous entrâmes dans notre chambre. Je m'asssis et je me remis à célébrer l'enfant de Zeffen. Sorlé m'écoutait dans le ravissement, en me regardant avec ses grands yeux noirs et m'essuyant le front, car j'avais marché vite et je ne respirais plus.

Et notre Sâfel tout à coup arriva. Je n'avais pas eu le temps de tourner la tête, qu'il était déjà sur mes genoux, les mains dans mes poches. Cet enfant savait que sa sœur Zeffen ne l'oubliait jamais, et Sorlé voulut aussi mordre dans une pomme.

Enfin, Fritz, vois-tu, quand je pense à ces choses, tout me revient, je t'en raconterais tellement que cela ne finirait jamais.

C'était un vendredi, veille du sabbat; la *schabbès-Goïé*[1] devait venir dans l'après-midi. Pendant que nous étions encore seuls ensemble à dîner et que je racontais, pour la cinq ou sixième fois, comme Zimmer m'avait reconnu, comme il m'avait introduit dans la présence du duc de Bellune, ma femme me dit que le maréchal avait fait le tour de nos remparts, à cheval, avec son état-major; qu'il avait regardé les avancées, les bastions, les glacis, et qu'il avait dit, en descendant par la rue du Collége, que la place tiendrait dix-huit jours, et qu'on devait l'armer tout de suite.

Aussitôt l'idée me revint qu'il m'avait demandé si nous voulions nous défendre, et je m'écriai :

« Cet homme est sûr que les ennemis viendront. Puisqu'il fait mettre des canons sur les remparts, c'est qu'il sait déjà qu'on aura besoin de s'en servir. Ce n'est pas naturel d'ordonner des préparatifs qui ne doivent servir à rien. Qu'est-ce que nous deviendrons sans commerce? Les paysans ne pourront plus entrer ni sortir, que deviendrons-nous? »

C'est alors que Sorlé montra qu'elle avait de l'esprit, car elle me dit :

« Ces choses, Moïse, je les ai déjà pensées; le fer, les vieux souliers et le reste ne se vendent qu'aux paysans. Il faudrait entreprendre un commerce en ville, pour tout le monde : un commerce où les bourgeois, les soldats et les ouvriers soient forcés de nous acheter. Voilà ce qu'il faut faire. »

Je la regardais tout surpris. Sâfel, le coude sur la table, écoutait aussi.

« C'est très-bien, Sorlé, lui répondis-je, mais quel est le commerce où les soldats, les bourgeois, tout le monde soit forcé de nous acheter... quel est ce commerce?

—Écoute, dit-elle, si l'on ferme les portes et si les paysans ne peuvent plus entrer, on n'apportera plus d'œufs, ni de beurre, ni de pois-

1. Femme du peuple, non israélite, qui fait, le samedi, dans chaque ménage juif, les travaux défendus par la loi de Moïse.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il a le typhus!... (Page 3.)

son, ni de rien sur le marché. Il faudra vivre de viandes salées et de légumes secs, de farine et de tout ce qui se conserve. Ceux qui auront acheté de cela pourront le revendre ce qu'ils voudront : ils deviendront riches! »

Et comme j'écoutais, je fus émerveillé :

« Ah ! Sorlé ! Sorlé ! m'écriai-je, depuis trente ans tu as fait mon bonheur. Oui, tu m'as comblé de toutes les satisfactions, et j'ai dit cent fois : « La bonne femme est un diamant d'une eau pure et sans tache ! La bonne femme est un riche trésor pour son mari ! » Je l'ai répété cent fois ! Mais en ce jour, je vois encore mieux ce que tu vaux, et je t'en estime encore davantage. »

Plus j'y pensais, plus je reconnaissais la sagesse de ce conseil. A la fin, je dis :

« Sorlé, la viande, la farine, et tout ce qui se conserve est remisé dans les magasins de la place, et longtemps ces provisions ne peuvent manquer aux soldats, parce que les chefs y ont pourvu. Mais ce qui peut manquer, c'est l'eau-de-vie, qu'il faut aux hommes pour se massacrer et s'exterminer dans la guerre, et c'est de l'eau-de-vie que nous achèterons. Nous en aurons en abondance dans notre cave, nous la vendrons, et personne n'en trouvera que chez nous. Voilà ce que je pense.

—C'est une bonne pensée, Moïse, fit-elle, tes raisons sont bonnes, je les approuve.

—Je vais donc écrire, lui dis-je, et nous mettrons tout notre argent en esprit-de-vin. Nous y mettrons de l'eau nous-mêmes, en proportion de ce que chacun voudra payer. De

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il fera le bonheur de nos vieux jours. (Page 5.)

cette façon, le port coûtera moins que si nous faisions venir de l'eau-de-vie, car on n'aura pas besoin de payer le transport de l'eau, puisque nous en avons ici.

—C'est bien, Moïse, » dit-elle.

Et nous fûmes d'accord.

Comme je disais à Sâfel :

« Tu ne parleras point au dehors de ces choses ! »

Elle répondit pour lui :

« Tu n'as pas besoin, Moïse, de lui faire cette recommandation ; Sâfel sait bien que ces paroles sont entre nous, et que notre bien en dépend. »

Et l'enfant m'en a longtemps voulu d'avoir dit : « Tu ne parleras point de cela ! » il était déjà plein de bon sens et se disait :

« Mon père me prend donc pour un imbécile ! »

Cette pensée l'humiliait. Plus tard, après des années, il me l'a dit, et j'ai reconnu que j'avais eu tort.

Chacun a sa sagesse. Celle des enfants ne doit pas être humiliée, mais relevée au contraire par leurs parents.

III

J'écrivis donc à Pézenas. C'est une ville du Midi, riche en laines, en vins, en eaux-de-vie. Le prix des eaux-de-vie à Pézenas règle tous

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ceux de l'Europe. Un homme de commerce doit savoir cela, et je le savais, parce que j'ai toujours eu du plaisir à lire les mercuriales dans les journaux. Le reste ne vient qu'après! — Je demandai douze pipes d'esprit-de-vin à M. Quataya, de Pézenas. J'avais calculé, d'après le prix des transports, que la pipe me reviendrait à mille francs, rendue dans ma cave.

Comme depuis un an le commerce de fer n'allait plus, j'écoulais ma marchandise sans rien demander : le paiement des douze mille livres ne m'inquiétait pas. Seulement, Fritz, ces douze mille livres faisaient la moitié de ma fortune, et tu peux te figurer quel courage il me fallut, pour risquer d'un coup ce que j'avais gagné depuis quinze ans.

Aussitôt ma lettre partie, j'aurais voulu la ravoir, mais il n'était plus temps. Je faisais bonne mine à ma femme, je lui disais :

« Tout ira bien! nous gagnerons le double, le triple, etc. »

Elle aussi me faisait bonne mine, mais nous avions peur tous les deux; et durant les six semaines qu'il me fallut pour recevoir l'accusé de réception et l'acceptation de ma commande, la facture et l'esprit-de-vin, chaque nuit je m'éveillais en pensant :

« Moïse, tu n'as plus rien ! Te voilà ruiné de fond en comble ! »

La sueur me coulait du corps. Eh bien! si quelqu'un était venu me dire : « Tranquillise-toi, Moïse, je prends ton affaire à mon compte! » j'aurais refusé, parce que j'avais autant envie de gagner, que peur de perdre. Et c'est à cela qu'on reconnaît les vrais commerçants, les vrais généraux, et tous ceux qui font quelque chose par eux-mêmes. Les autres ne sont que de véritables machines à vendre du tabac, à verser des petits verres, ou bien à tirer des coups de fusil.

Tout cela revient au même : la gloire des uns est aussi grande que celle des autres. Voilà pourquoi, quand on parle d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, il n'est pas question de Jean-Claude ou de Jean-Nicolas, mais de Napoléon seul; lui seul risquait tout, les autres ne risquaient que d'être tués.

Je ne dis pas cela pour me comparer à Napoléon, mais d'acheter ces douze pipes d'esprit-de-vin, c'était ma bataille d'Austerlitz!

Et quand je pense qu'en arrivant à Paris, l'Empereur avait demandé quatre cent quarante millions et *six cent mille hommes!* — et qu'alors, tout le monde comprenant que nous étions menacés d'une invasion, chacun se mit à vendre et à faire de l'argent coûte que coûte, tandis que j'achetais sans me laisser entraîner par l'exemple, — quand je pense à cela, j'en suis encore fier, et je me trouve du courage.

C'est au milieu de ces inquiétudes que le jour de la circoncision du petit Esdras arriva. Ma fille Zeffen était remise, et Baruch m'avait écrit de ne pas nous déranger, qu'ils viendraient à Phalsbourg.

Ma femme s'était donc dépêchée de préparer les viandes et les gâteaux du festin : le *bie-kougel*, l'*haman* et le *schlach moness*, qui sont des friandises très-délicates.

Moi, j'avais fait approuver mon meilleur vin par le vieux *rebbe* [1] Heymann, et j'avais invité mes amis : Leiser de Mittelbronn et sa femme Boûné, Senterlé Hirsch, et Burguet, le professeur.

Burguet n'était pas juif, mais il méritait de l'être, par son esprit et ses talents extraordinaires.

Quand on avait besoin d'un discours au passage de l'Empereur, Burguet le faisait; quand il fallait des chansons pour une fête nationale, Burguet les composait entre deux chopes; quand on était embarrassé d'écrire sa thèse pour devenir avocat ou médecin, on allait chez Burguet, qui vous arrangeait cela, soit en français, soit en latin; quand il fallait faire pleurer les père et mère à la distribution des prix, c'est Burguet qu'on choisissait : il prenait un rouleau de papier blanc et leur lisait un discours à la minute, comme les autres n'auraient pas été capables d'en faire un en dix ans; quand on voulait adresser une demande à l'Empereur ou bien au préfet, c'est à Burguet qu'on pensait tout de suite; et quand Burguet se donnait la peine d'aller défendre un déserteur devant le conseil de guerre, à la mairie, le déserteur, au lieu d'être fusillé sur le bastion de la caserne, était relâché.

Après tout cela, Burguet retournait tranquillement faire sa partie de piquet avec le petit juif Salmel [2], et perdait toujours; les gens ne s'inquiétaient plus de lui.

J'ai souvent pensé que Burguet devait mépriser terriblement ceux auxquels il tirait le chapeau. Oui, de voir des gaillards qui se donnent des airs d'importance, parce qu'ils sont garde champêtre ou secrétaire de la mairie, cela doit faire rire intérieurement un homme pareil. Mais il ne me l'a jamais dit; il savait trop bien vivre, il avait trop l'habitude du monde.

C'était un ancien prêtre constitutionnel, un homme grand, la figure noble et la voix très-belle; rien que de l'entendre, on était touché malgré soi. Malheureusement il ne regardait

1. Rabbin.
2. Salomon.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pas à ses intérêts, il se laissait voler par le premier venu. Combien de fois je lui ai dit :

« Burguet, au nom du ciel, ne jouez pas avec des voleurs ! Burguet, ne vous laissez donc pas dépouiller par des imbéciles ! Confiez-moi vos appointements du collége ; quand on viendra pour vous gruger, je serai là, je vérifierai les notes, et je vous rendrai compte. »

Mais il ne songeait pas à l'avenir et vivait dans l'insouciance.

J'avais donc invité tous mes vieux amis pour le 24 novembre matin, et pas un ne manquait à la fête.

Le père et la mère, avec le petit enfant, le parrain et la marraine, étaient arrivés de bonne heure dans une grande voiture. Vers onze heures, la cérémonie avait eu lieu dans notre synagogue, et tous ensemble, remplis de joie et de satisfaction, car l'enfant avait à peine jeté son cri, nous étions revenus dans ma maison, préparée d'avance : — la grande table au premier, ornée de fleurs, les viandes dans leurs plats d'étain, les fruits dans leurs corbeilles,—et nous avions commencé gaîment à célébrer ce beau jour.

Le vieux *rebbe* Heymann, Leiser et Burguet se trouvaient à ma droite, mon petit Sâfel, Hirsch et Baruch à ma gauche, et les femmes Sorlé, Zeffen, Jételé et Boûné en face, de l'autre côté, selon l'ordre du Seigneur, qui veut que les hommes et les femmes soient séparés dans les festins, à cause de la chaleur du sang et de l'animation du bon vin.

Burguet, avec sa cravate blanche, sa belle redingote marron et sa chemise à jabot, me faisait honneur ; il parlait, élevant la voix et faisant de grands gestes nobles, comme un homme d'esprit ; causant des anciens usages de notre nation, de nos cérémonies religieuses, du *Paeçach* [1], du *Rosch haschannah* [2], du *Kippour* [3], comme un véritable *Ied* [4], trouvant notre religion très-belle et glorifiant le génie de Moïse.

Il savait le *Lochene Koïdech* [5] aussi bien qu'un *balkebolé* [6].

Ceux de Saverne, se penchant à l'oreille de leurs voisins, demandaient tout bas :

« Quel est donc cet homme qui parle avec autorité et qui dit des choses si belles ? Est-ce un *rebbe* ? est-ce un *schamess* [7] ? ou bien est-ce le *parness* [8] de votre communauté ? »

1. Fête de Pâques.
2. Nouvel an.
3. Jour des expiations.
4. Juif.
5. Le chaldéen.
6. Docteur en cabbale.
7. Bedeau Juif.
8. Chef civil d'une communauté israélite.

Et quand on leur répondait qu'il n'était pas des nôtres, ces gens s'émerveillaient. Le vieux *rebbe* Heymann seul pouvait lui répondre, et sur tout ils étaient d'accord, comme des savants parlant de choses connues, et respectant leur propre science.

Derrière nous, sur le lit de la grand'mère, entre les rideaux, dormait notre petit Esdras, la figure douce et les petites mains fermées ; il dormait si bien, que ni les éclats de rire, ni les discours, ni le bruit des verres, ne pouvaient l'éveiller. Tantôt l'un, tantôt l'autre allait le voir ; chacun disait :

« C'est un bel enfant ! il ressemble au grand-père Moïse ! »

Cela me réjouissait naturellement ; et j'allais aussi le voir, penché sur lui longtemps, et trouvant qu'il ressemblait encore plus à mon père.

Sur les trois heures, les viandes étant enlevées et les friandises répandues sur la table, comme il arrive au dessert, je descendis chercher une bouteille de meilleur vin, une vieille bouteille de roussillon, que je déterrai sous les autres, toute couverte de poussière et de toiles d'araignée. Je la pris doucement, et je remontai la poser parmi les fleurs sur la table, en disant :

« Vous avez trouvé l'autre vin très-bon, qu'allez-vous dire de celui-ci ? »

Alors Burguet sourit, car le vin très-vieux faisait sa joie ; il étendit la main au-dessus, et s'écria :

« O noble vin, consolateur, réparateur et bienfaiteur des pauvres hommes dans cette vallée de misères ! O vénérable bouteille, vous portez tous les signes d'une antique noblesse ! »

Il disait cela la bouche pleine, et tout le monde riait.

Aussitôt je dis à Sorlé de chercher le tire-bouchon.

Mais comme elle se levait, tout à coup des trompettes éclatent dehors, et chacun écoute en se demandant :

« Qu'est-ce que c'est ? »

En même temps les pas d'un grand nombre de chevaux remontaient la rue, et la terre tremblait avec les maisons, sous un poids énorme.

Toute la table se leva, jetant les serviettes et courant aux fenêtres.

Et voilà que de la porte de France jusqu'à la petite place, des soldats du train, avec leurs gros shakos couverts de toile cirée et leurs selles en peau de mouton, s'avançaient, traînant des fourgons de boulets, d'obus, et d'outils pour remuer la terre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Songe, Fritz, à ce que je pensais en ce moment.

« Voici la guerre, mes amis, dit Burguet, voici la guerre! Elle s'approche de nous... elle s'avance... Notre tour est venu de la supporter, au bout de vingt ans. »

Moi, penché, la main sur la pierre, je pensais:

« Maintenant, l'ennemi ne peut plus tarder à venir... Ceux-ci sont envoyés pour armer la place. Et qu'arrivera-t-il si les alliés nous entourent, avant que j'aie reçu mon eau-de-vie? Qu'arrivera-t-il si les Russes ou les Autrichiens arrêtent les voitures et qu'ils les prennent? Je serai forcé de payer tout de même, et je n'aurai plus un liard! »

Et songeant à cela, je devenais tout pâle. Sorlé me regardait, elle avait sans doute les mêmes idées, et ne disait rien.

Nous restâmes là jusqu'à la fin du défilé. La rue était pleine de monde. Quelques anciens soldats : Desmarets l'Égyptien, Paradis le canonnier, Rolfo, Faisard le sapeur de la Bérésina, comme on l'appelait, et plusieurs autres criaient : *Vive l'Empereur!*

Les enfants couraient derrière les fourgons, répétant aussi : *Vive l'Empereur!* Mais le grand nombre, les lèvres serrées et l'air pensif, regardaient en silence.

Quand la dernière voiture eut tourné le coin de Fouquet, toute cette foule rentra la tête penchée; et nous, dans la chambre, nous nous regardions les uns les autres, sans avoir envie de continuer la fête.

« Vous n'êtes pas bien, Moïse, me dit Burguet, qu'avez-vous?

—Je pense à tous les malheurs qui vont tomber sur la ville.

—Bah! ne craignez rien, répondit-il, la défense sera solide. Et puis, à la grâce de Dieu! Ce qu'on ne peut pas éviter, il faut s'y soumettre. Allons, rasseyons-nous, ce vieux vin va nous remonter le cœur. »

Alors chacun reprit sa place. Je débouchai la bouteille, et ce que Burguet avait dit arriva, le vieux roussillon nous fit du bien, on se mit à rire.

Burguet s'écriait :

« A la santé du petit Esdras! Que l'Éternel étende sur lui sa droite! »

Et les verres s'entre-choquaient. On criait :

« Puisse-t-il réjouir longtemps le grand-père Moïse et la grand'mère Sorlé! — A leur santé! »

On finit même par tout voir en beau et par glorifier l'Empereur, qui ne perdait pas de temps pour nous défendre, et qui devait bientôt écraser tous ces gueux de l'autre côté du Rhin.

Mais c'est égal, vers cinq heures, quand il fallut se séparer, chacun était devenu grave, et Burguet lui-même, en me serrant la main au bas de l'escalier, semblait soucieux.

« Il va falloir renvoyer les élèves à leurs parents, disait-il, nous resterons les bras croisés. »

Ceux de Saverne, avec Zeffen, Baruch et les enfants, remontèrent dans la voiture et repartirent sans faire claquer le fouet.

IV

Tout cela, Fritz, n'était que le commencement de bien d'autres misères.

C'est le lendemain qu'il aurait fallu voir la ville, quand les officiers du génie, vers onze heures, eurent passé l'inspection des remparts, et que le bruit se répandit tout à coup qu'il fallait soixante-douze plates-formes dans l'intérieur des bastions, trois blokhaus à l'épreuve de la bombe, pour trente hommes chaque, à droite et à gauche de la porte d'Allemagne, dix palanques crénelées, formant réduit de place d'armes, pour quarante hommes, quatre blindages sur la grande place de la Mairie, pour abriter chacun cent dix hommes; et quand on apprit que les bourgeois seraient forcés de travailler à tout cela, — de fournir eux-mêmes les pelles, les pioches et les brouettes, — et les paysans d'amener les arbres avec leurs propres chevaux!

Sorlé, Sâfel et moi, nous ne savions pas même ce que c'étaient qu'un blindage et des palanques; nous demandions au vieil armurier Bailly, notre voisin, à quoi cela pouvait servir, il riait et disait :

« Vous l'apprendrez, voisin, quand vous entendrez ronfler les boulets et siffler les obus. C'est trop long à expliquer. Vous verrez plus tard. On s'instruit à tout âge. »

Pense à la figure que faisaient les gens!

Je me rappelle que tout le monde courait sur la place, où notre maire, le baron Parmentier, prononçait un discours. Nous y courûmes comme les autres. Sorlé me tenait au bras, et Sâfel à la basque de ma capote.

Là, devant la mairie, toute la ville, hommes, femmes, enfants, formés en demi-cercle, écoutaient dans le plus profond silence, et quelquefois tous ensemble se mettaient à crier : *Vive l'Empereur!*

Parmentier, — un grand homme sec, en habit bleu-de-ciel à queue de morue et cravate blanche, l'écharpe tricolore autour des reins, — au

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

haut des marches du corps de garde, et les membres du conseil municipal derrière lui, sous la voûte, criait :

« Phalsbourgeois! l'heure est venue de montrer votre dévouement à l'Empire. L'année dernière, toute l'Europe marchait avec nous aujourd'hui toute l'Europe marche contre nous. Nous aurions tout à redouter, sans l'énergie et la puissance de la nation. Celui qui ne ferait pas son devoir en ce moment serait traître à la patrie. Habitants de Phalsbourg, montrez ce que vous êtes. Rappelez-vous que vos enfants sont morts par la trahison des alliés. Vengez-les! — Que chacun obéisse à l'autorité militaire, pour le salut de la France, etc... »

Rien que de l'entendre, cela vous donnait la chair de poule, et je m'écriais en moi-même :

« Maintenant l'esprit-de-vin n'a plus le temps d'arriver, c'est clair... Les alliés sont en route! »

Elias, le boucher, et Kalmes Lévy, le marchand de rubans, se trouvaient près de nous. Au lieu de crier comme les autres : *Vive l'Empereur!* ils se disaient entre eux :

« Bon! nous ne sommes pas barons, nous! Les barons, les comtes et les ducs n'ont qu'à se défendre eux-mêmes. Est-ce que leurs affaires nous regardent? »

Mais tous les anciens soldats, et principalement ceux de la République, le vieux Goulden l'horloger, Desmarets l'Égyptien, des êtres qui n'avaient plus de cheveux sur la tête, ni même quatre dents pour tenir leur pipe, ces êtres donnaient raison au maire et criaient :

« Vive la France! Il faut se défendre jusqu'à la mort! »

Comme plusieurs regardaient Kalmes Lévy de travers, je lui dis à l'oreille :

« Tais-toi, Kalmes! au nom du ciel, tais-toi! ils vont te déchirer! »

Et c'était vrai, ces vieux lui lançaient des coups d'œil terribles ; ils devenaient tout pâles, et leurs joues frissonnaient.

Alors Kalmes se tut, et sortit même de la foule pour retourner chez lui. Mais Elias attendit jusqu'à la fin du discours, et dans le moment où toute cette masse redescendait la grande rue, en criant : *Vive l'Empereur!* il ne put s'empêcher de dire au vieil horloger :

« Comment, vous, monsieur Goulden, un homme raisonnable, et qui n'avez jamais rien voulu de l'Empereur, vous allez maintenant le soutenir, et vous criez qu'il faut se défendre jusqu'à la mort! Est-ce que c'est notre métier, à nous, d'être soldats? Est-ce que nous n'avons pas assez fourni de soldats à l'Empire, depuis dix ans? Est ce qu'il n'en a pas assez fait tuer? Faut-il encore lui donner notre sang, pour soutenir des barons, des comtes, des ducs?... »

Mais le vieux Goulden ne le laissa pas finir, et se retourna comme indigné :

« Écoute, Élias, lui dit-il, tâche de te taire! Il ne s'agit pas maintenant de savoir lequel a raison ou tort, il s'agit de sauver la France. Je te préviens que si, par malheur, tu veux décourager les autres, cela tournera mal pour toi. Crois-mois, va-t'en ! »

Déjà plusieurs vieux retraités nous entouraient, Élias n'eut que le temps d'enfiler son allée en face.

Depuis ce jour les publications, les réquisitions, les corvées, les visites domiciliaires pour les outils, pour les brouettes, se suivaient sans interruption. On n'était plus rien chez soi, les officiers de place prenaient autorité sur tout, on aurait dit que tout était à eux. Seulement, ils vous donnaient des reçus.

Tous les outils de mon magasin de fer étaient sur les remparts; heureusement j'en avais vendu beaucoup avant, car ces billets, à la place de marchandises, m'auraient ruiné.

De temps en temps le maire faisait un discours, et le gouverneur, un gros homme bourgeonné, témoignait sa satisfaction aux bourgeois : cela remplaçait les écus!

Quand mon tour arrivait de prendre la pioche et de mener la brouette, je m'étais arrangé avec Carabin, le scieur de long, qui me remplaçait pour trente sous. Ah! quelle misère!.. on ne verra jamais de temps pareil.

Pendant que le gouverneur nous commandait, la gendarmerie était toujours dehors pour escorter les paysans. Le chemin de Lutzelbourg ne formait qu'une seule ligne de voitures, chargées de vieux chênes, qui servaient à construire les blockhaus : ce sont de grandes guérites, faites de troncs d'arbres entiers croisés par le haut et recouverts de terre. C'est plus solide qu'une voûte ; les obus et les bombes peuvent pleuvoir là-dessus sans rien ébranler au-dessous, comme je l'ai vu par la suite.

Et puis ces arbres servaient à faire des lignes de palissades énormes, taillées en pointes et percées de trous pour tirer : c'est ce qu'on appelle palanques.

Je crois encore entendre les cris des paysans, les hennissements des chevaux, les coups de fouet, et tout ce bruit qui ne finissait ni jour ni nuit.

Ma seule consolation était de penser :

« Si les eaux-de-vie arrivent maintenant, elle seront bien défendues ; les Autrichiens, les Prussiens et les Russes ne les boiront pas ici. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sorlé, chaque matin, croyait recevoir la lettre d'envoi.

Un jour de sabbat, nous eûmes la curiosité d'aller voir les ouvrages des bastions. Tout le monde en parlait, et Sâfel à chaque instant venait me dire :

« Le travail avance..... On remplit les obus devant l'arsenal..... On sort les canons..... on les monte sur les remparts. »

Nous ne pouvions pas retenir cet enfant; il n'avait plus rien à vendre sous la halle, et se serait trop ennuyé chez nous. Il courait la ville et nous rapportait les nouvelles.

Ce jour-là donc, ayant appris que quarante-deux pièces étaient en batterie, et qu'on continuait l'ouvrage sur le bastion de la caserne d'infanterie, je dis à Sorlé de mettre son châle et que nous irions voir.

Nous descendîmes d'abord jusqu'à la porte de France. Des centaines de brouettes remontaient la rampe du bastion, d'où l'on voit la route de Metz à droite et celle de Paris à gauche.

Là-haut, des masses d'ouvriers, soldats et bourgeois, élevaient un tas de terre en forme de triangle, d'au moins vingt-cinq pieds de haut sur deux cents de long et de large. — Un officier du génie avait découvert, avec sa lunette, que de la côte en face on pouvait tirer sur ce bastion, et voilà pourquoi tout ce monde travaillait à mettre deux pièces au niveau de la côte.

Partout ailleurs on avait fait de même. L'intérieur de ces bastions, avec leur plate-forme, était fermé tout autour à la hauteur de sept pieds, comme des chambres. Rien ne pouvait y tomber que du ciel. Seulement, dans le gazon étaient creusées d'étroites ouvertures, qui s'élargissaient en dehors en forme d'entonnoirs; la gueule des canons, élevée sur des affûts immenses, s'allongeait dans ces ouvertures; on pouvait les avancer et les reculer, les tourner dans toutes les directions, au moyen de gros leviers passés dans des anneaux à l'arrière-train des affûts.

Je n'avais pas encore entendu tonner ces pièces de 48, mais rien que de les voir en batterie sur leurs plates-formes, cela me donnait une idée terrible de leur force. Sorlé elle-même disait :

« C'est beau, Moïse, c'est très-bien fait! »

Elle avait raison, car à l'intérieur des bastions tout était propre, pas une mauvaise herbe ne restait; et sur les côtés s'élevaient encore de grands sacs remplis de terre, pour mettre les canonniers à l'abri.

Mais que de travail perdu! Et quand on pense que chaque coup de ces grosses pièces coûte au moins un louis, que d'argent dépensé pour tuer ses semblables !

Enfin les gens travaillaient à ces constructions avec plus d'enthousiasme qu'à la rentrée de leurs propres récoltes. J'ai souvent pensé que si les Français mettaient autant de soins, de bon sens et de courage aux choses de la paix, ils seraient le plus riche et le plus heureux peuple du monde. Oui, depuis des années, ils auraient dépassé les Anglais et les Américains. Mais quand ils ont bien travaillé, bien économisé, quand ils ont ouvert des chemins partout, bâti des ponts magnifiques, creusé des ports et des canaux, et que la richesse leur arrive de tous les côtés, tout à coup la fureur de la guerre les reprend, et dans trois ou quatre ans ils se ruinent en grandes armées, en canons, en poudre, en boulets, en hommes, et redeviennent plus misérables qu'avant. Quelques soldats sont leurs maîtres et les traitent du haut en bas : — Voilà leur profit!

Au milieu de tout cela, les nouvelles de Mayence, de Strasbourg, de Paris, arrivaient par douzaines; on ne pouvait pas traverser la rue sans voir passer une estafette. Toutes s'arrêtaient devant la maison Bockholtz, près de la porte d'Allemagne, où demeurait le gouverneur. On faisait cercle autour du cheval, l'estafette montait; puis le bruit se répandait en ville que les alliés se concentraient à Francfort, que nos troupes gardaient les îles du Rhin, que les conscrits de 1803 à 1814 étaient rappelés, que ceux de 1815 formeraient des corps de réserve à Metz, à Bordeaux et à Turin; que les députés allaient se réunir, ensuite qu'on leur avait fermé la porte au nez, et cætera, et cætera!

Il arrivait aussi des espèces de contrebandiers du Graufthal, de Pirmasens et de Kaiserslautern, Frantz-Sépel le manchot en tête, et d'autres gens des villages environnants, qui répandaient en cachette les proclamations d'Alexandre, de François-Joseph et de Frédéric-Guillaume, disant « qu'ils ne faisaient pas la guerre à la France, mais à l'Empereur seul, pour l'empêcher de désoler plus longtemps l'Europe. » Ils parlaient de l'abolition des droits réunis et des impositions de toute sorte. Les gens, le soir, ne savaient plus que penser.

Mais un beau matin tout devint plus clair. C'était le 8 ou le 9 décembre, je venais de me lever, et je tirais ma culotte, quand j'entends le roulement du tambour au coin de la grande rue.

Il faisait déjà froid, malgré cela j'ouvre la fenêtre, et je me penche pour entendre les publications : Parmentier déplait son papier,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

le fils Engelheider continuait son roulement, et les gens s'assemblaient.

Ensuite Parmentier lut que le gouverneur de la place prévenait les habitants de se rendre à la mairie, de huit heures du matin à six heures du soir, sans faute, pour recevoir leurs fusils et leurs gibernes, et que ceux qui n'arriveraient pas passeraient au conseil de guerre.

Voilà, c'était la fin, le bouquet! Tout ce qui pouvait encore marcher était en route, et les vieux devaient défendre les places fortes : des hommes sérieux, des bourgeois, des gens habitués à vivre chez eux, tranquillement, à songer aux affaires : maintenant ils devaient monter sur les remparts, et risquer tous les jours de perdre leur vie.

Sorlé me regardait sans rien dire, et l'indignation m'empêchait aussi de parler. Ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure, après m'être habillé, que je dis :

« Prépare la soupe. Moi, je vais prendre à la mairie mon fusil et ma giberne. »

Alors elle s'écria :

« Moïse, qui jamais aurait cru que tu serais forcé de te battre à ton âge? Ah! mon Dieu, quel malheur! »

Et je lui répondis :

« C'est la volonté de l'Éternel. »

Ensuite je sortis dans une grande désolation. Le petit Sâfel me suivait.

Comme j'arrivais au coin de la halle, Burguet descendait déjà l'escalier de la mairie, qui fourmillait de monde; il avait son fusil sur l'épaule et se mit à dire en riant :

« Eh bien, Moïse, nous allons donc devenir des Machabées dans nos vieux jours? »

Sa bonne humeur me rendit du courage et je lui répondis :

« Burguet, comment peut-on prendre des gens raisonnables, des pères de famille, pour aller se faire exterminer? Je ne puis pas le comprendre; non, cela n'a pas de bon sens.

—Hé! fit-il, que voulez-vous? faute de grives, on prend des merles. »

Et comme ses plaisanteries ne me faisaient pas rire, il dit :

« Allons, Moïse, ne vous désolez pas, tout ceci n'est qu'une simple formalité. Nous avons assez de troupes pour faire le service actif de la place, nous n'aurons que des gardes à monter. S'il faut faire des sorties, repousser des attaques, ce n'est pas vous qu'on prendra; vous n'êtes pas d'âge à courir, à faire le coup de baïonnette, que diable!... Vous êtes tout gris et tout chauve. Rassurez-vous!

—Oui, lui répondis-je, c'est bien vrai, Burguet, je suis cassé, peut-être plus encore que vous ne croyez.

—Cela se voit bien, dit-il. Mais allez prendre votre fusil et votre giberne.

—Est-ce que nous n'irons pas demeurer à la caserne? lui demandai-je.

—Non, non, s'écria-t-il en riant tout haut, nous vivrons tranquillement chez nous. »

Alors il me serra la main, et j'entrai sous la voûte de la mairie. L'escalier était encombré de monde, et l'on entendait crier les noms.

C'est là, Fritz, qu'il fallait voir les mines des Robinot, des Gourdier, des Mariner, de ce tas de couvreurs, de remouleurs, de peintres en bâtiments,—de gens qui tous les jours, en temps ordinaire, vous tiraient la casquette pour avoir un peu d'ouvrage,—c'est là qu'il fallait les voir se redresser, vous regarder par-dessus l'épaule d'un air de pitié, souffler dans leurs joues, et crier :

« C'est toi, Moïse! tu vas faire un drôle de troupier. Hé! hé! hé! on va te couper les moustaches à l'ordonnance! »

Et d'autres sottises pareilles.

Oui, tout était changé : ces anciens braves étaient nommés d'avance sergents, sergents-majors, caporaux, et nous autres nous n'étions plus rien. La guerre bouleverse tout, les premiers deviennent les derniers, et les derniers deviennent les premiers. Ce n'est plus de bon sens qu'il s'agit, c'est de discipline; celui qui récurait votre plancher la veille, parce qu'il était trop bête pour gagner sa vie d'une autre façon, devient votre sergent, et s'il vous dit que le blanc est noir, il faut lui donner raison.

Enfin, ce jour-là, comme j'attendais depuis une heure, on appela : « Moïse! » et je montai.

La grande salle en haut était pleine de monde; chacun criait :

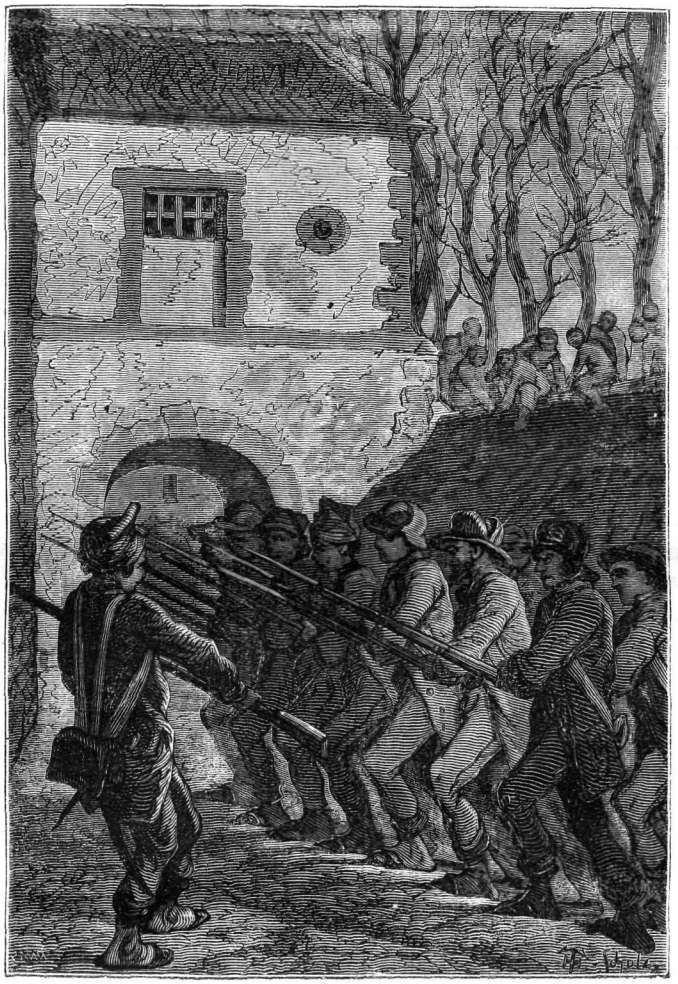
« Moïse! viendras-tu, Moïse? Ah! le voilà!... c'est la vieille garde.... Regardez ça... comme c'est bâti!... Tu seras porte-drapeau, Moïse; tu vas nous conduire à la victoire! »

Et ces imbéciles riaient, en se donnant des coups de coude. Moi, je passais sans leur répondre, ni même les regarder.

Dans la chambre du fond, où l'on tire à la conscription, le gouverneur Moulin, le commandant Petitgenet, le maire, le secrétaire de la mairie Frichard, le capitaine d'habillement Rollin, et six ou sept autres vieux retraités, criblés de rhumatismes ramassés dans les cinq parties du monde, étaient réunis en conseil, les uns assis, les autres debout.

Ces vieux se mirent à rire en me voyant

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Une, *deusse*! Une, *deusse*! (Page 18.)

entrer. Je les entendais qui se disaient entre eux :

« Il est encore solide celui-là !... Oui, c'est du propre. »

Ainsi de suite. — Je pensais :

« Dites ce qu'il vous plaira, vous ne me ferez pas croire que vous avez vingt ans, ni que vous êtes beaux. »

Mais je me taisais.

Tout à coup le gouverneur, qui causait dans un coin avec le maire, se retourna, son grand chapeau de travers, et dit en me regardant :

« Que voulez-vous qu'on fasse d'une pareille patraque ? Vous voyez bien qu'il ne peut pas se tenir sur ses jambes. »

Alors, malgré tout, je fus content et je me mis à tousser.

« Bon, bon, dit-il, vous pouvez retourner chez vous, soigner votre rhume. »

J'avais déjà fait quatre pas du côté de la porte, lorsque le secrétaire de la mairie, Frichard, s'écria :

« C'est Moïse !... le juif Moïse, colonel, qui a fait partir ses deux garçons pour l'Amérique; son aîné serait au service. »

Ce gueux de Frichard m'en voulait, parce que nous avions le même commerce de vieux habits sous la halle, et que les paysans me donnaient presque toujours la préférence; il m'en voulait à mort, et c'est pour cela qu'il se mit à me dénoncer.

Aussitôt le gouverneur me cria :

« Halte ! un instant... Ah ! vieux renard..., ah ! vous envoyez vos garçons en Amérique

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur le sergent. (Page 22.)

pour les sauver de la conscription !... C'est bon ! qu'on lui donne son fusil, sa giberne et son sabre. »

L'indignation contre Frichard me suffoquait. J'aurais voulu parler, mais le gueux riait en continuant d'écrire au bureau ; c'est pourquoi je suivis le gendarme Werner dans la salle à côté, pleine de fusils, de sabres et de gibernes.

Werner lui-même me pendit une giberne et un sabre en croix sur le dos, et me remit un fusil en disant :

« Va, Moïse, et tâche de répondre toujours à l'appel. »

Je descendis à travers la foule, tellement indigné que je n'entendais plus les éclats de rire de la canaille.

En rentrant chez nous, je racontai à Sorlé ce qui venait de m'arriver, elle m'écoutait toute pâle. Au bout d'un instant, elle me dit :

« Ce Frichard est l'ennemi de notre race, c'est un ennemi d'Israël ; je le sais, il nous déteste ! Mais à cette heure, Moïse, ne dis rien, ne lui montre pas ta colère, il serait trop content. Seulement plus tard tu te vengeras ! Il faut une occasion. Et si ce n'est pas toi, ce seront tes enfants, tes petits-enfants ; ils sauront tous ce que le misérable a fait contre leur grand-père... Ils le sauront ! »

Elle fermait ses mains, et le petit Sâfel écoutait.

C'est tout ce qu'elle pouvait me dire de mieux. Je pensais aussi comme elle, mais ma colère était si grande, que j'aurais donné la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

moitié de mon bien pour ruiner le gueux; durant tout ce jour, et même pendant la nuit, je m'écriai plus de vingt fois :

« Ah! le brigand... j'étais dehors... On m'avait dit : « Allez! » Et c'est lui qui me cause ces misères! »

Tu ne peux pas te figurer, Fritz, combien j'en ai toujours voulu depuis à cet homme. Jamais, ni ma femme ni moi, n'avons oublié ce qu'il a fait contre nous, jamais mes enfants ne l'oublieront.

V

Le lendemain, il fallut répondre à l'appel devant la mairie. Tous les enfants de la ville nous entouraient et sifflaient. Par bonheur les blindages de la place d'Armes n'étaient pas encore finis, de sorte que nous allâmes apprendre l'exercice dans la grande cour du collége, près du chemin de ronde, au coin de la poudrière. On avait congédié les élèves depuis quelque temps, la place était libre.

Figure-toi donc cette grande cour pleine de bourgeois en chapeaux, capotes, habits, veste et culotte, forcés d'obéir à leurs anciens chaudronniers, à leurs ramoneurs, à leurs garçons d'écurie devenus caporaux, sergents, sergents-majors. Figure-toi ces gens paisibles, par quatre, par six, par dix, allongeant la jambe en cadence et marchant au pas : « Une... *deusse!* Une... *deusse!* — Halte... Fixe! » tandis que les autres marchent en arrière, froncent les sourcils, crient et vous apostrophent avec insolence :

« Moïse, efface tes épaules!

—Moïse, rentre ton nez dans les rangs!

—Attention, Moïse!... Portez armes! Ah! vieille savate, tu ne seras jamais propre à rien. Peut-on être aussi bête à son âge? Regarde... regarde donc, mille tonnerres!... Tu ne peux pas faire ça? Une... *deusse!* Quelle vieille buse!... Allons, recommençons : — Portez armes! »

Voilà, Fritz, comme mon propre savetier, Monborne, me commandait. Je crois qu'il m'aurait roué de coups, sans la défense du capitaine Vigneron.

Tous les autres faisaient la même chose avec leurs anciens patrons. On aurait dit que cela devait durer toujours, qu'ils seraient toujours sergents et nous toujours soldats. J'amassais du fiel contre cette canaille pour cinquante ans.

Enfin ils étaient les maîtres! Et la seule fois que je me souvienne d'avoir donné des soufflets à mon propre fils Sâfel, c'est ce Monborne qui peut se vanter d'en être cause. — Tous les enfants grimpaient sur le mur du chemin de ronde, pour nous regarder et se moquer de nous. En levant les yeux, je vis Sâfel dans le nombre, et je lui fis signe du doigt avec indignation. Il descendit tout de suite; mais à la fin de l'exercice, quand on nous dit de rompre les rangs devant l'hôtel de ville, comme il s'approchait, la colère me prit, et je lui donnai deux bons soufflets, en lui criant :

« Va siffler et te moquer de ton père, comme Cham, au lieu d'apporter un manteau pour couvrir sa honte... va! »

Il pleurait à chaudes larmes, et c'est dans cet état que je rentrai chez nous. Sorlé, me voyant revenir tout pâle et le petit qui me suivait de loin en sanglotant, descendit aussitôt sur la porte, me demander ce que c'était. Je lui dis ma colère, et je montai.

Sorlé fit encore de plus grands reproches à Sâfel, qui vint me demander mon pardon. Je le lui donnai de bien bon cœur, comme tu penses. Mais en songeant que l'exercice devait recommencer tous les jours, j'aurais voulu tout abandonner, s'il avait été possible d'emporter ma maison et mes marchandises.

Oui, ce que je connais de pire, c'est d'être commandé par des vauriens, qui ne conservent aucune mesure lorsque le hasard les élève une minute, et qui sont incapables de réfléchir qu'en ce monde chacun a son tour.

Il faudrait en dire trop sur ce chapitre, j'aime mieux continuer.

L'Éternel me gardait une grande consolation. J'avais à peine déposé ma giberne et mon fusil dans un coin, pour m'asseoir à table, que Sorlé me présentait une lettre en souriant et me disait :

« Lis cela, Moïse, ta mauvaise humeur passera. »

J'ouvris et je lus. C'était l'avis de Pézenas, que mes douze pipes d'esprit étaient en route. Alors je respirai.

« Ah! tout va bien maintenant, m'écriai-je, les esprits sont en route par le roulage ordinaire; dans trois semaines ils arriveront. Du côté de Strasbourg et de Sarrebruck rien ne s'annonce; les alliés continuent de se réunir, mais ils ne bougent pas : mes eaux-de-vie sont sauvées! Nous les vendrons bien. C'est une fameuse affaire. »

Je riais, j'étais remis tout à fait, quand Sorlé, m'ayant avancé le fauteuil, me dit :

« Et cela, Moïse, que penses-tu de cela? »

En même temps, elle me donnait une seconde lettre, couverte de gros timbres; et du premier

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

coup d'œil j'avais reconnu l'écriture de mes deux garçons, Frômel et Itzig.

C'était une lettre d'Amérique ! Mon cœur fut gonflé de joie, et je me mis à louer l'Éternel en moi-même, sans rien dire, étant trop touché d'un si grand bonheur.

Je dis :

« Notre Seigneur est grand. Son intelligence est infinie. Il n'a point égard à la force du cheval, il ne fait point cas des hommes légers à la course; il met son affection en ceux qui s'attendent à sa bonté. »

Ainsi me parlais-je en moi-même, lisant cette lettre, où mes fils célébraient la terre d'Amérique, le vrai pays des hommes de commerce, le pays des gens entreprenants, où tout est libre, où l'on ne trouve point de régies ni d'impositions, parce que l'on n'élève pas les hommes pour la guerre, mais pour la paix; le pays, Fritz, où chacun devient, par son travail, son intelligence, son économie et sa bonne volonté, ce qu'il mérite d'être ; où tout est à sa place, parce que personne ne peut rien décider de grave sans la volonté de tous, chose juste, qui tombe sous le bon sens : quand tous doivent contribuer, il faut aussi que tous donnent leur avis.

Cette lettre est une des premières. Frômel et Itzig me racontaient qu'ils avaient assez gagné d'argent depuis un an, pour ne plus porter leurs ballots eux-mêmes, mais qu'ils avaient trois beaux mulets, et qu'ils venaient d'ouvrir à Cast-Kill, près d'Albany, dans l'État de New-York, une maison pour l'échange de marchandises fabriquées en Europe, contre des peaux de bœufs, très-abondantes en ce pays.

Leurs affaires allaient bien, ils avaient la considération de la ville et des environs. Pendant que Frômel était en route avec les trois mulets, Itzig restait à la maison, et quand Itzig partait à son tour, son frère tenait le magasin.

Ils savaient déjà nos malheurs, et bénissaient l'Éternel de leur avoir donné des parents tels que nous, pour les sauver de la destruction. Ils auraient voulu nous avoir avec eux, et, d'après ce qui venait de m'arriver, d'être maltraité par un Monborne, tu peux croire que j'aurais été bien content de me trouver là-bas. Mais c'était assez de recevoir d'aussi bonnes nouvelles, et, malgré toutes nos misères, en songeant à Frichard, je me dis :

« Tu n'es pourtant qu'un âne auprès de moi. Tu peux me faire du tort ici, mais tu ne peux nuire à mes garçons. Tu ne seras jamais qu'un misérable secrétaire de mairie, et moi je vais vendre mes eaux-de-vie ; je gagnerai le double et le triple. Je mettrai mon petit Sâfel à côté de toi, sous la halle, et tous ceux qui voudront entrer dans ta boutique pour acheter, il leur fera signe de venir ; il leur vendra même au prix coûtant, plutôt que de les lâcher, et te fera périr de colère. »

J'avais les larmes aux yeux en songeant à cela, et je finis par embrasser Sorlé, qui riait et ne se tenait plus de satisfaction.

Nous pardonnâmes de nouveau à Sâfel, qui nous promit de ne plus fréquenter la mauvaise race. Et puis, après avoir dîné, je descendis à ma cave, une des plus belles de la ville, haute de douze pieds, longue de trente-cinq, et toute bâtie en pierres de taille, sous la grande rue. Elle était sèche comme un four, et bonifiait même le vin à la longue.

Comme mes eaux-de-vie pouvaient arriver avant la fin du mois, j'arrangeai quatre grosses poutres pour les recevoir, et je m'assurai que le puits, au fond, taillé dans le roc, avait toute l'eau nécessaire aux coupages.

En remontant, vers quatre heures, j'aperçus le vieil architecte Krômer qui traversait justement la halle, son mètre sous le bras.

« Hé ! venez donc un peu voir ma cave, lui dis-je ; croyez-vous qu'elle tienne contre les bombes? »

Nous redescendîmes ensemble. Il regarda, mesura les pierres et l'épaisseur de la voûte avec son mètre, et me dit :

« Vous avez six pieds de terre sur la clef; quand les bombes entreront ici, Moïse, ce sera fait de nous tous. Vous pouvez dormir sur les deux oreilles. »

Nous prîmes ensuite un bon verre de vin au robinet, et nous remontâmes tout joyeux.

Comme nous mettions le pied sur le pavé, une porte s'ouvrait avec fracas dans la grande rue, des vitres sautaient, et Krômer me disait en levant le nez :

« Regardez là-bas, Moïse, sur l'escalier des Camus, quelque chose se passe. »

Alors, nous étant arrêtés, nous vîmes au haut de l'escalier à double rampe, un sergent de vétérans en capote grise, le fusil en bandoulière, qui traînait au collet le père Camus. Le pauvre vieux se cramponnait des deux mains à la porte, pour ne pas descendre ; il parvint même à se lâcher, en arrachant le collet de sa camisole, et la porte se referma comme un coup de tonnerre.

« Si la guerre commence maintenant entre les bourgeois et la troupe, dit Krômer, les Allemands et les Russes auront beau jeu. »

Le sergent, voyant la porte fermée et verrouillée à l'intérieur, voulut l'enfoncer à coups de crosse, et cela produisit un grand vacarme ; les voisins sortaient, les chiens

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

aboyaient. Nous regardions toujours, quand Burguet s'avança de l'allée en face, et se mit à parler au sergent avec force. D'abord cet homme ne parut pas l'écouter ; mais au bout d'un instant, il releva son fusil sur l'épaule, d'un mouvement brusque, et descendit la rue, le dos rond, l'air sombre et furieux. Il passa près de nous comme un sanglier. C'était un vétéran à trois chevrons, brun, la moustache grise, de grosses rides droites le long des joues, le menton carré. Il grommelait en passant, et entra dans la petite auberge des Trois-Pigeons.

Burguet suivait de loin, son large chapeau sur les sourcils, bien enveloppé dans sa grosse capote de castorine, le col relevé et les mains dans les manches. Il souriait.

« Eh bien, lui dis-je, qu'est-ce qui s'est donc passé là-bas chez les Camus?

—Ah ! dit-il, c'est le sergent Trubert, de la 5e compagnie de vétérans, qui vient encore de faire des siennes. Ce gaillard-là veut que tout aille au doigt et à la baguette. Depuis quinze jours, il a passé par cinq logements, et n'a pu s'entendre avec personne. Tout le monde s'est plaint de lui ; mais il avait toujours des raisons que le gouverneur et le commandant trouvaient excellentes.

—Et chez Camus?

—Camus n'a pas trop de place pour loger son monde. Il voulait envoyer le sergent à l'auberge ; mais le sergent avait déjà choisi le lit de Camus pour se coucher, il avait déployé sa capote dessus et disait : « Mon billet de logement est pour ici ; je me trouve bien, et je ne vais pas ailleurs. » Le vieux Camus se fâcha, et finalement, comme vous venez de le voir, le sergent essaya de le traîner dehors pour le rosser. »

Burguet riait, mais Krômer dit :

« Oui, tout cela fait rire. Et pourtant quand on pense à ce que des gens pareils ont dû faire de l'autre côté du Rhin....

—Ah ! s'écria Burguet, ce n'était pas gai pour les Allemands, j'en suis sûr. Mais voici l'heure d'aller lire le journal. Dieu veuille que le moment de payer nos vieilles dettes ne soit pas encore arrivé ! Bonsoir, Messieurs. »

Il continua sa route du côté de la place. Krômer prit le chemin de sa maison, et moi je fermai les deux portes de ma cave ; après quoi, je montai chez nous.

Cela se passait le 10 décembre. Il faisait déjà très-froid. Tous les soirs, après cinq ou six heures, les toits et les pavés se couvraient de givre. On n'entendait plus de bruit dehors, parce que les gens se tenaient chez eux, autour du poêle.

Je trouvai Sorlé dans la cuisine, en train de préparer le souper. La flamme rouge tourbillonnait sur l'âtre, autour de la marmite. Ces choses sont devant mes yeux, Fritz : la mère qui lave les assiettes sur la pierre de l'évier, près de la fenêtre grise, le petit Sâfel qui souffle dans le grand tuyau de fer, les joues rondes comme une pomme, ses grands cheveux crépus ébouriffés, et moi tranquillement assis sur l'escabeau, une braise dans ma main pour allumer ma pipe ;—oui, c'est comme hier !

Nous ne disions rien. Nous étions heureux de penser à l'eau-de-vie qui venait, aux garçons qui faisaient leurs affaires, au bon souper qui cuisait. Et qui jamais aurait pensé, dans un pareil moment, que vingt-cinq jours après la ville serait entourée d'ennemis et que des obus siffleraient dans l'air?

VI

Maintenant, Fritz, je vais te raconter une chose qui m'a souvent fait penser que l'Éternel se mêle de nos affaires, et qu'il conduit tout pour le mieux. Dans les premiers moments, on trouve cela terrible, on s'écrie :

« Seigneur, ayez pitié de nous ! »

Et plus tard on s'étonne de voir que tout a bien marché.

Tu sais que le secrétaire de la mairie Frichard m'en voulait. C'était un petit vieux, sec, jaune, la perruque rousse, les oreilles plates et les joues creuses. Ce gueux ne cherchait qu'à me nuire, et bientôt il en trouva l'occasion.

Plus le blocus approchait, plus les gens cherchaient à vendre, et le lendemain même des bonnes nouvelles que j'avais reçues d'Améque, un vendredi, jour de marché, tant d'Alsaciens et de Lorrains arrivèrent avec leurs grandes hottes et leurs grands paniers d'œufs frais, de beurre, de fromage, de volailles, etc., que la place en était encombrée.

Tout ce monde voulait avoir de l'argent, pour le cacher dans sa cave ou sous un arbre du bois voisin, car tu sauras qu'en ce temps de grandes sommes ont été perdues : des trésors qu'on retrouve d'année en année, au pied d'un chêne ou d'un hêtre, et qui viennent de la peur qu'on avait des Allemands et des Russes, en songeant qu'ils allaient tout piller et ravager, comme nous avions fait chez eux. Les gens sont morts, ou bien ils n'ont plus trouvé la place de leur argent, voilà pourquoi tout est resté dans la terre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Enfin ce jour-là, 11 décembre, il faisait très-froid, la gelée vous entrait jusqu'à la moelle des os, mais il ne tombait pas encore de neige. Je descendis de grand matin en grelottant, ma camisole de laine bien boutonnée et le bonnet de loutre sur la nuque.

La petite et la grande place fourmillaient déjà de monde criant et se disputant sur les prix. Je n'eus que le temps d'ouvrir ma boutique et de pendre ma grosse balance à la voûte ; des quantités de paysans stationnaient sur la porte, demandant les uns des clous, les autres du fer à forger, et quelques-uns apportant leur propre ferraille, dans l'espoir de la vendre.

On savait que, si les ennemis arrivaient, il n'y aurait plus moyen d'entrer en ville, et c'est pourquoi toute cette foule venait, les uns vendre et les autres acheter.

J'ouvris donc et je me mis à peser. On entendait dehors passer les rondes ; les postes étaient déjà doublés partout, les ponts-levis en bon état et les barrières de l'avancée ferrées à neuf. On n'avait pas encore déclaré l'état de siége, mais nous étions comme l'oiseau sur la branche : les dernières nouvelles de Mayence, de Sarrebruck et de Strasbourg annonçaient l'arrivée des alliés sur l'autre rive du Rhin !

Moi, je ne songeais qu'à mes eaux-de-vie, et tout en vendant, en pesant, en touchant l'argent, cette idée ne me quittait pas ; elle était en quelque sorte plantée entre mes deux sourcils.

Cela durait depuis environ une heure, quand tout à coup Burguet parut à ma porte, sous la petite voûte, derrière la masse de paysans pressés, et me dit :

« Moïse, venez une minute, j'ai quelque chose à vous dire. »

Je sors.

« Entrons dans votre allée, » me dit-il.

J'étais tout étonné, car il avait l'air grave. Les paysans, derrière, criaient :

« Nous n'avons pas de temps à perdre, dépêche-toi, Moïse ! »

Mais je n'écoutais rien. Dans l'allée, Burguet me dit :

« J'arrive de la mairie, où l'on s'occupe de rédiger un rapport au préfet sur l'esprit de notre population, et je viens d'apprendre par hasard qu'on vous envoie le sergent Trubert à loger. »

Ce fut un véritable coup pour moi ; je m'écriai :

« Je n'en veux pas... je n'en veux pas ! Depuis quinze jours, j'ai logé six hommes, ce n'est pas mon tour. »

Il me répondit :

« Calmez-vous et ne criez pas, vous ne feriez qu'empirer votre affaire. »

Je répétais :

« Jamais... jamais ce sergent n'entrera chez moi, c'est une abomination !... Un homme comme moi, tranquille, qui n'a jamais fait de mal à personne, qui ne demande que la paix !... »

Et comme je criais, Sorlé, son panier sous le bras pour aller au marché, descendit en demandant ce que c'était. Alors Burguet lui dit :

« Écoutez, Madame Sorlé, soyez plus raisonnable que votre mari. Je comprends son indignation, et pourtant, quand une chose est inévitable, il faut courber la tête. Frichard vous en veut, il est secrétaire de la mairie, il distribue les billets de logement d'après une liste. Eh bien, il vous envoie le sergent Trubert, un homme violent, mauvais, j'en conviens, mais qui veut être logé comme les autres. A tout ce que j'ai dit en votre faveur, Frichard répondait toujours : « Moïse est riche... Il a fait échapper ses garçons de la conscription... il doit payer pour eux. » Le maire, le gouverneur, tout le monde lui donnait raison. Ainsi, voyez !... Je vous parle en ami ; plus vous résisterez, plus le sergent vous fera d'avanies, plus Frichard rira ; vous n'aurez point de recours... Soyez raisonnables ! »

Ma colère, en apprenant que je devais ces misères à Frichard, fut encore plus grande ; je voulus crier, mais ma femme me posa la main sur le bras en disant :

« Laisse-moi parler, Moïse. Monsieur Burguet a raison, je le remercie beaucoup de nous avoir prévenus. Frichard nous en veut... c'est bon !... tout sera sur son compte, et nous réglerons plus tard. Maintenant, quand le sergent doit-il venir?

—A midi, répondit Burguet.

—C'est bien, dit ma femme, il a droit au logement, au feu et à la chandelle ; nous ne pouvons pas aller contre, mais Frichard payera tout cela. »

Elle était pâle, et je l'écoutais, voyant bien qu'elle avait raison.

« Calme-toi, Moïse, me dit-elle ensuite, et ne crie pas ; laisse-moi faire.

—Enfin, voilà ce que j'avais à vous dire, fit Burguet, c'est un tour abominable de Frichard. Je verrai par la suite s'il est possible de vous débarrasser du sergent. A cette heure, je retourne à mon poste. »

Sorlé venait de partir pour le marché. Burguet me serra la main, et comme les paysans redoublaient leurs cris, je fus bien forcé de retourner à ma balance.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

La colère me possédait. Je vendis en ce jour pour plus de deux cents francs de fer, mais mon indignation contre Frichard, et la peur que j'avais du sergent ne me laissaient jouir de rien ; j'aurais vendu dix fois plus, que cela ne m'aurait pas calmé.

« Ah! le brigand! me disais-je en moi-même, il ne me laisse pas de repos, je n'aurai plus de tranquillité dans cette ville.»

Sur le coup de midi, comme le marché finissait et que les gens s'en allaient par la porte de France, je refermai ma boutique et je montai chez nous en pensant :

« Je ne serai plus rien dans ma propre maison, ce Trubert va se faire maître chez nous. Il nous traitera de haut en bas, comme des Allemands ou des Espagnols. »

J'étais désolé. Mais au milieu de cette désolation, sur l'escalier, je sentis tout à coup une bonne odeur de cuisine, et je me redressai tout surpris, car c'était une odeur de poisson et de rôti, comme les jours de fête.

J'allais ouvrir la porte, quand Sorlé parut en me disant :

« Entre dans ton cabinet, fais-toi la barbe et mets une chemise propre. »

En même temps, je vis qu'elle s'était aussi habillée comme pour un jour de sabbat, avec ses boucles d'oreilles, sa jupe verte et son fichu de soie rouge.

« Mais pourquoi donc, Sorlé, faut-il faire ma barbe? m'écriai-je.

—Va... va... dépêche-toi, nous n'avons pas de temps à perdre, » répondit-elle.

Cette femme avait tant de bon sens, elle nous avait tant de fois tiré de méchantes affaires par son esprit, que je ne dis plus rien, et que j'allai me faire la barbe et mettre une chemise blanche dans ma chambre à coucher.

Comme je mettais ma chemise, j'entendis le petit Sâfel crier :

« C'est lui, *memmé*, le voilà! »

Puis des pas montèrent l'escalier, et quelqu'un se mit à dire d'un ton rude et brusque :

« Holà!... vous autres, hé! »

Je pensai : « C'est le sergent, » et j'écoutai.

« Hé! voici notre sergent! s'écria Sâfel d'un air de triomphe.

—Ah! tant mieux, répondit ma femme d'une voix agréable. Entrez, Monsieur le sergent, entrez. Nous vous attendions. Je savais que nous aurions l'honneur d'avoir un sergent; ça nous faisait un bien grand plaisir, parce que nous n'avons jamais eu que de simples soldats. Donnez-vous la peine d'entrer, Monsieur le sergent. »

C'est ainsi qu'elle parlait, d'un air de contentement, et je pensais :

« O Sorlé, Sorlé! femme d'esprit, femme de bon sens! Maintenant tout est clair, je vois ta finesse... Tu veux adoucir ce mauvais gueux! Ah! quelle femme tu as, Moïse! réjouis-toi, réjouis-toi.»

Je me dépêchai de m'habiller, riant en moi-même; et j'entendis l'autre, cette bête de sergent, dire :

« Oui, oui, c'est bon!... Mais il ne s'agit pas de ça! Voyons ma chambre, mon lit. On ne me paye pas avec de belles paroles, moi; le sergent Trubert est connu.

—Tout de suite, Monsieur le sergent, tout de suite, lui répondit ma femme. Voici votre chambre et votre lit. Voyez, c'est ce que nous avons de mieux. »

Alors ils rentraient dans l'allée, et j'entendais Sorlé ouvrir la porte de la belle chambre, où nous logions Baruch et Zeffen, quand ils venaient à Phalsbourg.

Je m'approchai tout doucement. Le sergent enfonçait le poing dans le lit, pour voir s'il était tendre; Sorlé et Sâfel, derrière, regardaient en souriant. Il inspectait tous les coins en fronçant les sourcils. Jamais, Fritz, tu n'as vu de figure pareille : la moustache grise hérissée, le nez mince, long, recourbé sur la bouche, le teint jaunâtre, avec de grosses rides; il traînait la crosse de son fusil sur le plancher, sans faire attention à rien, et murmurait je ne sais quoi, de mauvaise humeur :

« Hum!... hum!... Qu'est-ce que c'est que ça, là-bas?

—C'est la cuvette pour se laver, Monsieur le sergent.

—Et ces chaises, est-ce que c'est solide?.... Est-ce que ça tient? »

Il tapait les chaises brusquement à terre. On voyait qu'il aurait voulu trouver quelque chose à redire.

En se retournant, il me vit, et, me regardant de travers :

« Vous êtes le bourgeois? fit-il.

—Oui, sergent, c'est moi.

—Ah! »

Il posa son fusil dans un coin, jeta son sac sur la table et dit :

« Ça suffit!... Qu'on me laisse. »

Sâfel venait d'ouvrir la cuisine, la bonne odeur du rôti entrait dans la chambre.

« Monsieur le sergent, dit Sorlé d'un air agréable, pardonnez-moi, j'aurais quelque chose à vous demander.

—Vous! fit-il en la regardant par-dessus l'épaule, quelque chose à me demander?

—Mais oui. Ce serait de nous faire le plaisir, puisque vous logez maintenant chez nous et que vous serez en quelque sorte de la famille,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

d'accepter au moins une fois notre dîner.

—Ah ! ah ! dit-il en tournant le nez du côté de la cuisine, c'est différent. »

Il avait l'air de réfléchir, pour savoir s'il nous ferait cette grâce. Nous attendions ce qu'il allait répondre, lorsqu'il renifla de nouveau et dit en jetant sa giberne sur le lit :

« Allons... soit !... nous allons voir çà !... »

Je pensais :

« Canaille, si je pouvais te faire manger des pommes de terre !... »

Mais Sorlé paraissait contente et lui disait :

« Par ici, Monsieur le sergent, par ici, s'il vous plaît. »

En entrant dans la salle à manger, je vis que tout était préparé comme pour un prince : le plancher balayé, la table mise avec soin, la nappe blanche, et nos couverts d'argent près des assiettes.

Sorlé fit asseoir le sergent au haut de la table, dans mon fauteuil ; il trouvait cela tout naturel.

Notre servante apporta la grande soupière et leva le couvercle ; l'odeur d'une bonne soupe à la crème se répandit dans la chambre, et le dîner commença.

Fritz, je pourrais te raconter ce dîner en détail ; mais, tu peux me croire, jamais ni toi ni moi n'en avons mangé de meilleur. Nous avions une oie rôtie, un brochet magnifique, de la choucroute, enfin tout ce qu'on peut souhaiter pour un grand et beau dîner ; et tout était accommodé par Sorlé dans la dernière perfection. Nous avions aussi quatre bouteilles de beaujolais chauffées dans des serviettes, comme il convient en hiver, et du dessert en abondance.

Eh bien ! croirais-tu que le gueux ait fait une seule fois la mine de trouver cela bon ? Croirais-tu que pendant ce dîner, qui dura jusque vers deux heures, l'idée lui soit venue une seule fois de dire : « Ce brochet est excellent ! » ou : « Cette oie grasse est bien accommodée ! » ou bien encore : « Vous avez de très-bon vin ! » ou quelque autre chose qu'on sait faire plaisir à ceux qui nous régalent, et qui récompense une bonne cuisinière de ses peines ?... Eh bien ! non, Fritz, pas une seule fois ! On aurait dit qu'il avait l'habitude de faire des dîners pareils. Et même, plus ma femme le flattait, plus elle lui donnait de bonnes paroles, plus il se rebiffait, plus il fronçait le sourcil, plus il nous observait tous d'un air de défiance, comme si nous avions voulu l'empoisonner.

De temps en temps, je regardais Sorlé tout indigné ; mais elle riait toujours, elle donnait toujours les meilleurs morceaux au sergent, elle remplissait toujours son verre.

Deux ou trois fois je voulus m'écrier :

« Ah ! Sorlé, comme tu fais bien la cuisine !... Ah ! que cette farce est bonne !... » Mais tout de suite le sergent me regardait en dessous, comme pour dire : « Qu'est-ce que ça signifie ? Est-ce que tu veux me donner des leçons, par hasard ? Est-ce que je ne sais pas mieux que toi si c'est bon ou mauvais ? »

Et je me taisais. J'aurais voulu le voir à tous les diables ; tous les morceaux qu'il avalait en silence m'indignaient de plus en plus. Malgré cela, l'exemple de Sorlé m'encourageait à faire bonne mine, et vers la fin je pensais :

« Maintenant, puisque le dîner est mangé... puisque c'est presque fini... continuons à la grâce de Dieu. Sorlé s'est trompée, mais c'est égal, son idée était bonne, excepté pour un gueux pareil ! »

Et c'est moi-même qui dis d'apporter le café. J'allai aussi chercher les bouteilles de kirschenwasser et de vieux rhum dans l'armoire ; le sergent demanda :

« Qu'est-ce que c'est ?

—C'est du rhum et du kirschenwasser, du vieux kirschenwasser de la forêt Noire, lui répondis-je.

—Ah ! fit-il en clignant de l'œil, chacun dit : « J'ai du kirschenwasser de la forêt Noire ! » C'est facile à dire, mais on ne trompe pas le sergent Trubert ; nous allons voir ça ! »

En prenant le café, il remplit deux fois son verre de kirschenwasser, et chaque fois il dit :

« Hé ! hé ! reste à savoir si c'est du vrai !... »

J'aurais voulu lui jeter la bouteille à la tête.

Comme Sorlé allait lui verser un troisième verre, il se leva, disant :

« C'est assez... merci ! Les postes sont doublés, ce soir je serai de garde à la porte de France. Enfin, le dîner n'était pas mauvais. Si vous m'en donnez de pareils de temps en temps, nous pourrons nous entendre. »

Il ne riait pas, et même il avait encore l'air de se moquer de nous.

« On fera son possible, Monsieur le sergent, répondit Sorlé, pendant qu'il rentrait dans sa chambre et qu'il prenait sa capote pour sortir.

—Nous verrons, fit-il en descendant l'escalier, nous verrons ! »

Jusqu'alors je n'avais rien dit, mais quand il fut en bas, je m'écriai :

« Sorlé, jamais, non, jamais on n'a vu de gueux pareil, jamais nous ne pourrons nous entendre avec cet homme ; il nous fera tous sauver de la maison.

—Bah ! bah ! Moïse, répondit-elle en riant, je ne pense pas comme toi. J'ai justement l'idée contraire ; nous serons bons amis, tu verras, tu verras !

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Ah! gueux, tu me le paieras! (Page 29.)

—Ah! Dieu t'entende! lui dis-je, mais je n'ai pas confiance. »

Elle riait en levant la nappe, et elle me donnait tout de même un peu d'espérance, car cette femme avait une grande finesse, et je reconnaissais en elle un grand jugement.

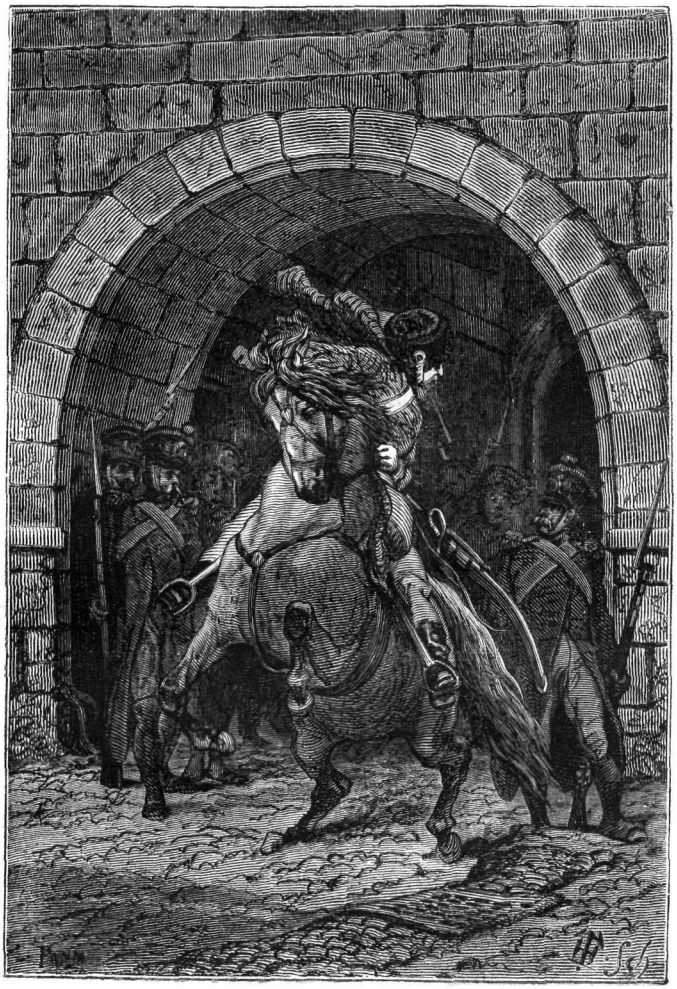
VII

Tu vois, Fritz, ce que les bourgeois avaient à supporter en ce temps. Eh bien! c'est quand on payait des corvées extraordinaires, c'est quand Monborne me commandait à l'exercice, quand le sergent Trubert me tombait sur le dos, quand on parlait déjà de visites domiciliaires pour reconnaître si les gens avaient des vivres, c'est au milieu de tout cela que mes douze pipes d'esprit arrivaient lentement, par le roulage ordinaire.

Ah! que je me repentais de les avoir demandées! Combien de fois j'aurais voulu m'arracher les cheveux, en songeant que la moitié de ce que j'avais gagné depuis trente ans marchait à la grâce de Dieu! Comme je faisais des vœux pour l'Empereur! Comme je courais chaque matin dans les cafés et les brasseries pour apprendre les nouvelles, et comme je tremblais en les lisant!

Jamais personne ne saura ce que j'ai souffert, pas même Sorlé, car je lui cachais tout. Elle avait l'esprit trop clair pour ne pas voir mes

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



L'ennemi en Alsace. (Page 32.)

inquiétudes, et quelquefois elle me disait :

« Allons, Moïse, du courage ! Tout ira bien... Encore un peu de patience. »

Mais les bruits qui nous arrivaient d'Alsace, de la Lorraine allemande et du Hundsruck me bouleversaient : « Ils viennent ! — Ils n'oseront pas !—Nous sommes prêts !—Nous allons être surpris !—La paix va se faire !—Ils passeront demain ! — Nous n'aurons pas de campagne d'hiver ! — Ils ne peuvent plus tarder ! — L'Empereur est encore à Paris ! — Le maréchal Victor est à Huningue ! — On embrigade les douaniers, les gardes forestiers et les gendarmes ; on prend tout ! — Des dragons d'Espagne ont descendu hier la côte de Saverne ! — Les montagnards défendront la chaîne des Vosges ! — On livrera bataille en Alsace ! etc., etc... » Tiens, Fritz, la tête vous en tournait : le matin, un coup de vent passait, et l'on était joyeux ; le soir, un autre coup de vent passait, et l'on était triste.

Et mes eaux-de-vie approchaient toujours ; elles arrivaient au milieu de cette bataille de nouvelles, qui pouvait changer du jour au lendemain en bataille à coups de boulets et d'obus. Sans tous mes autres soucis, j'en serais devenu fou. Heureusement l'indignation que j'avais contre Monborne et les autres gueux me détournait de ces pensées.

Tout le jour du grand dîner et la nuit suivante, nous n'entendîmes plus parler du sergent Trubert, il était de garde ; mais le lendemain, comme je me levais, le voilà qui monte, son fusil sur l'épaule ; il ouvre la porte et se

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

met à rire, les moustaches toutes blanches de givre.—Moi, qui venais de mettre ma culotte, je le regardais tout saisi. Ma femme était encore dans la chambre à coucher.

« Hé ! hé ! père Moïse, dit-il d'un ton de bonne humeur, il a fait rudement froid cette nuit. »

Il n'avait plus la même voix ni la même mine.

« Oui, sergent, lui répondis-je, nous sommes en décembre, c'est tout naturel.

—C'est naturel, dit-il, raison de plus pour prendre une goutte ! Voyons, est-ce qu'il reste du vieux kirschenwasser? »

En me parlant, il me regardait jusqu'au fond de l'âme. Je me levai tout de suite du fauteuil, et je courus chercher la bouteille, en m'écriant :

« Oui, oui, sergent, il en reste. Tenez, régalez-vous ! »

Pendant que je disais cela, sa figure, encore un peu dure, devint tout à fait riante. Il posa son fusil dans un coin, et debout, il me tendit le verre en disant :

« Versez-moi, père Moïse, versez-moi ! »

Je lui versai la pleine rasade. Et comme je versais, il rit tout bas : des centaines de rides au coin des yeux, autour des joues, des moustaches et du menton, plissaient sa figure jaune. On ne l'entendait pas rire, mais la bonne humeur était peinte dans ses yeux.

« Du fameux kirsch ! du vrai, celui-là, père Moïse, dit-il en buvant. On s'y connaît. On en a bu dans la forêt Noire, et qui ne coûtait rien ! Est-ce que vous ne trinquez pas avec moi? »

Je lui répondis :

« Avec plaisir. »

Et nous trinquâmes. Il m'observait toujours. Tout à coup il me dit, en me regardant du haut en bas avec malice :

« Hé ! père Moïse, dites donc, je vous ai fait peur hier, hein? »

Il clignait des yeux.

« Oh !... sergent....

—Allons, allons, s'écria-t-il en me posant la main sur l'épaule. Voyons, avouez que je vous ai fait peur. »

Il riait d'un air si content, que je ne pus m'empêcher de lui répondre :

« Eh bien ! oui, un peu !...

—Hé ! hé ! hé ! je le savais bien, fit-il. On vous avait dit : « Le sergent Trubert est un dur-à-cuire ! » Vous avez eu peur, et vous m'avez fait un bon dîner, un dîner de prince, pour m'amadouer ! »

Il riait tout haut, et j'avais fini par rire aussi, nous riions tous les deux. Sorlé, de la chambre voisine, ayant entendu cela, vint sur la porte en disant :

—Bonjour, Monsieur le sergent. »

Alors il s'écria :

« Père Moïse, voilà ce qui s'appelle une femme ! Vous pouvez vous vanter d'avoir une fière femme, une femme maligne, plus maligne que vous, père Moïse; hé ! hé ! hé ! il faut ça, il faut ça ! »

Sorlé était toute réjouie.

« Oh ! Monsieur le sergent, dit-elle, pouvez-vous croire?...

—Bah ! bah ! cria-t-il, vous êtes une maîtresse femme; j'ai vu ça en arrivant et je me suis dit : « Attention, Trubert !.... on te fait bonne mine.... c'est une ruse de guerre pour t'envoyer coucher à l'auberge.... Laissons l'ennemi démasquer ses batteries ! » Ah ! ah ! ah ! vous êtes de braves gens.... Vous m'avez fait dîner comme un maréchal de l'Empire. — Maintenant, père Moïse, je m'invite à prendre de temps en temps avec vous un petit verre de kirsch. Mettez la bouteille à part, c'est du bon ! Et, quant au reste, la chambre que vous m'avez donnée est trop belle, je n'aime pas toutes ces fanfreluches; ces beaux meubles, ces lits tendres, c'est bon pour les femmes. Moi, ce qu'il me faut, c'est une petite chambre comme celle à côté, deux bonnes chaises, une table en sapin, un lit simple avec son matelas, sa paillasse et sa couverture, et cinq ou six clous au mur pour accrocher mes effets. Vous allez me donner cela.

—Puisque vous le voulez, Monsieur le sergent.....

—Oui, je le veux ; la belle chambre sera pour la parade.

—Vous déjeunerez avec nous ? dit ma femme, bien contente.

—Je déjeune et je dîne à la cantine, répondit le sergent. J'y suis bien, et je n'aime pas que de braves gens fassent des frais pour moi. Quand on a les égards qu'on doit à un vieux soldat, quand on montre de la bonne volonté, quand on est comme vous, Trubert est aussi ce qu'il doit être.

—Mais, Monsieur le sergent, reprit Sorlé...

—Appelez-moi sergent, dit-il. Je vous connais maintenant. Vous ne ressemblez pas à toute cette canaille de la ville : des gueux qui se sont enrichis pendant que nous étions à nous battre, des misérables qui ne faisaient qu'entasser et s'étendre aux dépens des armées, qui vivaient de nous, qui nous doivent tout, et qui nous envoient coucher dans des nids de punaises ! Ah ! mille millions de tonnerres ! »

Sa figure redevint tout à fait mauvaise ; ses

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

moustaches tremblaient de colère, et je pensais :

« Quelle bonne idée nous avons eue de le bien traiter !..... Sorlé n'a que de bonnes idées !.... »

Mais il se radoucit tout de suite et se mit à rire, en me posant la main sur le bras et s'écriant :

« Dire que vous êtes des juifs ! une espèce de race abominable, tout ce qu'il y a de plus crasseux, de plus sale, de plus ladre.... Dire que vous êtes des juifs !.... C'est vrai, n'est-ce pas, que vous êtes juifs ?

—Oui, Monsieur, répondit Sorlé.

—Eh bien ! parole d'honneur, ça m'étonne, dit-il ; j'en avais tant vu de juifs, en Pologne, en Allemagne, que je pensais :—On m'envoie chez des juifs, gare, je vais tout démolir ! »

Ensuite, comme nous nous taisions, humiliés :

« Allons, ne parlons plus de ça. Vous êtes de braves gens, je serais fâché de vous faire de la peine. Père Moïse, votre main. »

Je lui donnai la main.

« Vous me plaisez, dit-il. Maintenant, madame Moïse, la chambre à côté. »

Nous le conduisîmes dans la petite chambre qu'il voulait, et tout de suite il alla reprendre son sac dans l'autre, en criant :

« Me voilà chez de braves gens ! Nous n'aurons pas de désagréments ensemble. Moi, je ne m'inquiète pas de vous ; vous ne vous inquiétez pas de moi. J'entre, je sors, le jour ou la nuit : c'est le sergent Trubert, ça suffit. Et de temps en temps, le matin, nous prenons notre petit verre, c'est convenu, n'est-ce pas, Monsieur Moïse ?

—Oui, sergent.

—Et voici la clef de la maison, lui dit Sorlé.

—A la bonne heure... tout est en ordre ; maintenant je vais faire un somme. Portez-vous bien, mes amis.

—Dormez bien, sergent. »

Nous sortîmes aussitôt, et nous l'entendîmes se coucher.

« Tu vois, Moïse, tu vois, me dit ma femme tout bas dans l'allée, tout a bien été.

—Oui, lui répondis-je, très-bien, Sorlé, très-bien, ton idée était bonne ; et si maintenant les eaux-de-vie arrivent, nous serons heureux. »

VIII

Or, depuis ce moment, le sergent vivait chez nous sans déranger personne. Chaque matin, avant d'aller remplir son service, il venait s'asseoir quelques instants dans ma chambre et prendre son petit verre en causant. Il aimait à rire avec Sâfel, et nous l'appelions tous : « Notre sergent ! » comme s'il avait été de la famille. Lui paraissait content de nous voir ; c'était un homme soigneux, il ne permettait pas à notre *schabès-Goïé* de lui cirer les souliers ; il blanchissait lui-même ses buffleteries et ne laissait pas toucher à ses armes.

Un matin que j'allais répondre à l'appel, en me rencontrant dans l'allée, il vit un peu de rouille à mon fusil et se mit à jurer comme le diable, criant :

« Ah ! père Moïse, si je vous tenais dans ma compagnie, vous en verriez de dures ! »

Je pensais :

« Oui, mais je n'y suis pas, Dieu merci ! Tu ne me tiens pas ! »

Sorlé, penchée sur la rampe en haut, riait de bon cœur.

Depuis ce jour, le sergent passait régulièrement l'inspection de mon fourniment ; il fallait tout récurer, démonter la batterie, nettoyer le canon, fourbir la baïonnette, comme si j'avais eu l'idée d'aller me battre. Et même quand il sut que Monborne me traitait d'âne, il voulut aussi m'apprendre l'exercice. Toutes mes représentations ne servaient à rien, il disait en fronçant le sourcil :

« Père Moïse, je ne peux pas supporter qu'un brave homme comme vous en sache moins que la canaille. En route ! »

Et nous montions au grenier. Il faisait déjà très-froid, mais le sergent se fâchait tellement quand je n'exécutais pas les mouvements avec vigueur, qu'il finissait toujours par me faire suer à grosses gouttes.

« Attention au commandement, et pas de mollesse ! » criait-il.

J'entendais Sorlé, Sâfel et la servante rire dans l'escalier, l'œil contre les lattes, et je n'osais pas tourner la tête. Enfin, c'est tout de même ce brave Trubert qui m'apprit la charge en douze temps, et qui me rendit un des premiers voltigeurs de ma compagnie.

Ah ! Fritz, tout aurait bien marché si les eaux-de-vie étaient venues ; mais au lieu de mes douze pipes d'esprit-de-vin, nous vîmes arriver une demi-compagnie d'artilleurs de marine et quatre cents recrues pour le dépôt du 6e léger.

Presque aussitôt le gouverneur ordonna de raser le tour de la ville à six cents mètres.

Il faut avoir vu ce ravage autour de la place : ces haies, ces palissades, qu'on abat, ces maisonnettes qu'on démolit, et dont chacun emporte une poutre ou quelques planches ; il

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

faut avoir vu, du haut des remparts, les lignes de peupliers, les vieux arbres des vergers renversés à terre et traînés par de véritables fourmilières d'ouvriers... Il faut avoir vu ces choses pour connaître la guerre!

Le père Frise, les deux garçons Camus, les Sade, les Bossert, toutes ces familles de jardiniers et de petits cultivateurs qui vivaient à Phalsbourg, étaient les plus désolés. Je crois entendre encore les cris du vieux Frise :

« Ah! mes pauvres pommiers! Ah! mes pauvres poiriers! Je vous avais plantés moi-même voilà quarante ans. Que vous étiez beaux, et toujours couverts de bons fruits! Ah! mon Dieu, quel malheur! »

Et les soldats hachaient toujours.

Vers la fin, le vieux Frise s'en alla le chapeau sur les yeux, il pleurait à chaudes larmes.

Le bruit courait aussi qu'on allait mettre le feu dans les Maisons-Rouges, au pied de la côte de Mittelbronn, à la tuilerie de Pernette, aux petites auberges de l'*Arbre-Vert* et du *Panier-Fleuri ;* mais il paraît que le gouverneur trouva que ce n'était pas nécessaire, que ces maisons étaient hors de portée, ou bien qu'on gardait cela pour la fin, et que les alliés arrivèrent plus tôt qu'on ne les attendait.

Ce qui me revient encore d'avant le blocus, c'est que, le 22 décembre, vers onze heures du matin, on battit le rappel. Toute la ville croyait que c'était pour l'exercice, et je partis tranquillement, comme à l'ordinaire, mon fusil sur l'épaule; mais, en arrivant au coin de la mairie, je vis déjà les troupes de la garnison formées sous les arbres de la place.

On nous mit, comme elles, sur deux rangs ; et voilà que le gouverneur Moulin, les commandants Thomas et Petitgenet, et le maire, l'écharpe tricolore autour des reins, arrivent.

On bat aux champs, ensuite le tambour-maître lève sa canne et les tambours se taisent. Le gouverneur parle; tout le monde écoute, en se répétant l'un à l'autre les paroles qu'on entend de loin.

« Officiers, sous-officiers, gardes nationaux et soldats,

« L'ennemi s'est concentré sur le Rhin, il n'est plus qu'à trois journées de marche. La ville est déclarée en état de siége, les autorités civiles font place au gouvernement militaire Le conseil de guerre est en permanence, il remplace les tribunaux ordinaires.

« Habitants de Phalsbourg, nous attendons de vous courage, dévouement, obéissance. *Vive l'Empereur!* »

Et mille cris de *Vive l'Empereur!* s'élèvent au ciel.

Je frémissais jusqu'à la pointe des cheveux : mes eaux-de-vie étaient encore en route, je me regardais comme ruiné.

La distribution des cartouches, qu'on fit tout de suite, et l'ordre que reçut le bataillon d'aller piller les vivres et ramener le bétail des villages environnants, pour approvisionner la place, m'empêchèrent de réfléchir à mon malheur.

J'avais aussi à songer pour ma propre vie, car, en recevant un ordre pareil, chacun pensait que les paysans allaient se défendre, et c'est abominable d'avoir à se battre contre des gens qu'on dépouille !

J'étais tout pâle en réfléchissant à cela.

Mais quand le commandant Thomas nous cria : « Chargez ! » et que je déchirai ma première cartouche... que je la mis dans le canon... et qu'au lieu d'entendre sonner la baguette, je sentis une balle au fond !... Quand on nous commanda : « Par file à gauche... gauche ! En avant... pas accéléré... marche ! » et que nous partîmes pour les Baraques-du-Bois-de-Chênes, pendant que le premier bataillon gagnait les Quatre-Vents et Bichelberg, le deuxième Wéchem et Metting; en songeant que nous allions tout prendre, tout enlever, et que le conseil de guerre était à la mairie pour juger ceux qui ne feraient pas leur devoir, toutes ces choses nouvelles et terribles me bouleversèrent! Je regardais de loin le village, les yeux troubles, me figurant d'avance les cris des femmes et des enfants.

Vois-tu, Fritz, de prendre au pauvre paysan, à l'entrée de l'hiver, ce qui le fait vivre, de lui prendre sa vache, ses chèvres, ses porcs, enfin tout, c'est épouvantable ! et mon propre malheur me faisait encore mieux sentir celui des autres.

Et puis, tout en marchant, je songeais à ma fille Zeffen, à Baruch, à leurs enfants, et je m'écriais dans mon cœur :

« Seigneur ! Seigneur ! si les ennemis arrivent, qu'est-ce qu'ils feront dans une ville ouverte comme Saverne? On va tout leur prendre ! Nous serons misérables du jour au lendemain ! »

Au milieu de ces pensées qui me coupaient la respiration, je voyais déjà plusieurs paysans, qui nous regardaient venir de leurs petites fenêtres sur les champs et du milieu de leur rue, sans bouger. Ils ne savaient pas ce que nous venions faire chez eux.

Six gendarmes à cheval nous précédaient; le commandant Thomas leur donna l'ordre de passer à droite et à gauche des Baraques, pour

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

empêcher les paysans de pousser leur bétail dans le bois, lorsqu'ils sauraient que nous venions les piller.

Ils partirent au galop.

Nous arrivions alors à la première maison, où se trouve le crucifix en pierre. On nous cria :

« Halte ! »

Ensuite on détacha trente hommes pour mettre des factionnaires dans les ruelles, et je fus de ce nombre, ce qui me fit plaisir, car j'aimais encore mieux être en faction, que d'entrer dans les écuries et les granges.

Comme nous défilions par la grande rue, les paysans nous demandaient :

« Qu'est-ce qui se passe? Est-ce qu'on a coupé du bois? Est-ce que vous venez faire des arrestations? »

Et d'autres choses semblables. Mais nous ne répondions rien, et nous marchions au pas accéléré.

Monborne me plaça dans la troisième ruelle à droite, près de la grande maison du père Frantz, l'éleveur d'abeilles, en arrière sur la pente du vallon. On entendait bêler les moutons et mugir les bœufs; ce gueux de Monborne disait, en clignant de l'œil :

« Il y aura gras ! Nous allons étonner les Baraquins. »

Il n'avait pas de pitié des gens et me dit :

« Moïse, tu vas rester là. Si quelqu'un veut passer, croise la baïonnette. Si l'on fait résistance, pique hardiment et puis tire. Il faut que force reste à la loi. »

Je ne sais pas où ce savetier avait entendu cela; mais il me laissa dans la ruelle, entre deux haies toutes blanches de givre, et poursuivit son chemin avec le reste du piquet.

J'attendis donc en cet endroit près de vingt minutes, me demandant ce que je ferais si les paysans voulaient sauver leur bien, et me disant qu'il vaudrait mieux tirer sur le bétail que sur les gens.

J'étais dans un grand trouble et j'avais froid, quand les cris éclatèrent. Presque en même temps commença le roulement du tambour. Les hommes entraient dans les écuries et chassaient le bétail dehors. Les Baraquins juraient, pleuraient; quelques-uns voulaient se défendre. — Le commandant Thomas criait :

« Sur la place ! Poussez sur la place ! »

Des vaches se sauvaient à travers les haies, enfin c'était un tumulte qu'on ne peut se figurer, et je m'estimais heureux de n'être pas au milieu de ce pillage; mais cela ne dura pas longtemps, car tout à coup une bande de chèvres, poussées par deux vieilles femmes, enfila la ruelle pour descendre au vallon.

Alors il fallut bien croiser la baïonnette et crier :

« Halte ! »

Une des femmes, la mère Migneron, me connaissait; elle avait une fourche et me dit toute pâle :

« Moïse, laisse-moi passer ! »

Je voyais qu'elle s'approchait tout doucement, pour me renverser avec sa fourche. L'autre essayait de faire entrer les chèvres dans un petit jardin à côté, mais les palissades étaient trop serrées et la haie trop haute.

J'aurais bien voulu les laisser descendre et dire que je n'avais rien vu, malheureusement le lieutenant Rollet arrivait derrière et criait :

« Attention ! »

Et deux hommes de la compagnie suivaient : le grand Mâcry et Schweyer, le brasseur.

La vieille Migneron, voyant que je croisais la baïonnette, se mit à dire en grinçant des dents :

« Ah ! gueux de juif, tu me le payeras ! »

Elle était tellement indignée, que mon fusil ne lui faisait pas peur, et que trois fois, avec sa fourche, elle essaya de me piquer; mais alors je vis que l'exercice est bon à quelque chose, car je parai tous ses coups.

Deux chèvres me passèrent entre les jambes, les autres furent prises. On repoussa les vieilles, on cassa leur fourche, et finalement les camarades regagnèrent la grande rue, pleine de bétail qui mugissait et donnait des coups de pied.

La vieille Migneron, assise dans la haie, s'arrachait les cheveux.

Et voilà que deux vaches arrivent encore, la queue en l'air, sautant par-dessus les palissades, elles renversent tout : les paniers d'abeilles et le vieux rucher. Par bonheur, c'était l'hiver, les abeilles restèrent comme mortes dans les paniers; sans cela, je crois qu'elles auraient mis notre bataillon en déroute.

La corne du *hardier*[1] sonnait dans le village. On était allé le mettre en réquisition au nom de la loi. Ce vieux *hardier* Nickel passa dans la grande rue, et les bêtes se calmèrent; on put les ranger en ordre. Je les vis défiler devant la ruelle : les bœufs et les vaches en tête, les chèvres ensuite et les cochons derrière.

Les Baraquins suivaient en lançant des pierres et jetant des bâtons. Je voyais déjà que, si l'on m'oubliait, ces malheureux tomberaient sur moi, et que je serais massacré; mais le sergent Monborne vint me relever avec les autres camarades. Tous riaient et disaient :

1. Pâtre.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Nous les avons tondus! Il ne reste plus une chèvre aux Baraques, nous avons tout pris d'un seul coup de filet. »

Nous pressions le pas pour rejoindre la colonne, qui marchait sur deux lignes à droite et à gauche du chemin : le troupeau dans le milieu, notre compagnie derrière, et Nickel avec le commandant Thomas en tête. Cela formait une file d'au moins trois cents pas. On avait attaché sur chaque bête quelques bottes de foin pour les nourrir.

C'est ainsi que nous repassâmes lentement dans l'allée du cimetière.

Sur les glacis, on fit halte, on resserra le troupeau, et l'ordre arriva de le faire descendre dans les fossés, derrière l'arsenal.

Nous étions les premiers revenus; nous avions ramené treize bœufs, quarante-cinq vaches, une quantité de chèvres et de cochons, et quelques moutons.

Tout ce jour, les compagnies rentrèrent avec leur butin, de sorte que les fossés étaient remplis de bétail, qui vivait en plein air. Alors le gouverneur dit que la garnison avait des vivres pour six mois, que chaque habitant devait prouver qu'il en avait pour autant, et que les visites domiciliaires allaient commencer.

On nous avait fait rompre les rangs devant l'hôtel de ville. Je montais la grande rue, mon fusil sur l'épaule, quand quelqu'un m'appela :

« Hé! père Moïse! »

Je me retourne, c'était notre sergent.

« Eh bien! dit-il en riant, vous venez de faire votre premier coup de main, vous nous avez ramené des vivres. A la bonne heure!

—Oui, sergent, c'est bien triste!

—Comment, triste! Treize bœufs, quarante-cinq vaches, des cochons et des chèvres, c'est magnifique!

—Sans doute, mais si vous aviez entendu les cris de ces pauvres gens... si vous aviez vu!...

—Bah! bah! fit-il; *primo*, père Moïse, il faut que le soldat vive, il faut que les hommes aient leur ration, pour se battre. J'en ai vu bien d'autres en Allemagne, en Espagne et en Italie! Le paysan est égoïste, il veut garder son bien, il ne regarde pas à l'honneur du drapeau, c'est de la racaille! Ce serait en quelque sorte pire que le bourgeois, si l'on avait la bêtise de l'écouter ; il faut déployer de la vigueur.

—Nous en avons déployé, sergent, lui répondis-je, mais si j'étais le maître, nous n'aurions pas dépouillé ces malheureux; ils sont déjà bien assez à plaindre.

—Vous êtes trop bon, père Moïse, fit-il, et vous croyez que les autres vous ressemblent. Mais il faut toujours penser que les paysans, les bourgeois, les gens de loi ne vivent que sur le militaire, et qu'ils profitent de tout sans vouloir rien payer. Si l'on vous écoutait, nous péririons de faim dans cette bicoque; les paysans nourriraient les Russes, les Autrichiens, les Bavarois à nos dépens; ce tas de gueux se gobergeraient matin et soir, et nous autres, nous aurions les dents longues comme des rats d'église. Ça ne peut pas aller, ça n'a pas de bon sens! »

Il riait tout haut. Nous étions arrivés dans notre allée, je montais l'escalier.

« C'est toi, Moïse? me dit Sorlé dans l'obscurité, car la nuit commençait à venir.

—Oui, c'est le sergent et moi, lui répondis-je.

—Ah! bon, fit-elle, je t'attendais. »

Et le sergent s'écria :

« Madame Moïse, maintenant votre mari peut se vanter d'être un vrai soldat; il n'a pas encore vu le feu, mais il a déjà croisé la baïonnette.

—Ah! dit Sorlé, je suis bien contente de le voir revenu. »

Dans la chambre, à travers les petits rideaux blancs de la porte, brillait la lampe, et l'on sentait que la soupe était servie. — Le sergent entra chez lui, comme à l'ordinaire, et nous dans notre chambre. Sorlé me regardait avec ses grands yeux noirs, elle voyait ma pâleur et savait bien ce que je pensais. Elle m'ôta la giberne et prit mon fusil, qu'elle déposa dans le cabinet.

« Où donc est Sâfel? lui demandai-je.

—Il doit encore être sur la place; je l'avais envoyé voir si vous étiez rentrés. Mais écoute, il remonte. »

Alors j'entendis l'enfant monter l'escalier; presque aussitôt il ouvrit la porte et vint m'embrasser tout joyeux.

Nous nous mîmes à table, et, malgré ma grande tristesse, je mangeai de bon appétit, n'ayant rien pris depuis le matin.

Tout à coup Sorlé me dit :

« Si la facture n'arrive pas avant qu'on ait fermé les portes de la ville, nous ne devrons rien, car tout reste aux risques du marchand, jusqu'à ce qu'on ait pris livraison. Il faut aussi la lettre de voiture.

—Oui, lui répondis-je, et ce sera juste; M. Quataya, au lieu de nous envoyer les esprits tout de suite, a mis huit jours à nous répondre. S'il avait expédié les douze pipes le jour même ou le lendemain, elles seraient ici. La faute du retard ne doit pas retomber sur nous. »

Tu vois, Fritz, dans quelles inquiétudes nous étions; mais comme le sergent vint ensuite fumer sa pipe au coin du poêle, selon son habitude, nous ne dîmes plus rien de cela.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Je parlai seulement de mes craintes au sujet de Zeffen, de Baruch et de leurs enfants, dans une ville ouverte comme Saverne. Le sergent cherchait à me rassurer, disant que dans des endroits pareils on fait bien toute sorte de réquisitions en vins, eaux-de-vie, viandes, voitures, charrettes et chevaux, mais qu'à moins de résistance, on laisse les gens tranquilles, et qu'on tâche même de bien vivre avec eux.

Nous restâmes à causer jusque vers dix heures. Le sergent, qui devait être de garde à la porte d'Allemagne, étant sorti, nous allâmes enfin nous coucher.

C'était la nuit du 22 au 23 décembre, une nuit très-froide.

IX

Le lendemain, au petit jour, quand je poussai les volets de notre chambre, tout était blanc de neige : les vieux ormes de la place, la grande rue, les toits de la mairie, de la halle et de l'église. Quelques voisins : le ferblantier Recco, le boulanger Spick, la vieille matelassière Durand ouvraient leurs portes et regardaient comme éblouis, en criant :

« Hé ! voilà l'hiver! »

On a beau voir cela tous les ans, c'est une nouvelle existence. On respire mieux dehors, et, dans les maisons, on est content de s'asseoir au coin de l'âtre, et de fumer sa pipe en regardant le feu rouge qui pétille. Oui, j'ai toujours senti cela depuis soixante-quinze ans, et je le sens encore.

A peine avais-je poussé les volets, que Sâfel sautait de son lit comme un écureuil et venait s'aplatir le nez contre une vitre, ses grands cheveux ébouriffés et les jambes nues.

« Oh! la neige, disait-il, la neige! Maintenant on va glisser sur le guévoir. »

Sorlé, dans la chambre à côté, se dépêchait de mettre ses jupons et d'accourir. Nous regardâmes tous quelques instants ; ensuite j'allai faire le feu, Sorlé passa dans la cuisine, Sâfel s'habilla vite, et tout rentra dans le courant ordinaire.

Malgré la neige qui tombait, il faisait très-froid. Rien que de voir le feu prendre d'un coup, et de l'entendre galoper dans le poêle, on comprenait qu'il gelait à pierre fendre.

Tout en mangeant notre soupe, je dis à Sorlé :

« Le pauvre sergent a dû passer une nuit terrible. Son petit verre de kirsch lui ferait joliment plaisir.

—Oui, dit-elle, tu fais bien d'y penser. »

Elle ouvrit l'armoire et remplit de kirsch mon petit flacon de voyage.

Tu sais, Fritz, que nous n'aimons pas à entrer dans les auberges, quand nous sommes en route pour nos affaires. Chacun de nous emporte sa petite bouteille et sa croûte de pain ; c'est meilleur et plus conforme à la loi de l'Éternel.

Sorlé remplit donc mon flacon, et je le mis dans ma poche, sous la houppelande, pour aller au corps de garde. Sâfel voulait me suivre, mais sa mère lui dit de rester, et je descendis seul, bien content de pouvoir faire un plaisir à notre sergent.

Il était environ sept heures, la quantité de neige qui tombait des toits à chaque coup de vent vous aveuglait. Mais en longeant les murs, le nez dans ma houppelande bien serrée sur les épaules, j'arrivai tout de même à la porte d'Allemagne, et j'allais descendre les trois marches du corps de garde, sous la voûte à gauche, quand le sergent lui-même ouvrit la lourde porte et s'écria :

« C'est vous, père Moïse! Que diable venez-vous faire ici par ce froid de loup? »

Le corps de garde était plein de brouillard ; on voyait à peine au fond les hommes étendus sur le lit de camp, et cinq ou six vétérans auprès du poêle, rouge comme une braise.

Je ne fis que regarder.

« Voici, dis-je au sergent, en lui présentant ma petite bouteille, c'est votre goutte de kirsch que je vous apporte, car il a fait bien froid cette nuit, et vous devez en avoir besoin.

—Vous avez donc pensé à moi, père Moïse ! s'écria-t-il en me prenant par le bras et me regardant comme attendri.

—Oui, sergent.

—Eh bien! ça me fait plaisir. »

Alors, il leva le coude et but un bon coup. Dans le même instant, on criait au loin : *Qui vive!* Et le poste de l'avancée courait ouvrir la barrière.

« C'est bon, fit le sergent en tapant sur le bouchon et me rendant la bouteille ; reprenez ça, père Moïse, et merci ! »

Ensuite il tourna la tête du côté de la demi-lune et dit :

« Du nouveau! qu'est-ce que c'est? »

Nous regardions tous les deux, quand un maréchal des logis de hussards, un vieux sec et tout gris, avec des quantités de chevrons sur le bras, arriva ventre à terre.

Toute ma vie j'aurai cet homme devant les yeux : son cheval qui fume, sa sabretache qui vole, son sabre qui sonne contre la botte, son colback et son dolman couverts de grésil ; sa figure longue, osseuse et ridée, le nez en

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

J'ai frémi dans mon âme, et les poils de mon corps se sont hérissés. (Page 38.)

pointe, le menton allongé, les yeux jaunes. Je le verrai toujours arriver comme le vent, et puis sous la voûte, en face de nous, retenir son cheval qui se dresse, et nous crier d'une voix de trompette :

« L'hôtel du gouverneur, sergent ?

—La première maison à droite, maréchal des logis.—Quoi de nouveau ?

—L'ennemi est en Alsace ! »

Ceux qui n'ont pas vu des hommes pareils, des hommes habitués aux longues guerres et durs comme du fer, ceux-là ne pourront jamais se les représenter. Et puis, il faut avoir entendu ce cri :

« L'ennemi est en Alsace ! »

Cela vous faisait frémir.

Les vétérans étaient sortis ; le sergent disait, en voyant le hussard attacher son cheval à la porte du gouverneur :

« Eh bien ! père Moïse, nous allons nous regarder le blanc des yeux ! »

Il riait, tous les autres paraissaient contents.

Moi, je repartis bien vite, la tête penchée, et me répétant dans l'épouvante les paroles du prophète :

« Il viendra courrier sur courrier et messager sur messager, pour annoncer au roi que ses gués sont surpris, que ses marais sont brûlés par le feu, et que ses hommes de guerre se retirent ; car les hommes vaillants ont cessé de combattre, ils se sont tenus dans les forteresses, leur force a manqué, et les barrières ont été rompues. Levez l'étendard sur la terre, sonnez de la trompette parmi les nations, pré-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quelle satisfaction d'avoir du bien, et de sentir qu'il est au sec. (Page 42.)

parez les nations contre lui, appliquez contre lui les royaumes, ordonnez contre lui des capitaines!... et la terre sera ébranlée, et elle sera en travail, parce que tout ce que l'Éternel a résolu sera exécuté, pour réduire le pays en désolation, tellement qu'il n'y ait personne qui y habite! »

Je voyais s'approcher ma ruine, mon espoir était perdu.

« Mon Dieu, Moïse, s'écria ma femme en me voyant revenir, qu'as-tu donc? Ta figure est toute bouleversée, il se passe quelque chose de terrible!

—Oui, Sorlé, lui dis-je en m'asseyant, le temps des grandes misères est arrivé, dont le prophète a dit : « Le roi du midi le heurtera de ses cornes, et le roi de l'aquilon s'élèvera contre lui comme une tempête ; il entrera dans ses terres, il les inondera, et il passera outre! »

Je disais cela levant les mains au ciel. Le petit Sâfel se serrait entre mes genoux, Sorlé me regardait, ne sachant que répondre. Et je leur racontai que les Autrichiens étaient en Alsace, que les Bavarois, les Suédois, les Prussiens et les Russes arrivaient par centaines de mille, qu'un hussard était venu nous annoncer ces grands malheurs, que nos esprits-devin étaient perdus, et que la ruine s'élevait sur nos têtes.

Alors je répandis quelques larmes, et Sorlé ni Sâfel ne pouvaient me consoler.

C'était la huitième heure du jour. Un grand tumulte commençait en ville ; on entendait rouler le tambour et faire les publications, on

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

aurait cru que les ennemis arrivaient déjà!

Mais une chose qui me revient surtout, car nous avions ouvert une fenêtre pour entendre, c'est que le gouverneur prévenait les habitants de vider tout de suite leurs granges et leurs greniers à foin, et que, dans le moment où nous écoutions, une grande voiture d'Alsace, attelée de deux chevaux,—Baruch assis près du timon, Zeffen derrière, sur une botte de paille, son petit enfant dans les bras et l'autre enfant près d'elle,—déboucha tout à coup dans la rue.

Ils se sauvaient chez nous!

Cette vue me bouleversa, et, levant les mains, je m'écriai :

« Seigneur, maintenant écarte de moi toute faiblesse! Tu le vois, j'ai besoin de vivre encore pour ces petits enfants. Sois donc ma force, ne me laisse point abattre! »

Et tout de suite je descendis les recevoir. Sorlé et Sâfel me suivaient. C'est moi-même qui pris ma fille dans mes mains, et qui la levai pour la poser à terre, tandis que Sorlé prenait les enfants et que Baruch criait :

« Nous arrivons à la dernière heure! On poussait la barrière quand nous sommes entrés. Beaucoup d'autres des Quatre-Vents et de Saverne resteront dehors. »

Je lui répondis :

« Dieu soit loué, Baruch! Et vous tous, mes chers enfants, soyez les bienvenus. Je n'ai pas grand'chose, je ne suis pas abondant en biens, mais tout ce que j'ai, vous l'avez... tout est à vous... Venez!... »

Et nous montâmes, Zeffen, Sorlé et moi, portant les enfants; tandis que Baruch restait encore en bas pour décharger ce qu'ils avaient apporté, puis il vint à son tour.

En ce moment les rues se remplissaient de paille et de foin qu'on jetait des greniers. Le vent s'était calmé, la neige ne tombait plus. Peu de temps après, les cris et les publications cessèrent.

Sorlé s'était dépêchée de servir quelques restants de notre souper, avec une bouteille de vin, et Baruch, tout en mangeant, nous racontait que l'épouvante était en Alsace, que les Autrichiens avaient tourné Bâle, qu'ils s'avançaient à marches forcées sur Schlestadt, Neuf-Brisach et Strasbourg, après avoir entouré Huningue.

« Tout se sauve, disait-il; on court vers la montagne, on emporte sur sa charrette ce qu'on a de plus précieux, on pousse les troupeaux dans les bois. Le bruit se répand déjà qu'on a vu des bandes de Cosaques à Mutzig, mais ce n'est guère possible, puisque l'armée du maréchal Victor est dans le Haut-Rhin, et que des dragons passent tous les jours pour le rejoindre; comment auraient-ils pu traverser ses lignes sans livrer bataille? »

Voilà ce qu'il disait. Nous l'écoutions avec une grande attention, lorsque le sergent arriva. Il venait de finir son service, et restait debout sur la porte, nous regardant tout étonné.

Alors je pris Zeffen par la main, et je dis :

« Sergent, voici ma fille, voici mon gendre, et voici mes petits-enfants, dont je vous ai parlé quelquefois. Ils vous connaissent, car dans mes lettres, je leur ai raconté combien nous vous aimions. »

Le sergent regardait Zeffen.

« Père Moïse, répondit-il, vous avez une fille très-belle, et votre gendre me paraît un brave homme. »

Ensuite il prit dans les bras de Zeffen le petit Esdras, et le leva en lui faisant une grimace; et l'enfant riait, de sorte que tout le monde était content. L'autre petit ouvrait de grands yeux.

« Mes enfants viennent pour rester avec moi, dis-je au sergent; vous leur pardonnerez de faire un peu de bruit dans la maison, n'est-ce pas?

—Comment, père Moïse, s'écria-t-il, je leur pardonnerai tout! N'ayez pas de soucis, ne sommes-nous pas de vieux amis? »

Et tout de suite, malgré ce que nous pûmes dire, il choisit une autre chambre donnant sur la cour.

« Il faut que toute la nichée soit ensemble, disait-il. Moi, je suis l'ami de la famille, le vieux sergent qui ne veut troubler personne, pourvu qu'on soit content de le voir. »

Je fus tellement attendri, que je me levai lui prendre les deux mains.

« Le jour où vous êtes entré dans ma maison est un jour béni, lui dis-je les larmes aux yeux; que l'Éternel en soit remercié! »

Il s'écriait en riant :

« Allons donc, père Moïse, allons donc! ce que je fais n'est-il pas tout naturel? Pourquoi vous en étonner? »

Aussitôt il sortit prendre ses effets et les porta dans sa nouvelle chambre; puis il descendit, ne voulant pas nous gêner davantage.

Comme on se trompe, pourtant! ce sergent, que Frichard nous avait envoyé pour notre désolation, au bout de quinze jours était un des nôtres; il aurait tout fait pour nous être agréable, et, malgré le nombre des années qui se sont écoulées depuis, je ne puis songer à ce brave homme sans attendrissement.

Quand nous fûmes seuls, Baruch nous prévint qu'il ne pourrait pas rester à Phalsbourg, qu'il était venu nous amener sa famille, avec toutes les provisions qu'il avait pu trouver

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans le premier moment de trouble; mais qu'au milieu de dangers pareils, quand l'ennemi ne pouvait tarder à paraître, son devoir était de garder la maison, et d'empêcher autant que possible le pillage de leurs marchandises.

Cela nous paraissait raisonnable, et nous attrista tout de même : on se figurait le chagrin de vivre loin les uns des autres, de ne plus recevoir de nouvelles, d'être toujours dans l'inquiétude sur le sort de ceux qu'on aime !... Et pourtant chacun s'occupait de ses affaires : Sorlé et Zeffen arrangeaient le lit des enfants, Baruch montait les provisions qu'il avait apportées, Sâfel jouait avec les deux petits, et moi j'allais et je venais, rêvant à nos malheurs.

Enfin, lorsque Zeffen et les enfants furent établis dans la belle chambre, comme la porte d'Allemagne était déjà fermée et que celle de France devait l'être à deux heures au plus tard, pour laisser sortir les étrangers de la ville, Baruch s'écria :

« Zeffen, voici le moment! »

A peine eut-il prononcé ces mots, que la grande désolation commença : les cris, les embrassades et les larmes!

Ah! c'est un grand bonheur d'être aimé, c'est le seul vrai bonheur de la vie, mais quel chagrin de se séparer !... Et comme on s'aimait chez nous!... comme Zeffen et Baruch s'embrassaient!... comme ils se passaient les petits enfants... comme ils les regardaient... et se remettaient à sangloter!

Que dire dans un instant pareil? Assis près de la fenêtre, les mains sur ma figure, je n'avais pas la force d'élever la voix; je pensais :

« Mon Dieu, faut-il qu'un seul homme tienne le sort de tous entre ses mains! Faut-il que par sa seule volonté, et pour la satisfaction de son orgueil, tout soit confondu, bouleversé, séparé! Mon Dieu, ces misères ne finiront-elles jamais? N'auras-tu jamais pitié de tes pauvres créatures? »

Je ne levais pas les yeux, j'écoutais ces plaintes qui me déchiraient le cœur, et qui se prolongèrent jusqu'au moment où Baruch, voyant Zeffen abattue et sans force, se sauva, criant :

« Il le faut!... il le faut!... Adieu, Zeffen!... adieu, mes enfants!... adieu, tous!... »

Personne ne le suivit!

Nous entendîmes rouler la voiture qui l'emportait, et, depuis, ce fut la grande tristesse, cette tristesse dont il est dit :

« Nous nous sommes tenus auprès du fleuve de Babylone, et même nous y avons pleuré, nous souvenant de Sion. — Nous avons suspendu nos harpes aux saules. — Quand ceux qui nous avaient emmenés nous ont demandé de chanter des cantiques, et qu'ils nous ont dit : « Chantez-nous quelques cantiques de Sion! » nous avons répondu : — Comment chanterions-nous les cantiques de l'Éternel dans une terre étrangère? »

X

Mais en ce jour il devait encore m'arriver une épouvante plus grande que les autres. Tu te rappelles, Fritz, que Sorlé m'avait dit la veille au soir, pendant le souper, que si nous ne recevions pas la lettre de voiture, nos esprits-de-vin resteraient à la charge de M. Quataya, de Pézenas, et que nous n'aurions plus à nous en inquiéter.

Je le croyais aussi, cela me paraissait juste; et comme sur les trois heures les portes d'Allemagne et de France étaient fermées et que rien ne pouvait plus entrer en ville, tout me paraissait fini de ce côté, j'étais soulagé de mes inquiétudes :

« C'est malheureux, Moïse, me disais-je en allant et venant dans la chambre, oui, car si ces esprits étaient partis huit jours plus tôt, nous aurions fait de beaux bénéfices; mais au moins te voilà débarrassé des plus grands soucis. Contente-toi de ton ancien commerce. Ne fais plus d'entreprises pareilles, qui vous rongent l'âme. Ne mets plus ton bien en jeu d'un coup, et que ceci te serve de leçon. »

Voilà ce que je pensais, quand j'entendis, vers quatre heures, quelqu'un monter notre escalier. C'était un pas lourd, le pas d'un homme qui cherche son chemin, en tâtonnant dans l'ombre.

Zeffen et Sorlé se trouvaient dans la cuisine et préparaient le souper. Les femmes ont toujours quelque chose à se raconter entre elles qu'on ne doit pas entendre; j'écoute donc, et puis j'ouvre en disant :

« Qui est là?

—N'est-ce pas ici que demeure M. Moïse, marchand d'eau-de-vie? » me demande un homme en blouse et large feutre, son fouet pendu à l'épaule; enfin une grosse figure de roulier.

En entendant cela, je devins tout pâle, et je répondis :

« Oui, je m'appelle Moïse. Que voulez-vous? »

Il entre alors et tire de dessous sa blouse un gros portefeuille en cuir. Je le regardais tout tremblant.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Tenez, dit-il en me remettant deux papiers : ma facture et ma lettre de voiture, voilà ! C'est pour vous les douze pipes de trois-six de Pézenas?

—Oui, où sont-elles?

—Sur la côte de Mittelbronn, à vingt minutes d'ici, répondit-il tranquillement. Des Cosaques ont arrêté mes voitures, il a fallu dételer. Je me suis dépêché de venir en ville, par une poterne sous le pont. »

Comme il parlait, les jambes me manquèrent; je tombai dans mon fauteuil sans pouvoir répondre un mot.

« Vous allez me payer le port, dit cet homme, et reconnaître la livraison. »

Alors je criai d'une voix désolée :

« Sorlé! Sorlé! »

Et ma femme accourut avec Zeffen. Le voiturier leur expliqua tout; moi je n'entendais plus rien, je n'avais plus que la force de crier :

« Maintenant tout est perdu!... Maintenant il faut payer sans avoir la marchandise! »

Ma femme disait :

« Nous voulons bien payer, Monsieur, mais la lettre porte que les douze pipes seront rendues en ville. »

A la fin le voiturier répondit :

« Je sors de chez le juge de paix. Avant de me présenter chez vous, j'ai voulu connaître mon droit; il m'a dit que tout est à votre charge, même mes chevaux et mes voitures, entendez-vous? J'ai dételé mes chevaux et je me suis sauvé, c'est autant de moins sur votre compte. Voulez-vous régler, oui ou non? »

Nous étions comme morts d'épouvante, quand le sergent survint. Il avait entendu crier, et demanda :

« Qu'est-ce que c'est, père Moïse? Qu'avez-vous? Qu'est-ce que cet homme vous veut? »

Sorlé, qui ne perdait jamais la tête, lui raconta tout, clairement et vite; il comprit aussitôt et s'écria :

« Douze pipes de trois-six, ça fait vingt-quatre pipes de cognac. Quelle chance pour la garnison! quelle chance!

—Oui, répondis-je, mais elles ne peuvent plus entrer, les portes de la ville sont fermées, et les Cosaques entourent les voitures.

—Plus entrer! cria le sergent en levant les épaules, allons donc! Est-ce que vous prenez le gouverneur pour une bête? Est-ce qu'il ira refuser vingt-quatre pipes de bonne eau-de-vie, quand la garnison en manque? Est-ce qu'il va laisser cette aubaine aux Cosaques?... Madame Sorlé, payez le port hardiment; et vous, père Moïse, mettez votre capote et suivez-moi chez le gouverneur, avec la lettre dans votre poche. En route! Ne perdons pas une minute. Si les Cosaques ont le temps de mettre le nez dans vos tonneaux, vous y trouverez un fameux déficit, je vous en réponds. »

En entendant cela, je m'écriai :

« Sergent, vous me sauvez la vie! »

Et je me dépêchai de mettre ma capote.

Sorlé me demanda :

« Faut-il payer le port? »

—Oui! paye! » lui répondis-je en descendant, car il était clair que le roulier pourrait nous forcer.

Je descendis donc, l'esprit plein de trouble.

Tout ce que je me rappelle de ce moment, c'est que le sergent marchait devant moi dans la neige, qu'il dit ensuite quelques mots au sapeur de planton à l'hôtel du gouverneur, et que nous montâmes le grand escalier à rampe de marbre.

En haut, sur la galerie entourée d'une balustrade, le sergent me dit :

« Du calme, père Moïse. Sortez votre lettre et laissez-moi parler. »

En même temps il frappait doucement contre une porte.

« Entrez! » dit quelqu'un.

Nous entrâmes.

Le colonel Moulin, un gros homme en robe de chambre et petite calotte de soie, fumait sa pipe en face d'un bon feu. Il était tout rouge, et avait sur le marbre de la cheminée, à côté de la pendule et des vases de fleurs, un carafon de rhum et un verre à côtes.

« Qu'est-ce que c'est? dit-il en se retournant.

—Mon colonel, voici ce qui se passe, répondit le sergent : douze pipes d'esprit-de-vin sont arrêtées sur la côte de Mittelbronn, des Cosaques les entourent...

—Des Cosaques! s'écria le gouverneur, ils ont déjà franchi nos lignes?

—Oui, dit le sergent, c'est un *hourra* de Cosaques. Ils tiennent les douze pipes de trois-six, que ce patriote avait fait venir de Pézenas pour soutenir la garnison.

—Quelques bandits, fit le gouverneur, des pillards!

—Voici la lettre, » répondit le sergent en me la prenant de la main.

Le colonel jeta les yeux dessus et dit d'un ton brusque :

« Sergent, vous allez prendre vingt-cinq hommes de votre compagnie. Vous irez au pas de course délivrer les voitures, et vous mettrez les chevaux du village en réquisition pour les amener en ville. »

Et comme nous voulions sortir :

« Attendez, fit-il en allant à son bureau écrire quatre mots, voici l'ordre! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Une fois dans l'escalier, le sergent me dit :

« Père Moïse, courez chez le tonnelier, on aura peut-être besoin de lui et de ses garçons. Je connais les Cosaques : leur première idée aura été de décharger les pièces, pour être plus sûrs de les garder. Qu'on apporte les cordes et les échelles. Moi, je vais à la caserne réunir mes hommes. »

Alors je courus comme un cerf à la maison. J'étais indigné contre les Cosaques, et j'entrai prendre mon fusil et mettre ma giberne. J'aurais été capable de me battre contre une armée, je ne voyais plus clair.

Sorlé et Zeffen me demandaient :

« Qu'est-ce que c'est? Où vas-tu? »

Je leur répondis :

« Vous saurez cela plus tard ! »

Et je repartis chez Schweyer. Il avait deux grands pistolets d'arçon, qu'il passa bien vite dans la ceinture de son tablier, avec la hache; ses deux garçons, Nickel et Frantz, prirent l'échelle et les cordes, et nous courûmes à la porte de France.

Le sergent ne s'y trouvait pas encore; mais deux minutes après il descendait la rue du Rempart en courant, avec une trentaine de vétérans à la file, le fusil sur l'épaule.

L'officier de garde à la poterne n'eut qu'à voir l'ordre pour nous laisser sortir, et quelques instants après nous étions dans les fossés de la place, derrière l'hôpital, où le sergent fit ranger ses hommes, en leur disant :

« C'est du cognac... vingt-quatre pipes de cognac ! Ainsi, camarades, attention ! La garnison est privée d'eau-de-vie; ceux qui n'aiment pas l'eau-de-vie n'ont qu'à se mettre derrière. »

Mais tous voulaient combattre au premier rang, ils riaient d'avance.

Nous montâmes donc l'escalier, et l'on se remit en ordre dans les chemins couverts. Il pouvait être cinq heures. En regardant sur la pente des glacis, on voyait la grande prairie de l'Eichmatt, et plus haut les collines de Mittelbronn couvertes de neige. Le ciel était plein de nuages et la nuit venait. Il faisait très-froid.

« En route ! » dit le sergent.

Et nous gagnâmes la chaussée. Les vétérans, sur deux files, couraient à droite et à gauche, le dos rond, le fusil en bandoulière; ils avaient de la neige jusqu'aux genoux.

Schweyer, ses deux garçons et moi, nous marchions derrière.

Au bout d'un quart d'heure, les vétérans, qui galopaient toujours, étaient déjà loin; nous entendions encore sauter leurs gibernes, mais bientôt ce bruit se perdit dans l'éloignement, et puis nous entendîmes le chien des *Trois-Maisons* aboyer à sa chaîne.

Le grand silence de la nuit vous donnait à réfléchir. Sans l'idée de mes eaux-de-vie, j'aurais repris la route de Phalsbourg ; heureusement cette idée me dominait, et je disais :

« Dépêchons-nous, Schweyer, dépêchons-nous !

—Dépêchons-nous ! cria-t-il en colère, tu peux bien te dépêcher, toi, pour rattraper ton esprit-de-vin ; mais nous, est-ce que cela nous regarde? est-ce que notre place est sur la grande route ? est-ce que nous sommes des bandits, pour risquer notre existence? »

Aussitôt je compris qu'il voulait se sauver, et j'en fus indigné.

« Prends garde, Schweyer, lui dis-je, prends garde ! Si tu t'en vas avec tes garçons, on dira que vous avez trahi les eaux-de-vie de la ville. C'est encore pire que le drapeau, surtout pour des tonneliers.

—Que le diable t'emporte ! fit-il, jamais nous n'aurions dû venir. »

Il continua pourtant de monter la côte avec moi. Nickel et Frantz nous suivaient sans se presser.

Comme nous arrivions sur le plateau, nous vîmes quelques lumières au village Tout se taisait et semblait paisible, tandis que les deux premières maisons fourmillaient de monde.

La porte du bouchon de *la Grappe*, ouverte au large, laissait briller le feu de sa cuisine du fond de l'allée jusque sur la route, où stationnaient mes deux voitures.

Ce fourmillement venait des Cosaques qui se gobergeaient chez Heitz, ayant attaché leurs chevaux sous le hangar. Ils avaient forcé la mère Heitz de leur cuire une soupe au poivre, et nous les voyions très-bien à deux ou trois cents pas, monter et descendre l'escalier de meunier en dehors, avec des brocs et des cruches qu'ils se passaient de l'un à l'autre.

L'idée me vint qu'ils buvaient mon eau-de-vie, car derrière la première voiture pendait une lanterne, et ces gueux revenaient tous de là, le coude en l'air. Ma fureur en fut si grande que, sans faire attention au danger, je me mis à courir pour arrêter le pillage.

Par bonheur, les vétérans avaient de l'avance sur moi, sans cela les Cosaques m'auraient massacré. Je n'étais pas encore à moitié chemin, que toute notre troupe sortait d'entre les haies de la chaussée, en courant comme une bande de loups, et criant :

« A la baïonnette ! »

Tu n'as jamais vu de confusion pareille, Fritz. En une seconde les Cosaques étaient à cheval et les vétérans au milieu d'eux ; la façade

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

du bouchon, avec son treillis, son pigeonnier et son petit jardin entouré de palissades, était éclairée par les coups de fusil et de pistolet. Les deux filles-Heitz aux fenêtres, les bras levés, poussaient des cris qu'on devait entendre dans tout Mittelbronn.

A chaque instant, au milieu de la confusion, quelque chose culbutait sur la route, et puis les chevaux partaient à travers champs, comme des cerfs, la tête allongée, la crinière et la queue tourbillonnantes. Les gens du village accouraient, le père Heitz se glissait dans le grenier à foin, en grimpant à l'échelle, et moi j'arrivais, sans respiration, comme un véritable fou.

Je n'étais plus qu'à cinquante pas, quand un Cosaque, qui s'échappait ventre à terre, se retourna près de moi, furieux, la lance en l'air, en criant :

« Hourra ! »

Je n'eus que le temps de me baisser, et je sentis le vent de la lance qui me passait le long des reins.

Voilà ce que j'ai senti de pire dans ma vie, Fritz; oui, j'ai senti le froid de la mort, ce frémissement de la chair, dont le prophète a dit :

« J'ai frémi dans mon âme, et les poils de mon corps se sont hérissés. »

Mais ce qui montre l'esprit de sagesse et de prudence que le Seigneur a mis dans ses créatures, lorsqu'il les réserve pour un grand âge, c'est qu'aussitôt après, malgré le tremblement de mes genoux, j'allai m'asseoir sous la première voiture, où les coups de lance ne pouvaient plus m'atteindre, et que de là je vis les vétérans achever l'extermination des vauriens, qui s'étaient retirés dans la cour, et dont pas un n'échappa.

Cinq ou six étaient en tas devant la porte, et trois autres, les jambes écartées, étendus sur la grande route.

Cela ne prit pas seulement dix minutes, puis tout redevint obscur, et j'entendis le sergent crier :

« Cessez le feu ! »

Heitz, redescendu de son grenier, venait d'allumer une lanterne; le sergent me vit sous la voiture, et s'écria :

« Vous êtes blessé, père Moïse?

—Non, lui répondis-je, mais un Cosaque a voulu me piquer avec sa lance, et je me suis mis à l'abri. »

Alors il rit tout haut et me donna la main pour m'aider à me relever, en disant :

« Père Moïse, vous m'avez fait peur. Essuyez-vous le dos, on pourrait croire que vous n'êtes pas brave. »

Je riais aussi, pensant :

« Que les autres croient ce qu'ils veulent! Le principal, c'est de vivre en bonne santé, le plus longtemps possible. »

Nous n'avions qu'un blessé, le caporal Duhem, un vieux qui se bandait lui-même la jambe, et voulait marcher. Il avait un coup de lance dans le mollet droit. On le fit monter sur la première voiture, et Lehnel, la grande fille de Heitz, vint lui verser une goutte de kirschenwasser, ce qui lui rendit aussitôt sa force et même sa bonne humeur. Il criait :

« C'est la quinzième ! J'en ai pour huit jours d'hôpital; mais laissez-moi la bouteille pour les compresses. »

Moi, je me réjouissais de voir mes douze pipes sur les voitures, car Schweyer et ses deux garçons s'étaient sauvés, et nous aurions eu de la peine à les recharger sans eux.

J'allai tout de suite toquer sur la bonde de la dernière tonne, pour reconnaître ce qui manquait. Ces gueux de Cosaques avaient déjà bu près d'une demi-mesure d'esprit; le père Heitz me dit que plusieurs d'entre eux n'y mettaient presque pas d'eau. Il faut que des êtres pareils aient un gosier de fer-blanc; les plus vieux ivrognes chez nous ne supporteraient pas un verre de trois-six, sans tomber à la renverse.

Enfin tout était gagné, il ne fallait plus que retourner en ville. Quand je pense à cela, il me semble encore y être : — les gros chevaux gris pommelés de Heitz sortent de l'écurie à la file; le sergent, près de la porte sombre, crie, la lanterne en l'air : « Allons, vivement... la canaille pourrait revenir ! » Sur la route, en face de l'auberge, les vétérans entourent les voitures; plus loin, à droite, les paysans, accourus avec des fourches et des pioches, regardent les Cosaques étendus dans la neige; et moi, debout, au haut de l'escalier, je chante dans mon cœur les louanges de l'Éternel, en songeant à la joie de Sorlé, de Zeffen, du petit Sâfel lorsqu'ils me verront revenir avec notre bien.

Et puis, quand tout est attelé, quand les clochettes tintent, quand le fouet claque et qu'on se met en route, quelle satisfaction !

Ah! Fritz, comme tout se peint en beau après trente ans : les craintes, les inquiétudes, les ennuis, sont oubliés; le souvenir des bonnes gens et des bons moments vous reste toujours!

Les vétérans, sur les deux côtés des voitures, le fusil sous le bras, escortaient mes douze pipes comme le tabernacle; Heitz conduisait les chevaux, le sergent et moi nous marchions derrière.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Eh bien, père Moïse! me disait-il en riant, tout a bien été, vous devez être content?

—Plus content qu'il ne m'est possible de vous le dire, sergent; ce qui devait faire ma perte sera la cause d'une grande prospérité pour ma famille, et c'est à vous que nous le devrons.

—Allons donc, disait-il, vous plaisantez. »

Il riait, moi j'étais attendri : d'avoir eu la crainte de tout perdre, et de voir que tout est regagné et qu'on aura des bénéfices, c'est attendrissant.

Je m'écriais en moi-même :

« Sois loué, ô Seigneur! je te célébrerai parmi les peuples, je te psalmodierai parmi les nations, car ta bonté est grande, ta sagesse atteint jusqu'aux nues. »

XI

Il faut que je te raconte maintenant notre rentrée à Phalsbourg.

Tu penses bien que ma femme et mes enfants, après m'avoir vu prendre le fusil, étaient dans une grande inquiétude. Vers cinq heures, Sorlé sortit avec Zeffen chercher des nouvelles, et, seulement alors, elles apprirent que j'étais parti pour Mittelbronn, avec un détachement de vétérans.

Songe à leur épouvante!

Le bruit de ces événements extraordinaires s'était déjà répandu dans toute la ville, et des quantités de gens se tenaient sur le bastion de la caserne d'infanterie, regardant au loin ce qui se passait. Burguet, le maire et d'autres personnes notables, avec une quantité de femmes et d'enfants, se trouvaient là, tâchant de voir à travers la nuit profonde. Plusieurs soutenaient que Moïse marchait avec le détachement, mais on ne pouvait le croire, et Burguet s'écriait :

« Ce n'est pas possible! un homme d'esprit comme Moïse n'irait pas risquer sa propre vie contre des Cosaques, non, ce n'est pas possible! »

Moi-même, à sa place, j'aurais dit comme lui. Mais que veux-tu, Fritz? les hommes les plus prudents deviennent aveugles quand on attaque leurs biens; je dis aveugles et terribles, car ils ne voient plus le danger.

Cette foule attendait donc, et bientôt Zeffen et Sorlé arrivèrent, leurs grands châles étendus sur la tête, et pâles comme des mortes. Elles montèrent sur le rempart et se tinrent là, les pieds dans la neige, sans rien dire, étant trop épouvantées.

Ces choses, je les ai sues plus tard.

Au moment où Zeffen et sa mère montaient sur le bastion, il pouvait être cinq heures et demie, pas une étoile ne brillait au ciel. C'est en ce moment que Schweyer et ses garçons se sauvaient, et cinq minutes après la bataille commença.

Burguet m'a raconté par la suite que, malgré la nuit et la distance, on voyait les éclairs de la fusillade autour de l'auberge comme à cent pas, et que personne ne murmurait un mot, pour entendre les coups, qui se suivaient en roulant dans les échos du Bois-de-Chênes et de Lutzelbourg.

A la fin seulement, Sorlé descendit du talus, appuyée sur le bras de Zeffen; elle ne pouvait plus se tenir debout. Burguet les aida toutes deux à gagner la rue, et les fit entrer dans la maison du coin, chez le vieux Frise, qui se chauffait tristement près de son âtre.

Sorlé disait :

« Voici mon dernier jour! »

Zeffen pleurait à chaudes larmes.

Je me suis souvent reproché de leur avoir causé ce chagrin, mais quel homme peut répondre de sa propre sagesse? Et le Sage n'a-t-il pas dit lui-même :

« J'ai considéré la sagesse, les sottises et la folie, et j'ai vu que la sagesse a beaucoup d'avantages sur la folie; mais j'ai aussi connu qu'il arrive au sage comme au fou. C'est pourquoi j'ai dit en mon cœur que la sagesse est aussi vanité. »

Burguet sortait de chez Frise, lorsque Schweyer et ses garçons remontaient l'escalier de la poterne, en criant que les Cosaques nous entouraient et que nous étions perdus. Heureusement, ma femme et ma fille ne pouvaient les entendre, et le maire vint aussitôt les prévenir de se taire et d'aller bien vite chez eux, s'ils ne voulaient pas se faire conduire au violon.

Ils obéirent, mais cela n'empêcha pas les gens de croire qu'ils avaient dit la vérité, surtout quand on vit que tout redevenait sombre du côté de Mittelbronn.

La foule, descendue des remparts, remplissait la rue, un grand nombre s'en retournaient chez eux, et l'on n'espérait plus nous revoir, quand, sur le coup de sept heures, la sentinelle de l'avancée cria :

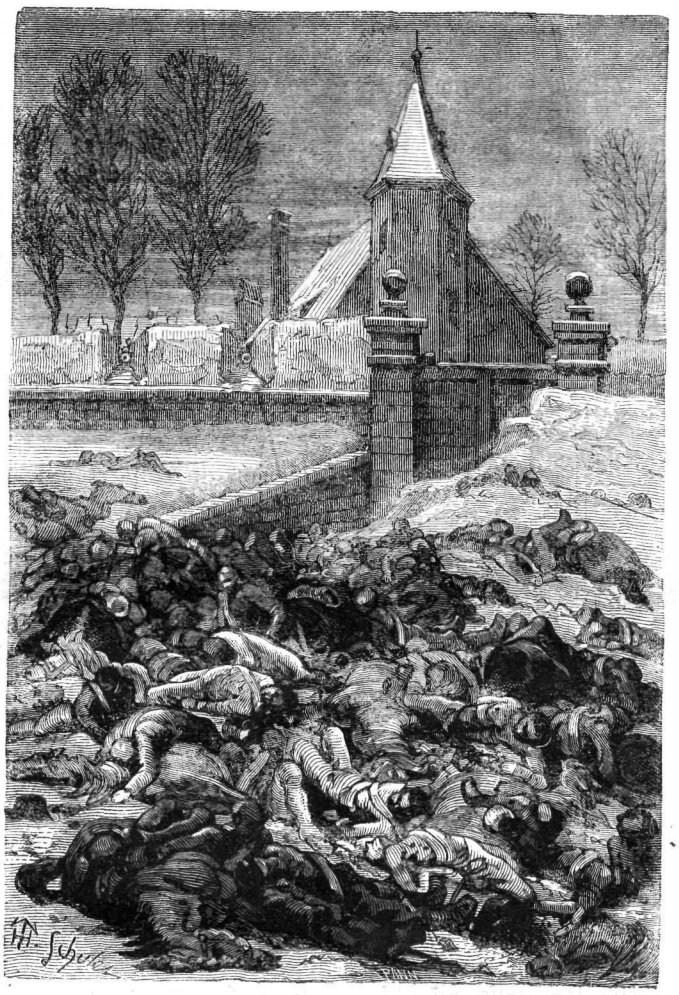
« Qui vive! »

Nous arrivions à la barrière.

La foule remonta bien vite sur les remparts, le poste de garde en face du sergent-consigne courut aux armes; on venait nous reconnaître.

Nous, dehors, au milieu de la nuit noire,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



On en trouva 400 répandus dans les fossés de la route. (Page 46.)

nous entendions le murmure de la ville, sans savoir ce que c'était. Aussi, quand, après la reconnaissance, on nous ouvrit lentement les barrières, et que les deux ponts se baissèrent pour nous recevoir, quelle ne fut pas notre surprise d'entendre crier :

« Vive le père Moïse ! Vivent les eaux-de-vie !... »

J'en avais les larmes aux yeux. Et mes voitures qui roulaient sous les portes avec un bruit sourd, les soldats qui nous portaient les armes, la foule innombrable qui nous entourait, en appelant : « Moïse ! Hé ! Moïse ! tu vas bien? Tu n'es pas mort ? » Les éclats de rire, les gens qui me retenaient par le bras, pour m'entendre raconter la bataille, toutes ces choses me réjouissaient.

Chacun voulait parler avec moi, le maire lui-même, et je n'avais pas le temps de répondre.

Mais tout cela n'était encore rien, auprès du bonheur que je ressentis en voyant Sorlé, Zeffen et le petit Sâfel accourir de chez Frise, et se jeter tous ensemble dans mes bras, en criant :

« Il est sauvé !... Il est sauvé !... »

Ah ! Fritz, qu'est-ce que les honneurs, à côté d'un amour pareil ? Qu'est-ce que toute la gloire du monde, auprès de la joie que vous donne la vue de ceux qu'on aime ? Les autres auraient pu crier cent ans : « Vive Moïse ! » que je n'aurais seulement pas tourné la tête ; mais l'arrivée de ma famille en ce moment me produisit un effet terrible.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

C'est un boulet! (Page 48.)

Je donnai mon fusil à Sâfel, et pendant que les voitures escortées par les vétérans continuaient leur chemin vers la petite place, j'entraînai Zeffen et Sorlé à travers la foule, chez le vieux Frise, et là, seuls entre nous, les embrassades recommencèrent.

Dehors les cris de joie redoublaient; on aurait dit que mes eaux-de-vie étaient à toute la ville. Mais dans la chambre, ma fille et ma femme fondaient en larmes, et je reconnaissais mon imprudence.

C'est pourquoi, bien loin de leur raconter mes dangers, je leur dis que les Cosaques s'étaient sauvés en nous voyant, et que nous n'avions eu que la peine d'atteler pour venir.

Un quart d'heure après, les cris et le tumulte ayant cessé, je ressortis, Zeffen et Sorlé au bras, le petit Sâfel devant, mon fusil sur l'épaule, et c'est ainsi que nous retournâmes chez nous, surveiller le déchargement des eaux-de-vie.

Je voulais tout mettre en ordre cette nuit même, afin de commencer à vendre double le plus tôt possible.

Quand on a couru des risques pareils, il faut en profiter; car si l'on donnait tout au prix coûtant, comme plusieurs le demandent, personne ne voudrait risquer son bien pour faire plaisir aux autres; et s'il arrivait même qu'un homme voulût se sacrifier pour tous, il passerait pour une bête, ce qu'on a vu cent fois et ce qu'on verra toujours.

Grâce à Dieu, des idées pareilles ne me sont jamais entrées dans l'esprit; j'ai toujours pensé

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

que le vrai commerce, c'est de faire des bénéfices autant qu'on peut, honnêtement et loyalement.

C'est la justice et le bon sens.

Comme nous tournions au coin de la halle, nos deux voitures étaient déjà dételées devant notre maison. Heitz emmenait ses chevaux en courant, pour profiter de l'ouverture des portes, et les vétérans, l'arme à volonté, remontaient la rue du quartier d'infanterie.

Il pouvait être huit heures. Zeffen et Sorlé rentrèrent se coucher, et j'envoyai Sâfel chercher le tonnelier Gros, pour décharger les tonneaux. Des quantités de monde regardaient et voulaient nous aider. Gros arriva bientôt avec ses garçons, et l'on se mit à l'ouvrage.

C'est agréable, Fritz, de voir de grosses tonnes descendre dans sa cave et de se dire : « Ces belles tonnes sont à moi ! C'est de l'esprit qui me revient à vingt sous le litre, et que je revendrai trois francs ! » Cela vous montre la beauté du commerce; mais chacun peut se figurer ce plaisir, il est inutile d'en parler.

Vers minuit, mes douze pipes étaient en bas sur le chantier, il ne me restait plus qu'à les mettre en perce.

Pendant que la foule s'en allait, je prévins Gros de revenir le lendemain m'aider à faire les coupages, et nous remontâmes bien contents de notre journée. Il referma la double porte de chêne, j'y mis le cadenas et j'allai me reposer enfin à mon tour.

Quelle satisfaction d'avoir du bien, et de sentir qu'il est au sec !

Voilà comment mes douze pipes furent sauvées.

Tu comprends maintenant, Fritz, les inquiétudes et les peurs terribles qu'on avait en ce temps. Personne n'était plus sûr de rien, car il ne faut pas croire que j'étais le seul à vivre comme l'oiseau sur la branche : des centaines d'autres ne pouvaient plus fermer l'œil.

Il fallait voir la mine des bourgeois chaque matin, en apprenant que les Autrichiens et les Russes remplissaient l'Alsace, que les Prussiens marchaient sur Sarrebruck; ou quand on publiait les visites domiciliaires, les corvées pour murer les poternes et les oreillons de la place, l'ordre de former des compagnies de pompiers et de se débarrasser bien vite de ce qui s'allume, de remettre au gouverneur la situation de la caisse municipale et la liste des principaux contribuables, pour la fourniture des souliers, des capotes, des effets de literie, ainsi de suite !

Il fallait voir comme on se regardait !

En temps de guerre, le civil n'est plus rien, et l'on vous prendrait jusqu'à votre dernière chemise, avec un reçu du gouverneur. Les plus notables du pays passent pour des zéros, quand le gouverneur a parlé. C'est pourquoi j'ai souvent pensé que tous ceux qui demandent la guerre, à moins d'être soldats, perdent la tête, ou qu'ils sont ruinés aux trois quarts, et qu'ils espèrent se remettre dans leurs affaires, par la ruine de tout le monde. Ce n'est pas possible autrement.

Enfin, malgré ces misères, il ne fallait pas perdre de temps, et toute la journée du lendemain je ne fis que couper mes esprits. J'avais ôté ma capote, et je pompais avec un courage extraordinaire. Gros et ses garçons portaient les brocs et les vidaient dans des fûts que j'avais achetés d'avance, de sorte que le soir ces fûts étaient pleins jusqu'à la bonde, d'une bonne eau-de-vie blanche à dix-huit degrés.

J'avais aussi préparé le caramel, pour donner aux eaux-de-vie une belle couleur de vieux cognac, et quand, en tournant le robinet et levant le verre en face de la chandelle, je vis que c'était justement la bonne teinte, mes yeux en furent ravis; je m'écriai :

« Donnez de la cervoise à ceux qui sont dans l'amertume du cœur, donnez-leur du vin, afin qu'ils boivent, et qu'ils ne se souviennent plus de leurs peines ! »

Le père Gros, debout près de moi, sur ses grands pieds plats, souriait doucement, et ses garçons paraissaient de bonne humeur.

Je leur remplis le verre jusqu'au bord; ils se le passèrent l'un à l'autre, et furent tout à fait réjouis.

Nous remontâmes vers cinq heures.

Ce même jour, Sâfel était allé prendre trois ouvriers, et leur avait fait transporter notre fer dans la cour, sous le hangar. On blanchissait le vieux magasin décrépit; le menuisier Desmarets posait des rayons derrière la porte en voûte, pour recevoir les bouteilles, les verres, les mesures d'étain, lorsque le temps serait venu de vendre, et son fils rassemblait déjà les planches du comptoir. Tout se faisait à la fois, comme dans un temps de grande presse, où les gens sont heureux de gagner vite une bonne somme.

Je regardais cela tout content. Zeffen, son petit enfant sur le bras, et Sorlé étaient aussi descendues. Je dis à ma femme, en lui montrant la place derrière le comptoir :

« C'est là que tu seras assise, les pieds dans de grosses pantoufles, avec une bonne palatine bien chaude sur les épaules, et que tu vendras nos eaux-de-vie. »

Elle riait d'avance.

Les voisins : l'armurier Bailly, le petit tisserand Koffel et plusieurs autres venaient aussi

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

regarder sans rien dire ; ils s'étonnaient de voir comme tout marchait vite.

Sur les six heures, au moment où Desmarets déposait son marteau, le sergent arriva tout joyeux. Il revenait de la cantine, et s'écria :

« Eh bien ! père Moïse, l'ouvrage avance ! mais il manque encore quelque chose à la boutique.

—Quoi donc, sergent?

—Hé ! tout est bien, seulement il faudra blinder là-haut, ou gare les obus. »

Alors je compris qu'il avait raison, et nous fûmes tous très-effrayés, excepté les voisins qui riaient de notre surprise.

« Oui, reprit le sergent, il faudra nous y mettre. »

Ces idées m'avaient ôté toute ma joie ; je voyais que nous n'étions pas au bout de nos peines !

Sorlé, Zeffen et moi, nous montâmes, pendant que Desmarets fermait la porte. Le souper était servi ; nous nous mîmes à table tout pensifs, et le petit Sâfel rapporta les clefs.

Dehors, le bruit avait cessé ; de temps en temps passait une patrouille bourgeoise.

Le sergent vint fumer sa pipe comme à l'ordinaire. Il nous expliquait les blindages, qui se font en croisant des poutres en forme de guérite, les deux côtés appuyés contre les pignons ; mais il avait beau soutenir que cela tenait comme une voûte, je ne trouvais pas la chose assez solide, et la mine de Sorlé m'avertissait qu'elle pensait comme moi.

Nous restâmes là jusque vers dix heures, puis chacun alla se coucher.

XII

C'est dans la nuit du 5 au 6 janvier, le jour de la fête des *Rois*, vers une heure du matin, que les ennemis arrivèrent sur la côte de Saverne.

Il faisait un froid terrible, les vitres sous nos persiennes étaient toutes blanches de givre. Sur le coup d'une heure je m'éveille : on battait le rappel à la caserne d'infanterie.

Tu ne te feras jamais l'idée de ce bruit dans le silence, quand tout dort.

« Entends-tu, Moïse ? me dit Sorlé tout bas.

—Oui, j'entends, » lui répondis-je, sans presque respirer.

Au bout d'une minute, quelques fenêtres s'ouvraient déjà dans notre rue, d'autres gens écoutaient aussi ; puis on entendit courir, et tout à coup crier :

« Aux armes ! aux armes ! »

Les cheveux vous en dressaient sur la tête.

Je venais de me lever et j'allumais la lampe, quand deux coups frappèrent à notre porte :

« Entrez, » dit Sorlé tremblante.

Le sergent ouvrit. Il était en tenue de marche, les guêtres aux jambes, sa longue capote grise relevée sur les côtés, le fusil sur l'épaule, le sabre et la giberne au dos :

« Père Moïse, me dit-il, recouchez-vous tranquillement : c'est le rappel du bataillon à la caserne, cela ne vous regarde pas. »

Et tout de suite nous comprîmes qu'il avait raison, car les tambours ne remontaient pas la rue deux à deux, comme pour réunir la garde nationale.

« Merci, sergent, lui dis-je.

—Dormez bien, » fit-il en descendant l'escalier.

La porte de l'allée en bas se referma. Alors les enfants, éveillés, pleuraient. Zeffen arriva, son petit Esdras sur le bras, toute pâle, en criant :

« Mon Dieu ! qu'est-ce qui se passe ?

—Ce n'est rien, Zeffen, lui dit Sorlé, ce n'est rien, mon enfant, on bat le rappel pour les soldats. »

Dans le même instant le bataillon descendait la grande rue. Nous l'entendîmes défiler jusque sur la place d'Armes, et même plus loin, vers la porte d'Allemagne.

Les fenêtres se refermèrent, Zeffen rentra dans sa chambre et je me recouchai.

Mais comment dormir après une secousse pareille ? Des milliers d'idées me traversaient l'esprit : je me représentais l'arrivée des Russes par cette nuit froide sur la côte, nos soldats qui marchaient à leur rencontre, ou qui garnissaient les remparts. Tous les blindages, les blockhaus, les batteries à l'intérieur des bastions me revenaient, et songeant que ces grands travaux avaient été faits contre les bombes et les obus, je m'écriais en moi-même :

« Avant que les autres aient démoli tous ces ouvrages, nos maisons seront écrasées et nous serons exterminés jusqu'au dernier. »

Depuis environ une demi-heure je me désolais de la sorte, songeant à tous les malheurs qui nous menaçaient, lorsqu'au loin, en dehors de la ville, du côté des Quatre-Vents, une espèce de roulement sourd, qui s'élevait et s'abaissait comme le bourdonnement d'une eau qui coule, se fit entendre. Cela redoublait de seconde en seconde. Je m'étais dressé sur le coude pour écouter, et je reconnus aussitôt une bataille bien autrement terrible que celle de Mittelbronn, car le roulement ne finissait pas, et même il semblait grandir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Comme on se bat, Sorlé, comme on se bat! m'écriai-je en me représentant la fureur de ces gens, qui se massacraient les uns les autres au milieu de la nuit, sans se connaître. Écoute un peu, Sorlé, écoute... si cela ne fait pas frémir!

—Oui, dit-elle. Pourvu que notre sergent ne soit pas blessé, pourvu qu'il en réchappe!

—Que l'Éternel veille sur lui, » répondis-je en sautant du lit et faisant de la lumière.

Je ne me possédais plus, je m'habillais comme un homme qui voudrait se sauver; et puis j'écoutais ce roulement épouvantable, que chaque coup de vent éloignait ou rapprochait de la ville.

Une fois habillé, j'ouvris une fenêtre pour tâcher de voir. La rue était toute noire; mais vers les remparts, au-dessus de la ligne sombre du bastion de l'Arsenal, s'étendait comme une ligne rouge.

La fumée de la poudre est rouge, à cause des coups de fusil qui la traversent et l'éclairent. On aurait dit un grand incendie. Toutes les fenêtres de la rue étaient ouvertes; on ne se voyait pas, seulement j'entendais notre voisin l'armurier dire à sa femme :

« Ça chauffe là-bas! C'est le commencement de la danse, Annette; mais il y manque encore la grosse caisse : ça viendra! »

La femme ne disait rien, et je pensais :

« Est-il possible de plaisanter sur des choses pareilles! C'est contre nature. »

Le froid était si vif, qu'après cinq ou six minutes je refermai notre fenêtre.

Sorlé se leva et fit du feu dans le poêle.

Toute la ville était en mouvement; les gens criaient, les chiens aboyaient. Sâfel, que tous ces bruits avaient réveillé, vint s'habiller dans la chambre chaude. Je regardais avec un grand attendrissement ce pauvre petit, les yeux encore endormis; et songeant qu'on allait tirer sur nous, qu'il faudrait se cacher dans les caves, et que nous risquions tous d'être tués pour des choses qui ne nous regardaient pas, et sur lesquelles on n'avait pas demandé notre avis, j'en étais indigné. Mais ce qui me désolait le plus, c'était d'entendre Zeffen dire en sanglotant, qu'il aurait mieux valu pour elle et ses enfants de rester avec Baruch à Saverne, et de mourir tous ensemble.

Alors les paroles du prophète me revenaient :

« Ta piété n'a-t-elle pas été toute ton espérance, et l'intégrité de tes vues ton attente? L'innocence va-t-elle périr? Les hommes droits seront-ils exterminés? Non, ceux qui labourent l'iniquité, ceux qui sèment l'injustice, les moissonnent! Ils périssent par le souffle de Dieu; mais toi, son serviteur, il te garantira de la mort, tu n'entreras au sépulcre que rassasié de jours, comme un monceau de gerbes s'entasse en sa saison. »

Ainsi je raffermissais mon cœur, écoutant cette grande rumeur de la foule qui s'épouvante, qui court et veut sauver ses biens.

Vers sept heures, on publia que les casemates étaient ouvertes, que chacun pouvait y porter son matelas, et qu'on devait tenir des cuves pleines d'eau, prêtes dans toutes les maisons, et laisser les puits ouverts, en cas d'incendie.

Songe, Fritz, aux idées que vous donnaient ces publications.

Plusieurs voisines, Lisbeth Dubourg, Bével Ruppert, les filles Camus et d'autres montèrent chez nous, criant :

« Nous sommes tous perdus! »

Les maris étaient allés voir à droite et à gauche, et ces femmes se pendaient au cou de Zeffen et de Sorlé, répétant :

« Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel malheur! »

J'aurais voulu les voir au diable, car, au lieu de nous consoler, elles ne faisaient qu'augmenter notre peur; mais dans ces moments les femmes se réunissent et crient toutes ensemble; on ne peut rien leur dire de raisonnable, elles aiment ces grands cris et ces gémissements.

Sur le coup de huit heures, l'armurier Bailly vint chercher sa femme; il arrivait des remparts, et me dit :

« Les Russes sont descendus en masses des Quatre-Vents jusqu'à la bascule; ils remplissent toute la plaine : des Cosaques, des Baskirs, de la canaille! Pourquoi ne tire-t-on pas dessus, des remparts? Le gouverneur trahit! »

Je lui demandai :

« Où sont nos soldats?

—En retraite! s'écria-t-il. Les blessés rentrent depuis deux heures, et nous restons là, les bras croisés! »

Sa figure osseuse frémissait de colère. Il emmena sa femme; ensuite d'autres arrivèrent encore, criant :

« L'ennemi s'avance jusqu'au bas des jardins, sur les glacis! »

Ces choses m'étonnaient.

Les femmes étaient descendues pour aller crier ailleurs, et dans ce moment un grand bruit de voiture s'entendait du côté du rempart. Je regardai par la fenêtre; un fourgon arrivait de l'arsenal, des canonniers bourgeois: le vieux Goulden, Holender, Jacob Cloutier, Barrière galopaient autour; le capitaine Jovis courait devant. Ils s'arrêtèrent à notre porte, et le capitaine cria :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Qu'on prévienne le marchand de fer... qu'il descende ! »

Le boulanger Chanoine, brigadier de la deuxième batterie, montait déjà; j'ouvris la porte, en demandant dans l'escalier :

« Qu'est-ce qu'on me veut?

—Descends, Moïse, » me répondit Chanoine. Et je descendis.

Le capitaine Jovis, un grand sec, le front couvert de sueur malgré le froid, me demanda:

« Vous êtes Moïse, le marchand de fer?

—Oui, Monsieur.

—Ouvrez-nous votre magasin. Votre fer est en réquisition pour le service de la place. »

Il fallut donc conduire ce monde dans ma cour, sous le hangar. Le capitaine, ayant regardé, vit les taques en fonte qu'on avait l'habitude en ce temps-là de murer au fond des âtres. Chacune pesait de trente à quarante livres, et j'en vendais beaucoup dans les environs de la ville. Les vieux clous, les boulons rouillés, la ferraille de toute sorte, ne manquaient pas non plus.

« Voici notre affaire, dit-il; qu'on brise ces taques et qu'on enlève la ferraille, vivement! »

Les autres aussitôt, avec nos deux merlins, se mirent à tout casser. Quelques-uns chargeaient les morceaux de fonte dans un panier, qu'ils couraient vider au fourgon.

Le capitaine regardait sa montre et criait :

« Qu'on se dépêche! Nous avons juste dix minutes! »

Et moi, je pensais :

« Ils n'ont pas besoin de crédit, ils prennent ce qui leur convient, c'est plus commode. »

Toutes mes taques et ma ferraille furent mises en morceaux, cela faisait plus de quinze cents livres de fer.

Comme on ressortait pour courir aux remparts, Chanoine me dit en riant:

« De la fameuse mitraille, Moïse! Tu peux apprêter tes gros sous, nous viendrons les prendre demain. »

Le fourgon repartait alors à travers la foule, qui courait derrière; je suivais aussi.

Plus on approchait des remparts, plus la fusillade redoublait. Au tournant de la maison de cure, deux sentinelles arrêtèrent le monde, mais on me laissa passer, à cause de mon fer qu'on allait tirer.

Jamais tu ne pourras te représenter cette masse de gens, le bruit autour du bastion, la fumée qui passait au-dessus, le commandement des officiers d'infanterie qu'on entendait monter des glacis, les canonniers, la mèche allumée, les caissons de gargousses et les tas de boulets derrière! Non, depuis trente ans, je n'ai pas oublié ces hommes avec leurs leviers, qui reculent les pièces, pour les charger jusqu'à la gueule, ces feux de file au fond des remparts, ces volées de balles qui sifflent dans l'air, ce commandement des chefs de pièces :

« Chargez!... Refoulez!... Amorcez!... »

Quelles masses sur ces affûts hauts de sept pieds, où les canonniers étaient forcés de se dresser et d'allonger le bras pour mettre le feu! Et quelle fumée épouvantable!

Les hommes inventent des machines pareilles pour leur propre extermination, et croiraient faire beaucoup d'en sacrifier le quart pour soulager leurs semblables, pour les instruire dans l'enfance et leur donner un peu de pain dans la vieillesse. Ah! ceux qui crient contre la guerre et qui demandent des changements n'ont pas tort.

J'étais dans le coin, à gauche du bastion où descend l'escalier de la poterne, derrière le collége, entre trois ou quatre paniers d'osier pleins de terre glaise et hauts comme des cheminées. J'aurais dû rester là bien tranquille, et profiter d'un bon moment pour m'en aller; mais l'idée me prit de voir ce qui se passait au-dessous des remparts, et pendant qu'on chargeait les pièces, je grimpai jusqu'au niveau du glacis, et je me couchai à plat ventre entre deux énormes paniers, où les balles ne pouvaient entrer que par le plus grand hasard.

Si des centaines d'autres, tués dans les bastions, avaient fait comme moi, combien vivraient encore et seraient d'honnêtes pères de famille dans leurs villages!

Enfin, de cet endroit, en levant le nez, ma vue s'étendait sur toute la plaine blanche. Je voyais au-dessous le cordon du rempart, et de l'autre côté du fossé, la ligne de nos tirailleurs derrière les palanques : ils ne faisaient que déchirer la cartouche, amorcer, charger et tirer. C'est là qu'on reconnaissait la beauté de l'exercice; ils n'étaient que deux compagnies, et les feux de file se suivaient comme un roulement sans fin.

Plus loin, la route s'étendait tout droit aux Quatre-Vents. La ferme Ozillo, le cimetière, la poste aux chevaux et la ferme de Georges Mouton à droite, l'auberge de *la Roulette* et la grande allée des peupliers à gauche, tout était plein de Cosaques et d'autres gueux semblables, qui s'avançaient ventre à terre jusque dans les jardins, pour reconnaître les environs de la place. C'est ce que je pense, car de courir pour rien et de risquer d'attraper une balle, ce n'est pas naturel.

Ces gens, sur de petits chevaux, avec de grands manteaux gris, des bottes molles, des espèces de bonnets en peau de renard, à la mode des paysans de Bade, la barbe longue, la

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lance sur la cuisse, un grand pistolet dans la ceinture, tourbillonnaient comme des oiseaux.

On n'avait pas encore tiré le canon sur eux, parce qu'ils se tenaient éparpillés et que cela ne valait pas le boulet; mais leurs trompettes sonnaient le ralliement du côté de la *Roulette*, et ils commençaient à se réunir derrière les bâtisses de l'auberge.

Une trentaine de nos vétérans, en retard dans l'allée du cimetière, battaient lentement en retraite. Ils faisaient quelques pas, en se dépêchant de recharger; puis ils se retournaient, épaulaient et tiraient, en recommençant aussitôt à marcher dans les haies et les broussailles, qu'on n'avait pas eu le temps de raser de ce côté.

Notre sergent était dans le nombre; je l'avais reconnu tout de suite, et je frémissais pour lui.

Chaque fois que ces vétérans avaient fait feu, les Cosaques, à cinq ou six, arrivaient comme le vent, la lance baissée; mais eux ne s'effrayaient pas, ils s'appuyaient contre un arbre et croisaient la baïonnette. D'autres vétérans arrivaient plus loin, et quand ils étaient plusieurs, les uns rechargeaient pendant que leurs camarades paraient les coups. A peine avaient-ils serré la cartouche, que les Cosaques se sauvaient à droite et à gauche, la lance en l'air. Quelques-uns se retournaient une seconde et lâchaient leur grand pistolet en arrière, comme de véritables bandits. Ensuite les nôtres se remettaient en marche vers la ville.

Ces vieux soldats, le gros shako carrément planté sur la tête, la grande capote tombant jusqu'au bas du mollet, le sabre et la giberne au dos, l'air calme au milieu de ces espèces de sauvages, rechargeant, parant et ripostant aussi tranquillement qu'ils fumaient leur pipe au corps de garde, étaient quelque chose d'admirable. Et même, après les avoir vus deux ou trois fois sortir du tourbillon, on finissait par croire que c'était facile.

Notre sergent commandait ces hommes. Je compris alors pourquoi les chefs l'aimaient tant et lui donnaient toujours raison contre les bourgeois : on n'en trouvait pas beaucoup de pareils. J'aurais bien voulu lui crier :

« Dépêchons-nous, sergent, dépêchons-nous! »

Mais ils ne se pressaient pas, ni lui ni les autres.

Comme ils arrivaient au bas des glacis, tout a coup une grande masse de Cosaques, voyant qu'ils allaient leur échapper, accoururent au galop sur deux files, pour leur couper la retraite. C'était le moment dangereux, et tout de suite ils se réunirent en carré.

Moi, je me sentais froid dans le dos, comme si j'avais été parmi eux. Les tirailleurs, en arrière des prolonges, ne tiraient plus, sans doute par la crainte de toucher leurs camarades; nos canonniers, sur le bastion, se penchaient pour voir, et cette file de Cosaques s'allongeait toujours au tournant de la bascule.

Ils étaient plus de sept à huit cents. On les entendait crier : « Hourra! hourra! hourra! » comme des corbeaux. Plusieurs officiers en manteau vert et petite toque galopaient sur les côtés de leurs lignes, en levant le sabre. Notre pauvre sergent et ses trente hommes me paraissaient perdus; je m'écriais déjà :

« Quel chagrin le petit Sâfel et Sorlé vont avoir! »

Mais alors, comme les Cosaques se déployaient en demi-cercle à gauche de l'avancée, j'entendis nos chefs de pièce crier :

« Feu! »

Je tournai la tête : le vieux Goulden abaissait la mèche, la fusée brillait, et dans la même seconde le bastion, avec ses grands paniers de terre glaise, frissonnait jusque sur les rochers du rempart.

Je regardai vers la route : on ne voyait que des hommes et des chevaux à terre. En même temps le second coup partit, et je puis dire que j'ai vu la mitraille passer comme un coup de faux dans cette masse de cavalerie : tout se couchait et culbutait! Ceux qui vivaient une seconde avant n'étaient plus rien. On en voyait quelques-uns essayer de se relever, le reste se sauvait.

Les feux de file recommençaient; et nos canonniers, sans attendre que la fumée fût remontée, rechargèrent si vite, que les deux coups repartirent encore une fois ensemble.

Cette quantité de vieux clous, de boulons, de fonte cassée, en s'écartant à trois cents mètres près du petit pont, fit un tel carnage, que quelques jours après les Russes demandèrent un armistice pour enterrer les morts. On en trouva quatre cents répandus dans les fossés de la route.

Voilà ce que j'ai vu moi-même.

Et si tu veux connaître la place où l'on a enterré ces sauvages, tu n'as qu'à remonter l'allée du cimetière. De l'autre côté, sur la droite, dans le verger de M. Adam Ottendorf, tu verras une croix de pierre au milieu de la haie; c'est là qu'on les a tous mis dans une grande fosse, avec leurs chevaux.

Chacun peut se figurer la joie de nos canonniers en voyant ce massacre, ils levaient les écouvillons et criaient :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Vive l'Empereur!

Les soldats leur répondaient des chemins couverts, et tous ces cris montaient jusqu'au ciel.

Notre sergent, avec ses trente hommes, le fusil sur l'épaule, gagnait tranquillement les glacis. On se dépêcha de leur ouvrir la barrière; puis les deux compagnies descendirent ensemble dans les fossés et remontèrent la poterne.

Je les attendais en haut.

Quand notre sergent parut, je le pris par le bras en criant :

« Ah! sergent, que je suis heureux de vous voir hors de danger!

J'aurais voulu l'embrasser. Il riait et me serrait la main.

« Vous avez donc vu l'engagement, père Moïse? me dit-il en clignant des yeux d'un air malin. Nous leur avons montré de quel bois la 5e se chauffe!

—Oh! oui... oui! vous m'avez fait trembler.

—Bah! dit-il, vous en verrez bien d'autres; c'est une petite affaire. »

Les deux compagnies se reformaient alors contre le mur du chemin de ronde, et toute la ville criait :

Vive l'Empereur!

On descendit la rue des Remparts au milieu de la foule. J'étais près de notre sergent.

Dans le moment où le détachement tournait notre coin, Sorlé, Zeffen et Sâfel, aux fenêtres, se mirent à crier :

Vivent les vétérans! Vive la 5e!

Le sergent les aperçut et leur fit un petit signe de tête, pendant que j'entrais en lui disant :

« Sergent, n'oubliez pas votre verre de kirschenwasser!

—Soyez tranquille, père Moïse, » répondit-il.

Le détachement alla rompre les rangs sur la place d'Armes, comme à l'ordinaire, et je montai chez nous quatre à quatre. A peine en haut dans notre chambre, Zeffen, Sorlé et Sâfel m'embrassaient comme si j'étais revenu de la guerre; le petit David s'attachait à ma jambe, et tous me demandaient des nouvelles.

Il fallut leur raconter l'attaque, la mitraille, la déroute des Cosaques. Mais la table était servie, je n'avais pas encore déjeuné, et je leur dis :

« Asseyons-nous. Tout à l'heure vous saurez le reste. Laissez-moi reprendre haleine. »

Au même instant le sergent entrait tout joyeux et posait sa crosse à terre. Nous allions à sa rencontre, quand nous vîmes une touffe de poils roux au bout de sa baïonnette, ce qui nous fit frémir.

« Ah! mon Dieu! qu'est-ce que vous avez là? » lui dit Zeffen en se couvrant la figure.

Il ne savait rien, et regarda tout surpris.

« Ça, dit-il, c'est la barbe d'un Cosaque que j'ai touché en passant... ce n'est pas grand'chose. »

Et tout de suite il sortit poser le fusil dans sa chambre; mais nous frémissions tous, et Zeffen ne pouvait pas se remettre. Quand le sergent revint, elle était encore assise dans le fauteuil, les deux mains sur la figure.

« Ah! madame Zeffen, dit-il d'un air désolé, vous allez m'avoir en horreur maintenant! »

Je pensais aussi qu'il ferait peur à Zeffen, mais toutes les femmes aiment ces gens qui risquent leur vie à tort et à travers; j'ai vu cela cent fois! et Zeffen, souriant, lui répondit :

« Non, sergent, non, ces Cosaques devaient rester chez eux, ils font notre malheur!... Vous nous défendez!... nous vous aimons tous bien. »

Je l'engageai tellement à déjeuner avec nous, qu'il finit par ouvrir une fenêtre, en criant à des soldats qui passaient, de prévenir à la cantine que le sergent Trubert ne viendrait pas déjeuner.

Ensuite, le calme étant rétabli, tout le monde s'assit à table. Sorlé descendit chercher une bouteille de bon vin et nous déjeunâmes.

Nous prîmes aussi le café, et c'est Zeffen qui voulut le verser elle-même à notre sergent. Il était dans la joie et disait :

« Madame Zeffen, vous me comblez! »

Elle riait. Nous n'avions jamais été plus heureux.

Au kirschenwasser, le sergent se mit à nous raconter l'attaque de la nuit : la manière dont les Wurtembergeois s'étaient postés à la Rouiette, comme il avait fallu les dénicher en enfonçant les deux grandes portes cochères, l'arrivée des Cosaques au petit jour, et le déploiement des deux compagnies en tirailleurs.

Il racontait ces choses si bien, qu'on aurait cru les voir. Mais vers onze heures, comme je prenais la bouteille pour lui verser encore un petit verre, il s'essuya les moustaches, et me dit en se levant :

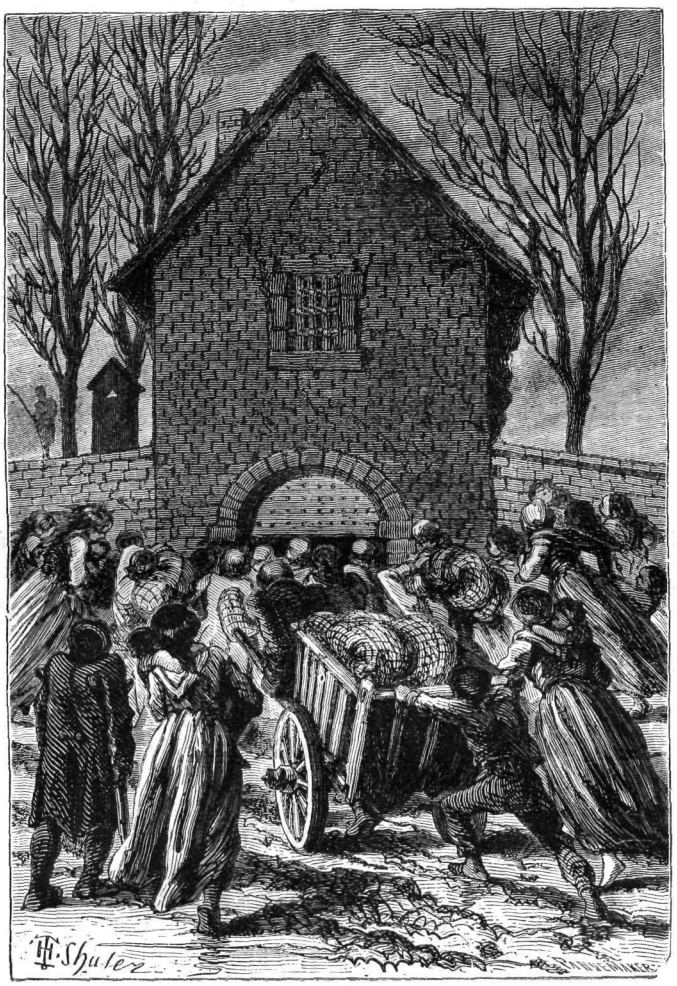
« Non, père Moïse! ce n'est pas tout de se goberger comme des chanoines; demain ou après, les obus vont venir, il est temps d'aller blinder le grenier. »

Ces paroles nous rendirent tous graves.

« Voyons, dit-il, j'ai rencontré dans votre cour de grandes bûches qui n'ont pas été sciées, et trois ou quatre grosses poutres contre le mur. Est-ce que nous sommes de force à les monter nous deux? Essayons! »

Aussitôt il voulut ôter sa capote; mais

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Elles s'avançaient en silence au milieu de cette grande désolation (Page 51.)

comme les poutres étaient très-lourdes, je lui dis d'attendre, et je courus chercher les deux frères Carabin : Nicolas, qu'on appelait le *Lévrier*, et Mathis, le scieur de long. Ils arrivèrent à l'instant, et ces deux hommes, habitués aux gros ouvrages, montèrent le bois. Ils avaient apporté leurs scies et leurs haches ; le sergent leur fit scier les poutres, pour les croiser dans le haut, en forme de guérite. Il travaillait lui-même comme un vrai charpentier. Sorlé, Zeffen et moi nous regardions. Comme cela durait depuis longtemps, ma femme et ma fille descendirent préparer le souper, et je descendis avec elles chercher une lanterne, pour éclairer les travailleurs.

Je remontais tranquillement sans penser à rien, quand tout à coup un bruit terrible, une espèce de ronflement épouvantable rasa le toit et me fit presque tomber la lanterne de la main.

Les deux Carabin se regardaient tout pâles, et le sergent dit :

« C'est un boulet ! »

A la même seconde, le grand bruit du canon au loin s'entendait dans la nuit.

Alors je sentis un terrible mouvement dans mon ventre, et je pensai :

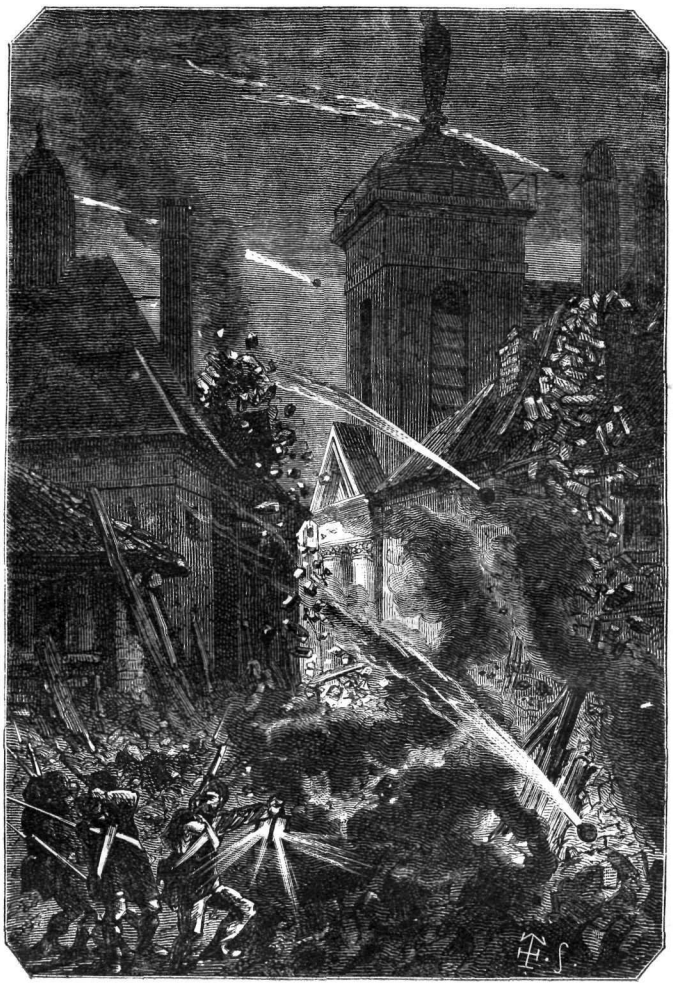
« Puisqu'il vient de passer un boulet, il peut en passer deux, trois, quatre !... »

Je n'avais plus de force.

Les deux Carabin pensaient sans doute la même chose, car ils prirent tout de suite leurs vestes accrochées au pignon, pour s'en aller.

« Attendez donc ! disait le sergent, ce n'est

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



C'était contre nature d'envoyer des chefs de famille rôder dehors (p. 53).

rien !... Continuons... L'ouvrage avance... dans une heure tout sera fini. »

Mais l'aîné des Carabin s'écria :

« Faites ce que vous voudrez ! Moi, je ne reste pas ici... Je suis père de famille ! »

Et comme il parlait, un second boulet, plus effrayant que le premier, se mit à ronfler sur le toit, et cinq ou six secondes après on entendit le coup.

Une chose étonnante, c'est que les Russes tiraient de la lisière du Bois-de-Chênes, à plus d'une bonne demi-heure, et qu'on voyait l'éclair rouge passer devant nos deux lucarnes, et même sous les tuiles.

Le sergent voulut encore nous retenir, disant :

« Jamais un boulet ne passe où le premier a passé; nous sommes dans un bon endroit, puisqu'il a rasé le toit. Allons... à l'œuvre ! »

C'était plus fort que nous !...

Je posai la lanterne sur le plancher, et je descendis, les cuisses comme cassées par le milieu ; j'aurais voulu m'asseoir à chaque marche.

Dehors on criait déjà comme le matin, et d'une manière plus épouvantable. Les cheminées tombaient; beaucoup de femmes couraient aux casemates, mais je n'y faisais pas attention, à cause de ma propre frayeur.

Les deux Carabin étaient partis, plus pâles que des morts.

Toute cette nuit je fus malade. Sorlé et Zeffen n'étaient pas non plus tranquilles. Le sergent continua seul de poser les bûches et

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de les affermir. Vers minuit, il descendit et me dit :

« Père Moïse, le toit est blindé, mais vos deux hommes sont des poltrons, ils m'ont laissé seul. »

Je le remerciai, en lui disant que nous étions tous malades, et que, pour moi, je n'avais jamais rien senti de pareil. Il riait :

« Je sais ce que c'est, faisait-il, les conscrits ont toujours cela quand ils entendent ronfler le premier boulet ; mais ça passe vite... il ne faut qu'un peu d'habitude. »

Ensuite il alla se coucher, et tout le monde à la maison dormit, excepté moi.

Cette nuit-là, les Russes, à partir de dix heures, ne tirèrent plus ; ils avaient seulement essayé une ou deux pièces volantes, pour nous prévenir de ce qu'ils nous réservaient.

Tout cela, Fritz, n'était que le commencement du blocus ; tu vas voir maintenant les misères qu'il nous a fallu supporter durant trois mois.

XIII

Le lendemain, malgré les coups de canon de la nuit, la joie était dans la ville. Une quantité de gens qui revenaient des remparts vers sept heures descendaient notre rue en criant :

« Ils sont partis ! On ne voit plus un seul Cosaque du côté des Quatre-Vents, ni derrière les Barraques du Bois-de-Chênes. *Vive l'Empereur !* »

Tout le monde courait aux bastions.

J'avais ouvert une de nos fenêtres, et je me penchais dehors en bonnet de nuit. Il faisait un temps d'hiver très-humide, la neige glissait des toits, et celle de la rue fondait dans la boue. Sorlé, qui retournait notre lit, me criait :

« Ferme donc la fenêtre, Moïse ! nous allons attraper un courant d'air. »

Mais je ne l'écoutais pas, je riais en pensant :

« Les gueux en ont assez de mes vieilles taques et de mes clous rouillés ; ils ont reconnu que cela va loin, l'expérience est une bonne chose ! »

Je serais resté là jusqu'au soir, pour entendre les voisins causer de la débâcle des Russes, et ceux qui revenaient des remparts crier qu'on n'en voyait plus un seul dans les environs. Plusieurs disaient qu'ils pourraient revenir, mais cela me paraissait contraire au bon sens. Il était clair que la mauvaise race ne quitterait pas le pays tout de suite, qu'elle pillerait encore longtemps les villages et se gobergerait chez les paysans ; mais de croire que les officiers exciteraient leurs hommes à nous enlever, et que les soldats seraient assez bêtes pour leur obéir, voilà ce qui ne pouvait m'entrer dans la tête.

Enfin Zeffen étant venue dans notre chambre habiller les enfants, je refermai la fenêtre. Un bon feu bourdonnait dans le poêle. Sorlé préparait notre déjeuner, Zeffen lavait son petit Esdras au-dessus d'une cuvette d'eau tiède ; elle disait :

« Ah ! maintenant, si j'avais des nouvelles de Baruch, tout serait bien. »

Le petit David jouait sur le plancher avec Sâfel, et moi, je remerciais le Seigneur de nous avoir débarrassés des vauriens.

Pendant le déjeuner, je dis à ma femme :

« Tout a bien été ! Nous allons être enfermés quelque temps, jusqu'à ce que l'Empereur ait remporté la victoire ; mais on ne tirera plus sur nous, on se contentera de nous bloquer ; le pain, le vin, la viande, les eaux-de-vie deviendront plus chers. C'est le bon moment pour nous de vendre ; autrement il pourrait nous arriver comme à ceux de Samarie, lorsque Ben-Haddad assiégeait leur ville : il y eut une grande famine, la tête d'une âne se vendait jusqu'à quatre-vingts pièces d'argent, et la quatrième partie d'un kad de fiente de pigeon, cinq pièces. C'était un bon prix ; malgré cela les marchands attendaient encore, lorsqu'un grand bruit de chariots, de chevaux et d'armée venu du ciel fit sauver les Syriens avec Ben-Haddad ; et le peuple ayant pillé leur camp, le sac de fine farine ne valut plus qu'un sicle, et les deux sacs d'orge un sicle. Tâchons donc de vendre quand les choses ont un prix raisonnable ; il faut s'y prendre de bonne heure. »

Sorlé m'approuvait, de sorte qu'après le déjeuner je descendis à la cave continuer mes coupages.

Beaucoup d'ouvriers s'étaient remis au travail ; le marteau de Klipfel résonnait sur son enclume, Chanoine remettait des petits pains dans les grilles de ses fenêtres, et le pharmacien Tribolin des bouteilles d'eau rouge et d'eau bleue derrière ses vitres.

La confiance revenait partout. Les canonniers bourgeois avaient ôté leurs uniformes, et les menuisiers étaient aussi revenus finir notre comptoir ; le bruit de la scie et du rabot remplissait la maison.

Chacun était content de se remettre à ses affaires, car la guerre ne rapporte que des coups ; plus elle finit vite, mieux cela vaut.

Moi, d'en bas, en portant mes brocs d'une tonne à l'autre, je voyais les passants s'arrêter devant notre vieux magasin, et je les entendais se dire entre eux :

« L'ours va faire ses choux gras avec les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

eaux-de-vie. Ces gueux de juifs ont tous le nez fin ; pendant que nous vendions le mois dernier, il achetait ; maintenant que nous sommes enfermés, il va revendre au prix qu'il voudra. »

Tu penses si cela me faisait plaisir ! Le plus grand bonheur d'un homme, c'est de réussir dans son commerce ; chacun est forcé de dire :

« Celui-là n'a pas d'armée, ni de généraux, ni de canons, il n'a que son esprit, comme tout le monde ; quand il gagne, c'est à lui-même qu'il le doit, et non pas au courage des autres. Et puis, il ne ruine personne, il ne pille pas, il ne vole pas, il ne tue pas ; au lieu qu'à la guerre, le plus fort écrase le plus faible, et souvent le plus honnête. »

Je travaillais donc avec un grand courage, et j'aurais continué jusqu'à la nuit, si le petit Sâfel n'était venu m'appeler pour dîner. J'avais bon appétit, et je remontais l'escalier, bien content d'aller m'asseoir à table, au milieu de mes enfants, lorsque le rappel se mit à battre sur la place d'Armes, devant l'hôtel de ville. En temps de blocus, le conseil de guerre est toujours à la mairie, pour juger ceux qui ne répondent pas à l'appel. Plusieurs voisins sortaient déjà de chez eux, le fusil sur l'épaule. Il fallut monter bien vite, avaler un peu de soupe, un morceau de viande et un verre de vin.

J'étais tout pâle. Sorlé, Zeffen et les enfants ne disaient rien. Le rappel continuait, il descendait la grande rue, et finit par s'arrêter devant notre maison, sur la petite place. Alors je courus mettre ma giberne et prendre mon fusil.

« Ah ! disait Sorlé, nous croyions déjà être tranquilles, et maintenant tout recommence. »

Et Zeffen, qui s'était tue, fondit en larmes.

Au même instant, le vieux *rebbe*[1] Heymann, son bonnet de peau de martre tiré sur la nuque, arriva disant :

« Au nom du ciel, que les femmes et les enfants se sauvent dans les casemates. Un parlementaire est arrivé, qui menace de brûler toute la ville, si l'on n'ouvre pas les portes. Sauvez-vous, Sorlé !... Zeffen, sauvez-vous !... »

Représente-toi les cris des femmes, lorsqu'elles entendirent cela ; moi-même les cheveux m'en dressaient sur la tête, et je m'écriai :

« Les gueux n'ont pas de honte ! Ils n'ont pitié ni des femmes ni des enfants ! Que la malédiction du ciel retombe sur eux ! »

Zeffen se jeta dans mes bras. Je ne savais plus que faire.

Le vieux *rebbe* dit encore :

« Ces gens font chez nous ce que les nôtres ont fait chez eux ! Ainsi s'accomplissent les paroles de l'Éternel : « Tu seras traité comme tu « as traité ton frère ! » Mais il faut se sauver bien vite. »

En bas, le rappel venait de cesser, mes genoux tremblaient. Sorlé, qui ne perdait jamais courage, me dit :

« Moïse, cours sur la place, dépêche-toi, on pourrait te mettre en prison. »

C'était une femme pleine de raison, elle me poussait par les épaules, et, malgré les larmes de Zeffen, je descendis en criant :

« *Rebbe*, ma confiance est en vous... Sauvez-les ! »

Je ne voyais plus clair, je traversais les tas de neige, comme un malheureux, courant à l'hôtel de ville, où la garde nationale se trouvait déjà réunie. J'arrivai juste pour répondre à l'appel, et chacun peut se figurer dans quel trouble, car Zeffen, Sorlé, Sâfel et les petits enfants abandonnés étaient en quelque sorte devant mes yeux !

Les autres n'avaient pas l'air trop contents non plus : tous songeaient à leurs familles.

Notre gouverneur Moulin, le lieutenant-colonel Brancion, les capitaines Renvoyé, Vigneron, Grébillet, seuls, avec leurs grands chapeaux de travers, ne s'inquiétaient de rien. Ils auraient tout fait massacrer et brûler pour l'Empereur. Le gouverneur disait même en riant qu'il rendrait la ville, quand les obus allumeraient son mouchoir de poche. Juge, d'après cela, du bon sens d'un être pareil !

Enfin ils nous passèrent en revue, pendant que les vieillards, les infirmes, les femmes et les enfants, par bandes, traversaient la place pour aller aux casemates.

C'est là que je vis passer notre petite charrette à bras, avec les couvertures et les matelas roulés dessus. Le vieux *rebbe* était dans le brancard, Sâfel poussait derrière. Sorlé portait David, Zeffen Esdras. Elles marchaient dans la boue, les cheveux défaits comme lorsqu'on se sauve d'un incendie ; mais elles ne disaient rien et s'avançaient en silence au milieu de cette grande désolation.

J'aurais donné ma vie pour aller à leur secours, et il fallait rester en rang. Ah ! les vieillards de mon temps ont vu des choses terribles ; combien de fois ont-ils pensé : Heureux celui qui vit seul dans ce monde, il ne souffre que pour lui-même, il ne voit point pleurer et gémir ceux qu'il aime, sans pouvoir les consoler !

Aussitôt après la revue, on détacha les canonniers bourgeois aux poudrières, pour approvisionner les pièces, les pompiers à la

1. Rabbin.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

vieille halle, pour sortir les pompes et nous autres, avec un demi-bataillon du 6e léger, aux corps de garde de la place, pour former les postes et fournir les patrouilles.

Les deux autres bataillons étaient déjà partis aux avant-postes de Trois-Maisons, de la Fontaine-du-Château, des blockhaus, des demi-lunes, de la ferme Ozillo et des Maisons-Rouges, hors de la ville.

Notre poste à la mairie était de trente-deux hommes : seize de la ligne en bas, commandés par le lieutenant Schnindret ; seize de la garde nationale en haut, commandés par Desplaces Jacob. Le logement de Burrhus nous servait de corps de garde. C'était une grande salle avec des madriers de six pouces, et des poutres comme on n'en trouve plus aujourd'hui dans nos forêts. Un gros poële de fonte, rond, posé sur une dalle de quatre pieds carrés, tenait le coin à gauche près de la porte ; les tuyaux en zigzag entraient dans la cheminée à droite, des tas de bûches remplissaient le fond.

Il me semble encore être dans cette salle ; l'eau de neige, qu'on secouait en entrant, coulait sur le plancher. Je n'ai jamais vu de jour plus triste que celui-là non-seulement parce que les bombes et les boulets pouvaient pleuvoir sur nous d'une minute à l'autre et mettre tout en feu, mais à cause de la neige fondante et de la boue, à cause de l'humidité qui vous entrait jusque dans les os, et des ordres du sergent, qui ne faisait que crier :

« Un tel et un tel, en route !

— Un tel, en avant, c'est ton tour ! » etc.

Et puis les farces, les plaisanteries de ce tas de couvreurs, de savetiers, de plâtriers, avec leurs blouses rapiécées, leurs souliers éculés, leur morceau de casquette sans visière, assis en cercle autour du fourneau, les guenilles collées sur les reins, qui vous tutoyaient comme des gueux de leur espèce, criant : « Moïse, passe-moi la cruche ! — Moïse, donne-moi du feu ! — Ah ! gueux de juifs, quand on risque sa peau pour conserver leurs biens, ils font encore les fiers ! Ah ! les fainéants ! » Et ils se clignaient de l'œil l'un à l'autre, en se poussant du coude, ils se faisaient des grimaces de côté. Plusieurs auraient même voulu m'envoyer leur chercher du tabac à mon compte !... Enfin toutes les avanies qu'un honnête homme peut supporter avec de la racaille ! Oui... voilà ce qui me dégoûte encore quand j'y pense.

Dans ce corps de garde, où l'on brûlait des bûches entières comme de la paille, les vieilles guenilles qui rentraient trempées, en se mettant à fumer, ne sentaient pas bon. A chaque instant j'étais forcé de sortir sur la petite plateforme, derrière la halle, pour respirer, et l'eau froide que le vent chassait des gouttières me faisait rentrer aussitôt.

Plus tard, en me rappelant tout cela, j'ai pensé que, sans ces misères, l'idée de Sorlé, de Zeffen et des petits enfants enfermés dans une cave m'aurait crevé le cœur, et que ces ennuis m'empêchèrent de devenir fou.

Cela dura jusqu'au soir. On ne faisait qu'entrer et sortir, s'asseoir, fumer des pipes, puis se remettre à battre le pavé sous la pluie, ou rester en faction des heures entières à l'entrée des poternes.

Vers neuf heures, comme tout était devenu sombre dehors et qu'on n'entendait plus que le passage des patrouilles, les cris des sentinelles sur les remparts : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » et le roulement des pas de nos rondes remontant ou descendant le grand escalier de bois de la mairie, tout à coup l'idée me vint que les Russes nous avaient seulement menacés pour nous faire peur, mais que tout cela ne signifiait rien et que la nuit s'écoulerait sans obus.

Pour bien me mettre avec les gens, j'avais demandé à Monborne la permission d'aller chercher une cruche d'eau-de-vie, et tout de suite il me l'avait donnée. J'avais profité de l'occasion pour casser une croûte et pour boire un verre de vin à la maison. Ensuite j'étais revenu, et tous les hommes du poste m'avaient fait bonne mine ; ils se passaient la cruche de l'un à l'autre, en disant que mon eau-de-vie était très-bonne, et que le sergent me donnerait la permission d'aller la remplir quand je voudrais. — Monborne répondait :

« Oui, puisque c'est Moïse, il aura la permission, mais pas un autre. »

Enfin, nous étions là tout à fait bien ensemble, et pas un ne pensait au bombardement, quand un éclair rouge s'étendit sur les hautes fenêtres de la salle ; tous nos hommes se retournèrent, et, quelques secondes après, l'obusier gronda sur la côte de Bigelberg. En même temps un second, puis un troisième éclair passèrent à la file dans la grande salle sombre, en nous découvrant la ligne des maisons en face.

Tu ne peux pas te faire une idée de ces premières lueurs dans la nuit, Fritz ! Le caporal Winter, un ancien soldat, qui faisait le métier de râper du tabac pour Tribou, se baissa tranquillement et dit en allumant sa pipe :

« Ça, c'est le commencement de la danse. »

Et presque aussitôt on entendait un obus éclater à droite, dans le quartier d'infanterie ; un autre à gauche, dans la maison Piplinger, sur la place ; un autre près de chez nous, dans la maison Hemmerlé.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Quand on pense à cela, même au bout de trente ans, on ne peut s'empêcher de frémir.

Toutes les femmes étaient aux casemates, excepté quelques vieilles servantes qui n'avaient pas voulu quitter leur cuisine, et qui criaient d'une voix traînante :

« Au secours ! Au feu ! »

Chacun alors voyait clairement que nous étions perdus ; les anciens soldats seuls, courbés sur leur banc autour du fourneau, la pipe à la bouche, avaient l'air de ne pas s'inquiéter, comme des gens qui n'ont rien à perdre.

Le pire, c'est que dans le moment où les canons de l'arsenal et de la poudrière commençaient à répondre aux Russes, et que toutes les vitres de la vieille bâtisse en grelotaient, le sergent Monborne se mit à crier :

« Somme, Chevreux, Moïse, Dubourg, en route ! »

Envoyer des pères de famille rôder dehors, à travers la boue, quand on risque de recevoir des éclats d'obus, des tuiles et des cheminées entières sur le dos, à chaque pas, c'est en quelque sorte contre nature ; rien que de l'entendre, je sentis une indignation extraordinaire.

Somme et le gros aubergiste Chevreux se retournèrent aussi pleins d'indignation ; ils auraient voulu crier :

« C'est abominable ! »

Mais ce gueux de Monborne était sergent, on n'osait lui répondre, ni même le regarder de travers ; et comme le caporal de ronde Winter avait déjà décroché son fusil, et qu'il nous faisait signe d'avancer, chacun prit les armes et le suivit.

C'est en descendant l'escalier de la mairie, qu'il aurait fallu voir la lumière rouge entrer coup sur coup dans tous les recoins, sous les marches et les chevrons vermoulus, c'est alors qu'il aurait fallu entendre gronder nos pièces de vingt-quatre ; le vieux nid à rats en tremblait jusque dans ses fondations, on aurait cru que tout allait tomber ensemble. Et sous la voûte, en bas, du côté de la place d'Armes, cette lumière qui s'étendait depuis les tas de neige jusqu'au haut des toits, qui vous montrait les pavés luisants, les flaques d'eau, les cheminées, les lucarnes, et tout au fond de la rue la caserne de cavalerie, la sentinelle dans sa guérite, près de la grande porte : Quel spectacle : C'est alors qu'on pensait :

« Tout est fini !... tout est perdu !... »

Deux obus passaient en même temps sur la ville, ce sont les premiers que j'aie vus ; ils allaient si lentement, qu'on pouvait les suivre dans le ciel sombre ; tous les deux tombèrent dans les fossés derrière l'hôpital. La charge était trop forte, heureusement pour nous.

Je ne disais rien, ni les autres non plus, chacun réfléchissait, les cris : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » qui se répondaient d'un bastion à l'autre tout autour de la place, nous prévenaient du danger terrible que nous courions.

Le caporal Winter, avec sa vieille blouse déteinte et son bonnet de coton crasseux, les épaules penchées, le fusil en bandoulière, un bout de pipe entre les dents, et le falot plein de suif ballotant au bout de son bras, marchait devant nous, en criant :

« Attention aux éclats d'obus..... Qu'on se jette à plat ventre..... Vous m'entendez ? »

J'ai toujours pensé que cette espèce de vétéran détestait les bourgeois, et qu'il disait cela pour augmenter notre peur.

Un peu plus loin, à l'entrée du cul-de-sac où demeurait Cloutier, il fit halte.

« Avancez ! » criait-il, — car nous marchions à la file sans nous voir ; et quand nous fûmes près de lui, il nous dit : « Ah ça ! vous autres, tâchez d'emboîter le pas ! Notre patrouille est pour empêcher le feu de se déclarer quelque part ; aussitôt qu'on verra rouler un obus, Moïse courra dessus arracher la mèche ! »

En même temps, il éclata de rire tellement, que la colère me prit :

« Je ne suis pas venu pour qu'on se moque de moi, lui dis-je ; si l'on me prend pour une bête, je jette là mon fusil et ma giberne, et je m'en vais aux casemates !

Alors il se mit à rire plus fort, en s'écriant :

« Moïse, conserve le respect de tes chefs, ou gare le conseil de guerre ! »

Les autres auraient bien voulu rire aussi, mais les éclairs recommençaient, ils descendaient la rue du Rempart, et poussaient l'air devant eux, comme des coups de vent : les pièces du bastion de l'arsenal venaient de tirer. En même temps un obus éclatait dans la rue des Capucins ; la cheminée et la moitié du toit de Spick descendaient dans la rue avec un fracas épouvantable.

« Allons, en route ! » cria Winter.

Tout le monde était redevenu grave. Nous suivions le falot vers la porte de France. Derrière nous, dans la rue des Capucins, un chien poussait des cris qui ne finissaient plus. De temps en temps Winter s'arrêtait ; nous écoutions tous, rien ne bougeait, on n'entendait plus que ce chien et les cris : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » La ville semblait comme morte.

Nous aurions dû rentrer au corps de garde, car on ne pouvait rien voir ; malgré cela le falot descendait toujours du côté de la porte,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

en ballotant au-dessus de la rigole : Winter avait trop bu d'eau-de-vie !

Chevreux disait :

« Notre présence est inutile dans cette rue ; nous ne pouvons pas empêcher les boulets de passer. »

Mais le caporal criait toujours :

« Viendrez-vous? »

Et nous étions forcés d'obéir.

En face des écuries de Genodet, où commençaient les anciens greniers à foin de la gendarmerie, tournait une ruelle à gauche, du côté de l'hôpital. Elle était pleine de fumiers et de trous à purin, c'était un véritable conduit. Eh bien ! Ce gueux de Winter s'avançait là-dedans ; et comme sans le falot on ne voyait pas à ses pieds, il fallait le suivre. Nous avancions donc à tâtons, les toits des hangars au-dessus de nous, en longeant les murs décrépits. On aurait cru que nous ne sortirions jamais de ce boyau, quand près de l'hôpital, au milieu des grands carrés de fumier qu'on avait l'habitude d'entasser contre la grille de l'égout, nous revîmes clair.

La nuit nous paraissait alors moins sombre, le toit de la porte de France et la ligne des fortifications se découpaient en noir sur le ciel ; et presque aussitôt je vis une figure se glisser entre les arbres, au haut du rempart. C'était un soldat penché, les mains presque à terre. On ne tirait pas de ce côté, les éclairs venaient de loin par dessus les toits, et ne descendaient pas au fond des rues.

J'arrêtai Winter par le bras, en lui montrant cet homme, et tout de suite il cacha notre falot sous sa blouse. Le soldat, qui nous tournait le dos, s'était redressé ; il regardait et semblait écouter. Cela dura bien deux ou trois minutes ; ensuite il passa par dessus la rampe au coin du bastion, et nous entendîmes quelque chose râcler le mur du rempart.

Aussitôt Winter se mit à courir en criant :

« Un déserteur !... A la poterne !... »

On parlait déjà de déserteurs qui se laissaient glisser dans les fossés, au moyen de leur baïonnette. Nous courions tous. La sentinelle nous criait :

« Qui vive ? »

Winter répondit :

« Patrouille bourgeoise. »

Il s'avança, donna le mot d'ordre, et nous descendîmes l'escalier de la poterne, comme des furieux.

En bas, au pied des grands bastions bâtis sur le rocher, nous ne vîmes plus rien que la neige, les grosses pierres noires, et les broussailles couvertes de givre. Le déserteur n'avait qu'à se tenir tranquille sous les buissons ; notre falot, qui ne faisait que son étoile de quinze à vingt pas dans ces fossés à perte de vue, se serait promené jusqu'au matin sans le découvrir, et même nous aurions fini par croire qu'il s'était sauvé. Malheureusement pour lui, la peur le poussait, et de loin nous le vîmes courir à l'escalier qui monte aux chemins couverts. Il allait comme le vent ; Winter criait : « Halte ! ou je tire ! » mais il ne s'arrêtait pas, et tous ensemble nous courions sur ses traces, criant :

« Arrête !.... arrête !... »

Winter m'avait donné le falot pour courir plus vite ; je suivais de loin en pensant :

« Moïse, si cet homme est pris, tu seras cause de sa mort. »

J'aurais bien voulu souffler le falot ; mais si Winter m'avait vu, il aurait été capable de m'assommer d'un coup de crosse. Depuis longtemps il espérait la croix, et pensait toujours qu'il pourrait l'avoir avec la pension.

Le déserteur courait donc à l'escalier. Tout à coup il s'aperçut qu'on avait retiré l'échelle qui monte au niveau des huit premières marches, et s'arrêta stupéfait !... Nous approchions... il nous entendit, et se remit à courir plus vite, à droite, du côté de la demi-lune. Le pauvre diable roulait par-dessus les tas de neige ; Winter l'ajustait chaque fois en criant :

« Halte ! Rends-toi ! »

Mais il se relevait et recommençait à courir.

Derrière l'avancée, sous le pont-levis, on croyait l'avoir perdu ; le caporal me criait : « Approche donc, mille tonnerres ! » quand nous le vîmes appuyé contre le mur, pâle comme la mort ; Winter alors lui mit la main sur le collet et dit :

« Je te tiens ! »

Ensuite il lui arracha une épaulette en criant :

« Tu n'es pas digne de porter ça !... Allons !.. avance ! »

Il l'entraîna hors de son coin, leva le falot en face de sa figure, et nous vîmes un beau garçon de dix-huit à dix-neuf ans, grand, mince, avec de toutes petites moustaches blondes et des yeux bleus.

En le voyant là si pâle, le poing de Winter sur la gorge, je me représentai le père et la mère de ce malheureux ; mon cœur se serra, je ne pus m'empêcher de dire :

« Allons, Winter, c'est un enfant... un véritable enfant... il ne recommencera plus !... »

Mais Winter, qui croyait déjà tenir la croix, se retourna furieux en me criant :

« Dis donc, toi, juif, tâche de te taire, ou je te passe ma baïonnette dans le ventre ! »

Et je pensai :

« Canaille ! que ne fait-on pas, pour avaler

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

des petits verres jusqu'à la fin de ses jours? »

J'avais de l'horreur pour cet homme : il y a des bêtes féroces dans la race humaine!

Chevreux, Somme et Dubourg ne disaient rien.

Winter se mit donc en marche du côté de la poterne, la main sur le collet du déserteur.

« S'il s'arrête, criait-il, donnez-lui des coups de crosse dans le dos. Ah! brigand, tu désertes en face de l'ennemi... Ton affaire est claire; mardi prochain, tu dormiras sous le gazon de la demi-lune... Avanceras-tu?... Donnez-lui donc des coups de crosse, fainéants! »

Ce qui me faisait le plus de peine, c'était d'entendre les grands soupirs du malheureux; il soupirait tellement, à cause de l'épouvante d'être pris et de savoir qu'il serait fusillé, qu'on l'entendait à quinze pas; la sueur m'en coulait sur le front. Et puis de temps en temps il se tournait, et me regardait avec de grands yeux que je n'oublierai jamais, comme pour me dire :

« Sauvez-moi! »

Si j'avais été seul avec Dubourg et Chevreux, nous l'aurions relâché? mais Winter l'aurait plutôt massacré.

C'est ainsi que nous arrivâmes au bas de la poterne. On fit passer le déserteur devant. En haut, un sergent, avec quatre hommes du poste voisin, était déjà là, qui nous attendait.

« Qu'est-ce que c'est? demanda le sergent.

— Un déserteur, » répondit Winter.

Le sergent, — un vieux, — regarda et dit :

« Menez-le au poste.

—Non, répondit Winter, il va venir avec nous au poste de la place.

—Je vais vous donner deux hommes de renfort, dit le sergent.

—Nous n'en avons pas besoin, répondit Winter brusquement; nous l'avons pris tout seuls, et nous sommes assez forts pour le garder. »

Alors le sergent vit que nous aurions seuls la gloire, et ne répondit plus rien.

Nous repartîmes l'arme au bras; le prisonnier, tout déchiré et sans shako, marchait au milieu de nous.

Bientôt nous arrivâmes sur la petite place; il ne restait plus qu'à traverser la vieille halle pour entrer au corps de garde. Le canon de l'arsenal tonnait toujours; comme nous allions sortir de la halle, un de ses éclairs remplit la voûte en face; le prisonnier vit la porte du cachot, à gauche, avec ses grosses serrures, et cette vue lui donna des forces terribles : il s'arracha le collet, et se rejeta sur nous, les deux bras écartés en arrière.

Winter avait été presque renversé, mais ensuite il se précipita sur le déserteur en criant :

« Ah! brigand! tu veux te sauver! »

Nous ne voyions plus rien, le falot roulait à terre. Chevreux criait :

« A la garde! à la garde!... »

Tout cela ne dura pas même une minute, et la moitié du poste d'infanterie arrivait déjà, sous les armes. Nous revîmes alors le prisonnier, assis au bord de la rampe, entre les piliers; le sang lui coulait de la bouche; il n'avait plus que la moitié de sa veste, et se penchait en tremblant des pieds à la tête.

Winter le tenait par la nuque, et dit au lieutenant Schnindret, qui regardait :

« Un déserteur, lieutenant; il a voulu s'échapper deux fois, mais Winter était là.

— C'est bon, répondit le lieutenant, qu'on cherche le geôlier. »

Deux soldats s'éloignèrent. Plusieurs de nos camarades de la garde nationale étaient descendus; personne ne disait rien. Malgré la dureté des hommes, quand on voit un malheureux dans cette position, et qu'on pense : « Après demain, il sera fusillé! » chacun se tait, et même un grand nombre le relâcheraient s'ils pouvaient.

Au bout de quelques instants, Harmantier, avec sa camisole en tricot et sa trousse de clefs, arriva.

Le lieutenant lui dit :

« Enfermez cet homme! — Allons, debout et marchez! » dit-il au déserteur, qui se leva et suivit Harmantier, entouré de tout le monde.

Le geôlier ouvrit les deux portes massives du cachot; le prisonnier entra sans résistance, puis les grosses serrures et les verrous se refermèrent.

Le lieutenant nous dit :

« Que chacun retourne à son poste. »

Et nous remontâmes l'escalier de la mairie.

Ces choses m'avaient tellement bouleversé, que je ne pensais plus à ma femme et à mes enfants. Mais une fois en haut, dans la grande salle chaude, pleine de fumée, — avec toute la race qui riait et se glorifiait d'avoir pris un pauvre déserteur sans défiance, — songeant que j'étais la cause de ce malheur, la désolation entra dans mon âme. Je m'étendis sur le lit de camp, rêvant à toutes les misères de ce monde, à Zeffen, à Sâfel, à mes enfants, qui peut-être un jour seraient arrêtés aussi, parce qu'ils n'aimeraient pas la guerre. — Et les paroles de l'Éternel me revinrent, lorsque le peuple voulait un roi, et qu'il dit à Samuel :

« Obéis à la voix des peuples en ce qu'ils te

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Un déserteur!... A la poterne!... (p. 54).

demanderont, car ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi-même, afin que je ne règne point sur eux. Mais ne manque pas de leur prophétiser comment les traitera le roi qu'ils vont choisir. Dis-leur : — Ce roi prendra vos fils et les mettra dans ses armées, pour courir devant son char. Il les prendra pour ses instruments de guerre. Il prendra aussi vos filles, pour en faire des parfumeuses. Il prendra vos champs, vos vignes et les terres où sont vos bons oliviers, et il les donnera à ses serviteurs. Il prendra vos serviteurs et vos servantes et l'élite de vos jeunes gens. Il dîmera vos troupeaux et vous serez ses esclaves. En ce jour-là vous crierez, mais l'Éternel ne vous écoutera point. »

Ces pensées me désolaient; ma seule consolation était de savoir mes fils Frômel et Itzig en Amérique. Je résolus d'envoyer aussi Sâfel, David et Esdras là-bas, quand le temps serait venu.

Ces rêveries durèrent jusqu'au jour. Je n'écoutais point les éclats de rire ni les plaisanteries des gueux. De temps en temps ils venaient me secouer en disant :

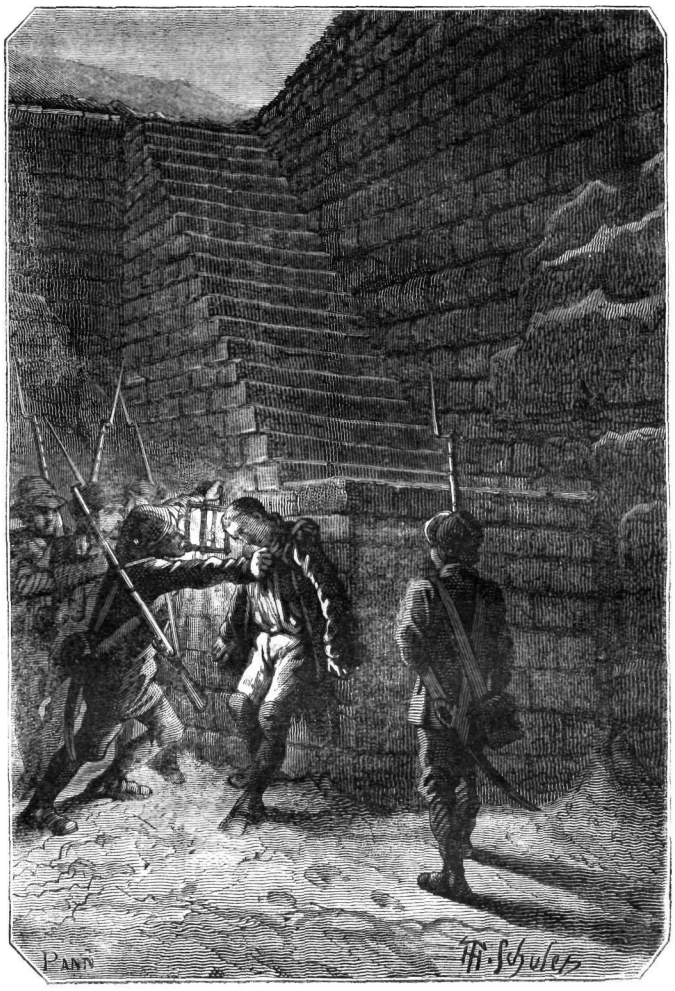
« Moïse, va remplir ta cruche d'eau-de-vie, le sergent te donne la permission. »

Mais je ne voulais pas les entendre.

Vers quatre heures dn matin, nos canons de l'arsenal ayant démonté les obusiers des Russes sur la côte des Quatre-Vents, les patrouilles cessèrent.

A sept heures juste on vint nous relever. Nous descendîmes un à un, le fusil sur l'é-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Je te tiens! (P. 54.)

paule. On se mit en rang devant la mairie, et le capitaine Vigneron nous commanda :

« Portez armes! Présentez armes! Haut armes! Rompez les rangs! »

Chacun partit de son côté, bien content d'être débarrassé de la gloire.

Je pensais courir tout de suite aux casemates, — après avoir déposé mon fusil, — chercher Sorlé, Zeffen et les enfants ; mais quelle ne fut pas ma joie de voir le petit Sâfel déjà sur notre porte! A peine m'eut-il vu tourner le coin, qu'il accourut en criant :

« Nous sommes tous rentrés... nous t'attendons. »

Je me baissai pour l'embrasser. Dans le même instant, Zeffen ouvrait la fenêtre en haut et me montrait son petit Esdras, Sorlé riait derrière; et je montai bien vite, bénissant le Seigneur de nous avoir délivrés de tous les malheurs, et m'écriant en moi-même :

« L'Éternel est pitoyable, miséricordieux, tardif en sa colère, abondant en ses grâces. Que la gloire de l'Éternel soit à toujours! Que l'Éternel se réjouisse en ses œuvres! »

XIV

C'est encore un des bons moments de ma vie, Fritz. A peine en haut, Zeffen et Sorlé étaient dans mes bras; les petits êtres se penchaient sur mes épaules, je sentais leurs bonnes grosses

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

lèvres sur mes joues; Sâfel me tenait par la main, et je ne pouvais rien dire, mes yeux se remplissaient de larmes.

Ah! si nous avions eu Baruch avec nous, quel aurait été notre bonheur!

Enfin, j'allai déposer mon fusil et suspendre ma giberne au fond de l'alcôve. Les enfants riaient, la joie était encore une fois à la maison. Et quand je revins dans ma vieille capote de castorine et mes gros bas de laine bien chauds, quand je m'assis dans le vieux fauteuil, en face de la petite table garnie d'écuelles, où Zeffen versait déjà la soupe; quand je me revis au milieu de toutes ces figures contentes, les yeux écarquillés et les petites mains tendues, j'aurais voulu chanter comme un vieux pinson sur sa branche, au-dessus du nid où les petits ouvrent le bec et battent des ailes.

Je les bénis cent fois en moi-même. Sorlé, qui voyait dans mes yeux ce que je pensais, me dit :

« Ils sont encore là tous ensemble, Moïse, comme ils étaient hier; le Seigneur les a préservés.

—Oui, que le nom de l'Éternel soit béni dans tous les siècles! » lui répondis-je.

Pendant le déjeuner, Zeffen me raconta leur arrivée dans la grande casemate de la caserne, pleine de gens étendus à droite et à gauche sur des paillasses, les cris des uns, l'épouvante des autres, qui gagnait tout le monde, le tourment de la vermine, l'eau qui dégouttait de la voûte, la quantité d'enfants qui ne pouvaient pas dormir, et qui ne faisaient que pleurer, les plaintes de cinq ou six vieux criant de minute en minute :

« Ah! c'est notre dernière heure!... Ah! qu'il fait froid!... Ah! nous n'en reviendrons pas... c'est fini!... »

Puis tout à coup le grand silence qui s'était établi, quand le canon avait tonné vers dix heures, ces coups qui se suivaient d'abord lentement, ensuite comme le roulement d'un orage, les éclairs qu'on voyait à travers les blindages de la porte, la vieille Christine Evig, qui récitait son chapelet tout haut comme à la procession, et les autres femmes qui lui répondaient ensemble.

En me racontant ces choses, Zeffen serrait son petit Esdras avec force, et moi qui tenais David sur mes genoux, je l'embrassais en pensant :

« Oui, mes pauvres enfants, vous avez bien souffert! »

Malgré la joie de nous voir tous sauvés, l'idée du déserteur dans son cachot à l'hôtel de ville me revenait; il avait aussi ses parents! Et quand on songe à toutes les peines que les père et mère ont eues pour élever un enfant, aux nuits qu'ils ont passées pour le consoler lorsqu'il pleurait, à leurs soucis lorsqu'il était malade, à leurs espérances lorsqu'ils le voyaient grandir; et puis qu'on se figure quelques vétérans réunis autour d'une table, pour le juger et l'envoyer tranquillement fusiller derrière le bastion de la Glacière, cela vous fait frémir, surtout quand on se dit :

« Sans moi, ce garçon courrait les champs; il serait sur le chemin de son village; il arriverait peut-être demain à la porte des pauvres vieux et leur crierait : « Ouvrez... c'est moi!.. »

Des idées pareilles seraient capables de vous tourner la tête.

Je n'osais rien dire à ma femme et à mes enfants de l'arrestation du malheureux; j'étais là tout pensif.

Dehors, les détachements de la Roulette, des Trois-Maisons, de La Fontaine-du-Château passaient dans la rue en marquant le pas; des bandes d'enfants couraient dans la ville à la recherche des éclats d'obus; les voisins se réunissaient pour se raconter les histoires de la nuit : les toits défoncés, les cheminées renversées, les peurs qu'on avait eues. On entendait leurs voix monter et descendre, leurs éclats de rire. Et j'ai vu par la suite que c'était chaque fois la même chose après un bombardement; aussitôt l'averse passée, on n'y pensait plus, on criait :

« Vive la joie!.... Les ennemis sont en déroute. »

Comme nous étions là tout rêveurs, quelqu'un monta l'escalier. Nous écoutons, et notre sergent, son fusil sur l'épaule, la capote et les guêtres couvertes de boue, ouvre la porte en criant :

« A la bonne heure, père Moïse, à la bonne heure, on s'est distingué cette nuit!

—Hé! qu'est-ce que c'est donc, sergent? lui demanda ma femme tout étonnée.

—Comment, il ne vous a pas encore raconté son action d'éclat, Madame Sorlé? Il ne vous a pas dit que le garde national Moïse, sur les neuf heures, étant en patrouille au bastion de l'Hôpital, a signalé et puis arrêté un déserteur en flagrant délit? C'est sur le procès-verbal du lieutenant Schnindret.

—Mais je n'étais pas seul, m'écriai-je désolé, nous étions quatre.

—Bah! vous avez découvert la piste, vous êtes descendu dans les fossés, vous avez porté le falot. Père Moïse, il ne faut pas diminuer votre belle action, vous avez tort. Vous allez être proposé pour caporal. Demain, le conseil de guerre se réunira à neuf heures; soyez tranquille, on va soigner votre homme! »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Représente-toi ma mine, Fritz! Sorlé, Zeffen, les enfants me regardaient, et je ne savais quoi répondre.

« Allons, reprit le sergent en me serrant la main, je vais changer de tenue. Nous recauserons de ça, père Moïse. J'ai toujours dit que vous finiriez par être un fameux lapin. »

Il riait en dessous, comme à l'ordinaire, en clignant des yeux, puis il traversa l'allée et entra dans sa chambre.

Ma femme était toute pâle.

« C'est donc vrai, Moïse? me dit-elle au bout d'un instant.

—Hé! je ne savais pas qu'il voulait déserter, Sorlé, lui répondis-je. Et puis ce garçon aurait dû regarder de tous les côtés; il aurait dû descendre sur la place de l'Hôpital, faire le tour des fumiers, et même entrer dans la ruelle, pour voir si personne ne venait; il est cause lui-même de son malheur. Moi, je ne savais rien, je... »

Mais Sorlé ne me laissa pas finir et s'écria :

« Vite, Moïse, cours chez Burguet; si cet homme est fusillé, son sang retombera sur nos enfants. Dépêche-toi, ne perds pas une minute. »

Elle levait les mains, et je sortis dans un grand trouble.

Ma seule crainte était de ne pas trouver Burguet chez lui; heureusement, en ouvrant sa porte au premier étage de l'ancienne maison Cauchois, je vis le grand Vésenaire en train de lui faire la barbe, au milieu des tas de bouquins et de papiers qui remplissaient sa chambre.

Burguet était assis, la serviette au menton.

« Hé! c'est vous, Moïse! s'écria-t-il tout joyeux; qu'est-ce qui me procure le bonheur de votre visite?

—Je viens vous demander un service, Burguet.

—Si c'est un service d'argent, fit-il, nous allons être embarrassés. »

Il riait, et sa servante, Marie Loriot, qui nous entendait de la cuisine, ouvrit la porte et pencha sa tignasse rousse dans la chambre, en criant :

« Je crois bien que nous serions embarrassés! Nous devons encore notre barbe à Vésenaire depuis trois mois; n'est-ce pas, Vésenaire? »

Elle disait cela sérieusement, et Burguet, au lieu de se fâcher, riait de bon cœur. J'ai toujours pensé qu'un homme de tant d'esprit avait en quelque sorte besoin de voir la bêtise humaine incarnée dans un être pareil, pour rire à son aise et se faire du bon sang. Jamais il n'a voulu renvoyer cette Marie Loriot.

Enfin, pendant que Vésenaire continuait à le raser, je lui racontai notre patrouille et l'arrestation du déserteur, en le priant de défendre ce malheureux, et lui disant qu'il était seul capable de le sauver et de rendre la tranquillité non-seulement à moi, mais à Sorlé, à Zeffen, à toute ma maison, car nous étions tous désolés, et nous mettions notre confiance en lui.

« Ah! vous me prenez par mon faible, Moïse, s'écria-t-il; du moment que je puis seul sauver cet homme, il faut bien que j'essaye. Mais ce sera difficile! Depuis quinze jours, la désertion commence... Le conseil veut faire un exemple... L'affaire est grave! — Vous avez de la monnaie, Moïse, donnez quatre sous à Vésenaire pour aller boire la goutte. »

Je donnai quatre sous à Vésenaire, qui sortit en faisant un grand salut. Ensuite Burguet finit de s'habiller, il me prit par le bras, en disant :

« Allons voir! »

Et nous descendîmes ensemble pour aller à la mairie.

Bien des années se sont écoulées depuis ce jour, eh bien! il me semble encore arriver sous la voûte et entendre Burguet crier :

« Hé! sergent, faites prévenir le guichetier que le défenseur du prisonnier est là. »

Harmantier arrive, il salue et ouvre la porte. Nous descendons dans ce cachot plein de puanteur, et nous voyons dans le coin à droite sur de la paille, une figure ramassée en rond.

« Levez-vous, dit Harmantier, voici votre défenseur. »

Le malheureux se remue, il se lève dans l'ombre; Burguet se penche, en disant :

« Voyons... du courage! Je viens m'entendre avec vous sur la défense. »

Et l'autre se met à sangloter.

Quand un homme est renversé, déchiré, battu jusqu'à ne pouvoir plus se tenir sur ses jambes, quand il sait que la loi est contre lui, qu'il faut mourir sans revoir ceux qu'il aime, il devient faible comme un enfant. Ceux qui battent leurs prisonniers sont de grands misérables.

« Voyons, asseyez-vous là sur le bord du lit de camp, dit Burguet. Comment vous appelez-vous? de quel endroit êtes-vous? Harmantier, donnez donc un peu d'eau à cet homme, pour qu'il se rafraîchisse et se lave?

—Il en a, monsieur Burguet, il en a dans ce coin.

—Ah! bien.

—Remettez-vous, mon garçon. »

Plus il parlait avec douceur, plus le malheureux pleurait. Il finit pourtant par dire que sa famille demeurait près de Gérarmer, dans les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Vosges; que son père s'appelait Mathieu Belin, qu'il était pêcheur à Retournemer.

Burguet lui tirait chaque parole de la bouche; il voulait tout savoir en détail sur le père et la mère, les frères et les sœurs.

Je me rappelle que le père avait servi sous la République, et qu'il avait même été blessé à Fleurus; que le frère aîné était mort en Russie; que celui-ci se trouvait être le deuxième garçon enlevé par la conscription, et qu'il restait à la maison trois sœurs plus jeunes que lui.

Tout cela venait lentement; les coups de Winter l'avaient tellement abattu, qu'il se laissait aller et s'affaissait comme un corps sans âme.

Tu penses bien, Fritz, qu'il y avait encore autre chose — ce garçon était jeune! — quelque chose qui me rappela le temps où j'allais de Phalsbourg à Marmoutier en deux heures, pour voir Sorlé!... Ah! le malheureux, quand il nous raconta cette histoire, en sanglotant, la figure dans ses mains, je sentis mon cœur se fondre.

Burguet était bouleversé; lorsqu'au bout d'une heure nous ressortîmes, il s'écria :

« Allons... espérons!... Vous serez jugé demain... Ne perdez pas tout courage. — Harmantier, il faut donner une capote à cet homme; le froid est terrible, surtout la nuit. — Votre affaire est grave, mon garçon, mais elle n'est pas désespérée. Tâchez de vous présenter le plus proprement possible à l'audience; le conseil a toujours des égards pour les accusés en bonne tenue. »

Une fois dehors, il me dit :

« Moïse, vous enverrez une chemise propre à cet homme. Sa veste est déchirée, n'oubliez pas de lui faire parvenir une tenue complète; c'est toujours par la tenue que les soldats jugent un homme.

—Soyez tranquille, » lui répondis-je.

Les portes du cachot étaient déjà refermées, nous traversions la halle.

« Maintenant, dit Burguet, je rentre. Je vais réfléchir. Il est heureux que le frère soit resté en Russie et que le père ait servi; c'est une ressource. »

Nous étions arrivés au coin de la rue du Rempart; il continua sa route, et je rentrai chez nous plus désolé qu'auparavant.

Tu ne peux pas te figurer mon chagrin, Fritz; quand on a toujours eu la conscience en repos, c'est terrible de se faire des reproches, de se dire :

« Si cet homme est fusillé, si le père, la mère, les sœurs, et l'autre là-bas qui l'attend sont dans la désolation, c'est toi, Moïse, qui en seras cause. »

Par bonheur l'ouvrage ne manquait pas à la maison; Sorlé venait d'ouvrir le vieux magasin pour commencer à vendre nos eaux-de-vie, tout était plein de monde. Depuis huit jours les cabaretiers, les cafetiers, les aubergistes ne trouvaient plus à remplir leurs tonneaux; ils étaient sur le point de fermer boutique. Juge de la presse! Ils arrivaient tous à la file avec leurs brocs, leurs petites tonnes et leurs cruches. Les vieux ivrognes aussi se faisaient place, en écartant les coudes; Sorlé, Zeffen et Sâfel n'avaient pas le temps de servir.

Le sergent disait qu'il faudrait mettre un piquet à notre porte pour empêcher les disputes, car plusieurs de ces gens criaient qu'on avait passé leur tour, et que leur argent valait celui des autres.

Il se passera des années, avant qu'on voie une foule pareille chez un marchand de Phalsbourg.

Je n'eus que le temps de dire à ma femme que Burguet défendrait le déserteur, et de descendre à la cave remplir les deux tonnes du comptoir, qui étaient déjà vides.

Quinze jours après, Sorlé doubla nos prix; nos deux premières pipes étaient vendues, et ce prix extraordinaire n'empêcha pas la presse de continuer.

Les gens trouvent toujours de l'argent pour l'eau-de-vie et pour le tabac, même lorsqu'il n'en reste plus pour le pain. Voilà pourquoi les gouvernements mettent leurs plus fortes impositions sur ces deux articles; elles seraient encore plus fortes, que l'on ne verrait pas de diminution; seulement les enfants périraient de misère.

J'ai vu cela, j'ai vu cette grande folie des hommes, et chaque fois que j'y pense, j'en suis étonné.

Enfin, ce jour-là, il fallut continuer de servir jusqu'à sept heures du soir, au moment de la retraite.

Le plaisir de gagner de l'argent m'avait fait oublier le déserteur; ce n'est qu'après souper, à la nuit close, que l'idée de cet homme me revint, mais je n'en dis pas un mot; nous étions tous si fatigués et si contents de la journée, que nous ne voulions pas nous troubler par des pensées pareilles. Seulement, après que Zeffen et ses enfants se furent retirés, je racontai à Sorlé notre visite au prisonnier. Je lui dis aussi que Burguet avait de l'espoir, ce qui lui fit bien plaisir.

Vers neuf heures, nous dormions tous à la grâce de Dieu!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

XV

Cette nuit-là, Fritz, tu peux me croire, malgré la fatigue, je ne dormis pas beaucoup. L'idée du déserteur me tourmentait ; je savais que s'il était fusillé, Zeffen et Sorlé ne s'en consoleraient jamais ; je savais aussi qu'au bout de trois ou quatre ans, la mauvaise race dirait :

« Regardez ce Moïse, avec sa grosse capote brune, son chapeau penché sur la nuque et son air de brave homme, eh bien ! pendant le blocus, il a fait arrêter un pauvre déserteur qu'on a fusillé : fiez-vous donc à la mine des juifs ! »

Voilà ce qu'on n'aurait pas manqué de dire, car la seule consolation des gueux est de faire croire que tout le monde leur ressemble.

Et puis moi-même, combien de fois ne me serais-je pas reproché la mort de cet homme dans des temps de malheur, ou durant la vieillesse, quand on n'a plus une minute de repos! Combien de fois ne me serais-je pas dit que c'était une punition de l'Éternel, que ce déserteur s'acharnait sur moi !

J'aimais donc mieux arranger l'affaire tout de suite, autant que possible, et sur les six heures du matin, j'étais dans ma vieille boutique de la halle, en train de choisir avec la lanterne, des épaulettes et mes meilleurs effets. Je les mis dans une serviette, et je les portai chez Harmantier au petit jour.

Le conseil de guerre spécial, qu'on appelait le conseil de Ventôse, je ne sais pourquoi, devait se réunir à neuf heures ; il se composait du gros-major, président, de quatre capitaines et de deux lieutenants. Le capitaine de la légion étrangère, Monbrun, devait être rapporteur, le brigadier Duphot, greffier.

Mais une chose étonnante, c'est que toute la ville le savait d'avance, et qu'à sept heures les Nicaise, les Pigot, les Vinatier, etc., sortaient de leurs baraques décrépites et remplissaient déjà toute la mairie : — la voûte, l'escalier, la grande salle en haut,—riant, sifflant, trépignant, comme les jours de combats d'ours, chez Klein, au *Bœuf*.

On ne voit plus rien de pareil aujourd'hui ; grâce à Dieu, les gens sont devenus plus doux, plus humains ; mais, après toutes ces guerres, un déserteur faisait moins de pitié qu'un renard pris au collet, ou qu'un loup qu'on mène à la muselière.

En voyant cela, je perdis courage ; toute l'admiration que j'avais pour le talent de Burguet ne m'empêcha pas de penser :

« Cet homme est perdu!.... Qui pourrait le sauver, quand la multitude vient le voir condamner et mener au bastion de la Glacière? »

J'en fus accablé!

J'entrai dans la petite loge de Harmantier, tout tremblant, et je lui dis :

« Voici pour le déserteur. Remettez-lui cela de ma part.

—C'est bien ! » fit-il.

Je lui demandai s'il avait confiance dans Burguet. Il leva les épaules et me répondit :

« Il faut des exemples ! »

Dehors, les trépignements continuaient, et lorsque je sortis, des coups de sifflet partirent du balcon, de la voûte et de partout, avec les cris de :

« Moïse!... Hé! Moïse!... par ici!... »

Mais je ne tournai pas la tête, et je rentrai chez nous bien triste.

Sorlé me remit l'assignation de comparaître au conseil de guerre comme témoin, qu'un gendarme venait d'apporter ; et jusque vers neuf heures je restai tout pensif derrière notre poêle, songeant au moyen d'excuser le prisonnier.

Sâfel jouait avec les enfants ; Zeffen et Sorlé étaient descendues pour continuer à vendre nos eaux-de-vie.

Quelques instants avant neuf heures, je partis pour l'hôtel de ville ; il était déjà tellement plein de monde, que, sans le piquet de la porte et les gendarmes répandus à l'intérieur, les témoins auraient eu de la peine à passer.

Dans le moment où j'arrivais là-haut, le capitaine Monbrun commençait à lire son rapport. Burguet se tenait assis en face, la tête penchée sur la main.

On me fit entrer dans une petite salle, où se trouvaient aussi Winter, Chevreux, Dubourg, avec le gendarme Fiegel ; de sorte que nous n'entendîmes rien avant d'être appelés.

Contre le mur à droite, on voyait écrit en grosses lettres que ceux des témoins qui ne diraient pas la vérité passeraient au conseil, et supporteraient la même peine que l'accusé principal. Cela vous donnait à réfléchir, et je résolus tout de suite de ne rien cacher d'après la justice et le bon sens. Le gendarme nous avertit aussi qu'il nous était défendu de parler entre nous.

Au bout d'un quart d'heure, on appela Winter, et puis, de dix minutes en dix minutes, Chevreux, Dubourg et moi.

Quand je rentrai dans la salle du conseil, les juges étaient tous à leur place ; le gros-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

major avait posé son chapeau devant lui, sur le bureau; le greffier taillait sa plume. Burguet me regarda d'un air calme. Dehors on trépignait, et le major dit au brigadier :

« Prévenez le public que, si ce bruit continue, je vais faire évacuer la mairie. »

Aussitôt le brigadier sortit, et le major me dit :

« Garde national Moïse, faites votre déposition. Que savez-vous?

Je racontai les choses simplement. Le déserteur à gauche, entre deux gendarmes, avait plutôt l'air mort que vivant. J'aurais bien voulu le décharger de tout; mais quand on a peur pour son propre compte, quand de vieux officiers en grande tenue, les sourcils froncés, vous regardent jusqu'au fond de l'âme, le plus simple et le meilleur, c'est de ne pas mentir : un père de famille doit d'abord penser à ses enfants! Enfin, je racontai tout ce que j'avais vu, ni plus ni moins, et finalement le major me dit :

« Cela suffit! Vous pouvez vous retirer. »

Mais voyant que les autres, Winter, Chevreux, Dubourg restaient assis sur le banc à gauche, je fis comme eux.

Presque aussitôt cinq ou six vauriens s'étant mis à trépigner, en murmurant : « A mort!... à mort!... » le président dit au brigadier de les empoigner, et, malgré leur résistance, ils furent tous conduits au violon. Le silence s'établit alors dans la salle du conseil, mais dehors les trépignements continuaient.

« Rapporteur, vous avez la parole, » dit le gros-major.

Ce rapporteur, que je crois voir encore, et que j'entends comme s'il parlait, était un homme de cinquante ans, trapu, la tête dans les épaules, le nez long, gros et tout droit, le front très-large, avec des cheveux noirs et luisants, quelques poils de moustache et les yeux vifs. Pendant qu'il écoutait, sa tête tournait à droite et à gauche, comme sur un pivot ; on voyait son grand nez et le coin de son œil, mais il ne bougeait pas les coudes de dessus sa table. On aurait dit un de ces grands corbeaux qui semblent dormir dans les prés à la fin de l'automne, et qui voient pourtant ce qui se passe autour d'eux.

De temps en temps il levait un bras en l'air, comme pour retirer sa manche, à la mode des avocats. Il était en grande tenue, et parlait terriblement bien, d'une voix claire et forte, en s'arrêtant, et regardant les gens, pour voir s'ils étaient de son avis; et quand on faisait seulement une petite grimace, aussitôt il recommençait d'une autre manière, et vous forçait en quelque sorte de comprendre malgré vous.

Moi, voyant qu'il avançait tout doucement, sans se presser ni rien oublier, pour bien faire voir que le déserteur était en route lorsque nous l'avions pris; qu'il avait non-seulement l'idée de se sauver, mais qu'il était déjà hors de la place,—tout aussi coupable que si nous l'avions trouvé dans les rangs de l'ennemi!— pendant qu'il montrait ces choses clairement, je m'indignais parce qu'il avait raison et je pensais :

« Maintenant, que voulez-vous qu'on réponde? »

Et puis, quand il dit que le plus grand crime est d'abandonner son drapeau, parce qu'on trahit ensemble son pays, sa famille, tous ceux auxquels on doit la vie, et qu'on se rend indigne de vivre; quand il dit que le conseil de guerre suivrait la conscience de tous les gens de cœur, de tous ceux qui tenaient à l'honneur de la France, qu'il donnerait un nouvel exemple de sa fermeté pour le salut du pays et la gloire de l'Empereur; qu'il montrerait aux nouvelles recrues qu'on ne peut compter que sur l'accomplissement du devoir et l'obéissance à la discipline; quand il dit toutes ces choses avec une force et une clarté terribles, et que j'entendis derrière nous, de temps en temps, un murmure de contentement et d'admiration, alors, Fritz, j'aurais cru que l'Éternel seul pouvait sauver cet homme.

Le déserteur, les deux bras pliés sur le pupitre, la figure dessus, ne bougeait pas; il pensait sans doute comme moi, comme toute la salle et le conseil lui-même. — Ces vieux semblaient satisfaits, ils voyaient que le rapporteur disait très-bien ce qu'ils pensaient depuis longtemps; le contentement était peint sur leur figure.

Cela dura plus d'une heure.

Le capitaine s'arrêtait quelquefois une seconde, pour vous donner le temps de réfléchir à ce qu'il avait dit; j'ai toujours cru qu'il avait été procureur impérial, ou même quelque chose de plus dangereux pour ceux qui désertent.

Je me souviens qu'il finit en disant :

« Vous ferez un exemple! vous serez d'accord avec vous-mêmes; vous ne perdrez pas de vue, qu'en ce moment la fermeté du conseil est plus nécessaire que jamais au salut de la patrie. »

Lorsqu'il s'assit, un si grand murmure de satisfaction s'éleva dans la salle, qu'il gagna tout de suite l'escalier, et qu'on entendit crier dehors :

Vive l'Empereur!

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le gros-major et les autres membres du conseil se tournèrent en souriant l'un vers l'autre, comme pour dire :

« L'affaire est entendue, le reste est pour la cérémonie ! »

Les cris redoublaient dehors. Cela dura plus de dix minutes; à la fin, le gros-major s'écria :

« Brigadier, si le tumulte continue, faites évacuer l'hôtel de ville. Commencez par la salle. »

Et tout de suite le silence se rétablit, car chacun était curieux de savoir ce que Burguet pourrait répondre. Je n'aurais plus donné deux liards de la vie du déserteur.

« Défenseur, vous avez la parole, » dit le major, et Burguet se leva.

Maintenant, Fritz, si j'avais seulement l'idée de te répéter ce que Burguet dit pendant une heure, pour sauver la vie d'un pauvre conscrit; si je voulais te peindre sa figure, la douceur de sa voix, et puis ses cris qui vous déchiraient l'âme, et puis ses silences et ses réclamations; si j'avais une idée pareille, je me regarderais comme un être plein d'orgueil et de vanité.

Non, jamais on n'a rien entendu de plus beau : ce n'était pas un homme qui parlait, c'était une mère qui veut arracher son enfant à la mort. — Ah! quelle grande chose d'avoir ce talent de toucher et de faire pleurer ceux qui nous écoutent! Mais ce n'est pas du talent, c'est du cœur qu'il faut dire.

« Quel homme n'a pas commis de faute? Quel homme ne mérite pas de pitié? »

Voilà ce qu'il disait, en demandant au conseil s'il se trouvait un seul homme sans reproches; si jamais une mauvaise idée n'était venue aux plus braves; s'ils n'avaient jamais eu, même un jour, même une seconde, la pensée de courir à leur village, quand ils étaient jeunes, quand ils avaient dix-huit ans, quand le père, la mère, les amis d'enfance étaient tout pour eux, et qu'ils ne connaissaient rien d'autre au monde?—Un pauvre enfant sans instruction, sans connaissance de la vie, enlevé du jour au lendemain, jeté dans les armées, que peut-on lui demander? Quelle faute ne peut-on pas lui pardonner? Est-ce qu'il connaît la patrie, l'honneur du drapeau, la gloire de Sa Majesté? Est-ce que ces grandes idées ne lui viennent pas plus tard?

Et puis il demandait à ces vieux s'ils n'avaient pas de fils; s'ils étaient sûrs que dans le moment même, ce fils ne commettait pas une faute entraînant la peine de mort?... Il leur disait :

« Plaidez pour lui!... Que diriez-vous?... Vous diriez : — « Je suis un vieux soldat, j'ai versé mon sang pour la France pendant trente ans, je suis devenu blanc sur les champs de bataille, je suis criblé de blessures, j'ai gagné chaque grade à la pointe de l'épée. Eh bien! prenez mes épaulettes, prenez mes décorations, prenez tout, mais rendez-moi mon enfant. Que mon sang soit le prix de sa faute! Il ne connaissait pas la grandeur de son crime, il était trop jeune, c'est un conscrit; il nous aimait, il voulait nous embrasser, et puis rejoindre. Il aimait une jeune fille... Ah! vous avez été jeunes aussi! Pardonnez-lui... Ne déshonorez pas un vieux soldat dans son fils. »

« Vous diriez peut-être encore : — « J'avais d'autres enfants... ils sont morts pour la patrie... Comptez-lui leur sang, et rendez-moi celui-ci... c'est le dernier qui me reste! »

« Voilà ce que vous diriez, et beaucoup mieux que moi, parce que vous seriez le père, le vieux soldat qui parle de ses services! — Eh bien! le père de ce jeune homme parlerait comme vous. C'est un vieux soldat de la République. Il est parti avec vous peut-être, quand les Prussiens entraient en Champagne; il a été blessé à Fleurus... C'est un ancien compagnon d'armes!... L'aîné de ses fils est resté en Russie!... »

Et Burguet, en parlant, pâlissait; on aurait cru que la douleur avait détruit ses forces et qu'il allait tomber. Le silence était si grand, qu'on entendait respirer toute la salle. Le déserteur sanglotait. Chacun pensait :

« C'est fini, Burguet ne peut plus continuer, il va falloir l'emporter! »

Mais tout à coup, il recommençait d'une autre manière plus douce; il parlait lentement... Il racontait la vie du pauvre paysan et de sa femme, qui n'avaient plus qu'une seule consolation, une seule espérance sur la terre : leur enfant!

On écoutait, on voyait ces gens, on les entendait parler entre eux; on voyait le vieux chapeau du temps de la République, au-dessus de la porte.—Et quand on ne pensait qu'à cela, tout à coup Burguet montrait le vieux et sa femme apprenant que leur fils avait été tué, non par les Russes ou les Allemands, mais par des Français... On entendait le cri de ce vieux!...

Tiens, Fritz, c'était épouvantable; j'aurais voulu me sauver. — Les officiers du conseil, dont plusieurs étaient mariés, regardaient devant eux, les yeux fixes, le poing fermé; leurs moustaches grises tremblotaient. Le major avait levé deux ou trois fois la main, comme pour faire signe que c'était assez; mais Burguet avait toujours quelque chose de plus fort

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Burguet. (P 63.)

à dire, de plus juste et de plus grand. Son discours dura jusque vers onze heures, alors il s'assit; on n'entendait plus un murmure dans les trois salles ni dehors. Et l'autre, le rapporteur, recommença, disant que tout cela ne signifiait rien : que c'était malheureux pour le père d'avoir un fils indigne, que chacun tenait à ses enfants, mais qu'il fallait leur apprendre à ne pas déserter en face de l'ennemi; qu'avec toutes ces raisons, on ne fusillerait personne, que la discipline serait détruite de fond en comble, qu'on ne pourrait plus avoir d'armée, et que l'armée fait la force et la gloire du pays.

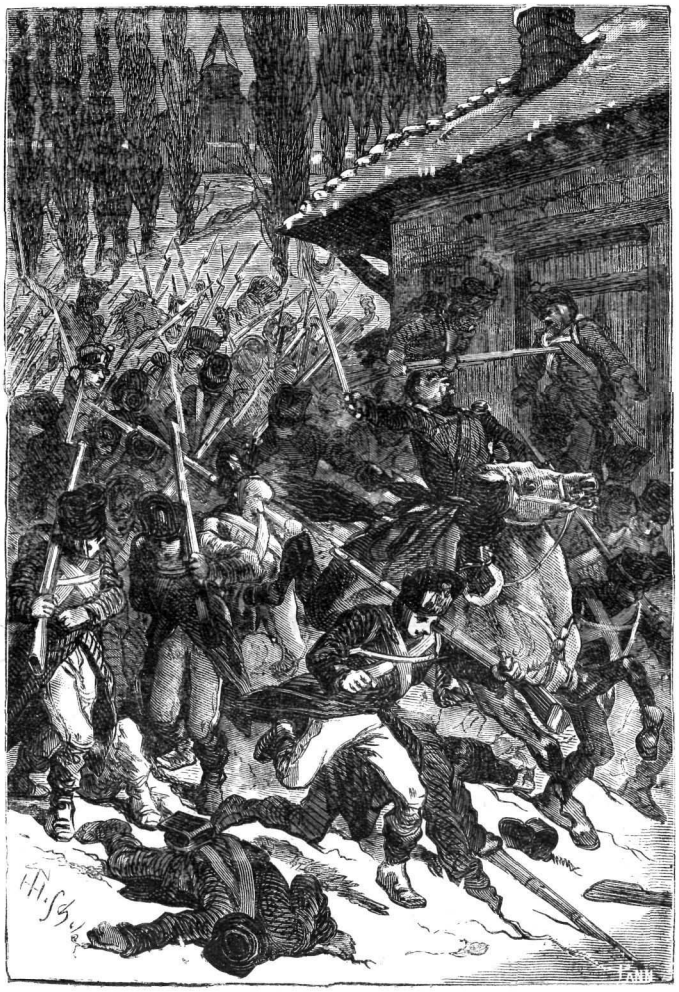
Burguet répliqua presque aussitôt après. Je ne me rappelle pas ce qu'il dit; tant de choses ne pouvaient m'entrer à la fois dans la tête. Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est que, vers une heure, le conseil nous ayant fait sortir pour délibérer, — pendant qu'on reconduisait le déserteur au cachot, — on nous permit de rentrer au bout de quelques minutes, et que le major lui-même, debout sur l'estrade où l'on tire à la conscription, déclara que l'accusé Jean Belin était acquitté, et qu'il donna l'ordre de le relâcher tout de suite.

C'était le premier acquittement depuis le départ des prisonniers espagnols, avant le blocus; les gueux venus en foule pour voir condamner et fusiller un homme ne pouvaient y croire; plusieurs criaient en dessous :

« Nous sommes trahis! »

Mais le gros-major dit au brigadier Descarmes de prendre le nom des criards, et qu'on

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



La sortie de la tuilerie. (P. 71.)

irait leur rendre visite ; alors toute cette masse dégringola des escaliers en cinq minutes, et nous pûmes descendre à notre tour.

J'avais pris Burguet par le bras, les yeux pleins de larmes.

« Êtes-vous content, Moïse ? fit-il, déjà remis et joyeux.

— Burguet, lui dis-je, Aaron lui-même, le propre frère de Moïse et le plus grand orateur d'Israël, n'aurait pas mieux parlé que vous : c'est admirable ! Je vous dois ma tranquillité. Tout ce que vous me demanderez pour un si grand service, je suis prêt à vous le donner, selon mes moyens. »

Nous descendions ; les membres du conseil de guerre nous suivaient un à un tout pensifs. Burguet souriait.

« Est-ce bien vrai, Moïse ? fit-il en s'arrêtant sous la voûte.

— Oui, voici ma main.

— Eh bien ! dit-il, je vous demande un bon dîner à la *Ville-de-Metz*.

— Ah ! de bon cœur ! »

Quelques bourgeois, le père Parmentier, le percepteur Cochois, l'adjoint Muller, attendaient Burguet au bas des marches de la mairie, pour lui faire leur compliment. Comme on l'entourait en lui serrant la main, voilà que Sâfel arrive et me saute dans les bras : Zeffen l'envoyait chercher des nouvelles. Je l'embrassai, et je lui dis tout joyeux :

« Va prévenir ta mère que nous avons gagné ! Qu'on se mette à table. Moi, je dîne à la *Ville*

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

de-Met avec Burguet. Dépêche-toi, mon enfant. »

Il partit en courant.

« Vous dînez chez moi, Burguet, disait le père Parmentier.

— Merci, Monsieur le maire, je suis retenu par Moïse, répondit-il ; ce sera pour une autre fois. »

Et nous entrâmes bras dessus, bras dessous, dans le grand corridor de la mère Barrière, où l'on sentait encore l'odeur du rôti, malgré le blocus.

« Écoutez, Burguet, lui dis-je, nous allons dîner seuls, et vous choisirez vous-même le vin et les viandes qui vous plaisent ; vous vous y connaissez mieux que moi. »

Je vis que ses yeux reluisaient.

« Bon, bon, fit-il, c'est entendu. »

Dans la grande salle, le commissaire des guerres et deux officiers dînaient ensemble ; ils tournèrent la tête et nous les saluâmes.

Je fis appeler la mère Barrière, qui vint aussitôt, son tablier sur le bras, riante et joufflue comme à l'ordinaire. Burguet lui dit deux mots à l'oreille, et tout de suite elle nous ouvrit la porte à droite, en nous disant :

« Entrez, Messieurs, entrez !... Vous n'attendrez pas longtemps. »

Nous entrâmes donc dans le cabinet carré, au coin de la place, une petite chambre haute, les deux grandes fenêtres fermées avec des rideaux en mousseline, et le fourneau de porcelaine bien chauffé, comme il convient en hiver.

Une servante vint mettre les couverts, pendant que nous nous chauffions les mains sur le marbre. Burguet disait en riant :

« J'ai bon appétit, Moïse ; ma plaidoirie va vous coûter cher.

— Tant mieux ! Elle ne sera jamais trop chère pour la reconnaissance que je vous dois.

— Allons, fit-il en me posant la main sur l'épaule, je ne vous ruinerai pas, mais nous dînerons bien. »

Comme la table était mise, nous nous assîmes en face l'un de l'autre, dans de bons fauteuils tendres ; et Burguet, s'attachant la serviette à la boutonnière, selon son habitude, prit la carte. — Il réfléchit longtemps, car tu sauras, Fritz, que si les rossignols chantent bien, ils sont aussi les plus fins becs de la création ; Burguet leur ressemblait, et de le voir réfléchir ainsi, cela me réjouissait.

A la fin il parla lentement et gravement à la servante, disant :

« Ceci et cela, Madeleine, accommodé de telle façon. Et tel vin pour commencer, et tel autre vin pour finir.

— C'est bien, Monsieur Burguet, » répondit Madeleine en sortant.

Deux minutes après, elle nous servait une bonne croûte au pot. En temps de blocus, c'était ce qu'on pouvait souhaiter de mieux ; trois semaines plus tard, on aurait été bien heureux d'en avoir une pareille.

Ensuite elle nous apporta du vin de Bordeaux chauffé dans une serviette. — Mais tu penses bien, Fritz, que je ne vais pas te raconter ce dîner en détail, malgré tout le plaisir que j'ai de me le rappeler encore aujourd'hui. Crois-moi, rien n'y manquait, ni les viandes, ni les légumes frais, toutes choses qui devenaient terriblement rares en ville depuis la fermeture des portes ; nous avions même de la salade ! Madame Barrière en conservait à la cave, dans du terreau, et Burguet voulut la faire lui-même à l'huile d'olives.

On nous servit aussi les dernières poires fondantes qu'on ait vues à Phalsbourg, dans cet hiver de 1814.

Burguet semblait heureux, surtout quand on eût apporté la bouteille de vieux lironcourt, et que nous trinquâmes ensemble.

« Moïse, me disait-il les yeux attendris, si l'on me payait toutes mes plaidoiries comme vous, je renoncerais à ma place du collége ; mais voici les premiers honoraires que je reçois.

— Et moi, Burguet, m'écriai-je, à votre place, au lieu de rester à Phalsbourg, j'irais dans une grande ville ; les bons dîners, les bons hôtels et le reste ne vous manqueraient pas longtemps !

— Ah ! vingt ans plus tôt ce conseil aurait été bon, fit-il en se levant ; mais à cette heure il arrive trop tard. Allons prendre le café, Moïse. »

C'est ainsi que souvent les hommes d'un grand talent s'enterrent à droite et à gauche, dans de petits endroits où personne ne se doute seulement de ce qu'ils valent. Ils prennent tout doucement leur pli, et disparaissent sans qu'on ait parlé d'eux.

Burguet n'oubliait jamais d'aller au café, vers cinq heures, faire sa partie de cartes avec le vieux juif Salomon, qui vivait de cela. Lui et cinq ou six bourgeois entretenaient grassement cet homme, qui prenait la bière et le café deux fois par jour à leurs dépens, sans parler des écus qu'il empochait pour entretenir sa famille.

De la part des autres, cela ne m'étonnait pas, c'étaient des imbéciles ; mais de la part d'un esprit comme Burguet, j'en étais toujours confondu ; car sur vingt parties, Salomon ne leur en laissait gagner qu'une ou deux, et encore dans la crainte de perdre ses meilleures

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

pratiques, en les décourageant tout à fait.

J'avais cinquante fois expliqué ces choses à Burguet; il me donnait raison, et continuait tout de même à suivre ses habitudes.

Lorsque nous arrivâmes au café, Salomon était déjà là, dans le coin d'une fenêtre, à gauche, — sa petite casquette crasseuse sur le nez, et sa vieille souquenille grasse pendant au bas du tabouret, — en train de battre les cartes tout seul. Il regarda Burguet du coin de l'œil, comme un pipeur regarde les alouettes, et semblait lui dire :

« Arrive !... Je suis ici !... Je t'attends !.... »

Mais Burguet avec moi n'osait pas obéir à ce vieux gueux; il était honteux de sa faiblesse, et lui fit seulement un petit signe de tête, en allant s'asseoir à la table en face, où l'on nous servit le café.

Les camarades arrivèrent bientôt, et Salomon se mit à les plumer. Burguet leur tournait le dos; j'essayais de le distraire, mais son âme était avec eux; il écoutait tous les coups et bâillait dans sa main.

Vers sept heures, comme la salle se remplissait de fumée et que les billes roulaient sur les billards, tout à coup un jeune homme, un soldat entra, regardant de tous les côtés.

C'était le déserteur.

Il finit par nous voir, et s'approcha le bonnet de police à la main. Burguet leva les yeux et le reconnut : je vis qu'il devenait rouge; le déserteur, au contraire, était tout pâle, il voulait parler et ne pouvait rien dire.

« Eh bien, mon ami, lui dit Burguet, vous voilà sauvé !

—Oui, Monsieur, répondit le conscrit, et je viens vous remercier pour moi, pour mon père, pour ma mère !...

—Ah ! fit Burguet en toussant, c'est bon !... c'est bon !... »

Puis il regarda ce jeune homme avec tendresse, et lui demanda doucement :

« Vous êtes content de vivre ?

—Oh ! oui, Monsieur, répondit le conscrit, je suis bien content.

—Oui, dit Burguet tout bas en regardant l'horloge, depuis cinq heures ce serait fini !... pauvre enfant ! »

Et tout à coup, se mettant à le tutoyer :

« Tu n'as rien pour boire à ma santé, dit-il, et moi je n'ai pas le sou non plus. Moïse, donnez-lui cent sous. »

Je lui donnai dix francs. Le déserteur voulut remercier.

« C'est bon, dit Burguet en se levant, va boire un coup avec tes camarades. Réjouis-toi... et ne déserte plus ! »

Il faisait semblant de suivre le jeu de Salomon ; mais comme le déserteur disait :

« Je vous remercie aussi pour celle qui m'attend ! » il me regarda de côté, ne sachant plus que répondre, tant il était ému. Alors je dis au conscrit :

«Nous sommes heureux de vous avoir rendu service. Allez boire un coup à la santé de votre défenseur, et conduisez-vous bien. »

Il nous regarda encore un instant, comme s'il n'avait pu s'en aller; on voyait mille fois mieux dans sa figure ses remercîments, qu'il n'aurait pu les dire. Il finit par sortir lentement en nous saluant, et Burguet acheva de prendre sa tasse.

Nous rêvâmes encore quelques minutes à ce qui venait de se passer. Mais bientôt l'idée me prit de revoir ma famille.

Burguet était comme une âme en peine, à chaque instant, il se levait pour regarder dans le jeu de l'un ou de l'autre, les mains croisées sur le dos; puis il venait se rasseoir tout mélancolique. J'aurais été désolé de le gêner plus longtemps, et, sur le coup de huit heures, je lui souhaitai le bonsoir, ce qui parut lui faire plaisir.

« Allons, bonne nuit, Moïse, dit-il en me reconduisant à la porte. Mes compliments à madame Sorlé et à madame Zeffen.

—Merci.... je ne les oublierai pas. »

Je partis bien content de rentrer à la maison. Quelques minutes après, j'arrivais chez nous. Sorlé vit tout de suite que j'étais gai, car, en la rencontrant sur la porte de notre petite cuisine, je l'embrassai tout joyeux.

« Ça va bien, Sorlé, lui dis-je, tout va très-bien.

—Oui, fit-elle, je vois que tout va bien ! »

Elle riait, et nous entrâmes dans la chambre, où Zeffen déshabillait David. Le pauvre petit, en chemise, vint aussitôt me tendre la joue. Chaque fois que je dînais en ville, j'avais l'habitude de lui rapporter du dessert, et, malgré ses yeux endormis, il trouva bien vite la place de mes poches.

Voilà, Fritz, le bonheur des grands-pères : c'est de reconnaître l'esprit et le bon sens de leurs petits-enfants.

Le petit Esdras lui-même, que Sorlé berçait, comprenait déjà qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire; il me tendait ses petites mains et semblait me dire :

« J'aime aussi les biscuits ! »

Nous en étions tous dans la joie.

Enfin, m'étant assis, je racontai ma journée, célébrant l'éloquence de Burguet et la satisfaction du pauvre déserteur. Toute la famille m'écoutait avec attendrissement. Sâfel, assis sur mes genoux, me disait à l'oreille :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Nous avons vendu pour trois cents francs d'eau-de-vie. »

Cette nouvelle me fit grand plaisir : quand on dépense, il faut gagner.

Vers dix heures, Zeffen nous ayant souhaité une bonne nuit, je descendis fermer la porte et mettre la clef dessous pour le sergent, s'il rentrait tard.

Pendant que nous allions nous coucher, Sorlé me répéta ce que Sâfel m'avait déjà dit, ajoutant que nous serions à notre aise après le blocus, et que l'Éternel nous avait secourus dans ces grandes misères.

Nous étions contents et sans aucune défiance de l'avenir.

XVI

Durant quelques jours, il ne se passa rien d'extraordinaire ; le gouverneur fit arracher les plantes et les arbustes qui poussaient dans les jointures des remparts, pour arrêter la désertion, et il défendit aux officiers d'être trop brusques avec les soldats, ce qui produisit un bon effet.

C'était le temps où des centaines de mille Autrichiens, Russes, Bavarois, Wurtembergeois, par escadrons et par régiments, passaient hors de portée du canon autour de la ville, et marchaient sur Paris.

Alors se livraient de terribles batailles en Champagne, mais nous n'en savions rien.

Tous les jours les uniformes changeaient autour de la place ; nos vieux soldats, du haut des remparts, reconnaissaient tous les peuples qu'ils avaient combattus depuis vingt ans.

Notre sergent venait me prendre régulièrement après l'appel, pour monter sur le bastion de l'arsenal ; on y trouvait toujours des bourgeois causant entre eux de l'invasion, qui ne finissait pas.

C'était quelque chose d'incroyable ! Du côté de Saint-Jean, sur la lisière du bois de la Bonne-Fontaine, on voyait défiler durant des heures, de la cavalerie, de l'infanterie, et puis des convois de poudre ou de boulets, et puis des canons, et puis encore des files de baïonnettes, des casques, des manteaux rouges, verts, bleus, des lances, des voitures de paysans recouvertes de toile : tout cela passait, passait comme un fleuve.

Sur ce grand plateau blanc, entouré de forêts, tout se découvrait jusqu'au fond des gorges.

Quelques Cosaques ou dragons se détachaient parfois de la masse, et poussaient d'un temps de galop jusqu'au pied des glacis, dans l'allée des Dames, ou près de la petite chapelle. Aussitôt un de nos vieux artilleurs de marine allongeait sa moustache grise sur un fusil de rempart, il visait lentement ; tous les assistants se penchaient autour de lui, même les enfants, — qui vous glissaient entre les jambes, sans crainte des balles ou des obus, — et le biscaïen partait !

Souvent j'ai vu le Cosaque ou le uhlan vider la selle, et le cheval rejoindre ventre à terre son escadron, la bride sur le cou. Des cris de joie s'élevaient ; on grimpait sur les talus, on regardait, et le canonnier se frottait les mains en disant :

« Encore un de moins ! »

D'autres jours, ces vieux, avec leurs longues capotes trouées et déchirées, pariaient deux sous entre eux, à qui mettrait en bas telle sentinelle ou telle vedette, sur la côte de Mittelbronn ou du Bigelberg.

C'était si loin, qu'il fallait avoir de bons yeux pour reconnaître celui qu'ils se montraient ; mais ces gens habitués à la mer voyaient tout à perte de vue.

« Allons, Paradis, ça va-t-il ? disait l'un.

— Oui, ça va ! Mets tes deux sous là, voici les miens. »

Et l'on tirait. La partie continuait comme au jeu de quilles. Dieu sait ce qu'ils exterminaient de monde, pour leurs deux sous. Chaque matin je retrouvais ces canonniers de marine dans ma boutique, vers neuf heures, en train de boire le Cosaque, comme ils disaient. La dernière goutte, ils se la versaient dans les mains, pour se fortifier les nerfs, et partaient le dos rond, en criant :

« Hé ! bonjour, père Moïse, le kaiserlick se porte bien ! »

Je ne crois pas avoir vu passer tant de monde dans ma vie, que dans ces mois de janvier et de février 1814 ; c'était comme les sauterelles d'Égypte ! Comment tant d'êtres peuvent-ils sortir de la terre ? personne ne peut le comprendre.

J'en étais désolé, naturellement, et les autres bourgeois aussi, cela va sans dire ; mais notre sergent riait et clignait de l'œil :

« Voyez, père Moïse, disait-il en étendant la main des Quatre-Vents au Bigelberg, tout ça... tout ce qui passe, tout ce qui a passé et tout ce qui passera, c'est pour engraisser la Champagne et la Lorraine ! L'Empereur est là-bas, qui les attend dans un bon endroit ; il va tomber dessus ; son coup de foudre d'Austerlitz, d'Iéna ou de Wagram est déjà prêt !... Ça ne peut plus tarder. Ensuite ils filerom en retraite ; mais on les suivra, la baïonnette

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

dans les reins, et nous sortirons d'ici, nous mettre en travers. Pas un seul n'échappera. Leur compte est réglé. C'est alors, père Moïse, que vous aurez de vieilles défroques à vendre. Hé! hé! hé! vous ferez vos choux gras. »

Il se réjouissait d'avance; mais tu penses bien, Fritz, que je ne comptais guère sur ces uniformes qui couraient les champs; j'aurais mieux aimé les savoir à mille lieues de nous.

Enfin voilà l'idée des gens, les uns se réjouissent et les autres se désolent pour la même chose. La confiance du sergent était si grande, qu'elle me gagnait quelquefois et que je pensais comme lui.

Nous descendions ensemble la rue du Rempart; il s'en allait à la cantine, où l'on commençait à distribuer les vivres de siége, ou bien il montait chez nous, prendre son petit verre de kirschenwasser, et m'expliquer les beaux coups de l'Empereur, depuis 96 en Italie. Je n'y comprenais rien, mais je faisais semblant de comprendre, ce qui revenait au même.

Il arrivait aussi des parlementaires, tantôt par la route de Nancy, tantôt par celles de Saverne ou de Metz. Ils levaient de loin le petit drapeau blanc, un de leurs trompettes sonnait et puis se retirait; l'officier de garde à l'avancée allait reconnaître le parlementaire et lui bander les yeux, ensuite il traversait la ville sous escorte, pour se rendre à l'hôtel du gouverneur. Mais ce que ces gens racontaient ou demandaient ne transpirait pas dans la place; le conseil de défense seul en était instruit.

Nous vivions resserrés dans nos murs comme au milieu de la mer, et tu ne peux pas croire combien cela vous pèse à la longue, comme on est triste, abattu, de ne pouvoir sortir, même sur les glacis. Des vieillards cloués dans leur fauteuil depuis dix ans, et qui ne songeaient jamais à se remuer, sont accablés de savoir que les portes restent fermées. Et puis, la curiosité d'apprendre ce qui se passe, de voir des étrangers, de causer des affaires du pays, voilà des choses dont le besoin est très-grand, et dont personne ne se doute avant de l'avoir éprouvé comme nous. Le moindre paysan, le plus borné du Dagsberg, qui serait entré par hasard en ville, aurait été reçu comme un dieu; tout le monde aurait couru le voir et l'interroger sur les nouvelles de la France.

Ah! ceux qui soutiennent que la liberté passe avant tout ont bien raison, car d'être enfermé dans un cachot, quand il serait aussi grand que la France, c'est insupportable. Les hommes sont faits pour aller, venir, parler, écrire, vivre les uns avec les autres, commercer, se raconter les nouvelles, et lorsque vous leur ôtez cela, le reste n'est plus qu'un dégoût.

Les gouvernements ne veulent pas comprendre cette chose si simple; ils se croient plus forts en empêchant les gens de vivre à leur aise, et finissent par ennuyer tout le monde. La vraie force d'un souverain est toujours en proportion de la liberté qu'il peut nous donner, et non pas de celle qu'il est forcé de nous ôter. Les alliés l'avaient compris pour Napoléon, et de là venait leur confiance.

Le plus triste, c'est que, vers la fin de janvier, la disette se faisait déjà sentir. On ne pouvait pas dire que l'argent devenait rare, puisqu'il n'en sortait pas un centime de la ville, mais tout devenait cher : ce qui valait deux sous trois semaines auparavant en valait vingt! Cela m'a fait penser souvent, que la rareté de l'argent est une de ces bêtises comme les gueux en inventent pour tromper les imbéciles. Qu'est-ce que cela nous fait que l'argent soit rare? On n'est pas pauvre avec deux sous, s'ils vous suffisent pour avoir du pain, du vin, de la viande, des habits, etc.; mais s'il vous en faut vingt fois plus, alors non-seulement vous êtes pauvres, mais tout le pays est pauvre. L'argent ne manque jamais quand tout est à bon marché; il est toujours rare quand les choses de la vie sont chères.

Aussi, lorsqu'on est enfermé comme nous l'étions, c'est un grand bonheur de pouvoir vendre plus qu'on n'achète. Mon eau-de-vie était à trois francs le litre, mais en même temps il nous fallait du pain, de l'huile, des pommes de terre, et tout montait en proportion.

Un matin, la vieille mère Quéru pleurait dans ma boutique; elle n'avait pas mangé depuis deux jours! et pourtant c'était, disait-elle, la moindre des choses; il lui manquait seulement son petit verre, que je lui donnai gratis. Elle me bénit cent fois et s'en alla contente. Bien d'autres auraient eu besoin de petits verres! J'ai vu des vieux dans le désespoir, parce qu'ils n'avaient plus de quoi priser; ils allaient jusqu'à priser de la cendre; et c'est alors que plusieurs eurent l'idée de fumer les feuilles du grand noyer de l'Arsenal, ce qu'ils trouvèrent très-bon.

Malheureusement, tout cela n'était que le commencement de la disette; plus tard nous devions encore apprendre à jeûner pour la gloire de Sa Majesté.

Vers la fin de février, le froid était revenu; chaque soir on tirait sur nous une centaine d'obus, mais on s'habitue à tout, et cela nous paraissait presque naturel. Aussitôt l'obus éclaté, chacun courait éteindre le feu, ce qui n'était pas difficile, puisque dans toutes les maisons se trouvaient des cuves pleines d'eau.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nos canonniers répondaient à l'ennemi ; mais, comme les Russes tiraient avec des pièces volantes, après dix heures, et qu'on ne pouvait viser que sur leur feu, qui changeait toujours de place, on avait de la peine à les atteindre.

Quelquefois l'ennemi tirait des boulets incendiaires ; ce sont des boulets percés de trois trous en triangle, et remplis d'un feu très-vif, qu'on ne peut éteindre qu'en jetant le boulet au fond de l'eau ; c'est ce qu'on faisait.

Nous n'avions pas encore eu d'incendie ; mais nos avant-postes s'étaient repliés, et les alliés se resserraient de plus en plus autour de la place. Ils occupaient la ferme Ozillo, la Tuilerie de Pernette et les Maisons-Rouges, que nos troupes venaient d'abandonner. Ils s'arrangeaient là-dedans pour passer l'hiver agréablement. C'étaient des Wurtembergeois, des Bavarois, des Badois et d'autres landwehr, qui remplaçaient en Alsace les troupes de ligne parties pour l'intérieur.

On voyait très-bien leurs sentinelles en longue capote gris-bleu, la casquette plate, le fusil penché sur l'épaule, se promener gravement dans l'allée de peupliers qui mène à la Tuilerie.

De là, ces troupes pouvaient, d'un moment à l'autre, pendant une nuit profonde, entrer dans les fossés et même essayer de forcer une poterne.

Ils étaient en nombre et ne se refusaient rien, ayant trois ou quatre villages autour d'eux pour leur fournir des vivres, et les grands fours de la Tuilerie pour se chauffer.

Quelquefois un bataillon russe les relevait, mais seulement un ou deux jours, étant forcé de se remettre en route. Ces Russes se baignaient dans le petit guévoir derrière la bâtisse, malgré la glace et la neige qui le remplissaient.

Tous, Russes, Wurtembergeois et Badois fusillaient nos sentinelles, et l'on s'étonnait que le gouverneur ne les eût pas encore écrasés de boulets. Mais un soir le sergent rentra joyeux et me dit à l'oreille, en clignant de l'œil :

« Demain, levez-vous de bonne heure, père Moïse ; ne dites rien à personne et suivez-moi. Vous verrez quelque chose qui vous fera rire.

— C'est bon, sergent, » lui répondis-je.

Il alla tout de suite se coucher, et longtemps avant le jour, vers cinq heures, je l'entendais déjà sauter de son lit, ce qui m'étonna d'autant plus qu'on ne battait pas le rappel.

Je me levai doucement. Sorlé me demanda tout endormie :

« Qu'est-ce que c'est, Moïse ?

— Dors tranquillement, Sorlé, lui répondis-je ; le sergent m'a prévenu qu'il voulait me faire voir quelque chose. »

Elle ne dit plus rien, et je finis de m'habiller.

Presque au même instant, le sergent frappait à la porte ; je soufflai la chandelle, et nous descendîmes. Il faisait nuit noire.

On entendait une faible rumeur du côté de la caserne ; le sergent partit dans cette direction en me disant :

« Montez sur le bastion, nous allons attaquer la Tuilerie. »

Aussitôt je montai la rue en courant. Comme j'arrivais sur les remparts, j'aperçus dans l'ombre du bastion, à droite, les canonniers à leurs pièces. Ils ne bougeaient pas, et tout se taisait aux environs ; les mèches allumées et plantées en terre brillaient seules comme des étoiles dans la nuit.

Cinq ou six bourgeois, prévenus comme moi, restaient immobiles à l'entrée de la poterne. Les cris ordinaires : « Sentinelles, prenez garde à vous ! » se répondaient autour de la ville, et dehors, du côté de l'ennemi, les *verdâ !* et les *souïda*[1] !

Il faisait très-froid, un froid sec, malgré le brouillard.

Bientôt, du côté de la place, à l'intérieur, une quantité d'hommes remontèrent la rue ; s'ils avaient marqué le pas, l'ennemi les aurait entendus de loin sur les glacis ; mais ils arrivèrent en tumulte et tournèrent près de nous, dans l'escalier de la poterne. Leur passage dura bien dix minutes. Tu peux te figurer si j'étais attentif, et pourtant je ne reconnus pas notre sergent, il faisait encore trop sombre.

Les deux compagnies qui venaient de défiler se reformèrent dans les fossés, et tout redevint tranquille.

Je ne sentais plus mes pieds, tant il faisait froid ; la curiosité m'empêchait de partir.

Enfin, au bout d'une demi-heure environ, une ligne pâle s'étendit derrière le fond de Fiquet, autour du bois de la Bonne-Fontaine. Le capitaine Rolfo, les bourgeois et moi, appuyés contre la rampe, nous regardions la plaine couverte de neige, où quelques patrouilles allemandes erraient dans le brouillard, et plus près de nous, au bas des glacis, la sentinelle wurtembergeoise, immobile dans l'allée de peupliers qui mène à la grande échoppe de la Tuilerie.

Tout était encore gris et confus ; mais le soleil d'hiver, blanc comme la neige, s'élevait sur la ligne sombre des sapins. Nos soldats, l'arme au pied dans les chemins couverts, ne bougeaient pas. Les *verdâ!* et les *souïda!* allaient leur train. Le jour grandissait de seconde en seconde.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Jamais on n'aurait cru qu'un combat s'apprêtait, quand la mairie sonna six heures, et que tout à coup nos deux compagnies, sans commandement, sortirent des chemins couverts, l'arme au bras, et descendirent le glacis en silence.

Elles arrivèrent en moins d'une minute au chemin qui longe les jardins, et défilèrent à gauche, en suivant les haies.

Tu ne peux pas te figurer le tremblement qui me prit, en voyant que l'attaque allait commencer. Il ne faisait pas encore bien clair, mais la sentinelle ennemie vit pourtant la ligne des baïonnettes filer derrière les haies, et cria d'une façon terrible :

Verdâ !

« En avant ! » répondit la voix tonnante du capitaine Vigneron, et les grosses semelles de nos soldats se mirent à rouler sur la terre durcie, comme une avalanche.

La sentinelle tira, puis courut en remontant l'allée, et criant je ne sais quoi. Une quinzaine de landwehr, qui formaient l'avant-poste sous la vieille échoppe où l'on séchait les briques, sortirent aussitôt ; ils n'avaient pas eu le temps de se reconnaître, que tous étaient massacrés sans miséricorde.

On ne pouvait pas bien voir d'aussi loin, par-dessus les haies et les peupliers ; mais, après l'enlèvement du poste, le roulement de la fusillade et des cris horribles arrivèrent jusqu'en ville.

Tous ces malheureux landwehr, qui demeuraient dans la ferme Pernette, — et dont un grand nombre s'étaient déshabillés comme d'honnêtes pères de famille, pour mieux dormir, — sautaient des fenêtres, en pantalon, en caleçon, en chemise, la giberne au dos, et se rangeaient derrière la Tuilerie, dans le grand pré de Seltier. Leurs officiers les poussaient et commandaient au milieu du tumulte.

Ils étaient bien là six ou sept cents, presque nus dans la neige ; et, malgré l'étonnement d'une pareille surprise, ils commençaient un feu roulant bien nourri, quand nos deux pièces du bastion se mirent de la partie.

Dieu du ciel, quel carnage !

C'est là-bas qu'il fallait voir arriver les boulets, et les chemises sauter en l'air ! Et le pire pour ces malheureux, c'est qu'ils étaient forcés de serrer les rangs, parce qu'après avoir tout bousculé dans la Tuilerie, les nôtres en sortaient pour attaquer à la baïonnette.

Quelle position ! Figure-toi cela, Fritz, pour d'honnêtes bourgeois, des marchands, des banquiers, des brasseurs, des maîtres d'hôtel, des gens paisibles qui ne souhaitaient que le calme et la tranquillité.

J'ai toujours pensé depuis que le système de la landwehr est très-mauvais, et qu'il vaut beaucoup mieux payer une bonne armée de volontaires attachés au pays, et sachant bien que l'argent, les pensions et les décorations leur viennent de la nation et non du gouvernement : des jeunes gens dévoués à la patrie comme ceux de 92, et remplis d'enthousiasme, parce qu'on les respecte et qu'on les honore selon leur sacrifice. Oui, voilà ce qu'il faut, et non pas des gens qui songent à leur femme et à leurs enfants.

Nos boulets hachaient ces malheureux pères de famille par douzaines ! Pour comble d'abomination, deux autres compagnies, que le conseil de défense avait fait sortir des poternes de la manutention et de la porte d'Allemagne dans le plus grand secret, et qui s'avançaient l'une sur la route de Saverne, l'autre dans le chemin du Petit-Saint-Jean, commençaient à les dépasser, et se refermaient derrière eux, en leur tirant dans le dos.

Il faut reconnaître que ces vieux soldats de l'Empire avaient un esprit de ruse diabolique ! Qui se serait jamais figuré des coups pareils ?

En voyant cela, le restant des landwehr se débanda dans la grande plaine blanche, comme un tourbillon de moineaux. Ceux qui n'avaient pas eu le temps de mettre leurs souliers ne sentaient pas les pierres, ni les ronces, ni les épines du fond de Fiquet ; ils couraient comme des cerfs, et les plus gros galopaient aussi vite que les autres.

Nos soldats les suivaient en tirailleurs, et ne s'arrêtaient une seconde que pour les ajuster et les fusiller. Toute la côte en face, jusqu'au vieux hêtre, au milieu de la prairie communale des Quatre-Vents, était couverte de leurs corps.

Leur colonel, sans doute un bourgmestre, galopait devant eux à cheval ; sa chemise s'enflait derrière lui !

Si les Badois cantonnés dans le village n'étaient pas sortis à leur secours, on les aurait tous exterminés. Mais deux bataillons de Badois s'étant déployés sur la droite des Quatre-Vents, nos trompettes sonnèrent le rappel, et les quatre compagnies se réunirent au milieu de l'allée des Dames, pour les attendre.

Les Badois alors firent halte, et les derniers Wurtembergeois passèrent derrière eux, bien contents d'être réchappés d'une aussi terrible débâcle. Ceux-là pouvaient dire :

« Je connais la guerre... J'en ai vu de dures ! »

Il était sept heures ; toute la ville couvrait les remparts.

Bientôt une épaisse fumée s'éleva sur la Tui-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Père Moïse, les enfants sont pâles. (P. 78.)

lerie et les bâtisses environnantes; quelques sapeurs étaient sortis avec des fagots, et venaient d'y mettre le feu. Tout cela partit en étincelles ; il ne resta qu'une grande place noire et des décombres derrière les peupliers.

Nos quatre compagnies, voyant que les Badois ne voulaient pas les attaquer, revinrent tranquillement, la trompette en tête.

Moi, depuis longtemps, j'étais descendu sur la place, près de la porte d'Allemagne, pour assister à la rentrée de nos troupes. C'est encore un de ces spectacles que je n'oublierai jamais : — le poste sous les armes, les vétérans pendus aux chaînes du pont-levis qui s'abaisse, les hommes, les femmes, les enfants qui se poussent dans la rue; et dehors, dans les remparts, les trompettes qui éclatent, les échos des bastions et de la demi-lune qui répondent au loin; les blessés, pâles, déchirés, couverts de sang, qui rentrent les premiers, affaissés sur l'épaule de leurs camarades; le lieutenant Schnindret, dans un fauteuil de la Tuilerie, la figure couverte de sueur, avec sa balle dans le ventre, qui crie, la langue épaisse et la main étendue: *Vive l'Empereur!* les soldats qui jettent le commandant wurtembergeois de sa civière, pour y mettre un des nôtres; les tambours sous la porte, battant la marche, pendant que les troupes, l'arme à volonté, des pains et d'autres provisions de toute sorte enfilés dans les baïonnettes, rentrent fièrement, au milieu des cris de : *Vive le 6e léger!*—Voilà ce que les anciens peuvent seuls se vanter d'avoir vu.

Ah! Fritz, les hommes ne sont plus les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

L'Éternel a voulu l'avoir près de son trône. (P. 84.)

mêmes. De mon temps, les autres payaient toujours les frais de la guerre; l'empereur Napoléon avait cela de bon : il ne ruinait pas la France, mais les ennemis. Aujourd'hui, c'est nous qui payons notre gloire.

Et dans ce temps-là les soldats rapportaient du butin : des sacs, des épaulettes, des capotes, des ceintures d'officiers, des montres, etc., etc. Ils se rappelaient que le général Bonaparte leur avait dit en 1796 : « Vous n'avez pas d'habits, pas de souliers; la République vous doit beaucoup, elle ne peut rien vous donner. Je vais vous conduire dans le plus riche pays du monde; vous y trouverez honneurs, gloire, richesses !... » Enfin je vis tout de suite que nous allions vendre des petits verres en quantité.

Comme le sergent passait, je lui criai de loin :

« Sergent! »

Il me vit dans la foule, les bras étendus, et tout joyeux, il me donna la main en criant :

« Ça va bien, père Moïse, ça va bien! »

Tout le monde riait.

Alors, sans attendre la fin du défilé, je courus à la halle ouvrir notre boutique.

Le petit Sâfel avait aussi compris que nous ferions une bonne journée, car, au milieu de la presse, il était venu me tirer par la basque de ma capote, en me criant :

« J'ai la clef de la halle... je l'ai!.. Dépêchons-nous! Tâchons d'arriver avant Frichard!... »

Ce que c'est pourtant que l'esprit naturel d'un enfant, cela se montre tout de suite; c'est un véritable don du Seigneur.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Nous courûmes donc au magasin. J'ouvris mon étalage, où Sâfel resta seul quelques minutes, pendant que j'allais casser une croûte à la maison, et prendre une bonne somme en gros sous et petite monnaie pour trafiquer.

Sorlé et Zeffen étaient dans leur comptoir, en train de verser des petits verres. Tout allait bien, comme d'habitude. Mais, un quart d'heure après, lorsqu'on eut rompu les rangs et remis les fusils en place à la caserne, la presse devint si grande au magasin de la halle pour me vendre habits, sacs, montres, pistolets, manteaux, épaulettes, etc., que, sans l'aide de Sâfel, jamais je n'aurais pu m'en tirer.

J'avais en quelque sorte tout pour rien. Ces gens-là ne s'inquiétaient pas du lendemain; leur seule idée était de bien vivre au jour le jour, d'avoir du tabac, de l'eau-de-vie, et les autres agréments qui ne manquent jamais dans une ville de garnison.

Ce jour-là, dans six heures de temps, je remontai mon magasin, en habits, capotes, pantalons, et bottes solides de vrai cuir d'Allemagne première qualité, et j'achetai des objets de toute sorte,—pour près de quinze cents livres,—que j'ai revendus plus tard six ou sept fois plus cher qu'ils ne m'avaient coûté. Tous ces landwehr étaient des bourgeois aisés et même riches, habillés d'une façon cossue.

Les soldats me vendirent aussi beaucoup de montres, dont le vieil horloger Goulden n'avait pas voulu, parce qu'on les avait prises sur les morts.

Mais ce qui me fit plus de plaisir que tout le reste, c'est que Frichard étant malade depuis trois ou quatre jours, il ne put venir ouvrir sa boutique. Je ris encore quand j'y pense. Le gueux en attrapa cette jaunisse verte, qui ne l'a plus quitté jusqu'à sa mort.

Sâfel alla, vers midi, chercher notre dîner dans une corbeille; nous mangeâmes sous l'échoppe, pour ne pas lâcher la pratique, et jusqu'à la nuit close nous ne pûmes sortir une minute. A peine une bande venait-elle de s'en aller, qu'il en arrivait deux et souvent trois autres à la fois.

Je tombais de fatigue, et Sâfel aussi; l'amour du commerce nous soutenait seul.

Ce que je me rappelle encore d'agréable, c'est qu'en retournant chez nous, quelques instants avant sept heures, nous vîmes de loin l'autre boutique remplie de monde. Ma femme et ma fille ne pouvaient fermer le comptoir; elles avaient augmenté les prix et les soldats n'y prenaient même pas garde, ils trouvaient cela tout simple; de sorte que non-seulement l'argent de France que je venais de leur donner, mais encore les florins des Wurtembergeois rentraient dans ma poche.

Deux commerces qui s'aident l'un l'autre sont une excellente chose, Fritz; réfléchis à cela. Sans mes eaux-de-vie, je n'aurais pas eu l'argent nécessaire pour acheter tant d'effets; et sans la halle, où j'achetais comptant le butin, les soldats n'auraient pas eu de quoi boire mon eau-de-vie.

On voit clairement ici que l'Éternel favorise les hommes d'ordre et de paix, pourvu qu'ils sachent profiter des bonnes occasions.

Enfin, comme nous n'en pouvions plus, il fallut pourtant fermer, malgré les réclamations des soldats, et renvoyer le commerce au lendemain.

Sur les neuf heures, après le souper, nous étions tous réunis autour de la vieille lampe, à compter nos gros sous. J'en faisais des rouleaux de trois francs, et sur la chaise près de moi, le tas montait déjà presque au niveau de la table, Le petit Sâfel mettait les pièces blanches dans la sébille. Cette vue nous réjouissait, et Sorlé disait :

« Nous avons vendu le double des autres jours. Plus on augmente les prix, mieux cela marche. »

J'allais répondre qu'il faut pourtant de la modération en tout,—car les femmes, même les meilleures, ne connaissent pas cela,—lorsque le sergent entra prendre son petit verre. Il était en bonnet de police, et portait en travers de sa capote une sorte de sac de cuir roux, qui lui pendait sur la hanche.

« Hé! hé! fit-il à la vue des rouleaux. Diable!... diable!... vous devez être content de la journée, père Moïse?

—Oui, pas mal, sergent, lui répondis-je tout joyeux.

—Je crois bien, fit-il en s'asseyant et goûtant le petit verre de kirschenwasser que Zeffen venait de lui verser, je crois bien, encore une ou deux sorties, et vous passerez colonel dans le régiment de la boutique. Tant mieux, ça me fait plaisir. »

Puis, tout riant :

« Hé! père Moïse, voyez donc ce que j'ai là, s'écria-t-il; ces gueux de kaiserlicks ne se refusent rien. »

En même temps, il ouvrit son sac, et commença par en tirer une paire de moufles fourrées de peau de renard, ensuite de bonnes chaussettes de laine, et un grand couteau à manche de corne et lames d'acier très-fin. Il ouvrait les lames et disait :

« On trouve de tout là-dedans, une serpette, une scie, de petits couteaux et des grands, jusqu'à des limes pour les clous.

—C'est pour les ongles, sergent, lui dis-je.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

—Ah ! ça ne m'étonnerait pas, fit-il; ce gros landwehr était propre comme un écu neuf. Il devait se limer les ongles. Mais attendez ! »

Ma femme et mes enfants, penchés autour de nous, regardaient avec de grands yeux. Lui, fourrant la main dans une sorte de portefeuille sur le côté du sac, en tira une jolie miniature, entourée d'un cercle d'or en forme de montre, mais plus grand.

« Regardez... Qu'est-ce que ça peut valoir? »

Je regardai, puis Sorlé, puis Zeffen et Sâfel. Nous étions tous émerveillés d'un si beau travail, et même attendris, parce que la miniature représentait une jeune femme blonde et deux beaux enfants, frais comme des boutons de rose.

« Eh bien, que pensez-vous de ça? demanda le sergent?

—C'est très-beau, dit Sorlé.

—Oui, mais qu'est-ce que cela vaut? »

Je repris la miniature, et je répondis, après l'avoir examinée :

« Pour un autre que vous, sergent, je dirais que cela vaut cinquante francs, mais l'or seul vaut plus, et je l'estime bien à cent francs; nous pourrons le peser.

—Et le portrait, père Moïse?

—Le portrait n'a pas de valeur pour moi, je vous le rendrai; ces choses-là ne se vendent pas dans ce pays, elles n'ont de prix que pour la famille.

—Bon, dit-il, nous en recauserons plus tard. »

Il remit la miniature dans le sac, et me demanda :

« Savez-vous lire l'allemand?

—Très-bien.

—Ah! bon. Je suis curieux de savoir ce que ce kaiserlick avait à écrire. Regardez... c'est une lettre! Il attendait bien sûr leur vaguemestre pour l'envoyer en Allemagne. Mais nous sommes arrivés trop tôt. Qu'est-ce qu'il raconte? »

Il me remit donc une lettre adressée à madame Rœdig, à Stuttgardt, Bergstrasse, n° 6. Cette lettre, Fritz, la voici, Sorlé l'a conservée; elle t'en dira plus sur la landwehr, que je ne pourrais t'en raconter.

« Biegelberg, le 25 février 1814.

« Chère Aurélia,

« Ta bonne lettre du 29 janvier est arrivée « trop tard à Coblentz; le régiment venait de « se mettre en route pour l'Alsace.

« Nous avons eu bien des misères... de la « pluie... de la neige. Le régiment est arrivé « d'abord à Bitche, un des forts les plus terri- « bles qu'il soit possible de voir, bâti sur des « rochers jusque dans le ciel. Nous devions « aider à le bloquer; mais un nouvel ordre « nous a fait aller plus loin, au fort de Lut- « zelstein, dans la montagne, où nous sommes « restés deux jours au village de Pétersbach, « pour sommer cette petite place de se rendre. « Quelques vétérans qui la gardent nous ayant « répondu par des coups de canon, le colonel « ne jugea pas nécessaire de livrer l'assaut; « et grâce à Dieu, nous reçûmes l'ordre d'aller « bloquer une autre forteresse, entourée de « bons villages qui nous fournissent des vivres « en abondance : c'est Pfalsbourg, à deux « lieues de Zabern. Nous remplaçons ici le « régiment autrichien de Vogelgesang, parti « pour la Lorraine.

« Ta bonne lettre m'a suivi partout, et main- « tenant elle me comble de bonheur. Embrasse « la petite Sabina et notre cher petit Heinrich « pour moi cent fois, et reçois aussi mes em- « brassements, chère femme adorée!

« Ah! quand serons-nous encore une fois « réunis dans notre petite pharmacie? Quand « reverrai-je mes fioles bien étiquetées autour « de moi sur leurs rayons, avec la tête d'Escu- « lape et celle d'Hippocrate au-dessus de la « porte? Quand pourrai-je reprendre mon « pilon, et mêler mes drogues d'après les for- « mules du Codex? Quand aurai-je la joie de « m'asseoir encore dans mon bon fauteuil, en « face d'un bon feu, dans notre arrière-bou- « tique, et d'entendre le petit cheval de bois « de Heinrich,—qui m'impatientait tant!—de « l'entendre rouler sur le plancher? Et toi, « chère femme adorée, quand crieras-tu : — « C'est mon Heinrich!—en me voyant revenir « couronné des palmes de la victoire?... »

—Ces Allemands, interrompit le sergent, sont bêtes comme des ânes. On leur en donnera des palmes de la victoire. Quelle bête de lettre! »

Mais Sorlé et Zeffen m'écoutaient lire, les larmes aux yeux. Elles tenaient nos enfants entre leurs bras; et moi, songeant que Baruch aurait pu se trouver dans la même position que ce pauvre homme, j'en étais tout ému.

Maintenant, Fritz, écoute la fin :

« Nous sommes ici dans une vieille tuilerie, « à portée de canon du fort. Chaque soir on « tire quelques obus sur la ville, par ordre du « général russe Berdiaiw, dans l'espoir de « décider ces gens à nous ouvrir les portes. « Cela ne peut tarder longtemps : les vivres « leur manquent! Alors nous serons logés « commodement chez les bourgeois, jusqu'à la « fin de cette campagne glorieuse; et ce sera

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« bientôt, car les armées régulières ont toutes « passé sans résistance, et journellement la « nouvelle de grandes victoires en Champagne « nous arrive : Bonaparte est en pleine retraite; « les feld-maréchaux Blücher et Schwartzen- « berg se réunissent, et n'ont plus que cinq « ou six journées de marche pour arriver à « Paris... »

—Comment... comment!... Qu'est-ce qu'il dit? Qu'est-ce qu'il raconte, bégaya le sergent, en se penchant presque sur le papier. Recommencez-moi ça! »

Je le regardai; il était tout blanc, ses joues tremblaient de colère.

« Il dit que les généraux Blücher et Schwartzenberg arrivent près de Paris.

—Près de Paris... eux!... Canaille!...» fit-il en bredouillant.

Puis tout à coup il se mit à rire en dessous d'un air mauvais, et dit :

« Ah! tu voulais prendre Phalsbourg, toi!... Tu voulais retourner dans ton pays de choucroute, avec les palmes de la victoire... Hé! hé! hé! je te les ai données, les palmes de la victoire!... »

En même temps, il faisait le mouvement de piquer à la baïonnette :

« Une... *deusse*... hop! »

Rien que de le regarder, nous frissonnions tous.

« Oui, père Moïse, c'est comme ça, fit-il en vidant son verre à petites gorgées, j'ai cloué cette espèce d'apothicaire contre la porte de la Tuilerie. Il faisait une drôle de mine... les yeux lui sortaient de la tête. Son Aurélia pourra l'attendre longtemps!... Mais allez toujours!... Seulement, madame Sorlé, je vous préviens que c'est tout mensonge, il ne faut pas croire un mot de ce qu'il dit; l'Empereur leur fera voir le tour, soyez tranquilles! »

Je n'avais plus envie de continuer; je me sentais froid sous la langue, et je finis vite, en passant les trois quarts, qui ne disaient rien de nouveau, que des compliments pour les amis et connaissances.

Le sergent lui-même en avait assez, et sortit aussitôt après en nous disant :

« Bonne nuit!... Jetez ça au feu! »

Alors je mis cette lettre de côté, et nous nous regardâmes tous quelques instants. J'ouvris la porte; le sergent était dans sa chambre au bout de l'allée, et je dis tout bas :

« Quelle chose horrible!... Non-seulement un homme pareil tue un père de famille comme une mouche, mais encore il en rit après.

—Oui, répondit Sorlé, et le plus triste, c'est qu'il n'est pas méchant; il aime trop l'Empereur, voilà tout! »

Ce que racontait la lettre nous donnait aussi terriblement à réfléchir; et cette nuit-là, malgré notre bon coup de commerce, je m'éveillai plus d'une fois, songeant à cette guerre épouvantable, et me demandant ce que deviendrait le pays, si Napoléon ne restait pas le maître. Mais ces choses étaient au-dessus de mes connaissances, et je ne savais quoi me répondre.

XVII

Depuis cette histoire de landwehr, le sergent nous faisait peur, mais il ne s'en apercevait pas, et venait régulièrement prendre son petit verre de kirschenwasser. Quelquefois, le soir, il levait la bouteille en face de notre lampe et s'écriait :

« Ça baisse, père Moïse, ça baisse!... Bientôt il va falloir se mettre à la demi-ration, et puis au quart, ainsi de suite. C'est égal, pourvu qu'il en reste une goutte, rien que l'odeur dans six mois, Trubert sera content. »

Il riait, et je m'indignais en pensant :

« Tu peux bien te contenter d'une goutte! Qu'est-ce qui vous manque, à vous autres? Les magasins de la place sont à l'épreuve de la bombe, les grands fours de la manutention chauffent tous les jours, la boucherie fournit à chaque soldat sa ration de viande fraîche, tandis que les honnêtes bourgeois sont heureux d'avoir encore des pommes de terre et de la viande salée. »

Voilà ce que je me disais de mauvaise humeur, en lui faisant tout de même bonne mine, à cause de sa méchanceté terrible.

Et c'était la vérité, Fritz; nos enfants eux-mêmes n'avaient plus d'autre nourriture que de la soupe aux pommes de terre, et du bœuf salé, d'où viennent une foule de maladies dangereuses.

La garnison ne manquait de rien; malgré cela, le gouverneur faisait publier à chaque instant qu'il fallait tout déclarer, qu'on allait recommencer les visites, et que ceux qu'on prendrait en faute seraient jugés d'après la rigueur des lois militaires. Ces gens voulaient tout avoir pour eux; mais on ne les écoutait pas, chacun cachait ce qu'il pouvait.

Bienheureux, en ce temps, celui qui gardait une vache au fond de sa cave, avec quelques provisions de foin et de paille : le lait et le beurre étaient hors de prix. Bienheureux celui qui possédait quelques poules : un œuf frais valait à la fin de février quinze sous, et l'on ne pouvait pas en avoir. Le prix de la viande

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

fraîche augmentait pour ainsi dire d'heure en heure, et l'on ne demandait pas si c'était du bœuf ou du cheval.

Le conseil de défense avait renvoyé les pauvres de la ville avant le blocus, mais il restait encore beaucoup d'indigents. Un grand nombre se glissaient la nuit dans les fossés par une poterne; ils allaient déterrer quelques racines sous la neige et couper les orties dans les bastions, pour faire des épinards. Les sentinelles tiraient dessus; mais que ne risque-t-on pas pour manger? Il vaut encore mieux recevoir une balle que de souffrir la faim.

Rien que de rencontrer ces êtres minables, ces femmes qui se traînaient le long des murs, ces enfants chétifs, on sentait venir la famine, et l'on s'écriait en soi-même :

« Si l'Empereur n'arrive pas nous délivrer, nous serons dans un mois comme ces malheureux ! A quoi nous servira l'argent, lorsqu'un radis vaudra cent livres? »

Alors, Fritz, on ne riait plus en voyant les pauvres petits manger de bon appétit autour de la table; on se regardait l'un l'autre jusqu'au fond de l'âme, et ce coup d'œil suffisait pour se comprendre.

C'est dans ces occasions que l'esprit et le bon cœur d'une brave femme se montrent. Jamais Sorlé ne m'avait parlé de nos provisions; je connaissais sa prudence, et je pensais bien que nous devions avoir des vivres cachés quelque part, sans en être pourtant tout à fait sûr. Aussi le soir, en nous asseyant autour de notre maigre souper, la crainte de voir nos enfants manquer du nécessaire me faisait dire quelquefois :

« Mangez !.... régalez-vous !.... moi je n'ai pas faim. Il me faudrait une omelette ou du poulet. Les pommes de terre ne me conviennent pas ! »

Je riais, mais Sorlé voyait bien ce que je pensais.

« Allons, Moïse, me dit-elle un jour, mange hardiment. Nous n'en sommes pas où tu crois; et si pareille chose arrivait, eh bien! sois tranquille, on trouverait encore moyen de se tirer d'embarras. Tant que les autres auront de quoi vivre, nous ne périrons pas non plus. »

Elle me rendit courage, et je me régalai de bon cœur, car ma confiance reposait en elle.

Le même soir, lorsque Zeffen et les enfants furent couchés, Sorlé prit la lampe et me conduisit à sa cachette.

Nous avions trois caves sous la maison, très-petites et très-basses; un lattis les séparait. Contre le dernier de ces lattis, ma femme avait jeté des bottes de paille jusqu'en haut; mais, après avoir ôté la paille, nous pûmes entrer, et je vis au fond deux sacs de pommes de terre, un sac de farine, et sur la petite tonne d'huile un bon morceau de bœuf salé.

Nous restâmes là plus d'une heure à regarder, à compter, à réfléchir. Ces provisions pouvaient nous mener un mois, et celles de la grande cave sous la rue, que nous avions déclarées au commissaire des vivres, une quinzaine de jours; de sorte que Sorlé me dit en remontant :

« Tu vois qu'avec de l'économie nous avons ce qu'il nous faut pour six semaines. Maintenant la grande disette commence, et si dans six semaines l'Empereur n'arrive pas, la place sera rendue. En attendant, il faut se contenter de pommes de terre et de viande salée. »

Elle avait raison, mais chaque jour je voyais combien cette nourriture nuisait à nos enfants; ils maigrissaient à vue d'œil, surtout le petit David; ses grands yeux brillants, ses joues creuses, son air de plus en plus abattu me serraient le cœur.

Je le prenais, je le caressais; je lui disais à l'oreille qu'après l'hiver nous irions à Saverne, et que son père le mènerait promener en voiture. Il me regardait tout rêveur, et puis il penchait la tête sur mon épaule, le bras autour de mon cou, sans répondre. — A la fin, il ne voulait plus manger.

Zeffen aussi perdait courage; souvent elle sanglotait et me prenait son enfant, en disant qu'elle voulait partir, qu'elle voulait voir Baruch.

Tu ne connais pas ces chagrins, Fritz, les chagrins d'un père pour ses enfants; ce sont les plus cruels de tous! aucun enfant ne peut se figurer combien ses parents l'aiment, et ce qu'ils souffrent de le voir malheureux.

Mais que faire au milieu de si grandes misères? Bien d'autres familles en France étaient encore plus à plaindre que nous.

Pendant que tout cela se passait, il faut te représenter toujours les patrouilles, toujours les obus le soir, toujours les réquisitions et les publications, toujours le rappel aux deux casernes et devant la mairie, les cris : « Au feu! » dans la nuit, le roulement des pompes, l'arrivée des parlementaires, les bruits qui se répandent en ville que nos armées sont en retraite, et qu'on va nous brûler de fond en comble !

Moins on sait de choses, plus les gens en inventent.

Il vaudrait mieux dire la vérité simplement. Alors chacun prendrait courage, car, dans tous les temps, j'ai vu que la vérité, même dans les plus grands malheurs, n'était jamais aussi terrible que ces inventions. — Si les ré-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

publicains se sont si bien défendus, c'est qu'ils savaient tout, c'est qu'on ne leur cachait rien, et que chacun prenait les affaires de la patrie pour son propre compte.

Mais quand on cache leurs propres affaires aux gens, comment auraient-ils confiance? Un honnête homme n'a rien à cacher, et je dis qu'il en est de même d'un gouvernement honnête.

Enfin le mauvais temps, le froid, la disette, les bruits de toute sorte augmentaient notre misère. Les hommes qu'on avait toujours vus fermes, comme Burguet, devenaient tristes; tout ce qu'ils pouvaient vous dire, c'était :

« Nous verrons... Il faut attendre!... »

La désertion recommençait, et l'on fusillait!

Notre commerce d'eau-de-vie allait toujours; j'avais déjà dédoublé sept pipes d'esprit, toutes mes dettes étaient payées, il me restait mon magasin de la Halle, plein de marchandises, et dix-huit mille livres à la cave; mais qu'est-ce que l'argent, quand on tremble pour la vie de ceux qu'on aime?

Le 6 mars, vers neuf heures du soir, nous venions de souper, comme à l'ordinaire, et le sergent, en fumant sa pipe, les jambes croisées près de la fenêtre, nous avait regardés sans rien dire.

C'était l'heure où le bombardement commençait, on entendait les premiers coups de canon, derrière le fond de Fiquet; un coup de canon de l'avancée venait de leur répondre; cela nous avait en quelque sorte réveillés, car nous étions tout pensifs.

« Père Moïse, me dit le sergent, les enfants sont pâles!

—Je le sais bien, sergent, » lui répondis-je avec une grande tristesse.

Il ne dit plus rien; et comme Zeffen venait de sortir pour pleurer, il prit le petit David sur ses genoux et le regarda longtemps. Sorlé tenait le petit Esdras endormi dans ses bras, Sâfel levait la nappe, et roulait les serviettes pour les mettre dans l'armoire.

« Oui, dit le sergent, il faut y prendre garde, père Moïse; nous causerons de ça plus tard. »

Je le regardai tout surpris; il vida sa pipe au bord du poêle, et sortit en me faisant signe de le suivre. Zeffen rentrait, je lui pris la chandelle dans la main. Le sergent me conduisit dans sa petite chambre au fond de l'allée, il ferma la porte, et s'assit au pied de son lit, en me disant :

« Père Moïse, ne vous effrayez pas... mais le typhus vient d'éclater encore une fois en ville; cinq soldats sont entrés ce matin à l'hôpital, le commandant de place Moulin est pris... On parle aussi d'une femme et de trois enfants... »

Il me regardait; je me sentais tout froid!

« Oui, fit-il, cette maladie-là, je la connais depuis longtemps; nous l'avons eue en Pologne, en Russie, après la retraite, en Allemagne. Elle vient surtout de la mauvaise nourriture. »

Alors je ne pus m'empêcher de crier en sanglotant :

« Hé! mon Dieu! que voulez-vous que j'y fasse?... Si je pouvais donner ma vie pour mes enfants, tout serait bien. Mais que voulez-vous que j'y fasse?

—Demain, père Moïse, je vous apporterai mon bon de viande, dit le sergent, et vous ferez du bouillon pour les enfants. Madame Sorlé pourra toucher le bon à la Halle, ou, si vous aimez mieux, j'irai moi-même. Vous aurez tous mes bons de viande fraîche jusqu'à la fin du blocus, père Moïse. »

En entendant cela, je fus tellement touché, que j'allai lui prendre la main, en criant :

« Sergent, vous êtes un brave homme. Pardonnez-moi, j'avais une mauvaise pensée contre vous?

—Quelle pensée? dit-il en fronçant les sourcils.

—A cause du landwehr de la Tuilerie!...

—Ah! bon... c'est différent... ça m'est bien égal! fit-il. Si vous saviez tous les *Kaiserlicks* que j'ai mis en bas depuis vingt ans, vous en auriez encore d'autres, de mauvaises pensées sur mon compte. Mais il ne s'agit pas de ça; vous acceptez, père Moïse?

—Et vous, sergent, lui dis-je, qu'est-ce que vous mangerez?

—Ne vous inquiétez pas de moi, le sergent Trubert n'a jamais manqué de rien! »

Comme je voulais le remercier, il s'écria :

« Bon... c'est entendu! Je ne puis pas vous rendre du brochet, de l'oie grasse, mais une bonne soupe en temps de blocus vaut aussi quelque chose. »

Il me serrait la main en riant. Moi, j'étais bouleversé, j'avais les yeux pleins de larmes.

« Allons, bonne nuit! fit-il en me reconduisant à la porte, tout ira bien. Dites à madame Sorlé que tout ira bien. »

Je sortis en bénissant cet homme, et je racontai tout à Sorlé, qui fut encore plus attendrie que moi. Nous ne pouvions pas refuser : c'était pour les enfants! et depuis huit jours on ne trouvait plus que de la viande de cheval chez les bouchers.

Le lendemain donc nous eûmes de la viande fraîche, pour faire du bouillon à ces pauvres petits. Mais la terrible maladie était déjà chez

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

nous, Fritz. Tiens, quand j'y pense après tant d'années, cela me retourne encore le cœur. Pourtant je ne puis pas me faire de reproches: avant d'aller toucher le bon, j'avais consulté notre vieux *rebbe* sur la qualité de cette viande selon la loi, et il m'avait répondu :

« La première loi est de sauver Israël ; or, comment Israël peut-il être sauvé, si ses enfants périssent? »

Mais, par la suite des temps, cette autre loi m'est revenue :

« L'âme de toute chair est dans le sang, c'est pourquoi j'ai dit aux enfants d'Israël : Vous ne mangerez le sang d'aucune chair, car l'âme de toute chair est son sang. Quiconque en mangera sera retranché, et quiconque mangera de quelque bête malade sera souillé. »

Dans ma grande désolation, les paroles de l'Éternel me sont revenues, et j'ai pleuré.

Toutes les bêtes qu'on avait mises dans les fossés de la place étaient malades depuis six semaines ; elles vivaient dans la boue, sous la neige et les vents, entre les bastions de l'arsenal et de la manutention. Les soldats, qui presque tous étaient des fils de paysans, devaient pourtant savoir qu'elles ne pouvaient pas vivre au grand air, par un froid pareil ; c'était facile de leur construire un abri. Mais quand les chefs se chargent de tout, les autres ne pensent plus à rien ; ils oublient même le métier de leur village ! et si malheureusement ceux qui commandent ne donnent pas d'ordres, rien ne se fait.

Voilà pourquoi ces animaux n'avaient plus ni chair ni graisse, voilà pourquoi ce n'étaient plus que des carcasses tremblantes de misère et de fièvre, et pourquoi leur chair souffrante, devenue malsaine, était souillée d'après la loi de Dieu.

Bien des soldats en moururent. Le mauvais vent des cadavres étendus par centaines autour de la Tuilerie, de la ferme Ozillo et dans les jardins, en passant sur la ville, fut aussi cause de la maladie.

La justice de l'Éternel se montre en tout ; quand les vivants ne remplissent pas leurs devoirs envers les morts, ils périssent !

Je m'étais souvenu de ces choses trop tard, c'est pourquoi je n'y pense qu'avec douleur.

XVIII

Ce qui me fait encore le plus de peine aujourd'hui, Fritz, c'est la manière dont la terrible maladie entra chez nous.

Le 12 mars, les gens parlaient d'une quantité d'hommes, de femmes, d'enfants, en train de mourir. On n'osait pas écouter, on se disait:

« Personne n'est malade dans notre maison, l'Éternel veille sur nous ! »

David, après souper, était venu s'arrondir dans mes bras, sa petite main sur mon épaule. Je le regardais ; il semblait bien assoupi, mais les enfants ont toujours sommeil à la nuit. Esdras dormait déjà, Sâfel venait de nous souhaiter le bonsoir.

Enfin, Zeffen prit l'enfant, et nous allâmes tous nous coucher.

Cette nuit-là, les Russes ne tiraient pas ; le typhus était peut-être aussi chez eux, je n'en sais rien.

Vers minuit, nous dormions donc à la grâce de Dieu, quand j'entends un cri terrible.

J'écoute... et Sorlé me dit :

« C'est Zeffen ! »

Aussitôt je me lève, je veux allumer la lampe ; j'étais dans le trouble, je ne trouvais plus rien.

Sorlé fit de la lumière, je tirai mon pantalon et je courus à la porte. Mais, à peine dans l'allée, Zeffen sort de la chambre comme une folle, ses grands cheveux noirs défaits. Elle me crie :

« L'enfant !... »

Sorlé me suivait. Nous entrons, nous nous penchons sur le berceau. Les deux enfants semblaient dormir : Esdras tout rose, David blanc comme la neige.

D'abord je ne voyais rien, à cause de l'épouvante, mais ensuite je pris David pour l'éveiller ; je le secouai, criant :

« David !... »

Et seulement alors nous vîmes qu'il avait les yeux ouverts et retournés. — Zeffen criait :

« Éveillez-le !... éveillez-le !... »

Sorlé, me le prenant des mains, dit :

« Donne !... Fais du feu... chauffe de l'eau. »

Et nous le posâmes sur le lit, en travers, en le secouant et en l'appelant. Le petit Esdras pleurait.

« Allume du feu, me répéta Sorlé, et toi, Zeffen, sois plus calme ; ces cris ne servent à rien. Vite... vite... du feu ! »

Mais Zeffen ne cessait de crier:

« Mon pauvre enfant !...

— Il va se réchauffer, dit Sorlé. Seulement, Moïse, dépêche-toi de t'habiller, cours chez le docteur Steinbrenner. »

Elle était plus pâle, plus effrayée que nous, mais l'esprit n'a jamais abandonné cette brave femme, ni le courage. Elle avait fait du feu, le fagot pétillait dans la cheminée.

Alors je courus mettre ma capote, et je descendis en pensant :

« Que le Seigneur ait pitié de nous !... Si l'en-

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Baruch ! Baruch ! sauve notre enfant. (P. 84.)

fant meurt, je ne lui survivrai pas... Non !... c'est lui que j'aime le plus... je ne pourrai pas lui survivre. »

Car tu sauras, Fritz, que le plus malheureux, le plus en danger de nos enfants, est toujours celui qu'on aime le plus ; il en a le plus besoin : nous oublions les autres ! L'Éternel a voulu cela, sans doute pour le plus grand bien.

Je courais déjà dans la rue.

On n'a jamais vu de nuit plus sombre : le vent du Rhin soufflait, la neige en poussière volait ; quelques fenêtres, éclairées de loin en loin, montraient les maisons où l'on veillait des malades.

J'avais la tête nue, et je ne sentais pas le froid. Je criais en moi-même :

« Voici le dernier jour !... ce jour dont l'Éternel a dit : « Avant la moisson, quand le « bouton sera dans sa fleur, et que la fleur se « changera en grappe près de mûrir, je le re- « trancherai ; je couperai ses branches avec ma « serpe, elles seront foulées aux pieds. »

Dans ces pensées effrayantes, je traversais la grande place, où le vent secouait les vieux ormes pleins de givre.

Sur le coup d'une heure, je poussais la porte du docteur Steinbrenner ; sa grosse poulie grelottait dans le vestibule. Comme j'allais à tâtons, cherchant la rampe, la servante parut avec une lumière au haut de l'escalier.

« Qui est là? fit-elle en avançant sa lanterne.

— Ah ! lui répondis-je, que M. le docteur arrive bien vite, nous avons un enfant malade, bien malade. »

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Encore un peu de foie, Monsieur Frantz, pour la réjouissance. (P. 85.)

Et je ne pus retenir mes sanglots.

« Montez, Monsieur Moïse, me dit cette fille ; monsieur vient de rentrer, il n'est pas encore couché. Montez un instant, réchauffez-vous. »

Mais le père Steinbrenner avait tout entendu.

« C'est bien, Thérèse, dit-il en sortant de sa chambre ; entretenez le feu, dans une heure au plus, je serai de retour. »

Il avait déjà remis son grand tricorne, et sa houppelande en poil de chèvre.

Nous traversâmes la place sans rien nous dire. Je marchais devant ; quelques minutes après nous montions notre escalier.

Sorlé avait placé une chandelle au haut des marches, je la pris et je conduisis M. Steinbrenner à la chambre de l'enfant.

En entrant, tout paraissait plus calme. Zeffen, assise dans le fauteuil derrière la porte, la tête sur ses genoux et les épaules nues, ne criait plus : elle pleurait. L'enfant était dans le lit ; Sorlé, debout à côté, nous regardait.

Le docteur posa son chapeau sur la commode.

« Il fait trop chaud ici, dit-il, donnez un peu d'air. »

Ensuite il s'approcha du lit. Zeffen s'était levée, pâle comme une morte. Le médecin, ayant pris la lampe, regarda notre pauvre petit David ; il leva la couverture, et sortit ses petites jambes encore toutes rondes, il écouta la respiration. Esdras s'était remis à pleurer, il se retourna et dit :

« Sortez l'autre enfant de cette chambre...

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

j'ai besoin de calme... et puis l'air des malades n'est pas bon pour de si petits enfants. »

Il me regardait de côté. Je compris ce qu'il voulait dire : — C'était le typhus ! — Je regardai ma femme... elle comprenait aussi.

En ce moment, je crus qu'on m'arrachait le cœur ; j'aurais voulu gémir, mais Zeffen était là, derrière nous, qui se penchait, et je ne dis rien, ni Sorlé non plus.

Le docteur ayant demandé du papier pour écrire sa prescription, nous sortîmes ensemble. Je le conduisis dans notre chambre, et la porte étant refermée, je me mis à sangloter.

Il me dit :

« Moïse, vous êtes un homme, ne pleurez pas. Songez que vous devez l'exemple du courage à deux pauvres femmes. »

Je lui demandai tout bas, dans la crainte d'être entendu :

« Il n'y a donc plus d'espoir ?

— C'est le typhus ! dit-il. Nous ferons ce que nous pourrons. Tenez, voici la prescription ; allez chez Tribolin, son garçon veille toutes les nuits maintenant, il vous donnera cela. Dépêchez-vous ! Et puis, au nom du ciel, faites sortir l'autre enfant de cette chambre, et votre fille, si c'est possible. Tâchez d'avoir des personnes étrangères, des gens habitués aux malades : le typhus se gagne. »

Je ne répondis rien.

Il reprit son chapeau et s'en alla.

Maintenant, que puis-je te dire encore ? Le typhus est une maladie engendrée par la mort elle-même ; c'est en parlant d'elle que le prophète s'est écrié :

« Le sépulcre s'est ému à cause de toi, pour aller à ta rencontre ! »

Combien j'en avais vu mourir du typhus dans nos hôpitaux, sur la côte de Saverne et ailleurs !

Quand les hommes se déchirent sans pitié, pourquoi la mort ne viendrait-elle pas à leur aide? Mais, ce pauvre enfant, qu'avait-il fait pour mourir sitôt? Voilà, Fritz, ce qu'il y a de plus épouvantable : il faut que tous expient le crime de quelques-uns! — Oui, quand je pense que mon enfant est mort de cette peste, amenée par la guerre du fond de la Russie jusque chez nous, et dont toute l'Alsace et la Lorraine ont été ravagées six mois, au lieu d'accuser l'Eternel, comme font les impies, j'en accuse les hommes. Dieu ne leur a-t-il pas donné la raison? Et quand ils ne s'en servent pas, quand ils se laissent exciter bêtement les uns contre les autres par quelques mauvais sujets, est-il cause ?

Mais à quoi servent les idées justes, quand on souffre?

Je me souviens que la maladie dura six jours, et ces jours-là sont les plus cruels de ma vie. J'avais peur pour ma femme, pour ma fille, pour Sâfel, pour Esdras. J'étais assis dans un coin, j'écoutais l'enfant respirer. Quelquefois il avait l'air de ne plus respirer du tout. Alors un froid me passait sur le corps ; je m'approchais, je prêtais l'oreille. Et quand par hasard Zeffen arrivait malgré la défense du médecin, j'entrais dans une sorte de fureur; je la poussais dehors par les épaules, en frémissant.

Elle me disait :

« Mais c'est mon enfant... c'est mon enfant !... »

Et je lui répondais :

« Et toi, n'es-tu pas aussi mon enfant?... Je ne veux pas que vous mouriez tous!

Après cela, je fondais en larmes, je tombais assis, regardant devant moi, sans force; j'étais épuisé de douleur.

Sorlé allait, venait dans la chambre, les lèvres serrées; elle préparait tout, elle veillait à tout.

Dans ce temps, le musc était le remède du typhus; la maison était pleine de musc. Souvent l'idée me prenait qu'Esdras allait être aussi malade... Ah ! si le plus grand bonheur en ce monde est d'avoir des enfants, quelle douleur de les voir souffrir!... Quelle épouvante de penser à leur perte!... d'être là, d'entendre leur respiration pressée, leur délire, de reconnaître leur dépérissement d'heure en heure, de minute en minute, et de s'écrier au fond de son âme :

« La mort approche!... il n'y a plus rien... rien pour te sauver, mon enfant! Je ne puis te donner ma vie... la mort n'en veut pas! »

Quel déchirement et quelles angoisses, jusqu'à la dernière seconde, où tout se tait!

Alors, Fritz, l'argent, le blocus, la famine, la désolation générale, tout était oublié. C'est à peine si je voyais le sergent entr'ouvrir chaque matin notre porte, et se pencher en demandant :

« Eh bien, père Moïse? eh bien? »

Je ne sais ce qu'il nous disait, je n'y faisais pas attention.

Mais ce qui me revient pourtant avec satisfaction, ce qui fait toujours mon orgueil, c'est qu'au milieu de cette désolation, où Sorlé, Zeffen et moi, tout le monde, nous perdions la tête, où nous oubliions les affaires, où nous laissions tout aller à l'abandon, le petit Sâfel prit tout de suite la direction du commerce. Chaque matin nous l'entendions se lever à six heures, descendre, ouvrir le magasin, monter une ou deux cruches d'eau-de-vie, et servir les pratiques.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Personne ne lui avait dit un mot de cela, mais Sâfel avait l'âme du commerce. Et si quelque chose était capable de consoler un père dans de pareils malheurs, ce serait de se voir revivre en quelque sorte dans un enfant si jeune, de se reconnaître et de penser : « Au moins la bonne race n'est pas perdue; il en reste toujours, pour conserver le bon sens dans ce monde! » Oui, c'est la seule consolation qu'un homme puisse avoir.

Notre *schabes goïé* faisait la cuisine, et la vieille Lanche nous aidait à veiller, mais le commerce reposait sur Sâfel seul; sa mère et moi, nous ne songions qu'à notre petit David.

Il mourut dans la nuit du 18 mars, le jour où l'incendie éclata dans la maison du capitaine Cabanier.

Cette même nuit, deux obus tombèrent sur notre maison; le blindage les fit rouler dans la cour, et tous deux éclatèrent en brisant les fenêtres de la buanderie, et démolissant la porte du bûcher, qui s'écroula d'un coup, avec un fracas horrible.

C'est le plus grand bombardement que la ville ait eu à supporter pendant ce blocus; car aussitôt que les ennemis virent monter le feu, ils tirèrent dessus de Mittelbronn, des Baraques d'en haut et du fond de Fiquet, pour empêcher les gens de l'éteindre.

Moi, je restai tout le temps avec Sorlé, près du lit de l'enfant, et le bruit des obus en éclatant ne nous fit rien.

Les malheureux ne tiennent plus à la vie... Et puis l'enfant était si mal!... il avait des plaques bleues sur tout le corps.

La fin approchait.

Je me promenais dans la chambre. Dehors, on criait :

« Au feu!... au feu!... »

Les gens passaient comme un torrent dans la rue. Nous entendions ceux qui revenaient de l'incendie donner des nouvelles, et les pompes accourir, les soldats ranger la foule à la chaîne, les obus éclater à droite et à gauche.

Devant nos fenêtres, de longues traînées de flamme rouge descendaient par-dessus les toits du quartier en face, et battaient les vitres. Nos canons répondaient à l'ennemi tout autour de la ville. De temps en temps, on entendait crier :

« Place!... place! »

C'étaient les blessés qu'on emportait.

Deux fois des piquets montèrent jusque dans notre chambre, pour me mettre dans la chaîne; mais, en me voyant assis près de l'enfant avec Sorlé, ils redescendirent.

Le premier obus éclata chez nous vers onze heures, le second à quatre heures du matin; tout grelottait des greniers à la cave : le plancher, le lit, les meubles étaient comme soulevés; mais, dans notre épuisement et notre désespoir, nous ne dîmes seulement pas un mot.

Zeffen accourut avec Esdras et le petit Sâfel au premier obus. On voyait que David allait mourir. La vieille Lanche et Sorlé, assises, sanglotaient. Zeffen se mit à crier.

J'ouvris les fenêtres tout au large, pour donner de l'air, et la fumée de poudre dont la ville était couverte entra dans la chambre.

Sâfel vit tout de suite que l'heure approchait; je n'eus besoin que de le regarder, il sortit et revint bientôt, malgré la foule, par une rue détournée, avec le chantre Kalmès, qui se mit à réciter la prière des agonisants :

« L'Éternel règne... L'Éternel a régné...
« L'Éternel régnera partout et à jamais!
« Loué soit partout et à jamais le nom de
« son règne glorieux!
« C'est l'Éternel qui est Dieu! C'est l'Éternel
« qui est Dieu! C'est l'Éternel qui est Dieu!
« Écoute, Israël, notre Dieu l'Éternel est un.
« Va donc où le Seigneur t'appelle... va, et
« que sa miséricorde t'assiste.
« Que l'Éternel, notre Dieu, soit avec toi;
« que ses anges immortels te conduisent jus-
« qu'au ciel, et que les justes se réjouissent
« quand le Seigneur t'accueillera dans son
« sein!
« Dieu de miséricorde, reçois cette âme au
« milieu des joies éternelles! »

Moi et Sorlé, nous répétions en pleurant ces paroles saintes. Zeffen, comme morte, était couchée, les bras étendus en travers du lit, sur les pieds de son enfant. Son frère Sâfel, derrière, pleurait à chaudes larmes, en l'appelant tout bas :

« Zeffen!... Zeffen!... »

Mais elle ne l'entendait pas; son âme était perdue dans les douleurs infinies.

Dehors, les cris : « Au feu! » les commandements des pompes, le tumulte de la foule, le roulement de la canonnade continuaient; les éclairs coup sur coup remplissaient les ténèbres.

Quelle nuit, Fritz, quelle nuit!

Tout à coup Sâfel, s'étant penché sous le rideau, se retourna tout épouvanté. Ma femme et moi, nous courûmes, et nous vîmes la mort de l'enfant; nous levâmes les mains en éclatant en sanglots. Le chantre cessa de psalmodier. Notre David était mort!

Le plus terrible, c'est le cri de la mère! Elle était étendue, comme évanouie; mais quand le chantre, se penchant, referma la lèvre et dit : *Amen!* elle se releva, prit le petit, regarda; et puis, le levant au-dessus de sa tête, elle se mit

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

à courir vers la porte, en criant d'une voix déchirante :

« Baruch... Baruch... sauve notre enfant ! »

Elle était folle, Fritz ! Et moi, dans cette dernière épouvante, je l'arrêtai ; je lui repris par force le petit corps, qu'elle voulait emporter. Et Sorlé, l'entourant de ses bras, avec des gémissements sans fin, la mère Lanche, le chantre, Sâfel, tous l'entraînèrent dehors.

Je restai seul, et j'entendis les gens descendre, entraînant ma fille.

Comment un homme peut-il supporter de si grandes douleurs?

Je remis David dans le lit, et je le couvris, à cause des fenêtres ouvertes. Je savais bien qu'il était mort, mais il me semblait qu'il aurait froid. Je le regardai longtemps sans pleurer, pour garder dans mon cœur cette jolie figure.

Tout se déchirait là !... tout !... Je sentais comme une main m'arracher les entrailles, et dans ma folie, j'accusais l'Éternel ; je lui disais :

« Je suis l'homme qui ai vu l'affliction par la verge de ta fureur ! Certainement, tu t'es tourné contre moi. Tu as fait vieillir ma chair, et tu as brisé mes os. Tu m'as plongé dans les ténèbres. Même quand je crie et que je frémis, tu rejettes ma prière. Tu es pour moi comme un lion qui se tient dans ses cavernes ! »

Ainsi je me promenais en gémissant et même en blasphémant. Mais le Dieu de miséricorde m'a pardonné ; il savait bien que ce n'était pas moi qui parlais, mais mon désespoir.

Je m'assis à la fin. Les autres revenaient... Sorlé s'assit près de moi en silence, Sâfel me dit :

« Zeffen est chez le *rebbe*, avec Esdras. »

Je ne lui répondis pas, et me couvris la tête.

Ensuite quelques femmes, avec la vieille Lanche, étant arrivées, je pris Sorlé par la main, et nous entrâmes dans la grande chambre, sans prononcer une parole.

La vue seule de cette chambre, où les deux petits frères avaient joué si longtemps, me fit encore répandre des larmes ; et Sorlé, Sâfel et moi, nous pleurâmes ensemble.

La maison se remplissait de monde ; il pouvait être huit heures, et l'on savait déjà que nous avions un enfant mort.

XIX

Alors, Fritz, commencèrent les funérailles.

Tous ceux qui mouraient du typhus devaient être enterrés le jour même : les chrétiens derrière l'église, et les juifs dans les fossés de la place, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le manége.

Les vieilles étaient déjà là, pour laver le pauvre petit être, pour le peigner et lui couper les ongles, selon la loi du Seigneur. Quelques-unes cousaient le linceul.

Les fenêtres ouvertes laissaient passer le vent, les volets battaient les murs. Le *schamess* [1] se promenait dans les rues, frappant les portes de son marteau, pour réunir nos frères.

Sorlé s'assit à terre, la tête voilée. Et moi, entendant Desmarets monter, j'eus encore le courage d'aller à sa rencontre, et de lui montrer la chambre. Le pauvre ange était dans sa petite chemise, sur le plancher, la tête relevée par un peu de paille, et le petit *thaleth* dans ses doigts. Il était redevenu si beau avec ses cheveux bruns et ses lèvres entr'ouvertes, qu'en le voyant je pensai :

« L'Éternel a voulu t'avoir près de son trône ! »

Et mes larmes coulaient sans bruit ; ma barbe en était pleine.

Desmarets prit donc la mesure et s'en alla. Une demi-heure après il revenait, le petit cercueil de sapin sous le bras, et la maison fut de nouveau remplie de gémissements.

Je ne pus voir clouer l'enfant !... J'allai m'asseoir sur le sac de cendres, couvrant ma figure des deux mains, et criant en moi-même, comme Jacob :

« Certainement, je descendrai avec cet enfant au sépulcre... Je ne lui survivrai pas ! »

Bien peu de nos frères arrivèrent, car l'épouvante était en ville : on savait que l'ange de la mort passait, et que les gouttes de sang pleuvaient de son épée dans les maisons ; chacun vidait l'eau de sa cruche sur le seuil et rentrait vite. Mais les meilleurs arrivèrent pourtant en silence, et, vers le soir, il fallut partir et descendre par la poterne.

J'étais seul de la famille, — Sorlé n'avait pu me suivre, ni Zeffen, — j'étais seul pour jeter la pelletée de terre ! Et les forces m'abandonnèrent, il fallut me ramener jusqu'à notre porte. Le sergent me soutenait par le bras ; il me parlait et je ne l'entendais pas : j'étais comme mort.

Tout ce qui me revient encore de ce jour épouvantable, c'est le moment où, rentré chez nous, — assis sur le sac, devant notre âtre froid, les pieds nus, la tête penchée et l'âme dans les abîmes, — le *schamess* s'avança près de moi, me toucha l'épaule et me fit lever ; et que, sortant son couteau de sa poche, il me fendit

1. Bedeau.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

l'habit, en le déchirant jusqu'à la hanche. Ce coup fut le dernier et le plus terrible; je retombai, murmurant avec Job :

« Que le jour où je naquis périsse! et la nuit en laquelle il fut dit : Un homme est né! Que les nuées obscures demeurent sur lui, qu'on l'ait en horreur, comme un jour d'amertume! car le deuil, le grand deuil, n'est pas celui qui descend du père à l'enfant, mais celui qui remonte de l'enfant au père. Pourquoi m'a-t-on reçu sur les genoux et pourquoi m'a-t-on présenté des mamelles? Maintenant je serais couché dans la tombe et je reposerais! »

Et ma douleur, Fritz, n'eut point de fin; je m'écriais :

« Que dira Baruch, et que lui répondrai-je lorsqu'il me redemandera son enfant? »

Le commerce ne me touchait plus. Zeffen vivait chez le vieux *rebbe;* sa mère passait les jours avec elle, pour soigner Esdras et la consoler.

Tout était ouvert dans la maison; la *schabes goïé* brûlait du sucre et des piments, et le vent du ciel, entrant partout, purifiait l'air.—Sâfel vendait.

Moi, le matin, devant l'âtre, je faisais cuire quelques pommes de terre, j'en mangeais avec un peu de sel, et puis je m'en allais, oubliant tout comme un malheureux. J'errais tantôt à droite, tantôt à gauche, du côté de l'ancienne Gendarmerie, autour des remparts, aux endroits détournés.

La vue des gens me faisait mal, surtout de ceux qui avaient connu l'enfant.

C'est alors, Fritz, que la misère était grande; c'est alors que la faim, le froid, les souffrances de toute sorte accablaient la ville; c'est alors que les figures s'amaigrissaient et qu'on voyait des femmes, des enfants, à demi-nus et tremblants, marcher dans l'ombre des ruelles désertes.

Ah! de si grandes misères ne reviendront plus; nous ne sommes plus à ces temps de guerres abominables,—qui duraient des vingt ans! — où les grandes routes ressemblaient à des ornières et les chemins à des ruisseaux de fange; où les terres restaient en friche, faute de bras; où les maisons s'affaissaient, faute d'habitants; où les pauvres allaient pieds nus et les riches en sabots, pendant que des officiers supérieurs passaient sur des chevaux superbes, regardant le genre humain d'un œil de mépris.

On ne supporterait plus cela!

Mais alors tout était détruit, humilié dans la nation, les bourgeois et le peuple n'étaient plus rien; on ne connaissait plus que la force. Quand on disait :

« Il y a pourtant une justice, un droit, une vérité! »

La mode était de répondre en souriant :

« Je ne comprends pas! »

Et l'on passait pour un homme d'esprit, un homme d'expérience qui fera son chemin.

Au milieu de ma désolation, je regardais ces choses sans y penser, mais depuis elles me sont revenues, et des milliers d'autres; tous ceux qui restent peuvent aussi s'en souvenir.

Un matin, j'étais sous la vieille halle, à regarder les misérables acheter de la viande. On abattait alors les chevaux du Rouge-Colas et ceux des gendarmes,—aussi décharnés que les bestiaux du fossé, — et l'on vendait cette viande très-cher.

Je regardais ces tourbillons de vieilles femmes hâves, de bourgeois les yeux creux, tous ces êtres minables pressés devant l'étal de Frantz Sépel, qui leur distribuait des morceaux de carcasse.

On ne voyait plus les gros chiens de Frantz rôder autour de la boucherie, en se léchant la gueule. Les mains sèches des vieilles s'allongeaient au bout de leurs bras décharnés, pour tout happer; les voix faibles criaient en suppliant :

« Encore un peu de foie, Monsieur Frantz, pour la réjouissance! »

Je regardais cela sous le grand toit sombre, où descendait un peu de lumière par les trous des obus. De loin, entre les piliers vermoulus, quelques soldats, sous la voûte du corps de garde, leurs vieilles capotes pendant le long des hanches, regardaient aussi : — c'était comme un rêve.

Ma grande tristesse s'accordait avec ce spectacle, quand, au bout d'une demi-heure, au moment de m'en aller, je vis Burguet venir, en longeant la vieille cassine du père Brainstein, défoncée par les obus et penchée en décombres sur la ruelle.

Burguet m'avait dit, quelques jours avant notre malheur, que sa servante était malade; je n'y songeais plus, mais alors cela me revint.

Il me parut en ce moment tellement changé, tellement maigre, et les joues tellement tirées par les rides, que je crus ne pas l'avoir vu depuis des années. Son chapeau lui descendait jusque sur les yeux; sa barbe, d'au moins quinze jours, grisonnait. Il arrivait, regardant de tous les côtés; mais au fond de l'ombre, contre les madriers de l'ancien magasin à fourrage, il ne pouvait me voir, et il s'arrêta derrière le tas de vieilles, serrées en demi-cercle devant l'étal, attendant son tour.

Au bout d'un instant, il mit quelques sous dans la main de Frantz Sépel et reçut son

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

morceau, qu'il cacha sous sa capote. Puis, regardant encore, il s'en alla vite, la tête basse et les basques croisées.

Cette vue me retourna le cœur; je me sauvai, levant les mains au ciel, et murmurant :

« Est-il possible?... est-il possible?... lui... Burguet aussi!... un homme de ce talent, souffrir la faim et manger de ces carcasses!... Seigneur Dieu, quelle épreuve!... »

Je rentrai chez nous tout bouleversé.

Il ne nous restait plus beaucoup de provisions; malgré cela, le lendemain matin, comme Sâfel descendait ouvrir la boutique, je lui dis :

« Tiens, mon enfant, porte ce petit panier à M. Burguet; il y a des pommes de terre et du bœuf salé. Prends garde qu'on ne te voie, on te l'enlèverait. Tu diras que c'est en souvenir du pauvre déserteur. »

L'enfant partit. Il m'a dit que Burguet avait pleuré.

Voilà, Fritz, ce qu'il faut voir dans un blocus, où l'on est surpris du jour au lendemain. Voilà ce que les Allemands et les Espagnols avaient souffert, et ce que nous souffrions à notre tour :—Voilà la guerre !

Les vivres de siége eux-mêmes tiraient à leur fin; mais le commandant de place Moulin étant mort du typhus, la grande disette n'empêchait pas le lieutenant-colonel qui le remplaçait de donner des bals et des fêtes aux parlementaires, dans l'ancienne maison Thévenot. Les fenêtres s'éclairaient, la musique jouait, l'état-major buvait du punch et du vin chaud, pour faire croire que nous vivions dans l'abondance. On avait bien raison de bander les yeux à ces parlementaires jusqu'à la salle de bal, car s'ils avaient vu la mine des gens, tous les bols et les vins chauds du monde ne les auraient pas trompés.

Pendant ce temps, le fossoyeur Mouyot et ses deux garçons venaient prendre chaque matin leurs deux ou trois gouttes d'eau-de-vie. Ils pouvaient dire : « Nous buvons les morts ! » comme les vétérans disaient : « Nous buvons le Cosaque ! » Personne en ville n'avait voulu se charger d'enterrer les morts du typhus; eux seuls, après avoir pris leur goutte, avaient osé jeter ceux de l'hôpital sur une charrette et les entasser dans la fosse; et depuis ils avaient passé fossoyeurs, avec le père Zébédé.

L'ordre était de rouler les morts dans un drap, mais qui passait l'inspection? Le vieux Mouyot m'a dit lui-même qu'on les enterrait avec la capote ou la veste, comme cela se trouvait, et quelquefois tout nus.

Pour chaque mort, ces gens avaient leurs trente-cinq sous; le père Mouyot, l'aveugle, pourra te le dire : c'était son bon temps!

Vers la fin de mars, au milieu de cette disette affreuse, où l'on ne trouvait plus un chien dans les rues, et bien moins encore un chat, de mauvaises nouvelles couraient la ville : des bruits de batailles perdues, de marches sur Paris, etc.

A force de recevoir des parlementaires et de leur donner des bals, quelque chose de nos malheurs transpirait toujours, soit par les domestiques, soit par les servantes.

Moi, souvent, en errant dans les rues qui longent les remparts, je montais sur un bastion, du côté de Strasbourg, de Metz ou de Paris. Je ne craignais plus alors les balles perdues! De là, je regardais les mille feux de bivouac répandus dans la plaine, les soldats ennemis revenant des villages avec de longues perches où pendaient des quartiers de viande, ou bien accroupis autour de ces petits feux qui brillaient comme des étincelles sur la lisière des bois; je voyais leurs patrouilles, et leurs batteries couvertes, où flottait un drapeau.

Quelquefois aussi je regardais la fumée des cheminées aux Quatre-Vents, au Bigelberg, à Mittelbronn. Chez nous, les cheminées ne fumaient plus, le temps des festins était passé.

Tu ne saurais croire combien de pensées vous viennent quand on est enfermé, comme on suit des yeux les grandes routes blanches, en se figurant marcher là-bas, causer avec les gens de choses nouvelles, leur demander ce qu'ils ont souffert, et leur raconter ce qu'on a supporté soi-même.

Du bastion de la manutention, ma vue s'étendait jusqu'aux cimes blanches du Schneeberg : j'étais au milieu des forestiers, des schlitteurs, des bûcherons. Le bruit avait couru qu'ils défendaient leur route de Schirmeck; j'aurais voulu savoir si c'était vrai.

Du côté des Maisons-Rouges, sur la route de Paris, je me figurais être chez mon vieil ami Leiser; je le voyais au coin de son âtre, désolé de nourrir tant de monde, car les états-majors russes, autrichiens, bavarois, ne quittaient pas cette route, et de nouveaux régiments défilaient sans cesse.

Et le printemps venait! La neige commençait à fondre dans les sillons et derrière les haies. Déjà les grandes forêts de la Bonne-Fontaine et des Baraques prenaient d'autres teintes.

La chose qui m'attendrit le plus, je m'en souviens, c'est, à la fin du mois de mars, d'entendre chanter la première alouette. Le ciel était tout pâle, je regardais en l'air pour la voir. L'idée du petit David me revenait

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

en même temps, et, sans savoir pourquoi, je pleurais.

Les hommes ont des idées étranges : un chant d'oiseau les attendrit, et quelquefois, après des années, les mêmes sons leur rappellent les mêmes idées, jusqu'à leur faire répandre des larmes.

Enfin, la maison étant purifiée, Zeffen et Sorlé y rentrèrent.

Le temps de la Pâque approchait; il fallait laver les planchers, gratter les murs, récurer la vaisselle. Les pauvres femmes, au milieu de ces soins, oublièrent un peu notre malheur. Mais plus le moment approchait, plus l'inquiétude était grande; comment accomplir, au milieu de la famine, le commandement de Dieu :

« Ce mois vous sera le premier de l'année. Qu'au dixième jour de ce mois, chaque famille prenne un agneau d'entre les brebis, ou bien un chevreau d'entre les chèvres. Qu'elle le tienne en garde jusqu'au quatorzième jour; qu'elle l'égorge et mange sa chair rôtie, avec du pain sans levain et des plantes amères. »

Où trouver l'agneau du sacrifice? Schmoûlé seul, le vieux *schamess*, y songeait depuis trois mois pour tout le monde; il nourrissait un chevreau mâle de l'année dans sa cave, et c'est ce chevreau qu'on égorgea.

Chaque famille juive en eut sa part, bien petite, mais la volonté de l'Éternel fut remplie.

Nous invitâmes en ce jour, selon la loi, un des plus pauvres d'entre nos frères, Kalmès. Nous partîmes ensemble pour la synagogue; on récita les prières, et puis nous revînmes nous asseoir à la table du festin.

Tout était prêt, et dans l'ordre, malgré la grande misère : la nappe blanche, le gobelet de vinaigre, l'œuf dur, le raifort, le pain azime et la chair du chevreau. La lampe à sept becs brillait au-dessus; seulement nous n'avions pas beaucoup de pain.

M'étant donc assis au milieu de la famille, Sâfel prit l'aiguière et me versa de l'eau sur les mains; puis nous nous penchâmes tous, chacun prit du pain, en disant avec un grand serrement de cœur :

« Voici le pain de la misère, que nos pères ont mangé en Égypte. Quiconque a faim, vienne en manger avec nous! Quiconque est pauvre, vienne faire la Pâque! »

Nous nous rassîmes, et Sâfel me demanda :

« Pourquoi cette cérémonie, mon père? »

Je lui répondis :

« Nous avons été esclaves en Égypte, mon enfant, et l'Éternel nous en a tirés d'une main puissante et le bras tendu! »

Ces paroles nous remplirent de courage; nous espérions que Dieu nous délivrerait, comme il avait délivré nos pères, et que l'Empereur serait son bras droit; mais nous nous trompions : l'Éternel ne voulait plus de cet homme!

XX

Le lendemain, entre six et sept heures, au petit jour, nous dormions tous quand un coup de canon fit trembler nos vitres. L'ennemi ne tirait d'ordinaire que la nuit. J'écoutai : un second coup de canon suivit le premier au bout de quelques secondes, puis un autre, ainsi de suite un à un.

Alors je me levai, j'ouvris une de nos fenêtres, et je regardai. Le soleil montait derrière l'arsenal. Pas une âme n'était dans la rue, mais à mesure que les coups se succédaient, des portes et des fenêtres s'ouvraient; les gens encore en chemise se penchaient dehors, prêtant l'oreille.

Aucun obus ne sifflait dans l'air : l'ennemi tirait à poudre.

En écoutant bien, un grand murmure s'entendait au loin, autour de la ville. D'abord il s'éleva sur la côte de Mittelbronn, puis il gagna le Bigelberg, les Quatre-Vents, les Baraques d'en haut et d'en bas.

Sorlé venait aussi de se lever; je finis de m'habiller, et je lui dis :

« Quelque chose d'extraordinaire se passe... Dieu veuille que ce soit pour notre bien! »

Et je descendis tout inquiet.

Il ne s'était pas écoulé plus d'un quart d'heure depuis le premier coup de canon, et toute la ville était debout. Les uns couraient aux remparts, les autres se réunissaient, criant et se disputant aux coins des rues. L'étonnement, la crainte, la colère se peignaient sur toutes les figures.

Un grand nombre de soldats se mêlaient aux bourgeois, et tous ensemble montaient par bandes à droite et à gauche de la porte de France.

J'allais suivre une de ces troupes, quand Burguet descendit la rue. Il était encore défait comme le jour où je l'avais vu sous la halle.

« Eh bien! lui dis-je en courant à sa rencontre, voici des affaires graves!

—Très-graves, et qui n'annoncent rien de bon, Moïse, fit-il.

—Oui, c'est clair, lui répondis-je, les alliés ont remporté des victoires; ils sont peut-être à Paris. »

Alors, se retournant effrayé, il murmura :

« Prenez garde, Moïse, prenez garde; si l'on

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Eh bien, c'est fini!... (P. 92.)

vous entendait dans un moment pareil, les vétérans vous déchireraient! »

J'étais tout saisi, voyant qu'il avait raison ; lui, ses joues tremblaient. — Il me prit ensuite par le bras et me dit :

« Je vous dois des remercîments pour les provisions que vous m'avez envoyées ; elles sont arrivées bien à propos. »

Comme je lui répondais que nous aurions toujours un morceau de pain à son service, tant qu'il en resterait, il me serra la main ; et nous remontâmes ensemble la rue du quartier d'infanterie jusqu'au bastion de la glacière, où l'on avait dressé deux batteries, pour dominer la côte de Mittelbronn.

On découvrait de là toute la route de Paris jusqu'au Petit-Saint-Jean, et même jusqu'à Lixheim ; mais ces grands tas de terre, qu'on appelait des cavaliers, étaient couverts de monde : le baron Parmentier, son adjoint Pipelingre, le vieux curé Leth, et beaucoup d'autres notables se tenaient en cet endroit, au milieu de la foule, regardant en silence. Rien qu'à voir leurs figures, on comprenait qu'il se passait quelque chose de terrible.

Étant donc montés sur le talus, nous vîmes d'où venait l'attention de ce monde. Tous les ennemis, Autrichiens, Bavarois, Wurtembergeois, Russes, cavalerie et infanterie, mêlés ensemble, se répandaient autour de leurs retranchements comme des fourmilières, s'embrassant, se serrant la main, levant les shakos au bout des baïonnettes, agitant des branches d'arbres, qui commençaient à verdir.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Sur le bastion derrière l'Arsenal. (P. 93.)

Des cavaliers traversaient la plaine ventre à terre, le kolbac à la pointe du sabre, et poussaient des cris qui montaient jusqu'au ciel.

Le télégraphe jouait sur la côte de Saint-Jean, Burguet me dit en le montrant :

« Si nous comprenions ces signes, Moïse, nous saurions mieux ce qui nous attend d'ici quinze jours. »

Quelques personnes s'étant retournées pour nous entendre, nous redescendîmes dans la rue du Quartier, tout pensifs.

Les soldats, aux fenêtres de la caserne, tout en haut, regardaient aussi. Des quantités d'hommes et de femmes accouraient.

Nous traversâmes cette foule. Dans la rue des Capucins, toujours déserte, Burguet, qui marchait la tête penchée, s'écria :

« C'est donc fini!... Que de choses nous avons vues depuis vingt-cinq ans, Moïse! Que de choses étonnantes et terribles!... Et c'est fini!... »

Il me tenait la main et me regardait comme étonné de ses propres paroles; puis, se remettant à marcher :

« Cette campagne d'hiver m'épouvantait, dit-il; cela traînait... traînait... et le coup de tonnerre n'arrivait pas!... Mais demain, après-demain qu'allons-nous apprendre? L'Empereur est-il mort? Que décidera-t-on de nous? La France sera-t-elle encore la France? Que nous laissera-t-on? Que nous prendra-t-on? »

Et continuant de réfléchir de la sorte, nous arrivâmes devant notre maison. Alors, comme réveillé tout à coup, Burguet me dit :

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

« Moïse, de la prudence!... Si l'Empereur n'est pas mort, les vétérans tiendront jusqu'à la dernière seconde. Songez-y, ceux qui leur seraient suspects auraient tout à craindre. »

Je le remerciai de ce qu'il me disait, et je montai chez nous, me promettant bien de suivre son conseil.

Ma femme et mes enfants m'attendaient pour déjeuner, la petite corbeille de pommes de terre sur la table. Nous nous assîmes, et je leur racontai tout bas ce qu'on voyait du haut des remparts, en leur recommandant de se taire, car le danger n'était pas fini : la garnison pouvait se révolter, et vouloir se défendre malgré les chefs; et ceux qui se mêleraient de ces choses pour ou contre, même en paroles, courraient risque de se perdre, sans aucun profit pour personne.

Ils comprirent que j'avais raison, je n'eus pas besoin de leur en dire plus.

Nous avions la crainte de voir arriver notre sergent et d'être forcés de lui répondre, s'il nous demandait ce que nous pensions de ces choses; mais il ne rentra que vers onze heures du soir, nous étions tous couchés depuis longtemps.

Le lendemain, la nouvelle de l'entrée des alliés à Paris était affichée aux portes de l'église et aux piliers de la halle. On n'a jamais su par qui. Dans ce temps, on parla de M. de la Vablerie et de trois ou quatre autres émigrés, capables d'avoir fait le coup, mais rien n'était certain.

La garde montante arracha ces affiches, malheureusement des soldats et des bourgeois les avaient déjà lues.

C'était quelque chose de si nouveau, de tellement incroyable, après ces dix ans de guerre, — où l'Empereur était tout, où la nation restait en quelque sorte dans l'ombre, où pas un homme ne pouvait dire ni écrire un mot sans y avoir été autorisé, où l'on n'avait que le droit de payer et de donner ses enfants à la conscription, — c'était si grave de penser que l'Empereur pouvait être vaincu! qu'un père de famille lui-même, au milieu de sa femme et de ses enfants, retournait trois ou quatre fois la tête, avant d'oser en souffler un seul mot.

Tout se taisait donc encore, malgré les affiches. Les fonctionnaires restaient chez eux, pour n'avoir pas à parler; le gouverneur et le conseil de défense ne bougeaient pas; mais les dernières recrues, en pensant qu'elles allaient revoir leur village, embrasser leurs parents, reprendre leur état ou travailler aux champs et pouvoir se marier, ne cachaient pas leur joie, comme c'est tout naturel. Les vétérans qui n'avaient pas d'autre métier, pas d'autres ressources pour vivre que la guerre, en étaient indignés! Ils ne croyaient rien; ils déclaraient que toutes les nouvelles étaient fausses, que l'Empereur n'avait jamais perdu de bataille, qu'il ne pouvait pas en perdre, et que les affiches et les coups de canon des alliés étaient une ruse de guerre, pour se faire ouvrir les portes.

Et c'est depuis ce jour, Fritz, que la désertion recommença, non plus un à un, mais par six, par dix, par vingt. Des postes tout entiers filaient sur la montagne avec armes et bagages. Les vétérans tiraient sur les déserteurs; ils en tuèrent quelques-uns, et reçurent l'ordre d'escorter les conscrits qui portaient la soupe aux avant-postes.

Pendant ce temps, les parlementaires ne faisaient qu'entrer et sortir à la file. Tous, officiers des états-majors russes, autrichiens, bavarois, restaient des heures entières au Gouvernement, ayant sans doute de grandes propositions à débattre.

Notre sergent ne faisait plus que passer le soir une minute dans notre chambre, pour se plaindre de la désertion, et nous en étions contents : Zeffen était encore malade, Sorlé ne pouvait pas la quitter ; moi, j'étais forcé d'aider Sâfel jusqu'après la retraite.

La boutique était toujours pleine de vétérans; quand une bande sortait, aussitôt il en venait une autre.

Ces vieux, tout gris, avalaient l'eau-de-vie verre sur verre; ils se payaient des tournées et devenaient toujours plus sombres. Ils frissonnaient et ne parlaient que de trahison, en vous lançant des coups-d'œil de travers.

Quelquefois ils souriaient, disant :

« Gare! s'il faut faire sauter la forteresse, elle sautera! »

Sâfel et moi, nous avions l'air de ne pas comprendre ; mais tu peux te figurer nos transes : après avoir tant souffert, risquer encore de sauter avec ces vétérans!

Le soir, notre sergent répétait mot pour mot ce qu'avaient dit les autres :—Tout n'était que mensonge et trahison..... L'Empereur devait finir par balayer cette canaille!

« Attendez... attendez!— criait-il en fumant sa pipe, les dents serrées, — la débâcle va venir... Le coup de tonnerre est proche!... Et cette fois, pas de pitié, pas de miséricorde!... Il faut que tous les gueux y passent... tous les traîtres!... Il faut que le pays soit nettoyé pour cent ans!... Laissez faire, père Moïse, nous rirons!... »

Tu penses bien que nous n'avions pas envie de rire.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Mais le jour où j'eus le plus d'inquiétude, c'est le 8 avril au matin, lorsque parut le décret du Sénat qui destituait l'Empereur.

Notre boutique était pleine d'artilleurs de marine et de sous-officiers du dépôt. Nous venions de les servir, quand le secrétaire du trésorier, un gros court, les joues rondes et jaunes, le bonnet de police sur l'oreille, entra, se fit verser un petit verre, puis sortit le décret de sa poche et se mit à le lire tranquillement aux autres, en leur disant :

« Écoutez ! »

Je crois encore l'entendre :

« Considérant que Napoléon Bonaparte a « déchiré le pacte qui l'unissait au peuple « français, en levant des impôts autrement « qu'en vertu de la loi, en ajournant sans né« cessité le Corps législatif, en rendant illéga« lement plusieurs décrets portant peine de « mort, en anéantissant la responsabilité des « ministres, l'indépendance judiciaire, la li« berté de la presse, etc.; — Considérant que « Napoléon a mis le comble aux malheurs de « la patrie, par l'abus qu'il a fait de tous les « moyens qu'on lui a confiés en hommes et « en argent pour la guerre, et en refusant de « traiter à des conditions que l'intérêt national « exigeait d'accepter; — Considérant que le « vœu manifeste de tous les Français appelle « un ordre de choses, dont le premier résultat « soit le rétablissement de la paix générale, « et qui soit aussi l'époque d'une réconcilia« tion solennelle entre tous les États de la « grande famille européenne, le Sénat dé« crète : — Napoléon Bonaparte est déchu du « trône; le droit d'hérédité est aboli dans sa « famille; le peuple et l'armée sont déliés en« vers lui du serment de fidélité. »

Il commençait à peine de lire que je pensai :

« Si cela continue, ils vont démolir ma boutique de fond en comble. »

Je me dépêchai même, dans mon épouvante, de faire sortir Sâfel par la porte de derrière. Mais tout se passa bien autrement que je ne croyais. Ces vétérans méprisaient le Sénat; ils levèrent les épaules, et celui qui venait de lire le décret se moucha dedans et le jeta sous le comptoir, en disant :

« Le Sénat ! Qu'est-ce que le Sénat? Un tas d'écornifleurs, un tas de pique-assiettes que l'Empereur a racolés à droite et à gauche, pour lui dire toujours : — Dieu vous bénisse !

—Oui, major, dit un autre; mais c'est égal, on devrait tout de même les jeter dehors, à grands coups de pied dans le dos.

—Bah ! ça n'en vaut pas la peine, répondit le sergent-major ; d'ici a quinze jours, quand l'Empereur sera redevenu le maître, ils viendront encore lui lécher les bottes. Il faut ça pour la dynastie, des gens qui vous lèchent les bottes,—ça produit un bon effet !—surtout d'anciens nobles qu'on paye trente ou quarante mille francs par an. Ils reviendront, soyez tranquilles, et l'Empereur leur pardonnera, d'autant plus qu'il n'en trouverait pas d'aussi nobles pour les remplacer. »

Et comme ils sortirent tous après avoir vidé leurs petits verres, je bénis le ciel de leur avoir donné tant de confiance dans l'Empereur.

Cette confiance dura jusque vers le 11 ou le 12 avril, où des officiers, envoyés par le général commandant la 4e division militaire, arrivèrent dire que la garnison de Metz reconnaissait le Sénat et suivait ses ordres.

Ce fut un coup épouvantable pour nos vétérans. Nous vîmes le soir même, à la figure de notre sergent, que c'était pour lui le coup de la mort. Il avait vieilli de dix ans, et rien que son regard aurait pu vous arracher des larmes. Jusqu'alors il n'avait cessé de nous dire :

« Tous ces décrets, toutes ces affiches sont des trahisons ! L'Empereur est toujours là-bas avec son armée, et nous sommes ici pour le soutenir. Ne craignez rien, père Moïse. »

Mais depuis l'arrivée des officiers de Metz, sa confiance était perdue. Il entrait dans notre chambre sans rien dire et se tenait debout, tout pâle, à nous regarder.

Je pensais :

« Cet homme nous aime pourtant !... Il nous a fait du bien. Il nous aurait donné sa viande pour tout le temps du blocus; il aimait notre petit David, il le caressait sur ses genoux. Il aime aussi Esdras. C'est un brave homme, un honnête homme, et le voilà très-malheureux ! »

J'aurais voulu le consoler, lui dire qu'il avait des amis, que nous l'aimions tous, que nous ferions des sacrifices pour l'aider, s'il était forcé de changer d'état... Oui, c'était ce que je pensais; mais, en le regardant, sa tristesse me paraissait si terrible, que je ne trouvais plus un mot.

Il faisait donc deux ou trois tours et s'arrêtait de nouveau, puis tout à coup il sortait. Sa douleur était trop grande, il ne pouvait pas même se plaindre.

Enfin, le 16 avril, un armistice fut conclu pour enterrer les morts. On baissa le pont de la porte d'Allemagne, et quantité de gens sortirent jusqu'au soir, pour donner quelques coups de pioche au jardin, et tâcher de rapporter un peu de verdure. Mais, Zeffen étant toujours malade, nous restâmes chez nous.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Le soir, deux nouveaux officiers de Metz, envoyés en parlementaires, entrèrent à la nuit, comme on relevait les ponts. Ils traversèrent la rue au galop et se rendirent au Gouvernement. — Je les ai vus passer.

L'arrivée de ces officiers avait excité partout l'espérance et la crainte; on s'attendait à de grandes mesures, et toute la nuit nous entendîmes le sergent aller et venir dans sa chambre, se lever, marcher et se recoucher, en murmurant des paroles confuses.

Le malheureux sentait venir un coup affreux, il n'avait plus une minute de repos. Je l'écoutais en le plaignant, et ses soupirs m'empêchaient de dormir.

Le lendemain, à dix heures, on bat le rappel. Le gouverneur et les membres du conseil de défense, en grande tenue, vont au quartier d'infanterie.

Tous les gens de la ville étaient aux fenêtres.

Notre sergent descend, et quelques instants après, je le suis. La rue fourmillait de monde. Je me glisse à travers cette foule; chacun tenait à sa place et voulait avancer.

Comme j'arrivais devant la caserne, les compagnies venaient de former le cercle; les fourriers, au milieu, lisaient à haute voix l'ordre du jour de l'armée : — c'était l'abdication de l'Empereur, le licenciement des recrues de 1813 et de 1814, la reconnaissance de Louis XVIII, l'ordre d'arborer le drapeau blanc et de changer de cocarde!

Pas un murmure ne s'élevait dans les rangs; tout était calme, terrible, épouvantable. Ces vieux soldats, les dents serrées, la moustache frissonnante, les sourcils baissés d'un air farouche, présentant les armes sans rien dire; la voix des fourriers, qui s'arrêtaient de temps en temps comme suffoqués; l'état-major de la place, plus loin, sous la voûte du quartier, morne, le regard abattu; l'attention de tout ce monde, hommes, femmes, enfants, penchés d'un bout de la rue à l'autre sur la pointe des pieds, la bouche entr'ouverte, l'oreille tendue: tout cela, Fritz, vous faisait frémir.

J'étais sur l'escalier du tonnelier Schweyer; je voyais tout et j'entendais chaque parole.

Tant qu'on lut l'ordre du jour, rien ne bougea; mais au commandement : — Rompez les rangs!—un cri terrible partit à la fois de tous les côtés : le tumulte, la confusion, la fureur éclatèrent ensemble. On ne s'entendait plus. Les conscrits, par files, couraient aux portes de la caserne; les vieux restaient un instant comme enracinés à leur place, ensuite la rage les prenait : l'un s'arrachait les épaulettes, l'autre cassait son fusil à deux mains sur le pavé, quelques officiers pliaient leur sabre ou leur épée, qui volait en éclats.

Le gouverneur essaya de parler; il voulut faire reformer les rangs, mais on ne l'écoutait plus : les nouvelles recrues montaient déjà dans toutes les chambres de la caserne, faire leur paquet pour se mettre en route; les vieux s'en allaient à droite ou à gauche, comme ivres ou fous.

J'ai vu quelques-uns de ces vieux soldats s'arrêter dans un coin, la tête contre le mur, et pleurer à chaudes larmes.

Tout se dispersait, et de longs cris s'entendaient de la caserne à la place, des cris sans fin, montant et descendant comme un soupir.

Quelques cris sourds et désespérés de *Vive l'Empereur!* retentissaient encore; pas un seul cri de *Vive le Roi!*

Moi, je courus annoncer ces choses à la maison; j'étais à peine en haut que le sergent montait aussi, le fusil sur l'épaule. Nous aurions voulu nous réjouir de la fin du blocus; mais, en voyant le sergent debout sur notre porte, un froid nous entra dans les os, et nous restâmes tout attentifs.

« Eh bien, dit-il en posant la crosse à terre, c'est fini!... »

Et durant un instant il ne dit rien de plus.

Puis il bégaya :

« Voilà la plus grande gueuserie du monde... Les recrues sont licenciées... Elles partent... La France reste pieds et poings liés entre les griffes des kaiserlicks... Ah! canailles !... canailles !...

—Oui, sergent, lui répondis-je attendri, mais il faut prendre le dessus... Maintenant nous allons avoir la paix, sergent... Il vous reste une sœur dans le Jura, vous irez près d'elle...

—Oh! s'écria-t-il en levant la main, ma pauvre sœur!... »

Ce fut comme un sanglot; mais il se raffermit vite, et posa son fusil derrière la porte.

Il s'assit une minute avec nous près de la table, et prit le petit Sâfel, en l'attirant par la tête et l'embrassant sur les joues. Ensuite il voulut aussi tenir Esdras. Nous le regardions en silence.

Il disait :

« Je vais vous quitter, père Moïse, je vais faire mon sac... Mille tonnerres, j'ai de la peine à vous quitter!

—Et nous aussi, sergent, nous avons de la peine, répondit Sorlé bien triste; mais si vous vouliez vivre avec nous...

—C'est impossible!

—Alors vous restez au service?...

—Au service de qui... de quoi? fit-il; de

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Louis XVIII? non, non! Je ne connais que mon général... Mais ça me fait de la peine de partir.... Enfin.... quand on a rempli son devoir... »

Et il se leva tout à coup, en criant d'une voix déchirante :

Vive l'Empereur!

Nous frémissions; nous ne savions ce qui nous faisait trembler.

Lui me tendait les bras, et je me levai; nous nous embrassâmes comme des frères.

« Adieu, père Moïse, disait-il, adieu pour longtemps!

—Vous partez donc tout de suite?

—Oui!...

—Vous savez, sergent, que vous aurez toujours des amis chez nous... Vous viendrez nous voir... Si vous aviez besoin...

—Oui... oui... je le sais... vous êtes de vrais amis... de braves gens! »

Il me serrait avec force.

Ensuite il alla prendre son fusil; et nous le suivions tous en lui souhaitant du bonheur, lorsqu'il se retourna les larmes aux yeux, et embrassa ma femme en disant :

« Il faut aussi que je vous embrasse. Il n'y a pas de mal, n'est-ce pas, madame Sorlé?

—Ah! non, dit-elle, vous êtes de la famille, et j'embrasserai Zeffen pour vous! »

Aussitôt il sortit en criant d'une voix enrouée :

« Adieu!... Vivez bien!... »

Je le regardai du bout de la petite allée, entrer dans sa chambre en passant.

Vingt-cinq ans de service, huit blessures, et pas de pain dans ses vieux jours! — Cette pensée me saignait le cœur.

Environ un quart d'heure après, le sergent descendit avec son fusil, et rencontrant Sâfel sur l'escalier, il lui dit :

« Tiens, voilà pour ton père! »

C'était le portrait de la femme et des enfants du landwehr de la Tuilerie. Sâfel vint aussitôt me l'apporter. Je pris ce cadeau du pauvre diable, et je le regardai longtemps avec une grande tristesse; puis je l'enfermai dans notre armoire avec la lettre.

Il était midi; et comme les portes allaient s'ouvrir, comme les provisions allaient arriver en abondance, nous nous assîmes devant un gros morceau de bœuf cuit avec un plat de pommes de terre, et nous débouchâmes une bonne bouteille de vin.

Nous étions en train de manger, lorsque des cris s'entendirent dans la rue. Sâfel se leva pour regarder.

« Un soldat blessé qu'on porte à l'hôpital, » dit-il.

Puis il cria :

« C'est notre sergent! »

Une idée horrible me traversa l'esprit. Sorlé voulait se lever, je lui dis : « Reste! » et je descendis seul.

Le brancard passait sur les épaules de quatre canonniers de marine; des enfants couraient derrière.

Au premier coup d'œil je reconnus le sergent, la figure toute blanche et la poitrine pleine de sang. Il ne bougeait plus. Le malheureux était allé de chez nous sur le bastion derrière l'arsenal, pour se tirer un coup de fusil au cœur.

Alors je remontai tellement abattu, tellement triste et désolé, que j'avais de la peine à me tenir debout.

Sorlé m'attendait toute défaite.

« Notre pauvre sergent s'est tué, lui dis-je, que Dieu lui pardonne!... »

Et m'étant assis à ma place, je ne pus m'empêcher de fondre en larmes!

XXI

On a bien raison de dire que tous les malheurs se suivent; l'un entraîne l'autre. Mais la mort de notre bon sergent fut pourtant le dernier.

Ce même jour, les ennemis retirèrent leurs avant-postes à six cents toises de la ville, le drapeau blanc fut arboré sur l'église, et l'on ouvrit les portes.

Maintenant, Fritz, tu connais notre blocus. Dois-je te raconter encore l'arrivée de Baruch; les cris de Zeffen et nos gémissements à tous, lorsqu'il fallut dire à cet excellent homme :

« Notre petit David est mort!... Tu ne le reverras plus! »

Non... c'est assez!... Quand on songe à toutes les misères de la guerre, à toutes celles qui les suivent durant des années, on ne finirait jamais!...

J'aime mieux te parler de mes fils Itzig et Frômel, et de mon Sâfel, qui est allé les rejoindre en Amérique.

Si je te racontais tous les biens qu'ils ont acquis dans ce grand pays des hommes libres, les terres qu'ils ont achetées, l'argent qu'ils ont mis de côté, le nombre de petits-enfants qu'ils m'ont donnés, toutes les satisfactions dont ils nous ont comblés, Sorlé et moi, tu serais dans l'étonnement et l'admiration.

Jamais ils ne m'ont laissé manquer de rien. Le plus grand plaisir que je puisse leur faire, c'est de souhaiter quelque chose : chacun d'eux

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

veut me l'envoyer ! Ils n'oublient pas que je les ai sauvés de la guerre, par ma grande prudence.

Je les aime tous également, Fritz, et je leur dis, comme Jacob :

« Que le Dieu d'Abraham et d'Isaac, nos pères, le Dieu qui me nourrit depuis que je suis au monde, bénisse ces enfants ; qu'ils multiplient très-abondamment sur la terre, et que leur postérité soit une multitude de nations ! »

FIN DU BLOCUS.

LE CAPITAINE ROCHART

RÉCIT MILITAIRE

C'est au temps où les Prussiens entraient en Champagne, le 20 septembre 1792, me dit le capitaine Rochart, que je partis de Saint-Quirin avec le vieux Pierron, ségare au Blanc-Ru, et cent cinquante autres garçons de notre pays. Pierron avait été, quinze ou vingt ans avant, sergent au régiment de Royal-Normandie ; il marchait à notre tête sur une vieille bique, et criait !

« A bas le despotisme !... vaincre ou mourir !... »

Nous lui répondions en chantant :

« Vive le son du canon !... »

Au haut de la côte de Hesse, avant de descendre à Sarrebourg, notre troupe fit halte et nomma Pierron commandant. Nous n'étions encore que cent cinquante ; mais le tocsin sonnait partout, et de village en village d'autres patriotes, des garçons et des pères de famille, venaient nous rejoindre. A chaque endroit on changeait les fourches et les bâtons contre des fusils ; les femmes elles-mêmes nous en apportaient ; de sorte que le sixième jour, à Bar-le-Duc, derrière Nancy, nous étions déjà plus de mille, et presque tous bien armés.

C'est à Bar-le-Duc qu'on nous appela le 1er bataillon des chasseurs Francs-Montagnards. Nous reçûmes aussi des chapeaux à cornes, des souliers, des gilets et des guêtres. Les environs fourmillaient de volontaires ; il en arrivait de tous les côtés, en blouse, en veste, en carmagnole, en sabots, avec des pioches, des fourches, des bâtons. Les uns s'appelaient bataillon des Amis de la patrie, bataillon des Amis de la liberté, bataillon des Phocéens, de Popincourt, de l'Union, des Vengeurs, etc. — On aurait cru que la liberté ne pouvait jamais périr.

Les trois quarts de ces gens ne savaient pas encore emboîter le pas ; et malgré la pluie qui leur collait les habits sur le dos, malgré la boue qui les couvrait jusque par-dessus la tête, ils ne finissaient pas de crier :

« En route !... A l'ennemi !... »

Des lignes de Prussiens défilaient en ville ; la bataille de Valmy venait d'être gagnée.

A mesure qu'on arrivait de l'intérieur, des officiers vous passaient en revue et vous inscrivaient comme volontaires. Tous ceux que les nouveaux bataillons avaient nommés commandants restaient commandants, les capitaines restaient capitaines ; ceux qui n'étaient rien se contentaient d'être volontaires et de marcher pour la patrie.

Cet enthousiasme ne reviendra plus ! On ne verra plus des vieillards, des pères de famille, des hommes de toutes les provinces se choisir des chefs de vingt ans, parce qu'ils les croyaient plus capables qu'eux ; aujourd'hui chacun se choisirait lui-même, ou bien il choisirait ceux qui pourraient le faire avancer.

Enfin voilà comment je fus engagé dans le 1er bataillon des chasseurs Francs-Montagnards, qu'on dirigea tout de suite sur l'armée du Rhin, et qui prit part à la bataille de Lendsbourg en 1792, sous Custine ; au déblocus de Landau, sous Hoche, en 1793 ; au blocus de Mayence,

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

en 1794; au passage du Rhin, à la reprise de Dusseldorf, en 1795; aux combats de Renchen et de Rastadt, à la bataille de Néresheim, et finalement à la retraite de Moreau en 1796, après la défaite de Jourdan par l'archiduc Charles.

Le bataillon soutenait la retraite jusqu'au combat de Biberach; il était à l'arrière-garde.

On pense bien que nous avions appris la manœuvre, depuis quatre ans. Le 1er bataillon de chasseurs-francs avait été refondu plusieurs fois. J'étais alors sergent-major; je fus nommé sous-lieutenant, en repassant le Rhin, à Huningue, le 26 octobre de cette année.

Notre pauvre vieux commandant avait été tué dans le dernier combat; c'est Jean Roche, ancien charpentier à Voyer, qui le remplaça.

A mesure que les troupes rentraient, elles prenaient garnison en Alsace; une partie seulement resta sur la rive droite, pour défendre le fort de Kehl. Le bataillon fut envoyé d'abord à Schlestadt, ensuite à Neuf-Brisach.

Nous avions presque toujours été en campagne. Nous connaissions déjà les fournisseurs et les voleurs qui frappaient des réquisitions en vins, en grains, en fourrages, sur les ennemis, soi-disant pour les armées, et qui mettaient presque tout dans leurs poches; mais nous ne connaissions pas les troubles de l'intérieur : nous ne savions pas que plus de soixante mille émigrés et prêtres réfractaires étaient rentrés en France, qu'ils couraient le pays pour exciter les vengeances, qu'ils assassinaient les acquéreurs de biens nationaux dans l'Ouest et dans le Midi, qu'ils rachetaient les châteaux pour rien, en répandant la terreur, qu'ils arrêtaient les diligences sur les grandes routes, que les prêtres rétablissaient leurs diocèses, qu'ils prêchaient ouvertement la révolte, et que ces aristocrates s'appelaient les Jacobins blancs!

La fureur fut dans l'armée. On voulait marcher sur Paris pour rétablir l'ordre; mais le général Moreau ne bougeait pas : il connaissait déjà la trahison de Pichegru, son ancien chef, et se tenait tranquille. Hoche préparait sa descente en Angleterre. Un seul général, — Bonaparte, — parlait; il écrivait de l'Italie :

Tremblez, traîtres, de l'Adige à la Seine il n'y a qu'un pas, et le prix de vos iniquités est au bout de nos baïonnettes. »

Ce général nouveau, pendant notre dernière campagne et notre retraite, était entré en Italie, en remportant victoire sur victoire, à Montenotte, à Millesimo, à Dego, à Mondovi; il avait passé le pont de Lodi et battu deux armées d'Autrichiens et de Piémontais.—Personne d'entre nous ne le connaissait; on disait seulement que c'était un ancien ami de Robespierre; mais il faisait des proclamations en appelant ses soldats les premiers soldats du monde, et cela nous mettait de mauvaise humeur.

Nous avions repoussé deux invasions, nous avions conquis la Belgique et la Hollande, nous avions pacifié la Vendée, nous étions restés maîtres de la rive gauche du Rhin, depuis la mer jusqu'à Bâle, c'était pourtant aussi quelque chose.

Mais les victoires de Bonaparte continuaient; il recommençait ses grands coups à Lonato, à Castiglione, à Bassano. Dans ce temps, chacun tenait pour son général; nous regardions Hoche, Jourdan, Kléber, Moreau, comme les premiers généraux de la République, et nous pensions qu'à force de se hasarder, Bonaparte finirait par une grande débâcle.

Plusieurs de nos anciens, le capitaine Benoît, le chef de brigade Cohin et nous tous, en voyant aux bulletins de l'armée d'Italie, tous ces milliers d'ennemis restés sur le champ de bataille, nous pensions qu'il en mettait quatre fois plus que son compte. Et quand nous lisions ces proclamations, où les femmes et les filles devaient accourir à la rencontre des vainqueurs d'Italie, qui n'auraient qu'à dire : « J'étais de l'armée conquérante d'Italie! » pour avoir leur admiration, nous étions indignés.

Le chef de brigade Cohin s'écriait souvent :

« Je voudrais bien voir Moreau manœuvrer avec trente mille d'entre nous, contre trente mille des autres, commandés par Bonaparte! »

Il riait et clignait de l'œil.

Malgré cela, quand Bonaparte entra dans le Tyrol, en repoussant l'archiduc Charles, et que nous reçûmes l'ordre de repasser le Rhin pour voler à son secours, toute l'armée était contente. Mais nous avions à peine culbuté les Autrichiens à Diersheim, et Hoche venait à peine de les battre à Heddersdorf, sur notre gauche, qu'on apprit la signature des préliminaires de Léoben. Bonaparte s'était dépêché de faire la paix : il voulait avoir toute la gloire pour lui seul!

Tout le monde répétait que nous étions sacrifiés, qu'il ne fallait pas accepter les préliminaires, que c'était contre l'honneur de l'armée du Rhin; mais la nation célébrait la paix avec enthousiasme : il fallut rentrer en France.

La fureur de nos soldats contre ceux d'Italie était si grande que, dans toutes les garnisons où par malheur ils se trouvaient ensemble, on avait des dix et douze duels par jour. En 1799, à Metz, ils commençaient même à se fusiller d'une caserne à l'autre, quand on se dépêcha

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Les Casemates.

d'évacuer ceux du Rhin sur la Suisse, et ceux qui restaient d'Italie sur la Hollande.

J'ai toujours pensé depuis, que nous n'étions déjà plus les volontaires de la République, mais les soldats de nos généraux. La guerre, au bout de six ans, commençait à devenir un métier ; on ne pensait plus : « Je me bats pour les Droits de l'Homme ! » mais je me bats pour la victoire. Et plus tard on s'est battu pour le plaisir de se battre !

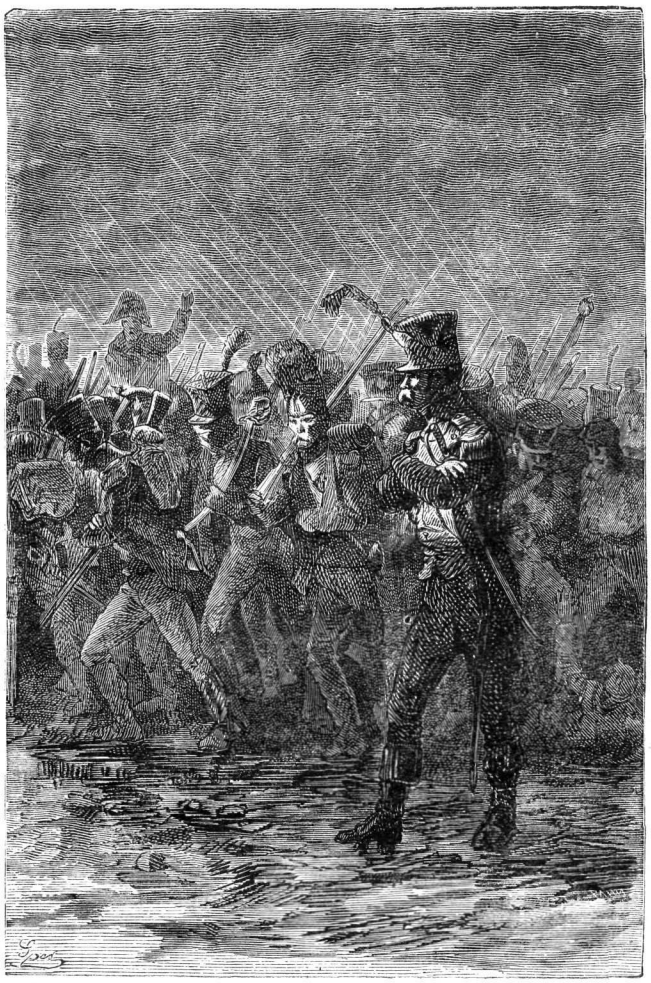
La guerre avait enrichi les généraux d'Italie ; les premiers qu'on vit revenir de là-bas avaient de l'or jusque sur les bottes. Les nôtres, avec leurs gros habits bleus, leurs vieux chapeaux usés par la pluie, regardaient ces mirliflores en serrant les lèvres sans rien dire, ils les méprisaient ! mais cela ne dura pas longtemps : l'amour des titres et des dotations prit bientôt le dessus.

La trahison de Pichegru, l'expédition d'Égypte, la mort de Hoche, les fautes de Schérer, en Italie, la défaite de Stockach, l'évacuation des Grisons, et par-dessus tout la lâcheté du Directoire exécutif, élevèrent Bonaparte bien plus que ses victoires sur les Mameluks. On criait :

« Sans lui tout est perdu ! »

Nous n'avions pourtant pas eu besoin de lui pour sauver deux fois la République, et nous venions même encore de la sauver, en écrasant les Autrichiens et les Russes à Zurich ; mais il arriva dans un moment où les royalistes relevaient la tête, où toute la nation était lasse du Directoire, où les fournisseurs et tous les

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY



Hé ! c'est toi, cria-t-il. (Page 99.)

gueux, après avoir fait leur magot, redemandaient de l'ordre, de la religion, comme on disait, pour mettre leurs rapines à l'abri.

Tout le long de la route on sonnait les cloches sur le passage de ce général qui venait d'abandonner son armée, on allumait des feux de joie : c'était un bon exemple pour les autres !

La 37e était alors en garnison à Lyon, où je le vis passer; il était noir comme un corbeau, petit et maigre; il avait de longs cheveux bruns qui lui tombaient jusqu'aux sourcils, les yeux enfoncés, les joues longues, le nez fin, le menton avancé. Une grosse cravate lui serrait le cou; son habit était à revers, la culotte collante et le gilet blanc. Les présidents, les juges, le maire lui faisaient des compliments ; il écoutait d'un air pensif et répondait quatre mots.

Si le Directoire avait eu du cœur, il l'aurait fait arrêter et juger. Nous n'aurions eu ni Marengo, ni Austerlitz, ni Iéna, ni Wagram; mais nous n'aurions pas eu non plus les désastres d'Espagne, la retraite de Russie, Leipzig et Waterloo..., sans parler du démembrement de notre territoire, et de la honte ineffaçable des deux invasions !

A Paris, tout le monde vint se jeter à sa tête. Au bout de quelques jours, après avoir bien regardé, bien écouté, et bien choisi ceux qui voulaient un maître, pour partager le gâteau, il fit son coup du 18 brumaire, en criant :

« Dans quel état j'ai laissé la France, et dans quel état je la retrouve ! Je vous avais

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

laissé la paix, et je retrouve la guerre! Je vous avais laissé des conquêtes, et l'ennemi presse votre frontière! J'ai laissé les millions d'Italie, et je retrouve partout des lois spoliatrices et la misère!... Où sont-ils, les cent mille braves que j'ai laissés couverts de lauriers? Ils sont morts! »

On aurait dit qu'il était tout, qu'il avait tout fait, et que les milliers d'hommes tombés pour la patrie avant lui ne comptaient plus. Enfin, il mit la République dans le sac, et confisqua du même coup toutes nos libertés. S'il avait dû les conquérir comme nous sur les aristocrates, sur les Prussiens, les Autrichiens, les Anglais, les Espagnols et les Russes, ça n'aurait pas été si facile.

Quelque temps après, la machine infernale éclata; les derniers patriotes partirent pour Cayenne, sans jugement. Moreau, qui n'avait pas eu le cœur de lui résister, vint nous commander encore une fois. Bonaparte le connaissait alors, il savait que c'était une machine à gagner des batailles, et rien de plus.

Pendant que le Premier Consul passait le Saint-Bernard et remportait la victoire de Marengo, nous culbutions les Autrichiens à Engen, à Stokach, à Mœskirch, à Biberac, à Memmingen; nous passions le Danube, nous remportions les victoires de Hochstedt, de Néresheim, de Landshut, de Feldkirch, de Nuremberg, et la bataille décisive de Hohenlinden. — C'était trop!

A la rentrée, quand ceux d'Italie criaient : *Vainqueurs de Marengo!* nous répondions : *Vainqueurs de Hohenlinden!* et les duels recommençaient.

On envoya vingt-deux mille hommes de l'armée du Rhin à Saint-Domingue; la police découvrit en même temps que Moreau conspirait avec Georges Cadoudal et Pichegru; Bonaparte lui ordonna d'aller vivre en Amérique, et dans le même temps il se faisait nommer Empereur.

Maintenant, si tu me demandes comment tant de paysans, d'ouvriers, de bourgeois, partis en masse pour défendre la liberté,—des gens qui tous auraient versé la dernière goutte de leur sang pour la République,—ont fini par accepter l'Empire, par livrer des batailles d'extermination contre ceux qui ne nous demandaient que la paix, par ne plus songer qu'aux honneurs, aux dignités, aux richesses, par vouloir mettre sous la domination d'un soldat la moitié du genre humain, par oublier tellement les Droits de l'Homme, qu'en arrivant sur les bords de la Baltique, après Iéna, toute la division Oudinot cria, le sabre en l'air : *Vive l'Empereur d'Occident!* Si tu me demandes comment ces choses ont pu se passer, je te répondrai que tout cela vient de l'amour extraordinaire des Français pour la gloire!

Bonaparte avait renversé la République, — sans laquelle il ne serait jamais devenu qu'un simple capitaine d'artillerie; —il avait rétabli la noblesse, le clergé, les majorats; il avait déporté sans jugement les meilleurs patriotes; enfin il détruisait la Révolution par morceaux! Mais comme il gagnait toujours, comme les cloches des églises ne finissaient pas de sonner et les canons des places fortes de tonner pour nos victoires, la nation trouvait tout très-bien.

Nous-mêmes, les vieux de l'armée du Rhin, en voyant le chemin que nous avions fait contre nos propres idées, nous restions confondus. Il fallait se tâter, pour savoir qu'on était les mêmes hommes.

Oui, en 1806, 1807, sur l'Elbe, sur la Vistule ou le Danube, quand nous lisions dans le *Moniteur :* « Nos peuples... Nos bonnes villes..., etc.! » et que nous pensions : « Celui qui dit : « Nous, par la grâce de Dieu! » c'est le même qui, dans le temps, écrivait d'Italie : « Tremblez, traîtres, le prix de vos « iniquités est au bout de nos baïonnettes!... » on se regardait en silence; les milliers d'hommes tombés pour la liberté, sur la Meuse, sur la Sarre, le Rhin, le Danube, en Belgique, en Hollande, aux Pyrénées, dans les Alpes; Hoche, Kléber, Marceau, Joubert, Moreau, Lecourbe, les uns morts, les autres en exil, les autres à la demi-solde, vous repassaient devant les yeux, et cela vous donnait froid.

Ensuite l'un ou l'autre criait :

« Bah! c'était écrit. »

Ou bien un finaud disait :

« Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas. »

Et puis on se taisait! — Il pleuvait, il neigeait; il fallait visiter les postes; on n'avait qu'une heure pour s'étendre dans son manteau au feu du bivouac, et repartir au petit jour. On ne pensait plus à rien! Que veux-tu? L'Empereur s'était chargé de penser pour tout le monde; de cette manière, rien ne le gênait, ni nous non plus.

Tant que les choses allèrent bien, tant qu'on remporta des victoires, père, mère, femme, enfants, tout fut oublié! Lui, par exemple, n'oubliait pas les siens; c'était un bon frère, un bon oncle. Nous autres, à peine de loin en loin criions-nous : « Il faudra pourtant que j'écrive au village! » La vue de l'Empereur, avec son dos rond, son petit chapeau, sa redingote grise, assis dans sa haute selle et galopant sur un front de bataille, remplaçait la famille. On

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

ouvrait la bouche jusqu'aux oreilles, pour crier : *Vive l'Empereur! Vive l'Empereur!* Il n'y faisait plus même attention, cela lui semblait tout naturel.

La pluie, la boue, la neige, les blessures, les camarades qui tombaient à vos côtés comme des mouches, rien ne pouvait refroidir notre enthousiasme; et cela montre une fois de plus l'attachement du soldat pour les généraux heureux. Qu'il en arrive un autre aussi grand, ce sera malheureusement la même chose.

Le soulèvement de l'Espagne, les victoires de Wellington n'avaient pu nous abattre, ni même la terrible retraite de Russie! En Espagne, l'Empereur n'y était pas; en Russie, l'hiver avait combattu contre nous!...

Après Kulm seulement, après Gross-Béeren, la Katzbach, Dennewitz et surtout Leipzig,— où je me rappelle avoir entendu de vieux officiers crier en tombant : *Vive la France!* au lieu de : *Vive l'Empereur!* après ces terribles défaites, quand il fallut battre en retraite avec les Cosaques, les Prussiens, les Autrichiens, les Suédois, les Saxons sur le dos, se faire jour à travers quarante mille Bavarois; quand les paysans, armés comme nous en 92 pour l'indépendance de leur pays, nous suivaient à la piste et nous exterminaient sans pitié, alors seulement la mémoire nous revint!

Pour mon compte, je me rappellerai toujours ce qui m'arriva, le 2 novembre 1813, devant Mayence. J'étais de garde à la tête du pont du Rhin, avec les débris de ma compagnie; je surveillais le défilé, déjà commencé depuis la veille. Il pleuvait; les charrettes de blessés, les canons, les fourgons, les détachements de cavalerie et d'infanterie s'engouffraient sur le pont par masses.

C'était une rude corvée de mettre un peu d'ordre au milieu de la débâcle, d'autant plus que l'ennemi nous serrait de près, et que sa canonnade se rapprochait d'heure en heure du côté de Salmünster.

J'avais vu bien d'autres désastres depuis vingt et un ans, mais jamais aussi près du sol sacré! La possibilité d'une invasion me frappait pour la première fois. La faim et la fatigue commençaient à me donner aussi ce tremblement que les vieux soldats connaissent, et que tout le courage du monde ne peut dominer.

J'étais donc là depuis trois heures à repousser les uns, à faire avancer les autres; la nuit venait quand, au milieu du tumulte, j'entends crier :

« Rochart!.. Hé! Rochart! »

Je me retourne, et qu'est-ce que je vois à trente ou quarante pas de moi, au milieu de la foule? Un officier supérieur, à cheval sur une grande bique décharnée, le manteau serré sur les épaulettes et la main sur son chapeau à cornes, d'où la pluie coulait comme d'une gouttière.

C'était Bonnet, le fils du tisserand de la Frimbole. Nous étions partis ensemble en 92, avec Pierron; il était devenu général! Je ne l'avais pas revu depuis des années, mais je le reconnus tout de suite à sa grande figure maigre.

« Hé! c'est toi! cria-t-il en voyant que je le reconnaissais; tu es donc aussi réchappé, mon pauvre vieux! »

Puis, étendant le bras vers le Rhin?

« Te rappelles-tu que nous avons passé ce pont en l'an II de la République? »

A peine avait-il dit cela que, malgré le vent, la pluie, le roulement des fourgons, je crus entendre *la Marseillaise* s'élever jusqu'au ciel. Je revis nos volontaires s'avancer au pas de charge dans la fumée; j'entendis battre le tambour, et le vieux Pierron, à cheval au milieu de la colonne, crier, le sabre en l'air, en se retournant :

« En avant, garçons! Vive la République! »

Lendsbourg, Frœchwiller, Mayence, Dusseldorf, Rastadt, Néreshein, Diersheim, Heddersdorf, Zurich, Biberach, Hochstedt, Landshut, Feldkirch, Hohenlinden : toutes ces glorieuses victoires de la liberté me passèrent devant les yeux comme un éclair. Mon sang ne fit qu'un tour. Je me crus redevenu jeune, et levant l'épée d'un geste enthousiaste, j'allais crier : « Si je m'en souviens, général! » Mais Bonnet était déjà loin, la foule l'entraînait. Je l'aperçus au milieu de la masse, sur le pont, la main toujours sur son grand tricorne, et les reins pliés; il s'éloignait comme porté par les autres, et se perdit bientôt dans la nuit, au-dessus des vieux plumets, des casques, des kolbacs, des shakos, qui s'écoulaient lentement vers la rive gauche.

Alors, regardant défiler devant moi, sous la pluie grise et froide, cette cohue déguenillée, minable, usée par les fatigues, par les privations, par la maladie, cavaliers, artilleurs, fantassins, pêle-mêle comme un troupeau, je me sentis brisé!

Et songeant que l'ennemi nous suivait; songeant que, pour donner des trônes aux Bonaparte, nous avions dépensé tout le sang de la France, et qu'il n'en restait plus maintenant pour la défendre! songeant que toutes nos victoires allaient aboutir à l'invasion de la patrie, j'enviai le sort des camarades tombés devant Leipzig.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

Il était près de minuit quand on releva notre détachement. Nous étions trempés jusqu'aux os. On nous fit traverser la ville, après nous avoir distribué du pain, et nous reçûmes l'ordre de marcher sur Hiezeim, village à une lieue de l'autre côté de Mayence.

Nos hommes n'en pouvaient plus; nous n'arrivâmes dans ce village qu'à trois heures du matin.

C'est là que nous pûmes nous reposer un peu des fatigues de la campagne. Depuis six semaines je ne m'étais pas couché dans un lit; figure-toi l'état de l'équipement !

Malgré cela, nous commencions à nous refaire et la gaieté nous était revenue avec les distributions, lorsque, dans la nuit du 31 décembre 1813 au 1er janvier 1814, les alliés passèrent sur la rive gauche. Tout était fini... La France était envahie de Bâle à Dusseldorf !

Je ne te raconterai pas le reste; quand j'y pense, mon cœur se déchire : — Il fallut reculer chez nous, — sur notre terre — devant un ennemi dix fois supérieur en nombre; il fallut quitter, sans même les défendre, ces belles provinces du Rhin que la République avait conquises, et qui seraient aujourd'hui aussi françaises que l'Alsace, si l'Empire ne les avait pas perdues !

FIN DU CAPITAINE ROCHART.

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG : CARRAUD-BAUDRY

NUMERISATION - DIGITIZATION - DIGITALISIERUNG CARRAUD-BAUDRY